1865

87105a

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DÜSSELDORF

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara Z. 274. (40)

LANDES- UND STADT- BIBLIOTHEK DÜSSELDORF

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Au moment où les fêtes de la cour font appel à la haute élégance parisienne, nous nous empressons de visiter les toilettes exécutées par la maison *Gagelin* dont les costumes sont fort recherchés des femmes du grand monde.

Les robes à traîne, dont nous blâmons quelquefois l'emploi, sont vraiment à leur place sous le manteau de cour; elles donnent à la toilette une grâce majestueuse, tout à fait de circonstance. La maison *Gagelin* excelle dans ce genre de parure, et tous les ans, à la même époque, nous la voyons déployer toutes les ressources d'une imagination féconde, afin de jeter un nouvel éclat sur la saison du luxe de haut parage. Cette année, les garnitures sont d'une grande magnificence; les franges de plume et de cristal se mêlent à la passementerie; la dentelle, toujours accompagnée de fleurs, gagne beaucoup à l'usage du satin, redevenu l'étoffe privilégiée des toilettes du soir.

Nous avons vu, dans les dernières compositions de *Gagelin*, une robe de satin gris-perle, avec manteau-tunique de velours ponceau; la jupe était garnie d'une frange plume ponceau et cristal, et la tunique était brodée à l'orientale avec de splendides dessins.

Voici quelques jolies toilettes qui nous ont paru dignes d'attention : Une robe de pou-de-soie, garnie de motifs de satin bleu, suivis par une fine tresse de soie et jais blanc; dans le bas, du tulle bouillonné à gros plis, avec grelots de jais blanc. Corsage décoré de satin bleu et ceinture-écharpe assortie.

Une robe de satin rose; la jupe ornée de trois rangs de bouillons de tulle blanc, posés en festons; à chaque contour de feston, en haut et en bas, un bouquet de roses, perlées de gouttes d'eau, posé sur le tulle blanc; corsage drapé de tulle, avec les mêmes bouquets, qui se répètent sur les manches.

Une robe de taffetas Pompadour, fond rose, à fleurs brochées; la jupe s'ouvre devant sur un jupon de satin blanc, bouillonné de tulle rose; le corsage décolleté est également ouvert devant sur une pièce de satin blanc, brochée de fleurs. Le tour du corsage et le dessus des manches courtes sont ornés d'une cordelière mêlée de perles blanches.

Les confections reçoivent toujours de très-riches garnitures. Dans les premiers jours de l'année, en raison d'un froid assez vif, les pardessus garnis de fourrures se sont montrés en majorité. La fourrure était placée sur les coutures en bretelles indépendamment de la bordure du tour et de celle des manches.

Depuis quelques jours, nous voyons chez *Gagelin* une foule de manteaux de velours, entièrement décorés de guipure et de passementerie; cette dernière se complète par des glands et des aiguillettes. Les manches sont à coude, suivies par des ornements aux coutures. Les petites vestes, coupées de toute sorte de formes coquettes, reviennent à tout moment, malgré les efforts qu'on a tentés pour les détrôner. On ne peut nier qu'elles donnent de l'originalité au costume et puis elles autorisent une foule d'ornements divers et la mode est en ce moment passionnée pour toutes ces frivolités de franges, boules, galons cachemire, boutons et médaillons, dont le placement ne peut s'opérer qu'en taillant l'étoffe de manière à créer des angles, des pointes, des basques, enfin des mouvements susceptibles d'être entourés d'une manière quelconque.

Nous avons dit déjà qu'on a eu le bon goût de revenir, pour les toilettes du soir, aux nuances primitives et toujours si gracieuses, le blanc, le rose et le bleu. Les nuances en vogue pour costumes plus sérieux sont le grenat et l'aventurine. On fait encore des compositions en noir et blanc, qui sont de haute fantaisie et plaisent généralement, surtout depuis que les jais et l'acier ont été admis comme bijoux de demi-toilette.

Nous abordons non sans crainte le chapitre des chapeaux. On les fait de plus en plus petits; il n'y a que quelques modistes privilégiées qui sachent tirer parti de ces coiffures mignonnes. Le devant du chapeau n'est pas difficile à réussir, car il encadre bien le visage et, par conséquent, le moindre ornement le rend gracieux; mais c'est le fond du chapeau qui exige du tact et un style tout particulier. Un grand nombre de modistes échouent dans ces compositions purement de fantaisie. Madame *Alexandrine*, au contraire, se joue de la difficulté et donne à ses chapeaux le cachet de la véritable supériorité. On ne saurait rien trouver de plus délicieusement coquet. Quelques modèles de *peluche frisée* de nuances tendres, telles que : rose, bleu clair, lilas ou blanc, garnis de tulle bouillonné de même couleur, et de fleurs de velours, nous ont paru *le nec plus ultra* du goût parisien.

Pour les soirées des premiers jours de l'année, madame *Alexandrine* a composé de très-jolies coiffures; nous citons quelques types :

Une torsade de velours rouge, avec catalane blanche et guirlande de feuilles de vigne pourprées et raisins d'or;

Une coiffure de plumes bleues, avec esclavage de perles blanches, retenues par une coquille de diamants;

Un pouff de neige de dentelle, ayant de chaque côté une petite couronne de roses de mai, rattachées l'une à l'autre par des chaînettes de jais blanc, qui passent sous les coques de cheveux;

Et une coiffure de velours rubis, avec feuillage de lierre, poudré de cristal-diamant.

La composition des coiffures exige des fleurs d'une grande beauté, il en faut peu, mais elle doivent être d'un effet certain.

13.456.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, mérite une mention toute spéciale pour ses fleurs de duvet glacé, qu'elle entremêle d'*herbes aux turquoises*, une des plus jolies nouveauté de la saison.

Les robes de bal, de gaze, tarlatane ou crêpe, sont toutes ornées de fleurs; madame *Perrot-Petit* compose des groupes et des guirlandes assorties à la coiffure. Les fleurs brillantes sont admirables à la lumière, aussi seront-elles très en vogue cette saison.

On nous a montré un très-joli paletot d'une nouvelle coupe, il se nomme *Maître Guérin*; il est taillé carrément, comme un habit à la française; les manches sont assez larges, avec de grands revers.

On fait ce modèle de drap ou de velours, mais il ne peut se passer des ornements de passementerie à olives, que l'on trouve dans les magasins de MM. *Ranson et Yves, à la Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. *Maître Guérin* n'est qu'une confection de demi-toilette, ce qui n'empêche pas son succès auprès des femmes les plus élégantes. La manière dont il est orné le rend original en même temps que distingué.

L'année est tellement fertile en modèles de confection, qu'on ne saurait les citer tous, chaque maison a ses patrons; les ornements riches, en passementerie, galons et boutons, ainsi que les plus beaux rubans sortent tous des magasins de la *Ville de Lyon*.

Une très-jolie robe de soirée nous a été montrée chez une couturière en renom, on cite cette robe parce qu'elle était entièrement ornée de dentelle *Monard*; voici sa composition : jupe de taffetas rose, avec encadrements de dentelle, formant des losanges doubles, glands de soie floche aux extrémités; grande ceinture de dentelle à bouts flottants derrière; corsage rond et uni, recouvert d'une pèlerine berthe de dentelle noire, qui forme des jockeys sur les manches, ces jockeys sont garnis de glands assortis aux médaillons de la jupe.

La dentelle *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, est certainement une des plus précieuses ressources, pour les femmes qui vont beaucoup dans le monde; elle leur offre un moyen peu coûteux de varier leurs costumes et de redonner de l'éclat à une toilette qui a déjà servi; la dentelle noire est un charmant ornement, toujours de bon goût et, qui plus est, toujours à la mode.

Ce qui ne sera pas toujours à la mode (nous l'espérons du moins), c'est d'avoir les cheveux roux.

Qui pourrait croire que, dans le siècle où nous vivons, il se trouve des femmes assez déraisonnables pour teindre leurs cheveux noirs ou chatains, afin de leur donner une nuance roussâtre qui, si elle était naturelle, devrait passer pour une infirmité?

Peut-être ne devrions-nous pas tenir registre de ces folles incartades, où l'excentrique tombe dans l'absurde, mais nous devons parler de tout. En remplissant cet engagement au sujet des cheveux teints en roux, nous supplions nos lectrices de croire que nous désapprouvons hautement ces moyens de se faire remarquer, dont certaines femmes du demi-monde devraient seules avoir l'initiative et encore.... nous les plaignons d'avoir recours à de pareils moyens pour se singulariser.

Usons de la bonne parfumerie, pour nous embellir, pour préserver notre teint et nos mains des gerçures de la bise, servons-nous d'une bonne pommade bien onctueuse et bien parfumée pour lustrer les jolis cheveux qui ornent nos têtes, parfumons nos mouchoirs et nos appartements. Ajoutons un peu d'art à la beauté, dissimulons les rides ou les cheveux blancs, si ceux-ci se montrent trop tôt; mais laissons les couleurs sur la palette des peintres, qui doivent se préparer pour la prochaine exposition.

La parfumerie Oryza, de la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, offre toutes les ressources imaginables pour la conservation de la beauté. Rien n'a été négligé afin d'aider la femme à rester jeune et belle le plus longtemps possible. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire la brochure intitulée la *Beauté éternelle*, écrite par la plume trempée d'eau parfumée de M. Raynaud. Ce que nous recommandons, surtout pendant le froid, aux femmes qui sortent le soir et ont l'habitude de veiller, c'est la crème Oryza de Ninon de Lenclos qui lustre la figure et la préserve du contact de l'air extérieur, si différent de l'atmosphère des salons; nous recommandons aussi l'usage journalier de la Pâte royale de noisette pour la beauté des mains.

Encore un bon avis : le corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, défend la poitrine et les épaules contre les refroidissements, c'est la cuirasse des jolies femmes.

On peut, avec ce corset, porter une robe décolletée, car il ne monte pas plus haut que les autres; seulement quand on a chaud au dos, autour de la ceinture et à la poitrine, il est facile, dès qu'on sort, de conserver cette bienfaisante chaleur, en jetant sur son cou une bonne fourrure ou une pèlerine bien ouatée, on ne prend pas de rhume et l'on retourne au bal sans crainte et sans souffrance.

Les femmes qui désirent des cheveux roux et qui en acquièrent au moyen d'un cosmétique quelconque, ne devront jamais se servir du lait antéphélique, parce que celui-ci fait une guerre acharnée au plus bel ornement du visage dont les cheveux sont rouges : aux taches de rousseur.

Par malheur, les taches de rousseur et les taches cendrées attaquent souvent le teint des brunes et celui des blondes, et aucune d'elles jusqu'à présent ne se soucie de conserver un visage sablé : avec le lait de Candès, 26, boulevard Saint-Denis, on garde un teint pur, limpide et reposé; c'est une *eau de beauté*, garantie par quinze ans de succès.

Marguerite DE JUSSEY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche 2.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Coiffures et sortie de bal (*voyez la description page* 3 *de la couverture.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Il est loin le temps où une célébrité de la mode répondait à une personne qui se récriait sur le prix, excessif alors, de 50 fr. pour un simple chapeau de crêpe blanc tout uni : « Je vous le vendrais beaucoup plus cher, madame, si je pouvais le composer de moins encore. » A cette époque, le goût, la grâce, la simplicité, la distinction étaient fort appréciés et, certes, les modes françaises avaient un irrésistible attrait et une influence magique sur le monde entier; je dis les modes françaises, mais je devrais dire les modes de Paris. Autrefois le commerce se divisait en deux genres bien distincts : on faisait à Paris, spécialement pour les Parisiennes, les toilettes les plus sobres de nuance et les plus simples; les couleurs voyantes, les façons compliquées et d'un goût douteux étaient réservées pour la province et l'étranger; jamais les élégantes du dehors n'auraient pu admettre toute la simplicité d'une toilette parisienne. C'est le contraire qui a lieu aujourd'hui : les Parisiennes portent des toilettes si excentriques et si tapageuses que les dames de province, en lisant la simple et vraie description des modes actuelles, croient qu'on les trompe et qu'on *exagère* exprès pour elles.

Le *Moniteur de la Mode* est souvent taxé d'exagération, et cependant il est très-raisonnable et très-modéré. Il a été créé et dirigé en horreur de l'exagération; pourtant il est bien forcé de justifier son titre de *Moniteur* et, sous peine d'y mentir, de reproduire les toilettes qui sont très-réellement portées et adoptées par les meilleures maisons de Paris; mais il déplore tout bas le luxe qui domine trop souvent aux dépens du goût.

Quand celles de ses lectrices qui l'accusent viennent à Paris, elles voient alors toute l'injustice de leur accusation. On rencontre en effet, en ce moment, un luxe de toilettes si excessif, si cherché, si bizarre, qu'on ne se croit vraiment plus au centre des arts et du goût.

La facilité des voyages attire tant de monde dans la capitale, que, dans l'espoir de flatter tous les goûts, toutes les fantaisies, et d'attirer les regards des femmes qui veulent s'habiller à Paris, il n'est sorte d'inventions extravagantes que ne créent les fournisseurs, beaucoup moins soucieux, disons-le, des saines traditions du bon goût, que préoccupés de gagner le plus possible. Il faut bien payer son loyer!... et les loyers sont si chers!...

Ce qui console d'un tel état de choses, c'est que la réaction est inévitable. Le goût, qui tend à s'égarer, ne saurait abdiquer pour toujours.

Je vais décrire le monde et les toilettes; je le ferai chaque mois avec conscience, c'est-à-dire fidèlement; mais je protesterai, je conspirerai toujours en faveur d'une prochaine *restauration* des choses simples et distinguées.

Je vous dirai qu'on porte dans les bals des robes très-riches, surchargées de pailleteries, de bijoux de verroterie, d'oiseaux empaillés, de papillons aux ailes diaprées, de mouches bleues, roses et diamantées, de scarabées brillants, de coquillages nacrés; et qu'il n'est pas de coiffures, voire le chapeau de spectacle, qui ne doivent être agrémentées par un insecte quelconque. N'importe la bête, il en faut une : c'est du dernier bon ton. Les robes de tulle uni et les gazes transparentes, à l'aspect si vaporeux, sont tout à fait écrasées par ce clinquant de mauvais aloi qui fait ressembler nos élégantes à des reines d'opéra-comique ou à des princesses fortunées des contes de fées.

Je vous dirai que certaines femmes, et de celles du meilleur monde, ont des ceintures semblables à celle de Crispin, avec larges et hautes boucles, soit d'or, d'argent, d'acier, etc., etc., une devant et une derrière.

J'ajouterai que la fantaisie et le caprice, poussés au delà de toute raison, et la manie de s'habiller étrangement toujours et quand même, ont mis en vogue : des corsages de danseuses de fandango, des vestes de hussards, des habits à basques comme ceux des incroyables du Directoire.

Nous avons vu paraître, cet été, les casquettes jockey, qui n'ont pourtant rien de très-séduisant; le tricorne, qui peut donner à la femme un petit air cassant, mais n'ajoutera jamais rien à la distinction; des bottes, oui, des bottes comme en portent les hommes!... Pourquoi pas des éperons?... Il ne faut jurer de rien.

Les bijoux artistiques revenant à la mode, on n'a rien trouvé de mieux que de dénaturer le style Campana : les élégantes s'ornent les oreilles avec des pendants de forme étrusque, qui sont d'une longueur tellement exagérée qu'il faut prévoir le moment où elles viendront heurter la haute boucle de la ceinture. En attendant, elles ressemblent à tout, excepté à des boucles d'oreilles; il y a des amphores qui sont de vraies bouilloires à thé, des équerres qui ont l'air de marteaux de portes. Depuis l'or le plus pur jusqu'au fer battu, tout est permis pour ces sortes de bijoux, qui n'ont plus besoin d'être jolis; ils doivent être avant tout extravagants, c'est le genre!...

Il est aussi une autre innovation qui fait fureur; ce sont les croix de chanoinesse ayant au moins de 15 à 20 centimètres de hauteur et que l'on s'attache au cou au moyen d'un velours, soit noir, soit de couleur assortie à la toilette. C'est une nouvelle manière de porter sa croix, et quelle croix, grand Dieu!

Puisque je vous parle bijoux, il me faut vous mentionner le genre nouveau adopté par le suprême dandysme. Les jeunes gandins portent des épingles de cravates et des boutons de manchettes dont l'idée est vraiment très-ingénieuse : là, c'est une lettre cachetée, ou bien un bout de cigare allumé, ou bien encore un petit écriteau sur lequel on peut lire cette inscription idéale : *Appartement à louer*. J'avoue que je n'ai pu comprendre le sel de cette petite facétie.

J'allais oublier les quatre as du jeu de cartes; mais en vain voudrais-je mentionner toutes les fantaisies baroques qui sont à l'ordre du jour. Pour ces sortes de produits, il suffit aujourd'hui qu'on s'écrie : *C'est drôle!* et voilà un succès.

Pour en revenir aux modes des femmes, ce qui nous occupera tout spécialement, je dois vous dire que les chapeaux sont réduits à leur plus simple expression; en revanche, on les orne beaucoup dans le fond; généralement les passes sont unies; le bavolet n'existant plus, on l'a remplacé par une grosse coque de cheveux, que doit se faire toute femme qui tient à avoir du cachet dans sa mise.

Les cheveux doivent être ondés, crêpés, frisés, et jamais lisses et plats. La ligne droite n'existe plus en ce moment.

Les façons de robes sont variées à l'infini. Les corsages, ornés de riches passementeries formant épaulettes, aiguillettes et brandebourgs, comme en portent les officiers d'état-major, donnent aux femmes un petit air plein de crânerie militaire, mais qui n'a rien de poétique, il faut bien l'avouer.

Je vous cite toutes ces extravagances parce qu'elles existent et que je dois officiellement les publier.

Il est cependant certains artistes de la mode qui savent

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

767 bis

Lamoureux Imp. r. Lacépède. 38. Paris

Ad. Goubaud, Edit. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Lingeries et Parures de la Balayeuse, *Pl. Vendôme. 4 – Chapeau d'*Alexandrine, *r. d'Antin. 14.*
Fleurs de Perrot Petit *et Cie. rue Nve. St. Augustin. 20 – Dentelles de* Violard *frères rue de Choiseul. 3.*

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand W.C. MADRID El Correo de la Moda. P. J. de la Pena

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rendre gracieuses toutes ces toilettes, et il est des femmes jeunes et jolies qui donnent un grand charme à cette mode, tout exagérée qu'elle soit. C'est que pour elles il existe des limites que, comme femmes de goût, elles ne franchiront jamais. Elles ont le soin d'harmoniser le choix des couleurs, la coupe de leurs vêtements avec leur genre de beauté. Celles-là ne consentiront jamais à se mettre à la remorque des folies qui sortiront du cerveau en délire du *premier tailleur* débarqué à Paris, industriel étranger non moins qu'étrange, risquant sur des filles de magasin, transformées en spécimens, des costumes inouïs, destinés à nos plus élégantes mondaines.

A force de chercher la bizarrerie, l'imprévu, l'inouïsme, il est impossible d'imaginer jusqu'où peut aller une mode qui n'a pas d'autres guides que la fantaisie, l'originalité et le caprice le plus désordonné.

Louise de Taillac.

PÊLE-MÊLE

Nos lectrices savent de reste comment on fête en France la naissance d'une nouvelle année. Toutes en sont encore à se rappeler les compliments et les souhaits sortis pour elles de ce berceau; toutes admirent encore les gracieux présents de l'amitié et se réjouissent à la seule pensée d'un avenir qui se présente sous de tels auspices. Ce que nos lectrices ignorent, c'est que le premier jour de l'année est pour tous les peuples, même pour les Chinois, une époque de réjouissance exceptionnelle. Aussi nous saura-t-on gré de réunir ici quelques curieux détails sur le jour de l'an en Chine.

L'année civile des Chinois commence au moment où le soleil atteint le 15e degré du Verseau. A l'approche de la nouvelle lune, toutes les administrations sont fermées dix jours à l'avance, et les mandarins serrent leurs sceaux jusqu'au vingtième jour de la première lune. Cette suspension du pouvoir produit parfois des désordres, à cause de la faculté qu'ont alors les particuliers de régler leurs comptes, conformément à d'anciennes coutumes. Il est censé que toutes les affaires pendantes doivent être arrangées de concert et à la satisfaction des parties.

Le soir du dernier jour de l'année, tout le monde veille jusqu'à minuit. A cette heure commence un interminable vacarme de pétards, de fusées et de feux de joie. La consommation des pièces d'artifice est si prodigieuse que l'air devient chargé de nitre. Depuis minuit jusqu'à l'aurore, chaque habitant exécute les rites sacrés ou prépare sa maison pour la solennité du premier jour du nouvel an. Dès le matin, une foule immense assiége les temples. Soon-Nin est le nom des solennités du jour de l'an; on les fête aux quatre coins de la ville, dans quatre temples. A l'approche du jour de fête de chacun de ces temples, on construit dans leur voisinage de grands théâtres en bambous, sur lesquels sont ensuite représentées des pièces en l'honneur de la divinité du temple. Chaque maison se fournit alors de lanternes neuves; on colle du papier rouge à sa porte ou à celui de ses angles où sont placés les pénates; l'ameublement est renouvelé, et la famille se pare de ses plus beaux habits. Cette dernière coutume est obligatoire, car un Chinois se croirait voué à la pauvreté pour toute l'année, s'il n'avait été bien vêtu le jour de l'an; aussi emploie-t-il tous les moyens en son pouvoir pour observer cette coutume, au point de dérober parfois les habits qu'il ne serait pas en état de s'acheter.

Aux termes de la loi, les fêtes du nouvel an doivent durer dix jours, mais souvent on les prolonge d'autant. La première journée, dite des Oiseaux, est destinée à rappeler que les volatiles sont une des nourritures de l'homme. On s'abstient de viande, et les rigoristes observent un jeûne sévère. Viennent ensuite le jour des chiens, le jour des porcs, le jour des brebis, le jour des vaches, le jour des chevaux, le jour de l'homme, le jour des grains, le jour du lin. C'est seulement alors, après avoir fêté la créature et ce qui sert à assurer son existence, qu'on songe à faire la part de l'Être suprême, à qui le dixième jour est consacré.

Les Chinois, qui ont inventé beaucoup de choses avant nous, y compris l'ingratitude, connaissent aussi de temps immémorial les cartes de visite. Comme nous, il se font, le premier jour de l'an, des visites et des présents, et ils s'envoient de grandes cartes de félicitation représentant les trois principales félicités dont, selon eux, les hommes puissent jouir sur la terre, savoir : un héritier, un emploi public (ou de l'avancement) et une longue vie. Ces trois souhaits sont indiqués par les figures d'un enfant, d'un mandarin et d'un vieillard accompagné d'une cigogne, emblème de la longévité. Ces cartes sont imprimées sur papier de Chine collé sur papier rouge. Les caractères en tête signifient : « Que votre bonheur soit florissant! » ou une autre formule de ce genre, et ceux tracés sur le côté : « Moi (ici le nom honorifique de celui qui envoie), je vous salue jusqu'à terre. Vivez à jamais! »

« Que votre bonheur soit florissant! » Nous ne voulons point d'autre formule pour les souhaits que nous formons en faveur de nos lectrices.

***

Pour les enfants, ainsi que le faisait très-bien remarquer l'autre jour notre excellent collaborateur M. Xavier Eyma, le jour de l'an est, avant tout, le moment des étrennes, c'est-à-dire des nouveaux joujoux. Chaque année amène les siens. Depuis Henri III jusqu'à nos jours, les jouets qui ont successivement diverti en France les petits garçons ont beaucoup varié, et il serait trop long de les passer en revue. Ceux des petites filles ont moins changé : les poupées continuent de former l'élément essentiel de leurs amusements. Il s'en fabrique pour 1 500 000 francs, tandis que les jouets militaires, fusils, sabres, canons, tambours, ne représentent que 800 000 francs. Il est vrai qu'il y a des poupées de 2000 francs et plus. En revanche, il existe des poupées moulées, dont le modèle ne peut être livré à 2 centimes la pièce, et le modèle en jupe de papier, robe de mousseline et chapeau de carton de couleur, à 7 centimes.

Lorsque le prix d'une poupée habillée s'élève à 1 ou 2 francs, sa création a donné lieu, ainsi que le fait observer l'*Opinion nationale*, à une vingtaine d'opérations successives. Au-dessus de ces prix, le buste de la poupée, son corps, ses cheveux, ses dents, ses pieds, ses mains, ses yeux ont été l'objet de travaux du ressort de diverses industries spéciales. Son habillement et sa parure sortent des mains de bonnetiers, de chapeliers, de coiffeurs, de cordonniers, de couturières, de fleuristes, de gantiers, de lingères, de modistes, etc., etc., dont les poupées forment l'unique clientèle.

Les poupées de carton de l'Allemagne, les poupées de bois du Tyrol, viennent se faire habiller à Paris et n'ont de valeur à l'étranger qu'en sortant des mains de nos ouvrières. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Nous voyons par les comptes royaux que des envois de poupées habillées à la dernière mode furent faits en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1391 à la reine d'Angleterre; en 1496, à la reine d'Espagne; en 1571, à la duchesse de Bavière. Ces envois de modèles ont puissamment contribué à propager nos modes dans les cours étrangères et à y développer le goût d'une foule de produits de notre industrie. Leur indispensable utilité est démontrée par ce fait, que, depuis longtemps, d'après les lois de la guerre, les droits des belligérants sont sans application contre les poupées.

Puisque vos amusements mêmes contribuent à la prospérité du pays, amusez-vous, amusez-vous, enfants! Un jour vous changerez de hochets. Il vous faudra, à vous, mademoiselle Nini, un véritable ménage et de brillantes toilettes. Toi, Toto, tu voudras commander de vrais soldats, tu courras peut-être après la croix. Les soucis, les inquiétudes s'en mêleront. Vous aimerez, vous jalouserez, vous haïrez peut-être. Alors, chers enfants, vous regretterez vos jouets et vous comprendrez que les plus grands bonheurs, ce sont les petits.

***

A propos des étrennes, M. Edmond Texier nous raconte, dans l'*Illustration*, une petite histoire qui vaut la peine d'être reproduite.

Il ne faut pas croire, ainsi qu'il le fait observer, qu'il soit facile de donner des cadeaux d'étrennes; il ne suffit pas d'avoir à sa disposition le nerf du cadeau et de la guerre, l'argent; il faut encore — surtout à l'égard de certains personnages — faire preuve de beaucoup d'invention, ou tout au moins d'ingéniosité.

Quand le feu prince de Metternich était le ministre omnipotent que vous savez, M. de Rothschild, celui de Vienne (il y a des Rothschild partout), fit à la fille du prince un cadeau qui est resté célèbre dans les annales germaniques du jour-de l'an. Mademoiselle de Metternich avait huit ans : le banquier archi-millionnaire fit fabriquer une poupée de la grandeur de la jeune fille, puis il commanda pour la poupée un trousseau complet de princesse impériale, robes de brocart, dentelles de point d'Angleterre et d'Alençon; chaque mouchoir valait cent écus, et au cou de la poupée s'enroulait un collier de perles de 40 000 francs.

Le prince de Metternich n'aurait jamais permis qu'un banquier prît la liberté d'envoyer à la jeune princesse sa fille un trousseau et un collier de perles... Mais une poupée, cela n'a pas d'importance, cela ne se refuse pas.

Voilà, certes, une façon délicate et galante d'offrir à une jeune fille de grande maison des robes et des bijoux. Nous avons cité l'anecdote pour que le procédé puisse servir à quelque lecteur du *Moniteur de la Mode* qui se trouverait, l'année prochaine, dans la position — nous ne disons pas embarrassée, mais embarrassante — de M. de Rothschild.

***

Qui compte sans les savants s'expose à compter deux fois! Nous l'allons montrer tout à l'heure, dirait le bon la Fontaine.

Personne, à coup sûr, n'a oublié la précieuse petite recette que nous avons donnée, dans notre précédent numéro, pour faire disparaître les engelures. C'est un remède aussi simple qu'efficace; mais il paraît que, dans la note du *Pays* que nous avons reproduite, il s'est glissé « une petite erreur et une légère omission. » C'est l'*illustre et savant Bâlois* lui-même qui l'écrit à notre grand confrère en lui demandant la permission de « rectifier l'une » et de « réparer l'autre ». Le tout daté de Newcastle, 23 décembre 1864, et signé : Abraham Orlando. C'est pour nous un double devoir, on le comprend, que d'accueillir spontanément et la rectification et la réparation. Nous nous exécutons :

« 1° Il n'est pas nécessaire que les écailles d'huître soient chauffées au rouge blanc; il suffit qu'elles aient été suffisamment desséchées au four ou sous la cendre pour pouvoir être pilées et réduites en poudre très-fine;

» 2° L'axonge ou saindoux doit être légèrement chauffé pour faciliter la mixture. »

Si le docteur Abraham Orlando s'était borné à l'indication contenue dans les deux paragraphes qui précédent, sa lettre de Newcastle n'aurait rien de particulier, et peut-être l'eussions-nous laissé passer sans y prendre garde. Mais ce n'est point un demi-savant que le docteur Abraham, et il a tenu à en fournir la preuve. Il nous apprend donc que le remède qu'il indique « avait déjà été soupçonné par les anciens, car on le trouve en germe chez le poëte didactique *Quintus Serenus* SAMMONICUS, qui vivait à Rome à la fin du deuxième siècle de notre ère, et qui fut massacré en 212 par ordre de l'empereur Caracalla. »

On ne peut s'empêcher de regretter que l'empereur Caracalla n'ait pas cru devoir attendre un peu plus avant de donner un pareil ordre, car ce Sammonicus, homme précieux, grand savant et grand mathématicien, eût certainement reculé encore les limites de la science. De quoi n'était pas capable un Romain qui a écrit un traité en vers hexamètres sur *la Médecine*, et qui le premier a découvert les propriétés de l'axonge de truie, qu'il recommande, toujours en vers hexamètres, contre les engelures?

Cette prescription, au reste, nous vaut une petite réflexion assez méchante du bon docteur Abraham Orlando, ce dont il ne faut point s'étonner, les savants ayant naturellement l'esprit porté à la satire. « Sammonicus, dit-il, fait remarquer avec raison l'étrangeté de cette prescription : *axonge de truie*, car la graisse de porc est tout aussi bonne que celle de truie; mais, en fait de remèdes, les contemporains de Caracalla aimaient le merveilleux, tout au moins le bizarre et l'extraordinaire; j'ai même quelques raisons de croire que, sous ce rapport, les Français de 1864 ressemblent assez aux Romains du temps de Caracalla. »

Nous ne chercherons point à approfondir les raisons que peut avoir l'*illustre Bâlois* pour décocher un trait aussi vif aux Français de 1864; il nous suffit de constater que le docteur Abraham termine sa lettre en demandant pardon de « ces quelques observations qui lui sont dictées par *son zèle pour ceux qui souffrent!...* » Un Français de 1864 n'eût point trouvé cela!

***

On ne sait pas encore jusqu'où peut aller la naïveté de certains domestiques. En voici un exemple :

Un riche propriétaire de la province avait envoyé son fils à Paris pour compléter ses études. Quelque temps après, un des valets de la maison vint trouver le jeune étudiant, qui lui demanda avec empressement ce qu'il y avait de nouveau dans la maison paternelle.

— Peu de chose, répondit le fidèle serviteur en se passant la main sur le front, comme s'il eût éprouvé quelque embarras à répondre; peu de chose. Seulement, vous vous rappelez ce superbe corbeau dont un de vos amis vous avait fait présent!... Eh bien, il est mort!

— La pauvre bête! Et comment cela?

— Parce qu'il s'est trop acharné au cadavre de nos beaux chevaux quand ils ont péri l'un après l'autre.

— Quoi! les quatre beaux chevaux de mon père ont péri? Mais par quel accident?

— Parce qu'on s'en est servi sans ménagement à transporter l'eau et les pompes quand votre maison a été incendiée.

— Que dis-tu? notre maison incendiée! Quand donc? comment?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lamoureux Imp. r. Lavépède 38.

Ad. Goubaud Ed. à Paris

767

Toilette de la Mon. Robert fils rue de Richelieu 87.
Travestissement d'Enfants de la Mon. A St Augustin.
Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin 20.
Corsets de la Mon. L.N Simon, rue St Honoré 183.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92.

Modes d'Alexandrine _ Coiffures de Bisterweld.
Dentelles de Violard frères, rue de Choiseul 3.
Sous-jupe avec E. Creusy rue Montmartre 133.
Parfums de Legrand f. de l'Empereur r. St Honoré 207.

Entered at Stationer's Hall

LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248, Strand W.C.

MADRID, El Correo de la Moda P. J. de la Peña

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

— Parce qu'on n'a pas assez pris garde au feu, lorsqu'on a été la nuit, avec des flambeaux, ensevelir votre père.

— Malheureux! es-tu fou? mon père est mort?

— Oui, monsieur, dit le valet avec un profond soupir. Du reste, ajouta-t-il, il n'y a rien de nouveau ni chez vous, ni au village.

Et le serviteur modèle se félicita intérieurement de la façon dont il s'y était pris pour préparer son jeune maître à recevoir la fatale nouvelle.

***

Il est de mode de citer de temps à autre ce qu'en termes d'imprimerie on appelle des *coquilles*. En voici une qui, pour n'être pas sortie d'un atelier typographique, n'en est pas moins curieuse. Nous en empruntons le récit au *Figaro* :

C'était en 1848. La nouvelle de la révolution venait de frapper de stupeur tous les fonctionnaires de l'une de nos possessions d'Afrique. Les peureux, au grand émoi des plus hardis, évoquaient en tressaillant les horreurs de 93. — Les conversations, lugubres comme les romans d'Anne Radcliffe, allaient leur train, lorsqu'on remit à l'un des plus trembleurs, pour en prendre copie, une dépêche du ministre de la marine adressée au gouverneur. Elle commençait ainsi :

« Citoyen gouverneur, je vous envoie, par le navire de commerce *le Y...* et pour en faire immédiatement usage, une machine *à étouffer les colons...* »

— Horreur! je vous l'avais bien dit, murmura l'employé trembleur.

Et il se trouva mal. Les autres se contentèrent de pâlir.

Ce n'était pas si terrible pourtant. Une simple erreur de copiste avait causé cette émotion. Il s'agissait de vers à soie, et le ministre envoyait une machine *à étouffer les cocons*.

THÉATRES

Avant de parler des pièces nouvelles qui ont débuté avec l'année, nous devons aux Italiens de constater le succès que vient d'obtenir la reprise de *Linda di Chamounix*. Une indisposition subite de mademoiselle Patti avait forcé d'interrompre, au bout de quinze soirées, une série de représentations qui s'annonçait comme devant être des plus fructueuses. On en peut juger par le chiffre qu'a atteint la recette le jour où *Linda* et mademoiselle Patti ont à la fois reparu sur l'affiche. On n'a pas fait moins de 16 000 fr.; une somme à rendre jalouse la direction de l'Opéra. Pour tout dire, mademoiselle Patti s'est surpassée, non comme cantatrice — c'est impossible — mais comme actrice. On peut l'affirmer, elle s'est révélée comédienne, elle a fait preuve de passion et de sentiment dramatique; elle n'a point, comme tant d'autres, répété un rôle, elle en a été véritablement l'héroïne. Aussi l'a-t-on chaleureusement fêtée et applaudie. Ce sera à recommencer, nous en sommes certain, avec *I Puritani*, où elle nous apparaîtra sous les traits d'Elvire.

Le *Capitaine Henriot*, dont nous avons annoncé la représentation à l'Opéra-Comique, est-il, oui ou non, un succès? Pour M. Victorien Sardou, ce n'est pas douteux; pour M. Gevaert... cela demande réflexion.

La grande figure de la pièce de M. Sardou, c'est, on le comprend, Henri IV, ou le capitaine Henriot. Cette sympathique et originale physionomie de roi prêtait à l'intrigue; nul plus que ce prince n'a eu d'aventures romanesques, nul n'a plus joyeusement mené la royauté. Eh bien, quoi qu'ait vu le Béarnais, il ne s'est certainement jamais trouvé dans un imbroglio pareil à celui qu'a imaginé M. Sardou. Rien de plus serré, de plus mêlé, de plus inextricable, mais aussi rien de plus vif, de plus remuant, de plus gai, de plus intéressant. Raconter une telle pièce est impossible, il faut la voir.

Quant à la musique, si elle est un peu trop sérieuse pour l'Opéra-Comique, ce n'est point une raison pour se priver de l'entendre. Il y a là de la verve, de la chaleur, et, quand la mélodie laisse à désirer, une orchestration riche, colorée, sonore. En dehors de quelques chœurs fort beaux, on ne peut se dispenser de citer une chanson de table, entamée par le roi au second acte. C'est la perle de la partition, et Coudert l'a dite comme il sait dire. Le succès de l'excellent artiste a été partagé par madame Galli-Marié.

Au Vaudeville, nous avons la *Charmeuse* de M. Mario Uchard, mais de ce côté, notre tâche est pénible : où nous voudrions constater un triomphe, nous ne trouvons que froideur de la part du public, et sévérité outrée de la part de la critique. Il faut sérieusement en vouloir à l'auteur, homme de talent et d'expérience, d'avoir causé, par l'abandon de son œuvre, la chute dont il est lui-même la première victime. Telle qu'il l'avait faite, la *Charmeuse* ne demandait qu'à vivre, et avec fort peu de chose, avec de très-légères modifications, elle eût longtemps charmé ses hôtes; mais on a fait grand bruit de discussions de théâtre qu'on aurait dû tenir cachées et qui n'intéressaient point le public, on a proclamé partout que l'artiste principal n'était pas à la hauteur du rôle qu'on se voyait forcé de lui confier, on a crié par-dessus les toits que la pièce n'avait point de dénoûment : le public et la critique, pleins de confiance dans la parole de l'auteur, l'ont pris au mot et se sont bien gardés d'aller voir au Vaudeville si sa pièce est réellement aussi peu digne d'intérêt. Plus curieux, nous l'avons vue, et, nous le répétons, nous en voulons sérieusement à M. Mario Uchard, qui a dépensé tant d'esprit et de talent pour arriver à une chute. Que de pièces nous voyons réussir tous les jours, qui n'ont pas le quart des qualités incontestables réunies dans la *Charmeuse!* Combien ne sont pas même écrites, qui échappent au naufrage, tandis qu'une œuvre, évidemment entachée d'imperfection, mais à coup sûr vraiment littéraire, s'en va sombrer dans un oubli profond! Tant pis pour M. Mario Uchard et pour le Vaudeville!

L'Ambigu-Comique a aussi donné une nouvelle pièce, mais avec plus de bonheur que le théâtre de la place de la Bourse. La pièce de MM. d'Ennery et Ferdinand Dugué est intitulée *Marie de Mancini*; ce n'est point une œuvre d'une grande originalité, mais on voit qu'elle est faite par des gens du métier. C'est l'éternelle histoire de Bérénice : Louis XIV aime Marie de Mancini et lui promet de l'épouser, puis il la renvoie, cédant à la raison d'État. Mademoiselle Page, toujours gracieuse et charmante, personnifie on ne peut mieux la nièce du cardinal Mazarin, de qui le caractère est un peu trop tourné à la caricature; mais le rôle est bien tenu par M. Clément-Just.

Prenons acte, en terminant, du mariage qui vient d'unir M. Alexandre Dumas fils à madame la princesse Nariskine. Nous ne saurions dire si la vie de l'auteur du *Demi-monde*, telle qu'il l'a arrangée jusqu'à ce jour, est le meilleur de ses ouvrages; mais on ne peut, en tout cas, reprocher à ce dernier, comme à la *Charmeuse*, de manquer de dénoûment.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CLÉMENTINE

(Suite et fin.)

» — Ah ! reprit Clémentine, dès que ses larmes lui permirent de parler, je ne puis comprendre comment il est possible que vous ayez été trompé ; car mon malheur est connu de tous... On m'appelle Clémentine l'Aveugle, ou même seulement l'Aveugle, comme si mon nom, ma famille, ma jeunesse, que l'on dit belle, et mon cœur, que je sais très-bon, enfin tout ce qui ferait aimer une autre que moi, ne comptait pas pour moi. Effacée sous cette affreuse infirmité, je ne suis plus ni jeune, ni belle, ni bonne. Je suis l'Aveugle !... et il ne me semble pas possible que quelqu'un ait pu l'ignorer.

» Elle était encore à genoux, mais ses forces paraissaient vaincues par la douleur ; elle ployait sous son émotion et s'était assise sur ses pieds comme la Madeleine de Canova, affaissée par la souffrance profonde de son âme.

» Alors, pour combattre l'émotion qui s'emparait de moi et qui m'étonnait moi-même, je détournai mes regards, je fermai les yeux, et comme elle ne parlait plus, j'écartai ma pensée d'elle pour la reporter sur moi. Je me souvins de Paris, de ce que j'y avais laissé, des jolies femmes que je brûlais d'y revoir, des amis que je me faisais une fête d'y retrouver ; des plaisirs que j'avais goûtés et de ceux que je m'étais promis au retour. Revenant à la réalité, un cri involontaire trahit ma pensée, et je dis tout haut avec une profonde amertume :

» — Mais je vais être la fable de mes amis ? Ils n'auront pas assez de railleries pour se moquer de ma facilité à me laisser prendre pour dupe.

» Un long gémissement de Clémentine répondit seul à mes paroles.

» Et moi, tout éperdu et puisant dans l'émotion qui me troublait une énergie qui m'était inconnue et une lumière nouvelle pour éclaircir ma situation, je poursuivis ainsi avec emportement :

» — Ou bien ils diront que le besoin et l'envie de l'argent m'auraient fait accepter toute espèce d'ignominie... Les moins scrupuleux riront ; mais les autres, les autres me mépriseront !

» A cette idée, j'éprouvai quelque chose du désespoir que cette jeune fille venait d'exprimer. Les émotions violentes se communiquent ; ainsi moi, qui ne me souvenais pas d'avoir jamais pleuré, je fondis en larmes et je tombai sur un siége, n'ayant plus la force de me soutenir !

» Je restai là sans mouvement, la figure cachée dans mes mains et les yeux fermés comme si j'avais craint de voir la lumière du jour qui devait éclairer ma honte !

» Il y avait déjà quelques instants que j'étais ainsi absorbé et immobile ; le silence se faisait autour de moi, quand je sentis deux petites mains douces, qui touchaient la mienne, qui la prirent et la caressèrent. — Puis je sentis des lèvres qui s'y collaient pour essuyer une larme qui venait d'y tomber.

» J'ouvris les yeux : c'était la belle jeune fille qui s'était traînée à genoux jusqu'à mes pieds. Elle leva la tête, ses grands yeux voilés, qui ne lui avaient jamais servi qu'à pleurer, semblaient regarder hors de ce monde où ils ne pouvaient rien voir ; puis elle prit la parole d'un ton doux et calme avec un son de voix enchanteur :

» — Monsieur, dit-elle, quoique j'ignore bien des choses de la vie réelle, je pense qu'il doit y avoir dans les lois de notre pays quelque moyen d'échapper à un mariage où la bonne foi de quelqu'un a été surprise ; il est impossible que le nôtre ne soit pas rompu à votre demande ; ne vous affligez pas ainsi, je ferai ce que vous voudrez pour vous venir en aide..., car ce serait le plus grand de mes malheurs, si grands déjà pourtant ! que d'être la cause de votre éternel désespoir.

» Il y avait quelque chose de si tendre dans les inflexions de cette jeune voix sortant de ces lèvres charmantes, que je l'admirais en voulant la haïr. Je restai silencieux ; que pouvais-je lui dire ?

» — Ou bien encore, reprit-elle en rougissant un peu comme quelqu'un qui craint en touchant à une question délicate de blesser une âme sensible, ou bien encore ne dites rien. Repartez pour Paris seul ; ne me montrez pas à vos amis, moi pauvre objet d'horreur, et s'il était vrai, ajouta-t-elle en hésitant, que l'argent vous fût nécessaire, gardez ma dot ; elle sera un dédommagement du chagrin que je vous cause aujourd'hui. Je vous dois bien cette compensation : j'ai eu par vous huit jours de bonheur.

» — Comment cela ? demandai-je étonné.

» — Il y a juste huit jours, reprit Clémentine, que l'on m'apprit que j'allais me marier. Un homme jeune et distingué, me dit-on, consentait à me prendre pour sa compagne, et moi alors je crus qu'instruit de mon malheur, il en avait pitié et qu'il voulait sincèrement m'aimer. Pendant huit jours j'ai rêvé que j'entendais de douces paroles. Moi, à qui l'on n'en disait jamais que de cruelles ; moi qui depuis la mort de Jenny n'avait plus trouvé personne qui me permît d'être son amie.

» Je fis un mouvement en répétant le nom qu'elle venait de prononcer.

» — Jenny !

» — Jenny était une pauvre enfant de mon âge ; elle était, disait-on, laide et malfaite, on l'appelait à la pension la Bossue ! comme on m'appelait l'Aveugle. Pour moi, elle était plus jolie que les autres, car elle était meilleure. Nous étions toujours ensemble au jardin pendant les grandes récréations ; elle m'expliquait les fleurs, les papillons, le ciel, les oiseaux et les nuages. Moi je l'embrassais en lui disant : Tu es belle ! car la beauté me semblait être ce qui fait du bien. Sa voix était pour moi une délicieuse musique ; mais un jour je remarquai qu'elle était plus faible et que ses pas en me conduisant au travers des allées, cheminaient plus lentement qu'à l'ordinaire. C'est qu'elle souffrait. On la mit à l'infirmerie, où il était défendu aux pensionnaires bien portantes d'entrer. Mais je regrettais tant de ne plus entendre la voix de mon amie, que j'y allais la nuit. La nuit ou le jour, c'est la même chose pour moi, et j'avais appris par quel chemin

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

on s'y rendait. Trois nuits de suite je parvins à m'y introduire pendant l'heure où tout le monde dormait. Nous nous disions bien des choses tout bas. Une nuit, la quatrième, quand j'approchai mon visage de sa bouche qui ordinairement était brûlante, je la sentis glacée. Je lui parlai, Jenny ne m'entendis pas. Je l'embrassai, elle resta muette et immobile. C'est qu'elle n'y était plus, elle !... Son âme était partie pour le ciel... J'ai bien pleuré alors et depuis et toujours ; il n'y avait plus de joie, plus de fleurs, plus rien pour moi ; elle était ma lumière ; je fus replongée dans l'obscurité !

» Des voix grondeuses, des paroles de dédain, des plaintes sur l'ennui de me servir, de m'aider, de veiller sur moi, voilà tout ce que j'entendis. Mais quand ma belle-mère me dit : — Vous allez venir dans la maison de votre père, vous y resterez nuit et jour, et ensuite un jeune homme vous emmènera chez lui où vous demeurerez comme sa femme et la compagne de sa vie ; à ce mot de compagne, je pensai à Jenny. Je crus qu'il pouvait y avoir aussi un jeune homme tellement disgracié de la nature que, ne pouvant être aimé de ceux qui le voyaient, il avait pensé à se choisir une compagne aveugle pour qui les idées de beauté et de bonté se confondraient à ce point, que son esprit ne pourrait concevoir que la laideur existât où réside une belle âme. Oh ! comme je me promis alors d'avoir pour lui toutes les paroles caressantes qui avaient fait tant de bien à Jenny ? Mais hier déjà je commençai à m'inquiéter, car pendant le dîner, ma cousine, qui était près de moi, me dit que vous étiez si beau que l'on devait vous aimer rien qu'à vous voir, et je ne compris plus pourquoi vous épousiez l'aveugle ! Tu es riche ! reprit ma cousine, et les hommes de Paris aiment tant l'argent ! Cependant moi je ne la croyais pas. L'argent, c'est bon à donner à ceux qu'on aime, voilà tout. Mais ce matin à l'église, quand vous m'avez demandé tout bas si je vous aimerais, j'ai deviné tout à coup qu'il devait y avoir quelque chose de bon en vous qui vous faisait désirer l'amour de la pauvre aveugle, et j'en ai été si émue, si touchée, que des larmes sont venues à mes yeux. Ah ! monsieur, que je suis malheureuse ! On vous a trompé pour se débarrasser de moi, car je suis à charge à tout le monde !

» Ici les larmes de Clémentine recommencèrent à couler plus lentes, plus calmes, mais continuelles. Alors silencieuse et les mains jointes, elle eut l'air de se réveiller et de prier, puis elle reprit ainsi dès qu'elle put parler :

» — Je ne veux pas vous être à charge, mais je ne voudrais pas non plus rester ici. J'y souffrirais trop, je m'entendrais trop reprocher mon malheur et la peine qu'il donne à tous. Eh bien, il me vient une idée. Vous savez qu'un petit château gothique en Périgord m'appartient ; il est isolé, il y a là de vieux serviteurs qui gardent cette habitation. Ils ont autrefois connu mes parents ; en leur donnant quelque argent, qui ajoutera à leur bien-être, ils me soigneront avec empressement, je le crois. Pendant que vous irez, vous, à Paris, retrouver tous les plaisirs qui peuvent vous rendre heureux, moi, je resterai seule.

» Ici Clémentine eut une expression douloureuse ; mais un effort sur elle-même amena un sourire à ses lèvres, et elle reprit :

» — Non, je ne serai pas seule, l'âme de Jenny vient parfois me parler. Je communique ainsi avec le monde invisible. Tout à l'heure, quand je pleurais en silence, ma mère, que je n'ai jamais vue qu'en rêve, m'est apparue intérieurement et m'a inspirée, parce que je lui demandais du cœur de me dire ce que je devais faire pour que vous ne fussiez pas malheureux à cause de moi !

» Une exaltation sublime d'amour et de dévouement embellissait tellement alors la figure charmante de Clémentine, qu'elle me semblait un être surnaturel. Cette abnégation d'elle-même, cette tendresse généreuse pour moi, étaient des révélations d'une nature inconnue et dont le charme s'emparait de toute mon âme. Aussi ce fut par un mouvement naturel que je lui répondis avec tendresse :

» — Pauvre enfant ! qui avez tant souffert sans l'avoir mérité, pardonnez-moi les larmes que vous avez versées aujourd'hui.

» Je l'attirai à moi, je posai mes lèvres sur son front si pur qu'il semblait refléter son âme candide... Ah ! vous avez un ami maintenant, ajoutai-je.

» — Que je l'aimerai ! dit-elle avec une joie qui la transfigurait.

» Un bruit se fit entendre, c'était celui des pas de Julie, la femme de chambre. Clémentine se leva, et je me plaçai près de la porte dans la pièce voisine, pendant que Julie aidait sa jeune maîtresse à changer de costume ; elle substitua à la toilette de mariage une robe de soie bleue et un chapeau blanc, puis jeta sur ses épaules un mantelet de dentelle ; une voiture nous attendait dans la cour. Aucun mot n'avait été prononcé ; je pris Clémentine par la main, et je l'emmenai furtivement sans dire adieu à personne, sans qu'aucun domestique nous suivît ; tout ce qu'elle devait emporter fut mis dans la voiture qui nous conduisit au chemin de fer : seulement, au lieu du convoi de Paris, nous prîmes celui qui menait en Périgord. Clémentine, sans m'interroger sur la direction que nous allions suivre, se tenait à mon bras avec un mouvement de confiance qui me touchait profondément. Elle pressa contre son cœur le bras qui la soutenait, quand elle entendit nommer notre destination. Oh ! je veillais attentivement sur elle ! comme une mère veille sur un enfant délicat et malade. Je la plaçai près de moi dans le wagon où nous ne fûmes pas seuls, mais, je la sentais à mes côtés avec émotion ; toute la route se fit en compagnie. La station du chemin de fer est située à peu de distance du château ; nous nous y rendîmes à pied avec des paysans qui portaient des bagages, et Dieu sait quels cris de surprise et de joie accueillirent Clémentine et celui qu'elle nommait son mari ! Les bonnes gens, le mari et la femme, avaient fait une fois un voyage à Poitiers à leurs frais, pour voir l'enfant de leurs anciens maîtres ; c'était leur culte, et son malheur ajoutait de la tendresse à leur respect. Je pensai que je pourrais sans crainte la livrer à leur surveillance et à leur dévouement, mais je voulais d'abord l'installer moi-même, lui faire connaître les dispositions de son appartement et même du château tout entier. Cette enfant, qui n'avait jamais vu le jour, suppléait au sens qui lui manquait par l'excessive délicatesse des autres ; elle allait seule dans la pension où on l'avait élevée ; elle reconnaissait chacun à la voix, et un tact d'une perspicacité singulière lui apprenait quand elle s'approchait de quelque objet matériel. Son adresse

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

était extraordinaire; elle se heurtait rarement aux obstacles; ses mains mignonnes, gracieusement tendues, la préservaient de tout danger. Mais il fallait d'abord lui faire connaître les lieux où elle venait habiter pour la première fois; je pris ce soin avec minutie. Le château, bâti au sommet d'une montagne, a l'aspect d'une tour enchantée où quelque châtelain a dû jadis s'être mis à l'abri de toute attaque. La vue y est admirable, mais c'était un plaisir perdu pour Clémentine; je lui en cherchai d'autres. Un parc, encore planté à la française, occupe tout le plateau de la montagne, et entoure ainsi le château; qui se compose de grandes pièces au rez-de-chaussée ouvrant sur le parc; là, une chambre ornée de bois sculpté, me parut saine et susceptible d'être chauffée; j'en fis la chambre de Clémentine et m'arrangeai d'une plus petite tout à côté. A la suite de la chambre de Clémentine était un salon vaste et bien aéré, ouvert par trois portes-fenêtres sur le parc. Nous y trouvâmes un piano; quand j'en approchai la pauvre enfant, elle l'ouvrit, s'assit et commença quelques préludes qui annonçaient des mains exercées; puis tout à coup une voix d'ange me fit entendre le beau morceau intitulé : *Noël;* c'était un chant angélique; je restai en extase devant cette beauté si poétique, chantant le bel air d'une voix sonore et douce qui retentissait dans le vaste salon si longtemps solitaire et muet. J'écoutais encore qu'elle ne chantait plus, et que tendant ses bras vers moi, elle disait en souriant :

» — C'est mon *Noël!* ma naissance ! ma vie ! que je viens de chanter. Mon cœur comprimé respire à son aise ici... j'y puis aimer quelqu'un qui est bon pour moi.

» Je devais passer là seulement trois jours pour les petits arrangements intérieurs et pour faire étudier à Clémentine la topographie du château, afin qu'elle pût le parcourir seule; il me semblait qu'elle avait besoin de moi sans cesse, et je ne la quittais pas un seul instant sans inquiétude. Un jour que je fus obligé de m'éloigner quelques heures, je revins en courant tant j'avais besoin de la revoir. Chaque jour je remettais au lendemain à m'occuper de mon départ. Clémentine n'en parlait jamais et semblait heureuse. Cependant, j'avais toujours le projet de partir, de me séparer d'elle et de revenir à Paris, et quoique ce fût dans mon esprit à l'état d'une vague pensée qui s'effaçait chaque jour davantage. Je regardais Clémentine dans les premiers jours de notre mariage comme une personne que je devais quitter, à qui je n'étais lié que pour un moment; il y avait même quelque chose de paternel dans mes soins vigilants, et je ne me rendais pas compte de cette espèce de sentiment, qui, malgré l'attrait de sa beauté, me faisait respecter en elle la jeune fille innocente dont je ne voulais pas faire ma femme dans l'avenir. Cependant, qu'elle me semblait belle ! qu'elle me paraissait charmante ! Je l'aimais comme un être supérieur, je lui rendais ce culte qui m'avait idéalisé, et il me semblait que je n'avais de droits sur elle qu'à la condition de consacrer toute ma vie à son amour.

» Le bonheur l'embellissait encore, les roses couleurs de la santé brillaient sur ses joues, tous ses mouvements étaient pleins de grâce et de joie. Cependant, un jour que je l'avais quittée pour donner quelques ordres, elle accourut pâle, tremblante, et je crus que la vie allait l'abandonner.

» — Qu'avez-vous, m'écriai-je ?

» — Ah ! vous êtes là !... Ce n'était pas vous, et tombant à genoux, elle tendit les mains vers le ciel en disant :

» — Mon Dieu ! je vous remercie, il n'est pas encore parti !

» Le bruit d'une voiture l'avait trompée, et je compris qu'elle mourrait de mon départ.

» — Oh ! ma Clémentine, lui dis-je en la pressant avec amour dans mes bras, non je ne pourrais pas vivre sans toi ! Y a-t-il jamais eu pour moi dans le monde, des émotions de bonheur semblables à celle que tu peux donner ?

» Que te dirai-je, mon cher Frédéric, le soir de ce jour-là, j'écrivis à Paris pour faire venir mes meubles, mon domestique et mille objets pour Clémentine; je fis aussi terminer mes affaires, car j'étais décidé à ne jamais quitter ma femme.

» Un an s'est passé, et je suis mille fois plus heureux encore que le premier jour. C'est une vie nouvelle que je ne connaissais pas, une vie du cœur et de la pensée, une vie idéale à deux, sans une minute de séparation, un vrai mariage enfin où l'on n'est qu'un seul être en deux personnes, et où les idées se multiplient par les émotions. Elle voit dans mon âme et moi dans la sienne; il y a là l'infini. La vie n'est pas assez longue pour un tel bonheur; aussi espérons-nous qu'il se continuera dans le ciel.

» ARMAND. »

Madame ANCELOT.

VIEILLE CHANSON.

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où brille en toute saison
Quelque fleur éclose,
Où l'on cueille à pleine main
Lis, chèvrefeuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose.

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,
Dont le ferme dévouement
N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose.

S'il est un rêve d'amour
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh ! j'en veux faire le nid
Où ton cœur se pose.

Victor HUGO.

LE ROI DES AULNES.

(Premier article.)

C'était par une soirée d'automne, le soleil venait de disparaître à l'horizon, et une lumière limpide, calme, harmonieuse, rayonnait sur la nature, dont les teintes adoucies prenaient un charme mélancolique sous cette pure et tranquille clarté.

A cette heure, un tableau à la fois plein de fraîcheur et d'étrangeté se déroulait au sein d'un des sites les plus pittoresques de la Hongrie. Une centaine de jeunes gens des deux sexes, vêtus de leurs habits les plus éclatants, gravissaient en chantant une montagne couronnée à son sommet par un petit village, et le long de laquelle étaient jetés, çà et là, comme des nids d'hirondelles, quelques rustiques maisons aux toits de tuiles rouges et aux balcons de bois blanc.

Les jeunes gens allaient par bandes, et tous ces groupes, aux couleurs brillantes et variées, se détachant avec vigueur sur les flancs grisâtres de la montagne, produisaient un panorama d'une splendeur, d'une bizarrerie et d'un charme inexprimables.

La séve de la jeunesse éclatait en eux, et ils paraissaient tous beaux sous les gracieux vêtements qui faisaient si bien valoir l'harmonie et l'élasticité de leurs formes. Le teint ardent, l'œil étincelant, le geste désordonné, ils chantaient avec un abandon qui tenait du délire, et pourtant leur exaltation avait je ne sais quoi de fervent, d'intime et de recueilli qui annonçait que c'était du cœur que partaient ces hymnes enflammées.

Ce qu'ils chantaient, c'étaient les joies profondes de l'amour chaste, ce qu'ils célébraient, c'était l'union des deux jeunes gens qui marchaient en tête du cortége, et qu'ils accompagnaient jusqu'à leur demeure après avoir assisté aux fêtes de leur mariage.

Arrivés à une espèce de châlet bâti vers le milieu de la montagne, sur une plate-forme naturelle, tous s'arrêtèrent, entonnèrent encore un chœur, puis quittèrent les nouveaux mariés et se séparèrent en deux bandes, dont l'une continua de gravir la montagne, tandis que l'autre la descendait, les uns demeurant au village qui se déroulait à sa base, et les autres habitant celui qu'on voyait étinceler à son sommet.

Les jeunes époux demeurèrent longtemps là et ne se décidèrent à entrer chez eux qu'après avoir perdu de vue tous leurs parents et amis.

Au moment où ils allaient franchir le seuil de leur maison, un homme sortit tout à coup d'une espèce de baraque grossièrement bâtie à l'autre extrémité de la plate-forme, et comme incrustée dans le roc, avec lequel on eût pu la confondre.

Cet homme était un soldat, et cette baraque un corps de garde, car nous avons oublié de dire que cette histoire se passait à l'époque où les Hongrois étaient en guerre avec la Russie.

— Salut aux nouveaux époux ! dit le soldat en s'avançant vers les deux jeunes gens d'un air assez gauche.

Puis, caressant avec complaisance la barbe inculte et les épaisses moustaches qui envahissaient les trois quarts d'un visage où florissaient la santé et l'insouciance :

— Heureux Sylvius, et vous, belle Albina, leur dit-il avec un sourire qui mit à nu un râtelier dont un crocodile eût été jaloux, permettez-moi de vous souhaiter bonheur et prospérité.

— Merci ! Miolack, répondit le jeune homme au soldat, dont il semblait avoir hâte de se débarrasser, merci.

Et tenant toujours la porte ouverte, il avança un pied dans la maison.

— Hélas ! mon pauvre Miolack, dit la jeune femme, qui semblait moins pressée que son mari d'entrer chez elle, j'aurais voulu vous offrir quelque chose ; mais, vous le savez, la noce s'est faite chez ma mère, au bas de la montagne, de sorte que nous n'avons rien chez nous, et jusqu'à demain...

— Je sais cela, belle Albina, et je vous connais trop pour douter de votre cœur, répondit Miolack, avec cette niaise gaucherie dans laquelle se reflétaient à la fois la bonté de sa nature et l'épaisseur de son intelligence ; mais je n'ai besoin de rien, et ce ne sont pas les liquides qui nous manquent, écoutez plutôt.

En effet, on entendait retentir dans l'intérieur du corps de garde un cliquetis de verres et un bruit de chants avinés, qui indiquaient clairement l'état où se trouvaient à cette heure les compagnons de Miolack.

— Alors, bonsoir, Miolack, dit Sylvius en mettant l'autre pied dans la maison.

— A demain, Miolack, dit la jeune femme en suivant lentement son mari.

Au moment où elle allait disparaître, le soldat fit un violent effort sur lui-même, et surmontant une timidité qui empourpra subitement sa grosse face et redoubla encore sa gaucherie naturelle :

— Ah ! dites-moi donc ?... s'écria-t-il.

— Quoi ? demanda la jeune femme en se retournant vers lui.

— Pardon ! si j'ose me permettre... et si je prends la liberté... Mais votre sœur, mam'zelle Minella...

Il se tut, car l'émotion lui coupait la parole.

— Eh bien, lui demanda Albina avec un sourire moqueur.

— Eh bien, reprit Miolack, est-ce qu'elle serait malade ?

— Pourquoi cela ?

— Pardon ! c'est une indiscrétion de ma part ; mais je ne la vois pas parmi ceux qui sont venus vous accompagner jusqu'ici.

— C'est que vous avez la vue basse, Miolack, car elle y était. Allons, adieu ! à demain.

Elle disparut cette fois et ferma la porte derrière elle.

Miolack resta immobile, un pied en l'air, la main tendue vers la porte et le sourire aux lèvres, cherchant encore une phrase qui n'était pas venue à temps.

Il fut brusquement rappelé à lui-même par un bruyant éclat de rire qui se fit entendre à ses oreilles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Hein ! s'écria Miolack en se retournant.

Il vit en face de lui un soldat qui lui présentait un papier.

— Pourquoi ris-tu ? lui demanda-t-il avec colère.

— Sergent, ce n'est pas ma faute, et je vous jure que si vous aviez pu vous voir...

— C'est bon ! s'écria Miolack, ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; qu'est-ce que c'est que ce papier ?

— Une lettre du colonel, sergent.

— Ah ! c'est vrai, je me rappelle... Où l'as-tu trouvé, le colonel ?

— Toujours au même endroit, sergent ; au village de B..., à deux lieues d'ici, avec le régiment.

— C'est encore vrai ; je ne sais pas où j'ai la tête aujourd'hui... Dis donc, Otto, ne trouves-tu pas qu'il a l'air bien sévère, notre colonel ?

— Il est certain qu'il n'a pas l'air gai, quoiqu'il soit bien jeune ; je ne l'ai vu que deux fois encore depuis huit jours qu'il est notre colonel, et j'avoue que je ne suis pas à mon aise devant lui.

— Ce papier contient ses instructions, n'est-ce pas ?

— Oui, sergent ; et il paraît que ce n'est pas le moment de s'endormir, car on s'attend tous les jours, ou plutôt toutes les nuits, à une attaque de la part des Russes.

— Bon ! bon ! on veillera, et ils seront malins s'ils nous surprennent. Mais tu as marché bien vite, mon pauvre Otto, car je ne t'attendais pas avant deux ou trois heures d'ici.

— Ah ! c'est que, voyez-vous, sergent, répondit Otto en baissant la voix, je ne me souciais pas de traverser la prairie après la nuit close.

— Bah ! et pourquoi ?

— Pourquoi ? sergent.

Et Otto montrait du doigt l'immense prairie qui se déroulait à leurs pieds, traversée en tous sens par de longues lignes de saules, dont le feuillage s'effarait au vent et blanchissait déjà sous les rayons de la lune.

— Vous ne savez donc pas, dit-il en baissant encore la voix, que le roi des aulnes affectionne cette prairie à l'heure où la nuit et le brouillard commencent à l'envelopper, et que bien des gens ont déjà vu sa tête blanche et ses yeux noirs glisser à travers les saules comme une nuée qui passe ?

Miolack ne répondit pas, jeta autour de lui un regard inquiet, puis frissonnant tout à coup :

— Rentrons, dit-il à Otto ; le brouillard du soir est malsain.

Revenons maintenant aux nouveaux mariés.

— Enfin, s'écria Sylvius quand il eut fermé la porte derrière lui, nous voilà donc mariés, chère Albina !

— Oui, Sylvius, nous voilà mariés, répéta machinalement la jeune femme.

— Nous sommes unis l'un à l'autre pour toujours, reprit Sylvius avec le même élan de bonheur.

— Pour toujours, dit Albina en regardant fixement devant elle.

— Et nous ne nous quitterons plus jamais.

— Jamais ! soupira Albina.

Sylvius s'aperçut enfin du contraste qui régnait entre ses exclamations et les réponses de sa jeune femme. Il se rapprocha d'elle, et s'emparant de sa main :

— Qu'as-tu donc, ma chère Albina ? Tu parais toute triste, et l'on dirait que tu regrettes déjà...

— Ah ! Sylvius, s'écria la jeune femme en posant sa petite main ouverte sur la bouche de son mari.

— Eh bien, non, je ne le crois pas, reprit celui-ci en effleurant des lèvres le front d'Albina, mais quelle peut être la cause de ta tristesse ?

— Eh bien, Sylvius, répondit la jeune femme après un moment d'hésitation, puisque tu veux le savoir, j'ai un remords.

— Un remords ! toi, Albina, s'écria Sylvius.

Et il regarda la jeune femme d'un air presque effrayé, car elle paraissait en proie à une vive émotion.

— Un remords ! répéta-t-il. Et quel remords peux-tu avoir ? Quel mal as-tu pu faire, toi, ma chère et douce Albina ?

— Tu ne devines pas, Sylvius ?

— Non, certes.

— Tu as donc oublié Steinko, Steinko à qui j'étais fiancée, qui avait reçu de moi un serment solennel...

— Steinko est dans son tort, répliqua Sylvius.

— Comment ? dit Albina stupéfaite.

— Sans doute ; vous alliez vous marier quand tout à coup il se met en tête que la Hongrie avait besoin de son sang, ce qui prouve de sa part beaucoup d'amour-propre et rien de plus ; et le voilà qui se fait soldat.

— C'était très-bien !

— Pour un Hongrois, mais très-imprudent pour un amoureux, surtout dans un pays qui passe pour être fertile en jolis garçons.

Et Sylvius jeta un regard de côté sur une petite glace accrochée au mur.

Il reprit :

— A peine est-il parti, tu fais une découverte, ou plutôt tu en fais deux ; la première, c'est que tu t'es trompée sur la nature du sentiment que tu croyais éprouver pour Steinko ; la seconde, c'est que tu me préfères à lui et que tu es touchée du désespoir où me jette votre prochain mariage.

— Il est vrai, dit Albina.

— Cependant, tu serais morte, et je crois que tu m'aurais laissé mourir plutôt que de manquer à ta parole quand, trois ans après son départ, Steinko cesse tout à coup de donner de ses nouvelles, et nous apprenons bientôt que, dans une rencontre avec les Russes, il est resté sur le champ de bataille.

— Pauvre Steinko ! soupira la jeune femme.

— Steinko mort, tu te trouvais naturellement dégagée de ton serment ; pourquoi aurais-tu attendu davantage ?

— Pourquoi ? parce que j'avais juré d'attendre cinq ans ; et il n'y a que quatre ans de cela, et... me voilà mariée. Tu le vois, Sylvius, j'ai manqué à un serment solennel, et c'est là la cause de mes remords.

Constant Guéroult.

(*La suite au prochain numéro.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Tout est permis en carnaval : aussi sommes-nous bien disposée aujourd'hui à ne pas chicaner la mode à propos de telle ou telle innovation peut-être un peu fantasque. Nous réservons notre critique (si l'on nous en donne prétexte) pour les toilettes de printemps. En ce moment, la fantaisie peut et doit régner en souveraine, et nous allons la suivre en sujette soumise.

On va au bal avec des habits de satin, posés comme corsage sur des jupes blanches bouillonnées de crêpe, tulle ou tarlatane. On fait, pour la ville, des toilettes de peluche et satin, d'un très-joli aspect.

En fait de patrons, tout se porte : vestes, habits, corsages ronds et à pointes, ceintures suissesses et en rubans retenues par des agrafes, corsages de mousseline ou dentelle, canezoux, pèlerines, etc. L'essentiel est de savoir s'habiller à l'air de sa physionomie et suivant son genre de beauté. Quelques couturières habiles ont le droit de donner des conseils à ce sujet.

Madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, 47, rue Neuve-Saint-Augustin, possède, en cette matière, l'art de l'harmonie. Citons quelques-unes de ses dernières toilettes :

Une toilette de dîner. — Robe traînante, de velours bleu, ornée à la jupe d'une application de guipure antique blanche. Le corsage uni, recouvert d'une pèlerine de guipure assortie, taille décolletée, ronde à la ceinture, avec ruban et haute boucle de nacre blanche ouvragée. Manches à coudes, guipure aux épaules, aux poignets et le long des coutures.

Toilette de soirée. — Robe de tulle blanc, sur taffetas blanc, la jupe à bouillons capitonnés, ornée de branches de chenille rouge, imitant du corail ; manches courtes, avec branche de corail sur les épaules ; corsage drapé de tulle. Berthe en application d'Angleterre.

Une autre robe en satin rose est entièrement recouverte d'une tunique en point de Venise, relevée sur les côtés par des bouquets de feuillage et des chaînes de perles, formant girandoles. Le corsage, uni et rond à la ceinture, a une pèlerine en point de Venise, qui croise devant et retombe sur les épaules pour simuler des manches.

En général, chez madame *Amélie*, comme chez toutes nos grandes couturières, les manches de robe de bal sont à peine indiquées ; elles sont formées d'un bouillonné ou d'un volant de dentelle, et le bras reste nu. Quant aux manches de robe de ville, on les fait toujours étroites, à coudes et ornées sur les épaules et le long des coutures.

La critique fait sérieusement le procès à la forme des chapeaux, qui devient de jour en jour plus petite ; mais la mode n'en persiste pas moins à les conserver tels quels, ce dont on doit conclure, pour être logique, que les jolies femmes y trouvent leur compte. Qui oblige, d'ailleurs, à adopter les formes du moment dans toute leur exiguïté ? rien absolument, et la preuve, c'est que quelques modistes de talent savent, lorsqu'on le désire, apporter d'heureuses modifications en harmonie avec l'âge et la physionomie de leurs belles clientes. Il suffit de visiter les salons de madame *Caroline Coutot*, 8, rue Monsigny, pour se convaincre que l'exagération est exclue des nouveautés destinées aux femmes du grand monde. Citons des exemples :

Une capote de satin blanc, coulissée, avec fond de velours rouge, ornementé de perles de nacre blanche ; faux bavolet en fanchon de blonde, avec bouclettes de velours ; intérieur, un bandeau de velours, brodé de nacre, joues de blonde, brides de satin blanc.

Chapeau de velours noir, garni de dentelle noire et ornementé de perles de cristal ; rose moussue sur le fond et à l'intérieur ; brides de velours noir.

Chapeau de velours mauve, avec perles d'acier et fanchon de chantilly noire ; fleurs de datura de velours blanc au fond et à l'intérieur.

Capote (pour le théâtre) en tulle bleu et satin bleu, avec rouleau de perles blanches ; à l'intérieur, bandeau de myosotis en velours et tulle bleu sur les côtés ; au fond, des branches de myosotis et des bouclettes de satin bleu.

Jetons un coup d'œil sur les dernières créations des magasins de la *Balayeuse*, 4, place Vendôme. Nous trouvons une foule d'articles de lingerie parée ; des canezoux avec guipure et ruches de ruban, des sous-manches Louis XV en batiste, coupée de guipure d'Irlande ; des parures en mosaïque, incrustées d'apprêts de valenciennes, des parures (col et manches) en batiste, à coins carrés et entourages de roues en guipure de Venise ; des coiffures catalanes, montées avec beaucoup d'art ; des chemisettes de cachemire, ornées de galon algérien, d'un effet délicieux.

Mentionnons, d'une manière toute spéciale, quelques jolies confections, éditées à la *Balayeuse*, pour la saison d'hiver :

Premièrement, les casaques *cent-gardes*, dont nous avons déjà parlé, et qui, confectionnées en velours noir ou marron, avec ornements de passementerie perlée d'acier, obtiennent un légitime succès. Ensuite, les robes de chambre *Sultane*, qui se font en cachemire, doublé de taffetas piqué, avec bandes de velours noir, garnies de clous d'acier, et cordelières riches.

Après ces fantaisies de haute élégance, il faut encore s'arrêter pour examiner avec soin toute une série de sorties de bal, objets de la plus grande actualité. Quelques-unes ont la forme ronde à capuchon, elles sont de cachemire blanc ou ponceau, brodées à l'orientale de cordonnet d'or et de couleurs vives ; d'autres ont un double collet qui remplace le capuchon, elles sont en peluche, bordées de très-belles franges, ou en satin piqué avec garnitures de dentelle et franges tibet, accompagnées de passementerie perlée.

La dentelle Monard sert à décorer les sorties de bal. On met un haut volant au pourtour et des entre-deux sur les coutures et aux épaules. L'effet est aussi joli que si l'on employait de la chantilly ou de la guipure, et la dépense est moindre des deux tiers. Comme les dessins de la dentelle Monard sont très-riches et spécialement consacrés à cette fabrication, on comprend tout l'avantage qu'ils offrent en matière de confection.

La décoration des costumes est si compliquée en ce moment, que nos lectrices comprendront notre insistance à recommander l'emploi de la dentelle Monard, qui offre une sérieuse économie, sans qu'il en résulte une dérogation aux lois de l'élégance.

Nous avons vu, chez M. *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, de nouvelles ceintures, à bouts flottants, que nous recommandons comme un des plus jolis accessoires d'une toilette parée.

Parmi les jolies robes qui nous ont été montrées depuis le commencement de l'année, n'oublions pas deux robes décorées de fleurs, par madame *Léontine Coudré* (maison Tilman), 104, rue de Richelieu.

La première, en tulle blanc, sur dessous de satin blanc, avait une garniture jardinière, genre Watteau, toute en guirlandes de roses trempées de rosée, posées en girandole sur chaque lé de la jupe. Des nœuds d'herbe-ruban glacée attachaient en-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

semble ces guirlandes, d'une ravissante symétrie. Le corsage, drapé de bouillons de tulle lisérés de satin, avait sur chaque épaule un nœud de feuillage, retenant une guirlande pareille à celles de la jupe et retombant en berthe sur le corsage. La coiffure, chef-d'œuvre de goût, se composait de deux touffes d'herbe-ruban placées de chaque côté, et la couronne de roses, divisée en deux, posait partie sur les coques des cheveux, partie en dessous, retenue par une branche souple de bois naturel.

La seconde toilette, en crêpe et satin rose, avait deux branches posées en quilles, de chaque côté du jupon. Ces deux branches réunissaient un mélange exquis de fleurs de serres, orchidées, camélias et lis de Saint-Jacques en velours glacé de duvet diamanté, avec magnifique feuillage vert brillant et esclavage en perles blanches. Point de fleurs au corsage, qui, drapé de satin, devait être garni d'un volant d'Angleterre, retenu par une broche de diamants. La coiffure, de pouffs d'orchidées et camélias, tombait en cache-peigne en dessous des cheveux.

Nous avons remarqué chez madame L. *Coudré* plusieurs nouveaux modèles de coiffures :

Une de feuilles de lierre, montées sur tige d'or, avec brindilles de cristal;

Une seconde, de pensées de velours, piquées d'acier et montées en pouff Louis XV;

Une troisième, de chardons de velours à cœurs d'or, entremêlés de bruyères pointillées de cristal.

Le cristal et l'acier sont employés avec beaucoup de succès dans toute l'ornementation. On s'en sert pour les fleurs, sur les chapeaux, dans la lingerie et surtout dans la passementerie. Cette mode, entachée de clinquant, a sa raison d'être pendant la saison où tout s'admire aux lumières, où le feu des lustres se reflète par tous les points lumineux. Peut-être chercherons-nous à faire la guerre, plus tard, à ces verroteries dont on finira par abuser, mais en ce moment de carnaval on aime ce qui brille.

Aux femmes raisonnables, qui tiennent à conserver leurs toilettes et ne se soucient pas d'abîmer chaque soir 30 ou 40 mètres de tulle ou de tarlatane, nous rappelons que le foulard de l'Inde, fond blanc, fait de charmants costumes parés. On l'emploie avec un égal succès dans les toilettes de travestissements et dans les costumes de petites filles. Le foulard de Chine, blanc pur, est admirable le soir et fait mieux que le taffetas; décoré de bouquets et fleurettes, il se prête à toutes les combinaisons d'ornements.

Nous avons vu beaucoup de robes choisies dans les magasins du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol, et exécutées par nos couturières le plus en vogue.

L'intelligente maison que nous venons de nommer a même fait fabriquer des pièces de foulard, spécialement destinées aux toilettes de bal, avec des nuances combinées au point de vue de l'effet des lumières.

La parfumerie, mesdames, demande à entrer la première dans vos boudoirs de toilette. Avant de vous couvrir de satin, de dentelles et de bijoux, il faut vous ondoyer des parfums délicieux qui nous sont préparés par la *Reine des abeilles*, maison *Violet*, 317, rue Saint-Denis. C'est surtout en fait de beauté qu'on peut dire : «Abondance de biens ne nuit pas». Voyons donc là aussi la nouveauté, puisque, dans ce siècle d'élégance, la parfumerie nous prodigue du nouveau, tout autant qu'une fleuriste ou une modiste en renom.

Prenons la parfumerie aux violettes, c'est le triomphe de la *Reine des abeilles*. Le nom du célèbre parfumeur, sans doute, lui a imposé le culte de la violette, qu'il a prise pour type et dont il a tiré l'idéale quintessence.

Voici l'acidule de violettes de Parme, pour le bain parfumé; la rosée de violettes de Parme, pour la figure; la poudre de riz à la violette; la pommade Duchesse au baume de violettes, et l'extrait de violettes pour le mouchoir.

Si vous voulez sortir de cette série (les dames aiment parfois à changer), vous avez le choix entre la crème Pompadour, qui rend le teint d'un blanc rosé, et la crème de beauté, qui doit son succès à la plus belle et la plus grande dame de France. Mais servez-vous surtout, pendant le froid, de la veloutine à la thridace, incomparable pour conserver les mains belles, soit en les protégeant contre le contact de la bise, soit en les défendant de la chaleur des foyers.

Marguerite de Jussey.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

PARIS. — SES PLAISIRS. — SA CHARITÉ.

Comme nous voulons, dans notre petite revue, donner avant tout le pas à la charité, à cette noble fille du ciel devant laquelle tous les fronts doivent s'incliner, tous les cœurs doivent s'ouvrir, c'est de la princesse Czartoriska que nous allons vous parler tout d'abord, en vous donnant quelques détails intimes sur les derniers moments de cette vie qui ne fut consacrée qu'à faire le bien. C'était la providence de ses frères malheureux et, en la perdant, les pauvres Polonais qui habitent la France ont perdu une seconde fois leur patrie.

Toujours, et dans son cœur et sur ses vêtements, la princesse portait le deuil de sa chère Pologne. Son rang l'obligeant à aller à la cour, elle s'y rendait simplement habillée, en couleur très-sombre et sans le moindre bijou.

L'Impératrice lui en fit un jour, en souriant, le reproche.

— Hélas! madame, répondit la princesse, je ne saurais toucher à mes diamants tant que mes frères seront dans les fers et dans les pleurs. Je croirais insulter à leur admirable courage!

Et ce ne furent pas, seules, les plaies sanglantes de sa patrie qui vinrent déchirer son cœur : car, avant de l'atteindre, la cruelle mort avait frappé depuis peu de temps et son époux, le prince Adam, et celle qu'elle regardait comme sa seconde fille, la princesse Anuparo qui avait épousé le prince Withold, son fils. De plus, l'autre de ses fils, le prince Ladislas, atteint d'une maladie de poitrine au dernier degré, a dû la quitter pour aller chercher la guérison de ses maux sous le soleil d'Égypte, et sa fille, son enfant bien-aimée, la comtesse Yza, est restée un an en Pologne pendant les dernières affaires.

Comprenez-vous les angoisses d'une mère durant ces mois qui furent plus longs que des siècles? Elle savait sa fille prisonnière dans son château, sans pouvoir non-seulement la rejoindre, mais sans pouvoir même ni lui envoyer ni recevoir de ses nouvelles: ainsi, pour qu'une lettre pût être risquée, il fallait d'abord qu'elle fût tout à fait insignifiante, dans la crainte qu'elle ne fût saisie ou par les soldats ou par les espions russes qui infestaient le pays; puis, qu'un serviteur fidèle, caché sous un déguisement, ou l'introduisît dans le château ou en sortît pour porter ou prendre cette bienheureuse missive tant attendue et qui ne consolait ni celle qui la recevait ni celle qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche N° 8.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de bal (*voyez la description, page 2 de la couverture*).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

l'avait écrite. « Tant de choses désastreuses avaient pu arriver depuis le moment où sa fille lui avait envoyé ce papier qui n'était qu'un certificat de vie, et rien de plus ! » se disait la princesse Adam en couvrant de ses baisers et baignant de larmes cette lettre tant et si ardemment désirée.

Enfin, à la suite d'événements qu'il serait trop long de raconter ici, la jeune comtesse Yza revint près de sa mère, mais elle la trouva mourante : toutes ces douloureuses émotions l'avaient tuée ; pourtant le retour de sa fille lui fit tant de bien qu'on espéra encore pouvoir la sauver, et on lui conseilla d'aller passer l'hiver à Montpellier pour y retrouver des forces.

Elle partit avec sa fille, son fils Withold et son petit-fils, seul enfant qu'ait laissé la princesse Anuparo. Le climat parut, en effet, lui faire du bien, et elle semblait renaître à la vie quand vint le moment où se fait annuellement la vente des Polonais à l'hôtel Lambert ; elle engagea alors sa fille à retourner à Paris pour s'occuper activement de cette œuvre de bienfaisance si nécessaire à tant de malheurs.

La comtesse résista d'abord, disant qu'elle manquait du courage et de l'énergie qu'il fallait pour ces sortes d'entreprises, et qu'il valait donc bien mieux reculer la vente que risquer de la manquer. Mais la princesse Adam s'opposa formellement à ce retard. « C'est leur pain que vous voulez leur faire attendre, ma fille ! s'écria-t-elle avec énergie, et ne comptez-vous donc pas sur Dieu pour vous aider ? »

Il n'y avait plus à reculer, la comtesse partit pour Paris, où elle s'occupa activement de cette vente si nécessaire ! Alors sa bienfaisante mère, dont le cœur l'avait suivie, envoya aussi à Paris, pour la rejoindre, le prince Withold, le triste veuf qui trouvait non un peu de bonheur, mais un peu de consolation, près de son enfant et près d'elle.

« Allez aider votre sœur, Withold, lui dit-elle, et si vous voyez que la vente marche moins bien que les autres années, faites acheter par des inconnus pour quelques milliers de francs que je mets à votre disposition ; et je dis par des *inconnus*, afin que notre chère Yza ne se doute pas qu'elle a pu moins bien réussir que moi dans son entreprise. »

Le jeune prince quitta sa mère à dix heures ; le même jour, vers midi, la princesse déjeunait seule avec son petit-fils, quand tout à coup elle fit appeler son intendant, vieux serviteur de la famille, qui la suivait partout.

« Léonard, lui dit-elle, les yeux brillants d'un éclat étrange, prépare tout en grande hâte, car nous allons partir pour retourner dans notre chère Pologne ! »

Et comme le vieux Léonard la regardait avec surprise, il la vit pâlir... fermer les yeux... Elle était morte...

Pauvres Polonais, après avoir perdu leur patrie, ils perdaient encore leur providence ! N'en est-il pas de certains peuples comme de certains humains qui naissent déshérités ?... On serait tenté de le croire.

Quant à Paris, dont je veux vous parler aussi, et à qui tout réussit, au contraire, il songe en ce moment à s'amuser le plus qu'il lui sera possible. Pourtant les bals particuliers ne commencent pas encore, on laisse le champ de bataille aux étrangers et aux salons officiels. Il est si difficile de recevoir aujourd'hui, par le luxe qui court les rues, qu'on regarde à deux fois avant d'ouvrir ses portes à l'orchestre et à ses suites.

Heureusement pour les jeunes femmes avides de plaisirs, que les riches étrangers, venant pour manger leurs millions dans cette ville de joie qu'on nomme Paris, donnent des bals, des loteries, des concerts et des comédies où l'on peut se faire inviter sans trop de peine, pour peu qu'on tienne par le plus petit coin à la société élégante de n'importe quel pays. On n'est pas très-difficile en ces lieux-là ! et si vous avez de beaux diamants, accompagnés de riches toilettes, vous êtes assurés de voir les portes s'ouvrir à triples battants devant vous.

Voilà donc ce qui occupe la partie turbulente, remuante, brillante et bruyante de notre ville ; mais la société calme et tranquille qui ne court pas après un éclat, très-faux souvent, se plaint de ce qu'il n'y a pas de fêtes. Cela viendra, le carnaval est si long cette année !

Il y a eu grand bal aux Tuileries, et l'Impératrice, qu'on disait souffrante, n'a jamais été ni plus belle ni plus fraîche. Elle portait une toilette blanche et jaune, avec une ceinture fort large et ayant de longs pans, toute en pierreries ainsi que le tour du corsage de la robe : c'était d'un effet féerique.

La marquise de Galliffet portait une robe de tulle lamée d'or, relevée de place en place par des bouquets de diamants et, par dessus cette robe, *un habit* en velours noir pailleté, décolleté et garni de fort beaux diamants aussi, toilette qui était plus bizarre que jolie, mais faisait d'autant mieux remarquer la charmante figure de celle qui la portait.

Il y avait, du reste, un monde fou, des femmes charmantes, (c'est la phrase de rigueur), mais des toilettes furieusement compromises par la cohue ; heureusement que beaucoup de femmes avaient eu la prudence de ne risquer que des robes de l'année dernière. L'économie n'est pas défendue !...

Grande nouvelle ! on dit que les chignons des femmes, chignons qui, depuis plus d'un an, se plaisent à batifoler sur leurs blanches épaules, vont regrimper au sommet de leur tête et que les petites boucles, ressemblant à celles des chiens caniches, seront chargées de garnir les fronts un peu trop découverts en ce moment ; en un mot, que la coiffure *à l'empire*, c'est-à-dire celle que portaient les merveilleuses du commencement de ce siècle, vient d'être adoptée par l'aréopage des coiffeurs réunis dernièrement, selon leur coutume, dans la salle Molière, où, sous forme d'une fête, se prennent annuellement les plus graves délibérations.

Ces messieurs sont en habit noir et en cravate blanche ; ces dames, car il y a des dames, sont en toilette de bal, sans être coiffées, toutefois ; alors chacune à son tour prête sa tête, et pendant que les autres dansent aux accords des plus bruyants orchestres, on la coiffe en association, c'est-à-dire que chacun peut ajouter ou ôter soit une boucle, soit une fleur ; puis l'œuvre achevée, on laisse la patiente danser pour voir l'effet que cette coiffure peut produire avec sa toilette et l'entrain du plaisir ; puis on délibère et l'on recommence autre chose. Bref, l'autre soir, c'est le style empire qui a triomphé sur toute la ligne.

Baronne de V...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lemercier Imp. r. Lacépède 14. Paris.

Ad. Goubaud Ed. à Paris.

768

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Amélie r. Ne. St. Augustin, 47 — Modes de Mmes Morison et de Ricqles, rue de la Michodière, 6.
Fleurs de Herpin-Leroy à la Belle Mariée rue Montmartre, 130 — Dentelles de Monard rue des Jeuneurs, 42.
Sous-jupe acier E Creusy r. Montmartre, 133 — Corsets de la Mme Simon rue St. Honoré, 183.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Cne des Petits Champs, 6 | Parfums de Violet fr. de S. M. l'Impératrice r. St. Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248. W.C. MADRID El Correo de la Moda P. S. de la Pena

nable, mariés ou non mariés, j'enjoins à Sylvius de se rendre, à minuit précis, au poste qui lui sera désigné par le sergent Miolack.

» Pour le colonel,
» Le capitaine Tirza. »

Albina et Minella éclatèrent en sanglots.

—Est-il possible ! s'écria Sylvius en proie à une si violente émotion qu'il sentait ses jambes fléchir sous lui.

—Voyez vous-même, dit Miolack en lui mettant le papier sous les yeux.

—Je ne vois plus clair, je suis incapable de lire deux mots, dit Sylvius anéanti.

—L'effet de la joie, je connais ça, dit le perspicace Miolack.

Il ajouta d'un ton confidentiel et en clignant de l'œil :

—Vous serez content de moi, je ne vous dis que ça.

—Content, content ! pourquoi ?

—Je vous ai choisi un amour de petit poste... au beau milieu du tremblement général. Vous m'en direz des nouvelles si, par hasard, vous en revenez.

—Ah ! répéta machinalement le pauvre Sylvius, au milieu du tremblement ?

—Au beau milieu ; c'est là que vous en pourrez cueillir, des lauriers !

—Eh bien, non ! s'écria tout à coup Albina en frappant du pied, non, Sylvius ne sera pas soldat ; faites-vous tuer si vous voulez, c'est votre métier, mais lui, je ne l'ai pas épousé pour cela et il n'ira pas à votre petit poste.

—Ah ! dit Miolack, du moment que ça vous contrarie, c'est différent.

—Oui, ça me contrarie, et il ne sortira pas d'ici.

—A son aise, il en a le droit.

—Ah ! fit Albina étonnée.

—Seulement, reprit Miolack, si à minuit précis il n'est pas au poste du Pic-Neigeux...

—Eh bien ?

—Eh bien, à minuit et demi il sera fusillé.

—Fusillé ! murmura Albina d'une voix brisée.

—C'est l'ordre du colonel.

—Votre colonel est un barbare ! s'écria Minella.

—C'est peut-être beaucoup dire, répliqua Miolack ; mais il est certain qu'il n'entend pas la plaisanterie, surtout à l'endroit de la discipline.

Puis se dirigeant vers la porte :

—Allons, c'est entendu, dit-il à Sylvius, à minuit, je viendrai vous prendre avec mes camarades pour nous rendre tous ensemble au petit poste. A tantôt !

Il s'inclina devant Minella et sortit.

—Mon pauvre Sylvius ! s'écria alors Albina en se jetant dans les bras de son mari.

Puis se relevant tout à coup et lui montrant du doigt le mendiant, qui tisonnait toujours dans les cendres avec son bâton :

—Comprends-tu ? lui dit-elle à voix basse.

—Oui, oui, le coup vient de lui, il n'en faut pas douter, répondit Sylvius.

—Et nous ne sommes qu'au commencement, dit Minella ; Dieu sait tous les malheurs qui vont fondre ici à sa suite !

—Comment nous y soustraire ? demanda Sylvius.

—Je ne vois qu'un moyen, dit Minella, c'est de quitter la maison.

—Tu as raison, dit Albina.

—Il s'est endormi, reprit Sylvius ; profitons de son sommeil pour fuir.

Et marchant tous trois sur la pointe des pieds, ils se dirigèrent doucement vers la porte, les regards fixés sur le mendiant, qui était immobile, la tête baissée sur la poitrine.

Sylvius, qui marchait en avant, venait d'ouvrir la porte avec des précautions infinies, et ils allaient s'élancer dehors tous les trois, quand le vieillard relevant tout à coup la tête :

—Eh quoi ! dit-il, vous me laissez seul ! vous partez tous trois ! Est-ce donc ainsi que vous pratiquez l'hospitalité ?

Les trois fugitifs étaient restés pétrifiés.

Ce fut Minella qui retrouva la première son sang-froid.

—C'est précisement pour pratiquer l'hospitalité que nous vous laissions un instant seul, répondit-elle avec assurance.

—C'est précisément pour cela, ajouta Sylvius en regardant la jeune fille et cherchant à deviner sa pensée.

—Nous n'avons rien ici à vous offrir, reprit Minella, et nous allions vous chercher des vivres chez nos voisins.

—Justement, dit Sylvius, étonné de la présence d'esprit de la jeune fille.

—En ce cas, je vous remercie, dit le vieillard ; mais il suffit d'être deux pour cela, et l'un de vous restera bien pour me tenir compagnie.

—Oui, sans doute, dit Albina avec embarras, mais...

—Mais vous voudriez bien ne pas quitter votre mari, et au bout de douze heures de ménage, cela se conçoit, on n'a guère eu le temps de se fatiguer l'un de l'autre ; partez donc tous deux ; cette jeune fille restera près de moi, n'est-ce pas ?

—Sans doute, et avec grand plaisir, répondit Minella.

—Nous t'attendrons au bas de la montagne, dit tout bas Albina à sa sœur ; esquive-toi dès que tu le pourras.

—C'est bien à quoi je songe, répondit la jeune fille.

—Allons, nous reviendrons tout à l'heure vous apporter des vivres, dit Albina au mendiant avec le plus gracieux sourire ; ne vous impatientez pas, nous serons ici avant peu.

—Quand vous voudrez, répondit le vieillard avec un sourire sinistre ; n'ai-je pas là un otage qui me répond de votre parole ? Et, ajouta-t-il avec un air de galanterie qui le rendait plus effrayant encore, cet otage ne m'échappera pas, je vous le jure : il est trop gracieux pour que je le perde de vue un seul instant.

Albina, qui allait sortir, s'arrêta atterrée à ces paroles, et se rapprochant vivement de sa sœur :

—Oh ! rassure-toi, lui dit-elle, je ne veux plus fuir ; quels que soient les dangers qui nous menacent, je veux les partager avec toi, et nous allons revenir bien vite.

Et elle sortit aussitôt avec Sylvius.

Restée seule avec le roi des aulnes, Minella se mit à trembler de tous ses membres et à suivre avec anxiété tous les mouvements du vieillard.

Au bout de quelques instants, celui-ci se dirigea de son côté ; elle passa aussitôt du côté opposé et fit mine de ranger quelque chose sur la cheminée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le mendiant revint à la cheminée ; alors Minella courut vers la fenêtre, dont elle essuya les vitres avec un soin out particulier ; et le même manége se renouvela cinq ou six fois coup sur coup.

— Ah ça ! belle Minella, dit enfin le mendiant.

— Il sait mon nom ! Ah ! plus de doute maintenant, c'est bien lui, murmura la jeune fille d'une voix défaillante.

— Belle Minella, reprit le vieillard, je fais une remarque assez peu flatteuse pour mon amour-propre, c'est qu'aussitôt que je m'approche de vous, vous vous éloignez de moi.

— C'est sans y songer, je vous jure, répondit vivement Minella.

— C'est égal, on dirait que je vous fais peur.

— Je vous assure que non, dit la jeune fille pâle de frayeur.

— Et moi, je vous assure que vous tremblez ; mais, s'il est vrai que je ne vous fasse pas peur, restez donc en place et causons un peu.

Et il fit deux pas vers elle.

Mais la jeune fille, s'éloignant brusquement :

— Oh ! non, non, par grâce, ne m'approchez pas, s'écria-t-elle.

— Alors, dites-moi la cause de la terreur que je vous inspire.

— C'est que je crois que vous êtes... c'est à dire, on prétend que...

— Eh bien, que prétend-on ?

— Que vous êtes le... roi des aulnes.

Puis, s'éloignant vivement, et regardant le vieillard à la dérobée :

— Est-ce vrai, murmura-t-elle ?

— Peut-être, répondit le mendiant.

— Je me sens mourir, balbutia Minella.

— Pourquoi trembler ainsi ? dit le vieillard en se rapprochant ; si le roi des aulnes est redoutable au parjure, il aime les cœurs sincères et protége ceux qui mettent en lui leur confiance ; voulez-vous en faire l'épreuve ? je m'engage à exaucer votre vœu, quel qu'il soit.

— C'est impossible, dit Minella, en secouant doucement la tête.

— Essayons.

— C'est que... c'est un secret...

— Que je devine.

— Vous ?

— Est-ce que je ne sais pas tout ! Voyons, quel est le nom du jeune homme ?

— Mais, s'écria Minella en rougissant, je ne vous ai pas dit...

— Non, mais vous m'avez avoué un secret ; or le secret d'une jeune fille, c'est un jeune homme. Vous dites donc qu'il s'appelle ?...

— Steinko, répondit la jeune fille en baissant la voix.

Elle reprit d'un ton un peu plus assuré :

— C'était le fiancé de ma sœur Albina, qu'il devait épouser à son retour de l'armée, mais hélas ! il est mort là-bas, en combattant.

— Ah ! dit le mendiant, on a appris...

— Qu'il avait été tué ; c'est alors que ma sœur s'est décidée à prendre Sylvius pour mari.

— Et tout le monde a oublié le pauvre Steinko ?

— Excepté moi, répliqua vivement Minella ; bien que je ne fusse encore qu'une enfant lors de son départ, il est toujours resté présent à ma pensée, et c'est lui qui est cause que je ne me marie pas.

— Vous l'aimez ?

— Non, mais...

— Eh bien ?

— Eh bien,... j'ai là son portrait qu'il avait laissé à ma sœur en partant ; or, chaque amoureux qui se présente, je le compare à Steinko, et si je les ai tous repoussés jusqu'à ce jour, c'est que je les trouve tous affreux auprès de lui.

— Il faudra pourtant faire un choix.

— Je veux que mon mari ressemble à Steinko.

— Voyons ? comment le voulez-vous ? commandez-le, je me charge de le fournir.

Minella glissa la main dans la poche de sa robe et en tira un objet qu'elle mit sous les yeux du roi des aulnes en lui disant :

— Tenez, voilà mon rêve ; c'est le portrait de Steinko, et c'est ainsi que doit être mon mari.

— Ah ! fit le mendiant ; ainsi, il faut absolument qu'il ait cette taille élégante, ces yeux noirs...

— Et ces éperons d'or, poursuivit Minella ; cette belle chevelure noire, cette fine moustache, cette fière mine et ce gracieux sourire.

— Fort bien ! j'ai pris note de tout cela et aucune de ces qualités ne sera omise dans la confection de votre époux, dit le vieillard. Passons maintenant au caractère ; comment vous le faut-il ?

— Steinko était aimant, bon, empressé, galant.

— Savez-vous qu'un pareil modèle rend ma tâche fort difficile, dit le mendiant ; mais il n'importe, votre mari sera tout cela.

— Et quand le connaîtrai-je ? demanda vivement Minella.

— Vous êtes pressée de le voir ?

— Je suis un peu curieuse, répondit la jeune fille en rougissant.

— Eh bien, dit le vieillard après un calcul mental, je pourrai le fournir avant une heure.

Puis, tirant de sa poche un sifflet qu'il remit à la jeune fille :

— Tenez, ce sifflet d'argent porté à vos lèvres, et au premier son qui en sortira, vous verrez paraître votre rêve.

Au moment où Minella recevait le sifflet magique, la porte s'ouvrait et Albina entrait avec Sylvius.

— Ma chère Minella, dit la jeune femme en courant à sa sœur qu'elle pressa tendrement dans ses bras, je tremblais de te trouver évanouie en fumée.

Puis, montrant le roi des aulnes avec une expression de terreur :

— Eh bien, murmura-t-elle.

— Il est charmant ! répondit Minella avec transport.

— Pauvre sœur ! dit Albina à Sylvius ; il l'a déjà fascinée comme les petits enfants qu'il enlève à leur mère ; elle est perdue !

Sylvius bondit tout à coup et se retourna éperdu en sentant la main du mendiant se poser sur son épaule.

— Eh bien, lui dit celui-ci, apportez-vous des vivres ?

— Oui, répondit Sylvius ; mais si peu !...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Voilà tout ! dit Albina en déposant sur la table un morceau de pain bis et quelques noix.

— Vous ne refuserez pas de vous mettre à table avec moi ! dit le vieillard.

— Hélas ! répondit Albina, il n'est pas besoin de se mettre à quatre pour manger un morceau de pain et une douzaine de noix.

— Aussi suis-je persuadé, seigneur Sylvius, répliqua le vieillard, que vous ajouterez quelque chose à ce trop modeste repas.

— Je vous jure que je n'ai rien ici, et pour que vous n'en doutiez pas, je vous supplie de chercher vous-même.

— Je vous prends au mot, car j'avoue que je ne croirai qu'après avoir vu.

Le vieillard alla droit au buffet et l'ouvrit.

Alors, quatre exclamations de surprise se firent entendre à la fois quand on vit rangés dans ce buffet un magnifique pâté, un faisan rôti, des pyramides de fruits et de pâtisserie, des vins de France, des liqueurs, etc., le tout gracieusement encadré dans de gigantesques bouquets de fleurs qui s'élevaient à droite et à gauche.

— A la bonne heure ! s'écria enfin le mendiant ; voilà un repas digne d'un chrétien ; je me doutais bien que vos noix n'étaient qu'une plaisanterie.

— Je vous déclare, s'écria Sylvius, que je ne comprends rien, mais absolument rien...

— Oui, oui, vous aimez à rire, maître Sylvius.

Puis, jetant au loin les noix et s'adressant aux deux femmes :

— Allons ! dressons le couvert, puisque vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

Albina et sa sœur se hâtèrent d'obéir.

— Peste ! s'écria le vieillard ; quel service ! de la porcelaine ! des cristaux ! de l'argenterie ! Ah çà, vous êtes donc un richard, maître Sylvius ?

— Mais, je vous affirme...

— C'est bien ; il vous plaît de continuer la comédie, j'y consens ; mais mettons-nous à table et faisons honneur à votre festin.

Sylvius eût bien voulu refuser, mais le mendiant lui jeta un regard qui lui en ôta le courage.

— C'est pour vous tenir compagnie, dit-il en s'asseyant entre Minella et sa femme ; car je ne suis pas en appétit.

— Ni moi non plus, dit Albina en s'asseyant sur le bord de sa chaise et aussi loin de la table que possible.

— Et vous, charmante Minella ? dit le mendiant à la jeune fille.

— Moi ? je ne me refuse pas à souper, répondit hardiment celle-ci.

Et elle tendit son assiette, sur laquelle le mendiant déposa une tranche de pâté.

— Ces mets sont maudits, lui souffla sa sœur à l'oreille, garde-toi d'y toucher.

— Bah ! dit Minella.

Et elle attaqua résolûment le pâté.

— Elle me fait frémir ! murmura Sylvius épouvanté.

— La malheureuse ! elle est ensorcelée, dit Albina à voix basse.

Le vieillard s'empara d'une bouteille, dont la forme bizarre et le bouchon argenté inquiétaient Sylvius, qui lui trouvait quelque chose de fantastique, et s'adressant à celui-ci :

— Si vous ne mangez pas, maître Sylvius, lui dit-il, vous ne refuserez pas au moins de trinquer avec moi. Tenez, un verre de champagne, un vin fort estimé en France.

— Volontiers, j'aime les vins de France, s'écria Sylvius.

Puis, se penchant à l'oreille d'Albina :

— Je ne veux pas l'irriter, mais je veux bien être pendu, si j'y trempe seulement les lèvres.

— Et, dit le mendiant, tout en dépouillant la bouteille de sa coiffure de métal, au lieu de ces refrains grossiers qu'on a coutume de chanter ici au dessert, je veux vous régaler d'une musique délicate, telle que vos oreilles n'en ont jamais entendue. Que diriez-vous, par exemple, d'un chœur d'esprits ?

— Un chœur d'esprits ! s'écria Sylvius en bondissant sur sa chaise.

— Miséricorde ! murmura Albina.

— Pourquoi pas ? dit Minella.

— Eh bien ? demanda le mendiant.

— Non, non, je n'y tiens pas, répondit vivement Sylvius, la musique après dîner, ça ne me réussit pas.

— Et moi, répliqua le vieillard, je suis sûr que celle-là vous plaira ; tenez, attention, ce champagne va donner le signal à nos invisibles chanteurs.

Le bouchon, peu à peu ébranlé par le pouce du vieillard, sauta tout à coup avec bruit, et au même instant, tandis que celui-ci remplissait son verre et celui de Sylvius, un chœur étrange, suave, vaporeux, aérien, comme une harmonie tombant des harpes des archanges, se fit entendre dans l'espace.

Plus ce chant était exquis, plus ces voix étaient pures et légères, plus grande était la terreur de Sylvius et des deux femmes en les écoutant, car il était évident pour eux que de telles harmonies ne pouvaient venir de la terre.

Sylvius surtout était dominé par une frayeur qui toucha bientôt au délire. Effaré, éperdu, hors de lui, n'ayant plus conscience de ce qu'il faisait, il porta machinalement à ses lèvres le verre de champagne qu'il tenait à la main et en avala peu à peu le contenu.

Le vieillard, lui, ne touchait pas au sien et regardait faire Sylvius avec un diabolique sourire.

Quelques instants après, au moment où les dernières notes du chœur aérien se faisaient entendre, Sylvius sentit subitement ses paupières alourdies se fermer malgré lui.

— C'est étrange, murmura-t-il, un sommeil invincible s'empare de moi ; que signifie ?...

Son attention fut tout à coup absorbée par un incident insignifiant, en apparence, et qui bouleversa tous ses sens.

L'heure sonnait à l'horloge de bois qui remplissait un des angles de la pièce.

Sylvius écouta et compta chaque coup avec une profonde anxiété, et, au douzième, il fit un effort surhumain pour se lever de son siége. Mais il y retomba aussitôt, vaincu par le sommeil qui paralysait toutes ses facultés avec une effroyable rapidité.

— Minuit ! minuit ! murmura le malheureux Sylvius en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tournant vers sa femme un regard où se lisaient le désespoir et l'angoisse, c'est l'heure, l'heure de me rendre au poste; Albina ! Minella ! éveillez-moi, sauvez-moi, chassez ce sommeil qui m'accable; le sommeil en ce moment, vous le savez, c'est la mort ! Minuit ! fusillé si tout à l'heure... Ah ! réveillez-moi, réveillez-moi!...

Il se débattit quelques instants encore, soutenant une lutte acharnée, terrible, contre ce sommeil inexorable, puis, malgré Albina et sa sœur, qui unissaient leurs forces pour le soulever et le contraindre à marcher, il laissa tomber lourdement sa tête sur la table et y demeura sans mouvement.

Il dormait !

— Grand Dieu ! mais il est perdu, s'écria Albina avec désespoir.

Minella réfléchissait en portant alternativement ses regards de Sylvius au mendiant.

— Un sommeil si profond, si subit, et dans un tel moment, quand il y va de sa vie ! murmura-t-elle, comment expliquer?

— C'est lui qui a tout fait, s'écria Albina en désignant le roi des aulnes.

Et courant se jeter à ses pieds :

— Écoutez, lui dit-elle d'une voix suppliante, je sais qui vous êtes et qui vous voulez venger, mais je suis seule coupable; que votre colère tombe donc sur moi seule et sauvez Sylvius en dissipant ce sommeil.

— Je vous en supplie, sauvez-le, dit à son tour Minella.

— Eh ! mon Dieu ! répondit le vieillard avec un calme railleur qui donnait à sa physionomie une expression imposante, je ne demanderais pas mieux que de vous rendre ce petit service, car je comprends tout ce qu'une séparation, et surtout une séparation de cette nature doit avoir de pénible au bout de quelques heures de mariage, mais je le voudrais que je ne le pourrais pas.

— Vous ne le pourriez pas, vous?

— Il est trop tard.

— Trop tard ! quoi ?...

— Je ne suis plus maître de son sort. Tenez, entendez-vous?

C'était un bruit de pas cadencés.

— Une ronde de soldats ! s'écria Albina.

— Ceux qui viennent chercher Sylvius, répliqua le mendiant.

Il achevait à peine de parler, qu'on voyait entrer Miolak, suivi de ses douze soldats.

Tous vinrent se ranger en silence derrière Sylvius, où ils demeurèrent immobiles et sombres comme des fantômes.

— Que venez-vous faire ici? leur demanda Albina d'une voix tremblante.

— Nous venons chercher Sylvius, répondit Miolak.

—Oui, répondit la jeune femme en essayant de sourire, pour le conduire à son poste.

— Le poste ! riposta Miolak, oh ! non; ce n'est plus de ça qu'il s'agit.

— Que lui voulez-vous donc? s'écria brusquement Albina.

— Il ne le saura que trop tôt, le pauvre diable !

— Mais, expliquez-vous ! demanda Minella; que veut-on faire à Sylvius?

— Minuit et demi ! dit Miolak en montrant l'horloge; je ne vous en dis pas davantage.

— C'est impossible ! dit Albina, on n'aura pas la barbarie...

— Oh ! son compte est clair; le colonel n'entend pas raillerie sur ce chapitre.

— Il s'éveille, dit Minella.

Constant Guéroult.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Album de coiffures historiques, par Henri de Bysterveld, coiffeur pour dames, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, Paris.

Ce n'est point à nos lectrices qu'il faut parler de l'importante place qu'occupe la coiffure dans l'ensemble de la toilette des dames. Elles en savent, sur ce point, beaucoup plus long que nous, et le temps qu'elles consacrent à cette grave opération, le choix étudié qu'elles font de l'artiste appelé à les parer ne prouvent-ils pas tout d'abord que la question est capitale ?...

Mais si la coiffure est un art, cet art, ainsi que les autres, doit avoir une histoire, et comment ne l'a-t-on pas recueillie, ne fût-ce qu'à titre de simple enseignement, et comme indication des coutumes et du goût aux diverses époques ?... Telle est la question que s'est évidemment posée et qu'a voulu résoudre M. Henri de Bysterveld. Il est probable qu'en fouillant les livres anciens et modernes, en interrogeant les dessins et tableaux qui nous ont conservé l'intéressante collection des modes du temps passé, M. de Bysterveld, artiste consciencieux et chercheur infatigable, n'a eu d'autre pensée d'abord que de se rendre service à lui-même en élargissant l'horizon de ses connaissances et en ouvrant un champ nouveau à son imagination. Il faut donc lui savoir gré de n'avoir pas gardé pour lui seul sa précieuse moisson et d'en avoir fait profiter tous ceux qui, comme lui, se sont donné la mission « d'embellir la beauté ».

A l'aide du crayon habile de notre collaborateur Rigolet, M. de Bysterveld a recueilli, puis réuni en trois albums d'un format commode, d'une reliure élégante, des spécimens de toutes les coiffures adaptées, de mémoire de femme, à une tête devenue historique. Il a constitué ainsi un véritable musée, plein de bons et utiles enseignements, et dont l'entrée n'est point permise seulement aux professeurs émérites, mais aussi aux dames qui se trouvent par là à même de choisir et d'indiquer le genre de coiffure qu'il leur convient de porter. Chaque gravure est accompagnée d'une explication qui permet de réaliser ou de faire réaliser, par un coiffeur ou au besoin par une camériste, le modèle donné.

Les albums de M. de Bysterveld paraissent tous les trois mois, avec une nouvelle série de coiffures. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, trois de ces albums ont déjà vu le jour, et le dernier présente une importante amélioration : les explications y sont données en français et en anglais. Que M. de Bysterveld continue dans cette voie, et nous lui prédisons un légitime succès.

A. V.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les robes de bal constituent la grande occupation du moment : tous les ateliers des couturières en vogue sont encombrés de toilettes resplendissantes.

Nous avons remarqué plusieurs fois la profusion d'ornements qui existe dans les confections et robes de ville.

Que dirons-nous de la prodigalité qu'on apporte dans le décor des toilettes de bal? Les perles de tout genre, jais, corail, cristal, or, argent, des franges de plumes, des tulles lamés, des passementeries d'or et surtout d'*acier*. Ce dernier fait fureur, on en met partout.

Et qu'on ne nous dise pas qu'on a diminué l'ampleur des robes : nous soutiendrions le contraire; elles sont plus longues, plus traînantes, plus bouffantes que jamais.

Nul ne peut dire, en ce moment, ce que l'avenir nous réserve au sujet des crinolines; nous constatons qu'elles sont à l'apogée de leur gloire. Toutes les femmes parlent de les réformer, mais aucune ne veut donner l'exemple. Ce qui nous fait supposer que le débat durera longtemps.

Les élégantes, qui tiennent en ce moment tant de place dans les salons, se décideront-elles à céder quelques centimètres du terrain acquis, se laisseront-elles exproprier de leur domaine de gaze, de fleurs et de dentelles? Nous ne saurions résoudre cette grave question : notre rôle, tout d'actualité, se borne à tenir registre de ce qui se porte; nous allons donc procéder par ordre, en désignant quelques toilettes de récente création.

Madame *Ernest Carpentier*, 23, rue Louis-le-Grand, chez laquelle nous voyons une partie des costumes des bals de la cour, reste sage dans ses compositions; tout en exécutant des toilettes de la plus haute élégance, elle évite de faire trop de mélange dans ses ornements. La dentelle et les fleurs sont ses matériaux favoris. La manière dont elle les place leur donne beaucoup de charme.

Les beaux volants et les tuniques sortis des fabriques de la maison *Violard*, rue Choiseul, donnent toujours plus de cachet que tous ces ornements et ce clinquant qu'on doit changer chaque jour et qui sont purement des objets de caprice. On avait proscrit la dorure, en la proclamant de mauvais goût, et voilà qu'on y revient à l'aide d'apprêts quelquefois très-volumineux.

O mode, que tu es tyrannique! On peut t'appliquer le vers que la Fontaine a lancé en anathème sur Cupidon et s'écrier :

Quand tu nous tiens, on peut bien dire : adieu prudence!

Voici trois toilettes qui ont été fort remarquées dans un bal de cette semaine :

Une robe de tulle blanc, lamé en étoiles d'or; jupe bouillonnée, sur un dessous de satin blanc, et relevée des deux côtés par des cordelières d'or et des agrafes riches, style byzantin. Corsage en satin, drapé de tulle, avec berthe en application d'Angleterre, retenue devant et aux épaules par des agrafes assorties.

Robe de satin rose, garnie au bas d'un bouillonné de tulle blanc; un apprêt de dentelle de Bruxelles blanche en manière de haut volant part du bas de la jupe et tourne tout alentour en remontant jusqu'à la taille; en tête de la dentelle, un ruban de satin rose, piqué de boutons blancs en perles. Branches de roses moussues et chaînes de perles, au départ et à l'arrivée du volant; corsage de satin rose, drapé de dentelle, fleurs devant et sur les épaules. Nous ne parlons pas des manches, toutes les robes de bal, cette année, n'ont qu'un petit mancheron insignifiant, pour ainsi dire, l'épaule; la manche paraît à peine.

Troisième toilette : Robe de gaze Chambéry, fond blanc, semé de pois ponceau; jupe bouillonnée sur trois rangs de tulle et satin ponceau; entre chaque bouillon, un ruban de satin piqué d'une broderie d'acier. Corsage uni, avec ceinture bayadère, de satin et tulle brodé et frangé d'acier.

Nous voici tout à fait réconciliés avec la forme des chapeaux de ville. Ces chapeaux sont des coiffures, et on les orne d'une manière si charmante qu'ils ont le don d'embellir. Or, ce qu'on doit surtout exiger d'une coiffure, c'est qu'elle soit favorable à la beauté.

Des modèles d'une ravissante fraîcheur nous ont été montrés dans les salons de mesdames *Morison et de Ricqlès*, 6, rue de la Michodière.

Nous allons en essayer le croquis.

Chapeau de crêpe blanc, passe formée par de gros plis en longueur, réunis trois par trois sur fond lisse; sur chaque pli, des marguerites d'acier. Le fond est un apprêt de dentelle noire, retenu par un peigne d'acier, avec groupe de boutons de roses et grand ruban de velours noir n° 22 à bouts flottants, frangés d'acier.

Chapeau Pompadour de crêpe bleu, avec cordon de roses pompons au bord de la passe. Sur le fond, une fanchon de blonde blanche et un bouquet de roses, suivis de bouclettes de satin bleu.

Chapeau de royal blanc, plissé; pour marquer les plis, il y a des bandes de perles d'acier; sur le côté gauche, une aigrette de plumes fauve et or bruni; au fond, une barbe de blonde blanche, et un coiffon de velours violet perlé d'acier.

Capote de taffetas bleu, à coulisses relevées, garnie d'abeilles d'acier et boutons de roses.

Mesdames *Morison et de Ricqlès* nous promettent pour le mois prochain un nouveau modèle qui aura nom *Médicis* et se composera d'apprêts tuyautés, genre tout à fait nouveau, qui fera sensation aux premiers jours de printemps.

Voyons les coiffures des mêmes et très-intelligentes modistes :

Une coiffure *Empire*; bandeau de velours violet, semé d'étoiles d'acier et retenu sur le côté par un poignard et une chaîne d'acier, nœud flottant derrière.

Une autre coiffure, du même style, en velours noir, avec chaînes d'acier et catalane perlée d'acier. Nœud de velours à pampilles d'acier.

Enfin la même coiffure, répétée en velours rouge, et les ornements de cristal. Nous recommandons ce modèle comme un des mieux réussis de la saison, il a du caractère et convient à toutes les toilettes.

Nous avons eu déjà plusieurs bals d'enfants.

Les toilettes enfantines de la maison de *Saint-Augustin* y ont été très-admirées.

Il faut beaucoup de goût et de tact pour appliquer les fantaisies à la mode aux costumes des enfants, en retirant (bien entendu) tout ce qui pourrait les surcharger et leur ôter la simplicité, première grâce de la jeunesse.

Des robes en gaze semée de pois, garnies de chicorées de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rubans; d'autres en taffetas blanc, illustrées de velours bleu et de petites boules de chenille; d'autres en taffetas ou foulard mille et enfin des toilettes de mousseline à entre-deux de valenciennes sur transparent de ruban rose ou bleu, sont exécutées avec infiniment de goût par la maison de *Saint-Augustin*, qui tient le haut bout avec sa spécialité de vêtements enfantins.

Quelques jolis travestissements de bambins ont été commandés à *Saint-Augustin*: pour petits garçons, l'écossais et le breton; pour petites filles, la catalane et la mauresque. Dans ce genre, la fantaisie a le champ libre, et nous ne saurions blâmer son essor.

De très-jolies sorties de bal à capuchon sont le complément de toutes les toilettes du soir.

Nos fleuristes sont mises à réquisition, pour composer des garnitures en application de plumes. C'est une mode fort courue depuis un mois.

On emploie dans ces ornements le marabout, le paon, le cygne et une foule de plumages étrangers, dont le nom nous échappe.

On mêle plus que jamais aux fleurs des brindilles de cristal, d'or et d'acier.

On voit, dans les magasins de la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre, des coiffures de bruyère sur branches d'or, avec mélange de perles; des bandeaux de roses, semés de perles d'acier, des pouffs de fleurs de velours à duvet brillant.

Une coiffure de grosses marguerites de velours blanc à cœur d'or, séparées par des esclavages en perles d'or, a été redemandée plusieurs fois à la maison *Herpin-Leroy*, qui la compose avec beaucoup de talent.

Il est donc bien établi que, jusqu'à nouvel ordre, les jupons bouffants sont indispensables.

Que deviendrait-on, mon Dieu, avec des jupes si longues et si surchargées, si le jupon à ressort n'était pas là pour soutenir l'édifice!...

Dans la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, on fait des jupes à ressorts, expressément pour toilettes de bal.

Les ressorts sont fins et souples, il y en a une grande quantité; la forme est mince du haut et s'arrondit en traîne tout à fait en bas.

Ce modèle est indispensable en costume de bal, on ne saurait être bien habillée sans son concours.

Quant aux surjupes de ville, ce sont toujours les rayures, avec des tuyaux en cachemire de couleur et des franges boules, qui sont généralement adoptées.

Des surjupes en alpaga blanc, entourées d'un gros tuyauté pareil, sont préférables à des jupes de lingerie, sous les robes de gaze ou de tulle; elles soutiennent mieux l'étoffe, et ne sont jamais exposées à s'aplatir ou à se déformer.

Le jupon orné est devenu aujourd'hui un accessoire tellement important qu'on doit s'en préoccuper plus encore que de la robe, qui le laisse à découvert assez souvent pour qu'on ne doive point s'étonner de le trouver en mille circonstances aussi luxueux qu'elle-même. Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

J'ai un camarade qui passe sa vie et qui dévore une partie de celle de ses amis les plus proches à écrire des sentences. Quand je dis qu'il dévore à ce jeu, car ce n'est qu'un jeu chez lui, une partie de la vie de ses amis, j'entends qu'il les oblige à écouter la lecture de ces sentences ou à les lire sous formes de lettres. Je ne lui en veux nullement de cela; mais je crains que cette habitude ne tourne chez lui à la monomanie, et qu'elle n'aboutisse à l'enfantement de quelque volume in-8°, édité à ses frais, bien entendu, et dont je serai forcé de vous rendre compte un jour, ici même. Mais si jamais la volonté que j'ai eue, pendant toute ma carrière littéraire, d'être impartial se maintient ferme chez moi, ce sera le jour où je serai appelé à disséquer ledit volume devant vous.

Eh! bon Dieu! des sentences, des plaintes, des sermons, des jérémiades contre le monde, contre les femmes — surtout contre les femmes — contre les plaisirs, contre les passions humaines, les bonnes et les mauvaises, on ne fait que cela depuis la création. Ce qui m'étonne, et je me réjouirais très-fort, je ne le dissimule pas, que la chose arrivât, c'est de n'avoir pas encore rencontré un de ces désabusés d'âge tendre qui se soit senti le courage et la vocation de dire un peu de bien du monde, de bien parler et avec respect des femmes, de savoir le bon côté des passions — des bonnes s'entend — et de ne pas se montrer dégoûté par trop des plaisirs. Ce serait, à coup sûr, original. Or, faut-il vous dire toute ma pensée? Eh bien, je crois à l'existence de ces moralistes roses qui ne deviennent moroses que par la contagion. Savez-vous ce qui leur manque pour oser être vrais? Le courage de braver l'opinion publique, ou plutôt l'insuccès que rencontreraient leurs livres, car vous remarquerez toujours que les moralistes ne deviennent moroses qu'à la condition de publier leurs méditations sur le monde. Qui sait, au contraire, si un ouvrage où l'auteur flatterait le monde, encenserait les femmes, avouerait qu'il est sensible au plaisir, qu'il a rencontré dans sa vie de nobles passions et de nobles âmes, — qui sait, dis-je, si pour ce livre-là il n'y aurait pas un grand succès à espérer!

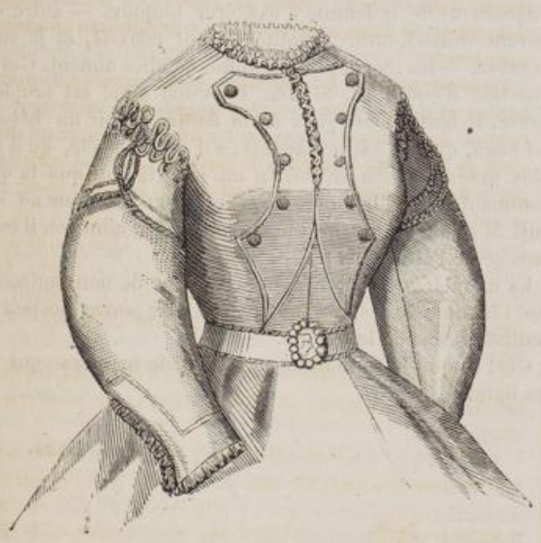
Ce n'est pas que je prétende que le monde soit précisément parfait et qu'il n'y ait rien à y reprendre; que tout s'y passe comme dans un petit paradis. Le malheur dominant du monde, c'est qu'il est un composé de contradictions et surtout de préjugés dont chacun voudrait avoir le bénéfice pour soi en en jetant le ridicule sur ses voisins. C'est à quoi l'on doit tous les tiraillements dont nous sommes les témoins et un peu les auteurs, tous tant que nous sommes, plus ou moins. Et comme il serait aisé, cependant, de s'entendre! Il suffirait de faire passer en loi ce principe simple comme une règle d'arithmétique :

— Laissez les autres vivre comme vous voudriez qu'on vous laissât vivre et comme vous êtes exposé à vivre, peut-être un jour, vous-même.

Mais tel que nos infirmités, nos jalousies, nos médisances l'ont fait, le monde ressemble un peu trop à un orchestre composé d'excellents musiciens qui s'entêteraient à jouer chacun un air différent, et en accusant son voisin de ne vouloir point s'accorder avec lui. Les oreilles délicates en souffrent, comme les âmes indépendantes se trouvent mal à l'aise dans l'immense cacophonie du monde.

C'est ce dont dix personnes sur cent s'aperçoivent, car pour le reste, il n'y prend garde, et pour ces derniers le monde doit

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf



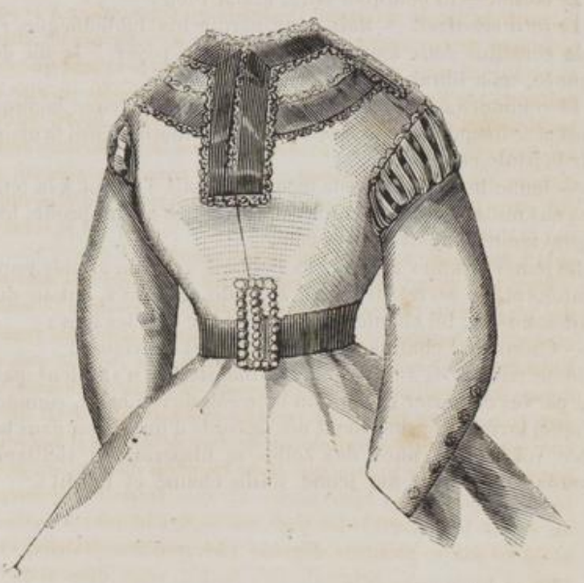


Planche N.° 4.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE

1. Casquette Louis XV. — 2. Toquet de velours. — 3. Vareuse de maison. — 4. Vareuse formant l'habit rond derrière. 5. Corsage à revers rapportés. — 6. — Corsage montant (*voyez la description page 2 de la couverture*).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avoir, bien certainement, des douceurs et des attraits qui échappent aux moroses, et il serait bien qu'on les fît connaître, rien que pour varier la monotonie des philippiques que nous entendons ou que nous lisons chaque jour. Si, en effet, comme l'a dit un philosophe un peu sombre, « le monde n'est fait que pour les personnes jeunes, aimant le plaisir ou ayant leur état à créer », il serait à souhaiter que ces gens-là nous dissent leur sentiment. Je fais le même vœu en ce qui concerne les vieillards, car, au dire du même philosophe, « les vieillards prennent plaisir au monde, n'ayant plus rien à redouter de la calomnie et de la sottise ». Notre philosophe ne comprend la haine du monde que de la part « des gens arrivés à un âge moyen où, par respect pour soi, on préfère vivre en sa propre compagnie ». Je ne saurais dire quel âge avait ce philosophe, quand il a écrit cela; mais j'ai une démangeaison furieuse de le prendre en flagrant délit de pure hypocondrie. S'il était dans cet âge moyen où l'on recherche la solitude, il aurait pu se rappeler sa jeunesse et les agréments que le monde lui offrait alors; s'il était dans la catégorie des vieillards, il était revenu à ce monde un moment délaissé, et il pouvait bien nous raconter les charmes qu'il y avait redécouverts! Mais ces diables de philosophes et de moralistes sont tous les mêmes: ils parlent et écrivent pour la joie de médire et de broyer du noir. Il y aurait à dire d'eux autant de mal qu'ils en disent du monde.

Le métier n'est pas toujours des plus agréables, et je recommande à mon ami, le faiseur de sentences, le dialogue suivant que j'ai saisi au vol, il y a quelques jours, dans un lieu bien fréquenté. Ce dialogue est fait pour nous dégoûter d'écrire des livres.

Voici ce dialogue :

Un petit monsieur (répondant à une phrase que je n'ai point entendue). — Ça ! c'est bon pour les gens de lettres !

Le voisin du petit monsieur. — Qu'avez-vous à reprocher aux gens de lettres ?

Le petit monsieur. — Pardieu ! de publier des livres.

Le voisin. — Que vous importe, puisque vous ne les lisez pas !

Le petit monsieur. — C'est vrai ; mais je suis obligé de les acheter.

Le voisin. — Et pourquoi faire, grand Dieu ?

Le petit monsieur. — Mais pour garnir ma bibliothèque, et cela constitue deux fournisseurs de plus à payer à la fin de l'année, mon libraire et mon relieur !...

Et comme, dans le groupe le plus proche, un jeune homme riait et se moquait du *petit monsieur*, un vieillard lui mit la main sur l'épaule en disant :

— Jeune homme, ne vous moquez jamais d'un sot à la tête de cent mille francs de rente. Vous n'y aurez aucun profit ; les rieurs seront toujours de son côté.

Le jeune homme regarda le vieillard avec de grands yeux ébahis, et en se retournant il entendit cent voix, autour du *petit monsieur*, lui chanter aux oreilles sur tous les tons :

— Charmant ! charmant ! La répartie est délicieuse !

Je ne sais pas si ces flatteurs enthousiastes n'auraient pas fini par lui emporter chacun un morceau de son habit, comme relique, lorsqu'au grincement des accords d'un violon dans la pièce voisine, la nuée des Zoïles se dispersa. Le vieillard regarda en souriant son jeune voisin étonné et lui dit :

— Cela vous surprend qu'un accord d'instruments ait fait envoler ce troupeau d'adulateurs ?

— Ma foi, j'en conviens !

— Eh bien, ce *petit monsieur* qui vient de dire tout à l'heure une sottise énorme, eût-il été le plus grand poëte, le plus grand orateur, le plus grand homme d'État, le plus attrayant causeur de ce temps, que ses auditeurs et ses courtisans l'eussent encore délaissé comme ils viennent de faire.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'entre un homme d'un esprit supérieur et un racleur de violon se rencontrant dans le même salon, il n'y a pas de concurrence possible. L'avantage sera toujours pour le racleur de violon.

Eh ! qu'il avait raison, ce vieillard, et comme son jeune voisin n'avait pas tort d'être étonné ! C'est là, en effet, un phénomène patent que cette supériorité du musicien sur le causeur ; non pas tant parce que la musique, au demeurant, est un art admirable, mais parce que la musique a cet avantage qu'elle permet même aux sourds de paraître l'entendre ; — à plus forte raison permet-elle aux sots de paraître la comprendre. Tandis que la conversation spirituelle ou élevée exige de véritables auditeurs. Il faut absolument comprendre, sinon la galerie s'aperçoit immédiatement de votre surdité physique ou intellectuelle. C'est pourquoi vous avez cent fois plus de médiocres exécutants, ou de virtuoses comme on dit, ayant des réputations colossales, que d'hommes d'un esprit véritable. Et vous rencontrerez beaucoup de ces médiocres musiciens aimés ou épousés par des femmes intelligentes qui dédaigneront des poëtes de talent, des avocats distingués, des officiers d'une grande valeur. Affaire de succès de salons ! Les femmes, dont Dieu me garde de médire ! — sont par nature enthousiastes. Ce n'est pas certes un défaut, mais, au contraire, une qualité. Seulement, elles s'attachent aisément à la surface des choses et dans le succès voient plus le succès lui-même que ses causes.

— Si j'étais né pianiste ou seulement contre-bassiste, me disait un jour un de ces philosophes moroses dont je parlais plus haut, je me serais mis en tête d'épouser, et j'y serais arrivé, la femme que j'eusse voulu.

C'est une amère boutade de philosophe morose, et rien de plus. J'aime mieux expliquer, d'après un autre moraliste, les dispositions de la femme à exagérer toujours — autre défaut devant ceux-ci, autre qualité devant ceux-là, et je suis du nombre, — les mérites de l'homme qu'elles aiment. C'est une question d'équilibre. Si donc l'homme aimé est simplement brave, il faut qu'aux yeux de la femme il soit un héros ; s'il est beau, que ce soit un Adonis ; s'il est un poëte, qu'il soit le plus grand de son siècle. En un mot, il faut que la qualité dominante chez l'homme soit estimée par la femme au superlatif. Si cela n'est pas, ou l'homme n'est pas aimé, ou il est bien près de ne l'être plus.

La morale que j'en tire, et à l'adresse de nous autres, c'est que l'homme doit s'attacher surtout à ne jamais déchoir dans l'enthousiasme de la femme.

C'est ce que je souhaite à tous ceux de mon sexe qui liront ces lignes.

X. Eyma.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PÊLE-MÊLE

Il est rare que l'hiver ne fasse pas entrer en même temps la joie dans un certain nombre de familles, et le chagrin dans beaucoup d'autres. La vie est un incessant va-et-vient : on y entre à pleines voiles, à l'heure même où plus d'un lui dit un éternel adieu. Saluer ceux qui partent, sourire aux heureux qui arrivent, tel est le devoir du chroniqueur.

Les nouvelles officielles du grand monde mentionnent quelques beaux mariages : ceux du comte Philippe-André de Montesquiou de Fezensac avec mademoiselle Susanne-Marie Roslin d'Ivry, et du vicomte Emmanuel de Miramon avec mademoiselle Marie de la Bouillerie.

La haute finance a aussi ses unions. Il y a quelques jours, on célébrait, dans le temple de la rue de Nazareth, le mariage de M. Kœnigswarter (de Francfort-sur-Mein), avec mademoiselle Julie Kœnigswarter, fille de M. Maximilien Kœnigswarter, ancien député, membre du conseil municipal de Paris. Bientôt nous aurons à enregistrer le mariage de M. le baron Ferdinand de Rothschild, fils du baron Anselme de Rothschild (de Vienne), avec miss Evelina de Rothschild, la plus jeune fille du baron Lionel de Rothschild.

On voit que cette dynastie n'est pas encore près de s'éteindre.

***

Cependant, de l'ombre où nous restons — car la véritable clarté est au ciel et non sur cette terre — nous voyons toute une phalange d'êtres aimés s'en aller dans l'aurore. « La mort, disait il y a peu de jours Victor Hugo sur la tombe d'une douce jeune fille, la mort est la plus grande des libertés. » C'est pourquoi nous devons nous incliner, pleins d'espérance, devant ceux qui passent, tout en regrettant que les meilleurs nous soient à la fois et si rapidement enlevés.

C'est ainsi qu'en quelques jours nous avons eu à déplorer la perte du plus grand penseur du siècle, P. J. Proudhon; d'un noble cœur, le colonel Charras; d'un aimable écrivain, Xavier Saintine, auteur de *Picciola*; d'un auteur dramatique beaucoup moins fécond, partant plus malheureux, Paul de Guerville; d'un ancien inspecteur du théâtre de l'Opéra, Charles Frank; d'un écrivain militaire bien connu, le baron de Bazancourt; enfin d'un peintre justement estimé, J. D. Court, élève de Gros et auteur de la *Mort de César*, aujourd'hui au musée du Luxembourg.

***

A quelque chose malheur est bon. Un jeune artiste de la Comédie française, M. Coquelin, se rendant dernièrement à une répétition, eut le malheur de se fouler le pied. On le croyait pour longtemps réduit à ne pas sortir de sa chambre lorsqu'on apprit tout à coup son rétablissement. Voici comment la *Gazette des étrangers* a raconté le fait, qui pourra profiter peut-être à quelque autre :

« Nous sommes en mesure de donner une bonne nouvelle aux amis de M. Coquelin, dont nous avons dit l'accident.

Contrairement à toutes les prévisions, contrairement aux prédictions des médecins qui le condamnaient à huit ou dix jours au moins d'immobilité, M. Coquelin va mieux,—que dis-je ? il est guéri, — il marche, il ne souffre plus ; — il jouera *Amphitryon* dimanche.

Or, si vous voulez savoir par quel miracle cette douloureuse entorse a si vite disparu, et connaître le docteur merveilleux qui a fait cette cure inespérée, apprenez que Coquelin a été guéri hier, en trois quarts d'heure, par un gendarme nommé Gaspard, que lui a envoyé M. de Gensigny, commandant la gendarmerie de la garde impériale, avec une lettre toute courtoise et d'autant plus aimable que M. Coquelin ne connaît pas encore la personne à qui il est redevable de ce bon office.

Toujours est-il que le gendarme Gaspard arrive, hier à midi, ponctuel et grave comme un beau et bon militaire qu'il est, remet la lettre de son commandant, et, séance tenante, se met à masser, à serrer, à tirer, à fouler, à presser, à détendre le pied tuméfié et endolori de Coquelin.

Cela dura trois quarts d'heure.

— Maintenant, dit l'honnête Gaspard en rabattant ses manches, vous voilà guéri, — marchez!

Et Coquelin, qui tout à l'heure ne pouvait pas poser le pied à terre, se lève et marche sans douleur. — Nous vous laissons à penser sa joie et sa reconnaissance pour ce gendarme sans rival qu'on nomme Gaspard, et pour le commandant qui le lui a si cordialement adressé.

Et voilà comment M. Coquelin, alerte et dispos, jouera, dimanche, le rôle de Mercure dans *Amphitryon*. »

***

Puisque nous parlons thérapeutique, — passez-nous ce grand mot, mesdames ! — nous voulons vous indiquer un moyen de guérir les migraines, qui prouve tout au moins qu'il n'y a pas de sots remèdes. Celui dont il s'agit est dû à M. le docteur Dufraigne, qui en a lui-même communiqué la recette à une feuille médicale, dans la note que voici :

« Madame D..., demeurant à Paris, est sujette depuis nombre d'années à de très-violents accès de migraine qui durent habituellement vingt-quatre heures et s'accompagnent de vomissements.

Il y a six semaines, j'avais le plaisir de recevoir chez moi, à Meaux quelques amis, au nombre desquels se trouvaient cette dame et son mari, ainsi que M. Gueit-Dessuz, médecin à Claye. La soirée s'annonçait sous les plus favorables auspices, lorsqu'à mon retour d'une visite à la campagne, je trouvai madame D... en proie à une de ses plus violentes attaques de migraine, et dans l'impossibilité de prendre part au dîner. Je voulus insister, mais madame D... refusa en disant que la vue et l'odeur des mets suffiraient seules pour provoquer tout de suite des vomissements.

Me rappelant alors les rapides effets de la métallothérapie en pareil cas, je me fis apporter par mon modeste cordon bleu un vulgaire ustensile en cuivre de sa profession (une casserole, pour l'appeler par son nom), et la tins appliquée sur le front de madame D... Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que déjà cette dame éprouvait un soulagement des plus marqués, et moins de dix minutes après elle se trouvait en état de venir s'asseoir à table et d'y prendre part à la joie générale, au grand étonnement de sa famille, qui n'était point habituée à être témoin d'une pareille cure.

M. D..., de retour à Paris, s'empressa de faire disposer pour sa femme une armature en cuivre, pour le cas où le mal reviendrait.

J'ai revu cette dame il y a quinze jours, et elle m'a appris qu'ayant eu une nouvelle crise, elle s'en était débarrassée aussi vite et au même prix. »

Pourvu que cette nouvelle application du cuivre n'aille pas faire enchérir les batteries de cuisine !...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

***

A quoi tient la mode!... Il a plu l'autre jour à Alexandre Dumas de rappeler des bouts-rimés de Méry : depuis lors on en met partout. On dépouille les albums qu'a si longtemps enrichis le poëte; quiconque connaît quelqu'une de ces innombrables improvisations se donne le plaisir de la publier. Eh bien, nous ferons un peu comme tout le monde, mais ce sera — là est notre excuse — afin de révéler un amusement de société qui commence à devenir à la mode.

Le poëte, ou le patient, se place au milieu du salon, et des deux extrémités on lui jette deux mots quelconques du dictionnaire. Dans un temps donné et fort court, ledit patient est obligé d'improviser soit un quatrain, soit un sixain, dans le trait final duquel les deux mots jetés doivent être accouplés. — Exemple : Méry est au milieu d'un salon. Un gourmand (ce ne peut être qu'un gourmand) jette le mot *truffe*; une jeune femme, en regardant les manches de sa robe, le mot *pagode*. Méry répond :

Dans le pays du grand Lama,
Les Anglais ont mis leurs tartuffes,
Mais le coq d'Inde de Brama
Dans sa *pagode* attend nos *truffes*.

Tel est le jeu à la mode. N'est-ce pas plus amusant, surtout dans un salon lettré, que les vieux bouts-rimés, qu'on nous cite depuis quelque temps avec un peu trop de complaisance?

***

Ce qu'on ne saurait se lasser d'entendre, ce sont les réponses piquantes, les fines reparties de certains écrivains, dont la réputation d'esprit ne laisse plus rien à désirer. Alexandre Dumas est un de ces hommes.

Dernièrement un jeune poëte va le trouver.

— Maître, lui dit-il, je vous apporte une œuvre que je destine au public.

— Tant mieux pour vous.

— Elle est en vers.

— Tant pis pour le public.

— Comment cela?...

— Eh! mon jeune ami, la poésie n'est plus de mode... Combien y a-t-il de vers dans votre œuvre?

— Trente mille.

— Sapristi! répondit Alexandre Dumas, pour le lire, il vous faudra quinze mille hommes!

La réponse était un peu dure; mais aussi pourquoi, dit très-bien la *Patrie*, faire un poëme en trente mille vers, lorsqu'il est si facile de n'en pas faire du tout?

***

Il nous revient à la mémoire un mot de Victor Hugo qu'on nous saura d'autant plus de gré de citer, qu'il est fort peu connu. Celui-là aussi était dur, mais il faut ajouter qu'il n'était pas moins mérité.

C'était le soir de la première représentation d'*Agnès de Méranie*, de feu Ponsard, qui repose en paix aujourd'hui sous l'un des quarante fauteuils de l'Académie française. On attendait impatiemment chez Victor Hugo des nouvelles de l'œuvre dont le sort se décidait à l'Odéon, lorsque quelqu'un entra qui venait précisément d'assister à la représentation.

— Eh bien? demandèrent d'une seule voix toutes les personnes qui se trouvaient en ce moment chez l'auteur de *Notre-Dame de Paris*.

— Oh! dit le nouveau venu, c'est un grand succès, et, il faut bien l'avouer, c'est un succès mérité. Décidément, le Ponsard a du bon...

Il parlait encore, lorsqu'il se sentit doucement frapper sur l'épaule et, en se retournant, se trouva nez à nez avec Victor Hugo.

— Voyons, dit le poëte, soyez franc. Entre nous, est-ce que c'est beau, cette *Agnès de Méranie*?

— Sérieusement, c'est très-beau!

— Très-beau, très-beau... Est-ce plus beau que *Zaïre*?

— Oh! non.

— Ah! s'écria aussitôt Victor Hugo, c'est pourtant bien mauvais, *Zaïre!*...

Et il s'éloigna, laissant son interlocuteur confus... comme un renard qu'une poule aurait pris.

***

Voici une anecdote qui nous arrive de New-York, et qui ajoute un charmant chapitre aux annales de l'avarice :

Une vieille fille est morte dernièrement à Brooklyn, laissant son frère unique héritier de ses dix mille livres de rente. Ce frère est bien l'être le plus avare qu'ait produit la création depuis la découverte des sept péchés capitaux; mais il adorait sa sœur, et sa sœur l'adorait.

Les clauses du testament étaient celles-ci :

« Voulant forcer mon frère — dans l'intérêt de son âme — à connaître enfin les *douceurs de l'aumône*, je lui légue, etc., à condition par lui de donner chaque jour un dollar au premier pauvre qu'il rencontrera sur son chemin. »

Les premiers jours, malgré sa répugnance instinctive, l'avare lâcha le dollar, pour obéir à la chère morte, mais avec une telle rancune que les douceurs de l'aumône devenaient pour lui une énigme plus indéchiffrable et plus mystérieuse. Un scrupule lui vint.

— Je n'exécute pas les dernières volontés de ma sœur, puisque j'ignore ce qu'elle a voulu que j'apprisse.

Et cette idée lui a ôté le sommeil. — Que faire? Il a imaginé l'expédient que voici :

Chaque soir, il remet un dollar à sa gouvernante, en lui recommandant de le donner au premier pauvre qu'elle rencontrera; puis, en haillons, il va l'attendre au passage, lui tend la main, murmure : « La charité! » d'une voix pleurarde, et le dollar retombe dans sa poche.

— J'ai rempli ton dernier vœu, chère sœur! oh! oui, je le sens là!... Je connais à présent les douceurs de l'aumône.

***

La famille des Calino compte, qui l'aurait cru? des membres jusqu'en Angleterre. Dans un testament déposé au *Doctors commons* par M. Richard D..., un riche marchand de spiritueux de Londres, se trouvait la clause suivante, que nous traduisons mot à mot :

« Je prie mes héritiers de faire procéder à mon autopsie et de soumettre mon corps à l'analyse des hommes de la science, *car je tiens absolument à connaître la cause de ma mort.* »

Avouons qu'il y a en Angleterre des gens passablement curieux!...

Robert Hyenne.

THÉATRES

C'est surtout à propos du théâtre qu'on peut, en ce moment, répéter cet adage : « Les semaines se suivent et ne se ressemblent pas. » Dans notre précédent numéro, nous accusions une complète pénurie de nouveautés ; aujourd'hui, par contre, nous ne pourrions nous plaindre que d'une surabondance relative, mais le fait est si rare, par le temps qui court, qu'il peut bien exciter notre étonnement, et non pas donner lieu à des plaintes. Il n'en est pas moins vrai que nous nous trouvons à cette heure en présence d'une dizaine de pièces de tout genre, ni plus ni moins, et que, si nous voulions en entreprendre l'analyse en mesurant notre appréciation à l'importance de ces diverses œuvres, nous aurions vite dépassé le cadre qui nous est ouvert. Bornons-nous donc, pour le moment, à enregistrer le résultat de cette campagne de huit jours, sauf à revenir un peu plus tard, si le hasard nous en donne le loisir, sur les pièces qui auront résisté aux vicissitudes de l'existence scénique.

L'événement de cette période féconde est, sans contredit, la comédie en cinq actes de M. Victorien Sardou, représentée au Gymnase sous ce titre : *les Vieux garçons*. C'est en même temps le plus éclatant et le plus légitime des succès qu'ait encore remportés M. Sardou. Nulle de ses œuvres, à fouiller son répertoire depuis la première pièce jusqu'à la dernière, ne réunit, au dire de tous ceux qui ont assisté à la représentation du 21 janvier, avec un plus grand fond d'originalité, un aussi grand nombre des qualités que demande le théâtre. De là à considérer cette comédie comme un chef-d'œuvre, celui de l'auteur tout au moins, on sent bien qu'il n'y a qu'un pas ; tout en déclarant que ce n'est point nous qui le franchirons dès aujourd'hui, nous n'hésitons pas à constater que c'est déjà l'opinion de quelques-uns de nos confrères. Heureux les écrivains dont les œuvres peuvent produire encore un semblable enthousiasme !

Ce à quoi M. Sardou s'est attaqué cette fois, et avec une vigueur, un esprit qu'on ne peut trop louer, c'est le travers le plus accentué peut-être de notre temps : le persiflage du mariage au profit du célibat. Sa pièce n'est autre chose, au fond, qu'une lutte entre maris et célibataires, lutte qui se termine, comme le veut la morale, par la revanche des maris. Le célibataire sur qui se concentre l'action est aussi celui dans la personne de qui se manifeste la morale de la pièce. Séducteur émérite, il finit par être vaincu, et vaincu, on le comprend, par la force de l'innocence. Pourquoi les choses ne se passent-elles pas toujours ainsi dans le monde, aussi bien que sur la scène du Gymnase !...

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de donner, avec une analyse complète de cette œuvre, une idée de tous les détails charmants, de toutes les scènes piquantes et dramatiques qu'a fait éclore la plume de M. Sardou, nous nous résignons à mentionner simplement le talent dont ont fait preuve, dans l'interprétation de leurs rôles, les artistes auxquels il a été donné de prendre part à ce beau succès : MM. Lafont, Lesueur, Landrol, Nertann et Berton ; mesdemoiselles Delaporte, Chaumont, Pierson et Montaland.

L'Odéon a eu pour sa part, à quatre ou cinq jours d'intervalle, trois premières représentations : l'*Oncle Sommerville*, comédie en un acte, de M. E. de Calonne ; *Lisez Balzac !* comédie en un acte, de MM. E. Nus et Raoul Bravard ; enfin le *Second mouvement*, comédie en trois actes et en vers, de M. Ed. Pailleron.

Des deux petites comédies qui, le même soir, ont pour la première fois affronté le feu de la rampe, l'une et l'autre n'ont pas également réussi. L'*Oncle Sommerville* appartient au genre des comédies de salon ; le style en est léger, agréable, mais l'action laisse un peu trop à désirer. Ce n'est point assez pour faire oublier que M. de Calonne est l'auteur d'une petite mystification ayant pour titre le *Docteur amoureux*, un acte joué, il y a une quinzaine d'années, sur la scène même de l'Odéon, et qu'on avait voulu faire passer pour du Molière.

Plus heureux que M. de Calonne, MM. Nus et Bravard ont, en conseillant la lecture de Balzac, obtenu un succès de franc rire. Or, c'est une grande habileté, au théâtre, que de mettre les rieurs de son côté.

M. Ed. Pailleron est connu déjà par plusieurs comédies en vers, entre autres : le *Parasite* et le *Dernier quartier*, celle-ci représentée au Théâtre-Français. Les poëtes sont rares, les vrais poëtes, s'entend ; aussi leur doit-on, quand on les rencontre sur son passage, des égards d'autant plus grands. M. Pailleron — *rara avis* — les mérite à tous les points de vue. Il est jeune, courageux, bien intentionné, et il a du succès. Le *Second mouvement*, qui, lui aussi, mériterait les honneurs de l'analyse, est une comédie de mœurs très-mouvementée, dont les scènes sont bien conduites ; le comique franc coudoie la sensibilité. Les vers sont quelquefois excellents et toujours faciles, les caractères sérieusement étudiés et nettement dessinés. Enfin, il y a dans la pièce de M. Pailleron un remarquable esprit de détails, des mots heureux jetés à profusion, mais aussi quelques expressions que leur vulgarité eût dû faire rejeter par l'auteur. Le « second mouvement », c'est tout naturellement le mauvais, on l'a deviné déjà ; eh bien, M. Pailleron a le tort de l'écouter trop docilement parfois : mieux eût valu, d'après sa théorie, s'en tenir au premier. Cela n'empêche pas sa pièce d'avoir été admirablement jouée par MM. Thiron, Romanville, mesdames Ramelli, Mosé, et d'avoir triomphé sur toute la ligne.

Les *Mystères du vieux Paris*, arrangés sous forme de drame en cinq actes et onze tableaux, par MM. A. Dennery et Ferdinand Dugué, ont fait également leur apparition au théâtre du Châtelet. L'action de ce prétendu drame se passe du temps de François Ier, on s'y occupe particulièrement de Nicolas Flamel et de la pierre philosophale ; les noms d'Odette et Tristan y trouvent naturellement leur place, et l'on y danse le plus gaiement du monde, dans la *cour des Miracles*, sur de la musique on ne peut plus moderne. Moyennant quoi la pièce atteindra probablement la soixantaine, si même elle n'obtient un succès centenaire.

Le théâtre du Palais-Royal ne le cède à aucun autre, on le sait, sous le rapport de l'activité. Deux vaudevilles en un acte y ont été donnés : *Un clou dans la serrure*, de MM. Grangé et Lambert Thiboust ; le *Procès Van Korn*, de MM. Choler et Rochefort. Tout cela est amusant, plein de gaieté et de jolis mots, et joué surtout d'une façon désopilante par MM. Priston, Luguet, Hyacinthe et madame Thierret.

Tandis que le Vaudeville, en attendant que la pièce de M. Octave Feuillet soit prête, reprend la *Jeunesse de Mirabeau*, avec madame Doche, dans le rôle créé par mademoiselle Fargueil, M. Paul Meurice fait répéter à l'Ambigu son drame historique : *les Deux Diane*, dans lequel Mélingue doit remplir le rôle double de Martinguerre.

Les Bouffes annoncent, de leur côté, qu'ils joueront bientôt une pièce en trois actes de M. Alexandre Dumas, dont la musique a été confiée à M. Émile Jonas. Qui vivra verra !

Nous parlerons musique dans notre prochain numéro seulement, si nos gracieuses lectrices nous le veulent bien permettre.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE ROI DES AULNES.

(Suite et fin.)

En effet, Sylvius s'agitait en balbutiant des phrases incohérentes, et bientôt il releva la tête et ouvrit les yeux.

Il regarda autour de lui.

— Miolak ! des soldats ici, chez moi ! murmura-t-il ; que se passe-t-il donc ?

— Mon pauvre Sylvius ! répondit Albina en sanglotant.

— Albina ! ma chère Albina ! pourquoi pleures-tu ? demanda Sylvius d'un ton plein de tendresse ; et vous-même, Minella, vous versez des larmes, et vous me regardez tous d'un air...

Puis, se frappant le front et se levant tout à coup :

— Oh ! je me rappelle, dit-il, le poste !

Il regarda la pendule.

— Minuit et demi ! Ces soldats ! Je comprends tout.

— Allons, mon pauvre Sylvius, dit Miolak au jeune homme, faites vos adieux à votre femme.

Albina s'élança en pleurant dans les bras de son mari ; puis, s'en arrachant brusquement et courant à sa sœur :

— Minella, lui dit-elle, jetons-nous aux pieds du roi des aulnes, et peut-être touché par nos pleurs... Mais où est-il donc ? ajouta-t-elle en regardant de tous côtés.

Le roi des aulnes avait disparu.

— Il s'est évanoui ! dit Minella.

— Ah ! plus d'espoir maintenant, s'écria la jeune femme accablée.

— Nous ne pouvons plus attendre, dit Miolak à Sylvius ; ça devrait être déjà fait.

— Je vous suis, répondit Sylvius plus pâle que la mort.

— Quelle idée ! murmura tout à coup Minella, ce sifflet qu'il m'a donné tout à l'heure...

Et, portant le sifflet à ses lèvres, elle en tira un son aigu.

Au même instant, la porte s'ouvrit et un jeune homme parut, entièrement semblable de mise, d'air et de figure au portrait de Steinko.

Il fut accueilli par trois cris à la fois.

— Steinko ! cria Albina.

— Mon rêve ! murmura Minella.

— Le colonel ! dit Miolak.

Il y eut un moment de profond silence, pendant lequel la surprise semblait avoir pétrifié tous les témoins de cette scène.

— Votre colonel ! lui, Steinko ! s'écria enfin Albina.

— Lui-même, répondit Miolak.

— Oh ! alors, nous sommes sauvés ; il fera grâce à Sylvius.

Et dissimulant avec peine l'anxiété qui la dévorait :

— N'est-ce pas, Steinko ? dit-elle au jeune homme.

Celui-ci lui prit la main, et se penchant tendrement vers elle.

— Chère Albina ! lui dit-il, il est heureux pour Sylvius que vous vous intéressiez à lui, car son sort est entre vos mains.

— Comment cela ?

— La faute qu'il a commise est de celles pour lesquelles je suis impitoyable ; mais j'ai fait un serment.

— Ah ! dit vivement Albina.

— Étant prisonnier des Russes, blessé et dans l'impossibilité de donner de mes nouvelles, j'ai juré, si jamais je revoyais mon pays, d'accorder à ma fiancée la grâce qu'elle me demanderait le jour où je lui mettrais au doigt cet anneau, symbole d'une éternelle union. Prends-le donc, chère Albina, toi que je retrouve fidèle après une absence de quatre années, et la liberté va être rendue à Sylvius.

Albina demeura atterrée à ces paroles. Comment sortir de cette position ? Accepter l'anneau était impossible ; d'un autre côté, avouer la vérité à Steinko, à Steinko si jaloux, c'était prononcer l'arrêt de mort de Sylvius ; que faire ?

— Eh bien, dit Steinko, qu'as-tu donc et que signifie ce trouble ?

— Steinko !... dit Albina d'une voix éteinte.

— Albina ! répondit tendrement Steinko.

Après un moment d'hésitation, Albina tomba tout à coup à ses pieds, et s'emparant de sa main :

— Tenez, s'écria-t-elle, maudissez-moi, tuez-moi si vous voulez, mais faites-lui grâce... je suis sa femme !...

Un long silence suivit cette déclaration ; tous les regards étaient tournés vers Steinko et tout le monde attendait avec une véritable terreur le premier mot qui allait sortir de sa bouche.

— Vous m'avez entendu, Albina, dit-il avec un calme qui causa une profonde surprise, je ne puis accorder cette grâce qu'à celle qui recevra cet anneau de ma main et m'acceptera pour mari, et quel espoir que je trouve ici une femme dans l'espace de cinq minutes ?

— Hélas ! il va donc mourir ! s'écria Albina.

— Minella, qui paraissait violemment émue depuis un instant, s'avança vers Steinko, et la rougeur au front :

— Sylvius est si bon, dit-elle d'une voix émue et en baissant la tête, que pour le sauver de la mort...

— Vous vous dévoueriez, Minella ? demanda Steinko à la jeune fille.

— Mon Dieu ! je crois que... oui, répondit Minella toute troublée et n'osant plus lever les yeux.

— Eh bien, lui dit Steinko, ouvrez cet anneau et lisez.

Minella obéit, et après avoir lu les caractères gravés dans l'intérieur de l'anneau, elle jeta un cri de joie.

— Ciel ! Est-ce possible ? dit-elle.

Quoi donc ? demanda Albina.

— Vois, dit la jeune fille en lui montrant l'anneau, Steinko et Minella...

Et regardant Steinko :

— Comment se fait-il ?...

— Je sais la vérité depuis un an, répondit celui-ci, toute la vérité ; c'est-à-dire l'amour d'Albina pour Sylvius et la sympathie de ma chère Minella pour certain portrait

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

qu'elle porte toujours sur elle et qu'elle montre à tout le monde.

— Ah ! dit Minella, mais qui a pu vous dire?...

— L'un des esprits qui tantôt chantaient en chœur pour fêter le retour de Steinko au pays.

— C'est fort indiscret, ces esprits-là !

— C'est le même qui, pendant la noce, a tout préparé dans ce buffet, tout jusqu'au champagne qui a si vite endormi ce pauvre Sylvius, qui ne sera fusillé ni par les Russes, ni par mes soldats.

— Ainsi, s'écria Sylvius, la menace du petit poste, ma condamnation ?

— Une innocente vengeance !

— Je respire, s'écria le jeune homme.

— Cependant, dit Albina en jetant autour d'elle des regards inquiets, mais le roi des aulnes?...

Steinko fit reculer ses soldats rangés dans le fond et, poussant du pied un paquet de guenilles parmi lesquelles on distinguait une besace, un long bâton et une barbe grise :

— Le roi des aulnes, dit-il, le voilà. Quant aux esprits, tenez, les entendez-vous ?

Le chœur aérien se fit entendre de nouveau.

— Et maintenant, voulez-vous les voir?

Il y eut un frisson de terreur.

— Ouvrez les portes, dit Steinko à Miolak.

Le sergent obéit.

Alors, aux limpides clartés qui tombaient comme de blanches ondées du ciel étoilé, on vit dispersés sur les flancs de la montagne vingt groupes de jeunes filles qui chantaient. Albina et Minella reconnurent leurs compagnes.

Est-il besoin d'apprendre au lecteur que Steinko a épousé Minella et que les deux ménages sont parfaitement heureux.

Constant Guéroult.

LE RAVIN DU TIGRE

(NOUVELLE MEXICAINE).

(Premier article.)

Au milieu des forêts immenses qui séparent Puebla de Oaxaca, et à égale distance de ces deux villes, s'élevait la riche et florissante habitation du senor don Rosario, dont les troupeaux innombrables de bœufs et de chevaux paissaient en liberté sur cette vaste propriété de plusieurs lieues carrées d'étendue.

Non loin de la demeure de l'*haciendero* coulaient plusieurs branches d'une rivière qui allait se jeter dans le rio Verde (rivière verte), dont les eaux torrentueuses se perdaient dans l'océan Pacifique. Un sentier assez praticable pour les cavaliers disparaissait au loin dans les profondeurs de la forêt dans la direction de la ville de *San Pedro*, dont l'hacienda était éloignée d'environ dix jours de marche pour un piéton, distance qu'un cheval pouvait franchir en trois jours. Le long de cette route se trouvaient quelques petites haciendas (1) qui formaient autant d'étapes où les voyageurs étaient sûrs de trouver l'hospitalité la plus cordiale.

Autour de l'enclos, qui servait de défense à l'habitation principale, se groupaient les cabanes des serviteurs de toute nature, des vaqueros (2) et de leurs familles. Leur nombre était considérable et en rapport avec l'étendue des domaines de don Rosario; aussi la plus grande sécurité régnait-elle dans cette partie du pays, et les rôdeurs de forêts auraient-ils été mal reçus s'ils avaient osé s'aventurer à attaquer soit la demeure, soit les troupeaux de don Rosario.

Le soleil ne dardait plus ses rayons perpendiculaires sur la terre desséchée, il s'abaissait à l'horizon; une légère brise passait sur les bois et les prairies en fleur, agitait doucement le feuillage des sassafras et des tamarins qui projetaient leur ombre sur l'habitation, et une douce fraîcheur remplaçait la chaleur intense qui avait régné toute la journée.

Mille oiseaux chantaient et se jouaient sous les arbres; les lucioles faisaient briller leur lueur phosphorescente sous l'herbe épaisse, déjà plongée dans l'ombre, et sous le sombre rideau de verdure de la forêt; les *mouches de feu* traçaient dans leur vol un rayon lumineux qui venait s'éteindre dans les derniers rayons du soleil couchant.

Assis à l'ombre d'un tamarin, dans un de ces fauteuils à bascule d'un commun usage au Mexique, don Rosario fumait silencieusement une mince cigarette d'un tabac parfumé dont la fumée bleuâtre se perdait en spirale dans le feuillage.

Ses yeux étaient tournés vers un hamac suspendu entre deux sassafras que recouvraient de leurs ombres épaisses des touffes de vigne vierge, de capucines, de passiflores écarlates, de convolvulus pourpres, et de bignones à la corolle dorée; des touffes de mirabilis (1) garnissaient la base du berceau et s'épanouissaient à l'approche du crépuscule en répandant leur suave odeur.

Mollement étendue sur le hamac, et se balançant par le léger mouvement d'un charmant petit pied, une jeune fille de dix-huit ans, dona Juanita, se laissait aller à cette douce rêverie sans but et sans objet que cause l'aspect des splendeurs des pays tropicaux. C'était la nièce de l'haciendero, la fille bien-aimée d'une sœur regrettée que la fièvre jaune

(1) Ferme, métairie.

(2) Mot à mot : vacher. Les vaqueros sont chargés du soin des troupeaux qu'ils surveillent à cheval.

(1) Belle-de-nuit.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avait ravie à sa tendresse. Le père de Juanita avait succombé lui-même peu de temps après, et don Rosario s'était empressé de recueillir la jeune orpheline, qu'il entourait de tous les soins et de toute l'affection possible pour lui rendre moins vive l'absence de ceux qu'elle avait perdus.

Juanita était remarquablement belle. Ses magnifiques cheveux noirs encadraient admirablement sa figure, dont les traits offraient le type le plus parfait de la race créole espagnole. De longs cils voilaient à demi ses yeux d'un bleu foncé, qui révélaient à la fois la douceur, la bonté et l'énergie; ses pieds et ses mains étaient d'une finesse achevée, et sa démarche noble et aisée.

Elle jeta les yeux sur don Rosario, et d'un bond sauta en bas du hamac.

— Qu'avez-vous, mon cher oncle? lui dit-elle en l'embrassant avec effusion; pourquoi cette tristesse? Vous pensez aux chers absents?

— C'est vrai, mon enfant, répondit don Rosario : je ne puis oublier; et, cependant, je retrouve en toi la sœur que j'ai perdue! Je devrais me trouver heureux dans mon malheur, si je n'avais un autre motif d'inquiétude et de chagrin. Voilà deux ans que je n'ai reçu des nouvelles de mon frère, de mon cher Agostino, que j'ai élevé et vu grandir auprès de moi et qui peut-être...

— Ne vous désespérez pas ainsi, mon bon oncle, votre frère reviendra, j'en suis sûre, nous serons tous réunis et heureux.

— Oublies-tu donc, mon enfant, que don Agostino, obéissant à une vocation irrésistible, est entré dans les ordres pour enseigner aux peuplades sauvages du Nord la parole chrétienne, et que depuis ce temps j'ignore ce qu'il est devenu? Il m'annonçait qu'il était sur les bords du rio Colorado et qu'il allait pénétrer sur le territoire des Comanches, ces peaux rouges indomptables, qui croient que le sacrifice d'un blanc est agréable à leur Manitou.

— Mais, objecta Juanita, le supérieur du couvent de San Pedro, dont mon oncle Agostino fait partie, n'a rien appris de fâcheux, et les autres missionnaires n'auraient pas manqué de l'instruire du sort de leur compatriote. Enfin, je ne sais, mais j'espère; j'ai prié bien des fois pour votre frère, mon oncle, et j'ai le pressentiment que mes vœux seront exaucés.

— Puisses-tu dire vrai, ma chère fille, et ton espérance se réaliser promptement, car il m'est impossible de rester dans cette incertitude. Si d'ici à un mois je n'ai pas reçu de nouvelles d'Agostino, je partirai pour le pays des Comanches avec soixante hommes bien armés, et...

En ce moment don Rosario fut interrompu par un bruit lointain et saccadé venant du côté de la forêt; il prêta l'oreille.

— C'est le galop d'un cheval, dit Juanita; peut-être est-ce un de nos vaqueros.

— Non, ils sont tous rentrés; c'est sans doute un voyageur qui se hâte, répondit l'haciendero, et il a raison, les jaguars sont nombreux de ce côté, et de tout le pays on sait que ma maison est ouverte aux étrangers.

Bientôt, à la lueur du court crépuscule qui, au Mexique, sépare à peine le jour de la nuit, on put distinguer un cavalier lancé au galop sur le chemin qui aboutissait à l'hacienda. Quelques minutes après, un jeune homme arrêtait brusquement son cheval à l'entrée de l'enclos et mettait pied à terre.

Le nouvel arrivant paraissait âgé de vingt-cinq à vingt-six ans. Ses traits, où se peignaient le courage et la franchise, brillaient de cette beauté virile et énergique qui n'exclut pas la grâce et la douceur. Ses cheveux noirs retombaient en boucles épaisses sous un ample chapeau de paille du plus fin tissu.

Sa veste richement brodée d'or était à demi cachée sous un magnifique zarape; une ceinture de soie aux mille couleurs éclatantes serrait sa taille souple, et ses larges pantalons de soie retombaient jusque sur le bout du pied, chaussé de bottines de maroquin brodées d'or et terminées aux talons par de larges éperons à molettes d'argent. Un fusil d'un grand prix était attaché à l'arçon de sa selle, et les poignées damasquinées de deux pistolets se montraient dans les plis de sa ceinture.

Son cheval, superbe échantillon de la race sauvage des prairies, était non moins richement harnaché; sa selle, sa housse, sa bride et ses rênes étincelaient d'or et d'argent.

Le jeune homme remit sa monture aux mains d'un *peon* (1) et mettant le chapeau à la main, s'avança vers don Rosario, qui s'était empressé d'aller recevoir son hôte.

— Soyez le bien-venu, senor caballero, dit l'haciendero; cette maison est la vôtre. Entrez, vous devez être fatigué, car votre cheval a fourni une longue course; tout est disposé pour vous recevoir, le souper vous attend et votre chambre est prête.

— Merci, senor Rosario, répondit le jeune homme; j'accepte avec plaisir.

Et ils se dirigèrent vers la maison.

— Mon enfant, dit l'haciendero à Juanita, qui mettait la dernière main aux préparatifs du repas, je confie notre hôte à tes bons soins.

Juanita se retourna pour saluer l'étranger, qui se tenait debout sur le seuil, la tête découverte; leurs regards se rencontrèrent, un moment d'indécision et de silence suivit, et une vive rougeur colora le visage des deux jeunes gens.

Cependant, reprenant vivement sa présence d'esprit, le jeune Mexicain s'inclina avec cette noblesse et cette grâce qui caractérisent les hommes de la race espagnole de ces contrées, et adressa à Juanita quelques mots de politesse et de remercîment.

Le souper commença gaiement : la table de don Rosario était somptueusement servie; la chasse et la pêche étaient toujours abondantes à l'hacienda, et les fruits les plus exquis s'étalaient sur une nappe éclatante de blancheur.

Fidèle aux habitudes hospitalières du pays, don Rosario n'avait, par aucune question indiscrète, cherché à détruire l'incognito dans lequel son hôte s'était renfermé jusqu'alors, et la conversation roula sur les sujets les plus divers, qui donnèrent au jeune voyageur l'occasion de montrer son intelligence et l'esprit le plus cultivé.

Juanita parlait peu, répondait à peine, écoutait beaucoup, et rougissait chaque fois que le regard de son hôte rencontrait le sien. Alors elle épluchait activement une

(1) Journalier, serviteur d'une hacienda.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

figue banane ou portait toute son attention sur les pepins d'un savoureux chérimoya.

Don Rosario venait de servir d'un excellent vin de Jalapa.

— A votre santé, senor Rosario, et à celle de votre charmante nièce! ajouta le jeune homme en s'inclinant courtoisement.

— A la vôtre, senor caballero, répliqua l'haciendero, et à l'heureuse issue de votre voyage!

— Mon voyage ne sera pas long, senor, et sans un accident, que je ne regrette plus, je serais en ce moment chez mon père, l'haciendero de las Flores, à dix milles de la ville de San Pedro. Je suis don Pablo, fils de Ramirez y Pacheca.

— Soyez doublement le bien-venu, s'écria don Rosario, comme hôte que Dieu m'envoie et comme fils d'un des hommes que j'estime le plus. Mais puis-je vous demander quel est l'accident que vous avez regretté et que vous ne regrettez plus? ajouta-t-il, en jetant un regard sur Juanita, qui découpait une mangue en tous petits morceaux.

— Volontiers, répondit don Pablo, d'autant plus que cela vous concerne. Je revenais, il y a deux jours, de visiter une manada (1) dont nos vaqueros avaient réussi à s'emparer, et je n'étais plus qu'à une journée de ma demeure, quand mon cheval s'arrêta, tressaillit et dressa les oreilles. Je le contins, et, guidé par un gémissement plaintif, auquel répondait un sourd rauquement, je le forçai, en lui faisant sentir l'éperon, à entrer sous l'épaisseur du bois que le crépuscule envahissait déjà de son ombre. Deux yeux ardents se fixaient sur moi. J'avais un pistolet à la main, et je fis feu presque au juger.

Au même instant, mon cheval se cabra. Je sautai rapidement à terre, tenant d'une main un pistolet et de l'autre mon couteau, et je m'élançai dans le fourré où j'avais vu briller les lueurs fauves d'une bête féroce. L'animal, que les mouvements de ma monture m'avaient fait manquer, avait disparu; mais quelle fut ma surprise quand de nouveaux gémissements me firent découvrir un homme dangereusement blessé, mais qui possédait encore quelques forces.

Je le pris dans mes bras, le posai sur le devant de la selle, et, remontant à cheval, je me dirigeai le plus rapidement possible vers une hacienda où je m'étais arrêté une heure auparavant.

Là, le blessé reçut des soins empressés, et je ne songeai à le quitter que lorsque je fus certain que sa vie n'était plus en danger. Il m'apprit qu'ayant quitté San Pedro pour porter une lettre, il avait voulu gagner l'hacienda où je l'avais transporté pour y demander un asile, mais que, surpris par la nuit au moment où il allait sortir de la forêt, un jaguar s'était élancé sur lui. Le cheval, renversé, s'était relevé et avait fui, poursuivi par la bête féroce. Pendant ce temps, le pauvre homme, contusionné à la jambe, avait cherché un asile dans les buissons, résolu à monter sur un arbre pour attendre le jour.

Au moment où il se disposait à effectuer son projet, le jaguar, revenant sur ses traces, avait bondi sur lui, l'avait abattu et l'aurait déchiré sans mon intervention.

(1) Troupeau de chèvres sauvages.

Comme la dépêche était pressée, je m'offris, puisque rien ne réclamait impérieusement ma présence chez mon père, de le remplacer. Il me remit la lettre dont il était porteur, et je bénis le ciel de ma résolution quand je vis que la missive était adressée au senor Rosario, que je désirais connaître, de la part d'un homme que j'estime, Fra Anselmo, supérieur du couvent de San Pedro.

— Fra Anselmo! s'écrièrent à la fois don Rosario et Juanita : des nouvelles d'Agostino!

L'haciendero prit la lettre que lui tendait don Pablo, heureux du bonheur qu'il apportait à ses hôtes, mais il s'arrêta au moment de l'ouvrir; une pâleur subite avait envahi son front : il hésitait!

— Lisez donc, mon cher oncle, s'écria Juanita; lisez la bonne nouvelle.

— Je le désire... Mais si mon pauvre frère...

— Oh! non, reprit vivement la jeune fille, une mauvaise nouvelle ne peut nous arriver par...

Et elle s'arrêta en détournant la tête pour ne pas rencontrer le regard de don Pablo, qui la contemplait avec émotion.

Don Rosario ouvrit la lettre; elle contenait ces mots, qu'il lut à haute voix :

Couvent de San Pedro.

« Chers amis,

» Réjouissez-vous! Dieu, dans sa bonté infinie, vous » rend celui que vous aimez tant, et nous renvoie le zélé » missionnaire des vérités chrétiennes. Dans trois jours, » don Agostino sera serré dans vos bras : venez vite pour » que son bonheur soit complet et que la bénédiction du » ciel soit sur vous.

» Fra Anselmo, supérieur. »

Don Rosario et Juanita se jetèrent dans les bras l'un de l'autre en versant des larmes de joie et de reconnaissance, et, malgré la présence de don Pablo, qui regrettait sans doute de ne pouvoir se livrer aux mêmes élans de bonheur, ils laissèrent voir tout ce que leur cœur renfermait de félicité.

Don Rosario donna des ordres immédiats pour que le lendemain tout fût prêt pour le départ. Il n'emmenait avec lui que deux serviteurs dévoués, et comme Juanita montait parfaitement à cheval, trois jours devaient suffire pour arriver à San Pedro.

Don Pablo, malgré le désir qu'il en avait, n'osa pas accepter l'offre que lui fit l'haciendero de faire route ensemble et prétexta une visite à une hacienda voisine. Il craignait d'être indiscret et voulait laisser ses hôtes seuls, tout entiers à leur bonheur, mais il se promit de ne pas voyager loin d'eux et pensa même qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ce qu'il les rejoignît en route.

Le lendemain, le soleil se leva pur et radieux, salué par le concert mélodieux de milliers d'oiseaux aux couleurs vives et éclatantes. Les fleurs fraîchement épanouies et chargées de rosée brillaient comme autant de diamants et inclinaient leur tête embaumée sous les baisers de la brise du matin.

Don Pablo allait prendre congé de ses hôtes après le déjeuner qui les avait réunis encore une fois. Jamais Juanita n'avait été si belle et si séduisante : tout en elle res-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pirait le bonheur, et les yeux du jeune homme ne pouvaient se lasser de l'admirer. Elle avait placé dans son abondante chevelure une branche de fleur de dicko, vulgairement nommée, au Mexique, *oiseau de paradis*, dont la teinte dorée s'harmoniait admirablement avec les reflets bleuâtres de ses tresses noires.

— Puisque vous êtes décidé à nous quitter de suite, dit l'haciendero à don Pablo, nous allons, ma nièce et moi, vous reconduire jusqu'au bord de la rivière qui coule là-bas, et nous vous remercierons encore de la bonne nouvelle dont vous avez été le messager; mais souvenez-vous que sous mon toit vous trouverez toujours des amis qui ne vous oublieront jamais : n'est-ce pas, Juanita?

— Oui, mon oncle, répondit la jeune fille d'une voix si basse, que don Pablo devina plutôt qu'il n'entendit ses paroles.

Une longue avenue d'arbres épais et touffus conduisait jusqu'au bord de la rivière, en formant, au-dessus du cours d'eau, une espèce de terrasse.

Juanita marchait entre son oncle et don Pablo, dont le bras était passé dans la bride de son cheval.

Tout en causant, ils étaient à peine parvenus à la moitié du chemin, qu'un vaquero vint en courant et dit quelques mots à l'oreille de l'haciendero.

— Excusez-moi, dit alors celui-ci à don Pablo; je vous rejoindrai à l'extrémité de la terrasse, mais j'ai quelques ordres à donner qui ne peuvent souffrir de retard.

Et il suivit le vaquero.

Les deux jeunes gens continuèrent silencieusement leur marche, absorbés par une vive émotion et semblant n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour porter attention aux magnificences de cette riche nature qui les entourait.

Ils arrivèrent ainsi au bout de l'avenue qui dominait la rivière et s'assirent, l'un près de l'autre, sur un arbre abattu, pendant que la noble monture de don Pablo broutait les pois grimpants et les bissus.

Le soleil, encore caché derrière les arbres élevés qui bordaient la rive opposée, dorait de ses feux les têtes les plus hautes des bombax et des mahogonis et laissait dans une délicieuse fraîcheur la petite vallée où coulaient les eaux tranquilles du rio Garzetta, ainsi nommé de la quantité de hérons blancs ou aigrettes qui nichaient dans les roseaux de ses bords. Le lis des eaux, le nymphéa, l'hémérocalle étalaient à l'envi leur éclatante corolle sur le fond sombre du rivage; les volubilis et les bignones s'enlaçaient aux branches et retombaient en guirlandes fleuries, et des milliers de lianes de toute espèce jetaient leurs cordages de tige en tige, reliant la terre avec le sommet des arbres les plus hauts. Des troupes de bécassines rasaient la surface des eaux; les oiseaux-mouches, ces brillantes pierreries ailées que les Péruviens nomment *cheveux de soleil*, et les Mexicains *oiseaux-murmures*, bourdonnaient en plongeant dans le sein des fleurs leurs langues effilées; des couples d'aigrettes rayaient de leur blancheur éblouissante le sombre feuillage des buissons, et des myriades d'insectes au vol capricieux bruissaient en butinant les sauges écarlates.

Mais tout tableau, si splendide qu'il soit, a son côté sombre, son repoussoir, comme disent les peintres : cinq ou six caïmans, étendus sur la vase humide, montraient leurs formidables mâchoires qu'ils refermaient ensuite avec un bruit sec.

Juanita regardait ou semblait regarder le paysage; don Pablo regardait Juanita.

En ce moment deux larmes roulèrent silencieuses sur les joues de la jeune fille. Don Pablo se rapprocha, et, prenant une main qu'elle ne retira pas :

— Grand Dieu! qu'avez-vous, senora? et pourquoi ces pleurs, quand votre désir le plus ardent vient de s'accomplir? Encore quelques jours et vous serez auprès de don Agostino.

— En effet, je devrais être heureuse, répondit Juanita; mais la présence des parents que j'ai perdus manque à mon bonheur, et, pardonnez-moi, je n'ai pu retenir ce mouvement de tristesse devant vous qui, pourtant, m'avez apporté une si grande joie.

— Quelque félicité que vous ayez ressentie à la nouvelle dont j'étais porteur, elle n'égale pas celle qui restera toute la vie dans le fond de mon cœur au souvenir des courts instants que j'ai passés sous le toit hospitalier où, peut-être... ne reviendrai-je jamais.

— Pourquoi, senor? Mon oncle ne vous a-t-il pas accueilli comme un ami? N'êtes-vous pas le fils d'un homme qu'il estime le plus parmi vos compatriotes? et ne vous souvenez-vous pas de l'expression si douce et si vraie de nos mœurs nationales : *Cette maison est la vôtre.*

— Mais la présence d'un étranger...

— Oh! vous n'êtes plus un étranger pour mon oncle, pour... nous.

— Et pour vous, senora, que serai-je dans votre souvenir, dans ce souvenir que le temps et les événements amoindrissent, que l'avenir qui nous sourit effacera probablement un jour?

— Jamais je n'oublie... et jamais je n'oublierai celui dont un heureux événement m'a fait un ami.

Juanita retira sa main de celle de don Pablo, et après un moment de silence elle releva la tête, et jetant ses regards sur l'autre bord de la rivière :

— Voyez, senor Pablo, dit-elle, au-dessus de ces hideux caïmans, cette superbe fleur qui se balance; voilà deux ans qu'elle fleurit au même endroit, étalant son thyrse empourpré et laissant perdre son arome suave aux vents du désert.

— C'est que Dieu, senora, a souvent caché ses merveilles les plus rares aux yeux du vulgaire pour en rendre la conquête plus précieuse et plus difficile à celui que l'amour de ses œuvres remplit; mais il n'a pas voulu qu'elle restât ignorée de tous, sans cela pourquoi lui aurait-il donné la perfection de ses formes et la suavité de son parfum? Cette aéride, la plus brillante de nos orchidées, c'est vous, Juanita, fixée dans ces solitudes et qu'un sentiment profond peut seul découvrir et admirer comme vous le méritez.

Emma Faucon.

(La fin au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Tout ce mois est inévitablement consacré au bal. Le temps est froid, triste et sombre ; on ne sort guère pendant le jour, car on se lève tard ; les visites se font le soir, on ne peut donc remarquer des toilettes qu'au théâtre ou dans les soirées. Nous demanderons, en conséquence, à nos aimables lectrices, la permission de ne nous occuper aujourd'hui que des vêtements de bal.

D'ailleurs l'occasion est belle ; les dernières réunions dansantes du grand monde, les fêtes des Tuileries et du Palais-Royal ont peuplé notre imagination d'un nuage ou plutôt d'un flot de satin, dentelles et rubans, le tout éblouissant de pierreries et d'or ; nous ne saurions parler d'autre chose, il faut payer le tribut aux fantaisies admirables qui ont ébloui nos yeux.

Madame Amélie, successeur de madame Delatour, rue Neuve-Saint-Augustin, 47, a composé quelques-unes des plus jolies robes que nous ayons à signaler ; nous allons essayer d'en donner une idée.

Une robe de tulle blanc lamé de marguerites en or, sur un dessous de satin blanc ; la jupe de tulle relevée sur les côtés par des cordelières d'or et des agrafes. Corsage drapé de tulle lamé sur satin, petites manches en tulle rattachées, à la grecque, par des agrafes assorties.

Une robe de tulle et satin bouton d'or, toute illustrée d'apprêts en velours ponceau perlé d'acier. Cette toilette, d'un effet étonnant et tout à fait dans le goût du jour, a été très-remarquée.

Une robe de tulle bleu à trois jupes, relevées sur un dessous de satin bleu, par des chaînes de perles et des dalhias de velours bleu. Sur l'ensemble, une tunique ronde en application d'Angleterre.

Une robe de gaze Chambéry blanche, ornée de satin ponceau brodé de jais blanc. La garniture est posée en bandes sur les lés de l'étoffe ; elle tourne en haut du corsage et sur les manches. Des bouquets d'herbes aquatiques glacées de cristal sont posés çà et là d'une manière gracieuse et originale.

Les coiffures de madame Léontine Coudré (maison Tilman, rue de Richelieu, 104) viennent, par leur harmonie, ajouter du charme aux compositions de nos plus habiles couturières.

La coiffure grecque, en grande faveur depuis quelques jours, nous fournit des modèles d'un aspect tout nouveau. On voit chez madame L. Coudré des barrettes entourées de fruits d'or et de feuillage d'acanthe ; d'autres sont semées de fleurons d'acier ou de cristal.

En coiffures de fleurs, nous citerons : des bandeaux-pouffs en marguerites-neige et grains de sorbier en corail ; des pouffs de pâquerettes et bruyères scintillantes entremêlées de papillons d'or ; des bandeaux de roses, recouverts de rosée et de neige et soutenus par des ornements d'acier d'un effet artistique très-réussi.

Nous ne parlons pas des diamants, bien qu'ils aient joué un grand rôle dans les fêtes officielles ; on sait bien que chaque femme les sort de son écrin à l'heure du bal, et c'est un attrait magique ajouté subitement à des costumes déjà splendides sans ce luxe, le plus admirable de tous.

Nous voudrions consacrer quelques lignes au chapitre important des chapeaux. Dans quelques jours nous aurons des types de printemps. Il est trop tôt pour songer à les décrire, mais on peut affirmer dès à présent que les formes de la belle saison seront *au moins* aussi petites que nos derniers modèles.

Voici, en attendant, quelques très-jolis chapeaux de théâtre ou de visite, créés par madame Caroline Coutot, ancienne maison Coutot et Morizon, rue Monsigny, 8.

Une capote de peluche blanche frisée, coulissée en long à gros tuyaux ; fond en fleurs de muguet blanc, semé de brindilles de cristal et bouclettes de taffetas bleu n° 12 tombant sur le chignon. Intérieur en bouillons de tulle malines, bandeau de velours bleu, groupes de muguets et larmes de cristal.

Une capote de velours noir, au fond composé d'un peigne d'acier avec catalane de dentelle frangée d'acier et bouquet de marabouts frisés noir et blanc. Sur la passe, des médaillons en étoiles d'acier. A l'intérieur, un bandeau assorti et des joues en tirettes de tulle blanc.

Une capote tuyautée en biais de peluche rose, semée de gouttes de cristal ; ces mêmes perles forment un cordon autour de la passe. Au fond, un chaperon de roses moussues et une catalane de blonde blanche. A l'intérieur, des roses enveloppées de tulle illusion.

Le style grec a non-seulement envahi les coiffures, mais même la coupe des vêtements ; nous allons avoir des robes à la grecque dès les premiers beaux jours. Nous avons vu déjà une veste grecque créée par l'intelligente maison de la *Balayeuse*, place Vendôme, 4. Le modèle est si joli et son avenir est tellement assuré, que nous laissons à nos prochaines gravures le soin d'en propager la forme.

Quant aux détails de confection, les voici : l'étoffe est de velours ou cachemire, brodé et orné de galons riches, genre oriental, mêlés d'acier. Doublure de taffetas blanc.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La *Balayeuse* a des pèlerines et des canezous à la grecque, ainsi que des apprêts charmants pour composer la coiffure en vogue. Ces apprêts sont toujours des bandelettes de velours ou satin brodé d'or, d'acier, de perles blanches ou de jais. Les perles blanches sont le *nec plus ultra* du genre.

Comme les robes sont toujours très-décolletées en toilettes du soir et que les manches presque invisibles protégent peu le tour des épaules, madame *Franquet*, propriétaire des magasins de la *Balayeuse*, a composé pour ses clientes plusieurs modèles de guimpe d'intérieur, en crêpe et dentelle, dont la grâce décente a été fort appréciée dans les hautes régions.

On dit (nous donnons cette nouvelle sous toutes réserves et nous prions de remarquer que nous ne la plaçons pas dans la partie officielle de notre *Moniteur de la Mode*) que l'on portera des corsages décolletés durant toute la belle saison et que les tailles montantes seront reléguées dans les modes grand'-maman.

La veste *Senorita* en dentelle va devenir un objet de première nécessité.

Nous aimons à propager les confections en dentelle, parce que nous pensons qu'elles sont vraiment l'apanage des femmes élégantes. Si le chantilly ou la guipure paraissent d'un prix trop élevé pour des objets tout à fait de fantaisie, on peut se procurer toutes les nouveautés en dentelle Monard, laquelle est très-jolie, fort solide et d'un prix relativement très-inférieur.

Nous voyons dans les magasins de M. *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, un assortiment très-séduisant de volants de dentelle, pèlerines, voilettes, barbes pour coiffures, catalanes, ceintures à bouts flottants, rotondes pour sorties de bal, enfin tous les accessoires dont la dentelle noire peut illustrer nos toilettes de ville ou de soirée. C'est un remarquable progrès industriel que la fabrication d'une dentelle élégante et toute spéciale à la portée de toutes les fortunes.

Le foulard, lui aussi, fait aux autres soieries une concurrence d'autant plus sérieuse qu'elle est parfaitement loyale. Une robe en très-beau foulard ne coûte que la moitié du prix d'une robe de satin ou beau taffetas, et, dans une foule de circonstances, elle mérite d'être préférée.

Nous ne saurions douter du succès de la robe de foulard pour la saison prochaine, surtout après avoir vu la belle collection des nouveautés de la maison du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol.

Nous signalons quelques dessins :

Fleurs de printemps, cassissier d'Amérique sur fonds clairs;

Plumes jetées, principalement sur fond bois de rose;

Feuillage de fougère, dessin espacé sur teintes neutres;

Rayures imitant un entre-deux de guipure, sur gris blanc, lilas ou maïs;

Petit semis d'hirondelles sur teintes neutres;

Fleurs et fruits de fraisier en camaïeu;

Myosotis en camaïeu, dessin espacé en fleurs de violettes, sur fond pâle, d'une nuance assortie, mais plus claire;

Larges rayures coupées d'écussons;

Branches de roses, enlacées de petites feuilles;

Semis d'étoiles sur fonds bleu, vert de lumière ou lilas;

Dessin grec en rayures ombrées;

Pastilles et rayures de tous les tons, sur fonds blanc, bleu, vert de lumière, lilas, maïs, gris, gizelle ou cendres de rose.

Telles sont les principales nouveautés contenues dans la collection des échantillons, que le *Comptoir des Indes* expédie *franco*, comme l'année dernière, malgré la prodigieuse augmentation du volume et du poids.

Que fera-t-on en confections de sortie? Voilà ce qu'on nous demande de tous côtés.

On ne peut encore rien affirmer, mais il est probable que les vêtements courts, vestes et petits paletots, ont de grandes chances de succès.

Les ornements en galons cachemire, les franges à pampilles, à pendeloques, à boulles, avec jais, cristal, nacre, acier; les boutons ronds très-bombés; les boutons ovales en nacre, les franges algériennes : voilà ce que nous allons voir sous peu de jours.

La mode sera folle et fantaisiste, sous le soleil comme sous les lustres.

Nous sommes à nos postes pour tout enregistrer, et rien n'échappera à nos plumes, non plus qu'à nos crayons.

La maison de la *Reine des abeilles*, 317, rue Saint-Denis, offre aux élégantes tous ses talismans de beauté dont la réputation est universelle. Nous rappelons ceux qui sont absolument nécessaires à cette époque de brusques transitions dans la température.

La crème de beauté, rose et diaphane, pour la fraîcheur du teint; la crème Pompadour qui prévient et efface les rides. Voilà pour la figure.

Pour les soins de la toilette : l'acidule de violettes et la rosée des abeilles.

Pour la chevelure : la pommade Duchesse et la pommade au baume de violettes de Parme.

Pour les mains : la veloutine à la thridace et le savon royal de thridace.

Pour le linge et les parfums à porter avec soi : le bouquet de Medina-Cœli, le bouquet impérial, et surtout l'extrait de violettes d'Italie, triomphe de la *Reine des abeilles*.

N'est-ce pas là un véritable arsenal de coquetterie? Tous les talismans de la beauté, dont nous ne citons qu'une faible partie, sont désignés dans le livre de M. Louis Claye, propriétaire actuel de la maison *Violet*.

Marguerite de Jussey.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche N° 6.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de bal (voyez la description page 2 de la couverture).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Ce mois-ci est le moment du supplice pour les jolis enfants, et quelle mère ne croit pas son enfant joli ! Donc c'est l'époque des bals costumés où ces petits êtres chéris figurent comme s'ils étaient grands, avec toute la fatuité ou la coquetterie de leur sexe.

Autrefois ils pouvaient être charmants et heureux, car la mode leur permettait les déguisements les plus commodes : on les habillait en matelots, en arlequins, en paillasses, en laitières, en bergères plus ou moins pompadour ; puis on leur disait : — Allez ! et amusez-vous ! — et ils prenaient ce conseil à la lettre, car ils se divertissaient de tout leur cœur.

Mais aujourd'hui la mode a fait de si immenses progrès, chez les petits et chez les grands, que se costumer est devenu toute une affaire.

Voyez ces pauvres êtres que l'on doit conduire à un bal costumé d'enfants, donné par la princesse de Metternich ; on commence par les mettre en retraite, pour que leur teint soit aussi frais que les déguisements, encore plus riches que jolis, qui ont été choisis pour eux ; on les laisse peu manger, de crainte de quelque indigestion, et on les envoie se coucher de bonne heure pour que leurs traits soient plus reposés. Si en jouant ils se laissent tomber, durant ces jours qui précèdent leur triomphe, on les gronde au lieu de les plaindre, tant on a peur qu'une égratignure ou un noir ne viennent les défigurer ; et comme ils pleurent parce qu'ils ont été grondés, on les gronde encore plus fort parce qu'ils pleurent, ce qui rend les yeux rouges.

Le grand jour arrive enfin ! C'est un charmant costume de papillon que doit porter la jolie petite fille de madame de G..., elle y entre avec peine parce qu'il est très-collant, très-brillant et très-roide.

— Maman, dit-elle d'une voix plaintive en étendant ses petits bras, ça me serre, ça me tire, ça me gêne...

— Tu t'y feras, mon enfant ! dit la tendre mère en l'admirant avec amour, tu es si jolie comme cela !...

L'enfant sourit et dévore les larmes qui étaient prêtes à sortir de ses yeux ; cependant son supplice paraît redoubler.

— Maman, dit-elle encore d'une façon lamentable en montrant ses entournures, ça me pince là-dessous.

La mère sourit en l'embrassant, tout en lui disant encore :

— Ce n'est rien, ma chérie ! ce sont tes ailes qui tirent un peu tes manches, n'y fais pas attention et tu ne t'en apercevras plus.

Puis, grâce encore à ces ailes, et aux paillettes de sa robe, la pauvre enfant ne peut pas s'asseoir ; on n'ose pas l'envelopper ; enfin elle arrive au bal, triste, glacée, mais d'une fraîcheur éblouissante, et ce sont les compliments dont on l'accable qui seuls lui redonnent un peu de gaîté et de désir de s'amuser. Et on ne veut pas que les femmes soient coquettes quand on les élève ainsi ! Car avec quelles paroles a-t-on soutenu le courage de la pauvre petite ? avec celles-ci : — Il faut souffrir pour être belle ! — maxime admirable, refrain consolateur avec lequel on mène au supplice tous les martyrs de la vanité ; mais qui ne se trouve pas dans l'Évangile pour conduire à la vertu.

Heureusement que si on leur donne de la coquetterie, à ces pauvres enfants, on leur donne aussi de la charité ! — Et à ce sujet je peux vous raconter une assez plaisante aventure.

La famille de Rothschild est excessivement bienfaisante et elle ne se contente pas de donner l'argent chez elle, elle le porte encore à domicile à ces pauvres qui sont trop honteux pour venir le demander.

Or, dernièrement une des jeunes femmes de cette riche maison monta dans une pauvre mansarde pour visiter une de ses humbles clientes, en voulant donner de bonne heure une leçon de charité à son enfant ; elle se fit accompagner par lui, lui remettant un joujou qu'il devait offrir au petit garçon de la misérable femme qu'on allait soulager.

On arrive dans la mansarde, et pendant que la jeune baronne s'approche de la malheureuse, le petit baron s'approche également du petit malheureux pour lui donner son joujou ; mais celui-ci se recule avec une sauvage maussaderie.

Sa mère le reprend aussitôt vivement :

— C'est mal ce que tu fais là, lui dit-elle, et dépêche-toi bien vîte d'aller demander pardon à celui qui nous donne notre pain.

Le petit pauvre s'approche aussitôt du petit Rothschild en ouvrant de grands yeux stupéfaits ; puis, après l'avoir regardé quelques instants avec curiosité, il se prit à lui dire :

— C'est donc toi, qu'est bon Jésus ?...

Vous comprenez la stupeur des deux femmes à cette demande qui s'expliqua bientôt ! — Matin et soir, la pauvre ouvrière faisait adresser par son fils une prière au bon Jésus pour qu'il leur envoyât du pain ; et comme sa mère venait de lui dire que c'était cet enfant qui leur en apportait, du pain, il en avait déduit que c'était le bon Dieu ; tandis que ce n'était que la Charité, sa fille !...

De là à Thérésa dont on parle tant en ce moment, il y a un grand pont ; mais nous allons le franchir pour que je puisse vous dire que nous devenons fous tout à fait à Paris en ce moment ; ainsi croiriez-vous que cette prima donna de l'Alcazar est très-recherchée pour chanter dans les plus grands salons : on la paye très-cher, c'est certainement la seule raison qui lui donne du prix, car je vous avoue, moi, qui ai eu le triste honneur de l'entendre, que c'est affreux plutôt qu'agréable et ignoble plutôt que plaisant ; mais je vais vous raconter la petite soirée où je l'ai entendue.

Un vieux garçon fort riche, voulant faire une politesse aux dames de sa connaissance qui désiraient savoir *de visu* ce que c'était que Thérésa, s'arrangea de façon à avoir un soir cette chanteuse chez lui. Cela lui coûta bien mille francs, s'il vous plaît, un peu moins que la Patti et beaucoup plus que les grands artistes du jour ! Donc, il convia un escadron de dames qui arrivèrent enchantées *in petto*, mais portant un collet très-montant au physique et au moral : aussi quand Thérésa parut, décolletée jusqu'à la ceinture et la bouche souriante jusqu'aux oreilles, elle éprouva un embarras véritable :

— C'est drôle, dit-elle à *mezzo voce* à celui qui lui donnait le bras, le cœur me bat... me bat tout de bon... ; à l'Alcazar ça m'est égal... mais ici toutes ces femmes... »

Et en effet, le froid regard que toutes ces dames lui jetaient lui montrait bien qu'il y avait un rempart de glace entre elles. Elle chanta, à mon avis, fort mal, absolument comme une femme avinée du pilier des halles. Puis, entre chaque chansonnette, elle se retirait dans un petit salon qui avait été préparé pour elle, et où tous les hommes la suivaient... Et ces messieurs viendront prêcher la morale à leurs femmes ou à leurs filles, sans se préoccuper si une semblable conduite ne doit pas donner très-fort à réfléchir à celles-ci : car enfin s'éloigner des femmes comme il faut pour se rapprocher de celles qui ne le sont pas, n'est-ce pas d'un bien fâcheux exemple !...

Le duc de Galiera, à une très-grande soirée, où étaient de très-grandes dames, a voulu aussi avoir Thérésa, et on dit

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

même..., mais je m'arrête, car je parlerais trop, et trop parler nuit, dit-on aussi.

En ce moment, Paris s'amuse ; on danse un peu partout, depuis les hauteurs officielles jusqu'au plus petit degré ; c'est le carnaval et on montre qu'on s'en souvient, car les bals costumés surtout se comptent par douzaine. Or, dans un de ces bals, il fut dit un bien joli mot par un certain marquis de très-vieille roche.

C'était chez un de nos financiers millionnaires. Ce même marquis y portait un habillement provenant de la défroque de ses aïeux; le tout pailleté : habit, veste, culotte, enfin d'un très-joli effet, du moins pour qui aime la couleur locale ; mais sans doute cette couleur plaisait peu au maître de la maison, qui se prit à dire à son invité d'une façon fort peu courtoise :

« — Quel diable de costume avez-vous donc là, M...? il est tout drôle !...

» — C'est un habillement de marquis d'autrefois et qui a appartenu à mon grand-père, répondit celui-ci en saluant. Puis il ajouta avec un léger sourire : Je crois, cher monsieur, que, si tous ceux qui sont ici avaient mis l'habit de leur grand-père, comme moi, ce ne serait pas le mien que l'on trouverait le plus drôle?»

Le monsieur fit promptement demi-tour en entendant ces paroles, puis il s'éloigna au plus vite, saisi d'un frisson, à la seule pensée de la métamorphose que subirait son costume si cet horrible cas se présentait.

Ce dont on peut tirer cette morale : c'est qu'avant tout, il faut être poli, même quand on est cousu d'or et surtout quand on reçoit les gens chez soi.

La baronne DE V...

PÊLE-MÊLE

La série des grands bals officiels poursuit joyeusement son cours. Celui de l'hôtel de ville a été des plus brillants, et cela promet pour le second de la saison. Plus de trois mille personnes se pressaient, dit-on, dans la grande galerie des Fêtes. On remarquait, entre autres personnages, le fils du vice-roi d'Égypte et son ambassade ; l'ambassade de Perse ; M. Mon, ambassadeur d'Espagne ; M. et madame de Metternich, M. et madame de Errazu, madame la duchesse de Cambacérès, MM. de Niewerkerke, du Sommerard, Auber, Victorien Sardou, etc., etc.

L'orchestre, composé de 140 musiciens, était dirigé par Strauss. C'est dire quel entrain a régné durant toute la nuit.

* * *

Une autre soirée a eu lieu, il y a peu de jours, et à celle-là nous devons une mention particulière. Les salons du Palais-Royal se sont ouverts pour la première fois depuis la mort du prince Jérôme, et l'on peut dire que jamais, depuis bien longtemps, on n'avait vu à Paris plus brillante réunion.

L'empereur et l'impératrice sont restés à peu près jusqu'à une heure du matin.

L'impératrice avait une robe de tulle verte toute brodée et toute semée de roses thé, de l'effet le plus doux et le plus délicat. Les plus beaux diamants du monde brillaient au cou, aux oreilles, dans la coiffure de Sa Majesté, et pendaient comme des franges à sa ceinture.

La princesse Clotilde était en tulle rose, avec des feuillages verts bordant sa jupe, serpentant, remontant gracieusement jusqu'au corsage. Des émeraudes, comme on n'en voit guère que dans les contes de fées, se mêlaient à ses diamants pour produire le plus brillant et le plus harmonieux effet.

L'empereur portait l'habit bleu, le gilet blanc, le pantalon blanc. Le prince Napoléon était tout en noir, avec le pantalon collant et les bas de soie.

Leurs Altesses les princesses Mathilde et Anna Murat étaient en blanc.

Madame la duchesse de Morny portait une coiffure et une toilette du goût le plus fin et le plus rare : robe de tulle blanc, relevée de satin mauve, coiffure de bandelettes mauves et de camellias blancs.

Le prince et la princesse Napoléon ont fait les honneurs de leurs salons avec une grâce parfaite. On remarquait la simplicité de bon goût avec laquelle la princesse Clotilde se mêlait à tous les groupes.

Les invités étaient en habits de ville ; les dames, et surtout celles du corps diplomatique, étincelaient de perles et de diamants.

La fête, à laquelle concourait l'orchestre de Strauss, s'est prolongée jusqu'à trois heures, avec la même animation et le même éclat.

* * *

On sait que le 28 février doit voir l'apparition du premier volume de la *Vie de César*, par Napoléon III.

D'après le *Daily News*, le même auteur ferait paraître immédiatement après cet ouvrage, ce qui nous mènerait en 1866, un nouveau livre intitulé : *Henri IV et sa politique*.

La feuille anglaise ne dit pas si le nouvel historien posera ensuite sa candidature à l'Académie française. C'eût été pourtant l'occasion.

* * *

Dans une magnifique et terrible apostrophe, Isaïe s'adresse aux filles d'Israël qui cherchent à être plus belles en s'attachant aux oreilles l'or de la Phénicie et les perles d'Ophir. — « Vous êtes la ruine d'Israël, » leur dit-il. — La *Revue de Paris*, excellente publication qui, pas plus que le *Moniteur de la Mode*, ne tient à s'ériger en prophète, en censeur inflexible des travers et des abus du jour, ne va pas jusqu'à prétendre que des pendants d'oreilles de telle ou telle forme, de tel ou tel métal, soient une cause de dépérissement absolu pour la patrie française. Non, mais sans prendre un ton si sévère pour un caprice de la mode, notre confrère estime, avec raison, qu'il y a bien néanmoins quelque chose à dire sur cet enjolivement nouveau, si vivement adopté par les Parisiennes d'à présent et qu'elles suspendent au-dessus de leur col avec une préférence marquée.

« Il est clair, dit très-bien la spirituelle *Revue*, que les pendants d'oreilles d'aujourd'hui, si charmants quand ils sont portés par les jeunes, sont une vieillerie vénérable, peut-être la même qui suscitait la colère d'Isaïe, et assurément une mode qui nous vient des reliques étrusques du musée Campana. Il paraît qu'on vient d'en jeter dans le commerce de Paris pour une somme de douze millions. Ce ne serait rien, douze mil-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lions, s'il ne s'agissait que de dessins grecs ou latins. Autant ces modèles-là que d'autres, et même ils valent mieux que beaucoup d'autres. Mais, par malheur, on innove dans un sens un peu trop moderne. Ainsi, au nombre des pendants d'oreilles que les faubourgs aristocratiques ont le plus adoptés, on voit deux étriers en or évidemment inspirés par nos mœurs de turf et de steeple-chase.

» Imaginez-vous dans un salon une femme avec des étriers d'or aux oreilles, on dira : — Voilà qui est bon ton; — voilà la fleur de la mode. — Mais seule à seule avec un interlocuteur, à quelle bizarre grammaire ces étriers ne pourront-ils pas donner lieu, si l'interlocuteur est véritablement un homme du jour? Quelles métaphores risquées cet appendice de la vie de cheval ne fera-t-il pas naître? — Après tout, il n'y a réellement rien de gracieux ni d'élégant, on en conviendra, dans le fait d'avoir des étriers à ses oreilles.

» Dans d'autres dessins, on voit une grappe de rondelles d'or qui suggèrent l'idée d'une grappe de pièces d'or, je veux dire de pièces ayant cours, de louis et de napoléons. Cette fois-ci, ce n'est plus l'effrayant prophète hébreu, c'est Juvénal, le satirique romain du temps des Césars, qu'il s'agit d'invoquer. Il a crié, vous le savez, avec la plus louable éloquence et une énergie héroïque, contre tout ce qui peut corrompre l'œil de la femme, et, en première ligne, il plaçait l'or et l'argent monnayé. Ces pendants d'oreilles, qui éveillent la pensée du marché ou du luxe à tout rompre, sont donc encore une chose à condamner.

» Hélas! ce n'est pas tout. En fait de boucles d'oreilles, le grotesque se trouve en ce moment en regard des convoitises. Dans les plus beaux magasins et, par conséquent, dans le beau monde qui va s'y pourvoir, on étale à présent des pendants d'oreilles qui ont la forme d'une paire d'épaulettes de colonel. Est-il donc vrai, ô Parisiennes, vous, qui d'ordinaire avez si bon goût et tant d'esprit dans le choix de ce qui peut vous embellir, est-il vrai que vous consentiez à vous fixer aux oreilles des épaulettes de colonel? Comment combattre une telle tendance? »

La *Revue* espère qu'il suffira de signaler le fait. Espérer ne coûte rien, mais nous doutons pourtant de l'efficacité du remède.

***

Au moment même où l'on annonçait le mariage d'un de nos auteurs dramatiques les plus distingués, M. Félicien Mallefille, éclatait la nouvelle de la mort d'un véritable artiste, Eugène Deveria, qui fut, à son heure, un des plus beaux espoirs du romantisme naissant.

Il faut lire le beau portrait que vient de faire de ce peintre d'histoire un écrivain dont la plume, elle aussi, tient vraiment du pinceau. Théophile Gautier, — on devine bien que c'est de lui que nous voulons parler, — nous reporte vers 1827, date de la naissance artistique d'Eugène Deveria.

« C'était alors un beau jeune homme, de grande taille, d'une sveltesse robuste, à la mine fière et hardie; il portait les cheveux coupés en brosse, des moustaches retroussées en croc, une longue barbe pointue, « effroi du bourgeois glabre ». La barbe, si généralement admise aujourd'hui, paraissait encore à cette époque une chose farouche, barbare et monstrueuse. Mais les peintres romantiques ne tenaient pas à réaliser l'idéal du parfait notaire; ils recherchaient tout ce qui pouvait les distinguer des philistins. Eugène Deveria avait le goût des ajustements fastueux comme un Vénitien du seizième siècle. Il aimait le satin, le damas, les joyaux, et se serait volontiers promené en robe de brocart d'or comme un Magnifique de Titien ou de Bonifazio. Ne pouvant porter tout à fait le costume de son talent, il essayait de modifier l'affreux habit moderne. Ses fracs évasés, rejetés sur les épaules, faisaient miroiter de larges revers de velours, et dégageaient la poitrine bombée par des gilets en forme de pourpoint. Ses chapeaux rappelaient le feutre de Rubens. De fortes bagues avec des pierres gravées pour chaton, d'épaisses chevalières d'or brillaient à ses doigts, et quand il allait dans la rue, un ample manteau drapé à l'espagnole complétait ces élégantes excentricités pittoresques.

» Ces fantaisies de costume sembleraient étranges maintenant, mais alors on les trouvait naturelles : — le mot *artiste* excusait tout, et chacun, poëte, peintre ou sculpteur, suivait à peu près son caprice. »

Élève de Girodet, Eugène Deveria a beaucoup produit, sans tenir pourtant toutes les espérances qu'il avait fait concevoir. Le musée du Luxembourg possède son chef-d'œuvre : la *Naissance de Henri IV*.

***

Ce n'est pas tout vraiment que de songer aux morts, il faudrait aussi ne pas oublier les vivants. Un de nos collaborateurs, M. Xavier Eyma, signalant, il y a huit jours, quelques-unes des œuvres dignes d'attention qui se sont récemment montrées à l'horizon littéraire, a mal rempli sa tâche, et nous tenons à ce qu'on le sache. Il a passé sous silence, — c'était pure modestie de sa part, bien certainement, — un charmant livre intitulé : *Chroniques et fantômes du Nouveau Monde*. Scènes originales et variées, mœurs bizarres minutieusement étudiées, tableau complet de la vie qu'on mène de l'autre côté de l'Atlantique : voilà ce livre. M. Eyma est un peintre fort impartial. Il ne nous dit pas s'il aime ou s'il déteste. Il se contente de découvrir ce qu'il a observé, afin que tout le monde puisse voir comme lui-même. Il se déclare satisfait dès qu'il est parvenu à faire entrer dans les esprits des notions justes. N'est-ce pas le but vers lequel devraient tendre tous les écrivains?

***

Nous parlons généralement avec un certain dédain des peuples chez qui l'on se sert de petits morceaux de bois ou de ses doigts en guise de fourchettes. En France, nous avons toujours été plus délicats et plus raffinés. Cependant, ainsi que le fait remarquer la *Presse*, la fourchette y était encore inconnue en l'an mil. On piquait sa viande avec son couteau. Le couteau, lui, remonte au premier sacrifice et à la première bataille. Il servait à découper à table la chair des victimes dont il avait entr'ouvert les flancs sur l'autel.

Les assiettes ont été d'abord et tout naturellement des tranches de pain coupées en rond. C'est la porcelaine des héros de Virgile dans l'Enéide et des bergers des églogues, celle aussi dont on se servait en France même à la fin du quinzième siècle. Il en est question dans le cérémonial du sacre de Louis XII. Après le repas, on donnait les assiettes à dévorer aux pauvres.

Les serviettes sont venues tard. C'est à Reims que furent faites les premières; on les offrit à Charles VII quand il vint se faire sacrer en 1429. Toutefois l'usage s'en répandit lentement, et n'en devint commun qu'un siècle plus tard. Quelques années avant Charles-Quint, on s'essuyait encore les doigts et les lèvres à la nappe, quand il y en avait.

On sait qu'à cette heure encore les écuelles de la Basse-Bretagne sont des trous pratiqués dans l'épaisseur des tables.

***

Une scène d'un vif intérêt s'est passée à l'avant-dernier bal de l'Opéra. Comme elle a eu pour résultat final une bonne action, elle doit forcément intéresser nos lectrices.

Deux Espagnols regardaient de tous leurs yeux un quadrille

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mme Ernest Carpentier r. Louis le Grand, 37. Modes de Mmes Morison et de Riqles r. de la Michodière, 6.
Coiffures par Hs de Bisterweld Faubg St Honoré, 5. Plumes et Fleurs de Herpin Leroy à la Belle Mariée Rue Montmartre, 130.
Dentelles de F. Monard r. des Jeûneurs, 42. Corsets de la Mme Simon r. St Honoré, 183.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin, 6. Parfums de Violet fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

où se démenaient quatre pauvres diables revêtus d'excentriques costumes tels que seule la tradition de l'Opéra a su nous les conserver.

Le quadrille terminé, l'un des Espagnols, s'adressant au principal de la bande, lui dit :

—Vous paraissez singulièrement vous amuser, mon ami : donnez-moi donc votre recette.

Au lieu de répondre, le pauvre homme se retourne, et l'Espagnol le voit essuyer une larme qui, malgré lui, traçait un léger sillon sur la farine dont son visage était couvert.

— Qu'avez-vous donc? lui dit-il avec un réel intérêt.

— Ce que j'ai, monsieur, lui répond le pierrot d'un ton bourru, c'est que ce matin j'ai enterré mon enfant, et que ce soir je suis obligé de rire.

— Mais pourquoi faire ce métier?

— Pourquoi, monsieur? c'est que ma femme est malade, qu'il n'y a pas de pain à la maison, et qu'en *paraissant gai* je gagne six francs : c'est du pain pour trois jours.

L'Espagnol ne répondit pas, mais il mit la main dans sa poche, et, après l'en avoir retirée, la glissa furtivement dans la poche du pierrot.

Il y avait dix louis dans la bourse qu'il avait donnée au malheureux; c'était une fortune, c'est-à-dire du pain pour plus de deux mois.

***

La viande de cheval commence, paraît-il, à être goûtée comme elle le mérite : après les hippophages de Lyon, voici les hippophages de Paris.

Un banquet a réuni ces derniers au Grand-Hôtel, mais le nombre est peu considérable encore de ceux qui n'ont pas de préjugés alimentaires et qui pensent que le cheval pourrait bien passer dans la consommation, à titre d'aliment auxiliaire. C'est le cas de rappeler le mot attribué par un caricaturiste à un cheval de cabriolet : — *Qu'on nous attèle ou qu'on nous mange, qu'importe! c'est toujours nous qu'est le bœuf.*

Après le repas des hippophages, on parle aujourd'hui d'une réunion intéressante qui aurait lieu aux Frères-Provençaux vers la fin du mois. Les membres de la Société d'acclimatation font préparer un banquet où l'on ne mangera que des viandes et des végétaux exotiques et aussi inconnus que possible. On avait pensé à remplacer les bœufs gras par des chevaux, mais le temps manque. Attendons à l'année prochaine.

***

A propos des bœufs gras, n'oublions pas d'annoncer que ceux de ces intéressants quadrupèdes qui *auront l'honneur* (le mot n'est pas de nous) d'être promenés pendant les jours gras, puis tués et dépecés le mercredi des cendres, se nomment dès à présent le *Vieux garçon*, *Roland* et le *Capitaine Henriot*. Honneur à MM. V. Sardou, Mermet et Gevaërt, qui, de par leurs récents succès, se trouvent ainsi les parrains des trois victimes!...

Robert Hyenne.

THÉATRES

Une véritable solennité a eu lieu samedi dernier, 18 février, à la Comédie-Française. On y donnait la représentation de retraite de M. Geffroy, sociétaire doyen. M. Geffroy, dont le double talent de peintre et de comédien n'est plus à louer, appartenait depuis trente-six ans à notre première scène littéraire; il y avait débuté dans *Andromaque* le 17 juin 1829, et la liste des rôles qu'il a créés depuis lors est si longue, qu'elle pourrait à elle-seule remplir l'espace que nous consacrons aux théâtres. Qu'il suffise donc de dire que, depuis trente ans, M. Geffroy s'est trouvé au premier rang du mouvement littéraire et dramatique de l'époque. Ajoutons, en saluant la retraite d'un de ces acteurs rares qui ont voulu joindre à un vif amour de l'art une irréprochable dignité de vie, que la Comédie-Française et le théâtre contemporain perdent en lui un des hommes les plus estimables, un des meilleurs artistes qu'il nous ait été donné de voir. Sa représentation d'adieu a été d'autant plus intéressante, au point de vue purement artistique, qu'il nous a rendu pour un soir le *Louis XI* de Casimir Delavigne, avec Beauvallet dans le rôle de Coytier. On peut se figurer le succès remporté par les deux artistes.

Nous avons annoncé la mise à l'étude, au Vaudeville, de la pièce nouvelle de M. Octave Feuillet : la *Belle au bois dormant*. Nous aurons à en rendre compte dans notre prochain numéro, et cela nous permettra d'attendre la comédie en un acte de MM. Henri Rochefort et Pierre Véron, reçue au même théâtre sous ce titre : *Sauvé, mon Dieu!* Puisse ce premier-né d'un spirituel écrivain, dont le nom n'a pas encore affronté la rampe, obtenir un succès que nous souhaitons également aux *Roses jaunes*, d'Alphonse Karr, comédie en un acte, *mais* en vers, lue et reçue au Théâtre-Français.

Le début de mademoiselle Vitali, au Théâtre-Italien, a on ne peut plus complétement répondu à notre attente. Le rôle de Gilda, de *Rigoletto*, lui a porté bonheur, et nous avons, d'accord avec tous nos confrères, à constater un de ces succès vraiment rares à notre époque. La voix de mademoiselle Vitali, à vrai dire, est des plus sympathiques, très-élevée en outre et conduite avec beaucoup de talent. Comédienne et chanteuse tout à la fois, la jeune débutante a eu sa bonne part d'une victoire à laquelle ont vaillamment concouru Fraschini, Delle-Sedie et madame de Méric-Lablache.

Pendant que nous parlons du Théâtre-Italien, n'oublions pas de mentionner un fait malheureusement extraordinaire : la préparation d'un opéra nouveau pour la France. On donne aujourd'hui comme prochaine la représentation de l'œuvre du maëstro Graffigna : *la Duchessa di San-Giuliano*, dont les rôles sont confiés à mesdames Charton-Demeur, de Méric-Lablache, et à MM. Fraschini, Agnesi et Delle-Sedie.

De la salle Ventadour au Palais-Royal, il n'y a qu'un pas. Franchissons-le! Aussi bien les *Jocrisses de l'amour* en valent la peine, grâce à MM. Th. Barrière et Lambert Thiboust. Ce n'était pas petite affaire que de bâtir trois actes irréprochables sur un tel sujet, et il faut bien avouer que les deux auteurs, malgré tout leur talent, n'ont pu s'en tirer sans sacrifier à l'exagération. Pour moi, je le dis tout net, ils me paraissent plus dignes de compassion que sujets à raillerie, ces pauvres Jocrisses de l'amour, innocentes victimes que l'amour se fait un jeu de mener par le bout du nez. S'ils sont grotesques souvent, ils sont parfois tragiques aussi : ce côté-là me fait oublier l'autre. Et puis, comme le disait très-bien l'autre jour M. de Pène, ceux auxquels l'amour n'a pas mis son bandeau mythologique sur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les yeux, c'est qu'ils n'aiment pas, et mieux vaut être, en matière amoureuse, un jocrisse qu'un esprit fort. La folie des jocrisses de l'amour est ridicule, soit; mais, toutes les dames le savent, le ridicule est voisin du sublime.

Ces courtes réflexions faites, nous ne demandons pas mieux que de prendre acte du succès recueilli par la pièce de MM. Barrière et Thiboust, dans laquelle ont lutté de verve, comme de coutume, MM. Geoffroy, Hyacinthe, Gil-Pérez, Lhéritier, Priston et mademoiselle Paurelle.

Peut-être vous étiez-vous imaginé qu'il n'y avait plus de mousquetaires possibles, après ceux d'Alexandre Dumas et de l'Opéra-Comique? Erreur! Voici encore, de par MM. Paul Féval et Anicet Bourgeois, le *Mousquetaire du roi*, un jeune gentilhomme, quelque peu cousin de d'Artagnan, non moins brave que son épée, amoureux comme on l'est à vingt ans, qui vient de s'emparer de la scène de la Gaîté et qui semble disposé à s'y maintenir le plus longtemps possible. Il y a de tout dans ce drame : des duels, des scènes d'auberge, des complots ourdis et dénoués, des déclarations d'amour, tout cela mené avec une rapidité, un entrain, une verve qui vous captivent. On ne peut qu'applaudir au talent dont Berton, Brindeau et mademoiselle Lia Félix ont fait preuve en faveur de l'œuvre de Paul Féval. La pièce est montée, du reste, avec ce soin minutieux et intelligent qu'on trouve toujours à la Gaîté.

Nous ne terminerons pas cet article sans dire qu'il est grandement question d'une fête en l'honneur d'Émile Chevé, le vulgarisateur de la musique chiffrée. Ce serait sous les auspices de M. de Morny que s'organiserait cette fête. On couronnera, dit-on, le buste d'Émile Chevé et l'on exécutera une cantate dont les paroles sont de Claude Vignon, et la musique de M. Th. Ritter, le pianiste-compositeur. Toutes nos sympathies sont d'avance acquises à cette manifestation, tardive récompense des nobles efforts d'un homme de génie, qui fut en même temps le plus honnête et le meilleur des hommes.

Robert Hyenne.

LA NOEL SANGLANTE.

(CHRONIQUE NIÇOISE.)

I.

C'était une après-midi du mois de mai de l'année 1621.

Deux hommes gravissaient un sentier, à peine large d'une coudée et qui montait à pic en contournant le flanc de l'âpre colline au sommet de laquelle était juché le château de Thiéry (aujourd'hui une petite ville) entre deux montagnes énormes, l'une la Pinée, l'autre appelée le col du Lo, au milieu des plus sauvages chaînes des Alpes-Maritimes. Ce château de Thiéry, au pied duquel coulait et coule encore, sous prétexte de rivière, un petit torrent nommé l'Ossilagne qui aidait, en ce temps, à rendre sa position plus redoutable, était le séjour préféré des comtes de Beuilles, tout puissants maîtres de ce pays et qui comptaient, également fortifiés par ces formidables bastions alpestres, quatre ou cinq autres châteaux.

Il faisait encore jour sur le versant des collines environnantes; à certains coudes du sentier, par quelques-unes des fissures gigantesques qui s'ouvraient soudainement sur des abîmes insondables à l'œil, on apercevait les derniers rayons du soleil étincelant sur des blocs de glaces presque éternelles dans ces montagnes; mais, au fond du sentier, où marchaient lentement les deux hommes que nous mettons en scène, il faisait nuit presque noire. Ce sentier, en effet, était taillé entre deux masses énormes de rochers le surplombant à plus de deux cents pieds; par endroits, les arbres rabougris qui croissaient au sommet de ces deux murailles géantes entremêlaient leurs branches déjà chargées de pâles feuilles et couvraient de grandes ombres le sol rocheux du chemin.

Les deux hommes marchaient l'un sur les talons de l'autre, le peu de largeur du sentier ne leur permettant pas de se tenir côte à côte. Ils semblaient prendre un soin tout particulier à ne point laisser de distance entre eux. Soit préoccupation d'esprit, soit parti pris de silence, soit enfin qu'ils subissent l'influence de la solennité du lieu où ils se trouvaient, ils arpentaient le terrain depuis près d'une heure, sans avoir échangé une seule parole. De temps en temps ils levaient les yeux sur les hautes tours du manoir qui les narguait, eût-on dit, se montrant ici et là tantôt à portée de leurs bras, tantôt à des distances énormes, selon le caprice de la route.

Parvenus tout à fait au pied du rocher, piédestal du château, nos deux voyageurs s'arrêtèrent tout court devant le filet d'eau de l'Ossilagne, que quelque fonte de neige avait légèrement grossi.

Le plus jeune des deux, un garçon vigoureusement bâti, large des épaules et des reins, au front arrogant, à l'œil vif et fier, portait un costume mi-guerrier, mi-galantin. La longue épée qui battait sa jambe gauche lui séyait aussi bien que la toque à plume flottante qui couvrait son chef. L'épée, il est vrai, eût exigé le casque plutôt qu'une toque, et la toque eût mieux accompagné une écharpe brodée que le rude ceinturon qui ceignait la taille de ce jeune homme; mais, je l'ai dit, la bigarrure de ce costume lui séyait à merveille; on y retrouvait son caractère tout entier : un mélange de soldat bretailleur et de coureur d'aventures de toutes les sortes.

Le jeune baron André de Laval, fils du comte Annibal Grimaldi de Beuil, était, en effet, ceci et cela. Les deux choses allaient à son humeur et à son courage, à sa beauté et à ses goûts de vingt ans. Sur un mot, il tirait l'épée, et ne la remettait qu'à regret au fourreau; un sourire, un regard, le bruit de deux dés dans un cornet l'entraînaient à l'escalade d'une fenêtre ou à l'assaut d'un tripot.

Pour le moment, il était sevré de toutes aventures, et pour avoir imprudemment abusé, dans une récente occasion, de son épée et de son cœur, il venait de compromettre et sa liberté et l'orgueilleuse puissance de sa maison.

Le compagnon de voyage du baron était un homme de vulgaire encolure, un routier dans toute la force du terme; un de ces hommes faits chiens, avec moins d'in-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

telligence peut-être, mais avec autant de fidélité aveugle, à coup sûr, que le plus dévoué d'entre ces animaux dont il avait pris le rôle. Testoris, ainsi se nommait ce serviteur docile, commode et attaché jusqu'à la mort, avait bien une cinquantaine d'années. C'était un morceau de fer de la tête aux pieds, à l'extérieur comme au moral. De même qu'il endossait sa cuirasse, il acceptait une consigne avec laquelle rien n'aurait pu le faire transiger.

Le baron, en voyant les flots gonflés de l'Ossilagne, ne put maîtriser sa mauvaise humeur :

— Ce maudit ruisseau se met-il donc aussi de la partie, et va-t-il nous arrêter dans notre course?

— Je n'imagine pas que si peu, monseigneur, répondit Testoris, doive nous attarder.

Ce disant, le serviteur s'était approché du torrent et y était entré jusqu'à mi-jambe, en sondant le sol ; puis il s'était penché, pour écouter le bruit des flots, en homme qui savait qu'à l'ampleur de leur voix, il se rendrait compte aisément de la profondeur du torrent et de la rapidité de sa course. Il revint bientôt vers son jeune maître et lui dit :

— Nous pourrons nous hasarder, monseigneur; à peine en aurons-nous au delà de la ceinture au plus profond du gué. Et, en montant sur mes épaules, vous traverserez l'Ossilagne à sec...

André ne répondit point; il rêvait. Testoris respecta son silence, que le jeune baron rompit, après quelques minutes, pour demander :

— Crois-tu que je l'aie tué?

— Votre épée, monseigneur, qui lui a traversé la gorge a séparé la tête du tronc. Il n'a pas poussé un cri, pas fait un mouvement; en tombant sur le sol, il s'est rompu le crâne comme un flacon de verre qui se brise.

— Peste soit de ma chance ! murmura le baron.

— Que vous l'eussiez blessé seulement au lieu de le tuer, — c'eût été de même. Mais ce qui eût été à souhaiter, monseigneur, c'est que vous ne fussiez pas allé à Nice, et qu'étant allé à Nice, vous ne fussiez pas entré dans cette maudite maison, d'où j'ai vainement tenté de vous arracher.

— Tu as raison, Testoris ; mais je voulais revoir Béatrice! Dans le ciel sombre de ma vie actuelle, elle est comme une étoile pour moi ! La seule que j'entrevoie dans un tout petit pan bleu — celui de l'avenir!

Pour Testoris ce langage un peu mystique était tout au moins du grec ; il se contenta de fixer sur son jeune maître un regard de compassion et de croire qu'une grande douleur venait, évidemment, de s'exhaler du cœur d'André. Et comme celui-ci avait ponctué sa phrase d'un soupir, Testoris soupira, sans bien se rendre compte du pourquoi.

— A l'heure qu'il est, reprit le baron, et du pas dont nous avons marché depuis la soirée d'hier en quittant Nice, nous devons avoir échappé aux poursuites des amis de ma victime.

— Si même une chose m'étonne, observa Testoris avec beaucoup de sens, c'est que l'on n'ait pas inquiété notre fuite, monseigneur, à juger de l'acharnement que l'on montrait après vous et des cris qui s'élevèrent autour du cadavre de votre jeune cousin.

— Ah! mon pauvre Testoris, je ne suis pas au bout de mes soucis, et c'est maintenant que les blessures de mon cœur vont saigner. Un double remords ronge ma conscience, car je suis deux fois criminel; et le plus grand de mes deux crimes est ma trahison involontaire envers mon père.

— M'est avis, monseigneur, que nous serions mieux dans le castel là-haut qu'ici, pour pourvoir au parti que vous déciderez de prendre.

— Soit!

Le jeune baron et Testoris entrèrent dans les flots glacés de l'Ossilagne et gravirent, en le contournant, le rocher à pic où était juché le château de Thiéry.

II.

Le baron de Laval était loin d'avoir apprécié les terribles conséquences de l'aventure dont il commençait, cependant, à entrevoir la gravité. Il convient donc que nous mettions nos lecteurs au courant des événements qui précédèrent notre rencontre avec les deux hommes que nous venons de mettre en scène sur les bords de l'Ossilagne.

Le comte Annibal de Beuil était le dernier rejeton héroïque de cette orgueilleuse et puissante famille des Grimaldi qui, par sa bravoure chevaleresque, depuis cinq ou six siècles, par ses intrigues politiques, par le talent de quelques-uns de ses membres, avait conquis, sur les rivages de la Méditerranée et au milieu des montagnes, une prédominance presque souveraine, et tenait la balance entre la maison de Savoie et la France, envieuses toutes les deux de ce beau comté de Nice.

Le comte Annibal avait sans cesse présente à sa mémoire l'histoire de ses terribles aïeux : grâce aux uns la France avait possédé le comté de Nice; aux autres, la Savoie le devait. Le comte s'était demandé pourquoi, entre ces deux plaideurs éternels, il ne garderait pas l'huître pour lui? Il avait fait ce rêve de royale ambition en étudiant la formidable situation de ses cinq ou six forteresses, nids d'aigle perdus dans les neiges. En comptant ses immenses domaines, il avait monté, degré par degré, l'échelle de ce rêve, et en avait atteint en quelques bonds le sommet périlleux. Le difficile était de s'y maintenir.

Annibal avait mis au service de son ambition une extrême souplesse et un orgueil dans lequel semblaient s'être résumées toutes les traditions de sa famille. Il s'était peint tout d'une pièce dans la devise qu'il avait adoptée :

Io son el conte de Boglio
Che faccio quel che voglio (1).

Il avait accoutumé son fils à se pavaner dans cet exergue de sa vie et lui avait enseigné, dès le bégaiement de l'enfance, cette insolente réplique dont le jeune baron se vantait à l'oreille même du duc de Savoie, son souverain alors, « que sa famille ne relevait que de Dieu et de son épée ». Cette vanterie de style royal devait leur coûter cher, un jour, au père et au fils; mais en attendant, elle

(1) Je suis le comte de Beuil qui ne fais que ce que je veux.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

était comme une graine qui s'en allait faisant son germe dans l'esprit du populaire.

A l'époque des événements que nous avons à raconter, le comte Annibal de Beuil était gouverneur de Nice pour le prince Charles-Emmanuel de Savoie. Un des caractères remarquables de son administration, fort suspecte et fort surveillée à Turin, était un abandon complet de toutes règles et un relâchement, évidemment calculé, de toutes lois, dans le haut comme dans le bas de son autorité. Les duels, les querelles de tripots et les aventures amoureuses étaient à l'ordre du jour et à l'ordre de la nuit. Les rues étaient pleines de batailles, et le sang qui y coulait, les habitants en faisaient remonter la responsabilité jusqu'au duc de Savoie; — comme c'est la coutume. Annibal affectait de se laver les mains de tous ces désordres, punissait doucement de son chef, ou demandait plus volontiers grâce pour les coupables et l'obtenait souvent. Si bien que les trouble-fêtes et les ennemis du repos étaient tous de son parti; or, comme il y avait bénéfice évident à être de ceux-là, le nombre en augmentait chaque jour.

Sa race avait, parmi les familles de Nice, un ennemi traditionnel, la famille des Caïs de Rora. Un des ancêtres du comte, voulant agrandir ses domaines, avait enlevé d'assaut le château de Bertrand Caïs, et ayant fait celui-ci prisonnier, lui creva les yeux et le fit périr dans les tortures. Barnabo Grimaldi eut beau se repentir, à son lit de mort, du crime qu'il avait commis, et ordonner la restitution de leurs biens à ceux qu'il avait dépouillés, les Caïs ne pardonnèrent pas aux Grimaldi l'attentat dont ils avaient été victimes.

La volonté de Barnabo fut qu'un mariage unît, dès qu'il serait possible, les deux familles. L'occasion s'était présentée plus d'une fois de cimenter cette réconciliation, mais l'outrage était demeuré trop vivant dans le cœur des Caïs pour qu'ils consentissent jamais à pareille alliance, quelque avance qu'eussent faite les Grimaldi pour obéir à la volonté de leur ancêtre; enfin, la haine s'égalisa des deux côtés le jour où Laurent Caïs commit cette odieuse profanation d'entrer dans l'église des Dominicains, où se faisaient les funérailles d'Honoré Grimaldi, le trisaïeul du comte Annibal, de renverser le cercueil où étaient enfermés ses restes, en rappelant aux fils du défunt l'outrage fait à l'un des siens par un de leurs aïeux, et les défiant à venger cette agression de sa part sur un cadavre.

De ce moment, les luttes s'engagèrent sanglantes et incessantes entre les deux familles. Dans une âme hautaine, ardente, énergique comme celle du comte Annibal, une telle haine devait prendre naturellement des proportions gigantesques. Il l'avait prouvé en plus d'une occasion, et se croyait assuré que cet héritage ne faillirait pas entre les mains de son fils André.

Mais le comte Annibal avait compté sans les vingt ans du baron, sans les seize ans et les beaux yeux de Béatrice, la fille de Luigi Caïs, alors intendant pour le prince de Savoie de cette même ville de Nice, dont il était, lui, le gouverneur.

Les deux jeunes gens s'étaient fatalement rencontrés, le soir de la Noël de 1620, devant le porche d'une église, alors que Béatrice y entrait, tenant, comme la blonde Marguerite, son livre d'heures à la main, et toute calme de pureté, pour assister à l'office de nuit. André sortait d'un tripot voisin; il regarda cette belle innocente de la même façon que Faust regarda Marguerite, en victorieux. Ils ne se connaissaient pas. La flamme de leurs yeux se croisa; Béatrice détourna la tête pudiquement. Elle n'entendit pas les malédictions qui se murmuraient autour d'elle, ou, si elle les entendit, elle ne put soupçonner qu'elles s'adressassent à ce beau jeune homme dont le front s'était comme illuminé à son aspect. Béatrice, en levant l'épais rideau qui voilait, comme cela se pratique toujours en Italie, la porte de l'église, toute flamboyante de lumière, et où les têtes ondulaient déjà, pressées comme les flots de la mer, se retourna avant d'entrer et vit le visage de ce jeune homme si près de son épaule qu'elle entendit le souffle de sa respiration. Béatrice rougit, trembla si fort, qu'elle crut défaillir et laissa involontairement tomber le rideau entre elle et sa mère, qui l'accompagnait; elle se trouva une demi-minute en dehors. Ce fut assez de temps pour sentir un baiser brûler sa main et entendre aussi une voix lui dire :

— Qui que vous soyez, je vous donne mon âme et ma vie! Faites-moi l'honneur et la grâce d'espérer que demain je vous reverrai ici, à l'heure du salut.

La mère de Béatrice avait entr'ouvert le rideau pour recevoir dans ses bras sa fille défaillante, avec un masque de pâleur sur le visage. André avait disparu. La foule était si compacte autour des deux jeunes gens, que personne n'avait pu surprendre l'action hardie d'André, ni entendre le mystérieux rendez-vous qu'il avait donné à Béatrice.

Pauvres enfants! que n'étiez-vous venus au monde deux générations plus tôt! Que de sang votre amour eût épargné!

Le jeune baron, élevé dans la haine des Caïs, n'eût pas, certainement, daigné abaisser son regard vers Béatrice, eût-elle été cent fois plus belle, et Béatrice, pour qui le nom de Beuil était le synonyme de crime et de sacrilége, eût préféré mourir plutôt que de laisser les lèvres de cet odieux ennemi effleurer l'épiderme de ses doigts! Mais le hasard avait marié le double éclair échappé des yeux de ces deux inconnus; leur cœur avait reçu le coup de foudre d'une de ces passions soudaines qui ne composent plus avec la raison, ni avec le devoir, ni avec la conscience, et qui immolent deux victimes en leur faisant entrevoir, dans une minute, l'éternité du bonheur.

Un miracle s'était accompli du côté d'André. Au lieu de se rendre au tripot où l'attendaient les dés et les vins d'Italie, il était rentré chez lui rêveur et tout étoilé de poésie, se demandant si le lendemain qu'il avait marqué pour une échéance de félicité arriverait jamais.

Quant à Béatrice, elle avait devant les yeux mille flammes et sur les lèvres ce sourire de la confiance, particulier à la femme qui sent que la vie d'un homme repose en elle. Elle attendait, elle aussi, non pas avec effroi, mais avec impatience, ce lendemain caché dans l'azur et dans l'or du plus beau ciel.

Chemin faisant, et tout frémissants de cette soudaine transformation de leur repos récent en un tumulte dévo-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rant et doux à la fois, André et Béatrice, ignorant mutuellement leur nom, enfonçaient plus avant, par la rêverie, dans leur âme et dans leurs sens cet amour violent dès son aurore. Ce rendez-vous qu'ils s'étaient donné les préoccupait l'un et l'autre et était devenu la pensée dominante en eux, la vie de leur esprit. André se demandait : « Y viendra-t-elle? » Le doute était son lot naturel, tandis que Béatrice avait l'orgueilleuse gloire de pouvoir se dire : « J'irai et il viendra! » André avait bien calculé en assignant pour ce rendez-vous le seuil de l'église et l'heure du salut, dans un pays où rien ne pouvait empêcher une fille de se rendre au salut, pas même la crainte, si elle l'avait eue, de faire une rencontre comme celle que désirait Béatrice.

III.

Il existe encore aujourd'hui à Nice, dans ce pâté de ruelles tortueuses et étroites qui composent la vieille ville, et dans la rue Pairolière, que quelques natifs appellent *Parolière*, ce que d'autres traduisent par rue aux paroles, c'est-à-dire aux commérages; — dans cette rue Pairolière, donc, se trouve un puits qui existait bien avant l'époque où se passe ce récit. Ce puits servait et sert encore quelquefois à alimenter d'eau les habitants du voisinage. A quelques pas de ce puits, au milieu des maisons hautes qui bordent, de chaque côté, cette rue ou ruelle, s'élève une de ces pyramides à cinq ou six étages, à l'aspect misérable et fétide, noire de vétusté; l'escalier, étroit et roide, uniformément usé dans le milieu et du haut en bas des marches, forme comme une sorte de rigole creusée dans la pierre par le pas. On sent que les siècles ont monté et descendu ces marches dont la première n'est séparée du niveau de la rue que par une porte massive chargée d'un lourd marteau de fer, semblable à un battant de cloche, et à sa partie supérieure d'une solide mais grossière serrurerie, dont les barreaux entrecroisés laissent passer ce qu'il y peut passer d'air et de lumière.

A regarder cette maison extérieurement, du pas de la rue et dans toute sa hauteur, à jeter un coup d'œil sur cet escalier ténébreux, on ne soupçonnerait pas qu'en l'année 1620, c'était là le logis d'un fonctionnaire de l'importance de Luigi Caïs de la Rora, et la poésie se refuse à donner un pareil taudis pour nid à une fille aussi belle que Béatrice. C'était pourtant la vérité; même en retirant le poids de deux siècles et demi à cette guenille de pierres, nous ne nous l'imaginerions pas beaucoup plus aimable et souriante qu'elle l'est à cette heure.

Le palais des Grimaldi, dont quelques parties ont été conservées, répondait à l'idée qu'on peut se faire de cette puissante famille. En tout cas, il avait pour lui l'avantage de la position; il regardait en face la mer, et, du seuil de cette demeure au rivage, l'espace était ouvert, le soleil l'inondait, et, en ses jours de révolte, la Méditerranée pouvait lancer ses lames écumantes jusqu'aux pieds du palais et battre ses portes. C'était le seul ennemi à qui les Grimaldi permissent de les venir braver de si près. Cela caractérisait assez bien cette orgueilleuse et chevaleresque famille, alors que celle des Lescaris elle-même, son illustre alliée, s'était réfugiée dans le centre de la ville, non loin de ce taudis où nous avons découvert la logette de cette belle Béatrice de Caïs. Seulement, la demeure des Lascaris, que l'on retrouve intacte encore aujourd'hui, était un palais princier, magnifique perle perdue dans une rue noire et entourée de masures et dont les riches fouillures et les balcons vénitiens sont actuellement un digne objet d'admiration.

Le lieu où s'élevait le palais Grimaldi s'appelle aujourd'hui le Cours, et un triple bouclier l'abrite contre les coups de mer. Quiconque connaît Nice sait que du puits de la rue Pairolière au Cours, en suivant en ligne droite, autant qu'on peut le dire en parlant des rues courbes de la vieille ville, il n'y a guère pour plus de dix minutes de marche, et que le bruit d'une émeute accompagnée d'un vigoureux charivari se pouvait parfaitement entendre d'un point à l'autre.

Or, quelques instants s'étaient à peine écoulés depuis la rencontre nocturne d'André et de Béatrice au seuil de l'église. Chacun d'eux rentrait tout rayonnant de ses rêves et de son espoir, l'un dans ce palais, l'autre dans ce taudis, somptueux pour l'époque, et que nous avons esquissés, lorsqu'un formidable chœur de voix s'éleva dans le voisinage du puits de la rue Pairolière, sous les croisées de l'intendant de Caïs, dont le nom retentissait au milieu des éclats d'un *tutti* d'instruments charivariques; un tonnerre de malédictions avinées monta du pavé aux étages de la maison, et une décharge de pierres en cribla les croisées.

Autant l'administration du comte Annibal de Beuil se distinguait par un laisser-aller assez habilement calculé, autant l'intendant de Caïs montrait dans l'exercice de ses fonctions de droiture et de rigueur; le contraste n'était pas à son avantage aux yeux du public, et la population remuante de Nice, à qui le gouverneur se montrait si indulgent, trouvait excessif et odieux que l'intendant remplît son devoir. Peu à peu la haine contre lui avait pris des proportions inquiétantes, et l'on ne sait à quoi attribuer que le populaire, qui était à peu près certain de l'impunité, eût tant tardé à se livrer à quelque acte de violence sur Luigi Caïs; l'occasion seule paraissait avoir manqué. Il ne fallait qu'une étincelle pour mettre le feu aux poudres; l'étincelle partit de la tête de quelques garnements.

En effet, une troupe de jeunes gens se rendant à un de ces réveillons, toujours en honneur à Nice, trouvèrent close la porte du cabaret où ils allèrent frapper; il en fut ainsi d'un second, puis d'un troisième. Ils apprirent, enfin, que, par ordre de l'intendant, toute permission de régaler le public à la nuit de Noël n'avait été accordée qu'aux cabaretiers qui payeraient une redevance à la caisse de la ville. Plusieurs préférèrent y renoncer. Les jeunes gens, déçus dans leurs espérances, apprirent cette nouvelle à quelques pas de la maison de Caïs. Le rassemblement des mécontents se forma autour du puits; les têtes ne tardèrent pas à s'échauffer; des sarcasmes, on passa aux réclamations à haute voix; des réclamations aux injures, des injures aux manifestations. Le *crescendo* suivait le grossissement de la foule. Bientôt, les boutiques fermées par ordre de l'intendant furent enfoncées, et les casseroles

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

oisives à côté de leurs fourneaux vides passèrent de la cuisine dans la rue et furent utilisées comme elles ne s'y attendaient pas.

Ce bruit formidable tomba comme un sinistre écho pardessus les murailles du palais Grimaldi et réveilla André de son rêve. Le nom de l'intendant arriva distinctement à son oreille et le piqua comme un aiguillon. Il ne pouvait se méprendre sur la cause de ces cris; il ne s'imagina pas que l'enthousiasme populaire y fût pour quelque chose; et, puisqu'il y avait un mauvais parti à faire à Luigi Caïs, André se sentait d'humeur à y mettre son grain. L'amoureux secoua sa poésie, jeta son rêve au vent et courut à ce vacarme comme un soldat à la bataille. En même temps qu'André sortait du palais, deux officiers y arrivaient pour prendre les ordres du gouverneur, afin d'agir contre cette émeute devenue menaçante.

— C'est une affaire de casseroles, répondit le comte de Beuil enchanté de savoir son ennemi aux prises avec un danger; les épées ne sont point faites pour se mesurer avec des broches et des cuillers à pots! Qui a péché par la casserole doit périr par la casserole. Laissez faire. — C'est un jeu d'enfants qui tombera comme l'écume de la marmite.

Ce jeu d'enfants avait pris les proportions d'une petite bataille. Quelques horions avaient été échangés, et André arriva juste pour apporter l'appoint de son enthousiasme turbulent. Il fendit comme un orage la foule qui l'acclama, se trouva à la tête des perturbateurs, et, comme s'il s'agissait d'une redoute à enlever, se lança à l'assaut de la maison de Luigi Caïs, — ce qu'avant son arrivée personne n'avait osé tenter. — L'exemple porta son fruit. Le grincement des casseroles cessa; les coups de pommeaux d'épée et de hache résonnèrent contre la porte qui, bientôt, vola en éclats. Mais, en même temps, les soldats de garde étaient arrivés. Le gouverneur avait bien voulu ne pas donner d'ordre; mais il n'avait pas défendu que les officiers prissent sur eux d'en donner à leurs soldats. Une rixe assez violente s'ensuivit sur les premières marches de cet escalier livré aux assiégeants, rixe à laquelle André prit sa large part en invoquant ses qualités — et beaucoup son épée — pour intimider les opposants, définitivement repoussés et réduits à aller chercher du renfort.

Le jeune baron, tête nue, les habits débraillés, le visage animé par l'ardeur du combat et aussi par la joie d'humilier et de molester un Caïs, escalada les marches de l'escalier, enfonça d'un vigoureux coup de talon la première porte qui lui présenta de la résistance et entra, l'épée au poing, dans une chambre, où le spectacle le plus inattendu s'offrit à son regard.

Sur un siége à moitié renversé, un homme d'une cinquantaine d'années, qu'une heure d'angoisses venait de vieillir de vingt ans, était tombé épuisé, l'œil hagard, à moitié fou. A ses pieds, une femme pâle, haletante, s'efforçait de le rappeler à la vie, pendant qu'une jeune fille, le visage inondé de larmes, couvrait de baisers la tête de ce mort à la raison. André poussa un cri, et son épée trembla dans sa main.

— Mon père! — dit Béatrice en apercevant André — voilà quelqu'un qui va nous protéger et nous sauver!

Béatrice fit un pas pour courir au-devant d'André; deux mains la retinrent : celle de la mère, qui s'était dressée subitement, et celle de Luigi Caïs, dont un éclair traversa le regard.

— Misérable! cria l'intendant en voulant s'élancer sur le baron.

— Ah! le fils d'un Grimaldi! murmura madame Caïs en jetant un sourire de dédain sur André.

Cette indignation et ce dédain à l'adresse du jeune homme en qui elle avait vu tout naturellement un sauveur, et surtout le nom odieux que venait de prononcer sa mère, paralysèrent Béatrice.

Eh quoi! c'était à un implacable ennemi de sa famille, au fils du comte de Beuil, l'auteur peut-être de cet attentat, qu'elle avait donné, dans un élan irrésistible, la première fleur de son âme! Béatrice ne pouvait s'imaginer que ce regard qui s'était croisé avec le sien il y avait deux heures à peine, que cette main dont le contact avait brûlé la sienne, que cette lèvre qui l'avait appelée à un rendez-vous pour le lendemain, l'eussent trompée et trahie! Il y a de la prescience dans la conviction de la candeur; or, je ne sais quoi de généreux, je ne sais quelle espérance la poussa à intervenir entre son père furieux et André.

— N'est-ce pas, monsieur, dit-elle à André, que vous venez ici pour nous protéger et pour nous sauver?

André sentait sur ses talons la meute qui l'avait suivi à la curée de cette vengeance; il hésita à répondre.

— Vous ne dites rien! s'écria Béatrice pâlissant en voyant cette marée montante de visages exaspérés, de bras armés, de regards insolents qui la menaçaient.

Un chœur de rires et de hurlements éclata à ces paroles de la jeune fille. En même temps, Luigi Caïs, sentant la poignée d'une épée sous sa main, la saisit, se dressa comme le spectre du désespoir et se rua sur André comme un tigre sur sa proie.

Le jeune baron fit deux pas en arrière, en croisant son épée, non pas même pour se défendre, mais pour écarter l'arme de Caïs. Celui-ci, ivre de colère, n'entendait ni les supplications de sa fille, ni les rires de ses ennemis; il se porta de nouveau en avant et lança une vigoureuse attaque à André, qui recula encore en écartant la lame de Caïs. A ce moment, un des violateurs de ce domicile, où ils venaient de porter le trouble et le désordre, sortit des rangs et se plaçant brutalement devant André :

— Dans quel but ménagez-vous donc ce coquin?

X. Eyma.

(La fin au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous voici en carême, ce qui ne veut pas tout à fait dire qu'on ne dansera plus, mais enfin le moment des grandes réunions est passé, et l'on doit s'occuper sérieusement des toilettes de printemps.

Pour se renseigner d'une manière certaine sur cet important sujet, il faut en conférer avec une couturière habituée à satisfaire les fantaisies de haute élégance, par exemple madame *Ernest Carpentier*, 23, rue Louis-le-Grand.

Voici les nouvelles dont la primeur nous a été donnée dans cette excellente maison :

En confections de sorties pour toilettes du matin, on portera des paletots-vestes, demi-ajustés, dans le genre du *Roland*. Les basques carrées continueront à être en faveur. Les corsages seront ornés de ceintures ouvragées ; le haut de la taille se remplacera par une guipure. Restent à l'ordre du jour les manches justes, embellies d'une quantité d'ornements en passementerie, franges, ruches et dentelle.

Madame *Ernest Carpentier* emploie en ce moment beaucoup de passementeries perlées d'acier, avec aiguillettes et brandebourgs du même style.

Voici les détails de quelques costumes demi-saison :

Une robe de popeline grisaille, nuances jaspées fer et argent. Jupe garnie, au bas, d'une corde assortie. Corsage et manches ornés de cordes mêlées en perles d'acier. Cordelières arrondies en colliers avec aiguillettes sur les épaules. Ceinture et aumônière assorties.

Autre toilette : robe de taffetas Pompadour, fond marron, avec bouquets de roses et feuillage. Jupe décorée d'une grecque en dentelle noire appliquée, entourée d'une petite frange boule. Corsage garni d'un plastron de dentelle, qui retourne sur les épaules, suivi de la même frange. Sur le devant de la robe, au corsage et au bas des manches, une garniture de boutons ronds en cristal de roche.

Voici maintenant une très-jolie toilette de mariée :

Robe de satin blanc ornée, dans le bas, d'une haute frange de plumes et d'un volant de guipure posé en tunique et remontant sur les côtés jusqu'à la ceinture. Corsage montant, boutons de perles et guipure sur les manches et autour du corsage.

La coiffure composée par la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre, est un pouff de boutons d'oranger, avec guirlandes de jasmin et Sainte-Lucie attachées à la grecque dans les cheveux. Voile très-long, attaché sous le pouff et tombant jusqu'au bas de la jupe.

Nous aurions vivement désiré donner, dès aujourd'hui, un aperçu de ce qui se fera en chapeaux de printemps ; mais la chose est impossible : la saison, singulièrement retardée par le temps de froid et de neige, n'a pas hâté l'éclosion des modèles, auxquels, on peut le dire, il n'a manqué qu'un rayon de soleil.

Mesdames *Morizon et de Riclès*, 6, rue de la Michodière, ne mettront au jour leurs types printaniers que pour la fin du carême.

En attendant, nous pouvons constater le succès de quelques jolis chapeaux de théâtre, créés par ces habiles modistes :

Une capote de tulle rose, recouverte en tulle blanc perlé d'acier ; au fond, des bouclettes de satin rose et un buisson de muguet des bois. A l'intérieur, du muguet, de la blonde et des brindilles d'acier. Brides de satin rose.

Une capote de tulle malines, bouillonné en tuyaux, avec marguerites d'acier posées sur des bandelettes de satin blanc. Au fond, un chaperon en boutons de roses moussues, s'échappant d'un peigne d'acier. A l'intérieur, un pouff en boutons de roses. Brides de satin blanc.

Un troisième chapeau est en crêpe bleu, avec ornements de jais noir. Sur le fond, une touffe tombante de marabouts noirs et un flot de bouclettes de taffetas bleu. A l'intérieur, des myosotis de velours bleu dans un nuage de tulle blanc. Brides de taffetas bleu.

Les coiffures de concert créées par mesdames Morizon et de Riclès ont beaucoup de cachet. Le genre grec et le style *empire* y dominent.

La prédilection accordée à l'acier est devenue une véritable fureur : on en met partout.

On compose, avec cet élément, une grande variété d'accessoires et de bijoux ; c'est ce qui se portera le plus dans les toilettes de ville au début de la saison.

Sur la fin du carnaval, nous avons vu reparaître les coiffures poudrées, pour lesquelles quelques tentatives ont déjà été faites l'année dernière. Rien, cependant, ne nous porte à supposer, quant à présent, que cette mode tende à se généraliser.

Les jupons se maintiennent dans les proportions où nous les avons laissées, lors de nos dernières causeries.

Rien ne pourra détrôner le jupon à ressorts, tant qu'on portera des robes très-longues et très-amples. Ces robes ont besoin d'être soutenues, elles seraient insupportables sans un dessous artistiquement combiné.

Aussi, la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, s'est déjà occupée d'ajuster ses formes aux coupes nouvelles ; elle a décidé que le jupon à ressorts ne boufferait que du bas, parce que les robes *empire* toutes d'une pièce et les confections-vestes ne peuvent supporter de l'ampleur près de la taille. La forme du corps doit se dessiner légèrement dans le haut, autour des hanches. A partir du tiers de la jupe, le volume et le bouffant ne sont plus limités.

Pour les surjupes, il n'est sorte de garnitures que la maison *Creusy* n'emploie pour varier ses effets : dentelle, franges, boules, passementerie, jais, acier, ruches et plis viennent concourir à la décoration des surjupes, devenues aussi luxueuses que les robes elles-mêmes.

Le mois prochain, nous serons en mesure de décrire tous les patrons, pour la saison de printemps, de la maison *Creusy*.

Pour la haute nouveauté, il nous faut attendre Longchamps.

D'autre part, ce n'est qu'après l'exposition de la maison de *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, exposition qui aura lieu aux environs des fêtes de Pâques, que nous pourrons donner à nos lectrices un aperçu des fantaisies élégantes éditées pour toilettes d'enfants.

Depuis quelque temps, on est aussi exigeant au sujet des costumes enfantins que pour les modes de femmes. Peut-être y a-t-il même plus de recherche dans les vêtements de l'enfance.

Les magasins de *Saint-Augustin* se sont livrés d'une manière toute spéciale à ce genre gracieux, et le succès les a récompensés dans leurs travaux. Partout on copie leurs modèles, dont le charme et l'originalité méritent réellement les plus grands éloges.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les étoffes de teintes unies seront en vogue dès les premiers beaux jours. On verra peu de dessins à grandes dispositions.

L'écossais et les couleurs heurtées sont abandonnés, mais on portera encore beaucoup de ponceau, surtout pour les costumes de campagne.

Les capelines sont en faveur ; on ne les abandonnera momentanément que lorsque l'instant sera venu de reprendre les chapeaux ronds.

Nos correspondances de province nous ont apporté déjà une foule de questions au sujet de la forme des chapeaux. Il nous est impossible de répondre d'une manière positive jusqu'à nouvel ordre, mais nous sommes convaincue que les petites formes seront conservées.

Les fleurs des champs s'emploieront à profusion surtout pour les chapeaux ronds. La maison *Herpin-Leroy*, qui les fabrique d'une manière toute spéciale, en a reçu d'importantes commandes.

La dentelle portée en volant autour des châles et des paletots sera toujours le plus élégant des ornements riches.

On prépare dans la maison *Violard*, rue de Choiseul, des châles arrondis et des vestes *Senorita* en dentelle noire et blanche. La veste *Senorita* fait haute nouveauté ; nous lui prédisons tout le succès qu'elle mérite.

L'élégance qui a présidé à la composition des toilettes d'hiver nous fait bien augurer de la saison prochaine. Les créations des beaux jours ont mille raisons d'être plus harmonieuses, les matériaux qui les composent sont variés à l'infini. Les couleurs en demi-teinte, insignifiantes à la lumière, ont beaucoup de charme au grand jour et font mieux ressortir les accessoires, dont le luxe s'augmente et qui seront le sujet de nos prochaines causeries.

Marguerite de Jussey.

CAUSERIE

C'est une manie propre à la vanité de tous les chroniqueurs de s'imaginer et de faire croire que le public qui lit leurs œuvres (quand il les lit), s'en occupe pendant plus d'une seconde et s'en préoccupe assez pour que, de tous les coins du globe, arrivent à ces chroniqueurs des lettres anonymes d'approbation et de critique, des bouquets d'encens et des paquets d'épines qui, les uns et les autres, flattent leur amour-propre. Verges et caresses, ils acceptent tout avec une égale bonne humeur, une égale satisfaction ; leur orgueil y trouve son compte, ils n'en demandent pas davantage.

Je n'ai pas cette faiblesse, mais la sincérité de croire, cela ne fait pas mon éloge peut-être, qu'à la dixième ligne d'un de mes courriers il n'est pas un lecteur qui se souvienne de la première, et, je le dis sans immodestie, je n'ai pas reçu dans ma vie quatre lettres ayant trait à un de mes coups de plume. Allez ! allez ! ô chroniqueurs, mes bons camarades, nous faisons une œuvre de poussière ; autant en emporte le vent ! Je viens de confesser n'avoir pas reçu, dans ma vie, quatre lettres de la part de mes lecteurs, touchant mes humbles courriers. Mais j'en ai reçu trois dont le souvenir m'est resté. L'une, et elle remonte déjà bien loin, venait d'une de mes lectrices de la province qui m'exprimait le vif désir qu'elle éprouvait de venir vérifier par ses yeux la splendeur de quelques fêtes parisiennes que j'avais racontées, et cette aimable femme me demandait quelques conseils sur la manière de vivre honorablement à Paris avec une fortune médiocre et, en même temps, de voir le monde et d'assister à ces fêtes merveilleuses dont l'écho retentit jusqu'en province.

Si je me souviens bien, je lui répondis poste pour poste que, si elle était bien chez elle, dans sa petite province, elle aurait grand tort de la quitter ; que, si les voisins n'étaient pas trop désagréables, elle trouverait plus d'agrément à vivre au milieu d'eux, et qu'avec un peu d'esprit, elle y brillerait bien plus qu'à Paris avec une fortune d'esprit ; — mais que, si c'était parce que ses voisins n'étaient pas tolérants ni tolérables qu'elle voulait les quitter, le plus sûr était de rompre avec eux, — moyen excellent pour assouplir les gens. — Je disais encore à mon aimable correspondante que les fêtes de Paris ne sont véritablement belles que pour les femmes qui ont la fortune et les diamants nécessaires pour contribuer à leur splendeur et pour les gens qui en entendent parler. Quant à ceux ou à celles qui ne s'y faufilent que pour être éclaboussés, le mieux pour eux est de s'en rapporter aux chroniqueurs qui en ont ouï parler et qui ont l'avantage sur le commun des narrateurs de savoir ajouter souvent beaucoup d'exagération et quelquefois un peu d'esprit au récit de ceux-ci.

Voici à peu près ce que me disait ces jours derniers une dame qui, invitée au bal du prince Napoléon, s'enfuyait de Paris pour ne point être tentée d'y assister. « Que voulez-vous, soupirait-elle en garnissant sa petite valise de voyage, je ne possède encore que pour une vingtaine de mille francs de diamants ; quelle figure ferais-je et quelle figure me ferait-on dans un bal où l'auguste maître de maison a dépensé, dit-on, pour 10 000 fr. de fleurs, pour 27 000 fr. de sandwiches, pour 7 ou 8000 fr. de bougies, sans compter le reste en proportion ! On ne me verrait pas, donc je ne verrais rien ! Je préfère m'enfuir, car si je reste à Paris, la démangeaison me prendra peut-être d'aller à cette fête qui sera évidemment magnifique (en effet, elle fera époque), — et pour rien au monde je ne voudrais me sentir humiliée, même à mes propres yeux ! » — Mais, dis-je à ma charmante raisonnable, pourquoi, ayant la force de faire ce que vous faites, ne vous montrez-vous pas complétement forte, en restant à Paris, sans aller à ce bal ? — « Malheureux ! s'écria-t-elle en poussant le fermoir de son sac, ne savez-vous donc pas que la femme vraiment forte et vraiment raisonnable est celle qui ne s'expose pas au danger de la tentation, que la femme qui cherche à braver la tentation y succombe infailliblement. Notre force, c'est de savoir reconnaître notre faiblesse et de lui rendre hommage. »

Ce trait me manquait à l'époque où j'écrivis à mon aimable provinciale ; mais si elle me fait l'honneur de lire encore mes *courriers*, elle trouvera dans le court dialogue que je viens de rapporter un argument pour la fortifier dans les excellents conseils que je me vante de lui avoir donnés, — entre autres, en l'engageant à rester dans sa bonne petite ville. C'est par là que les gens sensés finissent toujours ; heureux, donc, quand on peut commencer apr la fin !

Le bal du prince Napoléon n'est pas le seul qui aurait pu engager une provinciale à fuir Paris, si elle avait voulu imiter la femme *forte* dont je viens de citer la conduite. Sans compter les bals des Tuileries, qui sont comme un cénacle un peu étendu, il y a les fêtes de l'hôtel de ville où les choses se passent tout aussi splendidement qu'ailleurs, bien que le nombre des invités y soit plus considérable qu'en aucun autre lieu, et puis les grands bals des ministères, pour la plupart costumés. Et ce n'est pas une petite affaire qu'un costume pour de tels bals où

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche N° 7.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Toilette de ville (voyez la description page 2 de la couverture).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

certaines femmes se déguisent littéralement en diamants, en saphirs, en perles, en émeraudes. Je ne serai nullement étonné d'apprendre, un de ces jours, que madame X ou mademoiselle Y a fait descendre du ciel quelques étoiles ou la lune ou le soleil. Plus d'une a dû le demander déjà, l'exiger peut-être. Si on n'a pas encore pu donner satisfaction à de tels désirs, c'est faute de moyens matériels ; mais, patience ! on parviendra à les trouver. Je vous demande un peu ce que pourront faire à Paris des femmes qui ne possèderont pas pour un million de diamants ou de perles ? S'enfuir au plus vite, si elles ont peur de n'avoir pas la force de résister à la tentation de se fourvoyer dans un bal où elles passeront pour être les femmes de chambre des dames qui ont pour un million de diamants.

Il y a bien un moyen de lutter contre les parures en soleil, en étoiles ; — mais avisez-vous de conseiller ce moyen aux femmes jeunes, belles, élégantes naturellement ! Elles vous toiseraient du haut en bas et vous enverraient aux gémonies. Décidément, le mieux pour elles est de s'enfuir, puisque c'est un signe de force.

J'ai dit que dans ma carrière de chroniqueur — qui ne date pas du déluge et qui n'est, à tout prendre, que très-accidentelle — j'ai dit que je n'avais reçu en tout que trois lettres à l'occasion de mes articles. Je viens de raconter tout ce que m'a inspiré la première de ces épîtres. Voici la réponse que j'ai à faire à la plus récente de ces lettres, que m'a attirée mon dernier *courrier*. Si l'on veut bien s'en souvenir, je parlais d'un mien ami qui se livre à l'exercice des sentences et des maximes philosophiques dont il se propose de composer un volume. Là dessus grande colère d'un lecteur — je soupçonne que c'est une lectrice — qui me demande si tout un chacun n'a pas le droit d'écrire et de jeter ses pensées sur le papier, de les livrer à l'impression, puis à la publicité ? — Quant au droit, je ne le conteste pas ; mais j'ai à mon usage, sur ce sujet, une application que je ne suis pas fâché de trouver l'occasion de mettre au jour.

Je ne comprends pas que des gens qui ne sont nullement forcés d'écrire par métier ou par devoir, perdent leur temps en se donnant le mal de le faire. Il ne peut pas être de la littérature comme des arts d'agrément dont les jeunes gens et les jeunes filles se parent dans le monde. Les littérateurs et les poëtes de salons sont la peste, non-seulement de la littérature, mais des salons même, et ils travaillent, sans paraître s'en douter, à la perte de cette littérature qu'ils aiment évidemment, et qu'ils honorent puisqu'ils veulent y prendre rang. Le gros du vulgaire, qui sait déjà à peine distinguer la musique d'amateurs de la musique d'artistes, confond abominablement les deux littératures, celle des vrais écrivains et celle des poëtes de salons.

De là, une foule de préjugés et une foule de sots jugements.

Ceux qui se sentent ou se donnent le goût d'écrire ainsi, le devraient faire pour leur propre plaisir. Ils rendraient plus de services aux lettres en se posant dans le monde en propagateurs et en défenseurs intelligents et pénétrés de la littérature, au lieu de s'attacher à courir après de petites réputations que leur font de petites filles étourdies et de vieilles femmes sourdes, et de s'y camper avec des rivalités absurdes.

Voilà ce que je suis obligé de répondre à mon correspondant ou à ma correspondante anonyme. Je sais bien à l'avance que je ne le satisferai pas ; mais qu'y faire ? Il lui reste la vengeance. Laquelle ? Contre moi la vengeance est si facile que je me garde de l'indiquer. — J'aime mieux terminer mon *courrier* d'aujourd'hui en rapportant le petit dialogue suivant, surpris en écoutant derrière une porte :

Un père (*sévèrement*). — Monsieur mon fils, vous êtes criblé de dettes ; vous empruntez de l'argent à tout le monde...

Le fils. — C'est afin d'en avoir.

Le père. — Mais, pourquoi ne le rendez-vous pas quand je vous en donne, moi ?

Le fils. — Pour ne point paraître avoir emprunté ; emprunter étant une si vilaine chose, comme vous venez de le dire, et qui peut nuire à la position d'un homme dans le monde !

Avant de tirer l'échelle, je tiens aussi à vous raconter la petite anecdote que voici et qui est d'assez fraîche date dans la ville de R... — On avait proposé en mariage à un jeune homme de l'endroit une jeune fille qui lui revenait assez. Par ce temps de prosaïsme et de positivisme où nous sommes, on dut faire valoir auprès du jeune homme et mettre en ligne de compte une succession assez rondelette d'une des parentes de la jeune fille, laquelle parente était retirée dans un couvent et devait, disait-on, infailliblement prendre le voile. Il arriva que notre jeune épouseur, ayant dû faire une visite à la parente en question, s'éprit d'elle et l'épousa au lieu de l'autre.

Quelqu'un ayant l'esprit tourné aux maximes moroso-philosophiques, pourrait bien, de cette aventure, tirer l'axiome suivant : — la ligne droite est le plus court chemin de la pauvreté à la fortune.

X. Eyma.

PÊLE-MÊLE

La comédie, qui est redevenue de mode l'hiver dans les salons, a eu, ces jours derniers, les honneurs d'une magnifique soirée donnée chez madame Périère-Pilté, en même temps qu'avait lieu au ministère des affaires étrangères un grand bal costumé.

Sur le programme de la représentation offerte par madame Pilté on lisait : *Théâtre de Madame, rue Monsieur*. La comédie, représentée devant un parterre tout garni de toilettes blanches et roses, a été très-applaudie. Mademoiselle Fargueil était chargée du principal rôle ; c'est dire avec quelle perfection ce rôle a été joué.

A l'hôtel des affaires étrangères, le travestissement le plus original était porté par une grande dame costumée en serrure. Cherchez ce que peut être un déguisement en serrure ! C'est pour nous une énigme dont nous renonçons à trouver la clef.

* * *

Le second bal de l'hôtel de ville a été, ainsi que nous nous y attendions, plus brillant encore que le premier, si c'est possible. Il y a eu cela de particulier, qu'on y a officiellement annoncé le mariage de la deuxième fille de M. le préfet de la Seine, la belle mademoiselle Valentine Haussmann, avec le vicomte de Pernetty. Mademoiselle Haussmann portait à la main le bouquet blanc des fiançailles, et les deux heureuses familles qui vont s'allier dans de si brillantes et souriantes conditions, recevaient les félicitations de tous. Le mariage est fixé au 14 mars.

* * *

L'inauguration du concert des Beaux-Arts, sous la direction

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

artistique de Roger, pour la partie vocale, et de M. Debillemont, pour la partie instrumentale, s'est accomplie avec bonheur. On y a entendu d'excellentes compositions, merveilleusement interprétées, mais qui auraient, toutefois, produit encore plus d'effet si elles eussent été exécutées dans une salle mieux constituée au point de vue de l'acoustique. Il y a sous ce rapport, dans le local de M. Martinet, des défectuosités auxquelles on ne manquera pas d'apporter remède; nous le désirons d'autant plus vivement que le succès de l'entreprise en dépend dans une certaine mesure.

La soirée avait commencé par un prologue d'ouverture, rimé tout exprès par M. Théodore de Banville et récité par Roger. L'interprète s'est élevé à la hauteur du poëte, qui lui-même, en cet épithalame de la musique épousant la peinture, a su tenir son vers à la hauteur du sujet. La fin surtout du morceau est admirable. On en peut juger par les derniers vers :

Écoutons la musique! a dit le grand Shakspeare :
Un pur souffle d'amour dans sa grâce respire;
Elle dit : « Charité, pardon, calme, devoir. »
Elle nous rend meilleurs, car elle nous fait voir
Comme un reflet de la vie éternelle,
Et chaque son qui meurt nous touche de son aile
En nous laissant troublés d'un mal délicieux,
Comme un ange éperdu qui s'enfuit dans les cieux!

***

La musique de chambre est une belle chose... mais il faut convenir avec M. X. Feyrnet, de l'*Avenir national*, que la mise en scène n'en est pas gaie. Ces quatre ou cinq messieurs, tout de noir habillés, au visage un peu sombre, qui s'asseoient gravement et solennellement devant leur pupitre, semblent se préparer à accomplir quelque œuvre austère et même funèbre. La musique est une fête cependant : aux fêtes conviennent le sourire, la grâce, les fleurs, la parure; fleurs et parure, sourire et grâce aussi, sans doute, nous allons avoir tout cela. — Eh! quoi, M. Alard va s'habiller de couleurs tendres? M. Franchomme prendre l'air aimable, et M. Casimir Ney se couronner de roses? Non, nous allons tout simplement avoir un quintette de dames ou plutôt de demoiselles. Violon, mesdemoiselles Boulay et Castellan; alto, mademoiselle Biot; violoncelle, mademoiselle de Try; piano, mademoiselle Champain.

On comprend bien que nous savons trop ce qu'on doit à des dames et à des artistes pour ne pas souhaiter de grand cœur aux cinq fées du quintette un succès à rendre jaloux tous leurs concurrents. Mais nous ne nous dissimulons pas ce qui, le cas échéant, peut nous arriver. On l'a dit, il n'y a que le premier pas qui coûte : or, si le premier pas réussit, le quintette pourrait bien devenir un orchestre, et voyez-vous d'ici un orchestre féminin exécutant, sous la direction d'une dame exercée au maniement de la baguette, les symphonies de Beethoven et de Mendelssohn?... Voilà évidemment le complément naturel de la musique de l'avenir!

***

Autre révolution, toute faite celle-là. Les femmes se sont coiffées à la grecque, à la romaine, à la chinoise; elles se coiffent à présent à la... ma foi je ne sais comment dire. Il y a des boucles, des frisons, des fleurs et des rubans, pas mal de désordre, un peu d'ébouriffement : c'est très-gentil, mais c'est tout à fait indescriptible et prodigieusement compliqué. Pour réussir ce petit désordre-là, il faut une heure au moins et une main joliment exercée. Demandez aux dames pourquoi elles se font coiffer ainsi? pas une ne pourra vous le dire; mais les coiffeurs le savent bien. Un d'eux a trahi le secret. « La coiffure des femmes était dans ces derniers temps d'une simplicité charmante, a-t-il dit dans un moment d'oubli; nous allions devenir inutiles. C'était une question de vie ou de mort : nous avons inventé la coiffure actuelle, et nous voilà indispensables. » Cela s'appelle, en bon français, un aveu dépouillé d'artifice.

***

Un journal allemand signale une mode nouvelle : les dames, dit-il, mêlent aux fleurs et aux rubans de leurs chapeaux de petites épées, de petits poignards, voire des pistolets et des révolvers en miniature. Où cette fantaisie belliqueuse fait-elle des siennes? On néglige de nous l'apprendre. A Berlin, sans doute, où les grandes victoires remportées sur les Danois auront grisé les imaginations féminines.

***

Faisons trêve un instant aux propos légers et entrons dans le domaine de l'histoire, non de l'histoire aride et grave qui ne peut convenir qu'aux savants, mais de cette aimable et poétique histoire qui, fidèle au précepte du poëte, sait, avant tout, mêler l'agréable à l'utile.

La plupart de nos lectrices ignorent peut-être que la découverte de l'éther sulfurique remonte au xve siècle, et surtout que cet agent médical a sa légende, ni plus ni moins que la pierre philosophale et la cathédrale de Strasbourg.

Vers 1420, raconte notre confrère Sam, un alchimiste du nom de Basile Valentin, fit grand bruit d'une panacée qu'il venait d'inventer, qu'il fabriquait avec de l'alcool et du vitriol, au moyen de laquelle, disait-il, il pouvait guérir tous les maux imaginables et qu'il nommait *huile de pérennité*; elle dissipait surtout la mélancolie et les humeurs noires, voire la démence. Ce fut l'un des derniers remèdes qu'on essaya pour guérir l'infortuné Charles VI. L'*huile de pérennité* parut d'abord soulager le monarque, mais il n'en mourut pas moins à quelque temps de là, et Basile Valentin et son remède retombèrent dans l'oubli.

Un siècle après, un autre alchimiste allemand, Valerius Cordus, mis sur la voie par la découverte d'un manuscrit de Basile Valentin, fit bouillir un mélange d'alcool et d'acide sulfurique, et remarqua qu'il se produisait par cette opération un liquide extrêmement volatile et très-inflammable, auquel il donna le nom d'*huile de vitriol dulcifié*. A l'exemple de l'empirique français, il le vanta comme remède à tous les maux.

La légende allemande présente à sa manière la précieuse découverte; la poésie et le drame s'y coudoient : c'est dire que l'amour y joue un rôle.

Valerius Cordus, rapportent les traditions allemandes qui ont popularisé son nom, quoique fils d'un pauvre marchand de drogues, aimait éperdument la fille du comte de Henneberg, dont semblaient le séparer à jamais la grande naissance et une fortune considérable. Tout à coup, le comte se vit atteint d'une manie farouche qu'on ne manqua point, comme il était d'usage à cette époque, d'attribuer à un maléfice, et on recourut à tous les exorcismes connus sans pouvoir chasser les mauvais esprits qui tenaient le malade en leur possession. Valerius Cordus se présenta hardiment, s'engagea à guérir le comte et offrit sa propre tête comme garantie du succès de la cure qu'il jurait de mener à bonne fin. On accepta les offres de Cordus, et on l'enferma à Vienne dans une tour où l'on tenait prisonnier le fou, qui, durant ses accès, avait déjà tué sept ou huit personnes.

Deux mois après cette incarcération, Valerius Cordus sortit de sa prison avec le comte parfaitement guéri, en apparence, du moins, et qui, appuyé sur le bras de l'alchimiste, déclara

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qu'il prenait pour gendre celui à qui il devait son retour à la raison.

En effet, à trois mois de là, le mariage de Cordus et de Gertruid de Henneberg se célébra avec une grande pompe, et, suivant les coutumes de l'époque, tous ceux qui assistèrent aux noces conduisirent en cortége les mariés à la chambre nuptiale.

Le lendemain, quand les femmes de l'épousée entrèrent chez elle, elles la trouvèrent sanglante et morte entre les bras de son mari également assassiné. Le vieux comte de Henneberg, assis dans un fauteuil et appuyé tranquillement sur son épée à deux mains, regardait avec un rire sinistre et insensé les deux cadavres.

***

Le dindon n'a guère en France qu'une popularité de saison. En Amérique, c'est le gallinacé national et la volaille sainte : originaire des régions septentrionales du nouveau monde, il est très-goûté surtout par les gens du Nord, et toute fête religieuse ou civile est un prétexte à hécatombes. Chaque famille fait rôtir son dindon, comme chez nous, après la messe de minuit, chaque ménage fait griller son boudin.

Le jour des *Actions de grâces*, trente tonnes de ces volatiles ventrus ont été envoyées à l'armée du Potomac seulement, et les soldats, plus religieux que les augures romains, n'ont jeté dans le fleuve, si nous en croyons la *Presse*, que les os et les pattes des oiseaux patriotiques. A Noël, ç'a été un massacre biblique : il y a eu des contrefaçons sur la place.

Chez nous, le dernier dindon classique s'est mangé le soir du mardi gras, et une chanson joyeuse a été la seule oraison funèbre prononcée sur la tombe truffée. Le premier dindon apparut en France dans des circonstances plus tragiques. Il fut servi sur la table de Charles IX, quelque temps avant la nuit de la Saint-Barthélemy, introduit en Europe par les révérends pères de la compagnie de Jésus.

Que dites-vous, lectrices, de cette petite leçon d'histoire inspirée par ce simple volatile qu'on appelle un dindon? Pour nous, nous vous l'avons offerte, dans la persuasion qu'il n'y a pas de sujet indigne en matière d'histoire.

Robert Hyenne.

THÉATRES

Après un déluge momentané de nouveautés, nous voici en pleine période de reprises. La part faite à la *Belle au bois dormant* ainsi qu'à la *Flûte enchantée*, il ne reste plus en présence que des pièces dont nous avons parlé déjà, des œuvres sans importance ou même négatives que nous ne voulons pas même mentionner, ou, comme nous venons de le dire, des reprises destinées à faire prendre patience au public, en attendant l'heure d'éclosion de quelques nouveaux succès.

L'Opéra, qui prépare toujours l'*Africaine* et qui se voit forcé de laisser reposer un peu M. et Mme Gueymard, c'est-à-dire d'interrompre momentanément le cours des représentations de *Roland*, l'Opéra vient de nous rendre la *Muette*, avec Villaret, Cazaux, Warot, mesdemoiselles Marie Battu et Eugénie Fiocre. Cette composition, tout en laissant à désirer sous quelques rapports, n'en a pas moins valu au chef-d'œuvre d'Auber un accueil auquel, plus heureux que beaucoup d'autres ouvrages, il n'a pas cessé d'avoir droit.

Au Théâtre-Italien, rentrée de mademoiselle Frezzolini dans *Lucia*, de Zucchini dans *Don Pasquale*, et continuation des débuts de mademoiselle Vitali dans *Rigoletto*, après une indisposition qui, heureusement pour la jeune et charmante artiste, n'a pas eu de suites graves.

A l'Opéra-Comique, dernières répétitions du *Saphir*, de Félicien David, qui promet de remplacer honorablement sur l'affiche le *Capitaine Henriot*.

Il paraît que le titre définitif du drame qu'achève en ce moment M. Ponsard, à destination de la Comédie française, est décidément : *Madame Tallien*. Il n'est pas possible de déposséder plus dignement *Maître Guérin* de la place qu'il occupe, et M. Ponsard ne saurait se plaindre de venir après M. Augier.

Disons maintenant, pour en être quitte avec les succès du passé, que l'Odéon, qui n'a pas la prétention de sacrifier aux modes du jour, a cru devoir se parer de nouveau des *Plumes du paon*; ajoutons que le Châtelet, peu favorisé par les *Mystères du vieux Paris*, a demandé un peu de verdeur à la *Jeunesse du roi Henri*, et prenons acte de ce que les *Bohémiens de Paris* ont de nouveau accaparé la scène de la Porte-Saint-Martin, qui va nous fournir, heureusement, l'occasion de raconter la *Biche au bois* et ses incomparables féeries.

Mais puisque nous voici « au bois », on comprendra que nous n'en sortions pas sans avoir dit un mot de la *Belle au bois dormant*, un des événements de la semaine.

La *Belle au bois dormant*, c'est sous ce titre poétique et gracieux entre tous que nous arrive du Vaudeville un drame en cinq actes et huit tableaux. Il est vrai que cette œuvre est signée d'un nom qui explique tout, celui de M. Octave Feuillet, un vrai poëte, au talent sympathique, plein de fraîcheur et de jeunesse, un ami des vieux contes et des vieilles légendes. Il ne s'agit guère aujourd'hui, comme on pourrait le croire, de l'admirable conte de Perrault, qui charma notre enfance; M. Octave Feuillet n'en a pris que le titre, à l'ombre duquel il a, avec son esprit distingué et sa grâce habituelle, déroulé toute une grave histoire qui tient à la fois du drame et du roman. N'espérez point revoir ces grands bois, mystérieux asile des fées, où les princesses dorment cent ans, attendant le prince Charmant qui doit les délivrer. Hélas! il n'y a plus de fées, les princesses ont autre chose à faire que de dormir, et les princes eux-mêmes, moins heureux que M. Feuillet, ont perdu ce talisman magique, le charme, qui faisait leur pouvoir. Notre époque est réaliste avant tout et bientôt peut-être la poésie, qui n'est déjà qu'un mot, passera-t-elle à l'état de fantôme. Pour le moment, elle a trouvé en M. Octave Feuillet un hôte généreux, elle a pris place à son foyer, et de leur collaboration est né un drame, dont l'action se passe dans un coin de cette Bretagne si chère au poëte et si féconde en curieux souvenirs.

L'œuvre nouvelle de M. Octave Feuillet, bâtie sur une idée généreuse, mais surannée, a dû à cette dernière circonstance de ne pas trouver au Vaudeville un accueil aussi chaleureux que ses précédents ouvrages. Ce n'est point une chute, tant s'en faut, mais ce n'est pas non plus un grand succès; il y a là seulement une pièce intéressante, remarquablement jouée, et que voudront voir certainement toutes les dames amies du talent distingué et charmant de l'auteur du *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lamoureux Imp. r. Lacépède, 38. Paris

Ad. Goubaud. Ed. à Paris.

772

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon Gagelin r. de Richelieu, 83 _ Modes d'Alexandrine Rue d'Antin, 14.
Costume d'Enfants de la Mon A. St Augustin, rue Nve St Augustin, 45 _ Coiffures de Hs de Bisterweld Fg St Honoré, 5.
Dentelles de F. Monard, r. des Jeûneurs, 42 _ Corsets de la Mon Simon r. St Honoré 183.

Fleurs de Mon E. Coudré, Mon Gilman, rue de Richelieu, 104. | Sous-jupe acier de la Mon E. Creusy rue Montmartre, 133.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon Chaussée d'Antin, 6. | Parfums de Violet fr de S. M. l'Impératrice r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le Théâtre-Lyrique a enfin donné la première représentation du chef-d'œuvre tant attendu : la *Flûte enchantée*, musique de Mozart, paroles de MM. Nuitter et Beaumont. Les deux librettistes, disons-le à leur honneur, ont respecté l'ordre des morceaux.

C'est dans un estaminet que Mozart, au dire d'un de ses biographes, a conçu les plus beaux morceaux de *Don Juan*, de la *Flûte enchantée* et de son admirable *Requiem*, au milieu d'un nuage de fumée et tenant en main une queue de billard; c'est dans un café de Prague qu'il composa le quintette du cadenas *Hum, hum, hum, hum, hum* de la *Flûte enchantée*; il entreprit la composition de cet ouvrage dans un état de maladie qui le consumait et prenait de jour en jour un caractère plus alarmant. Il livra pour rien sa partition au directeur du théâtre de Vienne dont les affaires étaient en très-mauvais état. Il lui interdit seulement d'en donner des copies, se réservant comme bénéfice le prix de la vente de sa partition à d'autres théâtres si l'ouvrage réussissait; mais, au mépris de ses promesses, le directeur du théâtre en avait vendu des copies, et Mozart en apprenant cet acte de friponnerie se contenta de dire : *Le coquin!* L'ouvrage fut représenté pour la première fois au théâtre de Vienne, le 30 septembre 1791. Il en fut donné cent vingt représentations de suite. Mozart mourut cette même année, le 5 décembre, âgé seulement de 36 ans. Dix ans plus tard, la *Flûte enchantée* fut représentée en France sous le titre des *Mystères d'Isis*, mais indignement lacérée. Les morceaux supprimés étaient remplacés par des fragments des *Noces de Figaro*, de *Don Juan* et des symphonies d'Haydn. C'est un nommé Lachnitte qui se chargea d'opérer ce gâchis.

Plus soucieux du respect qu'on doit aux grandes compositions des maîtres, M. Carvalho nous a restitué le chef-d'œuvre de Mozart sans le mutiler, et nous l'en remercions. Admirablement rendue par tous les interprètes, la *Flûte enchantée* ne peut manquer de fournir une longue carrière, aussi avantageuse pour l'art et le public que pour le théâtre lui-même.

Robert Hyenne.

LA NOEL SANGLANTE.

(CHRONIQUE NIÇOISE.)

(Suite et fin.)

Et, son épée ayant rencontré celle de l'intendant, dont la main débile ou plutôt affaiblie soutenait à peine le poids, il fit voler l'arme au bout de la pièce et d'un revers de la lame souffleta l'infortuné Caïs, qui tomba à la renverse aux grands applaudissements de la foule. Un cri terrible répondit à ces éclats. Béatrice avait poussé ce cri, qui tinta comme un glas dans l'oreille et dans le cœur d'André. Il se jeta vers le groupe du père et de la fille enlacés, et aida celle-ci à soutenir Caïs, dont le visage ruisselait de sang.

— Ah! monsieur, murmura Béatrice d'une voix moitié irritée, moitié émue, — ce n'était pas là ce que votre regard m'avait promis ce soir!

La conduite d'André avait jusque-là paru suspecte à ses compagnons; son mouvement de pitié pour Caïs, son colloque à voix basse avec Béatrice achevèrent de les exaspérer. Pour quelques-uns qui savaient la haine irréconciliable des deux familles, cela parut inexplicable; pour les autres, ce fut tout simplement une trahison, et il ne leur parut pas douteux qu'André ne fût accouru au coup de tocsin de cette émeute, non pour y prendre part, mais pour l'arrêter. De ces deux groupes, il s'était détaché des émissaires qui s'étaient rendus au pas de course chez le comte Annibal, afin de le prévenir de cet outrage fait aux traditions de sa famille et de l'opposition étrange d'André à l'accomplissement d'un désordre qu'il avait évidemment encouragé.

Tout cela s'était accompli avec la rapidité de l'éclair. Avec la rapidité de l'éclair aussi, vingt épées se dirigèrent contre André, pendant que, dans la rue et sur les marches de l'escalier, le cliquetis des armes et le bruit des crosses de mousquet indiquaient que la lutte était engagée entre les soldats et les émeutiers. Cette circonstance fut interprétée dans un sens fatal à André. Il parut évident que le baron avait tant hésité à frapper Caïs et avait retardé le dénoûment de l'expédition, afin de donner au renfort traîtreusement appelé le temps d'arriver.

Les paroles de reproche de Béatrice et la vue des épées dirigées contre lui, firent monter le sang de la colère au cœur et au visage du baron. Tout en soutenant appuyé sur son bras gauche le corps défaillant de Caïs, de la main droite il lança au milieu des vingt lames qui le menaçaient l'éclair de la sienne. Ce fut un moment terrible pour Béatrice. Folle, éperdue, elle entendait ce choc d'armes devant elle, autour d'elle, au-dessous d'elle; le sifflement des épées l'étourdissait; les étincelles de l'acier, les gouttes de sang qui de temps en temps jaillissaient au bout de ces épées l'aveuglaient.

Tout à coup, débarrassé de son fardeau qui lui avait glissé du bras pour tomber lourdement sur le sol, André se rua au-devant de ses adversaires; son épée fit une trouée au milieu d'eux et revint rouge. Un cri étouffé emplit la chambre. Celui qu'André avait frappé tomba mort entre les bras de ses compagnons. Ceux-ci reculèrent, pour revenir à la charge plus acharnés qu'auparavant. Pendant leur retraite d'un instant, André s'était rapproché de Béatrice plus pâle qu'un spectre et muette de terreur.

— Vous ai-je trompée, Béatrice? — lui demanda-t-il; et, en exposant ma vie pour vous défendre, méritai-je encore ce regard dans lequel vous m'avez donné votre âme?

Béatrice, inerte, brisée d'émotion, laissa tomber sa tête sur l'épaule d'André et répondit en mettant sa main dans la main du jeune baron.

André, voyant revenir ses adversaires, abattit son épée et, la poitrine ouverte à leurs coups :

— Vous avez voulu tuer cet homme dont le bras ne pouvait plus tenir une arme, — leur dit-il, — je l'ai défendu! Vous avez insulté cette jeune fille... je l'ai défendue. La mort d'un de vous est assez pour ce double crime.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Arrière maintenant! Ne souillez pas vos épées, car je ne me défendrai plus, et si vous voulez frapper, frappez un homme désarmé.

A peine André prononçait-il ces mots, qu'un grand bruit se fit entendre dans la maison ; des applaudissements éclatèrent du bas en haut de la maison et firent cortége à un homme devant qui les rangs s'ouvrirent.

Cet homme était le comte Annibal de Beuil.

En paraissant sur le seuil de la chambre, suivi de ce même Testoris que nous avons rencontré dans les premières lignes de ce récit, il aperçut André et Béatrice dans l'attitude que nous venons de dire. Le sang monta au visage du comte. D'un bond il se trouva aux côtés de son fils atterré.

— Misérable! cria-t-il, tu foules au pied l'honneur de ta maison, et tu renies ta race! Arrière! fille des Caïs! Vos mains ne sont point faites pour s'enlacer dans les mains des de Beuil!

Béatrice releva la tête et tomba à la renverse, comme si la foudre venait de la frapper. Ce spectacle produisit une vive impression sur les spectateurs. André avait voulu relever la jeune fille; mais le comte le prenant par les bras l'attira à lui.

— Ce serait une honte, André! viens, mon fils! lui dit-il.

Il y avait de l'attendrissement, involontaire peut-être, dans la voix du comte. André, voyant près de lui Testoris, lui avait glissé à l'oreille ces mots :

— Défends-la, Testoris, comme je l'eusse défendue moi-même, et sauve-la!

Le baron, le visage caché dans les deux mains, suivit son père; la foule prit le chemin qu'avaient ouvert leurs pas. Quelques minutes après, la chambre où s'étaient passées ces scènes terribles, puis la maison elle-même se vidèrent.

Testoris se trouvait en présence du cadavre de Caïs et de deux femmes évanouies.

IV.

Le jeune homme que le baron André de Laval avait tué dans la maison de Caïs se nommait Badat. Il était le fils du gouverneur de Villefranche, petite ville et grand port séparés de Nice par une montagne. Villefranche, restée aujourd'hui ce qu'elle fut au temps de ces Sarrazins que les ancêtres d'Annibal Grimaldi chassèrent du pays, c'est-à-dire un village pittoresque et original adossé à la montagne, au fond d'un golfe splendide, — Villefranche, dis-je, était, de toute cette riche contrée, le lieu préféré par le duc Charles-Emmanuel de Savoie. Son gouverneur, naturellement, était un favori du duc.

C'est pour cela que le meurtre commis par André, dans les circonstances aggravantes d'une tolérance coupable de la part du comte, tourna, au rebours de la logique, contre les Grimaldi et à l'avantage de Badat.

Quelle différence y avait-il dans la situation des deux jeunes gens? Victor Badat, avait été un des instigateurs de cette émeute contre l'intendant Caïs, par légèreté d'enfant et non point par haine; quel tort était celui d'André? Il avait justement défendu contre l'insulte et les mauvais traitements des envahisseurs de cette maison, la fille de Caïs et Caïs lui-même. L'acte sage était du côté d'André. Ce fut contre André que le gouverneur de Villefranche demanda justice, et il fut écouté, par cette raison que l'on fit remonter le crime du fils jusqu'au père, et par cette raison surtout que, Badat étant le favori et Grimaldi la terreur du duc, l'occasion parut bonne à Emmanuel de Savoie pour frapper ce redoutable vassal qui prétendait ne relever que de Dieu et de son épée.

Le duc vint en personne à Villefranche, y manda le comte et, en même temps que lui, le bourreau de Nice.

Annibal de Beuil n'ignora point que ce dernier le suivait d'assez près sur la route qui conduisait à Villefranche. Ce voisinage ne l'intimida point et ne rabattit rien de sa fierté, lorsque Charles-Emmanuel lui offrit, sous le prétexte d'élever encore sa maison, de réunir le comté de Beuil à la couronne en lui donnant en compensation de riches domaines dans ses États. Le piége était flagrant aux yeux d'Annibal; cette prétendue élévation n'était que l'abaissement d'un vassal dans lequel le duc voyait un rival insolent.

Le comte de Beuil refusa.

— Monseigneur le duc, répondit-il, le comté de Beuil est, pour un gentilhomme tel que moi, quelque chose comme le sang que je porte en mes veines; il est l'héritage de mes aïeux, et tant que j'aurai un souffle de vie je le garderai, le préférant, tout aride et sauvage qu'il est, aux plus riches terres du Piémont.

On raconte que le comte avait relevé si fièrement la tête que « le duc, en le regardant et voyant sur son front tout l'orgueil de sa race, fronça le sourcil et sentit ses joues pâlir ». D'un signe, il pouvait faire tomber cette tête insolente; mais, soit indulgence, soit calcul, Charles-Emmanuel ne fit point ce signe, et le bourreau s'en revint à Nice, la hache dans sa gaîne.

Le soir, et si bien gardé qu'il fût, le comte Annibal parvint à s'échapper, gagna Nice et, sans perdre une minute, se mit en route pour son castel de Tourette-Revest, formidable refuge pour un vassal révolté et menacé.

Comme une rivière enveloppe le rocher où est situé Thiéry, Tourette-Revest était défendu, lui aussi, par un cours d'eau qui roule à la base de ce piédestal gigantesque que domine le mont Vial, un de ces colosses alpestres qui font l'admiration et la terreur des voyageurs. Là, Annibal de Beuil se sentait à l'abri de toute attaque et assez fort pour perpétrer la vengeance et la trahison qu'il méditait. Cette trahison, qu'il n'eut pas le temps d'accomplir, consistait à livrer le comté de Nice au roi de France ou au roi d'Espagne, au dernier et plus fort enchérisseur. La double intrigue semblait marcher au gré de Beuil.

André, que la déchéance de son père avait atteint, avait été obligé de fuir Nice et de chercher un asile à Tourette, où il était entré pour une part dans le rêve d'ambition que composait Annibal, rêve que traversait, comme les éclairs traversent un ciel d'orage, l'image de Béatrice, disparue de ses yeux depuis la scène sinistre de la nuit de Noël, et que Testoris avait protégée sur la recommandation de son jeune maître.

Au-dessus de ce rêve d'une sorte d'empire, taillé dans la riche étoffe du comté de Nice, André mettait souvent, en ses heures de mélancolique retour vers le passé, le rêve de son amour. Retrouver Béatrice, sentir encore une fois

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

frémir entre ses doigts la main blanche et froide de cette jeune fille qu'il avait tenue brisée entre ses bras, après l'avoir entrevue si belle et rayonnante d'émotion; vivre une heure, une minute sous le feu de ses regards, — André eût donné tout l'empire rêvé par le comte pour réaliser ce rêve de ses yeux.

Son cœur bondit le jour où son père lui confia la mission d'aller secrètement à Nice y recruter parmi ses amis et dans sa famille une centaine de bras et d'épées pour se défendre contre l'assaut dont il se sentait menacé dans Tourette. En effet, les deux rois dont il marchandait simultanément les faveurs, furieux d'être dupés, avaient dénoncé les projets du comte de Beuil au duc de Savoie, et celui-ci avait immédiatement envoyé garnison dans les châteaux d'Ascros et de Todon, qui dépendaient de la seigneurie de Grimaldi.

C'était un avertissement, Annibal en comprit le sens. L'homme qui ne relevait que de Dieu et de son épée, comme il disait, ne pouvait demeurer sous le coup de cette menace. Il avait levé l'étendard de la révolte : il en affila le glaive.

André partit pour Nice, accompagné de son fidèle Testoris. Mission doublement dangereuse. Badat était devenu le gouverneur de cette ville, et Béatrice y vivait!

André n'avait pas frappé à dix portes de Nice que son arrivée y était connue de Badat et aussi de Béatrice, — qu'il avait juré au comte de ne point tenter de voir; mais à la tombée du jour, il passa en frémissant sous la croisée de la jeune fille; son regard se leva pour rencontrer ce même regard qui, sur le seuil de l'église, l'avait transporté et transformé. André ne résista point; il échappa, pour ainsi dire, des bras de Testoris et franchit, en bondissant, ce même escalier où il avait, peu de mois auparavant, risqué sa vie, où il allait laisser aujourd'hui son honneur.

Un cri de joie et d'enthousiasme accueillit la présence d'André sur le seuil de cette chambre où le souvenir des scènes lugubres, dont elle avait été le théâtre, planait comme un crêpe funèbre. Le baron vit les deux mains de Béatrice se tendre vers lui; il les saisit pour les couvrir de baisers et tomba à genoux devant cette virginale apparition. Un deuil sévère rehaussait la blancheur de Béatrice, et doublait sa pâle beauté.

Testoris, qui avait suivi son jeune maître, se retourna soudainement et dégaîna un poignard, en criant :

— Monseigneur, défendez-vous!

Béatrice voulut entraîner André dans sa chambre, en le suppliant des yeux et de la voix; car elle avait vu, comme Testoris, dans les ténèbres de l'escalier, reluire des épées, et elle avait entendu des pas se heurter doucement sur les marches. Mais l'éclair d'une épée n'était pas ce qui pouvait faire reculer André, bien au contraire; et dans la position critique où il se trouvait, reculer était plus qu'une faiblesse et une lâcheté, c'était un danger. André se délivra de l'étreinte où essayait de le retenir Béatrice, tira son épée, et disant à Testoris : — « En avant! » il s'enfonça avec son serviteur dans cette masse de ténèbres, sans se rendre compte combien de pointes d'épées l'attendaient sur chaque marche de ce fatal escalier.

L'audace et l'impétuosité de leur attaque sauvèrent le maître et le serviteur. Ils traversèrent sains et saufs cette broussaille armée et se trouvèrent sur le sol de la rue, en face de nouveaux agresseurs, parmi lesquels André reconnut le jeune prince de Lascaris, son cousin, qui venait là non pour l'arrêter, mais pour le sauver en feignant de s'associer aux hommes de Badat. André croisa le fer avec son cousin qui, tout en parant les coups sans en porter aucun, disait à André :

— Feins de te rendre, et tu es sauvé!

— Moi! me rendre! jamais!

André porta à Lascaris un coup de pointe à la gorge, qui mit fin à ce combat.

Pendant qu'on se pressait autour du jeune prince, Testoris profita du tumulte pour prendre son maître à bras le corps, et, grâce aux nombreux détours des ruelles étroites de cette vieille cité, il l'emporta hors de l'atteinte des agresseurs qui s'étaient à peine aperçus de sa disparition. Testoris et André sortirent au pas de course de Nice, remontèrent la rive gauche du Var, gagnèrent les montagnes et arrivèrent, tout d'une haleine, on peut dire, au point où nous les avons vus arrêtés un moment devant l'Ossilagne grossie.

Testoris avait eu raison de reprocher à son jeune maître d'être entré dans cette maudite maison! André s'en revenait de Nice avec un meurtre de plus sur les bras et sur la conscience, et sans les secours qu'il était allé chercher pour le comte menacé dans ses biens, menacé dans sa liberté, menacé dans sa vie! C'est pourquoi André n'avait point osé se diriger sur Tourette-Revest, et qu'il avait pris d'abord le chemin de Thiéry, comme pour se donner le temps de réfléchir sur le parti qu'il fallait prendre.

Il passa une journée à méditer, un peu à rêver, beaucoup à regretter. Il faut bien reconnaître que Testoris ne lui était guère secourable en ces trois opérations de son cerveau. Le pauvre et fidèle serviteur ne voyait qu'une chose, c'est qu'il fallait au plus vite gagner Tourette où deux épées de moins pouvaient faire faute au comte. C'était son refrain à cette question qu'André lui répéta bien cent fois :

— Testoris, que faut-il faire, et comment braverai-je la colère de mon père?

L'implacable et monotone logique de Testoris l'emporta finalement, et, après vingt heures d'hésitation, le baron et son serviteur s'engagèrent dans les hautes montagnes pour gagner Tourette.

V.

La faute d'André avait eu des conséquences sinistres. Le comte avait bien deviné que les garnisons d'Ascros et de Todon étaient une menace terrible. Mais, ce qu'il ignorait, c'était que le nouveau gouverneur de Nice avait en mains, contre lui, une sentence de mort qu'il avait ordre d'exécuter à la première occasion. Cette occasion, André venait de la fournir; sa courte présence à Nice avait mis, par le meurtre de Lascaris, le comble à la colère de Badat. Si surveillé qu'il eût été, dès son arrivée dans la ville, André aurait pu, à la tête d'une centaine des recrues qu'il avait mission de ramasser, forcer le passage et amener à son père la victoire peut-être contre ses ennemis. Il était tombé comme dans le piége le mieux ourdi en pénétrant dans la maison de Béatrice.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pendant qu'André et Testoris méditaient à Thiéry, Badat, à la tête d'un fort détachement, avait marché droit sur Tourette, en ramassant au passage les garnisons d'Ascros et de Todon, et il était venu donner l'assaut au château de Tourette. Pour dire ce qu'il roula d'hommes du haut de ces rochers gigantesques avant que les ennemis d'Annibal de Beuil eussent mis le pied sur le plateau du castel, j'en appelle au courage et au désespoir du comte, dont le regard voilé cherchait vainement à l'horizon son fils et les secours qu'il lui amenait. Mais, en voyant Badat commander l'assaut, de Beuil, à vrai dire, n'avait pas douté que les projets d'André eussent été déjoués.

Quand le jeune baron et Testoris arrivèrent au sommet du mont Vial, qui domine Tourette, les oiseaux de proie qui tourbillonnaient dans l'air en poussant dès cris sauvages leur semblèrent un sinistre augure. Ils descendirent en hâte les sentiers périlleux du mont Vial, escaladant les rochers et franchissant les gouffres pour abréger la route. Quand ils furent au bas du rocher superbe où Tourette-Revest est groupé comme un nid d'aigle, ils aperçurent, noyés dans les eaux du Latti, accrochés aux pans des rochers, des cadavres mutilés. Autour d'eux un silence de désert.

— Il est trop tard! murmura Testoris.

Et comme André mit l'épée à la main :

— Vous dégainez contre des cadavres, monseigneur, et c'est la mort qui habite le château de mon maître.

Au détour d'un sentier qui permettait de voir de face le château, André aperçut un cadavre pendu par les pieds à une des croisées du castel. Il lâcha son épée et se cacha le visage dans ses mains en sanglotant. André venait de reconnaître son père.

— Malédiction sur moi! s'écria-t-il en tombant à genoux.

. . . . . .

Quelques instants après, une main frappait sur l'épaule d'André plongé dans une profonde prière. Cette main était celle de Testoris.

— Monseigneur, dit-il au baron, votre place n'est plus ici. Il ne reste là-haut que le cadavre de mon bien-aimé maître, rivé aux créneaux par des chaînes de fer, avec cette inscription : « *Mort à qui touchera à ce mort!* » Et ce n'est pas tout : à la porte du château, votre effigie, la corde au cou, porte cette autre inscription : « *Pendu pour crime de rébellion et de félonie.* » Fuyons!

Le soir, le cadavre du comte avait été arraché à ces gémonies de la vengeance, et deux hommes traversaient les sommets neigeux des montagnes, se dirigeant vers la Provence. C'étaient Testoris et le jeune baron, qui, à mesure que la distance se faisait entre lui et Nice, tournait la tête comme s'il eût cherché une ombre chère à travers les imposantes masses de ces crêtes gigantesques. André murmura même quelquefois le nom de Béatrice. — Béatrice, ivre de douleur à l'annonce de la terrible nouvelle, était entrée au couvent du Gesù.

Xavier Eyma.

UN MARIAGE MAGNIFIQUE

(NOUVELLE. — 1818-1822.)

I.

Le Comtat est la province des paysages; entouré d'eau, d'arbres et de riches prairies, tout y est frais et agréable, même au mois d'août. Il est vrai que cette admirable position se paye un peu par les vents affreux qui suivent le cours du Rhône à toutes les époques de l'année, mais il faut cela à la salubrité du pays. « *Avenione*, dit un proverbe italien (car presque tout ici est italien), *Avenione con vento fastidioso, senza vento venenoso* ». « Cette épigramme n'est pas juste : l'abandon d'Avignon, quand on peut y rester, est un acte de folie », répond un historien du pays. Un indifférent ne comprendra pas d'abord cet engouement un peu exagéré; mais que cet indifférent arrive à Avignon par le déclin d'un beau jour d'été, qu'il y arrive du Languedoc, en descendant lentement les coteaux de Villeneuve, il sera fortement tenté de s'écrier : « Le bonheur est ici! »

Le bonheur est ici! c'est du moins ainsi que le pensait une famille pauvre, mais heureuse de ce que Dieu avait voulu lui laisser dans le grand désastre de 1793.

Depuis ces jours néfastes, une fille était née à la marquise d'Esteuille et la consolait de la perte de ses biens. Lorsque le marquis se laissait aller à la plainte et au découragement, ce qui arrivait quelquefois, elle lui montrait son Adeline, d'abord couchée dans son berceau et lui souriant comme un séraphin, plus tard folâtrant au milieu des roses; puis, enfin, gracieuse jeune fille, présentant son front pur au baiser paternel. Alors, ses soupirs se changeaient en un sourire radieux, empreint de ce bonheur ineffable que le monde ne donne pas.

Le ménage d'Esteuille habitait un petit cottage sur le bord du Rhône en amont de la ville des papes. Voici comment cette propriété avait survécu à la tourmente : c'était la demeure d'un fermier qui s'était fait démocrate, puis démagogue, pour sauver sa tête et, avec ce meuble si précieux, la ferme, propriété du marquis. « Ceci est à moi, avait-il dit aux *sans-culottes* et aux *partageux* de l'époque. Ce lopin de terre m'appartient, ainsi que le toit qui abrite ma famille : lequel d'entre vous osera dépouiller Anselme-Brutus? » Et *Val-Creux* était resté au patriote ardent, qui, la tourmente passée, était humblement venu le mettre aux pieds de l'émigré. Inutile de dire que celui-ci avait soigné jusqu'à sa mort et considéré comme un membre de sa famille le colon probe et dévoué.

Bien des années s'étaient écoulées depuis lors; l'empire avait succédé à la république et la restauration à l'empire; le marquis eût pu reprendre ses titres, mais l'orgueil lui avait défendu de donner à son blason les insignes de la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

misère. Il n'était pour ses voisins que M. Desteuille.

Parmi ces voisins, il en était un qu'il affectionnait particulièrement: le major Albrecht, d'origine allemande, et d'une famille aussi ancienne qu'honorable.

Après avoir fait la guerre contre la France, le major avait fini, comme cela est arrivé aux Français dans l'Italie et l'Allemagne, par prendre une femme *en pays conquis* et s'était fixé à Avignon, en 1814, avec sa conquête.

S'il y avait entre les deux vieillards homogénéité d'humeur et d'opinion, il y en avait plus encore entre les enfants: seulement, ils ne parlaient jamais ni batailles, ni révolution, ni gouvernement; ils ne savaient que la langue de Paul et de Virginie. N'est-ce pas la langue universelle à seize ans et à la campagne? Je ne parle pas de Paris... Dans la capitale du monde civilisé on est plus avancé que cela.

II.

La vie des deux familles était toute patriarcale; on se levait avec le soleil, on se couchait presque avec lui; le repas principal était à midi, le souper à huit heures, et après cela la prière en commun et le lit. Le programme ne variait jamais. Le matin, M. Desteuille s'occupait de l'éducation de sa fille et le major de celle de son fils: le soir, on laissait sans défiance les enfants ensemble. N'étaient-ils pas frère et sœur?

Tout était enchantement dans cet intérieur béni de Dieu: de temps en temps le major parlait de la Saxe et racontait les merveilles de Dresde, de Munich et la beauté de la nature dans la Suisse allemande. Alors, le marquis souriait et montrant le panorama qui s'apercevait de son cottage:

— Est-il dans toute votre Germanie une contrée aussi privilégée que celle-ci pour la poésie? Connaissez-vous rien de plus grandiose que ce jardin de la France? Et puis, ces murs parlent tant à l'imagination: les papes, le bon roi Réné, la ville de Marthe et la cité chérie de Constantin! tant de souvenirs historiques, poétiques ou sacrés se mêlent à ces flots du Rhône! le moyen âge s'y réfléchit avec les tours crénelées d'Avignon, l'empire avec l'amphithéâtre d'Arles. Partout le passé dans les ruines, le présent dans les paysages; l'un ou l'autre dans les arbres séculaires qui y agitent éternellement leur prestigieux feuillage. Quel imposant, quel magnifique tableau! Le langage des hommes n'a pas d'artifices capables de reproduire cet ensemble de merveilles où rivalisent l'art et la nature, où tout s'incline sans confusion; jamais l'imagination, dans ses créations fantastiques, n'a rêvé un panorama aussi ravissant.

— Aussi ne le quitterai-je plus, mon cher Desteuille, mais ne croyez pas que ce charme, quelque grand qu'il soit, m'y retienne seul; notre douce intimité est un bonheur plus grand encore et... le plaisir qu'ont ces enfants à se trouver ensemble, le comptez-vous pour rien? ajoutait-il en montrant Fritz et Adeline très-occupés à considérer un papillon aux ailes dorées que la jeune fille venait de prendre sur un rosier.

— Viens ici, ma chérie, dit le père, montre-nous ta conquête et puis rends-lui la liberté. C'est si doux la liberté avec ce bon soleil et les fleurs! le pauvre captif a déjà laissé son tribut sur tes doigts cruels, c'est bien assez.

Et Adeline, non sans regret, laissa envoler son prisonnier, qui fut de nouveau se poser sur son rosier.

— Tu vois, il y tient, il est fidèle. C'est comme nous, rien ne nous ferait aujourd'hui quitter ce nid des champs, quelque exigu qu'il soit.

— N'est-il pas assez grand pour nous trois? dit madame Desteuille.

— Pour nous cinq..., ajouta avec intention le major.

— Oui, mon ami, pour nous cinq; nous ne devons plus nous séparer. Nous ne sommes riches ni l'un ni l'autre, mais la pauvreté partagée n'est plus le malheur... Il ne s'agit que d'oublier tout à fait le passé, ajouta-t-il avec un léger soupir que sa femme seule entendit. Elle lui serra la main avec tendresse, et, cette fois encore, le passé fut oublié.

III.

Tant que M. et Mme Desteuille n'avaient pas eu d'enfants ou que l'enfant n'avait été qu'un *baby* insignifiant, personne dans le pays ne s'était occupé du retour de la famille émigrée, qui tenait d'ailleurs à se cacher à tous les yeux; mais quand l'enfant était devenu une jeune fille, à la taille élancée, aux cheveux blonds, à l'air noble et fier, on en parla dans le voisinage et la curiosité s'éveilla.

Près de Villeneuve-lez-Avignon, sur le penchant du coteau, dans un vieux manoir splendidement remis à neuf, vivait une famille, noble aussi, mais puissamment riche et qui se faisait honneur de sa fortune et de son blason. Le comte d'Hasfeld était grand amateur de chiens et de chevaux, de chasse, de courses, de turf et de sport; il avait un train princier et réunissait, pendant son séjour à la campagne, environ trois mois par an, la fleur de la noblesse de la Provence, du Languedoc et du Comtat. M. Desteuille voyait quelquefois passer les équipages de sa petite fenêtre encadrée de chèvrefeuille et une larme alors venait humecter sa paupière; mais, le mauvais moment passé, il reprenait sa sérénité.

— Et moi aussi, disait-il, j'avais tout cela, et aujourd'hui, il ne reste plus que la misère, des rides et des cheveux blancs!...

— Et ta fille, ingrat! répondait sa douce moitié quand ces réflexions se faisaient à haute voix.

— C'est vrai, c'est vrai! Je ne changerais pas ce trésor contre tous les biens du monde. Mais n'est-ce pas pour elle que je les regrette, ces biens? Tant qu'elle a été enfant, elle a été heureuse au milieu de nous, mais lorsqu'elle saura (et elle le saura un jour) qu'elle est noble, belle et qu'elle est destinée à passer une vie monotone et triste dans le cercle étroit de cette haie d'aubépine, le chagrin ne viendra-t-il pas l'assaillir?

C'est à l'issue d'une de ces causeries conjugales que M. Desteuille vit un jour une calèche, traînée par quatre alezans et conduite à la Daumont par un beau vieillard encore vert, s'arrêter à la porte de son modeste jardin.

Il aurait bien voulu donner l'ordre de ne pas recevoir, mais on l'avait vu, c'eût été impoli, et, d'ailleurs, la cu-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

riosité le poussait; il descendit pour venir à la rencontre de cet hôte inconnu.

— Monsieur le marquis, dit le comte d'Hasfeld en l'abordant, j'ai su trop tard votre retour dans le Comtat; sans cela je n'eusse pas tant tardé à venir faire ma cour à madame d'Esteuille et à votre ravissante fille. Voulez-vous être assez bon pour leur présenter un voisin?

— Monsieur le comte, dit avec embarras M. Desteuille, nous vivons ici dans un ermitage trop modeste pour recevoir des hôtes tels que vous.

— Qu'importe! répondit vivement le comte en lui prenant affectueusement la main, qu'importe un peu plus ou un peu moins de fortune? Entre nous, la souche de la famille ne l'emporte-t-elle pas? Ne fait-elle pas évanouir tout le reste? et la famille du marquis d'Esteuille ne vaut-elle pas celle des comtes d'Hasfeld? Vous avez beau l'amoindrir et la cacher, d'Hozier est là pour vous trahir.

Et sans laisser au marquis le temps de répondre, il s'avança vers madame d'Esteuille, qu'il aperçut au fond du jardin.

Force fut donc au marquis de faire la présentation, non sans rougir un peu de la robe de laine et de la coiffure villageoise de sa moitié. Celle-ci soutint l'épreuve avec une simplicité de bon goût qui parut tellement plaire au comte, qu'en prenant congé, il demanda l'autorisation de revenir avec le vicomte Gaëtan d'Hasfeld, son fils. On ne put la lui refuser.

IV.

« La nature humaine est mauvaise et la vie est une triste chose », a dit un écrivain pessimiste. Sans aller jusque-là nous croyons que, dans notre courte existence ici-bas, l'épreuve est souvent difficile à soutenir. Nous passons nos jeunes années à écouter les désirs qui naissent en foule dans notre cœur ou dans notre tête; nous cherchons le bonheur dans leur accomplissement; dans certains moments nous croyons l'avoir atteint, mais si ce bonheur dure, bientôt ce qu'il avait de charmant se flétrit, s'épuise et vient s'éteindre dans le dégoût. Tel est le dénoûment inévitable. Si, pour échapper à cet état nous changeons l'objet de notre passion, si nous réussissons à nous étourdir encore, nous renouvelons la même expérience; nous voyons alors que notre cœur a été abusé et jamais réellement satisfait.

Alors, l'ennui nous saisit, et nous déclarons, comme notre morose écrivain, que « la vie est une triste chose, que la nature humaine est mauvaise et que le prochain ne vaut pas la peine que l'on se donne pour lui... »

Gaëtan d'Hasfeld en était là : complétement blasé, il passait sa vie dans l'ennui et le dégoût de toutes choses; les plaisirs de Paris et de la campagne l'avaient lassé. Il n'en était qu'un dont il n'eût pas essayé : le mariage. Son père, le comte d'Hasfeld, l'y poussait avec une telle ténacité qu'il lui répondit un jour : « Vous me traquez comme un renard; pour Dieu, laissez-moi tranquille! J'ai assez d'épreuves comme cela; j'ai mis vingt fois vos limiers en défaut; s'ils y reviennent, je leur ferai un mauvais parti, et s'ils me serrent de trop près, le Rhône est là. J'ai assez de la vie. »

Un peu effrayé de cette menace, le comte laissait à son fils la liberté de vivre à sa guise, c'est-à-dire de regarder couler l'eau ou passer les nuages, de dormir, de bâiller, de maudire la vie. »

Le comte avait beau accumuler au château les fêtes et les plaisirs de tout genre, notre jeune sauvage restait froid ou s'éloignait. Il était tombé dans un état de marasme qui eût profondément affligé une mère, mais qui faisait dire au comte : « Bah! cela lui passera. Le papillon, sorti de sa prison, retrouvera ses ailes; après le sommeil de l'intelligence et des sens, il ne lui faudra que la vue d'une jeune villageoise un peu accorte pour le réveiller.

Et, dans ce but, il s'était mis à l'affût de toutes les beautés plus ou moins campagnardes des environs du Rhône et de Vaucluse. « C'est dans le pays de Laure et de Pétrarque que je trouverai cela, disait-il; la beauté naïve et sentimentale guérira le mal qu'ont fait les beautés frelatées de Babylone. »

H. Roux-Ferrand.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Album historique contenant plus de cent costumes de travestissements de toutes les époques.

Au moment où les bals du Carnaval sont en plein succès, nous nous plaisons à recommander un album qui doit être d'une indispensable utilité, surtout pour les tailleurs qui s'occupent de travestissements.

Cet album renferme plus de cent costumes variés, fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, publiés depuis dix ans dans le *Progrès* et parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

En dehors du côté utile de cet ouvrage, on peut dire que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de dix magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe; chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis, revêtus des costumes le plus à la mode et le mieux choisis.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, dans la plupart des salons aristocratiques, et deviendra d'une utilité sans égale pour tous les costumiers.

7 fr. pris au Bureau du journal *le Progrès*, 19, rue des Petites-Écuries, 8 fr. expédié *franco* par la poste.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Dans ce moment la chronique des modes doit s'occuper avec soin des vêtements de demi-saison.

On commence, en effet, à secouer les lourds manteaux d'hiver, mais il est encore trop tôt pour signaler des toilettes de printemps. D'autre part, le carnaval, qui a été long, a donné trop de travail dans nos maisons en vogue, pour qu'on ait eu le loisir de tailler en vue de la saison nouvelle.

Au reste, les costumes de demi-saison offrent beaucoup d'intérêt, car leur règne se prolonge souvent plus qu'on ne le voudrait: nous ne regrettons donc pas de leur consacrer un article spécial.

En robes de visite, toilettes de concert et sorties de matinée, la maison *Gagelin-Opigez*, 83, rue de Richelieu, a préparé une quantité considérable de gracieuses fantaisies.

Les étoffes de soie, gros grain ou taffetas, et même la moire, se garnissent d'un câble en passementerie au bord de la jupe.

Ce câble remonte quelquefois sur les coutures pour former des ornements.

Les épaulettes et les bas de manches décorés d'aiguillettes maintiennent leur vogue. Il n'y a rien de changé, quant à présent, à la forme des corsages, non plus qu'à celle des manches.

On prépare chez *Gagelin* de nouveaux modèles de casaques-basquines, qui seront en taffetas et richement ornées de jais, de cristal et surtout d'acier.

Voici trois toilettes sorties des ateliers de *Gagelin* la semaine dernière :

Une robe de taffetas mauve, jaspé de violet; corsage rond sur le devant et découpé en cinq basques par derrière, le tout garni d'un câble violet et d'une frange en chenille perlée de cristal. Même garniture aux manches et dans le bas de la jupe.

Une robe en pou-de-soie vert de lumière. Jupe très-longue et tout unie; corsage garde-française à revers, avec boutons de perles et frange blanche en chenille et plumes.

Une robe de taffetas amande, semé de pois marron. Jupe entourée d'un câble marron; corsage à basques, brodé d'acier et entouré d'une frange d'acier. Sur le devant, une ceinture à gros grain avec haute boucle *empire* en acier très-ouvragé.

Les chapeaux que madame *Alexandrine* a préparés pour la demi-saison offrent beaucoup de charme; leur coupe tout à fait nouvelle présente un cachet très-décidé.

C'est toujours la forme fanchon, avec des ornements variés qui remplacent en arrière la calotte et le bavolet, confondus en un apprêt retombant sur les cheveux.

Nous esquissons les modèles les plus saillants :

Une capote de crêpe noir, recouverte d'un quadrillé en perles d'acier. Au fond, une touffe de plumes en aigrettes, mélangée de brindilles d'acier.

L'intérieur, très-élégamment arrangé, montre un nid en boutons de roses moussues et un bandeau *empire* en tulle noir, semé d'étoiles d'acier.

Une autre capote est de crêpe mauve; le bord est bouillonné jusqu'à moitié de la passe, et dans chaque bouillon se trouve une grosse perle en cristal taillé. Une traîne de fleurs en tumbergias de velours blanc et rose à feuillage vert luisant part de la passe et va se joindre dans le fond à une barbe de blonde nouée et flottant derrière. A l'intérieur, les mêmes fleurs avec du tulle blanc et des coques de blonde.

Un troisième chapeau est en taffetas bleu clair. Il est garni, autour de la passe et sur le fond, d'entre-deux de dentelle Chantilly noir; au milieu, la dentelle se recroise, retenue par des marguerites d'acier taillé. Une fanchon de dentelle assortie, perlée et frangée d'acier, retombe en capuchon sur les cheveux. A l'intérieur, un pouff de roses moussues à demi écloses; joues de blonde blanche; larges brides de taffetas découpé.

Encore deux chapeaux pour terminer cette gracieuse série de modèles printaniers :

Le premier, en crêpe noir, brodé de racines de corail et rang de perles en corail autour de la passe. Ornement en nœud de paille et avoine avec velours rouge, au fond et à l'intérieur.

Le deuxième chapeau est en quadrillé de chenille vert et noir, semé de petites perles de jais. Sur les côtés, ornement en grosses boules de jais et tresse de velours noir. Autour de la figure, un bandeau de velours vert et des joues de blonde picotée de jais noir. Au fond, une petite catalane frangée en brindilles de jais et chenille verte.

Le mois prochain, madame *Alexandrine* nous donnera des chapeaux de paille et des chapeaux ronds. Son goût charmant nous prépare mille jolies fantaisies. Ses chapeaux-casquettes en velours noir, avec oiseau rouge ou bleu en visière, sont d'une rare originalité. De la distinction, beaucoup d'initiative et des effets toujours réussis, voilà ce que nous constatons, chaque saison, dans les créations de la maison *Alexandrine*.

On emploiera, pour garnir les chapeaux, des fleurs en guirlandes traînantes. Les formes, très-petites, ne peuvent supporter des groupes volumineux.

En habile fleuriste, madame *Perrot-Petit*, prévoit toutes les exigences; elle sait aussi bien que nous que les chapeaux de printemps ne pourront se passer de ses fleurs, et elle s'attache à combiner ses apprêts suivant la grandeur et la forme des chapeaux.

Nous voyons chez elle des guirlandes fantaisistes en volubilis, fleurs des champs, myosotis, primevères et petits timbaliers. Les mouches aux ailes brillantes et les brindilles tremblant sous la goutte d'eau ne sont point oubliées dans ces

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

compositions, qui, plus heureuses que leurs compagnes des mois derniers, iront s'étaler sous le soleil, au lieu de se faner sous la flamme des bougies.

Dans les salons de madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, la rose fleurit en tout temps. C'est toujours le même entrain, le même luxe de végétation. Les fleurs copiées sur nature sont admirablement réussies, celles que la fantaisie a enfantées ont tout le charme que le poëte prête à la fiction idéale de ses rêves. C'est que madame *Perrot-Petit* est une grande artiste, et que les ressources dont elle dispose se présentent sous tous les aspects divers en signalant chaque fois un perfectionnement et un progrès.

Ainsi que nous l'avons dit déjà, les perles vont être employées à profusion pendant la saison qui commence. On fera de très-jolies choses avec ces matériaux, parce que nos industries parisiennes (surtout en ce qui touche les questions de modes) ont tant de goût et d'adresse qu'on ne peut que joindre les mains pour applaudir.

Il y a un mois ou deux, en parlant de toutes ces perles en colliers, broderies, franges, médaillons, etc., nous nous sommes récriée par ces mots : « Gare au clinquant! » Mais la mode va son train en se disant tout bas : « Je serai si jolie, si séduisante, que ceux qui ont commencé à faire la grimace vont être les premiers à m'adorer. » Eh bien, nous y voici, et notez bien que nous ne sommes plus en carnaval. Nous allons voir sur les toilettes d'été des graines et des perles de toutes couleurs, et croyez bien que ce sera charmant et qu'il n'y aura pas moyen de dire le contraire.

Les magasins de la *Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, qui sont les premiers dans ce grand complot de coquetterie, nous ont montré des échantillons de franges perlées, des galons cousus en perles à jour et une quantité d'apprêts pour corsages et manches. Ces nouveautés seront au grand complet d'ici aux fêtes de Pâques, et nous serions très-embarrassée pour vous les décrire d'une manière bien précise, si le crayon du dessinateur ne venait pas à notre aide.

Quant à la coupe des confections, les patrons qui nous ont été montrés chez *Gagelin* sont presque tous de formes courtes, et comme cette importante maison fait loi, nous pouvons affirmer que le petit paletot se portera sur la robe longue.

Les châles entourés de dentelle et même tout en dentelle font partie intégrante de la toilette d'une femme élégante. On y joindra, cette année, la veste espagnole en dentelle noire, nouveauté destinée à un grand succès.

Pour se procurer ces objets avec moins de dépense, on peut les choisir en dentelle *Monard*. La vogue de cette dentelle s'explique par sa solidité, la richesse de ses dessins et la grande différence de son prix, mis en regard de celui de la chantilly ou de la guipure. Il n'entre pas dans notre programme de citer des prix de marchandises, bien que cela nous soit souvent demandé par nos lectrices; mais on peut manquer de mémoire et commettre des erreurs : c'est pourquoi nous nous abstenons. Il est, d'ailleurs, facile de vérifier notre assertion en ce qui concerne la dentelle, en visitant les magasins de M. *Monard*, rue des Jeûneurs, 42, où se trouvent en ce moment toutes les nouveautés de printemps.

Si la saison oblige à renoncer momentanément au corset de flanelle hygiénique, on peut le remplacer par la ceinture *Gabrielle*, qui se trouve également dans les vastes magasins de la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré. La ceinture *Gabrielle*, dont le nom gracieux fait plutôt songer à un accessoire de costume de soirée qu'à un corset, a été calculée justement pour avantager la taille en dessous des robes *Gabrielle* sans coupure au corsage. Sa forme est gracieuse, elle amincit en faisant valoir les contours de la poitrine et des épaules et en développant les hanches. L'habileté de la maison qui s'est fait une réputation européenne, avec son corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins, est trop appréciée pour que nous croyions nécessaire d'insister sur la valeur de ce nouveau modèle.

En attendant les beaux jours, vers lesquels nous marchons à pas de géant, occupons-nous de l'hygiène de la beauté, question importante pour toutes les femmes.

La parfumerie moderne n'a rien oublié dans son programme d'élégance : elle s'est faite le conservateur de la fraîcheur du teint, de la splendeur des cheveux, de la beauté des dents. Non-seulement elle conserve, mais elle embellit : c'est un fait acquis à l'histoire. La crème Oriza de Ninon de Lenclos vient à l'appui de notre assertion. Il suffit de s'en servir chaque jour pour se préserver des rides. C'est déjà une grande conquête faite sur le temps, que d'arriver à garantir sa figure des traces qui datent sans pitié ni miséricorde.

Plus le tissu de la peau est fin et délicat, plus il s'altère avec rapidité; il ne faut pas attendre que la figure soit attaquée par les rides pour employer la crème Oriza. Il est plus facile de prévenir le mal que de le détruire.

Cette crème s'emploie comme le *cold-cream*, auquel elle est infiniment supérieure. Elle blanchit le teint et le preserve des gerçures. On peut se servir, en même temps que de la crème et pour augmenter son efficacité, de l'Oriza-powder, poudre de fleurs de riz, d'une grande supériorité.

Ces produits sont édités dans les laboratoires de la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, où nous trouvons encore une foule d'excellentes préparations, dignes du nom de leur inventeur. Nous citons pour mémoire : le savon Oriza, d'un parfum délicieux; l'Oriza acidulé, remplaçant les vinaigres de toilette; l'Oriza-lis, extrait pour le mouchoir, et la Pâte royale de noisettes, pour entretenir la beauté des mains.

Parmi les spécialités dont la réputation est faite, nous rappelons le *lait antéphélique* de *Candès et Comp.*, 26, boulevard Saint-Denis.

Le mois de mars est le plus terrible de l'année pour les personnes sujettes aux taches de rousseur. Pendant ce mois, ces taches reviennent inévitablement si l'on néglige d'avoir recours à leur ennemi juré, le *lait antéphélique*. On peut également, en employant ce produit sérieusement efficace, faire disparaître toutes les taches brunes et rouges qui nuisent à la pureté et à la clarté du teint.

Hâtons-nous, mesdames, de nous faire belles! Tout dans la nature nous y invite et nous donne l'exemple. Nous voici au printemps!

Marguerite DE JUSSEY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CARBONNEAU

Planche N° 8.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Toilette de bal (voyez la description page 2 de la couverture).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Si la mode est capricieuse et inconstante, il est une puissance inébranlable contre laquelle toutes les tentatives ont échoué jusqu'à ce jour. Je veux parler de la *crinoline*, ou plutôt de la « cage ». On ne peut, certes, lui refuser quelques avantages. Par exemple, une femme, marchant dans la rue, est très-gracieuse avec une jupe coquettement relevée sur une cage bien faite; mais, en revanche, que d'inconvénients n'a-t-elle pas!...

Avec cette mode bouffante, les femmes ressemblent à de véritables ouragans. Jamais une élégante ne peut entrer dans un salon sans renverser quelque meuble, entraîner plusieurs chaises, effleurer du bas de ses vastes jupons le visage d'inoffensifs cavaliers, bien éloignés de s'attendre à un semblable honneur. Ou bien encore, autre incident : c'est une pauvre dame qui, obligée de passer sur le pont des Arts par un grand vent, s'évertue vainement à lutter contre la cage récalcitrante, à demi retournée comme un parapluie; il ne lui faut pas moins que le charitable concours de quelques passants pour rétablir l'ordre dans sa toilette.

Et la longueur des jupes!... Voilà encore un autre inconvénient, cause réelle de bien des accidents sur des parquets cirés! J'ai vu moi-même, hélas! un jeune homme se casser la jambe parce qu'il avait imprudemment mis le pied sur une robe traînante.

L'exagération dans laquelle nous sommes tombés depuis quelques années présage un bouleversement général qui a commencé cet hiver. Déjà la coiffure a subi une transformation : les filets tombant jusqu'au milieu du dos sont démodés et les coiffures à l'Antique et à la Récamier sont en pleine vogue. Le cou est dégagé de ce qui en cachait la finesse d'attache; les cheveux, relevés sur le front et presque à plat, sont surmontés d'une natte posée en diadème; le chignon, très-élevé, est composé de coques ou de frisons. Cette coiffure, par elle-même, est fort jolie, mais elle ne saurait convenir à toutes les physionomies, et il ne faut l'adopter que si elle sied absolument.

Avec cette coiffure que vont devenir les petits chapeaux-fanchons destinés à montrer la chevelure tombante? Il y aurait là, pour sûr, une anomalie. Donc, il y aura lutte entre les coiffeurs et les modistes, et je crois bien qu'il faudra changer la forme des chapeaux. Une grande faiseuse, qui garde l'incognito, a trouvé, dit-on, une forme qui fera révolution ce printemps et qui s'adapterait on ne peut mieux avec la coiffure Antique.

Aux grandes fêtes données pendant le carnaval dans le monde diplomatique, nos reines de la suprême élégance avaient fait assaut de merveilles. Ce n'étaient plus des toilettes de cour ni de bal qu'elles portaient, et celui qui eût voulu conserver un souvenir des modes françaises de notre époque se fût, certes, trouvé dans le plus grand embarras. C'était une exhibition de véritables costumes, et chaque élégante représentait un siècle différent. Rien ne saurait rendre l'étrangeté de certains costumes, cherchant nécessairement à s'harmoniser avec le type de chaque beauté. Une Norma avait le front ceint d'une couronne mélangée de pierreries et de diamants; la toilette à peu près classique et peu volumineuse convenait parfaitement, il faut le dire, à la régularité des traits de la belle personne qui s'était identifiée avec cette druidesse antique. Une châtelaine du XIIe siècle avait bien certainement copié le portrait d'une de ses ancêtres. Enfin, une marquise Louis XV poudrée d'or figurait une vraie copie de Watteau à la physionomie coquette et piquante.

Je n'insiste pas sur ces costumes, car je ne veux que donner à nos lectrices une idée des modes adoptées par le grand monde, afin qu'elles soient bien persuadées que, lorsque nous leur parlons d'une innovation, nous leur disons véritablement ce qui est.

Autrefois, il était de bon goût de ne porter que fort peu de bijoux; maintenant, c'est tout le contraire : ce n'est plus un, mais deux et trois colliers qui ornent le cou de nos élégantes, sans oublier les peignes en pierreries et les mouches aux larmes de diamants semées dans les cheveux, puis un échafaudage de broches commençant par la plus grosse au haut du corsage, et finissant à la ceinture par la plus petite; puis enfin, pour compléter cette exposition de joaillerie ambulante, une quantité innombrable de bracelets et des boucles d'oreilles gigantesques. Quant aux bagues, on ne les compte plus.

Si les toilettes de bal sont de véritables costumes, on peut dire qu'il en est de même des toilettes de ville.

Les coiffures napolitaines, les vestes espagnoles et les petits paletots à la hussarde sont en faveur. A ce sujet, voici une petite anecdote authentique arrivée il y a peu de temps.

Une vieille marquise, à la suite de longs deuils, avait dû fermer ses salons pendant trois années. Un beau jour, enfin, elle se décide à réunir ses jeunes amies en leur offrant un thé. — « Surtout, dit-elle, je vous recommande de ne faire aucune cérémonie. Venez passer la soirée chez moi en toute simplicité, avec vos toilettes d'intérieur. »

A peine tout son monde était-il arrivé, qu'elle jette un coup d'œil sur ses invitées et les trouve si singulièrement habillées qu'elle croit positivement que c'est une surprise qu'on a voulu lui faire. Aussi la marquise de dire gracieusement : — « Mes chères amies, je vous avais priées de venir prendre le thé chez moi, et je vous remercie de la charmante attention que vous avez eue en faisant, de cette simple réunion, une soirée costumée. » On eut toutes les peines du monde à lui persuader que c'était la mode seule qui voulait qu'on s'habillât de semblable façon.

Mais voici une difficulté survenue pendant le carnaval. L'habitude de se costumer chez soi et dans les bals ordinaires a rendu très-difficile le choix d'un costume pour les bals travestis. Il fallait à tout prix éviter la banalité, et, après des efforts inouïs d'imagination, on est arrivé à se déguiser en *migraine*, avec une casserole sur la tête, en *espoir déçu*, en *illusion*, en *jalousie*, etc., etc. Au lieu de se déguiser en Espagnole ou en Italienne, on choisissait un sentiment dont on se faisait le mieux possible la vivante expression. Les femmes qui n'ont pas l'imagination fantastique se sont contentées d'adopter des costumes d'hommes.

Au ministère de la marine, un Louis XIV pendant la minorité, un abbé galant et un page des huguenots ont obtenu un grand succès.

Les reines de la fashion (comme il faut) agitent en ce moment une grande question : les femmes devront-elles porter cet été, à Paris, ces petits chapeaux de fantaisie qui leur vont si bien, mais qui, jusqu'à ce jour, ont été réservés exclusivement pour la campagne et les bains de mer? Il a y indécision, les avis sont partagés.

Ces petits chapeaux sont bien coquets et rendent les femmes si jolies, qu'ils sont vraiment tentants. Mais s'il arrive quelquefois qu'avec un honnête chapeau fermé on ne distingue pas toujours la femme comme il faut de celle qui ne l'est pas, qu'adviendrait-il, grand Dieu! si on adoptait cette forme essentiellement provocante? Il y aurait une confusion bien peu à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lamoureux Imp. r. Lacépède. 38. Paris

Ad. Goubaud Edit. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Parures et Lingeries de La Balayeuse Pl. Vendôme. 4 _ Fleurs de Mme E. Coudré Mon Tilman, rue de Richelieu. 104.

Costumes d'Enfants de la Mon A St Augustin. 1. Nve St Augustin. 45.

Entered at Stationer's Hall LONDON. S. G. Beeton Publisher of the Inglishwoman's Domestic Magazine. 248. Strand. W. C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

l'avantage des femmes du monde ; c'est pourquoi je doute fort que ces tentatives puissent réussir jamais.

On réservera pour les eaux et les bains de mer les excentricités qu'on ne peut exhiber dans les villes. L'année dernière, il y a déjà eu innovation de toilettes extravagantes, mais cette année la fantaisie n'aura pas de limites. Où irons-nous ?...

Quoiqu'il fasse encore un temps d'hiver, je ne saurais trop conseiller aux dames de s'occuper déjà de leurs toilettes de printemps. Au premier rayon de soleil, à la première matinée souriante, on voudra sortir, et l'on sera tout étonnée de se trouver des vêtements fanés, des chapeaux peu frais et des robes complétement défraîchies.

La couleur bleue, qui pourtant est bien jolie puisque c'est la couleur du ciel, était devenue impossible ces années passées : elle était si vulgaire, si maladroitement portée, que les élégantes y avaient renoncé ; pas une fiancée de village n'aurait consenti à se marier sans avoir une robe bleue pour son lendemain de noces. Maintenant que cette fureur est un peu calmée, cette jolie nuance redevient de mode, à la grande satisfaction des visages frais et jeunes.

L'art de la beauté est arrivé à un degré de perfectionnement incroyable ; toutes les coquettes maintenant ont des sourcils très-bien arqués, des yeux d'Andalouse, un teint blanc et rose comme les poupées de porcelaine et des cheveux blonds neigeux et crêpés : car les brunes, de par la mode, n'existent plus ou ne devraient plus exister. Il faut être blonde ou rousse, et toutes les femmes le sont, en effet, plus ou moins.

La beauté vraie est tellement rare qu'on n'y croit pas. Il est tout à fait inutile d'avoir de beaux cheveux, personne ne veut supposer qu'ils soient naturels. On se fait des ongles roses et des mains blanches. Les hauts talons des bottines ont le talent de diminuer et de cambrer le pied ; les tailles courtes donnent un peu d'illusion sur les personnes maigres, et les robes Isabeau, faites toutes d'une pièce, amincissent celles pour lesquelles la nature a été par trop généreuse.

Avec tous ces grands et petits moyens, toutes les femmes sont jolies, et cela semble leur suffire.

Louise de Taillac.

PÊLE-MÊLE

Avec la meilleure volonté du monde, il n'est pas possible de méconnaître que nous sommes en plein carême : le temps lui-même a marqué d'un signe néfaste les premiers jours de mars ; d'accord avec le calendrier, la température invite les pauvres humains au recueillement et à la tristesse, inséparable du souvenir des fautes commises. On se presse dans les églises, où il fait chaud, où l'air est doucement parfumé de benjoin et d'encens. Les plus jolies mondaines ne dédaignent pas cette occasion de changer de toilette, et la chronique de la mode ne chômera pas parce que les prédicateurs en renom commenceront à prêcher. Il est avec le ciel des accommodements ; si le bal est un plaisir défendu par ce temps de maigre chère, la musique, ayant la chance d'avoir pour patronne sainte Cécile, est un délassement permis. Concerts, matinées musicales, soirées chantantes, vont tomber dru comme grêle ; et maintenant que Waldteufeld et Strauss ont serré leur archet, les chanteurs, les chanteuses, les phénomènes en tout instrument, s'efforceront de rattraper le temps perdu.

A la vérité, on est tenté de se demander si mademoiselle Thérésa, — qui vient de publier ses trop fameux Mémoires, ni plus ni moins que si elle était un personnage, et qui chante aussi souvent dans le plus grand monde que devant le public de l'Alcazar, — constitue bien une cantatrice de carême, et si ce n'est pas pécher que d'entendre chanter, en ces jours de mortification, *Rien n'est sacré pour un sapeur*, ou toute autre romance assez grivoise ? Il y a là un point d'interrogation auquel les casuistes peuvent seuls répondre. On objectera que les mêmes casuistes ont déclaré que la sarcelle et la macreuse étaient maigres au même titre que le poisson et les légumes. Passons, car ce n'est pas là notre affaire.

Cependant, parmi les soirées musicales qui menacent notre horizon, il en est une sur laquelle il nous est agréable d'appeler l'attention de nos lecteurs. On sait que M. Rouvière, peintre et acteur de mérite, se trouve aujourd'hui, à la fin de sa carrière, cruellement malade, et, qui pis est, peut-être, pauvre comme un artiste qui n'a guère songé qu'aux choses de l'art. MM. Lionnet frères ont eu la bonne pensée de donner au bénéfice de M. Rouvière, une soirée dans leur salon, rue Saint-Lazare. Cette soirée aura lieu le 12 mars. Un grand plaisir à prendre et une bonne action à faire, voilà ce qu'on peut se procurer pour dix francs. — Nous sommes heureux d'apprendre, en même temps, que M. le directeur de l'Odéon va donner une représention destinée à venir en aide au seul artiste français qui ait su jouer le rôle d'Hamlet.

* * *

Qui le croirait ? Les cochers ont un organe ! C'est la *Presse*, du moins, qui l'affirme, et elle semble là-dessus des mieux renseignées. Sous ce titre : *l'Union des cochers*, ils ont fondé, paraît-il, une feuille qui coûte trois francs par trimestre, dix francs pour un an, et paraît le 5, le 15 et le 25 de chaque mois. C'est une révolution dans l'état des meneurs de fiacre.

Aux bureaux du journal, situés sur les hauteurs de la chaussée de Clignancourt, tous les abonnés contre lesquels il sera dressé des procès-verbaux trouveront les documents nécessaires pour préparer leur défense. Ceux qui désirent se faire représenter en simple police n'auront qu'à adresser avec leur assignation un timbre de dix centimes : un Malesherbes pour deux sous ! Les bureaux sont ouverts de sept heures du matin à dix heures du soir ! C'est la Convention en permanence.

Le numéro-spécimen promet son concours à tous les cochers opprimés ; et, modeste dans son dévouement, descend du loueur au palefrenier, va de *Bucéphale* à *Rossinante*. En avant, *Vermout !* Eh hue ! *Coco*. Dans cette caverne d'Automédons se signent toutes les pétitions qui revendiquent pour les abonnés l'impartialité de la loi. Plus de prison pour les loueurs et les cochers ! tel est le vœu exprimé dans une missive à l'Empereur, déjà couverte de signatures. Puisse, dit-elle, l'auguste regard de celui qui dirige le char de l'État s'arrêter sur cette supplique !

Le journal arbore carrément son drapeau. Dans un entrefilet, il demande pour les cochers qui ont eu de longs sièges un hôtel des Invalides ; il réclame la fondation d'une chambre syndicale qui empêcherait que la Compagnie ne retînt 99 fr. pour un carrick qui en vaut 70, et rappellerait à des habitudes moins brusques les agents de l'autorité.

L'*Union des cochers* aura sa revue théâtrale et littéraire. Il a

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

déjà ses centenaires. Il signale la mort, en Bourgogne, d'un cheval âgé de quarante-deux ans, sans nous avertir toutefois que, la veille encore, il pétaradait et était allé jusqu'au presbytère. Le rédacteur en chef ne se prononce pas sur la Société protectrice des animaux, et tout porte à croire qu'on sacrifiera la bête à l'abonné. Il est à craindre qu'on ne dénonce les voyageurs dont les pourboires seront maigres. Du haut de leur siége, devenu tribunal, des centaines de cochers nous surveillent. Sur nos têtes pend le fouet de Damoclès!...

***

Voici autre chose! De documents statistiques récemment recueillis, il résulte que le dîner quotidien de Paris coûte, en nombres ronds, 2 millions, y compris 80 000 fr. d'eau-de-vie et liqueurs de dessert et 8 000 fr. de cure-dents. En moyenne, la nourriture des Parisiens est de 1 fr. 25 c. par bouche et par jour. Pour que quelques-uns fassent un bon dîner, il est rigoureusement nécessaire que d'autres ne dînent pas du tout.

La consommation en vins, alcool et liqueurs, bières et cidre, est d'environ 1 hectolitre 20 litres par année et par habitant. Il se vend aux fontaines marchandes environ 6 000 000 hectolitres d'eau de Seine. Cette consommation se répartit d'une façon assez singulière: les mois où l'on consomme le plus d'eau sont : janvier, mois des gelées, et mars, époque des pluies et giboulées. Ceux où l'on en consomme le moins sont : juin, juillet et août, mois des chaleurs.

La consommation de la viande n'est pas uniforme. Le mois le plus funeste pour les espèces bovine, ovine et porcine, c'est janvier, mois des fêtes de famille et des festins des rois; ensuite, qui l'eût dit? c'est le mois de carême, c'est mars qui en consomme le plus. Ceux qui en consomment le moins sont : septembre, mois des vacances, puis juillet et août, mois des chaleurs.

***

Alexandre Dumas raconte dans ses *Mémoires* la résurrection inattendue d'un sanglier percé de balles, qui recouvre la vie au moment où le chasseur, accroupi sur lui, lui coupe la queue pour se l'attacher saignante à la boutonnière en guise de décoration. L'appendice caudal en vrille lui reste frétillant aux mains, mais le sanglier se sauve dans les bois, où les marcassins de l'avenir l'écouteront comme on écoutait dans les greniers le vieux rat de la Fontaine, qui, lui aussi, avait perdu sa queue à la bataille.

Un maître coq vient de ressusciter dans une ville du Nord, comme le sanglier de Dumas, sous l'aiguillon d'une blessure. Frappé dans le combat à la tête, aux ailes, on l'avait arraché mutilé des ergots de son adversaire pour le fourrer mourant dans le sac qui le contenait avant le duel. Un des parieurs voisins proposa de lui couper le cou pour qu'il fût au moins bon à mettre au pot, consolation de la défaite. L'idée paraît très-sage. On sort le coq du sac, et crac! on lui coupe, avec la lame aiguisée d'un couteau, la peau du cou. Mais le coq alors se redresse sur ses pattes saignantes, rouvre les yeux et s'ébouriffe. Le propriétaire ferme son couteau, prend une aiguille, du fil et recoud la peau. Le lendemain, le coq chantait dès l'aurore, et il ne paraissait point, à l'entendre, que l'opération chirurgicale de la veille eût faussé son clairon.

Nos lectrices comprennent que nous ne nous portons nullement garant de la vérité du cas.

***

On raconte que l'invincible électeur de Hesse a enfin trouvé son maître, et ce maître, c'est M. Uhlmann, le cornac de la Carlotta Patti. Cet entrepreneur ayant loué la salle de théâtre de la cour, à Cassel, l'intendant royal admit comme de juste que l'Électeur aurait une entrée libre dans sa loge.

— Pas le moins du monde, dit impassiblement l'impresario. Si Son Altesse veut entendre la Patti, qu'elle paye. — En ce cas, reprit l'intendant, vous nous payerez l'éclairage de la salle. — C'est votre affaire, et si vous n'éclairez pas, mon personnel chantera dans l'obscurité.

De guerre lasse, l'intendant alla transmettre à son souverain l'incroyable audace de l'impresario. L'Électeur, d'ordinaire si prompt à s'emporter, se mit à rire et répondit laconiquement : « C'est un butor, il me plaît; nous payerons. » L'Altesse envoya quinze napoléons, et fit éclairer extraordinairement la salle.

***

Nous avons prononcé plus haut le nom de mademoiselle Thérésa. Veut-on savoir, à propos d'elle, jusqu'où peut aller se nicher la réclame?... On va le voir.

Le théâtre des Variétés continue de faire de l'or avec la *Belle Hélène*, cette pièce sur laquelle nous nous sommes fait un devoir de ne pas déguiser notre opinion. Il y a quelques jours, une variante dans le texte de MM. H. Meilhac et L. Halévy a causé dans la salle une telle explosion de rires que la représentation en a été suspendue pendant près de deux minutes.

Grenier-Calchas dit à mademoiselle Gabrielle-Leœna :

— Rentrons dans le temple, nous y lirons ensemble les *Mémoires de Thérésa*.

Folle gaieté dans la salle.

Quand le public fut calmé, mademoiselle Gabrielle demanda d'un air ingénu :

— Qu'est-ce que c'est que Thérésa?

Et Grenier de répondre :

— C'est la fille d'un sapeur de Corinthe.

Ici, la représentation fut interrompue pendant deux minutes par des éclats de rire insensés.

Ceci se passait le lundi gras.

Conclusion : il faut bien l'avouer, il y a quelqu'un de plus spirituel que le peuple français, dont la réputation finira par paraître tout à fait usurpée. Ce quelqu'un, c'est le premier farceur venu qui se moque de tous ces gens d'esprit à leur nez et à leur barbe et les laisse sur le carreau battus et contents. Quant aux *Mémoires de Thérésa*, ils en profitent pour faire leur chemin mieux que la plus belle œuvre de Victor Hugo ou de George Sand! Et l'on vante le XIXe siècle!...

***

Nous parlions dernièrement du peintre Eugène Deveria, dont la mort a produit dans le monde des arts une sensation profonde et à qui Théophile Gautier a consacré dans son feuilleton du *Moniteur* de si charmantes lignes, dont nous nous sommes empressé d'offrir un extrait à nos lectrices.

Or, pas plus tard que l'autre jour, on causait, dans un salon de Paris, du mérite de Deveria et de ses œuvres.

Calino, qui était entré au milieu de la conversation, demanda de qui il s'agissait.

— De l'auteur de la *Naissance de Henri IV*.

— Je comprends, dit finement Calino, c'était son père!

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lamoureux Imp. r. Lacépède, 38, Paris. Ad. Goubaud Ed. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de la Mon Ve Robert fils, r. de Richelieu, 85 _ Modes de Caroline Coulot rue Monsigny, 8.
Costumes d'Enfant A St Augustin, r. Nve St Augustin, 45 _ Plumes et Fleurs de Herpin Leroy à la belle Mariée r. Montmartre, 130.
Corsets de la Mon Simon r. St Honoré, 183 _ Sous-jupe acier de la Mon E. Creusy r. Montmartre, 133.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, Chaussée d'Antin, 6. | Parfums de Violet fourr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall LONDON. S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248. Strand W.C. MADRID Correo de la Moda P. J. de la Pena

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UN MARIAGE MAGNIFIQUE

(NOUVELLE. — 1818-1822.)

(Suite et fin.)

Le hasard l'avait bien servi : dans une des promenades à cheval qu'il se permettait encore malgré son âge, il avait rencontré une jeune fille belle, gracieuse, distinguée, et le premier paysan venu lui avait appris qu'elle était la fille d'un petit propriétaire, jadis marquis d'Esteuille. Des informations bien prises avait complété ses renseignements.

Là il trouvait tout réuni ; mais le cas était grave, car il n'y allait de rien moins que d'un bon et solide mariage, et non d'un feu de paille bon pour réchauffer et réveiller son endormi. Il avait donc pris quelques jours pour réfléchir; puis, quand il avait vu que la fortune seule faisait défaut, il s'était dit : « Bast ! j'en ai pour deux et au besoin pour quatre. Je remets sur les pieds une ancienne famille déchue; je fais trois heureux sans compter mon fils ; il n'y a pas à hésiter. Ce sera une des meilleures affaires de ma vie. »

On comprend maintenant le but de sa visite au marquis. Nous en avons vu le résultat; il ne s'agissait plus que de décider M. Gaëtan à faire cette visite. Pour cela, il fallait un biais.

Ce biais, il le chercha longtemps en vain ; enfin, de guerre lasse, il ne trouva rien de mieux que de lui dire brutalement : « Gaëtan, veux-tu voir une fille plus jolie que tout ce que tu as vu jusqu'à présent? » Et Gaëtan consentit à s'habiller à peu près convenablement et à monter en voiture.

V.

Cette visite, si pompeusement annoncée, déplaisait aux deux familles, à la famille allemande surtout; mais le marquis semblait y tenir et soutenait qu'il ne pouvait fermer sa porte à un homme aussi considérable que le comte d'Hasfeld. De plus, il exigea que jusque-là sa femme et sa fille fussent, à partir de midi, en toilette de réception, car il ne pouvait admettre que le comte les prît pour des villageoises et moins encore pour des bourgeoises sans éducation. Le vieil homme se retrouvait.

Quelques jours s'écoulèrent dans cette attente pénible pour tous, et lorsque' enfin M. d'Esteuille commençait à désespérer et ses dames à respirer plus librement, le petit domestique de la ferme, habillé ou déguisé en *groom* pour la circonstance, vint en toute hâte annoncer M. le comte et M. le vicomte d'Hasfeld.

Les dames prirent place sur le canapé de soie, un peu usé, du salon; M. d'Esteuille fut jusqu'à la grille recevoir ses hôtes et les présenta à sa femme, qui les reçut avec une grâce de bonne compagnie, bien qu'un peu gênée.

— Madame la marquise, dit le comte, je vous présente un gentilhomme jeune, bien fait, riche, spirituel à ce qu'on dit, ou du moins disait jadis, au temps où il parlait, qui s'ennuie à Paris, s'ennuie en province, étouffe dans son château, et, en définitive, n'est bien nulle part. C'est une maladie, cela, et, si j'en crois le bruit public et ma propre impression, je ne vois rien de mieux pour le guérir que ce logis aimable et béni de Dieu.

— Monsieur, balbutia madame d'Esteuille, un peu déshabituée du monde et déconcertée par cette singulière entrée en matière.

— Monsieur le comte exagère, sans aucun doute, quelques jours de tristesse qu'on ressent à tout âge, se hâta de dire le marquis pour venir en aide à sa femme.

— Non certes pas, interrompit le comte, le mal n'est pas accidentel, il est chronique... Je vous donne cette cure à faire, mon cher marquis.

— Je ne suis pas docteur, répondit en souriant M. d'Esteuille, mais je crois cependant pouvoir vous dire que le mal de M. le vicomte n'est pas sans remède, puisque l'imagination seule est malade. Il ne s'agit que d'en changer le cours.

— Qui sait? répondit un peu malicieusement le comte en regardant Adeline, peut-être possédez-vous le remède?

— Mon remède, répliqua le marquis sans vouloir s'arrêter à cette insinuation, n'est que dans le raisonnement. Si ce que vous me dites est exact (et vous me permettrez de le croire un peu exagéré), il y a, en effet, entre votre logis et le nôtre une différence notable et une singulière contradiction. Jugez-en vous-même : santé, richesse, fonctions publiques, honneurs, considération; vous avez tout, et nous n'avons rien. Vous jouissez et nous nous privons; vous avez la surabondance des biens et nous, à peine le nécessaire... Et, cependant, M. le vicomte trouve que tout est mal sur la terre ; et moi, pauvre et obscur vieillard, je médite avec plaisir dans ma retraite et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? C'est que vous êtes blasé sur le bonheur et que j'attends le mien de l'avenir; vous jetez vos yeux sur la terre, et je porte mes regards en haut, voilà tout.

Le jeune gentilhomme ne s'y prêtant pas, la conversation descendit bientôt de ces hauteurs à des étages plus infimes, aux récoltes, à la garance, aux étoffes de soie, etc.

— Eh bien? dit le comte en montant en voiture, malgré le coup de boutoir du marquis, tu as continué ton rôle de Guillaume le Taciturne... Que penses-tu de la famille? jusqu'aux recettes pour la confiture... ici, Gaëtan regarda son père pour la troisième fois, et les nobles visiteurs prirent congé.

— Faut-il vous le dire avec franchise?

— Parle, mon garçon?

— Eh bien, le père est un philosophe très-soporifique ; la mère, une bourgeoise endimanchée...

— Mais la fille? interrompit triomphalement le comte.

— La fille, je dois en convenir, a une figure régulière, assez distinguée, je dirai même belle, mais...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ah! il y a un *mais?*

— Où n'y en a-t-il pas? Mais, donc, cette figure est en même temps dédaigneuse, insignifiante et peut-être bête, car elle n'a rien trouvé à dire?

— Elle est jeune et vit à la campagne, autant de circonstances atténuantes.

— Quand une femme a de l'esprit, elle trouve toujours le moyen de placer un mot.

— Oui, quand on lui donne l'exemple ou qu'on provoque ce mot. T'es-tu donné la peine de le faire? En résumé, si on te l'offrait, tu n'en voudrais pas?

— J'espère que ces indigènes, bien qu'un peu primitifs, ne me jetteront pas leur fille à la tête, auquel cas, peu présumable, j'opposerais un *non* énergique.

Le comte vit qu'il avait fait fausse route; il connaissait son fils, il se hâta de réparer sa bévue.

— Ils y songent si peu, reprit-il, qu'on la dit promise à un voisin de campagne, le *Paul* de cette belle *Virginie*, qui ne la voit pas avec autant d'indifférence que toi.

— Bah! fit Gaëtan dont les yeux brillèrent aussitôt d'un éclat plus vif.

— C'est du moins, reprit négligemment son père, ce qu'on m'a dit dans le voisinage. Il y a même plus, si mes renseignements sont exacts, en apprenant notre visite et ta présentation, le jeune Germain aurait dit : « Qu'il y vienne, le Parisien, et il me trouvera entre Adeline et lui. »

— Et vous croyez que cette sotte bravade m'arrêterait? dit Gaëtan avec un dédain magnifique.

— On le dira, du moins.

— Je les en empêcherai bien.

— Et comment cela? Je serais curieux de le savoir.

— Comment?... Mais je suis bien niais de vous répondre : tout cela n'est qu'une série d'hypothèses impossibles, et si, dans cette famille antédiluvienne, personne ne songe à moi, je songe moins encore à elle. — J'ai dit.

Sur ce, Gaëtan rentra dans son mutisme, et tout le talent de son père ne parvint pas à lui arracher un mot de plus.

Toutefois, le trait avait porté.

VI.

La contre-partie de cette conversation avait lieu le soir, sur la terrasse du jardin d'Albrecht, où les deux familles étaient réunies.

— Eh bien, voisin, disait le major, vous avez eu aujourd'hui une grande visite?

— Trop grande, répondit la mère d'Adeline; ce monde-là ne nous va plus.

— C'est pourtant le vôtre, madame d'Esteuilles, fit le marquis avec un accent de reproche assez marqué.

— Le nôtre jadis, je ne dis pas non; mais il n'est plus en rapport avec nos habitudes ni avec notre fortune.

— Et comment trouvez-vous ces nouveaux hôtes?

— Le jeune n'est pas causeur, dit Adeline en riant.

— Auriez-vous mieux aimé qu'il causât davantage et se montrât plus aimable? dit Fritz.

— Au contraire, répondit Adeline en souriant, je lui ai su gré de son mutisme, qui m'a épargné des frais de réponse.

Fritz lui serra la main; il ne lui en fallait pas davantage pour être calme et heureux : cet âge est sans défiance; mais le major avait aperçu la tendance du marquis, et ne se contentait pas de si peu.

— Quel singulier caractère a donc ce jeune vicomte? dit-il.

— Il a été gâté par la fortune et blasé sur le bonheur. Nous ne risquons pas de tomber dans cet excès-là, nous, ajouta-t-il avec quelque amertume.

— Ne vous trouvez-vous donc plus si bien ici qu'au passé? Vous me disiez, il y a peu de jours encore, que rien n'était comparable à Avignon, votre pays natal, et que vous ne le quitteriez plus, même pour les splendeurs de la capitale.

— C'est vrai; aussi n'est-ce pas Paris que je regrette. Que me fait cet immense bazar, peuplé de marchands et d'égoïstes? Mais, est-il défendu de regretter un passé brillant, une table splendide, des titres, des équipages, des gens, enfin, toutes les douceurs de la vie? Même en famille, cela est bon.

— Ce n'est pas là, cher voisin, ce que vous nous avez dit si souvent : « La vie est faite de deux parts : *l'épreuve* ici-bas, *la récompense* en haut... » Ce sont vos propres paroles.

— Oui, on dit cela dans certains moments, et dans d'autres on regrette. La nature humaine est si faible! Mais vous êtes dans le vrai, major; tout cela n'est qu'illusion, mensonge et vanité. Le passé est passé; le présent seul nous reste, jouissons-en. Arrière les mauvaises pensées!

Madame d'Esteuilles lui serra la main avec affection, Adeline entoura son cou de ses bras caressants et présenta son front au baiser paternel. Il sentit alors une larme mouiller sa paupière et s'écria en serrant sa fille contre son cœur :

— Major, vous avez cent fois raison; le bonheur est ici.

La fin de la soirée s'écoula dans les jeux, les joyeux lazzis des enfants et une collation arrosée d'une vieille bouteille de la côte du Rhône... Rien ne semblait plus devoir troubler le repos de la famille et les jeunes et innocents amours de Fritz et d'Adeline. Et, cependant... six mois après cette soirée bénie, la douce et aimante Adeline était la fiancée du vicomte Gaëtan d'Hasfeld.

VII.

Comment cela s'était-il fait?...

La Révolution avait eu plusieurs périodes.

La tristesse, une tristesse profonde, sans cause avouée, du marquis, avait été la première.

La seconde s'était passée en explications, en récriminations, en aveux d'un regret invincible des splendeurs interrompues par la *terreur* et l'*émigration*, et redevenues possibles par une alliance entrevue, presque offerte.

La troisième, par une nouvelle visite du comte et de son fils, qui, cette fois, avait fait des frais de conversation.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La dernière, enfin, par une demande formelle de la main d'Adeline, avec une constitution de dot d'un million et l'abandon de toutes les propriétés, bois, prés, terres, vignes et château, en cas de mort.

Le moyen de résister à de telles avances, à de pareilles propositions? Le marquis était battu sans combat; la mère avait combattu, mais elle avait été vaincue aussi par la joie immense de son époux. Adeline seule avait résisté longtemps, obstinément, mais elle avait dix-sept ans, elle était femme et de plus *fille d'Ève :* la perspective de ravissantes toilettes, du séjour de Paris, des bals, des concerts, de la présentation à la cour, où l'appelaient son nom et celui de son père... Qu'était en regard la perspective d'être enterrée dans une prison de cent pieds carrés, quelque pittoresque qu'elle fût, de porter des robes de laine ou de bure, de faire elle-même sa lessive et de raccommoder son linge à perpétuité? Elle regrettait bien la chèvre blanche, la vache noire, les caresses de l'angora et surtout la conversation si douce de Fritz; mais tout cela finit par disparaître devant la perspective d'un bal aux Tuileries, des promenades à Longchamps, en voiture à la Daumont, ornée de ses armes, et, faut-il le dire, devant la causerie brillante, animée et bien inattendue d'un jeune roué, qui voulut être aimable et qui le fut... La vanité féminine trouvait son compte à cette dernière métamorphose. Comment s'était-elle opérée? Mon Dieu, il avait fallu bien peu de chose : un amour-propre piqué au jeu, des contradictions, un obstacle à vaincre, une victoire à remporter. « Au fait, avait-il dit à son père en donnant son consentement, au fait, vous aviez raison ; elle est plus jolie que je ne l'avais cru. C'est une poupée à habiller, une fille de village à dégrossir ; dans moins d'un an, elle me fera honneur au cercle... »

Avec de pareilles natures, il ne faut pas plus que cela? Que deviennent après la vie de famille et le bonheur domestique? Qu'importe?

Pour le moment, les seuls malheureux étaient le major et Fritz restés seuls. Mais personne n'y songeait et l'on disait *en Avignon* et dans tout le Comtat : savez-vous? le marquis d'Esteuille reprend ses titres! sa fille fait *un mariage magnifique!*

VIII.

Un an s'est écoulé. Nous retrouvons nos jeunes époux dans un hôtel splendide situé au milieu de la rue de Varennes, en plein faubourg Saint-Germain.

Adeline est à sa toilette, à laquelle président deux camérístes qui aident de leur vieille expérience sa coquetterie, un peu jeune encore, mais en bonne voie. Deux valets de pied stationnent dans l'escalier, assis sur des banquettes de velours, attendant les ordres de madame la comtesse, pendant que le cocher, poudré à blanc et le fouet en main, est magistralement installé sur le siége d'un riche carrosse décoré des armes réunies des deux illustres maisons d'Hasfeld et d'Esteuille.

Quand la toilette fut terminée, la jeune femme sonna et demanda si M. le vicomte était prêt. Le domestique répondit que monsieur avait fait dire de ne pas l'attendre.

— Ah ! fit Adeline étonnée, j'irai donc seule.

Et elle partit, enlevée par deux anglais pur sang qui, en dix minutes, la conduisirent au bois de Boulogne qui n'était certes pas en 1820 ce qu'il est aujourd'hui, mais qui était cependant déjà le rendez-vous de la bonne compagnie parisienne.

Dans cette promenade, la jeune comtesse fut l'objet de beaucoup d'attention et de saluts respectueux, mais elle était trop jeune et pas assez répandue encore dans le monde pour qu'aucun *beau* de l'époque se hasardât à l'escorter et à lui parler.

Elle revint, se déshabilla, prit un livre, puis le posa et demanda si M. le vicomte était rentré. Sur la réponse négative, elle écrivit à sa mère et sa lettre fut triste. Elle attendit en vain jusqu'au soir, et, l'heure du dîner arrivée, elle dut se mettre à table, seule encore. Gaëtan ne parut pas de la journée.

Elle sut le lendemain qu'il avait été entraîné par ses amis à une course à Chantilly, et se contenta de cette excuse.

Peu à peu les absences devinrent plus fréquentes, et la solitude lui pesa.

Dans le principe, son mari, heureux d'avoir à montrer une femme jeune et belle, l'avait accompagnée dans le monde et avait reçu de nombreux compliments de cette nature, comme de toutes les autres satisfactions d'amour-propre. Il avait repris son ancienne vie, qui, abandonnée par lui pendant un an, avait pour lui l'attrait de la nouveauté. De là, le délaissement de la jeune femme.

Le vieux comte, satisfait d'avoir marié son fils, et, croyant à sa régénération, était allé respirer l'air du Comtat, meilleur pour sa santé que celui de la capitale; mais cette santé était trop altérée par les veilles, la vie parisienne et ses soixante-seize ans pour lui promettre de longs jours; il s'éteignit bientôt en effet entre les bras du marquis d'Esteuille, sans avoir le temps d'appeler son fils près de lui. Les jeunes époux reçurent en même temps la nouvelle de sa grande faiblesse, de ses derniers moments et de sa mort.

Quand ce fatal message arriva, Adeline était seule, comme cela lui arrivait souvent; elle envoya aussitôt ses gens dans toutes les directions, mais ils revinrent sans avoir trouvé le comte.

On attendit la moitié de la nuit, la jeune femme ne voulut pas se coucher. Elle pleurait sincèrement ce vieillard qui avait été bon pour elle.

Gaëtan arriva enfin avec le jour, mais ce fut en vain qu'on essaya de lui apprendre le malheur qui l'avait frappé. Il était ivre-mort.

Son valet de chambre, qui avait toute sa confiance et l'accompagnait seul dans ses courses du soir, interrogé par sa maîtresse sur les causes de cet état dégradant, ne voulut pas se départir du plus absolu mutisme.

On posa donc le comte dans un lit de repos, qu'il avait prudemment fait dresser dans son cabinet de toilette, et chacun attendit en silence son réveil.

IX.

Il faut rendre justice à Gaëtan; quand on lui apprit, à son réveil, la mort de son père, il se montra réellement

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

affligé. Il n'était pas mauvais au fond, mais épuisé de jouissances, blasé sur tous les plaisirs et fatigué de la vie, qui, disait-il, ne lui offrait plus rien de neuf.

Cet événement opéra en lui une révolution. Pendant quelques semaines, il ne s'occupa que de baux, de fermages, de placements de fonds; les revenus étaient énormes et les dettes du comte très-minimes, mais il n'en était pas ainsi de celles de son fils, et ce fut un nouvel élément à introduire dans l'*actif* et le *passif*. Ses créanciers profitèrent de cette *bonne* occasion pour réclamer le capital et les intérêts usuraires qu'ils avaient pris à l'enfant prodigue.

Celui-ci, devenu chef, satisfit les plus pressés; il ne vendit pas ses propriétés, cela eût fait un trop fâcheux effet dans le noble faubourg... mais il ouvrit de nouveaux gouffres pour combler les anciens, et peu à peu reprit ses habitudes de garçon.

Adeline, abandonnée à elle-même, appela, mais en vain, à Paris, madame d'Esteuille dans toutes ses lettres; la santé de sa bonne mère avait besoin de l'air des champs, de la vue du Rhône, du mont Ventoux, de ses pêches et de ses abricotiers. Quand on a passé la soixantaine, on ne se fait pas volontiers de nouvelles habitudes, et tous les plaisirs de Paris ne compensent pas, en hiver surtout, une heure du bon soleil du Midi.

Adeline, alors complétement libre de ses actions, n'ayant aucune expérience de la vie, fit de mauvaises connaissances et se livra à des dépenses folles. Le monde, où elle allait seule faute de chaperon, creusa plus profondément l'abîme que son mari ne cherchait pas à combler, car le monde, c'est la toilette exagérée, ce sont les diamants, le luxe dans les équipages.

Pendant ce temps, les nuits du comte se passaient en orgies, au jeu, et, le dirai-je? jusque dans les cabarets du plus bas étage. Il en est des habitudes et des goûts moraux comme des goûts physiques : le gosier, après s'être habitué au vieux cognac, à la *chartreuse* et au rhum, ne se plaît plus qu'à l'absinthe pure, la plus dangereuse de toutes les liqueurs. L'esprit, accoutumé à l'orgie et abruti par elle, descend, descend toujours, jusqu'à ce qu'il tombe si bas qu'il lui soit impossible de se relever.

Le noble comte d'Hasfeld en était arrivé là.

« Les morts vont vite ! » dit la ballade allemande, avec une vie pareille, les vivants vont plus vite encore. Adeline, quoique plus jeune, s'en aperçut la première, et résolut d'y mettre ordre. Un jour, un créancier, plus pressé que les autres ou plus tenace, demanda à la voir sous un prétexte quelconque, et, sans respect pour ses airs de grande dame et le luxe qui l'environnait, il lui dit crûment qu'il lui était dû plus de cent mille écus en capital ou intérêts accumulés, qu'il avait assez attendu et qu'il *voulait* être payé. Il poussa l'impertinence jusqu'à la menace, et le mot *huissier* fut prononcé. La jeune femme épouvantée lui demanda deux jours pour en conférer avec son mari. Hélas ! depuis quelque temps, elle ne le voyait plus, même aux heures des repas.

X.

Aussitôt qu'il fut parti, Adeline fit appeler son intendant et lui dit qu'il fallait faire chercher le comte et le trouver à tout prix. Celui-ci opposa l'ordre formel de son maître de ne point tenter auprès de lui la moindre démarche de cette nature. Mais, cette fois, ne se payant pas de mots, la jeune femme, devenue impérieuse, ordonna qu'on fît venir tous ses gens, et là, elle commença une enquête en règle : chacun dit une partie de ce qu'il savait; les indiscrétions se multiplièrent, et quand la comtesse se crut assez bien instruite, elle fit atteler son coupé et fit monter à côté du cocher son valet le plus dévoué.

Le coupé s'arrêta dans l'une des rues les plus étroites et les plus sales de la Cité.

Adeline descendit et entra résolûment.

D'abord, elle ne vit que des hommes à figures sordides, avinées, et des femmes plus hideuses encore, buvant au tour de tables sans linge et riant, d'un rire hébété, des propos que tenaient les convives.

Ceux-ci, étonnés de cette apparition inattendue, levèrent la tête en se montrant du doigt la *poupée si bien attifée* qui faisait avec eux un si singulier disparate, lorsque, tout à coup, l'un d'eux, se dressant de toute sa hauteur, avec une figure irritée, s'écria :

— Vous ici, madame ! Et quelle lubie vous amène en ces lieux, que vous n'eussiez jamais dû voir?...

— Et que je n'aurais jamais vu, monsieur le comte, si je n'y avais été forcée. Quittez au plutôt ce bouge infect, et si vous vous respectez encore un peu, montez en voiture avec moi; là seulement je vous dirai le motif de cette visite si imprévue et si pénible pour tous deux.

Le comte, subjugué par cette parole froide et dédaigneuse, quitta aussitôt la table, à la grande stupéfaction de ses compagnons de débauche, suivit sa femme jusqu'au coupé et y monta avec elle.

Là eut lieu une scène indicible, pendant que la voiture regagnait le faubourg Saint-Germain, au grand trot de deux *pur sang* anglais, qui semblaient, eux aussi, honteux de s'être fourvoyés dans de si ignobles quartiers.

Le comte, à moitié ivre et écumant de rage, reprocha de nouveau à sa femme cette équipée inqualifiable; celle-ci lui mit devant les yeux sa conduite depuis plusieurs mois, et arrivant ensuite à la visite du créancier, elle lui reprocha ses dépenses folles, les intérêts fabuleux qu'il payait et sa ruine prochaine inévitable.

Gaëtan, ne gardant plus de mesure, répondit avec une sorte de fureur que si la ruine arrivait, elle y aurait plus de part que lui. Il ajouta qu'elle aurait dû se rappeler la misère d'où il l'avait sortie, elle et sa famille de mendiants titrés...

Enfin, quand les deux époux arrivèrent au logis, la glace était tout à fait rompue et la séparation inévitable.

Cette scène avait transpiré; les domestiques avaient parlé, et les mille échos de cette petite ville de province, qu'on appelle *le noble faubourg*, redisaient les aventures scandaleuses de M. le comte et madame la comtesse d'Hasfeld.

Les créanciers ne furent pas les derniers à apprendre ces détails, et ils s'entendirent entre eux pour fondre à la fois sur leur proie. Au bout de peu de temps, tous les domaines du comte, déjà grevés d'hypothèques, durent être mis en vente, et grâce à ces ventes forcées, à des intérêts usuraires et au désordre dans l'administration des biens, la ruine fut complète.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous l'avons déjà vu : l'inconduite, le défaut d'ordre et la misère, qui en est la suite, amènent les récriminations et les injures, même dans les rangs les plus élevés de la société. Cet état de choses les multiplia et les rendit si pénibles à la jeune femme, qu'elle songea sérieusement à une séparation. Toutefois, elle n'osait pas en parler encore, lorsqu'une scène ignoble l'y conduisit fatalement.

Après avoir bu et joué pour échapper à l'ennui, Gaëtan avait bu pour s'étourdir et joué pour se faire des ressources; mais il n'avait réussi qu'à s'abrutir et à faire de nouvelles dettes, dettes criardes, de bas étage, dont le souvenir incessant l'exaspérait. Il rentrait alors chez lui dans un état voisin de l'idiotisme. A la moindre contradiction, cet idiotisme se changeait en folie furieuse... Ce fut dans l'un de ces moments qu'Adeline eut l'imprudence de l'irriter. Le malheureux tenait une cravache à la main, il la frappa au visage.

XI.

Nous avons depuis longtemps abandonné le Comtat et sa vie paisible, pour voguer sur les grandes mers avec le jeune ménage. Que s'y était-il passé depuis le départ d'Adeline?

Le comte avait d'abord jeté de l'animation et du confort dans cet intérieur un peu gêné, mais sa mort avait tout remis dans l'état primitif, et les deux vieillards, mécontents de la correspondance parisienne, qui ne leur apprenait rien de bon, ne trouvaient de consolation que dans la conversation et la douce intimité de la famille Albrecht.

Cette causerie du soir était bien triste cependant : le marquis avait repris ses titres, mais sans que sa fortune en fût augmentée, et Fritz avait perdu la compagne qui embellissait sa vie et colorait son avenir. « Rien ne m'est plus rien », répondait-il parfois aux tendres reproches de son père, et lequel des deux vieillards eût osé lui en faire un crime? La mère alors soupirait, et les larmes qu'on voyait dans ses yeux étaient comme un écho aux plaintes du jeune homme.

Dans le commencement, le marquis répondait à ces plaintes tacites : « Que voulez-vous? c'est pour notre Adeline que j'ai fait ce sacrifice ».

Cela n'était pas exactement vrai, mais cela pouvait être, et l'on n'avait rien à lui répondre; mais après une courte *lune de miel*, chaque lettre de l'enfant chérie et si regrettée était venue détruire cette illusion, les dernières surtout étaient alarmantes et sans l'état de madame d'Esteuille, qui exigeait impérieusement le repos et la chaleur méridionale, les vieux parents fussent certainement allés rejoindre et aider de leurs conseils la jeune comtesse.

Les péripéties du drame qui se jouait dans cet intérieur désolé, étaient devenues le seul sujet de conversation, et pour la centième fois le marquis avait pris la résolution d'aller *morigéner monsieur son gendre*, quand, un jour, à la fin d'une chaude soirée d'été, la porte du jardin s'ouvrit brusquement et Adeline parut sur la terrasse.

La bonne mère, éperdue, la reçut dans ses bras, et lorsqu'elle l'examina, elle s'aperçut avec effroi des ravages que le chagrin avait faits sur cette figure autrefois si calme et si belle.

— Qu'avons-nous fait? dit-elle, pendant qu'Adeline embrassait son père muet de douleur, et quelle mauvaise pensée que celle de te donner à cet être sans cœur!

— Je reviens à vous, dit Adeline, très-émue, mais cependant heureuse; je reviens, et, quoi qu'il puisse arriver, je ne vous quitterai plus.

— Hélas! ma pauvre fille, dit la marquise avec embarras, es-tu maîtresse de tes actions et n'appartiens-tu pas à ton époux?

— Mon époux! M. d'Hasfeld? Il ne mérite plus ce titre. Vous savez par ma correspondance quelle a été sa conduite dans ces deux affreuses années passées loin de vous. Depuis lors...

Ici elle s'arrêta, comme si elle n'avait plus la force de continuer.

— Depuis lors? répéta son père avec anxiété.

— Il m'a frappée! Tenez, ma figure porte encore la marque de sa brutalité.

Le misérable! s'écria le marquis avec indignation, et je n'étais pas là pour le punir.

— Qu'eussiez-vous fait, mon bon père? Cet homme n'est plus un homme; on punit un insolent, un malfaiteur, on ne punit pas une brute.

— Et c'est là l'état du comte d'Hasfeld! dit M. d'Esteuille, en pleurant cette fois amèrement. Ruinée, insultée, avilie; quelle honte, quels remords pour ton père!

— Vous avez cru faire mon bonheur, mon père chéri, et c'est le contraire qui est arrivé. Pouviez-vous le prévoir? Mais laissons là des regrets inutiles, et ne songeons qu'au bonheur de nous revoir, de ne plus nous quitter.

— Et lui, dit la mère, et ce malheureux, que va-t-il devenir?

— Je suis partie sous le coup de cette odieuse insulte, et n'ai pas songé à lui, je l'avoue. J'espère que ses biens suffiront et qu'il pourra sauver du naufrage un patrimoine suffisant pour vivre. J'avais eu des torts aussi, je les ai expiés, mais j'ai encore songé à lui dans mon malheur.

J'ai dans cette cassette des diamants et des bijoux d'une valeur assez considérable pour le faire vivre... S'il ne joue plus. Il ignore et ignorera que je les ai jusqu'à ce que sa véritable position soit connue; alors je lui restituerai fidèlement ces joyaux précieux que je ne considère que comme un dépôt. Je ne veux rien de lui.

— Bien, mon Adeline! dit le marquis; je reconnais là mon sang. Nous vivrons pauvres, mais dignes, comme au passé, et rien ne pourra désormais nous séparer. Ce seul mot est encore un bonheur.

XII.

Qui a bu boira; qui a joué jouera! Deux proverbes bien vrais et dont l'application peut être faite au comte d'Hasfeld. Il les justifia tous deux.

Élevé par un père vaniteux, insouciant et léger comme on l'est souvent quand on a un nom, de la fortune et ces

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

qualités aimables qui font le succès dans le monde, Gaëtan avait grandi, presque sans guide, au sein des plaisirs; il s'était vite blasé sur toutes les jouissances matérielles et ne connaissait pas ces satisfactions intellectuelles qui soutiennent dans les épreuves et régénèrent dans l'abaissement. Avili par l'orgie et les Phrynées de bas étage, ruiné par le lansquenet et la roulette, puis, par un intendant infidèle et par des usuriers, abruti enfin par le cabaret et les liqueurs alcooliques, hors d'état de relever ses affaires, le pauvre gentilhomme traîna une existence misérable et dissipa peu à peu les derniers vestiges d'une grande fortune. Il avait envoyé tous ses gens et vivait dans un isolement complet, souvent dénué de tout.

C'est à ce moment que sa femme, qui se faisait tenir au courant de sa vie par ses serviteurs dévoués qu'elle avait laissés à Paris, vendit ses joyaux, en plaça le produit en rentes sur l'État, et lui envoya exactement tout les six mois une somme suffisante pour le faire vivre. Il la recevait, la dissipait en quelques semaines, et ne s'informait même pas d'où elle lui venait.

Un jour où cette dernière ressource avait été épuisée plus vite que de coutume et qu'il ne lui restait plus un sou vaillant pour boire, ni pour s'abriter, il se souvint qu'il avait dans un coin du Midi une femme et un logement. Il se mit, sans autre réflexion, dans le coupé de la diligence de Marseille et descendit à Avignon; là, il fallait régler, il jeta machinalement sa carte de visite sur le bureau, et ce nom, encore respecté dans le pays, suffit au conducteur; mais il fallait aller jusqu'à Val-Creux.

C'était le 16 janvier 1822, le froid était excessif; il y avait encore trois heures de chemin à pied, avec le mistral et la neige dans la figure, pour se rendre à l'Ermitage.

Il s'achemina lentement, soutenu par un bâton noueux et ressemblant plutôt au juif errant ou à un de ces hideux mendiants de la Provence qu'au noble et beau comte d'Hasfeld. A quelques centaines de pas du chalet d'Esteuille, il se sentit gelé, harassé, et il entra dans un cabaret pour avoir du feu et de l'eau-de-vie. Il en but outre mesure et s'endormit, ou du moins on le crut; mais quand fatigué de voir, par ce temps de gelée, la place dans l'âtre occupé par un mendiant ivre, le cabaretier voulut l'éveiller il ne put y réussir; ce fut un cadavre qui tomba à ses pieds: l'alcool, le froid et un feu ardent avaient déterminé une congestion au cerveau.

Grand fut l'émoi au cabaret du père Bruneau : tous les voisins accoururent; on chercha à mettre un nom sur cette figure qui ne paraissait pas étrangère au pays, et ce fut un des anciens valets de son père qui le reconnut le premier.

— Mort de ma vie! s'écria-t-il en levant les bras au ciel c'est notre maître, c'est le comte d'Hasfeld! Et dans quel état, bon Dieu!

La rumeur grandit aussitôt dans le village.

— Il faut le porter chez son beau-père dit le valet; aussi bien, son château a été vendu l'an dernier.

Il se trouva là vingt personnes qui, par curiosité autant que par intérêt, s'offrirent à le porter jusqu'au Val-Creux.

C'est ainsi que le marquis d'Esteuille reçut ce gendre destiné à relever sa maison et donner un nouveau lustre à son vieil écusson.

Nous passons sous silence la douleur de toute la famille; l'orgueil ou l'amour-propre étaient peut-être plus blessés que le cœur; mais ce n'en était pas moins un coup cruel pour tous.

On fit au comte de belles funérailles en rapport avec sa naissance et son rang dans le pays; on tut les affreuses circonstances de sa mort, et sa veuve porta pendant deux ans un deuil sévère.

« Mais ces deux années écoulées, que se passa-t-il? » dira le lecteur. — Nous ne demandons pas mieux que de le satisfaire.

Pendant ces deux années, les douces soirées reprirent leur cours comme au passé. Fritz, toujours aimant, rappela son désespoir au départ d'Adeline, et sa résignation si douloureuse depuis ce moment fatal. On ne l'écouta pas d'abord, on ne voulut pas le comprendre; il en devait être ainsi; mais, à la longue, le temps amena l'oubli des tourments passés et le souvenir des jeunes années; on ne se rappela plus que les douces espérances, et une réalité plus douce les suivit.

La comtesse d'Esteuille devint madame Fritz Albrecht, et son père en la menant pour la seconde fois à l'autel, lui dit bien bas :

— J'ai été bien coupable, ma bonne fille; je ne savais pas assez qu'en ce monde il faut se contenter de ce que Dieu nous donne et que le mieux est l'ennemi du bien...

H. Roux-Ferrand.

A LA CAMPAGNE.

Entre les bras d'une colline,
Je sais une maison qui dort
Couchée au sein d'une ravine,
Ainsi qu'un vaisseau dans le port.

Par un jour serein je l'ai vue,
Blanche dans l'azur du ruisseau,
Comme la bergère ingénue
Qui montre son pied nu sous l'eau.

Elle était si calme et si belle,
Si pleine de recueillement,
Que mon cœur se repose en elle
Comme dans un rêve charmant.

Retraite dans l'ombre fleurie,
Juillet avait à pleine main
Jeté les fleurs à la prairie
Et l'ombre aux arbres du chemin.

On entendait le dialogue
Des amoureux sous le buisson;
C'était une riante églogue
Que l'oiseau mettait en chanson.

Que j'aimerais un tel asile!
La maison dont le mur est blanc,
Avec son toit rouge de tuile
Sous le feuillage verdoyant!

Alphonse Ménétrez.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

La quinzaine qui vient de s'écouler a été féconde en toilettes nouvelles. La saison de printemps, retardée par un temps capricieux, produit, à l'intérieur des ateliers, des nouveautés qui paraîtront toutes à la fois et feront sensation.

Les premiers vêtements de demi-saison se font généralement en robe et casaque assorties. Ce genre, qui s'applique avec un égal succès aux costumes riches et aux toilettes simples, a fourni de jolies créations à madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, rue Neuve-Saint-Augustin, 47.

Voici ce que nous avons récolté à notre dernière visite chez cette couturière fashionable :

Des toilettes entières, robes et casaques, en *mohair* gris, maïs, blondine ou isabelle ; jupe et confection garnies en apprêts de cachemire découpés avec bouclettes en petits velours noir agrafés d'acier.

Une toilette printanière composée ainsi :

Robe de poil de chèvre ; première jupe rayée en satiné bayadère de plusieurs tons, cette jupe bordée d'une frange boule en velours ; seconde jupe fond gris, relevée sur la première par des embrasses bayadère et des nœuds de velours noir ; corsage à basquine entouré de galons rayés et de boules en velours noir ; casaque-pardessus de même étoffe, relevée par des ornements en perles d'acier.

Autre toilette : Robe de taffetas noir ; la jupe ouverte devant par un tablier en taffetas rayé or et noir, retenu par des pattes en passementerie de galon d'or ; pour corsage, casaque andalouse en taffetas noir, richement décorée de galons d'or.

Madame Amélie a créé plusieurs confections de fantaisie d'une gracieuse originalité ; en voici la description :

Une robe de chambre *capitaine Henriot*, qui se fait en veloutine de nuance jaspée ; la robe est d'une seule pièce, avec des coutures très en biais ; les manches ont une double manche qui reste ouverte en arrière du bras, à la Médicis. L'ornement se compose de galons riches, posés en brandebourgs, et de gros boutons en acier uni ou en jais.

Une casaque *espagnole* à trois basques rondes, en taffetas noir, entouré d'une bordure de perles d'acier cousue en broderie *sable* ; au bord, une frange en brins d'acier et grelots ; les épaulettes, à la *Manola*, sont semblables à la broderie.

Une casaque de sortie appelée *Poliuto*, ouverte par derrière et artistement décorée de broderies en acier et de dentelles avec cordes en passementerie.

Une casaque *impératrice*, en drap de Lyon, avec galons, cotte de mailles et volants de dentelle.

Nous citerons encore une robe de pou de soie, nuance gris russe, garnie de point de Venise perlé d'acier ; corsage montant, à trois basques arrondies derrière. Le point de Venise suit les coutures du corsage derrière et devant, ainsi que les manches et les épaulettes.

Les robes se font toujours très-longues. La forme des manches longues et à coude se maintient jusqu'à présent.

Passons aux chapeaux :

Quelques chroniques de modes, mal renseignées ou puisant leurs informations dans des maisons excentriques, ont parlé, ces jours-ci, de chapeaux à haute calotte, forme *empire* ; on a pu faire quelques essais en ce genre dans un moment où la mode cherche de tous côtés ses innovations ; mais ces essais isolés sont restés sans succès, et le chapeau de forme *fanchon*, qui va à ravir aux jeunes visages, reste, au moins pour le présent, le type modèle des modistes de bon goût.

Madame *Caroline Coutot*, successeur de la maison *Coutot* et *Morizon*, rue Monsigny, 8, qui a inauguré sa saison par des modèles finement exécutés, nous a montré les chapeaux que voici :

Une capote de tulle noir bouillonné, avec perles d'acier dans les creux, frange en grelots d'acier autour de la passe et collier d'acier tombant sur les cheveux. De petits pouffs en plumes bleues et blanches sont posés au fond, sur le côté de la passe et à l'intérieur, qui se complète par tirettes en tulle blanc pointillé d'acier. Brides de taffetas bleu.

Une capote tendue en crêpe rose et tulle blanc, avec bord en perles de cristal et bouquet de boutons de roses moussues à l'intérieur. Le fond est chaperonné de roses avec bouclettes de satin rose et perles de cristal. Brides de satin rose.

Une capote de crêpe blanc, avec passe de taffetas vert à pointes découpées et ornées de ruches, revenant en larges brides également de taffetas découpé. Sur le côté, une traîne de fleurs d'acacia de velours rosé, laquelle revient sur le fond se répandre sur une coquille en dentelle noire perlée et frangée de jais. Intérieur en fleurs et dentelle noire.

Une capote tuyautée en crêpe et tulle mauve, ornée de perles en cristal et branches de lilas blanc.

Les chapeaux de campagne ou de voyage seront le sujet d'un prochain article, car nous ne voyons rien de décisif à leur égard dans ce qui nous a été montré jusqu'à ce jour.

Les premières fleurs destinées aux chapeaux de belle saison sont d'une grande légèreté et disposées en guirlandes.

Nous remarquons dans la collection artistique de madame *Léontine Coudré*, maison Tilman, 104, rue de Richelieu, des apprêts de myosotis coupés de boutons de roses, d'herbe aux turquoises, de volubilis, marguerite des prés, avec mélange de graines brillantes. On mêle de l'acier aux compositions de fleurs ; des roses blanches à demi effeuillées sont enchâssées d'anneaux en métal avec perles de différentes couleurs.

Les coiffures à la grecque ont été composées par madame *Léontine Coudré*. Même dans les coiffures de mariée, les bandelettes de velours blanc sont brodées de perles, et le bandeau de boutons d'oranger se place sur le front.

Les corsages sans manches ont fait leur apparition dans plusieurs réunions élégantes. La robe porte une espèce de ceinture montante qui vient jusqu'aux épaules. La dentelle et la lingerie se chargent de compléter le costume. Ces guimpes-corsages sont le triomphe de la *Balayeuse*, excellente maison de lingerie élégante, située au centre du Paris moderne, place Vendôme, 4.

Maintenant que la mode ose tout en fait de caprice, la lingerie a beau jeu, car elle peut davantage à elle seule que toutes les autres industries. Tout ce qui est dentelle, tulle ou batiste, peut être original sans excentricité. Le blanc reste toujours typique au point de vue du bon goût élégant.

Si l'on veut recouvrir les intérieurs de corsage par une petite veste de fantaisie, la *Balayeuse* en a de nombreux patrons, tous réussis et coquettement décorés. La dentelle, les franges, les galons d'acier, de jais, de paille, les boutons les plus nouveaux viennent prêter leur charme à ces compositions.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Des coiffures tout à la fois résilles et catalanes sont adoptées par les femmes élégantes.

De petites confections d'intérieur enrichies de perles en corail, jais ou acier ont, de leur côté, beaucoup de succès.

N'oublions pas de mentionner la perfection des capelines sorties des ateliers de la *Balayeuse*; ce sont elles qui maintiendront la vogue de cette coiffure parmi les femmes comme il faut. La capeline en cachemire, avec dentelle noire et perles d'acier, est certainement le type de la coiffure des jolies femmes.

Ne cherchons pas querelle à la mode pour ses innovations du printemps de l'année 1865. Il ne s'agit que d'évincer hardiment quelques objets trop fantaisistes; on peut garder une foule de nouveautés qui font le plus grand honneur au progrès et au goût.

Et puis, il y en a tant, de ces nouveautés, que l'éblouissement se met de la partie; c'est (qu'on nous pardonne la comparaison) comme dans les pièces-féeries : les décors et les ornements sont si variés que le jugement perd toute sa sévérité devant le prestige de l'ensemble. On dit : « C'est beau ! c'est ravissant ! » Et l'on s'en va vraiment ravi de tout ce qu'on a vu.

Nous conseillons aux personnes qui aiment les robes élégantes et solides de demander la nouvelle collection des échantillons de foulards du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol. Dans un récent article, nous avons donné un aperçu des dessins. Depuis ce moment, il est arrivé encore une grande quantité de dispositions nouvelles également fort jolies. La description des étoffes ne peut donner une idée de ce qu'elles sont, il faut voir les échantillons. C'est ce que font toutes les femmes parisiennes : elles choisissent au *Comptoir des Indes*. Celles qui sont éloignées de Paris n'ont qu'à se faire adresser le volumineux paquet d'échantillons que le Comptoir expédie *franco*.

Le foulard est maintenant classé parmi les tissus le plus en vogue, et, comme il est beaucoup moins cher que toutes les autres soieries, son succès se maintiendra longtemps.

Ce qui contribue à préserver la beauté contre les ravages du temps, surtout au moment des changements de saison, c'est la très-bonne parfumerie, celle qui s'édite dans les maisons en grande réputation.

La *Reine des abeilles*, 317, rue Saint-Denis, fournisseur breveté de l'Impératrice, de la reine d'Espagne et de toutes les grandes dames du monde élégant, a su mériter ses hautes protections et ce succès constant par une fabrication tellement supérieure, que nulle concurrence n'a pu l'atteindre.

Parmi les articles accrédités depuis quelque temps auprès des personnes délicates, il est bon de citer : la crème froide, au lis de Cachemire, qui blanchit et satine le teint; la pommade au baume de violettes d'Italie, qui assouplit et épaissit la chevelure; l'acidule de violettes, qui laisse un doux parfum imprégné des brises du printemps, et le savon blanc au musc, à l'ambre et à la vanille, un petit chef-d'œuvre de la science, dont les résultats sont tous à l'avantage des clients de la *Reine des abeilles*.

Marguerite DE JUSSEY.

AVIS A NOS LECTRICES.

Les améliorations que nous avons apportées, depuis le 1er janvier dernier, dans le fond comme dans la forme du MONITEUR DE LA MODE, nous ont valu de vives félicitations de la part d'un grand nombre de nos Abonnées de Paris, de la province et de l'étranger. Ce résultat, que nous considérons comme le plus précieux des succès, nous encourage à redoubler de soins et d'efforts pour qu'aucune restriction ne puisse venir diminuer la satisfaction de nos lectrices. Qu'elles soient assurées, une fois pour toutes, que nous ne reculerons jamais devant une réforme ou un sacrifice utiles.

Dès à présent, ne nous en tenant pas à ce que nous avons déjà fait, nous avons résolu d'adopter, pour le texte des nouvelles et romans que nous publions, un caractère qui, sans cesser d'être facilement lisible, nous permettra de donner plus de matière et, par conséquent, élargira d'autant notre cadre.

Nous inaugurerons ce changement dans notre premier numéro d'avril, par la publication d'un roman de madame Raoul de Navery, de qui le nom, bien connu dans les lettres, a ce rare privilége d'être aimé et estimé de tous. La morale élevée qui domine dans ses ouvrages, le souffle dramatique qui les anime, le sentiment dont ils sont empreints, les caractères que l'auteur met en jeu et sous lesquels on sent vivre des personnages vraiment humains, la distinction enfin et la pureté du style, tout concourt à donner un puissant intérêt à tant d'œuvres charmantes; tout nous fait espérer, en même temps, que nos lectrices nous sauront gré de leur avoir fait connaître cet attachant récit qui s'intitule *la Fille au coupeur de paille*, et qui, sous le rapport des qualités que nous venons d'énumérer, ne le cède en rien à ses aînés.

A cette occasion, nous croyons devoir prévenir celles de nos lectrices dont l'abonnement part du mois d'avril, qu'afin de les mettre à même de compléter la collection de l'année, nous avons fait tirer en plus des exemplaires des numéros parus en janvier, février et mars dernier. Il suffira, pour les recevoir *franco*, de nous adresser, en un mandat sur la poste, la somme de 7 francs. Nos lectrices pourront ainsi se procurer les numéros qui leur manquent, et éviter le regret de trouver des lacunes irréparables dans un recueil qui sera un jour la seule histoire authentique des variations de la mode et du goût à notre époque. Or, le journal de ces variations-là, n'est-ce pas notre propre histoire à tous?

A. G.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Planche N° 9.

Toilette de maison. Toilette de ville. (Voyez la description page 2 de la couverture.)

Modèle de la maison V. ROBERT fils, 85, rue Richelieu.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

La grippe, ce quatrième fléau, sévit si fort à Paris, depuis plus d'un mois, que plus des trois quarts de la population en sont atteints. On n'entend que geindre, tousser et moucher; et je ne pourrais rien vous en dire de mieux que ce que je retrouve écrit par madame Émile de Girardin en 1837, alors que le vicomte de Launay signait ses articles; aussi, comme cela semble fait pour les besoins de la cause en ce moment, je vais vous le rendre mot à mot:

« La grippe, la grippe, la grippe, voilà ce dont on parle, ce dont on rit, ce dont on meurt. Sur quatorze personnes qui habitent une maison, quatorze sont atteintes; tous sur tous, voilà la proportion. On raconte que la semaine dernière le duc de M... ayant tous ses gens malades, hommes, femmes, portier, portière, a été forcé pendant plus de deux heures d'aller tirer lui-même le cordon de son propre hôtel. — M. le duc est-il chez lui? — Il n'y avait pas moyen de dire non. — Enfin, quelqu'un est venu relever le pauvre duc de sa faction; et il est rentré bien vite dans la chambre de madame la duchesse, qui avait la grippe, pour lui donner une tasse de tisane, parce que ses femmes, qui avaient la grippe également, étaient dans leurs lits.

» Et pourtant, les bals vont leur train comme s'il n'était question de rien; on danse, on se costume, on essaye des robes, on se coiffe, on se couronne de fleurs entre deux quintes. Le matin, les femmes sont frileuses, dolentes, tout empaquetées de bonnets, de voiles, de fichus; on les plaint, on gémit avec elles; et leur tête se penche, leur corps délicat se courbe, leurs petits pieds, grossis par la fourrure, s'entourent encore d'un gros châle; on se grille devant le feu; on leur conseille de se soigner, on les quitte inquiets, etc... et puis le soir, on les retrouve au bal étincelantes, la tête haute, empanachées, endiamantées; les épaules nues, les bras nus, les pieds nus, car un bas de toile d'araignée n'est point une chaussure; et puis, les voilà qui tournent, qui sautent, qui volent et qui se moquent de l'air piteux que vous avez en les regardant. »

Eh bien, voilà à la lettre ce qui se passe à Paris en ce moment.

Le masque, qui a quitté les rues, s'est réfugié dans les salons, Est-ce comme antidote contre la grippe? C'est possible; mais tant il y a qu'aujourd'hui les bals ne sont plus que costumés seulement; ils peuvent encore être masqués pour perfectionnement, et l'on cite plusieurs belles inconnues qui, ayant fait leur apparition dans une fête la figure couverte, sont restées ainsi toute la soirée, intriguant chacun, se donnant un nom différent pour chacune des personnes avec lesquelles elles causaient et distribuant, comme leur portrait, une foule de photographies de fort jolies femmes, mais dont aucune ne se ressemblait. Cette idée neuve a beaucoup diverti les assistants, qui empochaient le faux portrait. Une de ces belles dames masquées a été reconnue, dit-on, à sa charmante tournure et à sa grâce sans égale; mais on s'est abstenu de la nommer par respect...

Madame Érard a donné une grande soirée costumée, mais non masquée; son appartement lui-même était déguisé en parc, car pour l'orner elle avait fait venir toutes les fleurs plus ou moins rares et tous les arbustes plus ou moins exotiques que renferme la belle serre de son château de *la Muette*. Il y avait beaucoup d'artistes, ce qui amène toujours beaucoup de gaieté, et il y avait aussi les plus jolis costumes du monde.

Ainsi, une jeune fille fraîche comme le printemps s'était déguisée en bouquet de cerises. — Vous savez que les costumes sont de convention maintenant. — Donc elle portait une jupe de taffetas blanc, très-courte, et dessus, de distance en distance, des montants en feuilles et cerises, comme se font à Paris les bouquets de ces jolis fruits alors qu'ils commencent à paraître. Le corsage avait trois de ces bouquets formant cœur; autant dans le dos; elle portait un collier de cerises, des cerises comme boucles d'oreilles, des cerises comme couronne, et des cerises sur les souliers; c'était charmant de coquetterie, de fraîcheur et de gentillesse, d'autant plus que les joues et les lèvres étaient à l'unisson de ces fruits vermeils.

Diemer, le pianiste à la mode, était en marié de village; Brasseur, d'abord en tambour villageois, puis en garde champêtre, enfin en maire de village, a fait toutes les charges du monde, qui ont été fort goûtées; aussi s'est-on si fort amusé qu'on n'a commencé à s'apercevoir qu'il était tard qu'à six heures du matin.

Il y a eu également un délicieux bal de pierrettes chez madame la marquise Aguado; on y a ri, on y a dansé, on y a soupé, et cela dans la plus grande intimité; quoiqu'on assure que de fort illustres personnages... Mais chut! Il est encore moins permis d'enlever les masques dans une chronique que dans un bal!

En même temps que l'on danse, on chante aussi, et les concerts nous pleuvent dru comme grêle en ce moment; il y en a quelques-uns de beaux et beaucoup de fort ennuyeux; mais quelques-uns aussi plaisent et amusent tout à la fois, comme celui qu'a donné mademoiselle Laure Durand, par exemple.

Cette artiste, nièce de Mocker, le charmant chanteur, aujourd'hui régisseur de l'Opéra-Comique, est très-aimée et très-recherchée dans nos salons parisiens où elle fait un plaisir extrême, car personne mieux qu'elle ne sait entraîner ses auditeurs: elle a dans la voix des cordes qui montent jusqu'à l'âme et met à son chant une expression qui entraîne le cœur. C'est la Rachel du chant, pour tout dire en un mot; aussi son concert avait-il attiré belle et nombreuse compagnie. Pourtant elle s'y était très-modestement éclipsée, laissant le premier rôle aux acteurs de l'Opéra-Comique qui avaient bien voulu lui prêter leur concours, et tous les honneurs de cette matinée ont été emportés par Sainte-Foy et mademoiselle Marimont dans une charmante opérette-bouffe de Wekerlin, intitulée *Tout est bien qui finit bien.*

C'est une délicieuse bouffonnerie à deux personnages et un lapin, lequel, pauvre bête, joue un rôle qui fait rire tout le monde, hors lui, bien certainement!

Un mariage qui occupe beaucoup Paris en ce moment est celui de mademoiselle Haussmann avec le vicomte de Pernetti, fils du premier lit de la baronne Poisson; la mariée est belle et charmante, le marié est un ravissant cavalier, qui tient beaucoup de sa mère, laquelle, quand elle était mademoiselle de Latour, passait pour une des plus jolies femmes de Paris; et à cette époque-là il y avait beaucoup de très-jolies femmes!... Tout est beau qui est loin, vous le savez, mesdames. — Donc on parle bijoux, diamants, cachemires et millions, ce qui fait ouvrir de très-grandes oreilles aux jeunes filles que leur âge devrait faire penser à pourvoir... mais, hélas! de penser à réussir il y a un si grand chemin, surtout par ce temps de luxe qui court, que l'on comprend les palpitations de cœur que produit la vue d'une rivale qui réalise votre rêve!

Nous allons terminer cette lettre par ce qui termine toutes choses ici-bas: par la mort, car je veux aussi vous parler un peu du duc de Morny, si cruellement enlevé à l'Empereur et à la France.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Tous les journaux ont raconté ses derniers moments et les honneurs funèbres qui lui ont été rendus, ce n'est donc pas sur ce sujet que je reviendrai; mais je vous raconterai une petite anecdocte de sa vie privée qui vous prouvera à quel point il poussait la bonté.

Un jour de printemps, il se promenait dans une allée des Champs-Élysées, avec un de ses petits enfants qu'il tenait par la main, et tous deux s'arrêtèrent devant un beau caniche blanc qui faisait l'exercice, jouait du tambour, enfin montrait une foule de talents de société, devant un public peu nombreux et qu'appelait cependant à grands renforts de lazzis un pitre chargé de ce rôle.

M. de Morny et son enfant s'amusèrent tous les deux des tours de passe-passe du chien; mais quand le duc voulut s'en aller, l'enfant cria si fort, en demandant le caniche, que M. de Morny offrit de le payer à ses maîtres; ceux-ci y consentirent, mais comme ils avaient reconnu le marchandeur, ce ne fut pas moins de mille francs qu'ils exigèrent de la bête. M. de Morny s'exécuta et rentra à la Présidence avec le chien que désirait son fils.

Une fois en si haut lieu, le caniche fut bien lavé, on le baptisa *Mouton*, et il fut attaché à la personne du bébé chéri afin de le divertir. Mais voici bien une autre histoire: Quand il se vit arriver à la fortune, Mouton dédaigna son ancien métier et ne voulut plus travailler.

Vainement les domestiques le rossèrent, l'enfant pleura; le chien se couchait quand on lui mettait un fusil entre les pattes, et rien ne pouvait le faire bouger. On raconta la chose au duc qui se prit à rire de l'intelligence de l'animal et déclara que Mouton ne devait plus être tourmenté, ce qui eut lieu; en effet, alors le chien passa tout son temps à dormir dans la chambre de son maître; seulement quand celui-ci était sorti et qu'il entendait la voiture qui le ramenait, il descendait comme une flèche, se plaçait *au port d'arme* sur le perron, recevait une caresse et remontait dormir.

Depuis la mort du duc, le pauvre Mouton n'a pas voulu quitter la chambre du défunt, où il gémit nuit et jour, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on parvient à lui faire manger quelque chose, mais sans pouvoir le faire bouger de sa place.

Croyez-vous que parmi les nombreuses personnes qu'a obligées l'illustre défunt, il y en ait beaucoup, je ne dirai pas qui montrent, mais qui ressentent une aussi véritable douleur; et quand madame de Staël disait que c'était pour ne pas nuire aux hommes que le bon Dieu avait refusé la parole aux chiens, avait-elle tout à fait tort?

Baronne de V.....

PÊLE-MÊLE

Un peu de clémence ne saurait nuire, même dans la tempéture. Nous avons eu un assez triste hiver pour pouvoir à bon droit nous réjouir de quelques heures d'embellie dont le mois de mars, repentant sans doute de ses premières rigueurs, veut bien nous gratifier. Puissent ces gais rayons, un peu trop tardifs, ne pas s'envoler comme les serments des amoureux!

Le bruit a couru que M. Mathieu (de la Drôme), le célèbre météorologiste, venait de mourir, et ce bruit, malheureusement, n'a pas tardé à se confirmer. Il faut regretter ce laborieux savant qui, au péril de sa vie, a fait faire un si grand pas à la science. Ses prédictions, jusqu'à présent, se sont trop vérifiées; puissent-elles avoir tort devant ce consolant proverbe qui contient en quatre vers la réhabilitation du présent mois de mars!...

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

***

C'est le mercredi 16 mars, à midi, qu'a été célébré le mariage de mademoiselle Valentine Haussmann, fille de M. le baron Haussmann, sénateur, préfet de la Seine, avec M. le vicomte Maurice Pernetti. Le mariage religieux a eu lieu à deux heures de l'après-midi, au temple de l'Oratoire. Les témoins de mademoiselle Haussmann étaient M. Boittelle, préfet de police, et M. Dumas, sénateur, ancien ministre, président du conseil municipal de la Seine. M. le duc de Persigny était l'un des témoins de M. le vicomte Pernetti.

M. Albéric Second, qui assistait à la fête donnée par M. le préfet de la Seine à l'occasion du mariage de sa fille, cite dans le *Grand Journal* un mot profond échappé à un observateur philosophe.

« Une dame douée d'un remarquable embonpoint passa à nos côtés, dit à peu près le chroniqueur. Elle était abominablement sanglée dans son corset.

» L'observateur philosophe murmura:

» — Il y a autre part qu'à Clichy d'infortunés prisonniers qui doivent joliment soupirer après l'abolition de la contrainte par corps! »

***

Ci deux mots attribués, par le même chroniqueur, à M. X. et à M. Z., deux aimables personnages qui ne réclament jamais, ne correspondent pas avec les journalistes par ministère d'huissier, et ne traînent pas les chroniqueurs sur les bancs de la police correctionnelle.

Procédons par ordre alphabétique et commençons par le mot attribué à M. X.

Quelqu'un ayant dit devant lui:

— J'ai fait venir à ma dernière soirée les chanteurs du Théâtre-Italien; ça m'a coûté dix mille francs.

M. X. se serait écrié:

— Ça m'a coûté beaucoup plus cher, à moi; mais j'ai fait venir le faubourg Saint-Germain.

Passons au mot prêté à M. Z.

Le lendemain de son dernier bal, le mari d'une jolie personne vint le prévenir que sa femme avait perdu une boucle d'oreille d'une grande valeur.

M. Z. aurait répondu:

— Si c'est un de mes gens qui l'a trouvée, soyez tranquille, elle vous sera restituée. Si c'est un de mes invités, je ne réponds de rien.

***

Une charmante aventure est celle que raconte dans le dernier numéro du *Club*, M. Aurélien Scholl, à qui nous demandons la permission de chasser sur ses terres. Voici le fait:

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mademoiselle... — ma foi ! appelons-la du nom de ce que l'on buvait chez elle ! — mademoiselle *Thé* avait invité plusieurs financiers à prendre une tasse de thé, et faisait avec beaucoup de grâce les honneurs de son salon.

— Il manque bien des choses ici, dit la mère : un piano, un jeu d'échecs et des dominos... sans parler d'une parure en turquoises, qui est indispensable à ma fille pour la pièce qu'elle répète en ce moment...

La soirée s'acheva sans autre incident, et le lendemain, plusieurs paquets furent apportés chez mademoiselle Thé, — autant de paquets qu'il y avait d'invités la veille.

On ouvre vite...

C'était huit ou neuf boîtes de dominos.

***

On ne prête qu'aux riches, dit la sagesse des nations ; nous renversons le proverbe pour notre commodité personnelle, et nous continuons d'emprunter aux riches. Il en est au *Figaro*, entre autres M. Henri Rochefort, dans la dernière chronique de qui nous trouvons cette petite histoire :

« Un ami me racontait un jour avoir servi de témoin dans une rencontre dont les deux adversaires avaient tenu à honneur de s'exagérer la gravité. Arrivés sur le terrain par un temps diluvien, ils mettent habits bas et prennent position. Au moment où le combat s'engageait, mon ami demande la parole, et il parvient, en moins de vingt minutes, à prouver à toute la société que, dans toute cette affaire, il n'y avait pas de quoi fouetter une poupée.

» Émus jusqu'aux sanglots, les deux ennemis jettent leurs épées, se précipitent dans les bras l'un de l'autre, remettent leurs habits et regagnent leur domicile. Seulement, tout en écoutant le discours du bon témoin, ils ne s'étaient pas aperçus que le froid les saisissait. Tous deux se mirent au lit en rentrant chez eux, et, huit jours après, ils étaient morts.

» Chaque fois que notre ami fait le récit de cette lamentable histoire, on essaye de lui prouver qu'il aurait mieux fait de les laisser battre, ce qui, en leur fouettant le sang, leur eût probablement sauvé la vie. Mais c'est en vain. Il continue d'attendre que les familles des deux jeunes gens viennent le remercier d'avoir *arrangé l'affaire.* »

***

Terminons par un mot qui ne prêtera point à rire, car dans sa forme légère il cache une profondeur vraie. Il nous arrive par M. Boisse, un des sept causeurs du nouveau journal de M. Ernest Feydeau, *l'Époque*.

On parlait d'une certaine classe de personnes qui voient trop facilement l'intervention divine dans de petits débats domestiques auxquels elle ne peut vraiment que gagner à rester étrangère.

— Ce sont des gens, dit M. S., qui se mettent le doigt de Dieu dans l'œil !

THÉATRES

Trois nouveautés — trois succès sérieux, nous l'espérons — ont marqué leur place à l'horizon depuis notre dernier bulletin. C'est d'abord, pour commencer par l'Opéra-Comique, l'œuvre tant attendue de M. Félicien David, *le Saphir*.

Le sujet de cet ouvrage, que nous laissons à nos lectrices le soin d'apprécier, avait dans l'origine tout ce qu'il faut pour constituer un bon libretto d'opéra-comique. Le grand Shakspeare en avait fait une comédie charmante ; Boccace, un de ses meilleurs contes ; plusieurs auteurs français, des comédies spirituelles et intéressantes. MM. de Leuven, Carré et Hadot, à leur tour, se sont réunis pour offrir à l'un de nos compositeurs les plus distingués cette pierre précieuse qui ne demandait qu'à être dignement enchâssée, et Félicien David lui a ciselé la plus riche, la plus gracieuse, la plus coquette, la plus fine garniture qui se puisse imaginer.

L'ouverture est une page symphonique des plus remarquables. La partition tout entière répond à cette introduction, ce qui n'empêche pas le second acte d'être particulièrement remarquable, chaque morceau pouvant être considéré vraiment comme un délicieux bijou. On sait ce que vaut la musique du maître ; c'est donc un grand éloge que de dire qu'elle n'a rien perdu à être interprétée par MM. Montaubry, Gourdin, Lejeune, par mesdames Cico, Girard, Tual, Baretti et Révilly.

Pour le drame que l'Ambigu vient de jouer avec un grand succès — qui fait autant d'honneur à M. Paul Meurice, son auteur, qu'à Mélingue, son principal interprète — pour ce drame, disons-nous, où se trouvent racontées les amours du roi Henri II et de la belle Diane de Poitiers, pas de meilleure analyse qu'un quatrain de l'époque exhumé par le feuilleton de M. Jules Janin :

> Sire, si vous laissez, comme Charles désire (1),
> Comme Diane fait, par trop vous gouverner ;
> Fondre, pestrir, mollir, refondre, retourner,
> Sire, vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que cire.

Nous avons hâte d'arriver à l'Odéon, où nous trouvons un de ces très-rares succès qui ne méritent que des éloges. Il s'agit d'un drame en quatre actes de M. Édouard Plouvier, simplement intitulé *Madame Aubert*. Il y a bien du style, bien du cœur, bien de la passion, dans ce drame ! L'auteur est un poëte, plus encore : un honnête homme ! Comment s'étonner que son œuvre ait si bien inspiré MM. Tisserand, Laroche et Villeray, mesdames Thuillier, Picard et Mosé ? Nous avons écrit que M. Plouvier est un poëte :

« — Les ailes de l'amour, dit un de ses personnages, sont faites des serments des amoureux ! »

Nous avons ajouté que c'est un honnête homme :

— « Mon Dieu, s'écrie à la fin de ce drame la pauvre madame Aubert, que les honnêtes femmes sont heureuses ! »

Nous nous arrêtons : la cause de M. Édouard Plouvier est gagnée.

Robert Hyenne.

(1) Charles-Quint.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA PRAIRIE

(NOUVELLE.)

La nature ne prend point l'homme par la main pour le mener au bien-être. Nous naissons tous avec un idéal en vue, si modeste qu'il soit. Pour l'atteindre, les uns comptent sur les circonstances, sur le progrès du temps, sur l'appui des hommes. Il ne faut compter que sur soi.

Voyez agir les femelles des animaux lorsqu'elles allaitent leurs petits : chacune d'elles se borne à présenter à toute sa portée ses trayons gonflés; tant mieux pour qui prend le mamelon, tant pis pour qui n'y peut atteindre. Couchée sur le flanc, la mère laisse faire, et jamais elle n'écarte le fort pour donner place au débile.

De même fait la nature; elle offre à toute l'humanité ses trayons innombrables, et embouche qui peut.

Ces réflexions nous sont inspirées par l'histoire de Jacques Mage, c'est-à-dire d'un paysan, qui, placé par le sort de la naissance au plus bas de l'échelle sociale, sut parvenir à la richesse.

Dans la foule qui sortait, un jour du mois de juin 186..., de la gare de la Bastide, point d'arrivée de la ligne de Paris à Bordeaux, se trouvait un jeune homme n'ayant pour tout bagage qu'un sac de nuit, et qui, après s'être débarrassé avec peine de tous les cochers qui l'entouraient, se dirigea à pied vers l'endroit du faubourg où stationnaient de petites voitures de campagne.

Il était certainement étranger au pays, car il demeurait indécis et comme embarrassé, lorsqu'il aperçut une gentille personne qui se tenait près d'une des carrioles. C'était une jeune fille de dix-huit ans, grande et délicate, malgré le hâle dont le séjour des champs avait couvert son visage, et d'un type de figure excessivement correct.

Le jeune homme, d'abord distrait de sa préoccupation par cette beauté rustique, fit cette réflexion sage que, puisqu'il avait un renseignement à prendre, il valait autant s'adresser à cette séduisante et jolie enfant.

Son costume était celui d'une paysanne cossue, et elle le portait avec distinction.

— Mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer la voiture qui fait le service de Saint-Loubès?

— C'est celle-ci, monsieur; j'attends moi-même qu'elle parte.

— Ah! je vous remercie. Et savez-vous si nous avons encore longtemps à attendre?

— Dame, monsieur, elle part ordinairement à dix heures du matin; mais, je crois qu'elle est en retard aujourd'hui.

Au même instant, un postillon sortit d'une auberge, et, faisant claquer son fouet, il cria d'une voix éclatante :

— Saint-Loubès !... Saint-Loubès !... On part pour Saint-Loubès !...

Aussitôt, un groupe de femmes et de paquets sortit d'une espèce de bureau, et le tout se dirigea vers le coche.

Le jeune homme, ayant un cigare à fumer, monta sur la banquette à côté du postillon, qui laissant son cheval aller au pas, se tenait debout sur le siége en agitant son fouet avec éclat, et criant plus fort encore :

— Saint-Loubès !... Saint-Loubès !...

Mais, comme il ne parut plus personne, il se décida enfin à s'asseoir. Alors le cheval prit le trot.

Le jeune homme, qui voulait sans doute causer, offrit un cigare. Le postillon se montra très-sensible à cette politesse.

— Est-ce que monsieur va jusqu'à Saint-Loubès?

— Oui, mais je ne connais pas le pays. J'arrive à l'instant de Paris, et c'est la première fois que je me trouve en ces contrées. Vous êtes de Saint-Loubès?

— J'y suis né.

— Oh! alors, vous allez me donner des indications nécessaires à ma gouverne. Connaissez-vous M. Perrier?

— Certainement. Un bien brave homme qui s'est laissé mourir il y aura bientôt deux mois.

— C'est bien cela. Je suis son neveu.

— Et par conséquent, alors, son héritier.

— Oui. Cette succession consiste en une propriété qui se trouve à Saint-Loubès. Est-ce loin du bourg, et pourrai-je m'y rendre à pied?

— Il vous faudra dix minutes. Mais, au fait, vous avez justement dans la voiture la Majotte.

— Qu'est-ce que la Majotte?

— Ce beau brin de fille à qui vous parliez avant le départ. C'est la fille de Jacques Mage, le voisin de la maison Perrier.

— Mais, si je me trompe, ce Jacques Mage veut devenir l'acquéreur de ma propriété, et c'est même pour traiter de cette affaire que je fais ce voyage.

— Ah! c'est bien possible; c'est un malin qui a des écus. Et pourtant, nous l'avons vu, la besace sur l'épaule, allant, de porte en porte, demander son pain.

— Alors, sa fille, à qui j'ai parlé, ne doit pas manquer d'amoureux?

— Des amoureux! elle n'en a pas un, et je doute même qu'elle en ait jamais. Oui, oui, en voilà une qui peut être sûre de coiffer sainte Catherine.

— Est-ce qu'elle aurait commis quelque faute?

— Pas du tout; c'est, au contraire, la plus sage du pays; jamais à la danse, ne courant pas les assemblées; oui, oui, je vous assure qu'on couronne à la Brède, chez M. de Montesquieu, des rosières qui ne la valent pas.

— Alors, expliquez-moi pourquoi elle n'a pas d'amoureux, et pour quelle raison, selon vous, elle doit désespérer de se marier.

— Dame, c'est bien simple, parce que c'est la fille d'un sorcier.

— Ah! Jacques Mage...

— Est un sorcier..., puisque je vous dis que nous l'avons tous vu mendier, et que maintenant il a plus de cent mille francs. Sa fille est jolie, c'est vrai, mais personne ne s'y fiera; car c'est plus que jamais l'occasion de dire que c'est la beauté du diable. Et je suis même convaincu que celui qui l'épouserait la retrouverait le len-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

demain de ses noces plus laide qu'une sorcière de sabbat.

— Elle a l'air bien doux et bien réservé, cependant.

— Eh ! sait-on ce qu'elle est? Tout çà, ce sont des frimes, voyez-vous. Enfin, que vous dirai-je? Chaque fois que je la porte, je ne suis pas tranquille. L'autre jour, je l'avais dans ma voiture; aussi j'ai failli verser à la côte du *Puits-Rouge*. L'été de l'année dernière, un jour, je ne pus lui donner de place; elle fut mécontente, je le vis bien; aussi qu'est-ce qui m'arriva? Pendant le trajet, un de mes chevaux tomba comme mort. Et cet imbécile de vétérinaire qui prétendait que c'était la chaleur... Ah! bien oui, la chaleur! C'était la Majotte; voilà ce que c'était !...

Et, tout le temps du voyage, le voiturier en dit tellement sur le sorcier Jacques Mage, que le jeune homme en vint à se demander si son interlocuteur n'était pas sorcier lui-même pour savoir tant de choses sur le compte d'un seul homme.

On arriva à Saint-Loubès, et, lorsqu'on eut quitté le coche, le voyageur se mit à marcher auprès de la jeune fille.

— Mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour me servir de guide? Cela vous sera facile, car je vais à une propriété qui touche celle de monsieur votre père.

— Est-ce que vous ne seriez pas M. Georges Perrier?

— En effet, mademoiselle, et je viens pour m'entendre, sans doute, avec monsieur votre père.

— Mais, monsieur, il n'y aura personne pour vous recevoir, car le paysan qui logeait ici sur le *bois* est placé depuis huit jours, et c'est un de nos valets qui veille depuis sur votre maison. Mais, qu'à cela ne tienne, vous me ferez bien l'honneur de loger chez nous. D'ailleurs, ce sera tout naturel, puisque vous venez pour traiter avec mon père.

— Mais, je craindrais de vous gêner.

— Nous gêner ! et comment? Nous avons cinq lits vides et trois grandes chambres où personne ne couche. Mais ce sac de nuit doit vous fatiguer; donnez-le moi, que je le porte.

— Plaisantez-vous, mademoiselle? lorsque vous même êtes chargée d'un panier qui me paraît très-lourd.

— Oh! je suis habituée à en porter de plus pesants. Enfin, nous allons bientôt arriver.

Georges Perrier était un jeune homme de vingt-huit ans tout au plus, qui venait de terminer ses études médicales. Orphelin depuis son jeune âge, il avait été élevé par son oncle, lequel venait de mourir et lui avait laissé le bois attenant à celui de Jacques Mage.

Jacques Mage, qu'on nous a déjà présenté comme sorcier, et que nous allons bientôt connaître plus intimement, avait jeté les yeux sur cette propriété, qu'il voulait acquérir afin de donner à son avoir plus de rotondité.

Il paraît que l'état de sorcier est des meilleurs, car nous abordons Jacques Mage dans tout son contentement. — La journée est superbe. Au milieu d'un pré grand comme une lande, qu'enclôt une haie courte et drue, un paysan, les mains dans les goussets, la veste sur l'épaule, se tient immobile et debout. C'est Jacques Mage. Il a pénétré en maître au sein de cette herbe magnifique qu'il sait parcourir sans la fouler; elle lui monte jusqu'à la poitrine. Cet homme se sent heureux ainsi entouré de richesses. — Dans le haut de la prairie est sa maison, et les étables où cinquante vaches attendent que l'herbe soit fauchée pour se répandre sur ce beau pâturage.

Au physique, Jacques Mage est un homme de cinquante ans, fort et dispos, de courte taille, mais le visage superbe. Soupiraux de son front, ses yeux dardent la pensée.

Ayant aperçu sa fille, il s'empressa d'aller à sa rencontre; celle-ci lui présenta Georges, qui fut cordialement accueilli.

Il fut introduit dans une maison simple à l'intérieur, mais offrant ce confortable champêtre inaccessible aux villes. Il régnait dans toutes les salles une atmosphère balsamique chargée de ces chaudes émanations qui indiquent le voisinage des celliers.

Le jeune homme se montra très-sensible au franc accueil qui lui fut fait. — Et puis, quand il se trouve sous un toit une jeune femme jolie, attentionnée, prévenante, il est tout naturel qu'on s'y plaise. — C'est pourquoi Georges s'y plut beaucoup.

Aussi ne s'impatientait-il point des lenteurs de ses affaires et de l'indécision de son hôte, qui marchandait sans cesse avant de conclure.

Un matin, Georges se dirigea vers la propriété de son oncle, afin de la visiter. Il fut accueilli par le valet de Mage dont la jeune fille lui avait parlé.

Ce valet se nommait Fricot. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et fort; mais sa physionomie était loin de refléter cette expression franche et ouverte qu'il avait déjà remarquée chez Jacques Mage.

Georges, sous sa conduite, pénétra dans ses terres. Fricot était très-loquace, et l'on n'avait pas besoin de le questionner.

— Monsieur est descendu chez le père Mage? Ah! c'est une bonne auberge, et il y a de quoi !

— C'est lui-même qui m'a prié de demeurer chez lui; et d'ailleurs, puisqu'il est probable que nous allons avoir des affaires à traiter ensemble, c'est très-naturel.

— Oh! c'est un fin matois, et il sait bien ce qu'il fait.

— Pour quelqu'un qu'il fait travailler et vivre, vous me paraissez en parler très-légèrement.

— Dame ! je ne lui dois rien. S'il me paye, je le lui rends bien en besogne. Et c'est le moins qu'il doive à un bon camarade. Nous avons été soldats ensemble. Seulement, j'ai suivi le droit chemin, moi, et le droit chemin, voyez-vous, monsieur, aux champs comme à la ville, cela n'enrichit que rarement.

— Ceci est une morale un peu hasardée.

— Oh ! je dis ce que je pense.

— Vous pensez mal.

— Soit, n'en parlons plus. Enfin, quoi qu'il soit riche, le père Mage n'en est pas plus heureux pour cela. On sait trop bien son histoire dans le pays. Aussi personne ne le fréquente, et, quand il apparaît au bout d'un chemin, les enfants s'écartent de lui en courant, les vieilles femmes se signent.

— Et les hommes?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Les hommes sont des peureux comme les autres, ils le saluent.

— Mais, enfin, pourquoi cette réprobation générale?

— Est-ce qu'il est possible à un malheureux paysan, qui n'a que sa pioche et ses deux bras, de s'enrichir de la sorte. Aussi, les uns disent que c'est le diable qui l'a aidé; d'autres, qu'il a mis à jour dans sa terre un sac d'écus caché par les anciens nobles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en *s'échinant* à quarante sous la journée, comme je le fais depuis trente ans, on en arrive à ne pas avoir de quoi se soigner les jours de fièvre. Tout ça, c'est le fait du diable. Sa fille, qui vous paraît peut-être jolie, n'est qu'une sorcière. N'a-t-elle pas ensorcelé mon fils!

— Ah! vous avez un fils?

— Oui, qui travaille à Bordeaux, où il est tonnelier. Eh bien, ce fou de Jean n'a-t-il pas été amoureux de la Majotte au point de la demander à son père.

— Qui la lui a refusée?

— Et savez-vous sous quel prétexte? Il lui a reproché de ne pas aimer la terre. Aimer la terre! Mais, la terre, c'est ma plus grande ennemie, à moi. Je me suis courbé, j'ai sué dessus toute ma vie pour la remuer, et elle ne m'a jamais rien donné.

— Mais, enfin, si Mage avait agréé la demande de votre fils, vous n'en auriez pas été fâché.

— Dame! je ne sais trop. D'abord, personne ne m'aurait plus parlé dans le pays. Et, d'ailleurs, je ne sais si le curé consentirait à marier dans son église la fille du père Mage.

— Mais, à vous entendre, cet homme a une bien mauvaise réputation.

— Restez dans le pays encore quelques jours, et vous verrez ce que l'on vous en dira.

Georges Perrier quitta Fricot et s'en retourna un peu soucieux de ce qu'il venait d'apprendre; car, tout indifférent que l'on soit aux affaires d'autrui, on n'aime pas à entendre mal dire de son hôte. Il se repentait presque d'avoir accepté son toit, et méditait d'aller, sous un prétexte quelconque, s'installer dans une auberge du village.

La première personne qu'il rencontra en entrant fut la gentille Madeline, c'est le nom de la fille de Mage. L'aspect de cette suave enfant lui tranquillisa un peu l'esprit, et il se dit qu'il était impossible que ce fût là la fille d'un mauvais homme.

— Vous venez de visiter le *bien*, monsieur Georges.

— Oui, mademoiselle, et Fricot m'a servi de guide.

— Pauvre Fricot! il n'est pas heureux!... Le voilà vieux, et les rhumatismes l'empêchent souvent de travailler.

— Il m'a parlé de son fils, qui, à ce qu'il paraît, est amoureux de vous?

— Jean! fit la jeune fille, avec une petite moue de dédain.

— Vous ne l'avez donc pas voulu pour mari... Je comprends, la fortune de votre père...

— Oh! ce n'est point pour cela, et mon père m'a souvent dit qu'il ne refuserait jamais pour gendre un bon et brave laboureur, n'eût-il que sa charrue pour tout bien. Mais Jean a cru indigne de lui de travailler la terre comme son père. Il a voulu devenir un ouvrier de Bordeaux. Et qu'en est-il advenu? C'est un garçon que le séjour de la ville a gâté, et qui mange tout ce qu'il gagne. Ici, il eût peut-être moins gagné, mais, étant demeuré plus simple, il lui eût été plus facile de se marier dans le pays.

Les journées s'écoulaient rapidement pour Georges Perrier. L'intérieur tranquille de Mage le reposait de la vie inquiète et laborieuse de Paris. Il se plaisait à vivre auprès de ce vieillard actif, heureux de ses travaux; de cette jeune fille toujours alerte, parfois rêveuse. Cette petite paysanne devenait peu à peu à ses yeux une charmante personne, une enfant aimante et soumise, une de ces bonnes et riches natures qui font les jeunes femmes estimables et respectables. Il se prenait même parfois à rêver d'elle, à se bâtir dans l'avenir une séduisante châtellenie rustique dont elle serait l'âme et la vie.

Seulement, il s'inquiétait aussi de cette réputation qu'on avait faite au père Mage. Il y avait certainement dans le passé de cet homme quelque chose de douteux, d'inexpliqué.

Un soir, se trouvant chez le notaire, il exprima son étonnement à ce sujet.

— Mon Dieu!... lui fut-il répondu, la vie de campagne est tellement pauvre d'événements qu'il faut toujours que les imaginations trouvent de quelque manière de quoi s'exercer. On a connu Mage pauvre, on le voit riche; on ne trouve pas cela naturel. Voilà toute l'histoire.

Mais ce raisonnement du notaire ne satisfit pas le jeune homme. Que lui importait, cependant, ce qui pouvait se dire et penser sur le compte d'un individu qu'il ne connaissait pas un mois auparavant? C'était ce qu'il se demandait quelquefois. Mais la présence de Madeline pouvait seule expliquer cet intérêt qu'il témoignait à la personne de Jacques Mage. Eh! mon Dieu..., disons-le simplement, Georges aimait la fille de son hôte. Ce qui le frappait surtout, c'était l'isolement de Mage. Personne ne venait le voir; sa fille n'avait aucune compagne; il ne parlait jamais de sa famille.

Un jour, il s'en ouvrit franchement auprès de Mage.

— Ah!... ceci est toute une histoire, mon cher monsieur, et, si vous voulez l'écouter pendant que Madeline va surveiller les laitières aux étables, je vais vous la dire.

Le paysan déboucha une bouteille d'un vieux vin du pays, Georges alluma un cigare, et lorsqu'ils furent seuls, Mage prit la parole.

« Je suis le fils d'un mendiant; c'est vous dire que mon père était quelque chose, car la mendicité est reconnue dans ce pays; je continuai longtemps sa profession; mais, à dix-huit ans, je me sentis de l'amour-propre et me mis à travailler la terre. Cela me fit vivre, mais rien de plus, et, au bout de deux ans de ce métier, je ne me trouvai guère plus riche que du temps de mon vagabondage. Seulement, j'étais devenu le meilleur terrassier du pays; de plus, on me citait pour ma conduite, mon activité, ma force.

» J'avais donc fait un grand pas; car, lorsqu'on est le premier dans sa sphère, on est bien près d'en sortir.

» Mais l'âge du recrutement arriva; c'est un dur moment,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

je vous assure, pour le paysan qui a pris goût à la terre et qui veut travailler.

» Je n'étais pas tout à fait dans ces conditions; aussi, lorsque j'amenai le plus fort numéro du canton et me vis exempté du rude soin de veiller au salut de l'empire, cette libération me donna plus à penser que matière à me réjouir.

» Je voulais devenir riche et considéré; c'était ma chimère, chimère caressée de tout temps, même sous la besace. Or, continuer à chavirer la glèbe à vingt sous la journée, ne pouvait être pour moi un moyen de parvenir; la chose était claire à mes yeux. Il me fallait pour point de départ un ou deux sacs de cent pistoles. Mais où les prendre?

» Le fils d'un gros propriétaire du pays se trouvait au nombre des conscrits de l'année, et cherchait à se faire remplacer. Il offrait deux mille francs.

» J'acceptai le marché. Je plaçai sûrement les deux mille francs, bien résolu à n'y pas toucher avant mon retour, et je partis.

» Un jeune garçon du pays qui avait eu aussi la chance d'amener un fort numéro, offrit comme moi de remplacer un monsieur de l'endroit. Mais vous allez voir ce que c'est que de n'avoir pas les mêmes idées. C'était mon camarade d'enfance; il se nommait Fricot. »

— Je le connais et ne suis même pas fâché que vous me parliez un peu de lui.

« Au fait, c'est vrai, vous l'avez vu; c'est aujourd'hui un de mes valets. Mais, savez-vous ce qu'il fit de son argent, cet insensé? Il le mangea en débauches de toute sorte. Ah, l'on en parle encore des *ribotes* de Fricot!... Durant une semaine entière, il ne quitta pas l'auberge; il y tenait table ouverte. Puis, un jour, trouvant que son argent ne s'en allait pas assez vite, il se mit en tête, après boire, de plonger des écus dans une poêle pleine de graisse bouillante et de jeter le tout sur la place. Les enfants se précipitaient sur ces pièces brûlantes, et cela faisait beaucoup rire Fricot de les voir se rôtir les doigts en les ramassant. Lorsqu'il eut *fricassé* ainsi tout son argent, il partit. Mais, à son retour, on n'avait pas oublié ses folies; au contraire, on en disait beaucoup plus encore. On parlait aussi de billets de banque brûlés pour allumer sa pipe; enfin, que sais-je, tout ce qu'on a conté!... Et puis, il y aurait des histoires de femmes à faire cacher toutes les filles du pays lorsqu'il approchait. Il lui fut donc difficile de se marier, et, s'il n'avait trompé une pauvresse qu'on le força d'épouser pour légitimer son enfant, il serait encore garçon. Mais, laissons-là Fricot; il ne s'agit pas de lui ici.

» Je vous l'avoue, je fus un assez méchant soldat, fort distrait du service par le soin d'apprendre à lire, à écrire et à chiffrer.

» Quand je reparus au pays, mon enrôlement révolu, je me trouvai, grâce aux intérêts combinés des deux mille francs et à quelques économies sur ma paye, possesseur de trois mille francs environ.

» L'emploi que je fis de cette somme étonna bien du monde. On me qualifia d'extravagant à plus de deux lieues à la ronde. Eh! mon Dieu, ce sont les mêmes malins qui me qualifient de sorcier aujourd'hui. Aussi, je n'y pris garde et me mis à rebrousser bravement le courant de l'opinion.

» J'achetai, au prix de deux mille francs, une horrible friche de vingt-cinq hectares, qui se trouvait au bas de la propriété de votre oncle, et je me mis en tête d'en faire une prairie. Que voulez-vous? j'ai le goût des prairies, comme d'autres peuvent avoir celui des vignobles ou des forêts.

» Je comptais bien que les mille francs qui me restaient suffiraient à me faire vivre et à payer quelques manouvriers pendant l'année que j'emploierais à épierrer, à fouir et à niveler ma chardonnière.

» Certes, les réflexions des autres ne m'encourageaient pas. Au contraire, chacun riait de mon projet; car, il faut le dire, le champs que je venais d'acquérir avait toujours passé pour le plus ingrat de la contrée, et il n'y croissait qu'un peu de chaume parmi les pierres. Mais, quelque chose me disait qu'il existait là tous les éléments d'un généreux sol, et que l'incurie seule, jointe à la routine, avait pu le laisser si longtemps sans culture. Et puis, je commençais à aimer la terre... Ah! vous ne comprenez pas ce sentiment-là, vous!... Eh bien,... oui, je m'étais pris à désirer cette vaine pâture, et je m'en étais proposé la conquête.

» Le sol en descendait, par une pente assez égale, d'un tertre à une vallée. Je pensai à creuser un puits dans la partie la plus élevée, pour de là irriguer tout le pré. — Avec de l'eau, voyez-vous, on ferait venir de l'herbe sur les murailles.

» Ainsi, continua le vieillard, rompant la digue à mes instincts de cultivateur vingt ans contenus, je me mis vaillamment à l'œuvre.

» Mais, comment vous dire avec quels transports je plantai, pour la première fois, l'outil dans un sol à moi!... Je vous parlais tout à l'heure de l'amour de la terre! Mais le paysan l'aime tant, cette terre, qu'il en est avide, qu'il en est voleur. Oui, voleur!... Et, moi-même, je me suis surpris, empiétant sur le fossé commun, faisant de mon champ une surface qui s'enfle, s'élargit et force à reculer la borne ou l'échalier du voisin. Par des temps de pluie, je me suis plu, ayant traversé quelque bonne terre d'autrui qui se prenait à mes sabots, rentrant dans mon champ, à détacher cette terre de mes chaussures pour la placer au pied d'un ceps de vigne souffreteux. Cela vous fait rire. Oui, la terre est tout aux yeux du paysan!... Le jour de dimanche, il passe de longues heures occupé à jouir de son aspect, la couvant de ce même regard cupide qu'a l'entasseur d'argent pour sa provision d'écus. Je dirai même plus : la terre moralise le paysan, mais le paysan qui possède; tandis qu'elle abrutit celui qui ne travaille que pour autrui; voyez Fricot. »

— Oui, cela se comprend. De tous les biens de ce monde, honneurs, puissance, savoir et gloire, la possession de la terre, se trouvant le seul mis à la portée et sous les yeux du paysan, il condense en elle toutes les convoitises de son être, toute la passion de son cœur. — Mais revenons à votre champ de chardons et de pierres.

» — Ah! très-bien. La besogne était énorme; dès la première semaine, je m'aperçus qu'il y avait là plus à faire que je n'avais compté; et, comme je vis qu'en payant la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

main-d'œuvre, je n'aurais jamais assez d'argent pour mener à fin mon entreprise, je congédiai mes journaliers et pris le parti de travailler seul à convertir ma chaume en prairie. « Il me faudra quatre ou cinq ans de vie au pain » et à l'eau, me dis-je, j'y tiendrai. »

» Et, à dater de ce moment, on me vit, à toute heure, au milieu du vaste terrain qui ne cessait de retentir sous ma pioche, et où je paraissais comme perdu. Le jour, je piochais; la nuit, à la lueur des racines et des broussailles incendiées, je roulais, à brouettées, des cailloux et des pierres.

» Je m'étais disposé une sorte de hutte où je dormais quelques heures vers minuit et vers midi.

» Pendant quatre mortelles années, grâce à l'espoir que possédait mon âme, je tins à ce métier. Le mirage d'une fraîche prairie, pleine de troupeaux, étalait pour moi, à la place de cette garrigue improductive, ses séductions imaginaires.

» L'hiver, par le froid le plus rude, je piochais éperdument, rendant le brouillard par la bouche comme un bœuf et fumant de l'échine comme un cheval de labour. La faim même ne me faisait jamais lâcher la besogne.

» Toutefois, si la fortune, qui se complaît à seconder le brave, n'était venue à moi, je succombais à la peine. J'avais déjà labouré toute ma friche, il ne me restait plus qu'à en égaliser les pentes et à creuser le puits qui devait la fertiliser, quand je me trouvai, non-seulement à bout de mes ressources, mais, ce qui est plus triste, à bout aussi de mes forces.

» La fièvre me prit, je me couchai dans ma hutte, épuisé jusqu'à avoir besoin de mourir, tant le repos me devenait nécessaire.

» Or, il y avait une fille du pays placée en condition à la ville, d'où elle revenait, une ou deux fois l'an, visiter sa famille, et qui, chaque fois, pour faire son chemin plus court, passait dans mon champ.

» Cette domestique, elle me l'a avoué depuis, rentrée chez ses maîtres, ne pouvait se défendre de penser à ce pionnier qu'elle voyait de loin en passant, et de songer à la hardiesse de son entreprise. Elle avait toujours présente cette sérieuse et mâle figure qui s'était soulevée une fois à son passage et l'avait saluée virilement.

» A chacune de ses tournées, elle s'étonnait de la somme d'ouvrage que cet homme avait pu faire, et, lorsqu'elle entendait quelqu'une des moqueries dont le pauvre journalier était le sujet perpétuel, elle se sentait mal à l'aise et en souffrait, d'autant plus qu'une fausse honte, inexplicable pour elle, l'empêchait de les relever.

» Quand je tombai malade, cette fille revenait au village dans le but de s'y marier, et, à la stupéfaction générale, ce fut moi qu'elle épousa. En femme de cœur, il lui plut de s'associer à ce courage, de relever ce blessé.

» Elle m'apportait ses épargnes, c'est-à-dire quinze à dix-huit cents francs. J'eus de la soupe à la graisse trois fois le jour, et je pus boire du vin.

» Je pris à la journée dix piocheurs qui, en un mois, mirent à mon pré la dernière main. Pour surcroît de fortune, un bien n'arrivant jamais seul, je découvris à fleur du sol, et au lieu même où je devais établir un puits, une grosse source. Tant de faveurs du ciel me rendirent sain et fort. Je couvris de graine de foin cette terre soigneusement préparée, je la sillonnai d'une interminable rigole qui, dans ses retours multipliés, l'arrosait sur tous les points. Que vous dirai-je? Mon temps d'épreuve était passé! Tout, à dater de ce jour, allait de mieux en mieux; je montai, comme on dit, quatre à quatre les barreaux de l'échelle. Dès ce moment, on ne me traita plus de fou, mais on commença à m'accuser de sorcellerie. »

— En effet, on me l'a déjà dit.

« Voyez-vous!.... Il y en a qui disent que j'ai dépouillé, au bord de la rivière, un noyé qui portait une ceinture pleine d'or. Les vieilles femmes ne me voyant pas souvent à l'église, où je n'avais guère le temps d'aller, assurent que j'ai fait un pacte avec le diable. Mais, assez causé de ces niaiseries. Et maintenant, M. Georges, venez voir ma prairie! »

Jacques Mage entraîna le jeune homme avec lui. Une sorte d'exaltation l'animait et se communiquait à son jeune hôte.

Il se plongea dans les hautes herbes. Quel beau foin autour de lui!.... Haut et serré comme un jeune chanvre, sans un brin de mousse, de jonc ou de prêle. A la place de la jachère aride dont il venait de parler, où l'on n'eût pas recueilli une cordée de chanvre, ondoie et se nuance au vent la plus belle récolte; là où rampait le lézard et croissait le chardon, retentit l'appel palpitant de la caille et s'entremêlent de plantureuses graminées.

— Oui, monsieur Georges, voilà mon œuvre! Et moi seul pourrais dire ce qu'il en coûte pour triompher ainsi de l'inertie du sol et pour en venir, quand on naquit mendiant, à voir voler les hirondelles sur une prairie à soi et à regarder souffler le vent sur le champ dont on est le maître!... — Tenez, monsieur Georges, reprit tout à coup le paysan, il est encore temps. N'avez-vous donc pas assez de la ville où l'on ne marche que sur la pierre!... Mais vous, qui êtes médecin, vous devez comprendre qu'il sort de la terre des émanations salutaires à notre santé, ça sent si bon la terre, la bonne terre!... Tenez, sentez!...

Et Jacques Mage, la main pleine d'une poignée de terre friable et douce, la plaça sous le nez de Georges.

— Ah! vous n'aimez pas la terre!... dit-il en la rejetant sur le sol. Vous souriez même de mon action. Vous trouveriez tout naturel, n'est-ce pas, que je sentisse tout autre chose, la farine, par exemple! Mais de la terre, c'est bien plus précieux!... Avec la même poignée de terre, j'aurais des poignées de farine toute la vie. La terre, ça ne s'use pas, çà ne se consume ni ne se consomme!

— Enfin, que vouliez-vous dire par ces mots : il est encore temps?

— Oui, il est encore temps. Vous êtes médecin, vous êtes propriétaire. Restez donc ici, et soyez heureux!... Que ferez-vous avec l'argent que je vous donnerai de votre bien? Eh! mon Dieu! vous le perdriez peut-être!... Restez donc ici, vous dis-je.

Le récit du paysan avait comme grisé le jeune homme. Il sentit qu'il disait vrai. Il entrevit par le mirage de la jeunesse toute la poésie de la vie rustique, toutes les jouis-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sances immédiates que la culture du sol procure à celui qui peut dire : Ma terre !

Aussi, ce même soir, cédant à une impulsion interne, il disait à mi-voix :

— Madeline, si je restais ici, m'aimeriez-vous un peu?

Madeline rougit et détourna la tête, toute confuse, mais de cette confusion qui est une réponse.

Et, lorsque Georges revit le paysan, il lui dit :

— Jacques Mage, ce que l'on m'a dit dans le pays est vrai ! Votre fille m'a ensorcelé, ainsi que vous avec votre amour de la terre. Aussi, ma foi, je le sens, je les aime l'une et l'autre, et je ne veux plus les quitter. Allons-nous chez le notaire?

— Pour la vente ?

— Mais pas du tout !

— Pour quoi donc faire alors?

— Mais pour le contrat.

— En ce cas, comme je disais, pour le contrat de vente ?

— Eh ! non, de mariage !

— Ma foi, si Madeline y consent, allons-y tout de suite, mon gendre.

. . . . . .

Le soir même, Georges Perrier rencontra Fricot qui rentrait lourdement à la ferme.

— Fricot, je reste au pays, et, si vous le voulez, je vous prends à mon service, et, afin de vous faire aimer un peu cette terre dont vous vous plaignez quelquefois, je vous donnerai la propriété d'un champ. Je vous dois bien cela, car c'est vous qui m'avez intéressé indirectement à Jacques Mage et à sa fille.

A propos, ajouta-t-il, j'épouse Madeline.

— Vous épousez Madeline !... fit Fricot en ouvrant de grands yeux... Ah ! monsieur Georges, vous êtes un bien honnête jeune homme, et vous pouvez être sûr que je vous servirai fidèlement.

Mais cela n'empêcha pas qu'en rentrant aux étables il murmurait entre ses dents :

— Épouser la Majotte !... ma foi, je doute que le curé les marie !...

Angelo DE SORR.

LA SYMPHONIE DES RUES

Les grands musiciens nous ont laissé des symphonies que la postérité écoutera avec recueillement ; mais il en est une sans cesse nouvelle, sans cesse rajeunie, que j'aime entre toutes. C'est la *symphonie des rues*, improvisée, composée et exécutée par ce grand maëstro qu'on appelle Paris.

La symphonie des rues ! Vous la connaissez comme moi, j'en suis sûr, dans ses moindres détails. Comme à moi il vous est arrivé de vous interrompre au milieu du travail commencé, de poser la joue sur la paume de la main, et là rêvant à ceci ou à cela, d'entendre sans écouter les mille et un bruits dont se compose cet ensemble bizarre, vague, familier à l'oreille qui compose la rumeur d'une grande ville.

L'orchestre, ne vous en déplaise, est au complet.

Le pavé ébranlé gémit, avec un grondement sourd, sous la roue de la voiture qui s'éloigne. Ce sont les roulements de timbales de la symphonie.

Le pierrot espiègle pépie dans le lointain... Piou ! Piou !... Piou !... c'est la petite flûte aux notes suraiguës.

L'omnibus sonne le voyageur qui vient de monter... Ding ! c'est le triangle.

Le cornet à pistons manque seul à l'appel, depuis que le marchand de robinets de fontaine s'est vu interdire l'exercice de cette réclame cuivrée. Mais, Dieu merci ! il ne manque pas d'autres exécutants pour combler le vide.

La botte d'asperges ! la bo...otte d'asperges !... C'est le marchand des quatre saisons qui passe. Un almanach vivant que ce gaillard-là. L'asperge, c'est le printemps qui sourit. *La tendresse, la verduresse*, c'est l'été... *Chasselas de Fontainebleau !* c'est l'automne... L'hiver venu, il faut bien se rejeter sur le *poussier de mo...ottes ! brûlez des mo...ottes !...* et n'oubliez pas ceux qui ont froid.

Ohé ! vitrier !... Celui-là est un philosophe, sans en avoir l'air. Il vient nous rappeler qu'ici-bas tout casse... *Ohé ! vitrier !...* Après le beau temps, la pluie, une bourrasque a fait voler toutes les vitres de cette fenêtre : *Ohé ! vitrier !* Là haut, au troisième... L'an dernier, on fit un mariage d'amour... A présent, madame, qui a des nerfs, en est arrivé à casser les carreaux dans de charmantes petites scènes intimes... *Ohé ! vitrier !*

Mais voici que le *crescendo* qui suit sa marche ascendante et que les voix se croisent et se mêlent. Dans le lointain, un orgue exécute des variations sur le fameux *Baccio* qui nous fut si cruel...

Cartons ronds, cartons carrés, cartons longs, cartons, mesdames... Une leçon d'ordre pour vous, ma belle demi-mondaine, qui laissez traîner au hasard de la poussière vos moires arrogantes. On voit bien que c'est l'argent d'autrui que vous gaspillez ainsi.

A trrrrente-neuf les seaux ! à trrrrente-neuf... Chiffons à vendre !... Les chiffons d'aujourd'hui étaient les opulences d'hier ! *Chiffons à vendre !...* Pensez à demain s'il est possible.

Achetez des balais !... Un cours de propreté qui marche. — *A l'eau... eau !... — Marchand d' toiles cirées !...* Celui-ci glapit, celui-là nasile ; ce troisième braille. C'est à qui singularisera son gloussement ; c'est à qui couvrira la note du voisin. On se croirait au Théâtre-Lyrique, à voir cette aimable rivalité..

Un gamin de Paris, au soprano vulgaire, s'en va en chantant en haute-contre le refrain de la dernière fantaisie à la mode... un *Fallait pas qu'y aille* quelconque. Un pauvre passe en psalmodiant une complainte. *Habits, galons !* Voilà l'industriel des mauvais jours, la providence des heures d'expédients.

A treize sous, tout à trrrrrieze, trrrrreize, treize ! C'est le petit bazar ambulant. *Tout à trrreize !* Un emblème du luxe contemporain. Beaucoup de clinquant, rien de solide...

Du beau cresson de fontaine... la santé du corps... Une déclaration de guerre à la médecine.

Et tous ces bruits se confondent dans une consonnance étrange qui fait partie de la vie des Parisiens. Et tous ces cris sont des amis pour l'oreille accoutumée à leur bonjour. Et le *tutti* éclate !

Les grands musiciens nous ont laissé des symphonies que la postérité écoutera toujours avec recueillement ; mais il en est une sans cesse nouvelle, sans cesse rajeunie que j'aime entre toutes. C'est la *symphonie des rues !*

Pierre VÉRON.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous allons décidément faire un procès au temps, qui, depuis un mois, se conduit d'une façon indigne à l'égard de la Mode. La gelée, la neige et le vent semblent s'accorder pour retarder le développement des feuilles et, en même temps, la sortie des toilettes de printemps. Ceci est d'autant plus fâcheux que les ateliers et les magasins sont remplis de choses ravissantes et qu'il ne faudrait que quelques jours de beau soleil pour les éparpiller de tous les côtés et nous donner enfin la joie de nous proclamer en pleine belle saison.

Il faut dire que, malgré cela, la chronique des modes ne perd pas son temps, ces intempéries d'une saison retardataire lui laissant forcément, comme une sorte de compensation, le loisir d'admirer à son aise les objets nouveaux qu'on enlèverait bien vite à ses regards s'il faisait beau. Le retard de la saison a un autre avantage encore : celui de dévoiler des secrets dans un moment où il n'en existe pas ordinairement. A quelque chose, donc, le malheur actuel est bon. Profitons-en pour parler tout de suite des toilettes nouvelles : c'est le seul moyen d'attendre avec patience le moment où elles feront officiellement leur entrée dans le monde.

Nos renseignements, pris cette semaine dans une excellente maison, celle de madame *Ernest Carpentier*, rue Louis-le-Grand, 23, concernent tout à la fois les robes et les confections de sortie.

Ces dernières ont une allure très-coquette. Les patrons sont généralement courts. Le pardessus-basquine richement orné se répète de plusieurs manières. Essayons de les expliquer.

Le premier modèle est un pardessus-casaque en gros de Lyon noir, avec revers et retroussés de taffetas violet. Toute la partie en taffetas de couleur est brodée d'un semis de fines perles d'acier ou de jais, disposé en *sable;* le bord est entouré de guipure. Les coutures du dos sont recouvertes par des galons de guipure et perles assorties. Les revers des manches sont analogues. On y ajoute de gros boutons en acier uni, lesquels se retrouvent sur les devants du pardessus.

Un autre modèle, genre tout à fait *basquine*, est en taffetas ou gros grain noir, ajusté à la taille. Le dos et les côtés se rattachent par de gros plis, retenus par des boutons de jais. Des ornements d'un beau dessin en guipure, passementerie et perles, s'étalent sur les côtés et se répètent aux manches et sur les devants.

Un modèle très-gracieux, et surtout *très-jeune femme*, est de taffetas, pou de soie ou gros grain noir, avec plis autour de la taille. Toutes les coutures sont dessinées par des entre-deux de guipure à clous de jais ou d'acier.

Les poches *père noble*, posées de chaque côté et établies avec des revers simulés, ont le même ornement et des boutons unis, jais ou acier. Tous les contours sont garnis d'une belle frange gros grain à grelots de perles.

On fait aussi des confections de sortie, avec intérieur à gilet, à peu près du même genre que la casaque *Roland*, dont le modèle nous avait été montré chez madame Ernest Carpentier, il y a un mois.

Les robes de teintes claires se font beaucoup en nuances unies. Comme la fantaisie du jour exige des ornements de plus en plus compliqués, on se décide à porter de l'uni pour faire ressortir les motifs variés qui entrent dans la décoration.

L'acier se montre partout. Il est fâcheux qu'on l'emploie en si grande quantité : l'abus le tuera, et, avec plus de modération, on aurait pu l'admettre longtemps, car son élégance est incontestable.

Les chapeaux sont décidément très-jolis. On s'est habitué aux petites formes, et il n'est nullement question de les allonger.

Les salons de mesdames *Morizon et de Ricqlès*, rue de la Michodière, 6, si bien approvisionnés en ce moment, suffisent à défrayer le journal de modes le plus exigeant. Nos lectrices pourront en juger par la description des principaux modèles fidèlement inscrits sur notre carnet de notes.

Nous plaçons en première ligne, parmi les nouveautés d'heureuse inspiration, le chapeau *Médicis* dont la passe est composée de tuyaux. Sa forme originale se prête à ravir aux garnitures en vogue. Mesdames Morizon et de Ricqlès le construisent de mille manières différentes. Voici trois types bien distincts :

Chapeau Médicis, en tuyautés de paille belge, orné de rubans bleu. Ce ruban, qui forme chaperon par derrière, se termine par des banderoles bleues, brodées d'acier, avec glands d'acier aux extrémités. Intérieur en tulle bouillonné et fleurs des champs très-légères. Brides assorties.

Chapeau Médicis de crêpe rose. Intérieur en bandeau de perles blanches; au fond, bouquet de roses moussues et boutons, avec voilette de blonde à paillettes d'or.

Chapeau *Médicis* en tulle blanc; les tuyaux recouverts de petites plumes légères. Sur le côté, un pompon de *grèbe*; au fond, une étoile de nacre relevant une barbe de dentelle; à l'intérieur, des roses blanches et de la blonde.

D'autres chapeaux, de formes variées, font le plus grand honneur au talent créateur de mesdames *Morizon et de Ricqlès*.

Le chapeau *Haydée* est en crêpe bleu, à bandeau perlé d'acier; sur le fond, un nœud croisé sous une étoile d'acier, retenant une voilette de tulle blanc à paillettes d'acier.

Le chapeau *Impératrice* en crêpe maïs, avec fanchon à paillettes d'acier et galerie *Joséphine* en acier.

Un chapeau de tulle blanc, semé de perles d'or, ayant au fond et sur le côté des feuilles de lierre et des fruits d'or. A l'intérieur, un bandeau de tulle blanc avec spirale de feuilles de lierre et petites graines en or.

Une capote capitonnée en tulle blanc, avec pluie de gouttes d'eau et longues herbes marines à gouttes de cristal aux extrémités. Intérieur en tulle et rose *unique* sur laquelle se pose un papillon vert et or.

Une capote de crêpe blanc, semé de violettes de Parme et petites étoiles d'acier. Les brides, en taffetas blanc, sont accompagnées de barbes en tulle brodé d'acier, qui reviennent former une pointe sur le fond du chapeau.

Quelques chapeux ronds viennent se joindre à la série dont nous avons désigné les principaux types. Le *Béarnais*, en paille avec longue plume aigrette, agrafe d'acier et bandeau sur le devant, nous semble destiné à un succès justement mérité.

En dépit d'un temps de giboulées peu engageant pour les visiteuses, l'exposition annuelle des costumes d'enfants de la maison *Saint-Augustin*, 45, rue Neuve-Saint-Augustin, était encombrée d'une foule empressée.

L'exhibition était digne, sous tous les rapports, de la sympa-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

thie des visiteuses. Une foule de jolis modèles, étalés avec un goût exquis, se montraient frais et gracieux. C'était comme une invitation au printemps qui doit parer la nature au moment où la maison de *Saint-Augustin* met tout en œuvre pour parer la jeunesse.

Les modèles principaux seront reproduits par nos dessins; nous citerons aujourd'hui ceux qui nous ont paru destinés à servir de base aux compositions de la saison :

Rose de mai, toilette de petite fille, en gaze de Chambéry blanche. Jupe rayée par des rubans étroits en satin rose, recouverts de petits clous d'acier. Ceinture, corsage et guimpe assortis.

Caled, autre costume de petite fille, en alpaga blanc, orné de petits effilés ponceau et soutache de laine ponceau perlée d'acier, corsage-basquine; garniture en rapport, distribuée avec beaucoup de style. A l'intérieur, un gilet long en soie rouge, à poche, avec boutons *postillon* en acier uni.

Don Juan, toilette de petit garçon, en alpaga rayé. Jupe garnie d'une large tresse de soie rouge. Ceinture-écharpe en soie rouge, nouée. Petite veste matelot, en cachemire blanc, ornée d'une tresse en soie rouge et boutons d'or. Intérieur en chemisette à jabot bordé de rouge.

Le *Terrible*, costume de petit garçon, en alpaga ou poil de chèvre, orné de galons à clou d'acier. Ceinture et poignard d'acier.

La *Persane*, toilette de petite fille, en mohair blanc, garnie de taffetas bleu, à deux jupes. La seconde jupe est relevée par des tirettes de taffetas et des étoiles d'acier. Paletot-basquine assorti.

Costume *Topaze*, véritable toilette de petite fée.

Le *Chaperon rouge*, l'*Espagnole* et une quantité d'autres toilettes charmantes, destinées à la campagne et aux bains de mer, complétaient cet ensemble, qui nous fournira des types à décrire, à mesure que la saison permettra d'utiliser le travail artistique de la maison de *Saint-Augustin*.

Bien que la fantaisie soit en grands frais d'invention avec tout l'attirail des perles, des grelots et des mille apprêts brillants dont les coiffures surtout sont surchargées, les modistes habiles emploient toujours de préférence les fleurs dans l'ornementation de leurs chapeaux habillés. Rien ne peut remplacer les fleurs; ces créations naturelles, ces imitations de ce qu'il existe de plus aimable pendant les beaux jours, seront toujours la parure la plus gracieuse et la plus favorable à la beauté.

Les chapeaux ronds auront surtout recours aux buissons de fleurs des champs préparés avec tant de soin par la maison *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre. Ces ensembles composés de boutons d'or, marguerites, bluets, coquelicots et graminées, noués par un lien d'herbe et de paille, font un effet charmant et indiquent tout à fait le chapeau de campagne.

Pour les capotes de tulle ou de crêpe, qui ne permettent de disposer que d'un très-petit espace, on prépare dans la maison *Herpin-Leroy* des groupes d'une seule fleur, boutons et feuillages. La rose, le pavot, une branche de lilas ou de glicyne, devront être choisis. Les touffes traînantes de muguet, de violette, de lilas, de Saint-Lucie, de pervenche, de primevère ou d'acacia, se placent volontiers au fond du chapeau, en guise de bavolet. On assortit la fleur à la couleur du ruban.

Nous allons consacrer la place qui nous reste à la description des jupons. Nous aurions fort à faire s'il nous fallait reprendre un à un les différents modèles de surjupes dont la maison *Creusy*, 133, rue Montmartre, a doté, cette saison, l'importante industrie qui forme sa spécialité.

Comme indication générale, nous dirons que les surjupes se font surtout en poil de chèvre ou alpaga, à rayure *basin* en blanc et gris, noir et blanc, bleu, etc. Les garnitures composées d'apprêts découpés et entourés de soutache guipure et dentelle sont ordinairement accompagnés d'un volant à gros plis qui borde le jupon. Les compositions de ces ornements varient à l'infini.

La jupe à ressort, dite jupe *invisible*, dont le devant mobile se replie sur les côtés par une invention très-ingénieuse de la maison *Creusy*, se trouve aujourd'hui tellement perfectionnée, qu'elle restera, sans aucun doute, le modèle préféré des femmes élégantes. Sa forme toute gracieuse, sa légèreté, la facilité avec laquelle on en opère la réduction dans les endroits où il y a de la foule, aussi bien qu'en voiture, sont des qualités incontestables.

Le jupon, grâce aux perfectionnements apportés par l'intelligente industrie de notre grande ville, restera bouffant. La tournure y gagne et le commerce aussi. Tout le monde est content. Nous ajouterons qu'en adoptant le jupon *invisible*, personne n'aura plus à se plaindre, attendu que les envahissements de toilettes démesurées, ce sujet perpétuel de fâcheuses réflexions, n'existera plus.

En définitive, le jupon à ressort, qui se croyait menacé dans son existence, a usé de ruse pour se dissimuler. Il a bien fait.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

Il y a des événements, eussent-ils quatre mois de date, qu'un journal est tenu d'enregistrer. De ce nombre, il nous faut compter, hélas! la mort regrettable de M. le duc de Morny, qui a frappé sur tant de classes de la société à la fois, depuis le grand corps politique qu'il présidait jusqu'au monde des arts où M. de Morny avait des relations si étendues. Il est rare qu'un événement de cette nature produise une affliction si générale. Les vivants, en quittant cette humble et rude terre, brisent d'ordinaire les liens qui les y attachent, comme l'arbre qu'on arrache fait son trou; mais les racines que M. de Morny avait jetées dans ce monde avaient des ramifications intimes, et le vide qu'il laisse a touché un peu partout.

Ces racines partaient d'un tronc vigoureux, bien nourri, plein de sève; quelques-unes s'en allaient au plus loin du centre de l'arbre porter des fleurs d'amabilité : celles-ci, c'était l'esprit qu'elles faisaient bourgeonner; celles-là, ces façons un peu perdues aujourd'hui d'un caractère chevaleresque dans toute l'acception du terme. En un mot, M. le duc de Morny réunissait dans un corps élégant une âme charmante, un cœur généreux, toutes les flammes qui font vivre longtemps le souvenir d'un homme parmi les hommes. Je dis longtemps et non pas, hélas! éternellement, parce que le premier besoin de l'homme est d'oublier. J'insiste un peu sur mon expression, et je crois que l'oubli, qu'il faut se garder de confondre avec l'ingratitude, est un bienfait du ciel. Où en serions-nous, et je le dis de chacun, si nous n'avions pas eu l'oubli pour effacer de nos cœurs certaines images que nous aimons à invoquer, cependant, comme un pieux souvenir; où en serions-nous si la mémoire de chacune des morts qui nous a frappés depuis notre enfance ne s'était point émoussée au contact d'autres événements et sous

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le coup d'autres malheurs, quelquefois moindres, quelquefois plus grands ! Ainsi en est-il des deuils publics : le monde finit par oublier, sans cesser de regretter, et, je le répète, M. de Morny sera un de ces hommes qu'on a eu raison de pleurer et qu'on aura raison de regretter.

Passons à d'autres sujets : car à l'heure où paraîtront ces lignes le monde entier aura déjà lu tout ce qu'il était possible de dire et d'écrire sur le compte de M. le duc de Morny.

Je vous racontais dernièrement l'histoire d'un jeune homme qui trouva plus court d'épouser la tante d'une jeune fille avec qui il devait se marier, que la jeune fille elle-même, sous prétexte que la fortune dont celle-ci était appelée à jouir un jour, venait de la tante. Voici une aventure du même genre, mais prise à rebours si je puis m'exprimer ainsi :

Donc, il y avait, tout dernièrement, un oncle orné d'un neveu. Le neveu avait vingt-cinq ans, l'oncle était tout près de soixante-dix-huit printemps, au commencement de cet hiver.

L'oncle avait autant de mille francs de rente sur le grand-livre, ou peu s'en faut, que d'années sur la tête.

Le neveu, quand il avait du temps de reste et qu'il se donnait la peine d'additionner ses dettes, s'en trouvait pour 150 à 200 000 francs. Déjà l'oncle, ayant arraché son neveu des mains des huissiers et même des mains des recors, avait refusé net, cette fois, de payer les notes même les plus criardes, et il poussa si loin l'énergie de sa résolution qu'il annonça à son coquin de neveu son intention de partir pour un petit village de la Corrèze, je crois, nommé Coarazze.

Le neveu fut assez curieux d'apprendre ce que c'était que ce village et dans quel but le débonnaire vieillard l'avait choisi, plutôt que Saint-Cloud et Auteuil, ce qui eût bien mieux fait son affaire, attendu qu'un neveu, si prodigue qu'il soit, ne désespère jamais d'attendrir un oncle qu'il a sous la main, à portée d'une course en coupé et à deux stations de Paris ; mais ce Coarazze mystérieux, au fond de la Corrèze ! c'était à désespérer les plus robustes volontés.

— Vous voulez savoir ce que c'est que Coarazze, mon neveu ?

— Oui, mon oncle.

— Eh bien, Coarazze est le village de France où les statistiques ont constaté le plus de cas de longévité.

— Ah !

— Oui ; on y compte les centenaires par centaines...

— Sur une population de ?...

— Je l'ignore ; mais peu m'importe. Il suffit que l'on devienne aisément centenaire à Coarazze, pour que je m'y rende au plus tôt, afin que, le plus tard possible, je quitte ce monde et vous fasse mon héritier à un âge où vous serez devenu assez raisonnable pour ne pas manger votre fortune, c'est-à-dire la mienne.

— Mon bon oncle !

— Il n'y a pas de mon bon oncle qui tienne ; je partirai dès demain matin pour Coarazze.

Ce qui fut dit fut fait ; le bonhomme se mit en route. Le chemin de fer le conduisit un bout de chemin, au grand désespoir du futur centenaire qui haïssait les chemins de fer autant que Rossini les exècre ; après quoi il dut prendre — avec une satisfaction qui n'égale que celle de Rossini rencontrant un fiacre dont les chevaux sont assez fatigués pour ne pouvoir plus s'emporter — notre, bonhomme dis-je, dut prendre une diligence pour arriver jusqu'à Coarazze. Mais voilà qu'à moitié route, au détour d'un grand bois, la diligence tomba sur une charrette dont le timon défonça la caisse de la diligence pour donner en pleine poitrine du pauvre oncle qui fut tué sur le coup.

La nouvelle en parvint au neveu, juste au moment où des huissiers commençaient à opérer chez lui. C'est un brave garçon que ce neveu, honnête et bon cœur, quoique dépensier. Il pleure sincèrement son oncle et s'accuse si fort d'être la cause indirecte et involontaire de sa mort, qu'il a juré de se ranger, et pour commencer, on m'a assuré qu'il allait se marier prochainement avec une jeune fille charmante, mais pauvre, et de qui l'on n'a pas le droit de dire : « Elle n'a pas de dot, mais elle est si bonne musicienne ! » ses parents n'ayant jamais été assez riches pour lui donner un maître de piano.

Ce pauvre homme, qui s'en alla mourir ainsi sur un grand chemin, en courant après l'éternité, ne manquait pas d'esprit, quoiqu'il en ait donné une médiocre preuve en cette circonstance. Je pourrais citer de lui plusieurs traits ; mais j'en retiens un.

C'était à l'époque d'une de ces crises, pendant lesquelles on entend tout le monde, même les bimillionnaires, se récrier sur la disparition de l'or et accuser tout le monde de cacher ses espèces. Le neveu en question crut devoir saisir un de ces moments-là pour adresser une requête d'argent à son oncle, en se basant sur l'état précaire de la fortune publique, qui ne lui permettait de trouver de crédit nulle part. En conséquence de quoi, il formula sa demande dans les termes suivants :

« Mon cher oncle, envoyez-moi donc, je vous prie, cinquante » louis. J'en ai un pressant besoin ; car vous savez que, par le » temps qui court, l'argent a doublé de valeur. »

Le brave homme d'oncle commença par répondre : non ! Puis il eut un bon mouvement, se ravisa, ouvrit son tiroir, prit une plume et écrivit à son neveu :

« Puisque l'argent a doublé de valeur en ce temps-ci, comme » tu le dis toi-même, je m'empresse de t'envoyer *vingt-cinq* » louis. Jadis cela n'eût fait que 500 francs, mais puisque l'ar- » gent a doublé de valeur, calcule bien, et il me semble que te » voilà à la tête de 1000 francs. »

Ce n'était pas tout à fait l'opinion du neveu ; mais il dut se contenter de l'argument sonnant.

Un proverbe latin dit, en français, que les livres ont de singulières destinées ! On en pourrait dire autant des fauteuils, et je prends à témoin les aventures pour le moins bizarres de ce fauteuil de style gothique et richement décoré, mais un peu vieux, selon les expressions d'un journal qui raconte, ou à peu près, de la façon que voici, l'histoire dudit fauteuil.

A peine au sortir de... chez l'ébéniste, et dans sa première jeunesse, il avait appartenu à la grande Marie-Thérèse et figura, assure-t-on, dans son boudoir. Après la mort de l'impératrice d'Autriche, le fauteuil fut, selon le désir de Marie-Thérèse, envoyé à la reine de France Marie-Antoinette, et plus tard il fit partie du triste mobilier qui servait à Louis XVI pendant son emprisonnement dans la tour du Temple. Le fauteuil passa, après le fatal 21 janvier, à Cléry, le valet de chambre du roi, qui le transporta en Angleterre. On ne dit pas par quelles circonstances il devint la propriété du prince régent, puis du duc de Cumberland, qui l'emporta à Berlin où il fut confié à un tapissier pour être réparé. Il en avait besoin.

Le tapissier confia la réparation du fauteuil à un de ses ouvriers qui trouva dans l'intérieur — je ne garantis rien, je rapporte — une épingle en diamant, un portrait d'enfant au crayon et quelques feuilles de papier couvertes d'une écriture très-fine et très-serrée. L'infidèle ouvrier, sans se douter, bien entendu, des conséquences singulières que devait avoir une pareille découverte, s'appropria le tout, vendit l'épingle et donna le portrait et les papiers à un horloger dont il était l'ami.

Voici où commence le plus étrange des romans. L'horloger parvint à découvrir que ces papiers étaient tout simplement des instructions secrètes adressées par Louis XVI à son fils, et que le portrait était celui du Dauphin. Quelques années se passèrent après lesquelles l'horloger, nommé Nanudorf, et qui avait bien étudié son rôle, se fit passer pour Louis XVII, en produisant à l'appui de son allégation les papiers et le portrait. Après avoir

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fait quelque bruit en France et en Belgique, Nanudorf partit pour Java, où il mourut.

Qu'était devenu l'ouvrier tapissier pendant ce temps-là? Comme il avait la vente de l'épingle sur la conscience, il s'était bien gardé d'avouer comment Nanudorff se trouvait en possession des papiers et du portrait qui avaient favorisé son imposture; mais au moment de mourir, il confessa tout à sa famille. Celle-ci se mit en quête de retrouver le fameux fauteuil; elle le retrouva à Berlin même, où il était providentiellement resté. Elle s'empressa de le faire acheter; mais n'ayant plus découvert entre ses crins (probablement elle l'avait acheté afin de se livrer à des fouilles) ni épingle, ni papiers, ni portrait, elle vendit le fauteuil à un voyageur qui, ne redoutant pas l'excédant de bagages, l'emporta en France.

Enfin, nul n'a pu dire comment, en dernier lieu, cet étrange fauteuil appartenait à une vieille femme morte à l'hospice, et au décès de laquelle on le mit en vente publique. Par qui a-t-il été acheté? A-t-il été même acheté? C'est ce que j'ignore. Mais il me semble que ce brave fauteuil a assez couru le monde et a eu assez d'aventures pour avoir acquis le droit de se reposer.

Il méritait d'être acheté pour un musée, où il eût fini paisiblement ses jours sans être exposé à voir ses entrailles de crin fouillées par des mains rapaces. X. Eyma.

PÊLE-MÊLE

La mi-carême a un instant illuminé, comme un joyeux rayon de soleil, le temps de pénitence et de giboulées que nous traversons; sauteries, travestissements, folles promenades, et le reste, rien n'a manqué. Le bal de l'Opéra a retrouvé son entrain ordinaire, qui s'est nécessairement communiqué aux trois ou quatre cents bals publics dont les lanternes flamboient tout autour de Paris.

D'autre part, il n'est pas un salon qui, ce soir-là, n'ait ouvert ses portes. Le carême avait eu tort d'interrompre les divertissements mondains d'un hiver dur à passer; on le lui a bien prouvé : jamais on n'avait tant dansé, valsé, polké, mazurké, cotillonné.

On a même inauguré une nouveauté qu'on appelle le *veglione*, et qui a vu la lumière dans le salon d'une grande ambassade. On dit cette innovation appelée au plus grand succès, près de la bourgeoisie surtout : pas de frais de toilette, un simple domino. Étonnez-vous que les maris encouragent cette nouvelle institution !

***

Le temps est aux hommes sauvages. Il y a trois semaines, on n'en connaissait qu'un encore, une sorte de cénobite vivant au fond des bois, dans un coin quelconque du département de l'Allier; aujourd'hui, la concurrence s'est mise de la partie : on a découvert, en effet, deux nouveaux sauvages.

Le premier habite depuis quinze ans, aux environs de Draguignan, une forêt plantée d'un grand nombre d'arbres et d'un petit nombre de bûcherons, au milieu desquels il vit de fruits et de racines, heureux de n'avoir aucun rapport avec les hommes politiques et les « demoiselles » du boulevard des Italiens, dont il fut autrefois, dit-on, un des habitués. Comme son collègue de l'Allier, ledit sauvage s'est laissé devenir misanthrope, et vraiment on ne saurait lui donner tort sans l'entendre, car il y a, par le temps qui court, plus d'une monomanie beaucoup moins légitime que celle-là. Ce n'est point à dire, chères lectrices, que nous ayons nous-même la moindre velléité de marcher sur les brisées de l'homme du Var; non, mais nous nous sentons porté à l'indulgence en ce qui concerne son innocente fantaisie de vivre loin d'un monde qui, bien à tort souvent, se croit plus civilisé que personne.

***

Le nouveau collègue du premier sauvage, de celui de l'Allier, appartient au canton du Château-du-Loir (Sarthe). Ce n'est pas la misanthropie, cette fois, mais la prévoyance qui lui fait mener la vie primitive. Cocher, tel est son nom, a vu en rêve un ange qui lui a prédit qu'il était appelé à vivre autant que Mathusalem, juste neuf siècles.

Cocher a fait là-dessus ce calcul, qu'il a assez de bien pour vivre comme un paysan pendant soixante à soixante-dix ans, mais qu'en ayant neuf cents à rester sur la terre, il pouvait en passer quatre cents à économiser, de façon à en avoir ensuite cinq cents à vivre comme un *bourgeois*.

Cocher, pour faire des économies, s'est astreint à ne plus se vêtir que des peaux des bêtes mortes qu'on jetait au fumier, à ne plus coucher que sur de la paille dans une cave, et à s'habituer à manger ce qu'il trouve, sans même faire cuire ses aliments. Il en est arrivé à dévorer avec plaisir des chiens, des rats, des bêtes de toute espèce mortes empoisonnées, charbonneuses.

Une seule fois il a été pris de coliques et de vomissement, mais depuis bientôt quinze à vingt ans qu'il mène cette singulière existence, il n'a pas été indisposé, à cette exception près, par toutes les matières vénéneuses qu'il a pu et a dû absorber.

Cet homme est fort connu à dix lieues à la ronde : il est bien bâti, beau de figure; sa voix est douce, et il raisonne bien, en dehors de sa monomanie; il parcourt les campagnes, où il est bien reçu de tout le monde. Mais, chose bizarre, les chiens signalent sa présence de très-loin par des aboiements furieux, et les chevaux, dès qu'ils l'aperçoivent, se troublent comme à l'approche du loup. Il est d'une grande douceur, se rend à tous les marchés, cause au milieu des groupes, s'enquiert des nouvelles, est au fait de la politique beaucoup mieux que bien des gens qui lisent chaque jour leur journal.

Aux uns il indique leur chemin dans la campagne; aux autres il fait connaître le gîte des lièvres, les couvées de perdreaux. Jamais il ne boit une goutte de vin et n'accepte que les aliments avariés et les objets ne pouvant servir.

On peut donc dire que c'est là réellement un sauvage exemplaire. Nous connaissons, pour notre part, un assez grand nombre d'hommes dits civilisés qui ne le valent point.

***

Cette existence bizarre de quelques hommes dont le nombre, après tout, est heureusement restreint, ne vaut pas le genre de vie adopté par un ancien directeur de théâtre, dont M. Rochefort nous raconte quelques traits dans le *Figaro*. Ce directeur, après une série de mauvaises affaires, s'était retiré en emportant pour tout bénéfice du théâtre qu'il administrait quelques décors et un lot de costumes. Il avait remisé le tout dans un grand atelier où il logeait, et il trouvait moyen de se donner, grâce à ces fonds de magasin, une partie des agréments que le manque de ressources lui interdisait.

— Il fait bien chaud aujourd'hui, disait-il : si j'allais passer quelques heures à la campagne?

Il cherchait alors parmi ses décors celui qui servait dans les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Diables roses au tableau de Robinson, il le posait consciencieusement, et après avoir fait monter une cannette de la brasserie d'en bas, il la buvait en s'écriant de temps en temps avec l'accent de la plus parfaite conviction :

— Comme l'air est pur à Fontenay-aux-Roses !

Il s'amusait à déménager tous les huit jours, c'est-à-dire que, dès que le petit salon jaune le fatiguait, il agençait le décor du palais de la Gourmandise des *Sept châteaux du Diable* ou celui de la prison dans la *Tour de Nesle*, et y vivait alternativement selon que ses idées étaient roses ou noires.

Il se disait aussi quelquefois :

— Aujourd'hui, je serai Espagnol de neuf heures du matin à deux heures de l'après-midi ; mais comme il ne faut abuser de rien, même de la qualité d'Espagnol, de deux heures à sept je serai Écossais.

Et il se faisait ainsi naturaliser à domicile citoyen de tous les pays dont il avait gardé les costumes. C'était une douce folie et qui, on le voit, n'avait rien de dangereux. Cet homme-là eût pu se donner pour un sage !

***

Les banquets hippophagiques sont déjà dépassés. Ces jours-ci, des gastronomes progressistes de Gisors (Eure) se sont fait servir le menu dont la composition suit : civet de hérisson, — queue de cheval au blanc, — côtelettes d'âne à la maître d'hôtel, — chauve-souris en papillote, — héron à la garde champêtre, aux petits oignons.

Une partie du menu a besoin, pour être trouvée... passable, d'être assaisonnée de quelques rasades de vin.

Mais la chauve-souris a réuni tous les suffrages et a eu les honneurs du banquet, — l'aile surtout.

***

Le grand conseil du canton de Berne (Suisse) vient d'abolir ou plutôt de transformer une ordonnance du siècle passé, et d'après laquelle tout candidat à l'état de mariage doit présenter à l'autorité religieuse un fusil.

Cette ordonnance était sévèrement observée : point de fusil, point de mariage ; personne ne pouvait s'approcher de l'autel de l'hyménée sans avoir un fusil. Que de plaisanteries à ce sujet.

Les législateurs bernois ont décidé qu'à l'avenir, à la place de l'arme exigée du marié, on réclamera une somme de 15 fr., consacrée à l'achat d'armes d'ordonnance et uniformes.

Cette « arme de noces » est la tradition d'une époque où le danger pour la Suisse était plus grand qu'aujourd'hui. Les chefs de famille devaient être « toujours prêts » pour défendre la république.

***

Le commencement de cette année n'est point clément pour les arts. La peinture et la sculpture françaises viennent de faire de nouvelles et regrettables pertes. Troyon, né à Sèvres en 1813, a succombé, il y a quelques jours, à une maladie de la moëlle épinière. C'était une figure originale dans la peinture moderne. Il n'y a de cet éminent paysagiste, au musée du Luxembourg, qu'un effet de matin, *les Bœufs allant au labour*, qui ne compte pas pour une des meilleures toiles de son œuvre et qui est bien loin, par exemple, de la *Vallée de la Toucques* ou des *Hauteurs des Suresnes*.

Après Troyon, nous voyons disparaître Debay, peintre et sculpteur, né à Nantes en 1804. La meilleure de ses compositions figure au Luxembourg : c'est *Lucrèce au forum de Collatie*. Son chef-d'œuvre en sculpture est ce groupe si ingénieux et si touchant du *Berceau primitif*, où l'on voit Ève tenant et réchauffant sur ses genoux et entre ses bras ses deux enfants endormis, Caïn et Abel.

***

Quelle heureuse ville que ce Paris, inépuisable sujet d'études, mine féconde en observations de tout genre, si bien faite pour alimenter sans cesse, sans jamais la rassasier, la plus exigeante curiosité ! C'est que là tout nous intéresse, tout s'anime, tout prend une voix et nous parle à l'oreille. Entendez-vous la symphonie des rues, si bien décrite dans notre dernier numéro par un écrivain qui cache sous le voile léger de l'esprit une rare profondeur de pensée ? C'est la voix vibrante de la grande ville. Il en est d'autres qui, pour être intérieures, pour sembler muettes, n'en ont pas moins aussi leur éloquence. Écoutez plutôt le pavé de Paris dictant à M. Pierre Véron d'inédites et piquantes révélations, et vous ne pourrez vous empêcher de prendre un nouvel intérêt à la question toujours actuelle, d'ailleurs, et toujours palpitante des mœurs du monde parisien, traitée avec une verve et une philosophie qui ne se démentent pas. *Le Pavé de Paris* est le succès du jour et aura autant d'édition que : *Maison Amour*, *Avez-vous besoin d'argent ?* et toutes le autres œuvres du même auteur. Tant pis pour les *Mémoires de Thérésa !...*

***

Parlons théâtre en terminant. Quelques mots suffiront aux dernières nouveautés écloses en l'absence du soleil.

Une première représentation a eu lieu au Théâtre-Italien le 22 mars. Retenons bien cette date, vu la rareté de l'événement. La *Duchessa di San Guiliano*, du maëstro Graffigna, a vu le jour de la rampe. Fraschini, Agnesi, Delle Sedie, mesdames Charton-Demeur et de Méric-Lablache ont fait de leur mieux pour conduire à bon port l'œuvre du compositeur italien ; mais le port du succès est d'accès difficile, et l'on ne dit point que la *Duchessa* y ait encore abordé.

Tandis que la *Biche au bois* venait s'inscrire à la Porte-Saint-Martin pour un succès d'au moins six mois, les Bouffes-Parisiens, en veine d'activité, nous donnaient coup sur coup plusieurs petites pièces qui toutes ont réussi. La dernière a pour titre : *Avant la noce*. La noce, aux Bouffes-Parisiens est de tradition.

Malgré tout, le héros du jour n'est autre que Rigolo. Qu'est-ce que Rigolo ? Un mulet, mesdames, ni plus ni moins !... mais un mulet, qui, pour l'entêtement, rendrait des points à un Breton, — un mulet si récalcitrant que personne ne peut venir à bout de le dompter ! Ce comique à quatre pieds fait les délices du public du Cirque, et, dans l'intérêt de M. Dejean, si habile à varier nos plaisirs, nous souhaitons que ledit Rigolo tienne bon le plus longtemps possible.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

4 5

LE MONITEU

JOURNAL DU

Modèles nouveaux des confections de la

Chapeaux de la maison Monroos et

(Voyez la description,

1 2 3 CARBONNEAU Planche N° 10.

DE LA MODE

AND MONDE

ison V. Robert fils, rue de Richelieu, 85.

Ricqlès, rue de la Michodière, 6.

ge 2 de la couverture.)

LA FILLE AU COUPEUR DE PAILLE

(NOUVELLE.)

I

Le soleil tout rouge à l'horizon ressemble à une grande meule de feu. Il sort radieux d'une lumière dorée. A mesure qu'il monte tout s'éclaire et rayonne. L'ombre descend au pied des arbres, et la clarté incandescente l'y poursuit.

La plaine couverte de blés mûrs ondoie au souffle léger du matin et semble un reflet du ciel.

L'alouette s'élance du sillon, part comme la flèche et disparaît dans la nue en jetant son cri matinal. Elle est la première voix qui s'élève pour louer Dieu, et François d'Assise la donnait aux hommes comme modèle.

Les cirons quittent l'herbe, les scarabées se réveillent; on entend au loin les clochettes des vaches et le chant du berger. L'aboiement des chiens se mêle au mugissement des bœufs, et la voix claire et stridente du coq de basse-cour salue du haut du fumier où il perche, la ferme qui reprend le travail avec la vie.

« Allons, mes gars! dit le père Patriarche à ses deux fils, à ses serviteurs et aux métayers, allons! dru à la besogne. Il faut qu'avant la nuitée une bonne partie des blés soit dans la grange. Faites ce que vous devez, journaliers ou domestiques : ce n'est pas le maître, c'est le père qui règlera vos comptes! »

Et il faut voir avec quel zèle Aubin et Yves, les deux enfants de Jean Patriarche, propriétaire du beau domaine de la Cadiorne, attellent les bœufs au char, tandis que Robert, le premier valet, distribue les faucilles fraîchement aiguisées, brillantes au soleil, et que Jaume, Jean-Baptiste et Pierrot nouent autour de leur tête des mouchoirs de Chollet à carreaux rouges sur lesquels ils posent de larges chapeaux de paille.

Debout sur le seuil, Marthe, la femme du fermier, considère avec tranquillité ce tableau animé et joyeux. Elle garde le fardeau du ménage, le soin des repas, celui du bonheur de tous. Une servante boiteuse, qui a vieilli dans la maison, et que tout le village appelle Cloche-pied, la seconde dans son labeur.

Marthe Patriarche reste sur les marches de pierre jusqu'à ce qu'elle ait vu disparaître dans le chemin creux la bande des moissonneurs. Elle va rentrer, quand Aubin, agile comme un chevreau, saute par-dessus la haie de prunelliers et se jette dans ses bras en lui disant :

« Tu ne m'as embrassé qu'une fois ce matin. »

Marthe couvre de baisers son front bruni par l'air et le soleil, ses cheveux noirs, ses yeux doux et limpides. Elle sent son cœur jeune et vivant; elle a des larmes aux paupières et le ciel dans l'âme.

Puis, tout à coup, une triste pensée lui vient :

« Si l'on s'aperçoit que tu es revenu..., dit-elle.

— J'avais oublié ma petite faucille, mère. »

Et elle l'embrasse de nouveau, mais cette fois il semble qu'une tristesse amère envahit son cœur.

« Va! dit-elle, va, mon enfant! travaille bien.

— Tu viendras pour l'*Angelus*?

— Oui, répond la mère. »

Aubin entre dans l'étable, prend une faucille proportionnée à sa main, en caresse la lame en fin connaisseur, et saute comme la première fois par-dessus la haie, effarouchant les pinsons et les merles, qu'il salue d'un couplet de chanson villageoise.

Et loin, bien loin, comme pour lui répondre, le biniou de Loïc envoie un son traînant et doux, qui semble la seule musique en accord avec cette campagne environnée d'une indéfinissable tristesse.

Aubin a rejoint la troupe des moissonneurs. Il se place à côté du grand bœuf noir dont les fanons pendent jusqu'à terre, et dont le large front penché sous le joug appelle la main caressante de l'enfant. Le noble animal le connaît, il tourne vers lui son grand œil bleu humide, et mugit pour le remercier. Aubin agite une branche de chêne vert pour éloigner les mouches bourdonnantes de son favori.

Les serviteurs et les journaliers se tiennent par le bras. Les faucilles étincellent; la plaine dorée s'étend devant eux. Ils se mettent chacun à la tête d'un sillon, Aubin et Yves comme les autres.

De temps à autre, le premier valet donne un coup de main au plus jeune fils de son maître.

Le blé tombe sous les instruments agiles; déjà le soleil est monté en haut du ciel; les arbres n'ont pas d'ombre à leurs pieds; sur les talus se roulent des couleuvres chassées de leurs nids par les travailleurs. Les cigales susurrent, les grillons chantent, une cloche tinte...

A ce signal tous les bras s'arrêtent. Le maître courbé redresse sa haute taille, ôte son chapeau, et d'une voix sonore repète la prière de midi.

C'est l'heure de Dieu! l'heure de Marie!

Quand elle est achevée, les moissonneurs s'essuient le front, passent la faucille à la ceinture qui serre leur chemise de gros chanvre, et se dirigent vers le groupe de noyers et de chênes qui se trouve à l'angle du champ.

On se répète alors pour la centième fois qu'à trois pieds du sol, sous l'ombrage des noyers, se cache un froid reptile qui donne la mort, même de loin : celui qui s'endort sous un noyer sera tué par le *sourd*. Et chacun de se mettre sous les chênes, excepté Yves, qui ne redoute rien et trouve son plus grand bonheur à braver les traditions, les usages et même les lois.

La vie de Jean Patriarche est comme celle des peuples heureux. Né dans la paroisse de Saint-Aubin du Cormier, il s'est marié jeune; Marthe était non-seulement la femme de son choix, mais la compagne que son père et sa mère lui avaient destinée.

Les écus étaient pour une petite part dans cette union. Deux familles également estimées dans le pays, deux jeunes gens élevés par un vieux recteur qui les avait vus naître, et dont l'aïeul et le père avaient mené la charrue avec leurs parents; une même innocence de mœurs, un égal amour du travail, une tendresse grave, plutôt sentie qu'exprimée : tout s'était réuni pour faire de Marthe et de Jean deux époux dignes de fonder une famille. Marthe apportait en mariage des champs de blé magnifiques; Jean possédait des prairies dans lesquelles les vaches tigrées avaient de l'herbe jusqu'au poitrail. La ferme était à l'un, l'entrain de la ferme, les bœufs et les chevaux à l'autre. De cette sorte, quand le mariage eut tout confondu, le jeune ménage se trouva riche en linge, en bestiaux, en terres.

Deux ans plus tard, Marthe avait deux garçons : Aubin et Yves.

Aubin ressemblait à son père. Il avait son front ouvert, franc, ses yeux purs, ses cheveux noirs. Il tenait de sa mère une douce

et paisible nature. Religieux, soumis, facile à émouvoir, il coupait pour les pauvres des chanteaux de pain plus lourds qu'il ne pouvait les porter. Il eût volontiers donné son déjeuner à celui qui avait faim, et, rencontrant un jour un enfant qui cheminait sans sabots, il en fut tellement touché que, le faisant asseoir un moment près de lui, il fit deux parts de sa chaussure, garda pour lui la paille qui la remplissait et donna les sabots au petit mendiant. Puis, tandis qu'il l'écoutait raconter son histoire, il tressait habilement la paille et se confectionnait une paire de mocassins d'un goût original.

Quand il rentra, Marthe lui demanda ce qu'étaient devenus ses sabots. Il avoua ce qui s'était passé, et Marthe l'embrassa tout émue. Le jour de marché suivant, elle lui acheta une belle paire de souliers en cuir fauve, et prit en échange les mocassins de paille, qu'elle plaça dans un coin de son armoire.

« Bon! pensa Yves, il ne s'agit que de perdre ses sabots pour avoir des souliers... C'est meilleur aux pieds. »

Le lendemain, quand il rentra, il avait le visage tout ensanglanté et les pieds nus.

« O mon Dieu! que t'est-il arrivé? demanda Marthe.

— J'ai trouvé le petit Maclou dans le Clos-Clopinette, il menait paître ses oies... Maclou chantait, les oies braillaient... Ça m'ennuyait... Je lui ai dit de faire taire ses oies, il n'a pas voulu : alors j'ai couru sur Maclou, et nous nous sommes battus à coups de sabots.

— Un enfant plus petit que toi!

— Mais joliment rageur, pas moins! et si je ne tords pas le cou à la grande oie, c'est que je deviendrai manchot : car en entendant pleurnicher Maclou, elle est accourue, et m'a rendu plus de coups de bec qu'il n'avait reçu de taloches!

— Mon pauvre enfant! tu ne te corrigeras donc jamais.

— Me corriger? de quoi?

— D'être méchant.

— Pour avoir battu Maclou?

— Mais il ne te disait rien, ce petit malheureux.

— Il me déplaisait!

— Un si bon garçon.

— Et puis je voulais avoir des souliers.

— Des souliers!

— Oui, comme mon frère.

— Oh! cela est bien différent! s'écria Marthe.

— Du tout, Aubin a donné ses sabots, j'ai cassé les miens, cela revient au même : une paire de sabots vaut une paire de sabots... Je n'en ai plus, vous m'achèterez des souliers.

— Jamais! répondit Marthe.

— Tiens! dit insolemment Yves, il y a deux poids et deux mesures ici?

— Oui, il y a deux poids et deux mesures, enfant cruel et désobéissant. Aubin a fait une bonne œuvre, et je me suis trouvée heureuse de l'en récompenser. Vous avez commis une mauvaise action, vous en serez puni!... Ne croyez pas que je préfère Aubin à vous... C'est vous qui êtes son aîné, Yves! vous qui le premier m'avez appelé *mère*! et Dieu sait avec quelle joie je vous reçus quand le ciel vous envoya à moi. Mais depuis!... N'importe! vous pouvez vous corriger; vous vous corrigerez, pour ne pas faire pleurer votre mère, pour ne pas attrister un père qui vous chérit... Mais si je dois vous aimer, je dois aussi faire de vous un homme. L'homme hériterait des vices de l'enfant. Vous êtes jaloux d'Aubin! lui qui donnerait tout ce qu'il possède pour vous faire plaisir...

— Même ses souliers! dit Yves en éclatant de rire.

— Tenez, vous êtes un méchant, un bien méchant enfant!

— Vous me l'avez déjà dit.

— Et je vous le répéterai souvent si vous ne vous corrigez pas.

— Me donnerez-vous une paire de souliers?

— Non, répondit Marthe avec fermeté. Méritez une récompense, et nous verrons.

— C'est bien! s'écria Yves, j'étranglerai l'oie de Maclou, et Maclou sera battu par son maître.

— Tu ne feras pas cela! tu ne feras pas cela! dit Marthe tout en larmes.

— Je le ferai, aussi vrai que...

— Tais-toi, tu vas faire un mauvais serment, et ce n'est plus ta mère qui te châtierait, ce serait Dieu! »

Marthe l'avait pris dans ses bras et tâchait de le calmer.

« Laissez-moi! laissez-moi! » s'écriait-il furieux en se débattant. La colère éclatait dans ses yeux, elle vibrait dans sa voix; Marthe fut presque effrayée. Les bras qui serraient Yves retombèrent, et l'enfant bondit hors de la salle de la ferme, en répétant :

« Je vais étrangler l'oie! »

Il se mit aussitôt à la recherche de Maclou.

L'enfant, contusionné, blessé, triste et navré dans l'âme, s'était assis près d'un saule creux. Avec une poignée de menthe et un peu d'eau il avait lavé son front et ses joues. La petite Armelle, la fille au coupeur de paille, qui passait par là, l'avait consolé et avait déchiré son mouchoir pour panser son front. Maclou lui avait raconté la méchanceté d'Yves, en lui avouant qu'il avait grand' peur du fils de Jean Patriarche.

« Sans ma grande oie, la reine du troupeau, je ne lui aurais pas échappé, Armelle! répétait Maclou. Il tapait ferme avec ses sabots! et ses sabots sont comme ceux des gars de Locminé, ils ont des maillettes à la semelle. »

La petite fille le consola doucement.

« Toi, tu es bonne, Armelle! bonne parce que le Seigneur t'a faite de même, et puis parce que tu es malheureuse.

— Moi! s'écria la petite fille.

— Oui, toi, ma douce! Ton père aime le cidre comme un métayer et l'eau-de-vie comme un homme de la ville, à ce qu'on dit dans le bourg.

— J'aime mon père! dit Armelle avec élan.

— Moi je n'en ai pas..., reprit Maclou après un moment de silence... C'est l'hospice qui a payé une femme pour me nourrir... Je suis l'enfant de la Providence..., comme qui dirait un œuf de canard couvé par une poule... Les poussins ne le connaissent pas pour un des leurs et le chassent à coups de bec! Je pleure souvent, va, ma petite Armelle. »

La fille au coupeur de paille l'égaya après l'avoir consolé, et tous deux riaient comme on fait à cet âge, où il semble que le rire soit si facile, quand un tumulte épouvantable fit dresser les cheveux de Maclou. Les oies accouraient vers lui, criant, agitant leurs courtes ailes, se dandinant sur leurs pieds palmés. Le chien aboyait, les vaches affolées beuglaient et traversaient les prés comme si elles avaient la mouche. Le taureau noir, effroi du pays, s'en allait les naseaux couverts d'écume, les yeux sanglants, les cornes baissées...

Maclou, pressentant un malheur, était tombé à genoux. Le troupeau de volatiles se rassembla autour du petit pâtre, le chien rallia les plus effarées, un peu de calme se fit; Maclou compta ses bêtes : il en manquait une! la grande oie blanche, la reine du troupeau, celle qui s'était courageusement battue contre Yves.

« Il l'a tuée! il l'a tuée! s'écria l'orphelin éclatant en sanglots.

— Oh! ce serait trop lâche! dit Armelle.

— Répète-le un peu voir, que c'est lâche! » dit à côté des deux enfants une voix irritée.

C'était Yves qui se dressait entre eux, menaçant encore, ivre de colère, ses cheveux roux en désordre, les poings fermés.

Maclou se roulait à terre en pleurant.

« Oui, c'est lâche! répéta la petite fille en se redressant. Tu

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

peux, pendant que tu y es, battre aussi la fille au coupeur de paille; mais tu ne le feras point, Yves le Mauvais, parce que mon père t'assommerait s'il en avait connaissance. Que va dire le maître de Maclou? Si le loup t'emporte un mouton, Patriarche te grondera; admettons même qu'il te corrige pour ta négligence : il choisira une petite branche et mesurera ses coups. Mais Maclou l'orphelin, le chien galeux! le paria du village! il n'y aura pas de gourdin de cormier assez dur pour frapper ses épaules!... Si aucun garçon n'a le courage de te dire tes vérités, Yves, je ne te les cacherai pas, moi! Maclou est malheureux, et il est bon! Je ne me défends pas moi; je croise les bras, et je t'attends! Je serai vengée par ta conscience! »

La petite fille parlait avec une telle assurance, elle foudroyait Yves le Mauvais d'un regard si clair, que le méchant garçon ne put soutenir cette colère légitime, et qu'il s'éloigna en murmurant :

« Ah! tu me le payeras, toi aussi! Je règle toujours mes comptes, ne l'oublie pas! »

La fille au coupeur de paille ne songeait déjà plus à Yves. Agenouillée auprès de Maclou désolé, elle cherchait à lui rendre un peu de courage.

Malheureureusement un incident vint augmenter la douleur du pâtre, en lui faisant mieux sonder la profondeur de son infortune. Finaud, son chien, voyant qu'il manquait une des bêtes du troupeau, s'en était allé, flairant, en quête de la reine. Il avait trouvé le cadavre de l'oie à l'angle du champ, et, la saisissant par le cou, il venait de la traîner aux pieds de son maître.

« Mon Dieu! mon Dieu! comment rentrer! disait Maclou. Une oie qui valait deux écus de trois livres, et que la femme du maire aurait achetée pour les Rois... Marcotte me tuera, c'est sûr!... J'aime mieux quitter le pays et m'en aller devant moi, que de l'affronter dans un moment pareil. »

Armelle frissonna. Elle songeait en effet combien Marcotte était mauvais; mais aussi la nuit allait descendre, et la petite fille, courageuse devant un danger réel, s'effrayait facilement à la pensée des loups-garous et des fantômes :

« Il fera bien noir, dit-elle, nous sommes dans la nouvelle lune.

— C'est vrai! murmura Maclou.

— Et puis, tu ne regretteras donc personne au village?

— Si; toi d'abord, Armelle, tu es une bonne petite fille.

— Et puis qui, encore?

— Ah! Aubin! Aubin, le fils de Marthe! Je ne peux pas dire le frère d'Yves le Mauvais! Il est si doux et si bon, Aubin! Je pleurerai encore Jean Patriarche, qui me donnait des miches de pain blanc, des jattes de lait et de bons conseils! et sa femme qui m'a tricoté des bas à la Noël! Car il y avait de braves gens à Saint-Aubin du Cormier, et puis j'y ai été élevé, et ça me rendrait triste de quitter le pays où les haies, les bêtes et le monde vous connaissent!

— Eh bien, reste! dit Armelle.

— Mais Marcotte! objecta Maclou.

— Oui, il reste Marcotte... »

Les deux enfants, assis l'un en face de l'autre, leurs coudes appuyés sur les genoux, demeurèrent silencieux.

— Un cri sauvage, strident, inharmonieux au possible, les arracha à leurs pénibles songeries.

Aubin, tenant dans ses bras une oie blanche presque aussi grosse que lui, la posa aux pieds de Maclou :

« Porte-la à ton maître! dit-il simplement : elle est plus belle que l'autre.

— Comment! dit Maclou ébloui, tu me la donnes! »

— Pour remplacer celle que mon frère a tuée.

— Tu sais donc?

— J'ai vu..., murmura Aubin en baissant la tête

— Mais toi? demanda Maclou.

— Moi, j'ai la garde du troupeau d'oies, et je dirai que j'en ai perdu une.

— Et si l'on te gronde?

— N'y pense pas, Maclou.

— Et si l'on te bat?

— Mon père est mon père! dit Aubin, et jamais il ne frapperait si fort que ne le ferait ton maître!

— Ah! tenez! dit Armelle, vous avez un brave cœur.

— Tu acceptes, Maclou?

— Oui, dit l'enfant, entre nous c'est à la vie et à la mort. »

Maclou et Aubin s'embrassèrent.

Le chien frétilla autour de son maître. La nuit venait, il fallait ramener le troupeau.

« Et l'oie morte! demanda Maclou.

— Armelle en fera un rôti pour son père, et elle nous gardera le secret.

Et les trois enfants, heureux au fond de leur cœur, se séparèrent en chantant et reprirent le chemin, qui de sa ferme, qui de sa masure, qui de sa niche!

Aubin couchait dans un bon lit, que faisait Cloche-Pied chaque matin; Armelle dormait dans la masure de son père, et l'orphelin avait hérité chez Marcotte de la niche d'un vieux chien de garde qui était mort enragé.

Aubin regagna la ferme de la Cadiorne.

Il s'attendait à recevoir une punition; loin de s'en affliger, il s'estimait heureux.

Il y avait pourtant un doute dans son esprit, un nuage sur son bonheur :

Il allait mentir! mentir à Marthe si indulgente, à Jean Patriarche si bon!

Oui, mais il s'agissait de sauver Maclou d'un châtiment immérité, et de cacher à son père et à sa mère le secret de l'odieuse conduite d'Yves le Mauvais, comme on disait dans le village.

Aubin voulut cependant demander à l'avance pardon à Dieu de la faute qu'il allait commettre, et, prenant un sentier qui allongeait un peu son chemin, il se dirigea vers une croix de bois à demi pourrie, à laquelle on arrivait en montant six marches de pierre. Dans le centre du pied de ce Calvaire rustique, une niche grillagée renfermait une statuette de la Vierge en faïence grossière. Un tronc était suspendu au-dessus : les garçons y mettaient parfois des liards rouges, les filles des épingles de cuivre jaune. Les pasteurs déposaient sur les marches de gros bouquets de genêts d'or ou de bruyères violettes.

Elle restait là, souriante pour tous, dans son humble demeure, montrant son petit enfant aux pauvres, aux souffrants, aux innocents, aux vieillards.

Elle n'avait point au-dessus de sa tête le dôme merveilleux des cathédrales gothiques; on ne balançait point d'encensoir d'or devant elle; des diamants ne couvraient pas sa couronne; l'orgue ne chantait pas pour elle, la douce Vierge du chemin! Mais elle rayonnait sous le ciel bleu; les fleurs s'épanouissaient à ses pieds en tapis embaumé et croissaient jusque dans les fissures du granit. Les pâtres la saluaient d'un *Ave Maria* et d'un refrain de cantique. Linots, pinsons et mésanges, perchés sur les bras de la croix, lui chantaient leurs mélodies! et le jour des Rogations on suspendait des guirlandes de mousse au Calvaire rustique.

Elle avait recueilli la confidence de bien des douleurs; elle avait fait germer de bien bonnes pensées. Des mères étaient venues lui demander le salut de leurs fils; des enfants, implorer d'elle la santé de leur mère. La bénédiction, muette mais féconde, était retombée sur tous les fronts courbés, dans toutes les âmes saignantes. On la nommait la *Vierge du Chemin* : elle désignait à tous celui du ciel.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Aubin s'agenouilla sur les marches, y déposa un bouquet de bruyères, pria pour tous ceux qu'il aimait, puis pour Yves, Maclou, Armelle et Marcotte! et, s'éloignant le plus vite qu'il lui fût possible, il regagna la ferme.

Comme il franchissait le seuil, il lui sembla reconnaître de loin Armelle traversant le courtil; elle portait quelque chose de blanc sur l'épaule, et un lourd panier pendait à son bras.

Mais quelle apparence que la fille au coupeur de paille fût venue chez Jean Patriarche!

Aubin entra dans la grande salle.

Yves se chauffait; les soirées devenaient fraîches.

Marthe et Jean se trouvaient dans la pièce du fond où personne n'entrait.

Leurs enfants n'en franchissaient le seuil qu'après leur première communion; passé ce jour-là, on ne les y rappelait que dans les circonstances graves.

Aller dans *la chambre* était une affaire importante. Quand on y demandait un serviteur, il tremblait de tous ses membres. C'était le tribunal du foyer domestique.

Aubin demanda où était sa mère.

Le valet de charrue lui désigna la porte mystérieuse, et l'enfant s'assit en silence dans la niche de la cheminée.

Yves remuait silencieusement le feu de bruyère avec une baguette.

Labrie vint lécher les mains de son jeune maître.

Cloche-Pied, qui était sortie, revint en boitant.

« Il manque une oie! » dit-elle à Aubin.

Celui-ci fit un signe de tête.

« Et moi qui gardais de si beaux marrons pour la farcir, dit-elle... On devait la rôtir pour le réveillon de la Noël.

— Que veux-tu? ma bonne Cloche-Pied, on en rôtira une autre.

— Elle ne sera pas si grasse, » objecta la servante.

En ce moment Marthe et Jean sortirent de leur chambre.

Ils étaient graves tous deux. On aurait dit que Marthe avait pleuré.

« Soupons », dit le maître.

Jean Patriarche récita le *Benedicite*; puis l'on s'assit, et le joyeux cliquetis des cuillers se fit seul entendre pendant que se vidaient les écuelles remplies d'une bonne soupe au lard. Les conversations commencèrent ensuite. On taquina Cloche-Pied; on fit des compliments à la maîtresse sur l'excellence de sa cuisine, on vida gaiement les chopines de faïence peintes de grosses fleurs; on parla des semailles qu'il fallait préparer, des charrues qui demandaient à être réparées, de l'endiguement des ruisseaux que l'hiver allait grossir.

Les serviteurs s'entretenaient de toutes choses dans l'intérêt du maître, et comme si un profit direct devait leur revenir de l'abondance de la récolte et de l'amélioration du terroir. On sentait quelque chose de filial dans leur zèle, et le fermier, de son côté, leur parlait comme il eût fait à des enfants.

Ce soir-là, pourtant, ses réponses furent brèves : il paraissait soucieux ou fatigué. Il se borna à donner les ordres indispensables, et les domestiques, surpris déjà de l'avoir vu sortir de la chambre de mariage, allaient se retirer discrètement, quand Jean Patriarche demanda au bouvier :

« Les bêtes sont en bon état?

— Oui, notre maître.

— Jacquet, tu as le compte des moutons et des chèvres?

— Pas un de moins! répondit le pâtre.

— Et tes ouailles, Cloche-Pied?

— Il en manque une, répondit la vieille servante en regardant Aubin avec compassion.

— Ah! il en manque une! répéta le fermier. Tu as été négligent, ajouta Patriarche en se tournant vers son fils. Les mauvais bergers méritent correction. Ton parrain t'avait fait cadeau de six livres le premier janvier de cette année; l'oie perdue les valait bien, cette somme ne t'appartient plus désormais; personne ne doit souffrir de tes actes, et vous serez deux à partager mon bien.

— Cela est juste, père! répondit l'enfant.

— Allons, Yves et Aubin, venez m'embrasser avant d'aller dormir. »

Celui-ci fit un signe : l'enfant s'agenouilla.

Ives quitta la cheminée et vint lentement vers son père.

« Corrige-toi! amende-toi! lui dit Jean Patriarche d'une voix tremblante; ne fais pas blanchir mes cheveux avant l'âge. »

Aubin s'était agenouillé devant sa mère, et Marthe, posant une main sur son front, avait répété avec une tendresse inexprimable :

« Que Dieu te bénisse, comme je te bénis moi-même! » Puis, le relevant, elle l'avait serré sur sa poitrine avec un élan tel, qu'Aubin avait pleuré de joie en lui rendant ses caresses.

Comme les deux frères gagnaient la grange, Yves poussait assez rudement son frère.

« Avance donc, Abel! dit-il.

— Veux-tu m'embrasser? » demanda Aubin.

Yves ne lui répondit pas, lança un coup de pied à Labrie, se jeta sur son lit et ne put dormir.

Aubin fit un rêve. Il crut voir la petite Armelle dans la masure de son père le coupeur de paille. Elle enlevait avec toutes sortes de précautions les belles ailes blanches de l'oie grasse; ces ailes grandissaient démesurément entre ses doigts... Elle les attacha en jouant aux épaules d'Aubin, et celui-ci volait comme font les oiseaux et les anges.

Il s'éveilla, rudement secoué par la main de son frère :

« Si tu dis un mot! murmurait celui-ci les dents serrées, les yeux étincelants.

— De quoi?

— Je n'ai pas besoin de te le dire. Heureux pour toi que le bouvier n'ait pas été là quand tu as parlé de l'oie, d'Armelle, des anges et de l'écu de six livres!

— Je ne dirai rien, jamais! tu le sais bien, Yves! »

Jean-Baptiste entrait avec sa lanterne : les enfants se levèrent.

Cet épisode suffit pour faire connaître le caractère des deux frères. En grandissant, les défauts d'Yves prirent des proportions alarmantes. Aubin demeura ce qu'il était : doux, serviable, obligeant. Faible de corps, un peu grêle, il paraissait de beaucoup moins âgé que son frère. Celui-ci, malgré les soins de Marthe, avait toujours quelque chose de débraillé, de déguenillé dans son costume : un accroc ici, une tache là, un morceau enlevé, de la terre aux genoux, des chapeaux de paille qui s'effiloquaient, des cravates nouées en cordes, des mouchoirs en loques, des sabots sans brides. Le désordre seul ne délabrait pas ainsi sa toilette. Il tentait de faire croire aux gens du village que son frère Aubin avait seul le monopole des vestes neuves et des fines blouses bleues brodées de blanc aux points de chaînettes.

Mais Landureur, le tailleur de Saint-Aubin du Cormier, savait surabondamment le contraire.

Deux jours de la semaine, régulièrement, on le voyait installé au coin du champ, entre les ruches d'abeilles et la fourmilière, laissant les abeilles bourdonner autour de sa vieille tête blanche et les fourmis voyageuses monter le long de ses coudes.

Accroupi sur l'herbe étiolée, abrité sous les chênes, charmé par les mélodies des oiseaux, il leur répondait par des couplets de complainte. Tout en maniant sa courte aiguille avec une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dextérité qu'une femme lui aurait enviée, il devisait avec le sonneur de biniou, Loïc, un vrai barde armoricain qui mettait de beaux airs sur les chansons du petit tailleur contrefait. Ou bien il discutait avec une accordée du village le genre de broderies qu'il dessinerait sur son corset de drap, et le nombre des galons qui orneraient le bas de sa jupe plissée comme les tuniques égyptiennes de la déesse Isis.

Lorsque Marthe lui apportait du drap ou de la flanelle, de la ratine ou de la serge, il maugréait entre ses dents répétant :

« Un vaurien qui ne connaît pas le prix du drap ! un mécréant qui ne fait aucun cas de mes points d'aiguille ! Esquintez-vous donc à lui fignoler des vestes, à lui historier des gilets, pour que les premiers gens venus en enlèvent le meilleur, un morceau !... C'est pas du drap qu'il faudrait à Yves ; c'est du fer, et encore...

— Allons ! allons ! disait la fermière de sa voix douce : il travaille ferme ; on use à son âge. Ne brodez pas trop, mais cousez bien.

Et Landureur piquait, taillait, doublait avec rage, mettant du bougran partout et cousant avec des câbles.

La semaine suivante, c'était à recommencer.

Marthe reprenait Yves doucement, sans le gronder, en pleurant parfois. Elle évitait de lui citer son frère comme modèle, dans la crainte d'aigrir ce caractère irascible : elle cherchait au fond de son cœur la corde la plus vibrante ; mais, hélas ! où la trouver ?

Yves ne priait pas à l'église. Il se moquait des chantres, il riait au nez des enfants de chœur, il dormait pendant le sermon, se réveillait pour plonger ses deux mains dans le panier au pain bénit, et sautait par-dessus les tombes du cimetière, sans songer que son aïeul y dormait.

Pendant ce temps, Aubin, qui avait demandé le bonheur de tous ceux qu'il aimait, quittait la maison de Dieu avec recueillement. Il touchait avec respect la main de sa mère humide d'eau bénite, portait son vieux livre d'heures héréditaire dans la famille, et ne se couvrait point dans le cimetière par respect pour les morts.

Le plus souvent la famille de Jean Patriarche attendait le recteur proche de la barrière.

Celui-ci descendait, saluant ses paroissiens, ou pour mieux dire ses enfants. Il s'informait de la santé des malades, encourageait celui-ci, secourait celui-là, grondait doucement le fossoyeur que son métier paraissait altérer plus que de raison, et s'arrêtait en voyant la famille du fermier.

Patriarche s'avançait de deux pas :

« Si vous daigniez venir à la ferme, monsieur le recteur, sauf votre respect, j'avons tué un veau qui donne un rôti assez bon.

— J'irai, j'irai, mes enfants. Merci pour mes pauvres, vous m'avez envoyé de belles pommes de terre, Patriarche, et vous, dame Marthe, de belle toile pour une nappe d'autel. La bénédiction de Dieu soit sur votre famille ! »

Et s'il apercevait Yves lançant des pierres dans les pommiers du cimetière et gaminant sur les fosses, il embrassait Aubin comme pour se consoler.

Yves n'aimait ni le curé, ni le maître d'école, ni le tailleur, ni Loïc : Yves n'aimait personne.

Ou plutôt il n'aimait que lui : et c'est s'aimer mal que d'être égoïste.

Plus on sort de soi pour aimer autour de soi, plus on est heureux.

La charité et la tendresse, en faisant diverger leurs rayons, alimentent encore leur foyer.

Se faire aimer, c'est être utile aux autres, a dit un poëte. Il n'a pas complété sa pensée : Se faire aimer, c'est être utile à soi-même.

L'abbé Kerdrec parlait cependant à Yves avec une douceur qui ne s'était jamais démentie. Pour assouplir cette nature rebelle, il avait tout mis en œuvre. Mais on eût dit que le cœur de l'enfant s'était pétrifié dans sa poitrine. A mesure qu'il grandissait, ses vices grandissaient avec lui.

La jalousie qu'il portait à Aubin n'était pas seulement instinctive : depuis l'aventure de l'oie, elle avait pris des proportions énormes.

Il ne crut jamais qu'Aubin avait gardé le silence, et il s'imagina qu'il avait confié toute l'histoire à sa mère.

Marthe la connaissait, cela est vrai.

La fille au coupeur de paille, dans son honnête conscience d'enfant, n'avait pas cru pouvoir accepter le cadeau d'Aubin. Une oie grasse sur la table de son père, cela était tentant sans doute, mais elle aurait eu un remords. C'est pourquoi, tandis qu'Aubin s'attardait au Calvaire, elle portait l'oie morte chez la fermière, lui contant le dévouement d'Aubin pour Maclou.

Marthe avait pleuré en embrassant Armelle, et prenant une miche de pain blanc et une bouteille de vin, elle les avait ajoutés au rôti futur, en disant :

« Emporte sans crainte, ma fille, c'est moi qui te le donne. »

Depuis ce jour il y avait eu un secret entre Marthe et la fille au coupeur de paille.

L'âge de faire la première communion arriva pour les deux enfants.

Aubin s'y prépara avec une ferveur exemplaire.

Le curé, Jean et Marthe frappèrent à la porte du cœur d'Yves avec tant d'amour et persévérance, que sa dureté fléchit un peu. Il fit des efforts pour étouffer sa jalousie. Plusieurs fois, avec un emportement presque sauvage, il pressa Aubin dans ses bras :

« Tu es meilleur que moi ! disait-il ; pardonne-moi ! prie pour moi ! »

Quelque mauvaise que soit une nature, la religion l'assouplit, la change, la ressuscite à une vie nouvelle. Yves essaya de mieux faire.

La veille du jour où il devait s'approcher de l'autel ; au moment où, comme son frère, il s'agenouillait devant son père et sa mère pour leur demander pardon des fautes qu'il avait commises et des chagrins qu'il leur avait causés, il fut saisi d'un repentir sincère, ardent. Il se courba jusqu'à terre et couvrit de larmes et de baisers les mains qui se levaient pour le bénir.

L'étreinte fraternelle qui attira son frère sur sa poitrine, fut franche et tendre. En ce moment, Yves était redevenu digne de tendresse. Il sembla à Marthe qu'elle l'enfantait pour la seconde fois : la première, elle lui avait donné la vie terrestre ; la deuxième, elle lui donnait la vie de la vertu qui fleurit pour l'éternité.

Il y eut donc dans la famille une joie complète.

Les deux enfants étaient purs devant Dieu.

Quand ils revinrent de l'église, le père les prit tous deux par la main, et Marthe ouvrit en tremblant le seuil de *la chambre*.

(*La suite au prochain numéro.*)

Raoul de Navery.

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les vestes à la mode, cette année, se font à pans coupés et divisés en deux ou trois parties ; les petites vestes Boléro se portent encore, mais beaucoup moins : on les laisse aux costumes d'enfants ou de très-jeunes filles.

Au reste, il est assez imprudent de dire : « On porte ceci ou cela », et surtout : « Telle chose ne se porte plus, » car il y a une telle profusion de modèles et l'on invente chaque jour tant de fantaisies en tous genres, que le rôle de la chronique de modes doit se borner chaque semaine à enregistrer un certain nombre d'objets en ayant soin de les choisir dans de bonnes maisons. C'est ensuite aux femmes à voir par elles-mêmes ce qu'il leur convient d'accepter ou de repousser dans cette foule d'innovations toujours élégantes, mais plus ou moins réussies.

Les tendances vers le costume masculin ont fait encore de nouveaux progrès depuis la saison de printemps. L'époque où l'on se prépare pour aller aux eaux amène naturellement une recrudescence d'originalité dans la mise. Un grand nombre de personnes qui ne porteraient pas des toilettes excentriques dans la ville, les adoptent volontiers en partant pour la campagne. Ces concessions nous poussent petit à petit à ne plus trouver étrange de rencontrer les femmes du meilleur monde vêtues de jaquettes ou d'habits Louis XV à pans, avec bottes à la hongroise et simple casquette. C'est la mode ! Voilà qui sert de réponse à tout. Celle-ci équivaut, au fond, à la réponse d'une personne qui, lorsqu'on lui faisait une question se terminant par un « Pourquoi », répondait invariablement : « Parceque. » Quant aux couturières, si on les interroge au sujet de certaines toilettes un peu fantastiques, elles se hâtent de déclarer que les femmes n'ont jamais été si exigeantes en fait de nouveautés, que la nécessité où l'on se trouve de créer sans cesse force à oser beaucoup, et que, d'ailleurs, plus on ose, plus on a de succès.

Or donc, mesdames, comme le bulletin d'un journal de modes est votre très-humble serviteur, qu'il est en même temps l'historien obligé des modistes et des couturières chez lesquelles il va chercher ses renseignements, il faut bien vous attendre à retrouver dans ses colonnes la peinture fidèle de toutes les innovations du moment, avec addition de quelques lignes de louange ou de blâme dictées par un désir constant de vous plaire.

Vous n'ignorez pas qu'on a voulu faire une révolution dans les chapeaux. La coiffure *genre empire* formant élévation sur la tête s'est montrée chez toutes nos modistes, mais jusqu'à présent elle n'a eu que peu de succès. La forme fanchonnette et le chignon, tombant sur le cou, restent en possession des plus jolies têtes. Nous nous occuperons des chapeaux sans signaler les essais qui sont restés sans résultat. C'est toujours la majorité qui fait la loi.

Une jeune et gracieuse modiste, madame *Antonie*, rue Lafayette, 41, nous a montré de très-jolis modèles que nous nous empressons de soumettre à nos lectrices, en leur rappelant, toutefois, que le chapeau décrit perd beaucoup de son charme et que, pour bien se rendre compte de ce qui se fait, il faut aller voir les nouveautés dont nous parlons: c'est le seul moyen de juger exactement de leur élégance et de leur fraîcheur. Voici les types choisis dans la quantité :

Une capote de tulle blanc perlé d'acier ; au fond, une voilette tombant sur le cou, ou plutôt sur les cheveux. Une agraffe d'acier plantée en peigne retient un saule d'herbes brillantes qui forment le fond du chapeau. Le devant est accompagné d'une ruche double qui garnit l'intérieur et l'extérieur. Brides de taffetas blanc.

Un chapeau de paille de fantaisie à *écailles*. La passe est garnie d'une gerbe de fleurs des champs, le fond est de taffetas maïs recouvert d'un apprêt de dentelle noire frangée de plumes. A l'intérieur, les mêmes fleurs et de la blonde blanche.

Une capote de crêpe rose coulissée, ayant en arrière un gros rouleau et un volant de blonde en manière de bavolet. Sur le bord de la passe, une chaîne de perles blanches. A l'intérieur, des boutons de rose et des plissés de tulle. Brides en taffetas rose voilées de blonde.

Un chapeau de tulle blanc, orné de guipure paille perlée d'acier et de clochettes bleues.

Un chapeau de paille belge, décoré d'une touffe d'acacias et de ruches en rubans maïs.

Un chapeau de tulle noir, brodé d'étoiles d'acier et orné de touffes de violettes de Parme sur le bord de la passe et à la calotte.

Un chapeau de crêpe bleu pâle, brodé de perles blanches, avec saule de plumes à pointes de perles. Intérieur de roses blanches et de crêpe lisse brodé de perles. Brides de taffetas bleu.

Les chapeaux ronds de madame *Antonie* ont des formes charmantes et tout à fait inédites. Quelques-uns sont de paille de riz, garnis de plumes, têtes d'oiseaux et écharpe de rubans et dentelle.

Les salons de madame *Antonie* se complètent, on peut le dire, par ceux de madame *Paul*, où nous trouvons des robes d'une rare distinction. La réunion d'une habile couturière et d'une modiste d'un talent sérieux nous permettra d'apprécier des toilettes d'une parfaite harmonie ; nous ferons profiter nos lectrices de cette bonne fortune.

Voici, en attendant de plus amples renseignements, deux très-jolies toilettes préparées par madame *Paul*, et commandées par madame de S.-Br... Une robe de taffetas moiré, nuance gris perle. Jupe entourée d'un câble de soie, de couleur assortie. Au-dessus de l'ourlet, un ornement de guipure noire mélangée de perles de jais, haute de 25 centimètres, et terminée par des dents de guipure et perles. Ce même ornement, posé autour du corsage, forme un carré à la Raphaël. La taille est montante et se borde au cou par un apprêt de guipure assorti. Ceinture de soie noire brodée de perles, agrafée par une broche de jais à tête d'aigle. Cette toilette est de demi-deuil. — Second costume : Robe de gros de Londres, nuance bleu de France. Jupe entourée d'un câble de soie entouré de perles d'acier taillées. Corsage à trois basques, orné d'un galon à jour, ouvragé d'arabesques en perles d'acier, et boutons analogues. Paletot-pardessus de même étoffe, avec volant de dentelle Chantilly.

Madame *Paul* fait beaucoup de costumes de campagne avec robe, paletot et jupon de dessous en étoffe exactement pareille. La robe est relevée sans garniture. Le jupon de dessous est, au contraire, très-richement orné. La casaque-paletot est à poche, entourée d'une ganse-corde et décorée de boutons. Ce genre de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

costumes, qui plaît beaucoup à nos aimables voyageuses, se fait ordinairement en alpaga ou en foulard.

Le foulard uni, en nuances : blé de Turquie, cendre de roses, gris Russe, bleu de Chine ou lilas, convient à ravir ; nos couturières l'emploient de préférence et vont le demander dans les magasin du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129. Cette maison spéciale a popularisé le foulard en le variant à l'infini. Nous admirons dans sa belle collection d'échantillons, qui circule depuis un mois dans tous les pays, des rayures mates coupées de litteaux blancs, qui font des toilettes vraiment *grande dame*, puis des petits dessins courant en semis de fleurettes ou de petits motifs noirs sur fonds clairs.

Dans les robes de mariage de mademoiselle de V...-S..., il y avait plusieurs coupes choisies au *Comptoir des Indes*, dont on a fait des toilettes ravissantes. Une en foulard blanc de lait ; jupe garnie de trois rangs de volants tuyautés en taffetas bleu. Sur le plissé de chaque volant, une corde à jour de soie noire et acier taillé. Corsage-casaque ajusté, entouré de deux rangs de plissés pareils et fermé par devant au moyen de boutons de passementerie bleu, noir et acier. Manches justes avec des plissés aux épaules et aux poignets ; ceinture posée sur la casaque, de ruban bleu et noir, avec agrafe Louis XV en acier taillé. Une autre robe en foulard gris, faite avec un corsage-jaquette ; le tout décoré de biais de taffetas ponceau et de boutons de jais noir à larmes de jais et acier.

Les étoffes fond blanc sont en haute faveur. La saison, devenue tout à coup très-chaude, nous a obligées à avoir recours de très-bonne heure aux vêtements légers. Aussi, la lingerie, mise à contribution, a-t-elle fait merveilles. Madame *Franquet*, propriétaire de la maison de la *Balayeuse*, place Vendôme, 4, nous montre une foule de nouveautés dont nous nous plaisons à constater le succès. En objets d'actualité, il faut citer les corsages habillés, de mousseline et guipure de Cluny ; les vestes *senorita*, de guipure blanche ou noire ; les corsages de demi-toilette de nanzouk, avec entre-deux de broderies et plissés à la vieille ; les pèlerines à l'*Africaine*, coupées de dentelle et rubans ; enfin, les chemisettes russes entourées de petit galon cachemire à frange mousse. La lingerie de visite continue d'être de batiste unie ou toile fine ; les manches justes et les cols très-petits. On brode quelquefois ce linge plat de laine de couleur. Cette nouveauté fantaisiste, éditée par la *Balayeuse*, varie agréablement le linge un peu sévère des toilettes montantes. Sur les manches et aux pointes des cols, on reproduit des hirondelles, des papillons, des paons, des libellules, des fleurs, etc. La lingerie des costumes du soir se montre d'un luxe en rapport avec celui des robes. On porte des manches Régence, garnies de plusieurs rangs de dentelle, et des coiffures résilles où les perles et la dentelle sont mariées de la manière la plus coquette. Les coiffures à la Grecque, avec chignon flottant recouvert de fleurs et de rubans, sont admirablement exécutées par la maison de la *Balayeuse*.

Madame *Léontine Coudré* a préparé ses apprêts de fleurs pour bals d'été, et la prochaine ouverture des casinos d'eaux thermales les fait demander de tous côtés. La coiffure Ophélia, en fleurs d'eau et perles de corail, est d'une admirable distinction. La coiffure *Sélika*, en fleurs des tropiques et perles de toutes couleurs, deviendra un des succès de madame L. Coudré. Cette coiffure a été faite pour une très-grande dame qui a fait mettre des pierres précieuses à la place des perles et a été fort admirée avec cette ravissante coiffure. Sur les robes de mousseline blanche, madame L. Coudré pose des guirlandes de verdure très-artistiquement découpées. Nous avons vu, il y a quelques jours, une robe de soirée en taffetas et crêpe rose, sur laquelle notre gracieuse fleuriste a posé des traînes de paquerettes à cœurs d'or, reliées en festons par des papillons. Une coiffure composée de même complétait cette parure, une des plus jolies que nous ayons vues cette année.

On nous montre dans la maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183, des brassières-corsets de patrons nouveaux. Le moment où l'on quitte le corset de flanelle hygiénique exige des modèles de corsets en rapport avec la saison. Nous avons en ce moment : le corset *créole*, demi-brassière qui amincit la taille et dégage la poitrine et les épaules ; le corset *Isabelle*, un peu plus long et très-souple de baleines ; le corset *Gabrielle*, spécialement destiné aux formes de robes du même nom ; le corset *Marie-Stuart*, avec hanches à goussets et élastiques ; le corset *Victoria*, ceinture courte s'arrêtant à la hauteur des hanches ; enfin le corset orthoplastique, qui a commencé la réputation de la maison Simon.

Nous arrêtons ici notre causerie sur les modes et nous terminons par quelques lignes consacrées à la parfumerie.

Depuis qu'il fait beau, toutes les jeunes femmes se servent de la parfumerie à la violette et vont la demander à la *Reine des abeilles*, rue Saint-Denis, 317. Cette préférence se comprend : la violette n'est-elle pas la gracieuse messagère, l'annonce même du printemps ? Quand on respire les pénétrantes senteurs de la violette fraîche, on sait qu'on entendra bientôt le rossignol chanter dans les bois, qu'avant peu l'on verra voltiger les hirondelles. La violette est tout à la fois une espérance et un souvenir.

On connaît la perfection des extraits de violette de la *Reine des abeilles*. Tous les produits nécessaires à la toilette ont été combinés avec le parfum si frais et si doux de l'humble fleur des bois. Pommade *Duchesse* à la violette, acidule de violette, savon à la violette, poudre de riz à la violette, vinaigre aux violettes de Parme, extrait superfin aux violettes de Nice.

Tous les genres de parfumeries élégantes ont une égale supériorité dans la maison Violet, dont le propriétaire actuel, M. J. Claye, a augmenté la réputation en publiant son ouvrage intitulé : *Les talismans de la beauté*. Nous conseillons à toutes nos belles lectrices de rester fidèles à la parfumerie embaumée de violette ; en s'imprégnant de cette senteur suave, elles emporteront avec elles le printemps, c'est-à-dire la jeunesse, la beauté et, par conséquent, le bonheur.

Marguerite DE JUSSEY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche N° 15.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de campagne de la maison *Paul*, 51, rue Lafayette, près la rue Laffitte. (*Voyez la description, page 2 de la couverture.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

Je ne veux certainement pas vous parler de l'*Africaine* au point de vue du poëme ni de la musique, car depuis près d'un mois les journaux, petits ou grands, ont tellement retenti de cette œuvre, que rien de nouveau, en fait de chronique, ne peut être dit à ce sujet; mais je me risque pourtant à mettre en cause devant votre tribunal cette superbe *Africaine*, à l'occasion du traité qui avait été fait, pour cet opéra, entre Meyerbeer et l'heureux éditeur de musique auquel il avait été destiné; car le grand maestro ne faisait pas tout simplement ses traités comme vous et moi, il fallait qu'ils fussent bien pesés, bien arrangés, et surtout bien rédigés; aussi était-ce Me Crémieux, l'avocat, qui se chargeait de ce soin.

Or, depuis quinze ans le traité était fait, moins la date et le nom de l'éditeur; aussi, quand dernièrement il a été complété, madame Meyerbeer, qui est venue à Paris pour la mise en scène de l'opéra de son mari, a-t-elle fait un présent digne d'une reine à l'illustre avocat, après que ses honoraires furent d'abord payés, bien entendu!

Ce présent est une superbe tabatière en or, enrichie de gros et magnifiques diamants que le roi de Prusse avait donnés à Meyerbeer, sous le prétexte de lui offrir son portrait. La veuve du grand maestro a fait ôter le portrait du roi de Prusse, qu'elle a remplacé par celui de son mari, et l'a offert comme souvenir d'amitié à Me Crémieux, qui a dû le recevoir, en effet, comme un cher et précieux souvenir!

Madame Meyerbeer est simple, modeste et bonne; elle est accompagnée de ses deux filles, toutes les deux charmantes, quoique toutes deux complétement différentes: l'une a les yeux bleus et les cheveux noirs, l'autre les yeux noirs et les cheveux blonds, absolument comme Mina et Brinda, de Walter Scott; mais chez l'une et chez l'autre le moral semble identiquement le même, c'est-à-dire parfait! Elles ont reçu une éducation très-sérieuse, et deviendront des mères de famille admirables, j'en suis certaine. Leur simplicité et leur modestie surtout sont ravissantes. Ainsi voilà des jeunes filles destinées à avoir une fortune immense, sur lesquelles une auréole de gloire s'étend encore; eh bien! au lieu de s'enorgueillir de ces avantages, elles semblent chercher à se les faire pardonner par leur douceur, leur bienveillance et leur bonté.

Quel contraste elles font, mon Dieu! avec beaucoup trop de nos Parisiennes, qui, parce que monsieur leur père a gagné plus ou moins honorablement de quoi leur octroyer une dot quelque peu rondelette, se croient tout permis et tranchent de l'importante, pour ne pas dire de l'impertinente, avec tout le monde!

Mais, comme de jeune fille à mariage il n'y a qu'un pas, je vais vous annoncer deux de ces mariages qui font jaser tous les salons, qu'ils soient situés à droite ou à gauche de la Seine.

Le premier est celui de mademoiselle Say, fille du riche raffineur, dix fois plus que millionnaire, dit-on, avec le duc de Cossé-Brissac qui redore ainsi son blason et fume ses terres, comme on disait jadis d'une façon plus qu'inconvenante. On raconte à cette occasion une historiette dont je ne vous garantis pas du tout l'authenticité; elle court les salons, je vous la redis; mais quant à m'en faire l'éditeur responsable, nenni!...

On raconte donc qu'à l'occasion des fiançailles, madame Say ayant voulu donner une soirée, la duchesse douairière de Cossé-Brissac lui persuada de ne pas inviter sa société habituelle, mais tous ses amis, à elle, madame la duchesse, c'est-à-dire tout le faubourg Saint-Germain, et que madame Say a eu la faiblesse de consentir orgueilleusement et même joyeusement à cet arrangement, sans penser que si l'on trouvait ses relations de trop la veille, ce sera peut-être elle qu'on trouvera de trop le lendemain.

Jadis madame S... eut bien plus d'esprit. Sa fille était fort riche, elle avait un million de dot, et alors un million était quelque chose. M. le duc de Noailles la fait demander en mariage, et madame S... répond fièrement... que jamais elle ne donnera sa fille à un homme qui croira *s'encanailler* le jour de son mariage, — et bien elle fit.

La seconde de ces riches unions dont on parle est celle de mademoiselle Heine, la petite-fille de madame Furtado, par conséquent la petite-nièce de M. Fould, avec le prince de Wagram, et de celle-ci il n'y a rien à dire, car d'une illustration du premier empire à une illustration du second il n'y a que la main.

Les plaisirs se succèdent au ministère des affaires étrangères: d'abord il y a eu une fête de bienfaisance avec prologue, opéra-comique et comédie. La première de ces choses, le prologue, qui était en vers et fait en l'honneur de la charité et de la gracieuse hôtesse, a été dit avec beaucoup de talent par M. Derrieu; ensuite est venue la petite comédie de M. Verconsin: *A la porte*, qui a été fort bien jouée aussi; après, on a représenté *Gilles ravisseur*, rendu par M. de Saint-Julien, sa femme, madame d'Aulnay, etc., et joué dans une perfection si grande qu'à l'Opéra-Comique on ne joue pas mieux; aussi tout le monde s'extasiait fort sur le talent de ces acteurs de salon, se demandant combien il leur avait fallu faire de répétitions pour en arriver à une perfection aussi grande, quand une femme méchante, ou envieuse peut-être, se prit à dire en souriant:

— Je le crois bien, ils répètent depuis douze ans!...

On commença d'abord par rire de la riposte, puis on demanda l'explication, et l'on apprit que M. de Saint-Julien, madame de Saint-Julien, sa femme, madame d'Aulnay, sa belle-sœur; enfin toute la bande, qui joue en famille, est fort bienfaisante de sa nature, et depuis l'année 1853, joue sur les théâtres de société, toutes les fois qu'il est question des pauvres, ces mêmes petits opéras-comiques, *Gilles ravisseur* et les *Rendez-vous bourgeois*, qu'ils ont si bien rendus à l'hôtel des affaires étrangères.

La seconde fête, donnée par madame Drouyn de Lhuys, est un bal où tout ce qu'il y a de jeune et d'élégant à Paris s'est rendu avec empressement, ce qui veut dire qu'il était délicieux de tous points.

Disons maintenant quelques mots de la matinée donnée, au théâtre du Vaudeville, par Pauline Thys, madame Charles Seibault; cette jeune femme pleine d'esprit, de talent, et possédant ce courage viril qui, escorté des deux premières qualités que je viens de citer, conduit forcément au succès, surtout quand il est appuyé d'une certaine fortune qui vous permet d'attendre les sourires approbatifs du public, a tenté une grande œuvre qui lui a parfaitement réussi: elle a loué, à ses frais, la salle du Vaudeville, pour une matinée à laquelle on n'assistait que sur invitation, et elle avait convié, d'une part, le journalisme, de l'autre, toute l'élite de la société parisienne; tous deux se sont rendus à cet appel et n'ont pas eu lieu de s'en repentir, car la musique et la comédie en trois actes qui les suivaient, musique et comédie composées toutes deux par Pauline Thys, ont eu le succès le plus franc et le plus mérité.

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1865.

(PREMIER ARTICLE.)

Au moment de rendre compte des impressions multiples qu'a fait naître en nous l'examen des ouvrages exposés, nous nous sommes reporté aux excellents articles écrits par notre regretté collaborateur, J. F. Destigny (de Caen), au sujet du Salon de 1864. Ce qu'il en disait pourrait également s'appliquer à l'Exposition actuelle. Aujourd'hui encore, nul tableau hors ligne, point de ces œuvres éclatantes devant lesquelles, bon gré mal gré, tout le monde doit s'incliner; nos artistes, apparemment, n'ont point jugé que le moment fût venu de sortir des bornes qu'impose à tous une honnête modération et de frapper un grand coup : aussi se sont-ils bien gardés d'arborer le drapeau du progrès. D'autre part, il y aurait injustice à taxer de pauvreté le salon de 1865, à le déclarer inférieur au précédent : ce reproche, qui se répète presque tous les ans, trouve sa réfutation dans cette spirituelle boutade d'Alphonse Karr :

« On prétend que *le commerce va mal*.

» C'est un sujet de conversation qui ne manque pas plus que le temps, car, du plus loin que nous nous souvenions, on disait que le commerce *allait mal*, et nous sommes véhémentement tenté de croire que le commerce n'a jamais *bien été*. »

Dieu merci, nous n'avons pas encore à chanter le *De Profundis* de l'art, et si les chefs-d'œuvre manquent à l'appel, on peut du moins trouver quelque consolation en signalant un petit nombre d'œuvres qui, pour n'être pas tout à fait complètes, ne laissent pas d'offrir des qualités sérieuses et décèlent un mérite incontestable. A côté de ces estimables travaux, il en est d'autres, à la vérité, qui accusent un peu la bienveillante tolérance du jury. Certaines productions, déclarées hors concours, devraient bien être hors de l'Exposition, et si les absents ont tort, on peut en dire autant d'un grand nombre d'*exempts;* c'est à regretter qu'on ne les ait pas placés dans une galerie à part : le public eût pu ainsi s'exempter de les voir.

Avant de séparer l'ivraie du bon grain, transcrivons ici la liste des récompenses accordées par le Jury. Le livret officiel comprend 3559 numéros : c'est assez indiquer entre combien de noms le jury a eu à faire un choix; c'est le cas de dire aussi qu'il devait y avoir naturellement beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Voici d'abord les noms des deux artistes auxquels ont été décernées les médailles d'honneur. C'est, pour la peinture, M. Alexandre Cabanel, né à Montpellier; pour la sculpture, M. Paul Dubois, né à Nogent-sur-Seine.

Les autres médailles ont été réparties entre les exposants dont suivent les noms par ordre alphabétique, avec indication du lieu de leur naissance :

PEINTURE, DESSINS, ETC. — Auguste Anastasi (*Paris*); — Francis Blin (*Rennes*); — Jean-Baptiste Bin (*Paris*); — Émile-Édouard Brandon (*Paris*); — Louis-Georges Brillouin (*Saint-Jean d'Angély*); — John-Lewis Brown (*Bordeaux*); Charles Chaplin (*Les Andelys*); — Alfred Dehodencq (*Paris*); — Jules Delaunay (*Nantes*); — Théophile Duverger (*Bordeaux*); — François Eubrmann (*Strasbourg*); — Auguste Feyen-Perrin (*Meurthe*); — Charles Frère (*Paris*); — Alphonse Galbrund (*Paris*); — Félix Giacomotti (*Doubs*); — Théophile Gide (*Paris*); — Antoine Gibert (*Bordeaux*); — Charles Gosselin (*Paris*); — Gustave Guillaumet (*Paris*); — J.-J. Henner (*Bernwiller*); Jules Héreau (*Paris*); — Édouard Imer (*Avignon*); — Louis Lambert (*Paris*); Emmanuel Lansyer (*Vendée*); — Jules Lefebvre (*Seine-et-Marne*); — Henri Levy (*Nancy*);— Jean Matéjko (*Cracovie*); —madame la princesse Mathilde; — Charles Michel (*Somme*); — Gustave Moreau (*Paris*); — Louis Mouchot (*Paris*); — Claudius Popelin (*Paris*); — Paul Protais (*Paris*); — Joseph Ranvier (*Lyon*); — Théodule Ribot (*Eure*); — Auguste Schenck (*Holstein*); — Adolphe Schreyer (*Francfort-sur-le-Mein*); — Charles Sellier (*Nancy*); — Benjamin Vautier (*Suisse*); — Antoine Vallon (*Lyon*); — Otto Van Thoren (*Autriche*).

SCULPTURE ET GRAVURE EN MÉDAILLES.—Isidore Bonheur (*Bordeaux*); — Charles Capellaro (*Paris*); — Henri Chapu (*Seine-et-Marne*); — Emile Châtrousse (*Paris*); — Louis Cugnot (*Paris*); Charles Gauthier (*Haute-Saône*); — Alfred Jacquemart (*Paris*); — Alfred Le Père (*Paris*); — François Moreau (*Paris*); — Augustin Moreau-Vauthier (*Paris*); — Louis Roubaud (*Ain*); — Jean-Jules Salmson (*Paris*); — Ferdinand Talnet (*Angers*); — François Truphême (*Aix*); — Camille de Vercy (*Paris*).

ARCHITECTURE. — Gorges Coq art (*Paris*); — Pierre Deperthes (*Ardennes*); — Joseph Huot (*Aix*); — Auguste-Maurice Ouradou (*Paris*); — Félix Thomas (*Nantes*); — Émile Vaudremer (*Paris*).

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — Gustave Berthinot (*Eure*); — Jean-Baptiste Meunier (*Bruxelles*); — Jean-Baptiste Poncet (*Isère*) — Octave de Rochebrune (*Vendée*); — Eugène Varin (*Epernay*); — Frédéric Vogel (*Bavière*); — Achille Gilbert (*Paris*); — Auguste Lemoine (*Seine-et-Marne*).

La part faite à l'appréciation officielle du jury par l'indication des récompenses qu'il a cru devoir accorder au mérite plus ou moins flagrant de certaines productions, passons rapidement en revue les toiles exposées; disons-le tout de suite, force nous sera de choisir au hasard celles qui attirent l'attention par leurs qualités ou par leurs défaut, car nombre de tableaux n'appartiennent à aucune des catégories indiquées par les grandes divisions de l'art, et l'Exposition même n'est qu'un vaste pêle-mêle où se heurtent la peinture historique, la peinture religieuse, les études de genre, le paysage, etc.

La première mention revient de droit au lauréat de la médaille d'honneur. M. Cabanel n'est point un inconnu, tant s'en faut; des titres antérieurs le recommandent à l'attention publique. Membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, il doit à sa *Vénus* du Salon de 1863 une de ces réputations qui obligent. Le portrait en pied de l'*Empereur* et celui de madame la *vicomtesse de Sancy*, qu'il expose cette année, lui ont valu la médaille d'honneur; mais cette récompense lui a été vivement disputée par MM. Corot et Delaunay, et il n'a pas fallu, pour la lui assurer, moins de vingt-six tours de scrutin. C'est beaucoup.

Le mérite du portrait impérial est sévèrement discuté par la critique. Peut-être exagère-t-on un peu? On ne rend pas assez justice, selon nous, à l'ensemble harmonieux du tableau. En revanche, on lui reproche, à bon droit, de manquer de vigueur. La tête est ressemblante, mais molle; la physionomie n'a point de relief, et vainement on y cherche l'énergie que possède le modèle. La pose aussi laisse à désirer; enfin, l'habit noir détonne près du sceptre, de la couronne et du manteau impérial.

Heureusement pour l'artiste, le portrait de madame la *vicomtesse de Sancy* accuse, avec plus de solidité dans le faire, un charme qui nous réconcilie avec le peintre et nous dispose à tenir compte des difficultés particulières que présentait le portrait impérial.

Nous avons nommé M. Corot. Ce que nous montre l'habile

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

paysagiste, est-il besoin de le dire ? c'est *le matin* ; c'est aussi un *souvenir des environs du lac de Némi*. M. Corot a le rare privilége de penser ses paysages, de les voir avec la rare simplicité de l'homme qui aime la nature et qui la voit belle. Pourquoi lui reprocherait-on ses préférences à l'endroit du matin ? Assez d'autres font lever le soleil sur leurs toiles. Sa philosophie calme et douce recherche un milieu d'une tonalité identique, et, de cette nature vaporeuse qu'il exquisse si bien, de ces feuillages aux contours douteux, aux masses grises piquées de paillettes d'argent, hantées par des êtres impalpables comme le brouillard, se dégage un charme auquel nous cédons docilement. Tant pis pour ceux qui le méconnaissent et cherchent dans les paysages du maître les qualités banales qui font le succès d'autres paysagistes : ils ne comprennent pas l'élévation du talent de M. Corot.

Un des paysages les plus remarqués de l'Exposition est, sans contredit, l'*Effet de lune* de M. Daubigny. C'est l'antithèse frappante du *Matin*, de M. Corot. L'œil s'égare dans une plaine à perte de vue ; à gauche, une chaumière basse laisse monter dans l'air un mince filet de fumée ; le ciel, moutonné de nuages blancs, est envahi par la clarté de la lune, clarté douce, exprimant vaguement les formes et donnant au paysage une surprenante profondeur. Un seul point rouge apparaît dans cette immensité recueillie ; c'est la lueur d'un falot porté par des paysans attardés. L'impression produite par ce paysage grandit à mesure qu'on l'étudie. Ce qu'on regrette, c'est que la fumée qui s'échappe du toit de la chaumière, en dessinant une ligne droite, ne soit pas un peu plus fondue et arrête le regard. Mais ce n'est là qu'un détail.

Ne nous éloignons pas avant d'avoir rendu hommage au talent de M. Daubigny fils, formé à l'école de son père. L'élève est digne du maître : la preuve en est dans ce *Chemin creux* qui s'enfonce, escarpé, sous les grands arbres et, tournant tout à coup, laisse le regard errer dans la campagne.

Avançons-nous pourtant : ce mouvement de terrain nous cache un gracieux tableau de genre. Voici venir sur son âne une jeune et jolie paysanne qu'escorte à pied une autre jeune fille. C'est le *Retour du marché*, de M. Jules David, un artiste que nos lectrices connaissent et qui veut bien, pour elles, substituer le crayon au pinceau. Modeste comme tous les hommes de science et de mérite, il s'efface presque en son petit cadre, à l'ombre des grandes toiles tapageuses, plus vides encore souvent qu'elles ne sont vastes. Mais regardez un peu ces deux personnages regagnant tranquillement la ferme. Quelles physionomies fines et avenantes, quelle fraîcheur de coloris, quelle délicatesse dans la pose ! Il n'est pas jusqu'à l'âne qui ne soit scrupuleusement étudié et rendu dans la perfection. Au milieu du pêle-mêle dont nous avons parlé, beaucoup de personnes passeront peut-être sans apercevoir cette charmante étude, mais nous devons déclarer, pour notre part, qu'elle nous a reposé de bien des productions dont nous dirons un mot dans notre prochain article.

Ch. d'Helvey.

PÊLE-MÊLE

Bien pauvre est en ce moment la chronique parisienne : c'est à donner envie d'émigrer par delà les monts, de traverser les mers, de chercher quelque distraction en Algérie ou, comme dirait Victor Hugo,

Dans cette Afrique où l'homme est la souris du tigre.

Ce qui ne veut pas dire que nous ambitionnions le moins du monde le rôle assigné par le poëte aux chercheurs d'aventures. Non, certes ! Il y a mieux à faire là-bas, si nous en jugeons par ce que racontent les journaux à propos du voyage de l'Empereur dans la colonie. Le seul récit de la magnifique fête donnée à Sa Majesté par le gouverneur général de l'Algérie, au palais d'été du gouvernement, vous met l'eau à la bouche.

La résidence de Mustapha, où a eu lieu cette fête, est, au dire de la *Presse*, une des plus charmantes des environs d'Alger ; placée à mi-côte du Sahel, en face d'une baie unique, entourée de gracieuses villas, elle offre toutes les séductions d'un site ravissant, avec les agréments variés d'une habitation mauresque somptueuse. C'est au milieu de la double magie des beautés de la nature et des décorations scéniques formées par les mille feux de la flotte, des côteaux d'El-Biar, de Mustapha, les incendies et les apothéoses du fort l'Empereur, que le bal a été ouvert par Sa Majesté avec madame la duchesse de Magenta.

Le souper a été splendide : la table de l'Empereur avait été dressée pour soixante couverts. Son menu a eu un cachet tout local, bien fait pour exciter également la curiosité et l'appétit des gastronomes. Nous le reproduisons dans toute son originalité, tel qu'il a été publié par une feuille officielle :

Potage de tortues du Boudouaou. — *Relevés* : Porc-épic garni de rognons d'antilope ; quartiers de gazelle de l'Ouargla ; filets de marcassins de l'Oued-Hallouf. — *Entrées* : Salmis de poules de Carthage ; côtelettes d'antilope : pains d'outardes des Chotts. — *Rôtis* : Autruche de l'Oglat-Nadjà ; jambons de sangliers. — *Entremets* : Sciquiums du Hammah ; œufs d'autruche à la coque ; gelée de grenades à la Stouéli. — *Pâtisseries arabes* : Onidax, macroûdes, scerakborachs, oribias.

Le menu de ce souper, fourni par le sud de nos possessions africaines et par le Jardin d'acclimatation d'Alger, a présenté, on le voit, un échantillon attrayant des richesses culinaires de l'Algérie. Pour notre part, nous n'hésiterions pas à lui donner la préférence sur le menu du dernier banquet des hippophages. Comme pâtisserie, notamment, les scerakborachs nous tenteraient. Quel parfum exotique sous toutes ces consonnes !

* * *

Voilà bien le monde !... Quel Parisien n'a pas dit maintes fois ou entendu dire que Paris est la reine des cités, le rendez-vous des plaisirs, le paradis sur terre ? Et pourtant, ce Paris tant vanté, l'été n'est pas plutôt venu frapper à nos portes qu'on le délaisse pour la campagne, les voyages, les eaux. Foule ingrate, ne peux-tu donc te plaire en dehors du changement perpétuel ?...

C'est qu'aussi les voyages sont bien tentants ; la campagne, les villes d'eaux surtout ont tant de charme ! Demandez à Méry, le doux poëte, ce qui l'attire chaque année à Ems : nul doute qu'il ne réponde qu'Ems est la terre promise. Climat de malade, en effet, bon à la santé, propice aux voyageurs. Puis, c'est encore un peu Paris, ce retrait charmant ! Le Kurhaus, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kursaal, tout cela, réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs, constitue vraiment une délicieuse résidence, et Méry a raison. Cela donne envie de déserter la grande ville et d'aller planter sa tente dans le duché de Nassau en passant par Cologne !

Tout bien considéré, belles lectrices, ce n'est pas nous qui vous détournerons d'aller aux eaux, et surtout à Ems ; bien au contraire, nous serons des premiers à vous le conseiller.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA FILLE AU COUPEUR DE PAILLE

(SUITE ET FIN.)

Le coupeur de paille prit les cinquante louis et les fit tinter.

L'abbé Kerdrec retrouva Armelle assise sur la margelle du puits.

« Crois tout ce que te dira ton père, » dit le recteur.

Et il sourit paternellement à la jeune fille.

Il venait de sortir quand la Gervaise rentra tout essoufflée.

« Eh bien, dit-elle, il y a du nouveau.

— Plus qu'on ne croit! dit le coupeur de paille. Et d'abord tu vas commencer par débarrasser le plancher. Je t'ai épousée pour marier ma fille et palper des écus sonnants... Les écus viennent et je n'ai plus besoin de toi! »

La Gervaise le regarda ; ses yeux flambaient.

— Tâche! dit-elle.

— Je ne tâcherai pas : je ferai. Pour commencer, tire de l'armoire les plus beaux effets d'Armelle, et rends-lui sa croix d'or et ses boucles d'argent. Les singeries ne prennent pas avec moi! »

La Gervaise obéit. On eût dit une louve s'apprenant à lécher une main qu'elle a envie de mordre.

Armelle, partagée entre la joie de revoir Aubin, Marthe et Patriarche, et la douleur de savoir son fiancé blessé dangereusement, s'habilla lentement.

Le coupeur de paille lui-même mettait un large pantalon de toile bise, une veste pareille et, se serrant la taille avec une ceinture rouge, il y passa une faucille brillante. La faucille était le complément de la toilette du coupeur de paille.

Le père et la fille ne se parlaient point. Daniel semblait rogue ; au fond, il n'était que honteux. Maintenant qu'il était sûr d'avoir les quatre mille francs, il rougissait d'avoir songé à les payer au prix de toute la vie d'Armelle. Puis, l'aventure tragique du grand chemin, le coup de couteau donné au fils de Patriarche, le bouleversement des idées et des projets d'Yves le faisaient réfléchir. L'habitué du cabaret de Mâchecoul connaissait le caractère de celui qui lui avait dit entre deux bouteilles : « Deviens un homme moral. »

Daniel se sentait pour quelque chose dans le crime d'Yves.

Dès le matin, il avait rôdé dans le village pour apprendre des détails.

La présence du juge d'instruction l'inquiétait. Un mot d'Aubin ou d'Yves pouvait le faire accuser de complicité.

Le coupeur de paille avait donc un double intérêt à obtenir le pardon d'Armelle, et à la marier au plus vite.

Pendant le trajet de la masure à la ferme il causa un peu de tout, riant, se faisant bonhomme, tremblant au fond ; devenu lâche à force d'être méchant. Armelle lui répondait avec sa douceur accoutumée. Sa joie se trouvait mêlée de tristesse ; mais dans cette âme angélique le pardon suivait tout de suite l'offense, et la chère fille ne se souvenait plus des griefs qu'elle pouvait garder contre son père.

Lorsque Dieu aplanissait le chemin devant ses pas, pouvait-elle se souvenir des ronces et des pierres qui l'avaient obstrué!

Un grand calme régnait dans la maison de Jean Patriarche.

Les valets vaquaient sans bruit à leur besogne respective. Ils ressemblaient plus à des enfants partageant la douleur d'un père, qu'à des serviteurs à gages.

Cloche-Pied marchait pieds nus, dans la crainte de troubler ou d'éveiller son jeune maître.

Marthe, assise au chevet d'Aubin, avait abaissé le grand rideau de cotonnade rouge. L'ombre transpercée de soleil faisait flotter des reflets roses sur la figure du blessé.

Aubin avait la fièvre. Quand il souffrait beaucoup, il prenait la main de sa mère. Celle-ci l'embrassait au front, lui parlait tout bas, le bénissait. Elle lui promettait le bonheur pour prix de ses souffrances. Le nom d'Yves ne venait pas à ses lèvres, mais chaque caresse qu'elle faisait à son fils traduisait sa pensée intime.

Patriarche s'était enfermé avec l'abbé Kerdrec.

Marthe se retourna au bruit de la porte qui s'ouvrait doucement.

Armelle s'avança entre le recteur et le coupeur de paille.

« La paix soit dans cette maison! » dit le curé.

Marthe pressa dans ses bras Armelle qui versait des larmes.

Aubin ouvrit les yeux, et s'adressant à Daniel :

— Vous ne la remmènerez plus? lui demanda-t-il.

— Non.

— Et vous me la promettez pour femme?

— Oui.

— Dieu est bien bon! Merci, mon Dieu! merci, Daniel! »

Armelle demeura debout près du lit, le regardant, lui souriant à travers ses pleurs.

« Maintenant, dit le coupeur de paille, vous n'avez plus besoin de moi ici, je m'en vais. Pour la signature, vous m'avertirez.

— Daniel, dit le blessé, si vous vouliez...

— Quoi?

— Je vous aimerais pour l'amour d'Armelle.

— Je ne veux pas qu'on m'aime! répondit le coupeur de paille.

De douces heures s'écoulèrent pendant lesquelles les membres de cette famille éprouvée se pressèrent davantage, serrant le faisceau, alimentant le foyer de la tendresse.

Yves revint à la nuit.

Jean Patriarche avait supplié l'abbé Kerdrec de rester avec lui pendant cette soirée. Pour le fermier le départ d'Yves était quelque chose de grave, de poignant, d'horrible, de nécessaire. C'était une exécution à huis clos, une condamnation capitale : Caïn maudit et chassé par le père assassiné dans son enfant.

Le malheureux rentra. Il posa des papiers sur la table, et attendit en silence.

Le fermier les parcourut, sortit, alla chercher le *livre de famille*, l'Evangile, aux marges duquel s'inscrivaient les événements graves, et mit au-dessous de la date de la première communion d'Yves : « Engagé comme volontaire. » Le conscrit lut cette phrase : un sourire navré erra sur ses lèvres, et d'une main qui ne tremblait pas il ajouta : MORT LE... » Il n'y avait qu'un quantième à mettre. Yves se regardait déjà comme ne faisant plus partie de la famille.

Jean Patriarche sentit quelque chose remuer et se troubler en lui. Il voyait bien qu'Yves se repentait, qu'une révolution s'était opérée dans ce cœur irascible ; mais il ne dit rien, ne croyant plus que sa conscience de juge lui permît d'adoucir par un mot de pardon ce que ce départ avait d'affreux pour le père.

Aubin devina ce qui se passait, grâce à l'intuition des malades qui ressemble à une seconde vue. Il pria Armelle d'ouvrir la porte, et d'une voix faible il appela :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

« Yves ! Yves ! »

Le malheureux tressaillit. L'abbé Kerdrec lui prit la main :

« Dieu vous a pardonné, dit-il, allez recevoir le pardon de votre frère. »

Yves s'avançait en trébuchant.

Quand le blessé l'aperçut, il lui tendit la main :

« Tu pars donc?

— Je me fais soldat.

— Que le Seigneur te ramène ! nous prierons pour toi ! »

Yves se sentit vaincu par tant de miséricorde.

Ses genoux fléchirent, il voulut se prosterner au pied de ce lit.

« Que fais-tu ? murmura le malade ; dans mes bras ! pour ma mère et pour nos gens ! »

L'effort qu'il fit pour embrasser Yves lui arracha un cri douloureux.

« Adieu, frère ! » dit Yves, plus pâle que le blessé lui-même.

Puis se tournant vers Armelle :

« Adieu, ma sœur ! » ajouta-t-il.

Armelle ne lui tendit pas la main, mais elle le regarda sans colère.

Yves réunit quelques effets dans un mouchoir, repoussa le petit sac d'écus que son père venait de placer là pour lui, et, réunissant dans un mot suprême et dans un dernier regard ce qu'il avait de remords, de tendresse et de douleur, il s'écria :

« Adieu ! adieu ! »

Puis, ouvrant brusquement la porte, il disparut.

Ce fut le dernier acte de ce drame intime. Afin de consoler un peu le père et la mère, l'abbé Kerdrec leur raconta la scène qui s'était passée le matin entre Yves et lui. Pour ces âmes véritablement chrétiennes, ce fut un véritable soulagement de penser que le pardon du Seigneur avait précédé celui du frère.

Aubin revint doucement, lentement à la santé. Le coupeur de paille rôdait parfois autour de la ferme, s'informant de l'état du jeune homme. Lorsque le blessé put sortir, il voulut retourner dans l'enclos où bourdonnaient les ruches. C'était là que Marthe était venue lui dire qu'Armelle serait sa femme.

Ses forces revenaient. Ce fut une fête dans le village quand on le vit à l'église. Le père Loïc avait eu soin de la tombe d'Annette ; l'abbé Kerdrec, lui, avait donné des graines, et l'on eût pris cette fosse pour une corbeille embaumée. Au-dessus des fleurs s'élevaient et retombaient les branches étoilées de l'églantier. Les oiseaux y chantaient toujours.

Le Calvaire ne fut pas oublié, et la famille s'y rendit un matin pour l'orner de fleurs fraîches.

Enfin le jour des noces arriva.

Jamais mariée ne fut plus charmante qu'Armelle, jamais mari ne parut plus fier qu'Aubin.

Le coupeur de paille signa tout ce qu'on voulut, mais il refusa d'assister à la messe.

Cependant, par une espèce de contradiction, il attendit le cortége dans le cimetière.

Quand Armelle sortit de l'église, Daniel tressaillit comme s'il revoyait Annette. La jeune mariée s'agenouilla près de la tombe, pria ; puis, se levant, elle prit le bras d'Aubin, ce bras sur lequel elle avait le droit de s'appuyer désormais.

Daniel ne suivit pas la noce, il resta dans le cimetière, errant sombre, paraissant chercher quelqu'un, attendre une ombre qu'il évoquait au fond de ses souvenirs.

Peu à peu le passé lui revint à la mémoire. Il franchit rapidement les années enfuies. Le court bonheur qu'il avait goûté avec Annette lui sembla le seul temps regrettable de sa vie. Il se demanda à quoi il avait sacrifié cette félicité pure. Il compara son isolement sauvage à la paisible existence qu'il aurait savourée s'il ne s'était montré indigne des bienfaits de Dieu et de la tendresse de sa femme. Il se souvint d'avoir maltraité l'inoffensive créature ; il frissonna de tout son corps, en se disant qu'il avait creusé la tombe qui était là, devant lui... et forcé de s'avouer une vérité terrible, il sortit de l'enceinte des morts en criant :

« Allons boire ! »

Il avait de l'argent, il but, il s'enivra...

Ives se rendit immédiatement à Rennes. Six mois après, grâce à sa conduite exemplaire et à ses instances, il obtint de partir pour l'armée d'Italie. Il se battit non pas seulement en brave, mais en héros. On le citait comme un modèle, on répétait son nom dans les *ordres du jour*. Yves se trouvait toujours au plus fort de la mêlée. Les endroits dangereux l'attiraient. Du reste, il y avait dans sa bravoure un caractère tout spécial de générosité. Il défendait plus qu'il n'attaquait. Dans les rencontres, dans les luttes, dans les plus chaudes affaires, sa préoccupation unique était de sauver les blessés, de faire respecter les morts, de soutenir haut le drapeau français. Un officier s'étant un jour aventuré témérairement contre un gros d'Autrichiens, Yves tomba comme la foudre sur les ennemis, et, au milieu d'un nuage de poudre et d'une formidable décharge de fusils, il enleva l'officier blessé au bras et à la tête et l'emporta à l'ambulance. Arrivé là, il tomba lui-même avec celui qu'il avait sauvé. Un biscayen lui avait fracassé l'épaule.

Il était alors sergent fourrier, on lui donna de l'avancement. Il écrivit de sa main mutilée le mot *Un* sur une feuille de papier, et l'envoya à l'abbé Kerdrec.

Une autre fois, dans la rivière deux enfants imprudents venaient de glisser. Yves les aperçut, plongea, risqua dix fois de périr, se sauva par miracle et rendit les deux enfants à leur mère.

Il se cachait de ces sortes d'actions comme d'un crime, et ses supérieurs disaient :

« Personne n'est plus brave qu'Yves Patriarche, mais il a le dévouement singulièrement farouche.

— Ces diables de Bretons ! on prendrait la moitié du monde avec des régiments pareils. »

Mais si l'on avait suivi Yves dans ses moments de loisir, quand il se croyait seul, on aurait vu le soldat intrépide verser des larmes ; on l'aurait entendu murmurer d'une voix brisée :

Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de paille,
Jamais je n'oublierai
La fille au coupeur de blé...

Quand la guerre fut finie, Yves était sous-officier.

Il ne voulut pas de congé. Il aimait le terrible élément du péril, et demanda à faire partie de l'expédition de Chine. Là encore, on put dans maintes circonstances apprécier son sang-froid, et envoyer en France le récit d'actions glorieuses. Yves avait prié l'abbé Kerdrec de ne point lui écrire. Coupable, il voulait subir sa peine dans tout ce qu'elle avait de poignant. L'adoucissement ne devait venir que de Dieu.

L'aumônier du régiment s'était singulièrement attaché à ce soldat un peu brusque, taciturne, qui ne se liait avec aucun camarade, se battait comme un lion, faisait partout, à toute heure et sans bruit, sa spécialité de sauver les gens en danger et de rendre service. Le prêtre avait senti une immense douleur au fond de cet héroïsme. Remords ou désespoir, il y avait blessure dans cette âme énergique. Yves ne fumait pas, ne buvait pas, et remettait sa paye à l'aumônier pour les « gamins chinois, » disait-il. Il se promenait le long des berges des fleuves, il parcourait les villages, fouillant, cherchant, demandant un danger à courir, une âme à sauver, Français, Anglais ou Chi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nois, il n'y regardait guère. Une vie valait une vie. Et il en devait encore sept à Dieu.

Sur le champ de bataille, dans les tranchées, au fond des précipices, il luttait corps à corps avec le trépas pour lui arracher ses victimes.

L'eau ou le feu, peu lui importait. On l'eût dit salamandre au sein des flammes, et poisson dans les fleuves.

Atteint tour à tour par les balles et les coups de sabre, les flèches et les couteaux, il guérissait de ses blessures avec un bonheur rare, et le chirurgien, quand il lui voyait un accès de fièvre ou une plaie, haussait les épaules, souriait, lui donnait une ordonnance ou lui faisait un pansement, mais sans s'attribuer en aucune manière le succès de sa cure.

Ce dévouement partout et pour tous occupait la pensée du soldat, et l'arrachait au souvenir. Mais quand l'inaction forcée le clouait sous la tente, l'ombre se refaisait autour de lui, des figures connues lui apparaissaient. C'était comme si, éveillé, il eût été en proie à un étrange cauchemar. Le pâle visage d'Aubin éclairé sur la route solitaire par la lueur de la lune, les formes vagues qui s'esquissaient à l'horizon, puis un détail, mais un détail persistant, fatal, un point lumineux dans cette nuit, la lame du couteau neuf étincelant dans sa main...

Il voyait cela ! toujours cela !

D'autres fois, il croyait être couché derrière une haie toute fleurie de blanc sur les branches noires de l'épine. L'enclos était riant sous le soleil d'avril, les mouches à miel bourdonnaient dans l'air attiédi, et il entendait la voix d'Aubin dire à Armelle avec une douceur pénétrante, faite d'espoir et de joie :

« Les abeilles seront bien joyeuses après la moisson ! nous mettrons du drap écarlate sur les ruches ! »

Et il croyait voir Armelle sourire en baissant les yeux ; puis, il ne distinguait plus que le chuchotement de deux voix unies par l'accord du cœur.

Elle était bien heureuse, Armelle, le matin de ce jour-là !

Et comme Aubin semblait fier !

Le soir, sur une table d'auberge, Yves avait bouleversé toute cette félicité, souffleté ces joues roses, mis des larmes dans ces regards confiants. Il avait payé le malheur d'Armelle !

Les scènes changeaient encore, la jeune fille lui apparaissait sordidement vêtue, dans une masure délabrée, entre un père dont l'ivresse faisait une brute, et une femme que la débauche avait changée en monstre à peine digne d'un nom humain. Armelle ne semblait atteinte ni par la fange ni par l'ignominie de ces deux natures. Elle restait pure, calme, sereine, sainte, entre ces êtres dégradés. Pour avoir poussé sur le fumier, le lis n'en était pas moins un lis.

La Gervaise hurlait, tempêtait, se servait des mots les plus ignobles pour parler à l'enfant, et crachait sur elle son vocabulaire de cabaret et de mauvais lieu ; mais Armelle n'entendait pas, ne comprenait pas. Elle obéissait sans réplique, sans servilité, pour remplir ce qu'elle appelait le *devoir !* ce grand et sublime joug sous lequel ne plient que les fronts qui ont le droit de se lever.

Il se souvenait de l'avoir vue portant des nippes rapiécées, mal cousues, tenant à peine, tandis que la Gervaise étranglait dans ses *justs* de drap rouge et montrait ses lourdes jambes éléphantesques sous ses jupons rayés de bleu et bordés de velours. Cette croix d'or qui paraît Armelle, Yves l'avait vue au cou briqué de la Gervaise, et les boucles d'argent de la belle fille avait fait tache à ses gros souliers.

Yves pleurait à ce souvenir !

De l'orpheline heureuse dans sa famille adoptive, il avait fait cette esclave insultée, cette enfant maudite par la marâtre, cette servante pour laquelle était le rebut de la table et le mot le plus cruel au cœur.

Alors, comme pour s'enfermer davantage dans son désespoir, il ouvrait sa bible, et lisait une histoire, toujours la même...

Il récitait des versets, toujours les mêmes aussi.

Son front brûlait, il lui semblait que l'abbé Kerdrec l'avait trompé en lui pardonnant au nom de Dieu... que des crimes si grands ne pouvaient obtenir de rémission, ni en ce monde ni dans l'autre... et il sentait ce que dut sentir Judas quand, sortant de l'assemblée des prêtres, égaré, poursuivi par le remords, il se trouva face à face avec le bourreau qui clouait la croix du Christ... L'arbre à hideuse figure patibulaire se dressait devant Yves ; il s'arrachait les cheveux de désespoir, il criait de douleur.

Une chose encore le faisait cruellement souffrir : l'estime de ses chefs, l'affection de l'aumônier.

« Je suis à la fois un assassin et un voleur, pensait-il. Si l'on savait la vérité, on me mépriserait, on me fuirait comme un pestiféré, on me montrerait au doigt... Et l'on arracherait de ma boutonnière la croix que le général y a mise lui-même... Je vole le respect, les éloges, l'amitié, tout ! Je suis criminel et misérable tout ensemble !... L'hypocrisie, ce hideux masque !... Et Yves était tenté de crier sa lamentable histoire à tous, et d'implorer la honte, le mépris, comme un refuge contre lui-même et une certitude du pardon de Dieu.

Un jour, l'aumônier, l'abbé Florent, le trouva assis à l'écart, à l'ombre de la tente. Il tenait un livre, et ne lisait pas ; mais ses lèvres remuaient, comme s'il répétait une leçon apprise.

« Mon ami ! lui dit l'abbé Florent d'une voix douce.

— Je ne mérite pas d'avoir un ami..., répondit Yves.

— Vous en avez besoin, du moins.

— Oui et non...

— Expliquez-vous, Yves.

— Un ami doit être un second soi-même...

— Sans doute.

— Donc, il ne faut rien avoir de caché pour lui.

— Quand cela se peut !

— Il faut que cela se puisse... ajouta le soldat d'une voix sombre.

— Pas toujours, Yves. Quand une blessure est cicatrisée...

— Si la plaie a été honteuse ?

— Qu'importe ! Dieu l'a fermée.

— Un ami ! s'écria Yves, un ami ! Je n'en ai pas, je n'en aurai jamais... Je ne puis même pas en avoir ! Mes camarades sont bons, ils m'aiment ! cependant, vous ne me voyez point les traiter en amis. Avec qui ai-je jamais échangé une confidence ?... avec qui ai-je bu à la cantine, ou me suis-je chauffé au bivouac ?... Seul ! toujours seul ! c'est ma part, à moi ! Parce que je le veux, direz-vous... Je le veux, parce que cela se doit. J'ai une chose à faire, une chose prescrite, commandée, je m'y dévoue... Mais à moi, cela ne suffit pas, monsieur l'aumônier !... Il y a plus d'une manière d'expier... Je les veux toutes !...

— Mon pauvre ami ! répéta le prêtre.

— Je suis un misérable ! dit le soldat.

— Pas un mot de plus, » s'écria l'abbé Florent.

Yves se tut. Un moment après il reprit :

« Je lisais quand vous êtes venu... Me permettez-vous de continuer tout haut ?... La Bible, ça vous connaît ce livre-là.

— Lisez, » répondit l'abbé Florent.

Yves essuya de grosses gouttes de sueur qui coulait de son front, et commença :

« Caïn dit à son frère : Sortons. Et lorsqu'ils furent dans la campagne, Caïn s'éleva contre son frère Abel, et le tua.

» Et le Seigneur dit à Caïn : — Où est Abel, ton frère ? Caïn répondit : Je ne sais, suis-je le gardien de mon frère ?

» Et la voix du Seigneur dit : — Qu'as-tu fait ? la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi.

» Maintenant donc tu seras maudit sur cette terre, qui a

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ouvert sa bouche pour recevoir le sang de ton frère, versé par ta main.

» Après que tu l'auras cultivée, elle ne te donnera pas ses fruits : tu seras errant et fugitif sur la terre.

» Et Caïn dit au Seigneur : — Mon iniquité est trop grande pour que je puisse mériter le pardon.

» Voilà que vous me rejetez de la face de la terre, et je me déroberai à votre présence, et je serai errant et fugitif sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera.

» Et le Seigneur lui dit : — Il n'en sera pas ainsi : mais quiconque tuera Caïn sera puni sept fois. Et le Seigneur mit un signe sur Caïn... »

Yves avait lu ces versets d'une voix lente, basse, étranglée... Quand il eut fini il laissa tomber le livre, et regardant l'abbé Florent :

« Vous savez bien maintenant pourquoi je ne puis pas mourir; pourquoi les balles s'amortissent sur ma chair; pourquoi le feu, l'eau, la foudre me respectent. J'ai voulu tuer mon frère! Dieu m'a marqué d'un signe : je suis maudit puisque la mort ne veut pas de moi! Et pourtant, que de fois j'ai espéré mourir en arrachant des malheureux aux fleuves ou à la bataille! Le fratricide doit vivre! En bien, je vis : un ver au cœur, une honte au front! je n'ai pas d'ami, parce qu'avant d'accepter son affection, je me croirais obligé de lui dire : A la main que tu veux serrer, il y a eu du sang. Le misérable que tu crois honnête homme a vécu comme un enfant dénaturé et un frère impie. Quand il était petit, on le nommait Yves le Mauvais. Un jour, il était encore tout étourdi par son crime et par la sublime indulgence de sa victime : un humble prêtre du pays lui dit : Dieu te pardonnera si tu sauves dix existences! Il se mit à l'œuvre, il la continue. Mais le doute le reprend, son âme se remplit d'angoisses : il ne peut plus soulever le fardeau de sa douleur. Il sanglotte, il étouffe, il voudrait mourir!...

— Mon ami, mon frère! » s'écria l'abbé Florent, le serrant tout en larmes sur sa poitrine.

Yves s'abandonna à cette étreinte.

Un rassérènement complet s'empara de son être.

Il balbutia :

« Malgré tout?

— Yves, dit l'abbé Florent, maintenant vous pouvez me confier vos angoisses les plus secrètes, je les guérirai toutes. »

Yves secoua la tête.

« Vous ne le croyez pas?

— C'est impossible.

— Que voulez-vous donc?

— Je ne parle pas du présent, je songe à l'avenir.

— Que demandez-vous à l'avenir?

— Le repos, la solitude, la prière... Vivre au milieu d'hommes pieux et saints qui connaîtraient mon crime, et qui pourtant me souffriraient au milieu d'eux... Devenir le serviteur des serviteurs, et me sentir assuré du pardon du Ciel... Boire toute ma vie le calice de l'humiliation, et satisfaire à la justice de Dieu, justice implacable...

— Et pourtant clémente.

— Depuis cinq ans, avec trois petits enfants que j'ai eu le bonheur de sauver hier et de porter aux Sœurs de Charité cela fait huit sauvetages; le compte du recteur de Saint-Aubin du Cormier y sera bientôt... Après, que ferai-je?

— Ce que vous ferez, Yves?

— Oui.

— Vous rentrerez au village...

— Moi!

— Pour un temps. Vous irez d'abord chez votre curé lui dire que la pénitence imposée est remplie, ensuite à la ferme de votre père.

— Les revoir... tous..., murmura le soldat.

— Tous! votre père et Marthe pour leur demander grâce; Aubin pour le bénir...

— Et elle, Armelle, que j'aimais...

— Pour la voir l'heureuse femme de votre frère.

— C'est vrai! murmura Yves, cela fait partie de l'expiation.

— Puis...

— Oui, ensuite?

— Ensuite, vous quitterez Saint-Aubin du Cormier, et vous irez dans le Morbihan... Vous frapperez à la porte de l'abbaye de Tymadem, et vous demanderez l'abbé de la Trappe... Il vous écoutera, vous lui parlerez comme vous venez de me parler à moi-même, et vous demanderez à être reçu parmi les frères convers... Devant tous vous pourrez faire une confession de votre vie, et vous réaliserez ce que vous me disiez tout à l'heure : vivre avec des hommes saints qui sauraient quel fut mon passé!

— Ah! vous me sauvez! s'écria Yves.

— Je vous montre un port, mais non pas un port sans fatigue et sans orages! Tout ce que l'homme peut inventer de rudes pénitences, tout ce que l'esprit peut contre la chair, tout ce que le silence a de profond, la veille de fatigue, le jeûne d'épuisant, la sainte rigueur de l'expiation de cruel et de sublime; tout ce qui détache de la terre pour montrer le ciel, tout ce qui confond la sagesse humaine, tout ce qui annihile la volonté, tout ce qui brise le cœur, tout ce qui abaisse en relevant et donne le martyre quotidien pour prix d'une félicité éternelle, vous l'aurez là... Je vous le répète, c'est une rude vie.

— Il est des innocents qui l'acceptent : que ferai-je, moi? »

A partir de ce jour Yves fut tout autre.

L'avenir, qui lui semblait d'autant plus effroyable qu'il ne pouvait le préciser et le définir, prenait un corps. Il pénétrait par la pensée dans cette demeure austère. Il s'enfonçait dans les couloirs sombres, il se voyait dans une cellule dénudée, couché sur une planche. Il parcourait le jardin arrosé des sueurs de tous, il creusait à son tour la fosse béante attendant le premier cadavre... Il se sentait vivre en mourant chaque jour.

L'armée revint en France.

Yves avait son congé.

Il embrassa l'abbé Florent en pleurant, promit de lui écrire, et prit le chemin de Saint-Aubin du Cormier.

Il voulait s'en aller à pied.

Deux camarades, qui comme lui revenaient de Chine et devaient rester à Rennes, l'accompagnèrent.

Yves était sous-officier, décoré, et chacune de ses grandes campagnes lui avait valu une médaille glorieuse.

Les trois militaires, quoique fatigués de la route, sentaient leurs forces se ranimer à mesure qu'ils approchaient du terme de leur voyage.

La nuit était venue quand ils entrèrent à Rennes; mais Yves avait hâte d'arriver, et ses amis ne le quittèrent point.

« Vous coucherez à la ferme, » leur dit le fils de Patriarche.

Ils avaient accepté, et pressaient le pas.

Sur le ciel clair, ils virent tout à coup passer des nuées sombres, puis rougeâtres... quelque chose d'écrasant pesait dans l'air.

Les soldats se regardèrent. Une même idée leur était venue.

« Le feu! » murmurèrent-ils.

On ne voyait point encore de flammes; cependant ils ne pouvaient plus se dissimuler qu'il y avait un sinistre à quelque distance. Le vent qui se levait chassa la fumée de leur côté, et ils se mirent à courir à travers champs, ne sachant plus quelle route ils suivaient, allant seulement du côté où il y avait un service à rendre. Les prés, les champs, les haies, ils franchissaient tout, comme s'il se fût agi d'enlever une redoute.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A mesure qu'ils approchaient ils distinguaient des bâtiments enveloppés de grandes lueurs. La flamme courait dans le ciel, les étincelles petillaient, tout craquait et s'abîmait.

Le feu avait pris la nuit, dans le grenier à foin ; du grenier il était descendu brusquement, surprenant les habitants au milieu de leur sommeil.

« Allons ! mes amis ! s'écria Yves, nous n'avons pas plus de peur de ce feu-là que de celui des batteries : en avant, les braves de Pékin et de la Tchernaïa ! »

Ils disparurent dans la fournaise.

Au moment où tête baissée ils s'élançaient dans la maison, un bruit sinistre circulait.

Un vieillard impotent logeait dans un appentis attenant à un pigeonnier qui laissait passer le feu par toutes ses ouvertures. Un homme qui avait grimpé sur le toit pour descendre dans la chambre du vieux paysan n'avait point reparu.

On ne pouvait dire son nom, seulement il s'était conduit en brave, et allait sans doute devenir la victime de son dévouement.

Les cris des pauvres gens dont toute la fortune s'abîmait dans les flammes, les sanglots des enfants, les encouragements des travailleurs, le bruit des haches, les grincements de la chaîne du puits, les crépitements du feu, les paroles effrayées des gens qui se poussaient et se comptaient, formaient un ensemble lugubre.

Le vieillard qui avait demandé du secours et pour qui un homme s'était dévoué, n'appelait plus à son aide, et les soldats avaient disparu comme un orage.

Yves était monté seul dans le pigeonnier.

Sur le seuil, proche de l'escalier que les flammes gagnaient, étaient deux corps étendus, deux cadavres sans doute... la fumée les avait asphyxiés, le feu les allait atteindre.

Yves en met un sur ses épaules, le plus vieux ; il saisit l'autre de la main qui lui reste libre par les vêtements, et chargé de ce double fardeau, traînant l'un, portant l'autre, suffoqué, sentant les marches vaciller sous ses pieds, recevant en plein visage des bouffées de vapeur embrasée qui l'environnaient d'un voile de flamme, haletant, buvant du feu à chaque haleine, il gagna les trois dernières marches sur lesquelles il s'affaissa, à demi étouffé par le poids du vieillard, et murmurant d'une voix indistincte :

« Dix ! »

Ses amis le cherchaient, l'appelaient. On le découvrit ; on enleva les trois hommes immobiles, noircis, brûlés, effrayants ; et des femmes leur jetant de l'eau au visage essayèrent de les rappeler à la vie.

La part du feu une fois faite, on s'occupa des incendiés et des sauveteurs qui avaient risqué leur vie dans ce grand désastre.

L'abbé Kerdrec s'approcha du groupe des blessés.

Le vieillard était toujours immobile.

Celui qui, le premier, avait tenté de se sauver, revenait lentement à lui.

« Aubin ! s'écria l'abbé Kerdrec, mon pauvre enfant ! »

Aubin se souleva.

« Armelle ! rassurez Armelle, et mes enfants...

— On est déjà parti... le bonhomme est sauvé.

— Ah ! Dieu soit béni ! la tête m'a manqué ; j'ai cru mourir... Qui donc m'a arraché à une mort certaine, épouvantable ?

— Notre camarade ! répondirent les deux soldats en s'approchant. C'est sa spécialité à ce cadet-là ! en France comme partout. »

L'abbé se pencha vers le sous-officier.

Son visage noirci, brûlé, couvert de l'ombre de la muraille, n'avait point d'abord frappé le recteur. Les mots de soldat jetèrent une clarté dans son âme.

« Serait-ce possible ! » s'écria-t-il.

Il écarta ses cheveux, le regarda, et joignit les mains.

« Aubin ! dit-il au fils de Patriarche, ton sauveur, c'est Yves.

— Mon frère !

— Oui, ton frère. »

Aubin le prit dans ses bras avec un indicible élan.

« Il vit ! il vit ! son cœur bat ! » Entr'ouvrant l'uniforme : « Un noble uniforme ! la croix d'honneur !... c'est un brave... Yves ! Yves, mon frère, c'est nous, c'est Aubin, l'abbé Kerdrec... Ah ! que notre mère sera contente, et le père ! et ceux que tu ne connais pas, les petits... »

Yves ne comprenait point encore ce qu'on lui disait ; mais il se sentait entre des bras caressants et forts, il entendait des voix dont les timbres lui semblaient les sons les plus doux qui eussent jamais frappé son oreille... et il fermait les yeux, songeant, rêvant et souffrant comme dans un rêve.

Quand il fut complétement ranimé, il se souleva à demi et put voir ceux qui l'entouraient, grâce au matin qui blanchissait le ciel. Alors il reconnut le recteur, et lui saisissant les deux mains :

Dix ! s'écria-t-il, *dix !* »

Il semblait ressusciter à une vie nouvelle.

« Et sais-tu le nom du dixième, Yves ?

— J'ignore..., un vieillard..., un homme robuste, mais étouffé à moitié... Je ne sais même où je suis..., mais qu'importe ! *dix*, Dieu est content !

— Doutes-tu encore du pardon ? demanda le recteur.

— Je m'efforce d'y croire.

— En voici la preuve, Yves ! regarde la dixième créature qui te doit l'existence. »

Yves poussa un grand cri, et Aubin le reçut dans ses bras.

Pendant de longues minutes ils restèrent ainsi, poitrine contre poitrine, palpitants, en larmes, pleurant tous deux, s'étreignant, balbutiant leurs noms, ivres de joie, ne sentant plus ni deuil ni tristesse en eux, se réjouissant du miracle accompli, et se répétant les phrases que le cœur note et que la plume ne transcrit jamais.

Le jour était venu tout à fait.

Les blessures d'Yves ne l'empêchaient pas de marcher ; Aubin était remis. Les deux soldats buvaient les chopines de cidre que les femmes distribuaient aux travailleurs.

« Gagnons la ferme, dit Aubin, on est inquiet là-bas. Les pauvres gens qui ont brûlé savent que le couvert est mis chez nous pour eux, et la paroisse ne les abandonnera pas... D'ailleurs le père Jean est toujours bon, et Marthe notre mère est une sainte ! »

Aubin prit le bras de son frère.

Le curé marchait derrière entre entre les deux soldats.

Le bon abbé Kerdrec se faisait raconter les prouesses de l'enfant du village ; il poussait des exclamations de bonheur quand on lui apprenait les détails de ses sauvetages miraculeux. Jamais il n'avait autant béni la Providence que ce jour-là.

On apercevait les grands bâtiments de la ferme. Les valets, retardés par les événements de la nuit, préparaient leurs attelages. Armelle debout sur le seuil, un enfant dans ses bras, un autre auprès d'elle, regardait au loin, cherchant celui qu'elle attendait.

Un groupe parut à l'angle du chemin. Elle s'élance rapidement, après avoir enlevé dans ses bras le second enfant qui n'aurait pu la suivre.

Aubin prit la main de son frère.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

« Ma chère femme, dit-il, embrasse Yves, notre frère bien-aimé, qui m'a cette nuit sauvé la vie! »

Armelle lui présenta ses deux enfants.

Il les embrassa, et posa ensuite ses lèvres sur le front de la jeune femme.

Patriarche voyant passer l'abbé Kerdrec, trois soldats et Aubin, appela Marthe et rentra dans la salle.

Yves se mit à trembler.

L'abbé Kerdrec et Aubin se placèrent à côté de lui.

Le fermier entra.

Son regard parcourut le groupe; Armelle se jeta au cou du vieillard :

« Il a sauvé mon mari! nous lui devons tout! s'écria-t-elle.

— Viens! » dit Patriarche d'une voix étouffée.

Et devant ce père si grand, si puissant à cette heure, et ce coupable purifié par tant d'héroïsme, tous les témoins de cette scène reculèrent.

Jean Patriarche ne parla pas. Son regard et son étreinte suffirent à Yves.

Et ce fut ensuite le tour de Marthe. Et tout le monde pleurait, parlait à la fois. On s'essuyait les yeux pour se voir; les enfants grimpaient sur les genoux d'Yves pour jouer avec ses médailles. Les compagnons du sous-officier recommençaient le récit des victoires de leur camarade. A mesure qu'ils parlaient, le visage de Jean se rassérénait : il prenait la main de son fils, il embrassait Armelle, il roulait les marmots dans ses bras, il avait la joie expansive du père de l'Évangile, ordonnant tour à tour, ou plutôt à la fois, de tuer le veau gras, de chercher la bague, d'apporter les souliers, et d'ôter la robe des coffres.

On dressa la table; personne n'avait faim, hors les soldats. Cloche-pied poussait des soupirs d'étonnement; Loïc qui survint croyait faire un rêve.

Quand on apprit dans le village le retour du fils aîné de Patriarche, on accourut en foule à la ferme. C'était qui verrait le brave des braves, l'honneur du bourg, celui dont le nom avait été cité dans les bulletins et mis à l'ordre du jour.

Yves souffrait de cet empressement. Mais il crut devoir à son père la réhabilitation publique d'une jeunesse mauvaise, et il subit les louanges de ceux qui, sans le savoir, lui déchiraient le cœur.

Il se sentait plus calme, cependant.

Pour lui, la bonté du Ciel se manifestait d'une façon visible. Il ne lui restait plus qu'à clore sa destinée.

Armelle était heureuse, il le voyait et s'en réjouissait. Le souvenir qu'il laisserait désormais n'aurait plus rien d'amer.

Il pouvait chercher maintenant un refuge contre lui-même.

Le dimanche suivant, après les vêpres, il demanda respectueusement un entretien à son père.

Le vieillard le fit entrer dans la *chambre*.

Il prit le livre de famille, et lui raconta qu'on avait relaté en quelques mots l'aventure de l'incendie.

Yves rougit.

Il s'agenouilla, et, quelque instance que lui fit le vieillard, il voulut parler à genoux. Leur entretien fut long... Plus d'une fois Jean Patriarche pleura en s'appuyant des deux mains sur l'épaule du soldat...; plus d'une fois le jeune homme se tut, suffoqué par l'émotion... Enfin l'orage de ces deux cœurs s'apaisa... Le calme suprême qui descend d'en haut se fit en eux et autour d'eux, et Jean Patriarche bénit Yves.

Ce qu'Yves avait dit à son père, on le devine aisément.

Le lendemain le fermier, son bâton de voyage à la main, debout au milieu de toute la famille, attendait que celui qui partait eût rendu à Marthe ses suprêmes caresses.

« Mais enfin! s'écria Aubin, pour nous déchirer ainsi le cœur, que t'avons-nous fait? La vie n'eût-elle point été douce, ici? qui te conseille ce départ qui me désole et fait pleurer notre mère? où seras-tu mieux qu'ici? Pour quel endroit peux-tu abandonner une ferme où nous sommes nés tous deux?... Où vas-tu?

Et Jean Patriarche répondit :

« Je conduis ton frère à la Trappe de Tymadem! »

Les assistants se signèrent, et Aubin n'osa rien ajouter.

Entre les membres de cette famille ne s'échangèrent plus que des étreintes muettes... Dieu semblait planer au-dessus de cette maison.

Patriarche et son fils sortirent lentement... Yves se retourna pour envoyer un baiser à Marthe, et l'on n'entendit plus que le bruit des lourds souliers et du bâton ferré de Jean Patriarche, et les sanglots de Marthe qu'Armelle s'efforçait de consoler.

Raoul de Navery.

AMOUR, PRINTEMPS — PRINTEMPS, AMOUR.

Où vont ces deux amants, côte à côte, en silence,
Les yeux baissés à terre et la main dans la main,
Sans voir la nuit tombant sur la forêt immense,
Sans songer qu'ils sont seuls, éloignés du chemin?

Avril sourit, et la nature
S'éveillant à l'air printanier,
Revêt sa robe de verdure,
Fanée à l'automne dernier.
Et sur l'aile du vent qui passe,
Aussi fraîche qu'au premier jour,
Une voix chante dans l'espace :
Amour, printemps; printemps, amour.

Hier, on entendit une rose,
Ouvrant son calice vermeil,
Dire à sa sœur à peine éclose :
« Ouvre-toi, voici le soleil; »
Et l'hirondelle dans la nue,
Pour nous annoncer le beau temps,
Crier de sa voix bien connue :
Printemps, amour; amour, printemps.

Ce doux cri, mystère suprême,
Nos amants l'avaient entendu.
Lui disait : « M'aimes-tu? je t'aime! »
Elle : « Je t'aime! m'aimes-tu? »
Et, perdus dans la forêt sombre,
On les entendit à leur tour
Ensemble murmurer dans l'ombre :
Amour, printemps; printemps, amour.

Où vont ces deux amants, côte à côte, en silence,
Les yeux baissés à terre et la main dans la main,
Sans voir la nuit tombant sur la forêt immense,
Sans songer qu'ils sont seuls, éloignés du chemin?

Alexandre Dumas.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les toilettes d'été se divisent en trois séries bien distinctes : 1° le costume de campagne ou de plage; 2° la toilette habillée pour visite ; 3° toilette de soirée ou de bal d'été. Il ne faut donc point s'étonner, d'après les exigences de la mode actuelle, si les femmes sont obligées d'emporter en voyage des coffres d'une si formidable grandeur : car, en calculant la largeur des jupons, on comprend facilement que, si l'on veut se munir seulement de trois de chacun de ces costumes en y ajoutant les jupes de dessous, il faut une place énorme pour les emballer sans ôter leur fraîcheur aux compositions si ornementées de nos couturières.

Les femmes qui ont apprécié tout l'ennui de ces changements de domicile prennent franchement un parti dont nous ne saurions trop les louer : elles n'emportent avec elles que le strict nécessaire et se font envoyer le surplus, au fur et à mesure de leurs besoins, par leurs fournisseurs. Nous bénéficions de cette excellente méthode, en ce que nous pouvons voir les toilettes au moment de leur départ, et cela nous tient au courant de toutes les créations nouvelles.

Madame Ernest Carpentier, 23, rue Louis-le-Grand, une de nos couturières en vogue, a déjà lancé dans le monde une foule de toilettes destinées aux femmes les plus élégantes. Dans les derniers envois nous avons remarqué :

Une robe de taffetas broché, nuance lilas, dessin blanc et noir. Jupe garnie d'un volant surmonté de plis coupés par un galon de treillis à perles de jais. Manches plates et corsage à ceinture avec agrafe.

Une robe de gaze Chambéry à très-larges raies roses et blanches. Garniture de rubans roses, suivis d'une frange mousse mêlée de perles blanches. Corsage montant et manches justes, sur lesquels la même garniture dessine une veste *senorita*.

Une toilette de campagne toute en même étoffe. Jupe de dessous traînante, seconde jupe relevée par des tirettes, jaquette à manches. Le tout est en alpaga blanc semé de pois bleus et garni d'une application de dentelle noire.

Robe de soirée. Jupe de dessous en taffetas blanc, entourée d'une corde à perles d'or.

Robe de tulle blanc, relevée à chaque lé par un bouquet de feuillage artistique avec grains d'or. Corsage drapé, tulle sur taffetas; petites manches bouffantes, bouquets sur les épaules. Ceinture écharpe en ruban blanc frangé d'or, tombant derrière la taille.

On nous montre de très-jolis chapeaux dans les salons de madame Morizon , 6, rue de la Michodière. Les chapeaux de ville sont très-variés d'ornements. Nous allons en indiquer quelques-uns :

Un chapeau en tissu de paille, avec ruban de taffetas blanc bordé de dentelle de paille; bouquet *saule* en graines noires et rouges mêlées à des herbes de marais. Brides-écharpes tombant sur les épaules et retenues au fond du chapeau par un peigne *Impératrice* en acier ouvragé. Intérieur en rapport avec le reste.

Chapeau à passe de paille belge, ornée sur le milieu par un bouquet de fleurs des champs, qui se répète au-dessous. Fond composé d'une large bande de taffetas ponceau, qui fait bride et à laquelle se trouve attachée, sur le chignon, une catalane de dentelle noire perlée de jais.

Chapeau en tulle bleu *Louise* perlé d'acier. Une couronne, délicatement composée d'un mélange de jasmin et de petites clochettes, entoure le haut de la passe et vient retenir un bouillonné de tulle et bouclettes de rubans qui forme bavolet. Intérieur garni des mêmes fleurs; brides en taffetas bleu.

Chapeau de crin blanc quadrillé d'acier. Calotte de taffetas maïs, avec voilette tombante en tulle blanc étoilé d'acier et frangé d'une mousse maïs. Intérieur composé d'une grosse rose maïs et de joues en plissé de tulle blanc.

Chapeau de campagne, forme toque, ayant au milieu une tête de colibri et une étoile de nacre. Large tour de velours bleu garnissant la moitié de la toque.

Chapeau de crin à calotte plate et bords ondulés. Doublure de taffetas rose, ruche à l'intérieur. Sur le devant, une étoile d'acier servant d'agrafe à une légère guirlande de petits épis verts et de boutons de roses.

Chapeau rond en paille belge, avec ornement de velours noir perlé de marguerites d'acier. Sur le devant, une plume de paon frisée, qui se couche sur le velours et retourne derrière le chapeau.

Madame Morizon fait aussi beaucoup de capotes en tulle ou crêpe assorti aux nuances des robes.

Les grosses fleurs ne sont plus employées que dans de rares circonstances. On préfère les fleurs légères, telles que le jasmin, les bruyères, les paquerettes, le liseron et surtout les feuillages et les herbes. On voit ces compositions, toutes disposées pour être mises sur les chapeaux, dans les magasins de madame *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre. Parmi les apprêts qui nous ont paru tout à fait de circonstance, il faut citer les mélanges de violettes blanches et graines de sureau, d'herbe citronelle et boutons d'or, de lilas blanc et fleurs de pois, de liserons roses et paquerettes, etc.

Sur un chapeau de crin blanc doublé de rose, une garniture en pouff de *roses thé*, coupée par des brins d'herbes à pointes de cristal, nous a charmée par son gracieux effet.

Occupons-nous des toilettes d'enfants. Les mères éprouvent un vif souci avant de partir pour la campagne, car il faut songer non-seulement aux parures de gala qui font des enfants d'aujourd'hui des types d'élégance, mais il est prudent de s'occuper aussi des costumes de jours de pluie, des pardessus et burnous pour matinées et soirées. Tout cela n'est pas une petite affaire.

Heureusement les magasins de *Saint-Augustin* sont bien approvisionnés; rien n'y manque en fait d'élégance et de confortable. Consultons le carnet des notes prises lors de notre dernière visite dans les magasins de la rue Saint-Augustin, 45.

Toilette pour petite fille: Une robe d'alpaga blanc, garnie, à la jupe, par des brides de taffetas posées en long sur une hauteur de 10 centimètres et retenues de chaque côté par des boutons de nacre. Corsage de taffetas bleu à basques, avec boutons de nacre et nœuds assortis sur les épaules. — Chapeau *toquet* de velours bleu à aigrette de plume.

Autre toilette : Robe de foulard bleu à veste *senorita;* le tout garni d'un galon treillis à jour, piqué de perles d'acier. Gilet intérieur en taffetas bleu, boutonné d'acier. — Pardessus rotonde en molleton rayé bleu et blanc, avec cordelière bleue perlée d'acier. — Chapeau de paille, décoré d'une touffe de bleuets et d'un ruban de taffetas bleu.

Troisième toilette : Robe de gaze Chambéry blanc moucheté de rose. Jupe garnie d'une ruche du même, corsage carré dé-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

colleté et sans manches, avec ruches tout autour; intérieur, d'une chemisette de nanzouk et valenciennes. — Pardessus jaquette en taffetas noir orné d'un galon perlé de jais; poches sur les côtés. — Chapeau de paille de riz, décoré d'un pouff d'herbes à pointes de cristal et boutons de roses; rubans de taffetas blanc.

Les petits garçons trouveront à *Saint-Augustin* une charmante série de costumes, qui a été décrite dans nos précédentes chroniques; nous en rappelons seulement les noms: le *Maître Guérin*, le *Breton*, le *Don Juan*, le *Terrible*, l'*Écossais* et le *Matelot*. Autant de costumes de « caractère », charmants de forme et fort bien ornés.

Avec la chaleur, on a vu reparaître les châles et les confections de dentelles. Seulement, comme tous les objets de toilette sont tributaires de la mode, la forme de ces confections a changé. On fait maintenant des casaques, des vestes et des paletots tout en dentelle ou en guipure. Ces vêtements sont aux toilettes d'été ce que le cachemire des Indes est aux toilettes d'hiver. Luxe de grande dame, cachet du costume de haute distinction.

Les plus belles dentelles se trouvent toujours dans la maison *Violard*, rue de Choiseul. Nous avons vu, en outre des confections de prix que nous venons de citer, des pèlerines de dentelle, de forme nouvelle; des voilettes de tout genres; des coiffures montées ou non montées, et une admirable série de volants, variant de hauteur, finesse et dessins, et tout cela à des prix très-avantageux.

Il nous reste à parler des jupons. On les porte encore plus garnis que l'année dernière. Cela tient à ce que les robes, relevées par des agrafes, ne doivent plus être dégrafées; en conséquence, ces robes n'ont aucune garniture dans le bas, et par suite de cette nouvelle combinaison, la jupe de la robe devient un accessoire et le jupon de dessous est la pièce capitale du vêtement. Ceci s'applique, bien entendu, aux costumes de campagne et de plage.

La maison *Creuzy*, rue Montmartre, 133, a tout mis en œuvre pour satisfaire aux exigences de la question *jupon*. Dire toutes les garnitures qu'elle a éditées cette saison serait impossible. Il faudrait, pour les décrire, avoir à son service non point quelques colonnes du *Moniteur de la mode*, mais bien toute l'étendue, supplément compris, du *Moniteur universel*. Les femmes, qui savent parfaitement que les plus beaux assortiments en jupons se trouvent dans la maison Creuzy, vont elles-mêmes faire leur choix, de sorte que ce magasin, qui avait déjà le privilége de fournir toutes les maisons de nouveautés de Paris, de la province et de l'étranger, se voit aujourd'hui visité par un grand nombre d'élégantes de tous les pays.

La jupe à ressorts, dite jupe *invisible*, si commode en voyage à cause de sa flexibilité, sera en vogue pendant toute la saison.

C'est pour les femmes qui vont beaucoup dans le monde, que le parfumeur *Séguy*, 17, rue de la Paix, a créé une série d'articles de parfumerie spéciale. Le vrai mérite de ces produits, c'est qu'ils laissent le champ libre aux raffinements de la coquetterie, en évitant les dangers signalés depuis longtemps dans l'emploi du rouge et du blanc. Les épines sont sorties, la rose seule est restée. Nous devons divulguer ce secret, car tout ce qui est préparé pour embellir pousse dans un domaine où, si nous ne sommes pas propriétaires, nous sommes au moins fermiers.

Nous recommandons aux femmes élégantes: le blanc nymphea, le rose d'Armide, pour l'éclat et la fraîcheur du teint; et les crayons *impératrice*, au moyen desquels on peut, par des touches légères, ajouter encore du piquant à la beauté.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

De l'assassinat de M. Lincoln, on a passé au très-intéressant voyage de l'Empereur Napoléon en Algérie, et bien que pendant plusieurs mois et peut-être pendant plusieurs années encore ce voyage doive faire le fond de bien des méditations, il n'en est pas moins vrai qu'à la surface de la vie parisienne il a été remplacé un moment par l'inauguration du monument de la famille Bonaparte à Ajaccio; puis d'Ajaccio on est revenu à la prime de 500 000 fr. offerte par le président des États-Unis pour la capture du chef de ceux qu'on appelle les rebelles du Sud; puis c'est M. Ernest Picard, à qui on a attribué l'intention, niée depuis, de faire jouer une pièce en cinq actes au Gymnase; puis voici M. Jules Favre avec des proverbes intimes représentés dans son salon entre des paravents; puis l'*Africaine*, puis le *Supplice d'une femme*, — chaque chose occupant un jour, quelques heures le monde parisien vivant du sérieux et du futile et variant les sujets avec une mobilité que les mots ne sauraient rendre. Vous croyez saisir quelque chose dans l'air, un bruit, une nouvelle, vous arrivez tout courant, haletant, vous racontez... On feint de vous écouter, on vous rit au nez, en vous disant:

— Mais, mon cher, il y a cinq minutes qu'on ne s'occupe plus de cela! C'est vieux!

— Et de quoi s'occupe-t-on?

Vos interlocuteurs vous racontent, en effet, quelque chose que vous ignorez, qui était le sujet de leur conversation au moment où vous êtes arrivé. Vous voilà tout frais renseigné, du moins le croyez-vous. Vous partez en hâte; vous arrivez dans un autre cercle, vous narrez ce qu'on vient de vous apprendre; vous vous imaginez faire explosion; là encore on vous rit au nez et l'on vous répète:

— Que nous parlez-vous de 60 000 fr. de recettes qu'a fait le théâtre de Covent-Garden, le soir de la rentrée de la Patti? En voici bien une autre: Léotard s'est cassé une jambe en manquant un trapèze.

— Bah!

— Oui; je reçois, à l'instant, une lettre de Madrid qui m'annonce ce fait déplorable et regrettable...

— Regrettable surtout pour Léotard. Mais vous êtes certain de la chose?

— Parbleu! voilà mon courrier de Madrid tout frais décacheté sur ma table.

Vous allez colporter l'accident de Léotard au premier groupe que vous rencontrez, et on vous répond imperturbablement:

— C'est vieux déjà, mon garçon. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que M. Glais-Bizoin, le député de la gauche, célèbre par ses interruptions, a fait un drame sur la *Jeunesse de lord Byron*.

— Vous en êtes bien sûr?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

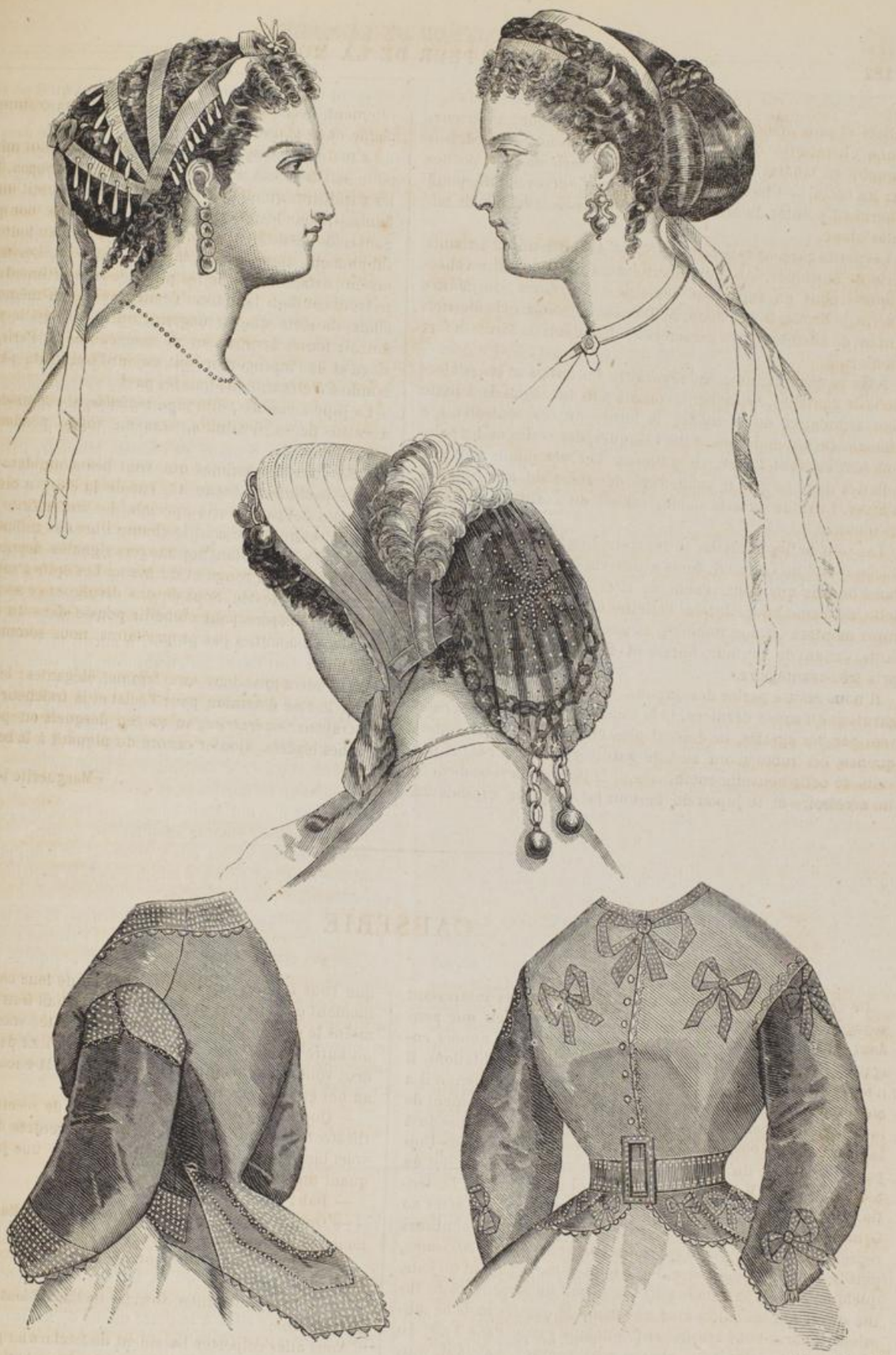


Planche 16.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE.

Coiffures par M. DE BISTERVELD, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Chapeau de la maison ANTONIE, 41, rue Lafayette, près de la rue Laffitte — Corsage de la maison de LA BALAYEUSE, place VENDÔME, 4.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— C'est encore un mystère; mais je puis garantir le fait, grâce à une indiscrétion de son copiste.

Fièrement renseigné, vous partez et vous dites :

— Vous savez, M. Glais-Bizoin...

— Oui, oui; il a fait une *Jeunesse de lord Byron*, et on parle même d'une féerie due à la collaboration de MM. Havin et Thiers.

Vous n'y croyez pas; vous finissez par ne plus croire à rien, et le métier de dénicheur et de colporteur de nouvelles vous paraît un métier insensé et impraticable. Si vous vous avisez, comme je l'ai fait, de communiquer à quelque ami vos amères réflexions à ce sujet, on vous répond :

— Mais, mon cher, de quoi vous étonnez-vous là? Est-ce donc pour rien qu'on a découvert l'électricité et la vapeur et les télégraphes? L'air est imprégné de courants qui ne laissent pas une parole perdue; à peine tombée des lèvres de quelqu'un, cette parole, avec l'instantanéité que vous reconnaissez à l'électricité, circule dans tout Paris, des rez-de-chaussées aux mansardes, des places aux rues; elle vole comme si elle faisait partie de l'air même. Mais, que m'avisè-je de dire qu'il en est ainsi de la parole? Ce n'est pas assez; vous décachetez une lettre, et pour peu qu'elle contienne une nouvelle, un scandale à la minute, — que dis-je! à la seconde; moins encore, — votre lettre est connue de Paris. Vous pensez? Je ne sais quel fil magnétique, en communication avec toutes les lèvres, avec toutes les plumes de Paris parlant et écrivant, pénètre dans votre cerveau, et votre pensée ne vous appartient plus; elle est à tout le monde. Vous avez beau dire et beau faire, c'est là le progrès ou je ne m'y connais pas.

Que voulez-vous objecter à cela? Rien, absolument rien. Vous courbez la tête et vous dites : — C'est vrai!

Il ne reste plus aux chroniqueurs qu'un moyen de se tirer d'affaire et c'est le parti qu'a pris un de mes confrères dans la partie : c'est de nier ou de contester tous les bruits qui circulent dans Paris. Je ne nommerai pas ce confrère, pour ne pas augmenter la vogue, et cela en raison des sentiments d'excellente confraternité qui règnent entre nous. Ah! s'il faut dire du mal d'un homme de lettres, le vilipander, le traîner dans la boue, nuire à sa réputation littéraire et même à sa réputation morale, rabaisser son talent, porter préjudice à ses intérêts et à sa fortune, — vive Dieu! vous trouverez toujours une plume honnête et empressée à faire cette besogne. Et c'est pourquoi je me garde de vous dire le bien que je pense de celui de mes confrères qui obtient un fou succès à prendre le contre-pied de tous les bruits et de toutes les nouvelles qui emplissent nos courriers et nos causeries, à nous autres qui n'avons pas l'esprit *d'un tel*.

Et puis voici la saison où l'on fait ses malles, où l'on retient ses places (vieux style), où les chemins de fer transportent plus de voyageurs de Paris ailleurs, que d'ailleurs à Paris. C'est le moment où les chroniqueurs s'imaginent qu'il ne reste plus qu'eux en Europe, et vous savez leur ritournelle en ce cas:

— Que deviendrons-nous? La France a déserté dans deux ou trois coins de l'Allemagne; l'Allemagne tout entière dans quelques coins de la Suisse; la Suisse a passé avec armes et bagages en Italie et l'Italie a pris les chemins de fer de la Prusse! Qu'allons-nous devenir?

Si vous y regardez de bien près, vous vous assurez que tout cela n'est que mensonge et illusion. Pour deux ou trois Parisiens qui se relaient, à tour de rôle, à Ems, à Bade, à Hombourg; pour deux ou trois Allemands qui viennent prendre quelques verres d'eau à Vichy ou à Plombières, et quelques bains de mer à Dieppe et à Trouville : croyez-moi, rien n'est changé sur la surface de l'Europe. Il y a autant de voyageurs, sur toutes les lignes de chemins de fer et dans toutes les directions, en hiver qu'en été. Et puis notez bien ceci surtout, que Paris est le point du globe qui se dépeuple le moins de ses habitants. Pour mon compte, je connais plusieurs Parisiens, nés je ne sais où, mais devenus Parisiens, qui possèdent ou louent des maisons et même des châteaux à 40 ou 50 kilomètres de Paris. Ils pourraient y vivre en liberté, sous de beaux ombrages, en déshabillé de campagne, à leur aise enfin. Eh bien, non! Vous les rencontrez tous les jours à Paris; ils viennent dès le matin et s'en retournent à leur campagne ou à leur château pour se coucher. Ils ne peuvent pas se séparer de Paris. Ils quittent sans peine et sans souci leurs femmes, leurs enfants, leur chien; mais ils ne sauraient, à aucun prix, se séparer de Paris. Il leur faut Paris. En chemin de fer, vous les voyez, le matin, la tête à la portière et regardant en avant afin d'apercevoir Paris et en respirer l'air; le soir, quand ils s'en retournent, ils ont encore la tête à la portière, mais en regardant en arrière, comme devait faire Calypso après le départ d'Ulysse, et ne pouvant se consoler de quitter ce Paris qui manque à leurs regards, tant qu'ils ont les yeux ouverts.

Jamais pays n'a été aimé comme ce Paris, même par ceux qui ne sont que ses enfants adoptifs: on le fuit, on y revient, on en a la nostalgie; les uns y meurent de faim, mais ils respirent toujours; les autres y luttent, mais là seulement ils trouvent des armes pour lutter, et là seulement aussi le prix de la lutte. Voilà pourquoi Paris n'est jamais déserté par les Parisiens ou les pseudo-Parisiens; voilà pourquoi Paris est toujours plein et pourquoi les chroniqueurs trompent le public de la province quand ils parlent de Paris abandonné! Cela vient de ce qu'ils n'ont pas le courage de leur opinion. Si peu de gens ne l'ont pas, ce courage, qu'on peut pardonner aux chroniqueurs d'en être dépourvus. Quelquefois il remplace l'esprit, et c'est une recette que, toujours par sentiment de bonne confraternité, je recommande à beaucoup d'entre eux.

Xavier Eyma.

PÊLE-MÊLE

Oui, mesdames, on peut être maréchal de France et se marier ailleurs qu'à Paris!... Ainsi le veulent parfois les hasards de la guerre. Après tout, pourquoi n'entrelacerait-on pas en une même couronne le laurier et l'oranger? Le maréchal Bazaine n'y a vu, paraît-il, aucun inconvénient, puisqu'il épouse, à Mexico, une jeune personne fort belle, âgée de dix-huit ans et issue de l'une des grandes familles du pays.

Les dernières correspondances, en nous annonçant ce mariage, ajoutaient que la future maréchale n'était pas riche; mais voici que la famille impériale du Mexique s'est chargée de réparer les rigueurs de la fortune. L'empereur donne, comme cadeau de noces, une magnifique habitation, ou plutôt un palais princier situé à la porte même de Mexico, et l'impératrice met dans la corbeille de la nouvelle mariée quelque chose comme cent mille piastres, c'est-à-dire cinq cent mille francs. En outre, il est probable que, suivant l'usage espagnol qui fait loi dans ce pays, le maréchal pourra prendre, si bon lui semble, le titre de marquis que lui confère sa femme.

Qu'on dise encore que la guerre ne rapporte rien!...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

***

Revenons en France! Là aussi il y a du nouveau.

Des femmes élégantes, des souveraines de la mode, qui devraient imposer la loi à leurs fournisseurs en vogue au lieu de la recevoir d'eux, ont fini, ainsi que l'attestent les courses de Longchamp, par prendre l'initiative d'une réforme qui ne tardera pas à être universellement suivie: elles ont décidé d'adopter pour les sorties et les promenades du matin les robes courtes, au lieu de ces robes longues et traînantes qui balayent les trottoirs des rues et les allées des parcs, tachetées de ce qu'y déposent les fumeurs de cigares. Rien n'était plus sale, à la vérité, et l'on ne comprend pas que la réforme qui est en voie de s'accomplir ait tardé si longtemps à s'imposer, ne fût-ce qu'au nom de la propreté outragée et révoltée.

Ainsi, les robes longues, amples et traînantes, vont être réservées désormais pour le soir, les salons et les théâtres. Mais une réforme qui n'a lieu qu'à demi est une inconséquence et n'est pas une réforme. La robe courte, pour les sorties et les promenades de jour, implique le chapeau rond, qui se prête par ses formes variées à toutes les formes de visage. Ainsi l'ont décidé, avec raison, les autorités de l'élégance dont nous consignons ici la décision, et qui ont dû compléter aux dernières courses de Longchamp ce qu'elles avaient commencé. Telle est la nouvelle du jour dans le monde du désœuvrement.

***

Il était une fois... Mais ceci est une histoire et non un conte de fée! Il s'agit du prince de Lenchtenberg, jeune homme de vingt-deux ans, un instant candidat au trône de Grèce, après la chute du roi Othon, et qui, tout récemment, a été « victime » d'un enlèvement. Que si vous ne le croyez, allez plutôt le demander au *Temps*.

L'auteur de cet acte... original, au moins en ce qui concerne la distribution des rôles, n'est autre qu'une actrice française du théâtre de Saint-Pétersbourg. La dame est de l'âge des héroïnes de Charles de Bernard. Son nom... Bast! laissons le voile du mystère recouvrir comme d'un masque le visage de cette intéressante personne!

Sur une dépêche télégraphique aussitôt lancée de Saint-Pétersbourg, les fugitifs, qui se rendaient à Paris, ont été arrêtés à Berlin. Le jeune prince s'est vu reconduire en Russie par un agent de police prussien; la dame a été mise en liberté par les soins de l'ambassade française. Il paraît que le prince lui avait promis de l'épouser. Pour obtenir son désistement, l'ambassade russe a, dit-on, remis à cette « prétendante » une assez forte somme. Ce n'est pas là, sans doute, le dénouement qu'avait rêvé la dame; mais en attendant mieux?... L'art est si difficile!...

***

Il y a vraiment des fatalités, et les entreprises les plus hardies, comme l'était l'enlèvement susdit, dépendent souvent d'un simple détail. Question d'itinéraire parfois. Qui sait? peut-être ce qui a échoué sur le chemin de Saint-Pétersbourg à Berlin eût-il merveilleusement réussi entre Paris et Constantinople.

C'est que, de ce côté, nos voyageurs eussent trouvé en plein exercice, comme si l'on eût prévu leurs vœux, le service à grande vitesse que la Compagnie des chemins de fer de l'Est a organisé, depuis quelques années, entre Paris, Munich, Vienne, les escales du Bas-Danube, Odessa et Constantinople.

Disons, à ce propos, que le voyage de Constantinople, grâce à des combinaisons très-intelligentes de tarifs et de parcours, est devenu une réalité facile; on ne rêve plus de Stamboul, on y va. Le prix, réduit l'année dernière, de manière à atteindre l'extrême limite du bon marché, est à la portée des bourses modestes; quant au trajet, il ne dure que cinq jours et demi. On visite, sur le parcours, des villes considérables de l'Allemagne, des capitales: Stuttgard, Munich, Vienne; on descend le Danube, et l'on a, depuis Bazias, le spectacle des rives grandioses et historiques de ce père des fleuves de l'Europe, le « vieillard Danube », comme l'appelle Victor Hugo. La traversée sur la mer Noire est courte; on touche à Odessa, le Marseille de la Russie, et l'on arrive dans cette antique et féerique cité, Constantinople, où tout encore, pour les yeux européens, est un sujet de surprise et d'admiration.

***

Les arts, si cruellement frappés depuis quelque temps, viennent de faire encore une nouvelle perte. M. Francisque Duret, le sculpteur, est mort à Paris, le 26 mai. Né le 19 octobre 1804, il s'est fait remarquer par plusieurs œuvres distinguées. Il a concouru pour une part importante à la restauration et à l'achèvement du Louvre de 1851 à 1856, et c'est lui qui a exécuté la fontaine monumentale de la place Saint-Michel, inaugurée en 1860.

M. Duret était membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, et professeur à l'école impériale des Beaux-Arts.

***

Les journaux anglais ne sont pas tout à fait aussi noirs qu'on pourrait le supposer; parfois même ils aiment à rire. Voici, pour preuve, un mot charmant que nous trouvons dans un journal de Londres :

— Master Peech, demandait un jour le docteur Suiton, vicaire à Sheffield, à un médecin vétérinaire qu'il avait employé; pourquoi ne m'avez-vous pas réclamé le montant du compte que je vous dois?

— Oh! répondit le vétérinaire, je ne demande jamais d'argent à un gentleman.

— Vraiment! répondit le vicaire; comment, alors, vous faites-vous payer si l'on oublie de le faire soi-même?

— Eh bien, si l'on oublie cela, je conclus que je n'ai pas affaire à un gentleman, et je présente mon compte.

***

Ce mot nous remet en mémoire certaine réponse un peu naïve, faite dans un salon par un chanteur devenu célèbre. Quelqu'un le complimentait sur la manière dont il venait de chanter plusieurs morceaux de la composition de Rossini.

— Impossible, lui disait son admirateur, de mieux rendre la pensée du maître. Vraiment, cette musique semble avoir été faite exprès pour vous, et l'on sent que vous avez dû l'étudier d'une façon toute particulière. Après tout, Rossini mérite bien cette prédilection : c'est un grand musicien. Connaissez-vous son *Barbier?*

— Son barbier? répondit le chanteur; non, je me rase moi-même.

Belle voix, eût pu dire à part soi l'admirateur, mais de cervelle point!...

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1865.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Les épisodes militaires ne sont jamais ce qui manque dans nos Expositions de peinture; nous en trouvons, cette année, un assez grand nombre, mais il n'en est guère que trois ou quatre qui méritent d'être remarqués. Citons en première ligne un tableau de M. Schreyer, qu'on est heureux de voir figurer dans le grand salon d'entrée. L'artiste a pris pour motif une *Charge de l'artillerie de la garde impériale à Traktir*, et il l'a traduite avec une grande clarté et une rare vigueur d'expression. Ce n'est là qu'une scène, mais remplie de mouvement et de vérité. On se sent en pleine bataille, en voyant ces chevaux violemment lancés, ces hardis conducteurs de pièces, dont l'un, frappé à mort, expire sur son cheval, ce brave officier stimulant ses soldats, enfin l'épaisse fumée de la poudre couvrant l'horizon et voilant la grande mêlée pour laisser l'intérêt au premier plan. Dans cette composition, où les qualités abondent, un seul détail nous choque : la roue de canon que le peintre a mise en pleine lumière laisse à désirer, eu égard à la circonstance; on la voudrait moins nette, moins léchée, nous allions dire moins neuve. A-t-elle donc seule échappé aux accidents d'un trajet dont tout nous indique les émouvantes péripéties?

Avec M. Bellangé, nous voici sur un autre terrain. A mesure que nous approchons, nous sentons s'éveiller en nous l'instinct de carnage et de lutte; l'ivresse du combat nous gagne, la voix du raisonnement s'éteint, nos narines se dilatent comme pour mieux respirer cette odeur de guerre. Le moyen d'être calme? Nous sommes à Waterloo. Mais comment décrire après Victor Hugo le passage du chemin creux effectué par la cavalerie? Nous ne pouvons que céder la parole au maître :

« L'infanterie anglaise, dit l'illustre auteur des *Misérables*, ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et systématique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis subitement une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et les trois mille têtes à moustaches criant : Vive l'empereur! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre. »

Il suffit d'avoir vu les *Cuirassiers à Waterloo* de M. Bellangé pour se faire une idée de cette terrible poussée. On sent qu'en eux réside ce «grand souffle farouche » dont parle Victor Hugo. Après cela, qu'est-il besoin de répéter que le peintre a du mouvement, de la couleur, de l'énergie, et qu'il pourrait dire, lui aussi :

J'aurais été soldat, si je n'étais poëte.

Il nous semble que l'émotion est le seul raisonnement qui ne trompe jamais.

Après nous avoir donné, l'année dernière, le *Passage du Mincio* et la *Fin de la halte*, M. Protais, un de ces rares artistes qui ne se lassent pas de mériter des éloges, nous montre les *Vainqueurs de retour au camp*. Ils arrivent de face, conduits par un jeune officier. Ils ont le visage poudreux, l'attitude un peu brisée; la boue des tranchées a taché leurs guêtres, des macules sanglantes apparaissent sur leurs vêtements. Ils défilent ainsi sous les yeux de leurs camarades qui les applaudissent au passage. Tout cela est revêtu d'une teinte de tristesse intime, de poétique mélancolie, qui ne nous déplaît pas, mais qui nous étonne comme expression d'ensemble prêtée par M. Protais à ses *Vainqueurs*. Nous voudrions aussi ses figures moins grandes, persuadé que son talent n'en serait pas amoindri.

Les zouaves de M. Aillaud, groupés dans la tranchée, devant le saillant de Malakoff, et attendant — *Encore deux minutes!* — que le général de Mac-Mahon leur donne le signal de l'attaque, nous paraissent de proportion suffisante. Les physionomies ont de l'expression, de la variété, et la couleur, moins corsée que dans le tableau de M. Protais, ne manque cependant pas de chaleur.

Parmi les tableaux du genre historique exposés dans la grande salle, il en est un qui force irrésistiblement l'attention : c'est le *Skarga* de M. Matejko. Skarga, direz-vous, qu'est-ce que cela? Ce point d'interrogation, qui se dresse en quelque sorte de soi-même devant le spectateur, accuse tout d'abord le peintre d'avoir posé au public une énigme indéchiffrable. N'était le livret, on pourrait passer de longues heures devant cette toile sans deviner qu'elle représente le prêtre Skarga prêchant devant la diète de Cracovie, vers 1592, époque de la jonction des couronnes de Pologne et de Suède. Quel dommage que M. Matejko n'ait pas appliqué à la mise en scène d'une action plus dramatique, plus claire, plus connue enfin, toute la puissance de talent que nous révèle son œuvre de début! Une précision de dessin allant parfois jusqu'à la dureté, une science de coloris qui n'exclut pas assez souvent la crudité du ton, beaucoup de conscience et de soin dans l'étude et le rendu des physionomies, un peu trop d'égalité dans la manière d'éclairer son tableau, voilà tout à la fois les défauts et les qualités que nous signalons chez ce jeune artiste qui promet un maître.

Nous voudrions bien ne rien dire de l'*Arrivée de l'Empereur à Gênes*, de M. Gudin, non plus que du *Naufrage du trois-mâts*, « l'Emily », de M. Isabey ; mais il est du devoir de la critique de signaler toutes les erreurs, en se montrant particulièrement sévère à l'égard de ceux dont on devait le plus attendre. Il n'est pas bon que les noms que le succès a consacrés puissent servir de passeport à des œuvres indignes d'un véritable artiste. Comment les maîtres auront-ils raison du mauvais goût et du laisser-aller trop communs chez beaucoup d'élèves, s'ils sont eux-mêmes les premiers à en donner l'exemple? L'*Alchimiste* de M. Isabey plaide heureusement en sa faveur, mais M. Gudin est sans excuse, tout autant que peut l'être le jury d'avoir laissé exposer deux toiles qui ne font nul honneur à la mémoire de Court.

Parlons un peu de M. Gérome et des *Ambassadeurs siamois*. On ne peut guère s'imaginer, quand on y réfléchit, que la peinture officielle soit ce qui convient précisément au tempérament de M. Gérome, et pourtant il a prouvé, dans cette composition, que rien ne saurait échapper à son talent si fin, si original, si français. Il a voulu faire œuvre de chercheur, et il a merveilleusement réussi. C'est ce qu'attestent ces personnages si heureusement groupés, ces figures qui sont autant de portraits, ces mille détails chatoyant sur un fond parfaitement disposé pour les faire ressortir et en dénoncer la valeur. Aussi concluons-nous par une affirmation : c'est que, différent en cela de beaucoup de ses confrères, M. Gérome s'est rappelé que réputation oblige.

Des Siamois au tableau de M. Clément, représentant une *Chasse à la gazelle dans le désert de Gatah*, il n'y a que la peine de lever la tête. Voilà bien le désert, animé par des personnages

Imp. Lemercier r. Lacépède 38. Paris

Ad. Goubaud Ed. Paris

781

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mlle Mme Gagelin r. de Richelieu, 83 — Modes d'Alexandrine rue d'Antin, 12.

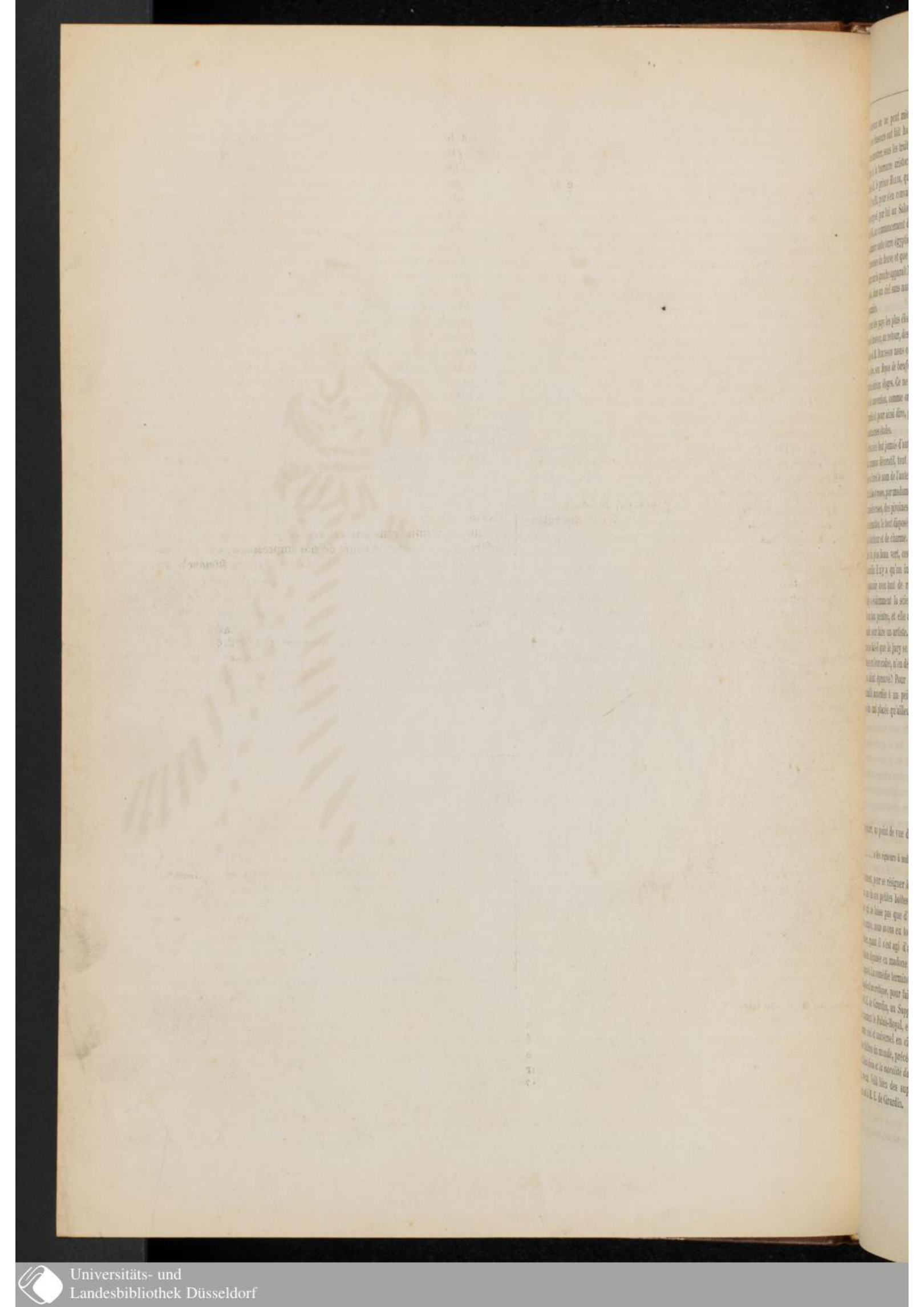
Fleurs de Mlle E. Coudré. Mme Tilman, r. de Richelieu, 104 — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon. Che. d'Antin, 6.

Nouveautés en Dentelles de F. Monard, r. des Jeuneurs, 42.

Corsets de la Mlle Simon à la Couronne Impériale rue St. Honoré, 183 | Parfums de Violet fourn. de S. M. l'Impératrice, r. St. Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall. LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248 Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



et des chevaux on ne peut mieux réussis. C'est l'heure de la curée, les chasseurs ont fait halte, et le peintre en a profité pour nous montrer, sous les traits d'un jeune homme au visage distingué, à la tournure aristocratique, le plus jeune fils de Méhémet-Ali, le prince Halim, qui lui-même est un peintre de mérite. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder le paysage égyptien exposé par lui au Salon de 1865 : *Choubrah*, sur les bord du Nil, au commencement de l'inondation. Impossible de ne pas admirer cette terre égyptienne que recouvrent déjà les eaux limoneuses du fleuve et que bornent au loin des horizons charmants; sur la gauche apparaît la résidence du prince, tandis qu'au fond, dans un ciel sans nuage, se profilent de gigantesques pyramides.

On revient des pays les plus éloignés: laissons donc l'Égypte, heureux de trouver, au retour, des campagnes aussi florissantes que celles où M. Dubuisson nous conduit. Son *Attelage de bœufs dans les Alpes*, son *Repos de bœufs et de moutons en Normandie* méritent de sérieux éloges. Ce ne sont point là des animaux, des sites de convention, comme on en voit tant; M. Dubuisson les a regardés et, pour ainsi dire, pris sur le fait. Nous aimons ces consciencieuses études.

Les livrets n'en font jamais d'autres! Nous passons près d'un ravissant panneau décoratif, tout couvert de fleurs; nous demandons au livret le nom de l'auteur, et le livret nous indique au n° 220 : *Lilas et roses*, par madame Bohly. Or, de lilas, il n'y en a point, mais des roses, des pivoines, des coquelicots, des églantines, des clématites, le tout disposé avec un goût parfait, plein d'éclat, de fraîcheur et de charme. Ces boutons encore fermés, ces feuilles du plus beau vert, ces fleurs aux vives couleurs semblent cueillis il n'y a qu'un instant, et l'on se réjouit de les voir s'épanouir avec tant de richesse et d'harmonie. Madame Bohly a évidemment la science, ce qui est nécessaire pour faire un bon peintre, et elle a aussi la grâce, ce qui est indispensable pour faire un artiste.

Comment se fait-il que le jury se taise sur certaines œuvres qui, modestes en leur cadre, n'en décèlent pas moins chez leurs auteurs un talent éprouvé? Pour notre part, nous croyons qu'une médaille accordée à un peintre de fleurs ou de fruits n'est pas plus mal placée qu'ailleurs; il nous paraît même qu'on a tort de ne pas encourager davantage un genre qui, n'en déplaise aux peintres officiels, touche de beaucoup plus près à l'art que ces portraits historiques recommencés tous les ans. Ce sont les *Prunes* de M. Gervais, aussi bien que les fleurs de madame Bohly, qui nous inspirent ces réflexions; fleurs et fruits se valent, et ce que nous avons dit de l'un peut s'appliquer à l'autre. Il y a, dans la petite étude de M. Gervais, un moelleux, un fini réellement remarquables. Ces prunes là vous attirent d'une façon irrésistible; elles sont si vraies et si belles qu'on en mangerait.

Avec la meilleure volonté du monde, il nous est complétement impossible de faire l'éloge du *Prudhon* de M. Courbet. Ce n'est pas seulement parce que l'auteur a soulevé d'avance autour de son œuvre des appréciations bruyantes et avantageuses à l'excès, mais parce qu'il n'y a, dans ce portrait d'un des plus grands penseurs du siècle, rien qui soit à la hauteur du modèle. Le peintre franc-comtois s'est trompé du tout au tout en cherchant à reproduire la physionomie de son illustre compatriote. La figure qu'il nous en a donnée n'a ni la grandeur, ni le caractère, ni l'expression vraie et profonde qu'on eût voulu y trouver; c'est une peinture commune, monotone d'aspect, défectueuse sous le rapport du dessin et qui manque de ton. Ajoutons que M. Courbet a du malheur, car les défauts de cette toile ne trouvent point, dans le paysage dont elle est accompagnée au Salon, une compensation qu'on eût été en droit de réclamer.

Nous ne terminerons pas cet article par un blâme. Il nous suffira, pour changer le cours de nos impressions, de nous reporter, au tableau de M. Antigna personnifiant le *Dimanche des Rameaux*. Voilà qui ferait oublier les plus mauvaises œuvres. Cette pauvre enfant, sous son humble costume et ses bas mal tirés, nous émeut et nous charme à la fois. Quelle délicieuse attitude? Quelle douce et poétique expression dans ce regard mélancolique et songeur! Et comme ce buis bénit qu'elle tient en ses mains s'harmonise bien avec le costume de l'enfant et le fond même du tableau! Voilà le réalisme tel que nous le voudrions, tel que nous l'aimons; mais que nous sommes loin de M. Courbet.

Ch. d'Helvey.

THÉATRES

La température, au point de vue des théâtres,

. . . . . a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Il faut vraiment, pour se résigner à une incarcération volontaire dans une de ces petites boîtes nommées *loges*, une dose de courage qui ne laisse pas que d'exciter notre admiration. Pour notre compte, nous avons eu toutes les peines du monde à nous décider, quant il s'est agi d'aller voir, au Vaudeville, madame Ristori déguisée en madone de l'art dans la *Béatrix* de M. E. Legouvé. La comédie terminée, nous avons résolu d'écrire le *Supplice d'un critique*, pour faire pièce au *Supplice d'une femme*, de M. E. de Girardin, au *Supplice d'un homme*, que répète en ce moment le Palais-Royal, et même au *Supplice d'un mari*, « drame réel et universel en cinq tableaux-scènes, joué sur tous les théâtres du monde, précédé d'un prologue-préface intitulé : *l'Idéal divin et la moralité dans les œuvres* », — auteur M. Gague, avocat. Voilà bien des supplices, n'est-il pas vrai? La faute en est à M. E. de Girardin.

Quant à madame Ristori, il ne nous en coûte nullement de constater le beau triomphe qui lui est échu. C'est évidemment une grande artiste; elle excelle à rendre les sentiments les plus opposés : tour à tour calme, railleuse, pathétique, touchante, fière ou passionnée, elle a su tenir le public sous le charme, et le public, pour n'être pas en reste avec elle, l'a chaudement applaudie, rappelée à plusieurs reprises et couverte de bouquets.

Nous terminerions bien par le compte rendu des *Gardes-Forestiers*, drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas, représenté au Grand-Théâtre-Parisien. Mais à quoi bon? Alexandre Dumas a déjà bien assez parlé de son drame pour qu'il soit complétement inutile d'y revenir. Peut-être, si nous disions un seul mot, nous accuserait-on de vouloir faire concurrence à ce grand conférencier? Donc, ne touchons point à ses lauriers.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'HYMEN SOUS LES FLOTS.

On n'entendait plus le bruit des portes, celui des voitures même allait cesser. Dans un salon, éclairé par un grand nombre de bougies aux deux tiers consumées, devant les restes d'un grand feu, se trouvaient encore assises deux personnes, une femme d'à peu près trente ans et un jeune homme qui paraissait compter quelques années de moins.

— Il est une malédiction, dit la baronne, que j'ai eu souvent occasion de répéter dans ma vie.

— J'espère, madame, que ce n'est pas contre les précepteurs.

— Non, Raoul, c'est contre les gens qui, sortant d'un bal à deux heures du matin, entraînent dans leur fuite toute une société. A coup sûr, je vais rester au moins deux heures sans pouvoir trouver le sommeil. Ne vous retirez pas encore, mes enfants sont fatigués, et je leur ai permis de se lever tard; le professeur pourra donc en faire autant. Avez-vous quelque histoire à me raconter, ou plutôt répondez-moi à une question que me suggère votre attention à examiner les différentes femmes qui étaient ici il y a un quart d'heure. De toutes les femmes que vous avez jamais connues, quelle est celle que vous avez trouvée la plus jolie?

— Est-ce sans vous compter, madame?

— Sans me compter, monsieur.

— Alors, c'est une femme que je n'ai jamais vue.

— Voici une étrange folie.

— Pas si étrange; je juge de la beauté, non par les proportions mathématiques du corps et du visage, mais par l'effet qu'elle produit; et, des quelques amours que j'ai pu avoir jusqu'ici, le plus passionné, le plus véhément, le plus poétique est, sans contredit, celui que m'a inspiré une femme dont je n'ai jamais vu seulement le bout du pied.

— Même en comptant cette femme vêtue de bleu que je vous ai envoyé engager à danser?

— Celle dont vous m'aviez d'avance vanté la beauté?

— Précisément.

— Je ne l'ai pas vue. Quand j'ai voulu m'approcher d'elle, à travers les groupes de danseurs, elle passait dans un autre salon, donnant la main à un homme plus heureux.

— Ou plus leste.

— Et je n'ai vu que les derniers plis de cette robe bleue par laquelle vous me la désigniez...

— Contez-moi votre histoire, Raoul.

. . . . . .

Raoul commença :

J'étais depuis quelques mois sur les côtes de la Bretagne. Donné pour précepteur aux deux jeunes fils du dernier membre d'une grande famille qui tire son origine de l'Armorique, j'avais suivi mon patron avec plaisir dans sa résidence d'été. La journée était entièrement consacrée aux études de mes élèves et à quelques promenades que nous faisions sur le bord de la mer. Le soir, je jouais aux échecs avec le père et nous buvions du punch.

Un soir, que j'en avais bu plus que de coutume, il me fut impossible de dormir, et je descendis dans le jardin. Comme je goûtais le calme et la fraîcheur de la nuit, j'entendis tout à coup une douce voix de femme qui chantait sur un air simple et monotone un chant que j'avais autrefois entendu fredonner par les habitants des côtes.

Je cherchai longtemps en vain, sans réussir à voir d'où sortait cette voix qui paraissait — et sa douceur contribuait à l'illusion — tomber, sinon du ciel, du moins des arbres qui, hauts et touffus, masquaient la muraille qui terminait le jardin. Enfin j'aperçus une lumière à une petite fenêtre masquée par le feuillage. Elle appartenait sans doute à une maison adossée à une muraille : cette maison était habitée par deux femmes seules avec quelques domestiques. La voix cessa, et la lumière s'éteignit.

Je restai encore quelque temps dans le jardin sous une impression magique. La nuit, j'eus beaucoup de peine à m'endormir. Le matin, je ne pensais plus à rien.

Le soir, cependant, le crépuscule me rappela la petite fenêtre et la voix, et sitôt que j'eus fini ma partie d'échecs, je descendis au jardin. Il y avait une lumière à la fenêtre, et cette lumière, à travers les feuilles, semblait un ver luisant dans l'herbe. Mais on ne chanta pas.

Quelques jours encore se passèrent, pendant lesquels je m'occupai un peu plus de mon rêve qu'il ne convenait à ma tranquillité.

Un jour, comme je me promenais avec mes élèves et mon fusil au bord de la mer, je vis passer près de nous un enfant qui venait quelquefois vendre des fruits à la maison. Je l'appelai, et le hasard ou le désœuvrement fit que je lui demandai d'où il venait.

— Je viens de faire de longues courses inutiles : mademoiselle Pauline est bien fâchée de ne pas avoir de fleurs pour la fête de sa mère; mais le vent du nord qui a soufflé ces jours derniers a tout desséché dans les jardins.

— Et qui est mademoiselle Pauline? demandai-je.

— C'est votre voisine : une bien bonne demoiselle et jolie comme les anges. Elle m'apprend à lire et à écrire, pour que je puisse un jour être clerc, et elle me paye généreusement mes commissions.

Ma curiosité était trop piquée pour que je ne fisse pas d'autres questions. J'appris que ces dames ne sortaient jamais; que la petite fenêtre dans les feuilles appartenait à la chambre de mademoiselle Pauline, et qu'après en être sortie le matin, elle n'y rentrait plus que le soir pour se livrer au repos. Quand mes élèves furent rentrés, je m'acheminai vers un jardin assez éloigné que je connaissais pour être toujours garni de fleurs.

La nuit, quand je me fus bien persuadé que tout le monde reposait, je grimpai dans un des arbres, et je sentis mon cœur battre bien violemment quand j'approchai de la fenêtre; elle était fermée et pleine d'obscurité. J'attachai une botte de fleurs à un des barreaux, et je descendis, un peu froissé et écorché.

Je n'osai me trouver au jardin au moment où elle verrait les fleurs; seulement, je m'aperçus dans la journée que les fleurs n'y étaient plus.

Bientôt j'attirai près de moi le petit commissionnaire; j'étais heureux de causer avec quelqu'un qui l'avait vue. Je voulus aussi lui montrer quelque chose, et je lui donnai des leçons d'arithmétique. Peu de temps après il me dit :

— Mademoiselle Pauline est très-contente que j'apprenne à compter, et elle m'a dit d'être reconnaissant pour ses voisins.

Comme je vis par cela qu'il avait parlé de moi, je n'osais plus trop faire de questions sur ma voisine. Un jour cependant le petit Louis avait un ruban bleu dont il se parait avec orgueil; il me dit que ce ruban lui avait été donné par mademoiselle Pauline. Je lui offris une pièce de monnaie en retour; mais il refusa obstinément de s'en dessaisir. Seulement, je conclus du

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

ruban qu'elle devait être blonde. Tout cela m'intéressait plus que je ne saurais le dire.

Un soir, le soleil s'était couché dans un horizon rayé de longues bandes rouges, le vent au sud-ouest s'était mis à souffler avec violence, et la mer paraissait sourdement agitée dans ses profondeurs. Elle s'élevait à l'horizon et semblait s'avancer en longues lames sur la terre, comme pour l'engloutir. Enfin, la plus affreuse tempête se déclara, et l'on aperçut, dans la teinte jaune que le soleil couché laissait encore à l'horizon, les voiles dessinées en noir des deux bateaux que l'on attendait.

Je rentrai à ce moment à la maison pour ne pas manquer l'heure à laquelle je voyais la lumière dans les feuilles. La chambre était éclairée, j'entendis la douce voix :

— Geneviève, disait-elle, demain matin, sitôt que tu seras réveillée, viens me dire s'il n'est pas arrivé quelque malheur. Cette tempête m'épouvante.

J'entendis une porte se fermer, et, à la lueur moins forte, je vis qu'on avait enlevé une des lumières ; peu après, j'entendis qu'on faisait une prière à la Vierge, la protectrice des marins. J'écoutai religieusement, et je priai avec elle.

Je retournai au bord de la mer : les deux bateaux n'étaient plus qu'à deux portées de fusil de la côte ; mais la mer brisait avec une telle fureur, que les pêcheurs faisaient tous leurs efforts pour n'être pas jetés et brisés.

Il y eut un moment où le vent cessa de souffler et l'on n'entendit plus qu'un grondement sourd et lointain, et au large la mer s'éleva comme une montagne : elle semblait toucher le ciel, puis cette immense lame se brisa en blanchissant et vint en roulant vers la côte. Un cri de désespoir s'éleva du rivage. Les deux bateaux s'élevèrent sur la lame et disparurent aux yeux.

Bientôt on les revit, mais à moitié détruits. Outre le coup de lame, ils s'étaient entrechoqués et brisés l'un contre l'autre. La lame les entraîna et les jeta au rivage, puis courut loin sur la grève ; mais, en retournant, elle reprit les bateaux et les ramena à quelque distance. Une seconde lame cependant s'était élevée et vint les rejeter à la côte, où ils furent entièrement mis en pièces. Les pêcheurs, à l'exception d'un homme et d'un enfant, furent sauvés.

La mer apporta le corps de l'enfant : tout le monde le croyait mort ; je crus m'apercevoir qu'il y avait encore en lui quelques restes d'existence, et je m'empressai de lui donner des soins, faute desquels l'ignorance l'aurait laissé périr. J'eus le bonheur de le rappeler à la vie. La mère ne prit pas le temps de me remercier, et emporta son enfant. Pour moi, je rentrai au jardin ; j'écrivis à la hâte sur un morceau de papier :

« La tempête a brisé deux bateaux. Tous les hommes sont sauvés, excepté Jacques. »

Puis je grimpai attacher mon écrit au barreau de la fenêtre.

Le lendemain, comme, vers la brune, je me promenais dans le jardin, plusieurs personnes y entrèrent tout à coup, me prirent dans leurs bras et me comblèrent de caresses : c'étaient les parents de l'enfant que mes soins avaient rappelé à la vie. Je fus si ému de cette reconnaissance que, par un mouvement naturel et instinctif, je me retournai vers la petite fenêtre ; j'y vis un mouvement comme de quelqu'un qui se retire précipitamment. Pauline m'avait vu : mon cœur se dilata délicieusement.

Le jour d'après, c'était vers le milieu de la journée, la fenêtre était ouverte ; je montai dans l'arbre, et je pus voir la chambre : elle était meublée simplement. Je vis en frissonnant un lit bien blanc, le tapis sur lequel elle marchait et les pantoufles de maroquin qui avaient renfermé ses petits pieds. Je tirais une induction de tout, de la grandeur des pantoufles et de celle d'une paire de gants oubliés sur une table. Je vous laisse à penser quelle fut ma joie, lorsque je trouvai après les barreaux de la fenêtre deux longs cheveux qu'elle avait sans doute arrachés en se retirant la veille si précipitamment.

— Et, dit ici l'auditoire, ces deux cheveux étaient blonds et singulièrement fins.

Raoul s'arrêta un moment, regarda l'interruptrice avec l'air d'un profond étonnement ; puis, songeant qu'il n'y avait dans ces paroles rien qui ne pût être supposé et ne s'appliquât à toute description d'héroïne de roman, il continua en ouvrant une bague :

Ces deux cheveux, les voici, ils ne m'ont jamais quitté.

Je ne tardai pas à revoir le petit Louis. Pauline lui avait fait quelques questions sur moi ; elle avait vu la reconnaissance des pêcheurs ; elle s'était fait raconter l'action bien simple qui me l'avait méritée, et elle avait dit, en voyant la joie de ces bonnes gens :

— Je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

Larmes précieuses ! J'aurais donné la moitié de mon sang pour posséder le mouchoir qui les avait essuyées.

— Je m'en vais, dit le petit Louis, car mademoiselle Pauline peut avoir besoin de moi ; elle doit être rentrée.

— Rentrée ! m'écriai-je. Est-elle sortie ?

Je me précipitai dehors, et je courus vers l'église. Louis me suivit ; mais, comme nous sortions, il me montra deux femmes qui rentraient.

— Les voilà.

Je ne vis que les plis de la robe blanche de celle qui entrait la première. Louis me dit :

— C'est elle !

Il alla la rejoindre. Pour moi, je rentrai tristement.

Un soir, la lumière ne parut pas dans la chambre, et je sus le lendemain que la mère de Pauline avait été fort malade, qu'on allait envoyer chercher un médecin à la ville voisine. Je montai aussitôt à cheval ; j'arrivai bientôt chez le médecin, auquel je donnai mon cheval, et je revins à pied. Il était auprès de la malade, que le messager n'était pas à moitié route pour se rendre chez lui.

La mère fut longtemps malade ; on ne permettait que rarement à Pauline de passer les nuits auprès d'elle. Elle trouvait toujours dans sa chambre tout ce qu'elle avait désiré dans la journée, tout ce qui pouvait être agréable à la malade. J'interrogeai le médecin ; il me dit qu'il n'y avait plus d'espoir, que la malade pourrait encore traîner un mois, mais que la mère de Pauline ne pourrait aller plus loin. Alors je fus plongé dans un noir chagrin ; rien ne me donnait le droit de l'aller consoler et soutenir en ces moments de deuil et de désolation, que chaque jour approchait d'elle.

Il advint qu'un jour, comme je causais avec le médecin, un homme qui sortait de chez le père de mes élèves, après une visite de quelques jours, et qu'une chaise de poste attendait à la porte, s'arrêta, et parut nous écouter avec attention. Quand le médecin fut parti, il s'approcha de moi et me dit :

— Ce médecin est un ignorant qui tue sa malade, tandis qu'une saignée la tirerait d'affaire.

— Oh ! monsieur, lui dis-je en joignant les mains, allez et sauvez-la.

— Je ne le puis, dit-il, je suis médecin, et ne puis aller sur les brisées d'un confrère. Tâchez qu'il saigne la malade et tout ira bien.

— Monsieur, lui dis-je, en êtes-vous bien sûr ?

— Monsieur, répondit-il, il y a quarante ans que je suis médecin ; jamais je n'ai prononcé avec plus de certitude et de confiance. Il partit.

J'attachai un écrit au barreau de la fenêtre :

« Au nom du ciel, exigez qu'on saigne votre mère. Un médecin d'un grand mérite m'a promis qu'une saignée la sauverait. »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Je fus trois jours sans entendre parler de rien, en proie à la plus véhémente anxiété. Le quatrième jour, je crus être fou en voyant mon papier encore attaché au barreau. Cependant il avait été enlevé. Que s'était-il passé?

Je m'empressai de le reprendre; ce n'était pas mon écrit, c'était un autre papier sur lequel il y avait : *Sylphe ou ange, merci.* C'était elle. Sa mère était sauvée; elle avait senti le besoin de m'en témoigner sa reconnaissance. Peu de temps après, je fus obligé de faire un voyage de huit jours. A mon retour, la mère et la fille avaient quitté le pays. Je fus atterré. Personne ne savait où elles étaient allées! Tout ce qu'on put me dire, c'est qu'elles ne reviendraient pas, et que la maison était à vendre. Je ne tardai pas à quitter ces lieux qui m'étaient devenus insupportables, et après deux années de voyages qui amortirent un peu mon chagrin en me laissant une profonde mélancolie, je fus admis chez vous, où je suis resté depuis.

— Mon cher Raoul, dit alors la dame qui composait l'assemblée, sachez-moi un gré infini. Jamais auditoire ne fut plus bienveillant : j'ai écouté votre histoire, et cependant je la connaissais. Je vais vous en dire la fin : Pauline s'est mariée et est devenue veuve au bout d'un an.

— Ah! madame, cette plaisanterie est cruelle.

— Je ne plaisante pas. C'est d'elle que je tiens son histoire et la vôtre; et au moment où je vous parle, elle va rejoindre sa mère déjà installée dans la maison à la petite fenêtre.

— Quoi! vous la connaissez?

— Cette dame dont vous n'avez vu que la robe bleue...

— Eh bien?

— C'est Pauline.

— Est-elle partie?

— Elle est partie.

— Pour la Bretagne?

— Oui; si vous vous étiez présenté à elle comme je vous y avais engagé, elle n'aurait pas manqué de vous reconnaître.

Le lendemain Raoul se mit en route. La voiture n'avait jamais été si lentement. Pendant que Raoul voyage, voyons ce qui se passe aux lieux qu'il va revoir.

Depuis la veille, Pauline avait rejoint sa mère; elle avait revu son élève, son favori. Louis était devenu un jeune homme; il faisait la classe de son oncle *le clerc*, et devait lui succéder.

Le lendemain de son arrivée, Pauline voulut le voir; le temps était on ne peut plus beau, le ciel était pur et sans nuages; la mer était bleue et transparente.

Louis invita les deux dames à une promenade en canot; la sérénité du temps les engagea à accepter.

Pauline se livrait sans restriction aux charmes de cette promenade; elle avait bien vite oublié Raoul dans cette vie où, pour elle, les événements qui composent d'ordinaire l'existence humaine s'étaient écoulés dans l'espace de quelques années. Mais les impressions qui s'emparaient d'elle alors avaient besoin de se rattacher à quelque souvenir ou à quelque espérance, et, en revoyant sa maison, sa chambre, sa fenêtre, elle se rappela l'*ange* ou le *sylphe* si soumis à ses volontés, si prévenant à ses désirs. Mais Louis, tout clerc qu'il était, et peut-être à cause de cela, était un fort médiocre navigateur. Une fausse manœuvre qu'il fit pencha le canot d'une manière qui effraya horriblement Pauline et sa mère. Par un mouvement instinctif, elles se jetèrent toutes deux sur le côté opposé, et le canot, qui n'avait plus ni centre ni équilibre, chavira.

Alors un grand cri se fit entendre sur la rive. A ce moment, un homme à cheval trottait tout le long de la grève. Il pressa son cheval et fut bientôt arrivé.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

— Ah! voici sa robe blanche qui flotte.

Il se jeta à l'eau. La mer était calme, bleue et transparente. Un beau soleil couchant reflétait dans l'eau ses teintes de pourpre et de feu. Il atteignit la robe; mais Pauline se cramponna après lui et l'étreignit de ses bras. Il n'était pas habile nageur; il se laissa entraîner, et tous deux disparurent. Le lendemain, la marée apporta sur les galets les cadavres de la mère de Pauline et de Louis. Deux autres cadavres étaient convulsivement enlacés, le désespoir empreint sur leurs traits décomposés par la souffrance : c'était ce qui restait de Pauline et de Raoul.

Alphonse Karr.

LA FILLE DU REBOUTEUR

I.

LE PÈRE AUX CRABES.

Parmi mes bons vieux amis, les paysans et pêcheurs de Villerville, il y avait, il y a peut-être encore un bonhomme appelé le père Leday, ou plus familièrement le Père aux crabes.

Figurez-vous un grand vieillard, allongé, sec, alerte, portant avec une sorte de crânerie ses pittoresques haillons maritimes, et qui ne manquera pas, si par aventure vous lui demandez son âge, de répondre avec un sourire jovial : « J'ai dix-sept ans! » Cela veut dire soixante-dix-sept. A Villerville, passé la soixantaine, on est censé recommencer un nouveau bail avec la vie.

C'était réel quant au bonhomme Nicolas Leday. Jamais je n'ai rencontré personne qui fût aussi vraiment jeune. La plus mince aubaine, le moindre rayon de soleil suffisaient pour le mettre en gaieté. Dès son réveil matinal, à l'aube même, il riait, il chantait, il courait çà et là, comme un pinson s'élançant hors du nid, comme un gamin impatient d'espace et de liberté. Il y avait en lui des pétulances, une philosophie, des naïvetés qui faisaient plaisir à voir.

Rien ne l'attristait, rien ne le rebutait, rien ne le refroidissait : ni l'approche de l'hiver, ni l'appréhension du lendemain, ni la bise chargée de pluie, ni l'horizon tout gros de misères. Il semblait avoir en lui-même comme un inépuisable trésor de soleil et de joie, de courage et de jeunesse.

Nargue des trous qui s'agrandissaient à ses vêtements comme au toit de sa cabane! Vive un morceau de pain sec, pourvu qu'il pût l'arroser d'un petit verre d'eau-de-vie de cidre, autrement dit *calvados*. Son appétit n'en était pas moins gaillard, son allure pas moins fringante, son regard pas moins brillant. C'était un vieil homme gris, moitié maritime et moitié champêtre. Et Dieu sait que pour le père Leday la vie avait été rude!

Tout jeune il s'était trouvé orphelin, sans parents, sans patrimoine aucun, sans aucune assistance. Il avait vécu de la mer..., la *mère* à tous, comme il le disait lui-même, la grande nourrice dont le lait salé ne tarit jamais. A dix ans on l'avait enrôlé comme mousse sur un vaisseau du roi. Plus tard, ma-

telot de la république; plus tard encore, marin de la garde, blessé à Trafalgar, prisonnier sur les pontons, il était revenu en 1814, et, cette fois, comme soldat, il avait pris part à la dernière campagne de la grande odyssée impériale. On le vit reparaître enfin à Villerville avec deux doigts de moins à la main droite, une balle dans le mollet gauche, pas un sou vaillant, mais ni moins joyeux, ni moins ingambe. Deux ou trois ans après son retour il s'était marié; sa femme mourut en lui laissant une fille. Pour élever sa fille, il avait travaillé double. Quand elle fut grande, un bon parti se présenta pour elle, un fin pêcheur, patron de barque. La barque périt en mer, l'équipage avec. La jeune veuve ne survécut guère à son chagrin. Le grand-père se retrouva seul. Seul, non pas! il y avait autour de lui trois petits enfants, toute une seconde famille, et bien plus nombreuse que la première. «Bah! se dit-il en essuyant ses larmes, j'ai travaillé pour deux, je travaillerai pour quatre... et, le bon Dieu aidant, tout ira bien». Brave homme, il avait alors soixante et dix ans!

Toujours levé dès quand *patron-minette*, comme on dit en Normandie, sans cesse il était à la besogne. Durant la marée haute, il cultivait un petit lopin de terre, patrimoine de feu son gendre, ou bien il s'employait chez les autres à des travaux agricoles. Sitôt que la mer baissait, on le voyait descendre le chemin creux de la falaise, un long bâton ferré dans la main, une manne sur son dos. Il s'en allait à la *pêque* aux crabes, pour laquelle il déployait une habileté, une activité vraiment merveilleuses..., d'où le surnom mentionné plus haut: Père aux crabes; c'était là sa spécialité. Parfois encore cependant, aux époques les plus propices, il devenait pêcheur de crevettes, d'anguilles, de vignots, que sais-je encore?

Il en est de nos grèves comme du pavé des grandes villes: le flot qui se retire y laisse un peu de tout. A proprement parler, notre bonhomme était un des chiffonniers de la mer.

Il y ramassait sa vie et celle de ses petits enfants, qui commençaient à grandir, égayés par la joyeuse humeur du grand papa Leday. Déjà les deux garçons le secondaient quelque peu. La fille, qui fort heureusement était l'aînée, devenait une charmante petite ménagère. Après la moisson, tous les quatre ils glanaient dans les champs; après la vendange normande, sous les pommiers ou dans les pommiers. Le vieillard n'avait plus besoin de recourir à son grand bâton en guise de gaule, les gamins pouvaient maintenant grimper aux branches. Cela faisait toujours un peu de cidre, un peu de *ber* dans le grand tonneau, un peu de pain d'avance pour l'hiver. L'hiver, c'est là la grande pierre d'achoppement du pauvre monde. Mais, bah! bah! il fallait une bien rude journée pour que le Père aux crabes restât au logis. Encore trouvait-il moyen d'utiliser son temps à la fabrication de petits bateaux que, durant la chaude saison, il vendait aux enfants des baigneurs.

Ce genre de travail prolongeait souvent la veillée. La lampe brûlait sans qu'il en coûtât rien; il y a toujours des marsouins qui viennent échouer sur la plage, et l'ingénieux vieillard savait extraire de leurs flancs graisseux toute sa provision d'huile. De même quant aux fagots qui petillaient dans l'âtre; il va sans dire qu'on n'avait pas manqué d'aller aux bois.

Les années s'écoulèrent ainsi, la petite famille grandissant à merveille. Et le grand-père se frottait les mains en disant: «J'avais bien prévu que le bon Dieu nous viendrait en aide! Qu'il me prête vie et santé durant quelques années encore, et mon devoir sera rempli jusqu'au bout. Courage, mes pauvres petiots!... Courage et bonne espérance!»

Un jour enfin arriva, — jour de triomphe imprévu, jour de grande allégresse! — où le sieur Nicolas Leday reçut du second empire, en sa qualité d'ancien soldat du premier, le brevet d'une pension de cent francs. Ce fut un enthousiasme qui tenait du délire. On fit sauter un lapin, on but une fine bouteille à 70 centimes, du café avec gloria, consolidation, rincette, surrincette... et, vers le soir, le vieux marin de la garde, un marmot dans ses bras, les deux autres accrochés à ses chausses, parcourut le village en criant: Vive l'Empereur!

A partir de cette somptueuse aubaine, le Père aux crabes se crut millionnaire. Mais il n'en travailla que davantage encore; il méditait, l'ambitieux, une dot pour Césarine!

Césarine, c'était l'aînée de ses petits-enfants.

Hélas! trois fois hélas! l'homme propose et Dieu dispose. Il avait épuisé toutes ses faveurs à l'égard du père Leday.

Une grosse maladie, la première depuis soixante-dix-sept ans, cloua le pauvre homme sur son grabat, et cela durant tout l'hiver.

Je laisse à penser si notre vieillard se montra récalcitrant, d'abord aux rigueurs du mal, ensuite à l'ordonnance du médecin.

Ce médecin, le plus dévoué sinon le plus savant de Honfleur, se nommait Jean Cauvain. Ex-aide-major des armées impériales, il n'avait droit qu'au modeste titre d'officier de santé; mais l'expérience d'une longue pratique consciencieuse, l'étude intelligente des affections particulières à son climat natal, beaucoup d'observation et de sagacité, un coup d'œil rapide, une décision prompte, un franc bon vouloir, le mettaient largement à même de suppléer au reste. Bien que déjà vieux, bien qu'assez riche, on le trouvait toujours prêt à monter à cheval, à quelque heure que ce fût, par quelque temps qu'il fît, pour courir au chevet d'un malade, alors surtout que ce malade était pauvre et qu'il le soignait *pro Deo*... libéralité très-fréquente de la part du docteur Jean Cauvain. En revanche, il était bourru, tyrannique jusque dans les moindres détails, et jaloux en diable de *ses* malades. Malheur à qui se serait permis d'y toucher sans son autorisation préalable! Malheur à ceux d'entre eux qui n'obéissaient pas religieusement, militairement, au doigt et à l'œil! Aussi la lutte avait été rude avec le père Leday. Il dut céder enfin: ce diable de docteur était si bon! Mais ce ne fut pas tout. Quand arriva la convalescence, il lui fallut jurer, jurer sur la tête de Césarine et de ses deux petits frères, non-seulement qu'il ne ferait pas œuvre de ses dix doigts jusqu'au retour de la belle saison, mais encore de ne pas même mettre les pieds hors de la maison jusqu'à la fin du mois qui commençait à peine.

Le bonhomme finit par s'y résigner, mais en murmurant tout bas:

— Comment vivront les enfants, mon bon Dieu?

Le médecin haussa brusquement les épaules, enfonça ses deux mains jusqu'au plus profond de ses poches, tira de l'une un porte-monnaie, l'ouvrit sans rien dire, et posa sur la table une pièce de cinq francs. Au milieu de cette pièce de cinq francs, un louis d'or. Puis:

— Voilà un œuf sur le plat, vieille bête! Quand il sera mangé, tu m'en demanderas un autre. Bonsoir!

Et, pour se soustraire à la scène de reconnaissance, il sortit vivement, enfourcha de même son bidet, que l'aîné des garçons tenait par la bride, et, se lançant au grand trot, sous une pluie battante, il disparut.

— Brave cœur! dit le convalescent qui se laissa tomber dans son fauteuil; oh! le brave cœur!

Césarine et ses deux petits frères battaient des mains.

— Grand-père, dit-elle, vous allez pouvoir guérir tout à votre aise... maintenant que nous voilà riches!

Déjà sa petite main s'avançait vers les vingt-cinq francs.

— Minute! fit le bonhomme en s'interposant; minute, mon chéri! prends la pièce blanche... c'est bien assez...; moi, je garde le jaunet.

— Pour quoi donc faire?

Il ne répondit pas, mais, se levant avec effort, il alla quérir

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur la cheminée certaine tirelire dans laquelle il laissa tomber le napoléon.

— Oh ! fit Césarine, mais faudra donc la casser, grand-père... et vous ne voulez pas qu'on la casse?

— On la cassera, sois tranquille... mais tant seulement le jour de ta noce.

Le père Leday était devenu avare... pour amasser la dot de sa petite-fille.

Elle le savait, elle avait tout compris, tout deviné..., le ciel l'ayant pourvue d'une intelligence au-dessus de son âge.

— Oh ! grand-père, il ne s'agit pas de moi, c'est pour vous, pour votre guérison...

— As pas peur... je guérirai tout de même.

— Mais faudra donc en redemander au médecin, lui tout dire...

— Rien de rien. Je me sens tout ragaillardi... me voilà de force à pourvoir à tout.

— Oh ! vous lui avez promis de ne point sortir.

— Il ne le saura pas.

— Mais le bon Dieu le saura ; vous avez juré...

— En faveur du motif, il me pardonnera... C'est pour toi, mignonne.

— Oh ! je ne veux point...

— Chut !

— Non... non, vous ne travaillerez pas, grand-père.

— D'accord. Pas de travail... j'ai mon idée.

— Quelle idée?... dites-la donc un peu pour voir.

— Plus tard.

— Non... tout de suite !

— Tout de suite ! répétèrent les deux petits garçons, chacun s'accoudant sur un des genoux du grand-père.

Césarine était au milieu, le regardant bien en face et d'un air suppliant.

— Mes pauvres petits, répondit-il enfin, — mes pauvres petits, on est Normand ou on ne l'est pas... Je le suis. Tout à l'heure, vous m'avez vu recevoir de l'argent que je n'avais pas gagné... pour la première fois de ma vie. J'aurais cru que c'était bien plus pénible que ça... mais non. Voilà le premier pas qui s'est fait tout seul... et c'est celui, dit-on, qui coûte davantage. Je ne m'adresserai plus au docteur Jean Cauvin... J'aurai recours à d'autres.

— A qui donc ?

— A quelqu'un aussi dont la charité ne donne pas à rougir... à tout le monde... à tout le pays... à l'aumône de la mer.

Ici, l'auteur doit s'arrêter un instant pour expliquer avant tout ce que c'est que l'aumône de la mer.

Ce sera le sujet du chapitre suivant.

II.

L'AUMÔNE DE LA MER.

Béranger a dit :

Le plaisir rend l'âme si bonne.

Il en est de même aussi quant au travail, et quant au danger.

Rien de bon, rien de charitable comme le marin, comme le pêcheur.

A chaque retour de la flottille villervillaise, aussitôt que les vingt-cinq ou trente barques se sont échouées dans le remous du flot qui s'en va, les femmes et les enfants des pêcheurs dégringolent du haut de la falaise, afin d'accourir plus vivement à leur rencontre. Puis un instant plus tard toute cette joyeuse bande remonte vers le village, avec toutes sortes de mannes et de corbillons remplis du produit de la pêche.

A l'entrée du chemin creux, sur l'espèce de parapet gazonné qui s'allonge du côté de la grève, quelques pauvres gens sont venus s'asseoir : vieillards, infirmes, veuves, orphelins, convalescents.

Devant chacun d'eux, sur la margelle caillouteuse du chemin, un panier, une marmite, un plat, quelque chose d'ouvert et de vide qui semble attendre et comme demander qu'on le remplisse.

Ce ne sont ni des mendiants ni des étrangers qui sont là, ce sont des gens du pays, de braves gens auxquels l'âge ou la maladie ne permet plus le travail.

Ils ne demandent rien, ils ne disent rien... ils attendent avec une sorte de dignité calme et souriante... ils sont là, voilà tout.

En passant, sans se faire prier, sans parler non plus, simplement, gravement, comme un impôt convenu, comme une dette acceptée, chaque pêcheur donne une poignée de crevettes ou bien quelques poissons.

C'est la dîme du travailleur à celui qui ne peut pas travailler, c'est la part du bon Dieu, c'est l'aumône de la mer.

Ce jour-là Nicolas Leday était venu prendre sa place au talus du chemin creux.

Sur ses genoux une grande écuelle de faïence, bleuâtre en dedans, brune en dehors.

— Pour certain, lui disait sa voisine de gauche, vous allez avoir une fameuse matelotte, mon vieux père Leday. Tout un chacun vous aime, vous estime... et c'est méritoire vraiment de n'avoir recours à l'aumône de la mer qu'à soixante-dix-sept ans passés, quasiment soixante-dix-huit.

— Eh ! eh ! ripostait-il gaiement, si ce n'était que l'âge, vous ne me verriez pas encore ici. J'aime mieux donner que recevoir.

— Il n'y a pas d'affront, — dit la vieille, — alors surtout qu'on relève d'une aussi dure maladie.

— Bien dure en effet, et surtout bien longue. Ah ! sans le docteur Cauvain...

— Un savant fini ! un fameux médecin que ce docteur Jean !

— Mieux encore que cela, les enfants : un généreux homme, et bon comme le bon Dieu. Non-seulement il m'a sauvé la vie, mais encore il m'a donné...

— Quoi donc? questionna le voisin de droite, qui était un envieux.

— Rien... rien, balbutia le père Leday, qui se sentit devenir tout rouge. Je voulais dire tant seulement que, par excès d'intérêt pour son malade, il m'avait défendu de sortir encore.

— T'aurais peut-être mieux fait d'obéir, dit l'envieux, qui était en même temps un jaloux, redoutant très-fort que cette nouvelle concurrence ne vînt diminuer sa part.

— Bah ! fit la voisine, du moment qu'il n'avait rien promis.

Charles DESLYS.

(*La suite au prochain numéro.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Chacun fait ses préparatifs de départ, et le *Moniteur de la Mode* est consulté en même temps que le *Guide des eaux* et l'*Indicateur des chemins de fer*.

Pourquoi est-il si nécessaire de quitter Paris vers le milieu de juin, alors que les environs de cette admirable capitale de l'élégance sont peuplés de villas parfumées et de promenades admirables?

Pourquoi? Parce que c'est la mode, et que l'univers entier est soumis aux décrets de cette fée capricieuse qui, sans faire des conquêtes à main armée, voit tous les jours agrandir son empire par le fait seul du progrès.

Nous ne discutons pas la chose, nous constatons. Une femme élégante qui n'irait pas, à cette époque, faire un voyage ou une simple apparition aux eaux ou aux bains de mer, serait déchue de son brevet de fashion, à moins qu'un certificat de médecin, bien et dûment constaté, ne vînt à établir une impossibilité physique déclarée d'urgence.

Puisqu'il en est ainsi, et que nous, les premiers ministres de la mode, nous avons perdu tout droit de critique contre notre souveraine, occupons-nous de la servir en esclaves et constatons les succès de ses inspirations fantaisistes en toilettes de pérégrinations.

Notre bagage du jour n'est pas léger : nos renseignements sont pris dans la maison *Gagelin* où l'on a fort à faire pour satisfaire aux exigences de la situation. La toilette, comme une pendule, marque les heures du jour au régulateur de *Gagelin*, 83, rue de Richelieu. Nous indiquons le moment favorable à nos exhibitions. Citons des modèles :

Une toilette de sortie. Robe de gaze Chambéry, à rayures bleu et blanc; bord de jupe en taffetas bleu, terminé par une gance ronde perlée d'acier; corsage montant à taille ronde et manches justes, avec ornements de taffetas gancé pareil à la jupe. Pardessus *Achante*, de taffetas noir, garni de dentelle et passementerie enrichie de perles de jais.

Toilette de visite. Robe de mousseline blanche brodée en palmes. Corsage et manches coupés de guipure antique. Ceinture-corselet de taffetas rose brodé de jais. Casaque *Fioretti*, en gros de Lyon, avec guipure et passementerie.

Autre toilette de visite. Robe de tissu bengaline fond blanc, décorée de biais en taffetas lilas, suivis d'une engrelure de guipure noire. Les bords de chaque apprêt sont retenus par des boutons de nacre tailladée. La ceinture, à gros grains, est fermée par une agrafe de nacre. Pardessus-jaquette, en drap de Lyon, garni de dentelle de Chantilly.

Toilette d'intérieur. Robe de taffetas Pompadour fond maïs, dessin rose et vert. Casaque de faye noire, à basquine pointue, manches justes, jockeys et contours brodés d'acier, et frange à gros grain, soie noire et brindilles d'acier.

Toilette du soir. Robe de tissu sultane, nuance bleu clair, jupe garnie par des quilles de gaze blanche frangées de soie floche et entourées d'un galon tissé de perles blanches. Corsage décolleté carrément, avec galon de perles et frange retombant tout autour; manches courtes à épaulettes assorties.

Autre toilette. Robe de taffetas rose, voilée d'une jupe de tulle blanc, relevée par des étoiles de perles posées sur chaque lé. Corsage de tulle sur rose, et ceinture-corselet à trois pans tombant derrière, avec frange de perles et agrafes assorties.

En costumes de plage, la maison Gagelin a créé des merveilles de goût. Nos dessins sauront les reproduire avec exactitude.

Nous remarquons avec plaisir que le genre costume complet en même étoffe est plus en vogue que l'année dernière. C'est qu'en effet rien n'est plus joli pour la saison d'été. Et puis les toilettes actuelles sont si variées et si capricieuses d'ornements qu'il est indispensable de leur conserver, au moins, une *unité* d'étoffe. On regarde plus la décoration que le tissu. Celui-ci disparaît sous l'harmonieuse série des garnitures.

Il suffit de faire une visite aux magasins de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, pour être bien convaincu qu'il en est des toilettes actuelles comme de la *Biche au bois :* on oublie le fond de la pièce pour lorgner les décors. C'est le goût du jour.

La *Ville de Lyon* a voulu lancer quelques garnitures exceptionnelles avant le départ des femmes du grand monde. C'est une question d'art plutôt qu'une question d'industrie.

Les élégantes en feront leur profit, elles choisiront les ceintures en passementerie perlée à pointes devant et derrière, qui sont si jolies et donnent tant de grâce à la toilette; les rubans fond blanc imprimés de fleurs ou d'hirondelles; les passementeries au point de Venise, tissées comme des guipures enrichies de perles; les garnitures Louis XV en boutons d'acier, copiées sur les habits des marquis du siècle dernier, et les apprêts à cordelières et aiguillettes, dont le luxe est le dernier mot de la haute élégance.

Les femmes plus modestes dans leurs costumes trouvent encore, à la *Ville de Lyon*, le moyen de ne pas rester en arrière. Il leur reste les séries de boutons d'acier, nacre, jais ou passementerie, les gances perlées, les galons de tresse à picots d'acier et les franges de tous genres avec lesquelles on peut, Dieu merci, contenter ses caprices.

Les chapeaux de ville ont conservé la forme fanchon, décrétée aux premiers jours du printemps. Mais la manière de les orner apporte chaque jour son contingent de nouveauté. C'est surtout dans les salons de madame *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, que l'on peut apprécier l'intelligence artistique appliquée aux modes. Les modèles, d'un goût exquis, s'y succèdent sans interruption.

Nous citerons le chapeau forme *empire*, en paille anglaise, orné de roses thé et de ruban bordé de dentelle paille; les capotes à passe de paille de riz à fonds de taffetas et dentelle; les chapeaux de crêpe et tulle perlé, décorés de fleurs délicates et accompagnés de voilettes-écharpes. C'est le style qui distingue les créations de la maison *Alexandrine* et les soutient dans les régions de la fantaisie artistique où il est si difficile de pénétrer.

Les modistes et les couturières s'accordent pour conseiller d'harmoniser les couleurs de la toilette. La robe et le chapeau du même ton forment un ensemble en grande vogue. Il y a harmonie, c'est un fond de tableau, les ornements sont le cadre. Chez madame Alexandrine on assortit souvent les fleurs à la nuance du chapeau, rose sur rose, églantine maïs sur crêpe maïs, rose bleue sur tulle bleu, etc.

Madame *Perrot-Petit*, rue Neuve Saint-Augustin, 20, prépare des fleurs de crêpe identique avec la teinte de l'étoffe, puis elle *enlève* ses fleurs par des points brillants en duvet de cristal ou de petits insectes diamantés posés avec une grâce admirable.

Le temps n'est pas éloigné où nous verrons supprimer les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ornements de perles dans la confection des chapeaux. Déjà beaucoup de femmes ont demandé à n'avoir à leur coiffure que des fleurs, de la dentelle et du ruban. Nous voyons, par les dernières compositions de madame Perrot-Petit, qu'on emploeira beaucoup plus de fleurs cet été que ce printemps, et chacun de s'écrier, comme dans le charmant trio du *Pré aux Clercs* : «Ah ! je suis charmé de cela, il faut toujours en venir là.»

En fait de modes, tout ce qui est diversion doit être accueilli avec plaisir, mais le fantasque n'a qu'un temps. Les fleurs seront toujours le plus aimable des accessoires de la toilette, surtout quand nous aurons des artistes des noms de Perrot-Petit et d'Alexandrine.

Si l'on aime les fleurs, on doit, pour être logique, rechercher leur doux parfum. La bonne parfumerie est arrivée à la perfection dans ses extraits pour le mouchoir. Une des essences en grande vogue est l'oriza lys, dont la maison *L. Legrand*, rue Saint-Honoré, 207, a seule le secret.

Nous avons souvent parlé des produits oriza, qui ont acquis depuis quelque temps une grande célébrité. La maison L. Legrand possède aussi quelques articles qu'il convient de signaler à l'attention ; les voici :

L'eau tonique antipelliculaire à la quinine et la pommade tonique au baume de tannin, dont les recettes ont été données par le docteur Chomel, une de nos grandes autorités scientifiques de regrettable mémoire. Ces produits sont pour la beauté des cheveux, ils préviennent leur chute et les font repousser.

La crème Impératrice, également pour la beauté des cheveux, et spécialement pour les cheveux blonds.

La pâte de noisettes, qui a la propriété bien reconnue de préserver la peau des gerçures. Très-importante pour la beauté des mains.

Et enfin, comme dentifrices, l'élixir et la poudre hygiéniques Legrand, qui tonifient les gencives et blanchissent les dents.

Puisque nous parlons des choses nécessaires à la beauté et à la santé, disons un mot des corsets.

Pendant les chaudes journées de l'été, on est obligé de supprimer le corset de flanelle hygiénique. La maison *Simon*, rue Saint-Honoré, 183, nous a montré les modèles que l'on choisit dans les magasins, en remplacement du corset tissu des Gobelins. Ce sont les corsets-brassières Isabelle, Gabrielle, Victoria, ou la ceinture créole.

Tous ces patrons sont admirablement coupés, la différence entre eux consiste dans quelques détails de forme. Il est aisé de s'en rendre compte en se faisant envoyer la gravure qui les représente. La maison Simon l'expédie à celles de ses clientes éloignées de Paris qui lui en font la demande, et c'est à quoi nous ne saurions trop engager nos lectrices.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

La solennité du derby, à Chantilly, est toujours une des fêtes de l'élégance. Cette année, la fête donnée au château, par M. Duchâtel, avait attiré l'élite de la société aristocratique. Les dames, cela va sans dire, avaient fait assaut de merveilleuses toilettes.

Dans cette journée et dans cette exhibition d'élégances, tout était trop remarquable pour que l'on pût remarquer beaucoup de détails ; pourtant il a bien fallu accorder une attention spéciale au chapeau bleu et blanc d'une très-grande dame. C'était un chapeau en paille de riz, retroussé derrière ; une écharpe de tulle bleu de ciel l'entourait et se terminait derrière par un nœud de tulle de même nuance formant voile. Sur le devant, une aigrette blanche et une touffe de plumes bleues. Le dessous du chapeau était bordé tout alentour d'une ruche de tulle. Rien de plus seyant et de plus vaporeux que ce petit chapeau ou plutôt que cette coiffure.

La manie du sport est tellement répandue à Chantilly, qu'on m'a cité un épicier de l'endroit qui possède une écurie d'entraînement, et un boucher qui, non content de saigner les moutons, d'écorcher les veaux et d'assommer les bœufs, fait encore courir les chevaux. Être boucher et gentleman-rider, voilà certes une singulière anomalie ! — A propos, n'oublions pas de prendre acte. Isabelle, la bouquetière du Jockey-Club, qui porte toute l'année les couleurs du gagnant du derby, va évidemment adopter les nuances portées par le jockey du grand vainqueur *Gontran*. Quel triomphe !

Je vais maintenant vous décrire le genre de toilettes que j'ai spécialement remarquées sur le turf ; mais je dois d'abord constater qu'il existe une grande démarcation entre le demi-monde et les femmes comme il faut. Toutes ces demoiselles ont adopté une tenue spéciale pour les courses ; on pourrait la qualifier de *genre enfantin*. Ainsi, elles portent de préférence de l'alpaga, ou blanc, ou gris perle, ou paille ; robe et paletots pareils, avec des ornements de couleur tranchante. La jupe, très-courte, est relevée par des pattes sur plusieurs jupons tuyautés, de même étoffe que la robe et très-courts, dépassant de fort peu le genou et laissant voir complétement des bottes hongroises montant jusqu'à mi-jambe, avec talons Louis XV très-élevés. De ces bottes sort un bas de soie couleur de chair, qui fait tellement illusion, qu'on n'est pas bien certain qu'elles en aient toutes. Pour compléter cet ensemble piquant, elles passent sur leurs cheveux, qui doivent être rouges, crêpés et hérissés comme un petit chien havanais, un coquet chapeau de campagne, de la forme la plus provoquante. Ces toilettes écourtées, laissant voir complétement les jambes, rajeunissent énormément les intéressantes personnes qui les portent. Aussi, toutes ces femmes, de loin, bien entendu, avaient-elles l'air de petites filles de douze à quinze ans.

Maintenant que je vous ai cité le mauvais ton, je vais vous dire ce qui peut se porter, sans offense au bon goût. Pas une femme comme il faut n'avait sa robe relevée. Toutes avaient les jupes longues et bouffantes, mais sans trop d'exagération, juste ce qu'il faut pour donner de l'élégance à la tournure. Les toilettes étaient de soie claire, quelques-unes bleues ou mauves, mais le blanc dominait. J'ai vu une robe de mousseline de l'Inde, sur transparent de soie paille, qui produisait un charmant effet, et une autre robe de mousseline unie, très-ample, très-longue, garnie d'entre-deux de dentelles noires ; une grande rotonde pareille, avec volants de dentelle, l'accompagnait.

Ces dames, de crainte du froid, avaient apporté des burnous. Il y en avait de fort élégants : un, entre autres, en cachemire de l'Inde blanc, entouré de bandes également en cachemire, mais brodées et fond rouge. Ces bandes dessinaient des arabesques et faisaient de ce vêtement une véritable merveille.

Une grande dame russe a fait une singulière gageure. Après avoir gagné une discrétion à quatre de ses chevaliers servants,

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Planche N° 17.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Costume des bords de mer. Exécuté par madame V. Robert et fils, rue Richelieu, 85.

elle leur a demandé de lui composer une toilette complète pour le jour du derby de Chantilly, depuis les bottines jusqu'au chapeau. La robe valait 2000 francs et n'était formée que de larges entre-deux de valenciennes sur transparent bleu; le manteau, de 5000 francs, tout en dentelle noire du crû. Les bas et les jarretières avaient coûté 3000 francs; les fermoirs, en or mat, étaient ornés de pierres fines et de brillants. — Inutile de vous dire que les jupons et les bottines étaient à l'avenant. Voilà, certes, une discrétion que l'on pourrait bien appeler une indiscrétion.

Depuis la fin de mars, la mode, pour certaines femmes, est d'être en bleu de la tête aux pieds. Il est impossible, dit un chroniqueur fantaisiste, de faire dix pas dans la rue sans rencontrer une femme bleue. Un azur tendre, d'une transparence presque céleste, enveloppe ainsi toutes celles qui vont au bois. Le chapeau est bleu, la robe bleue, les brodequins du bleu le plus pur, et les gants bleus sont une nouveauté de la saison. Les femmes qui ont les yeux noirs ou verts sont dans une profonde désolation.

D'où vient cet amour de l'indigo? Pour les blondes, passe encore. Le bleu se marie à ravir avec l'or d'une belle chevelure, comme le bleuet se détache heureusement du milieu des épis d'août. Mais les châtaines et les brunes veulent suivre cette mode quand même, ce qui finit par devenir une dissonance qui heurte trop les yeux. Ce qu'il y a de certain, c'est que les femmes bleues ont été deux fois fortement à la mode dans notre Paris: sous Louis XV d'abord, à l'avénement de madame Du Barry; puis sous le premier empire, au moment où Hortense de Beauharnais a été couronnée reine de Hollande. Le bleu actuel sera, dit-on, l'affaire de trois mois à peine.

Si les modes sont, pour nous, femmes, chose importante, il ne faut pas que les hommes se croient affranchis de toute règle de tenue. Ainsi, j'ai remarqué qu'aux courses le monde élégant masculin portait le pantalon gris, le gilet blanc boutonné haut, la cravate de fantaisie, et la redingote bleu foncé. Pour les toilettes du soir, le gilet des hommes a subi une étonnante transformation: il ne reste plus qu'un petit morceau d'étoffe perdu sous les profondeurs de l'habit et retenu sur l'épigastre par un ou deux boutons au plus. Tel qu'il est, ce gilet démesurément échancré me paraît être le résultat d'une combinaison machiavélique; il a été évidemment inventé par un chemisier qui aura séduit un tailleur. Quand on a si peu de gilet, il faut avoir une chemise d'une finesse aérienne, une chemise brodée, enjolivée, festonnée. Aussi les boutons de chemise en diamant, qui avaient été abandonnés aux marchands de lorgnettes, ont-ils reparu.

Je leur préfère de beaucoup les petites perles fines que le suprême dandysme semble avoir adoptées en guise de boutons.

Quant aux bijoux fantaisistes, s'ils ne sont pas jolis, en revanche ils sont très-amusants. Ce sont des têtes de chien, de chat ou de cheval, émaillées sur fond bleu, vert ou noir, dont on fait des boucles d'oreilles, des broches ou des épingles à cravate.

La coiffure des femmes ouvre également un vaste champ à la méditation; pas de règle générale, mais tous les styles. Le caprice, la fantaisie, ont seuls présidé à l'édification de ces brillants édifices, j'allais dire de ces monuments. Jamais époque ne fut plus riche en ce qui concerne la chevelure. Pour être coiffée à la mode, il faut posséder une grosse coque, une énorme natte posée en diadème sur le front et surmontant toute une rangée de frisons. Jamais plus beaux spécimens n'ont été promenés dans les salons, projetant comme des rayons leurs reflets blonds, rouges ou noirs, sous l'incendie des lustres. Ici d'énormes chignons qui, déroulés, couleraient comme un fleuve; là des milliers de boucles s'étageant sur le front et se tordant comme les serpents de Méduse. Coup d'œil splendide.

On assure que, le lendemain d'un bal, les domestiques trouvent un nombre considérable de ces belles boucles de cheveux éparpillées sur le parquet.

A propos de chevelure, voici une petite aventure tout récemment arrivée. Quoiqu'il soit de mode d'avoir une bonne santé et d'être consciencieusement constitué, il est encore des femmes qui cultivent l'évanouissement avec une certaine persévérance. Dernièrement, c'est-à-dire cet hiver, dans un salon où je me trouvais, on annonça madame Z... C'est une dame remarquablement prétentieuse et fort sujette aux vapeurs; une fleur, un récit touchant, la moindre des choses enfin la fait s'évanouir, et rien de gênant pour une maîtresse de maison comme une de ses invitées qui se trouve mal. Un spirituel causeur vint à raconter une histoire de spiritisme assez effrayante, il est vrai; tout d'un coup madame de Z... pousse un cri et tombe à la renverse sur son fauteuil. Bouleversement général dans le salon; deux vigoureux cavaliers la portent sur le lit de la maîtresse de la maison, après avoir bousculé plusieurs meubles et renversé une lampe posée sur une élégante console. On entoure la malade, on lui fait respirer des sels, on coupe tous ses lacets, car dans ces cas de force majeure on met un peu de côté les convenances, on lui jette de l'eau sur le front; rien n'y fait, l'infortunée ne soulève même pas une paupière. Madame D..., contrariée de voir ainsi sa soirée troublée par ce contre-temps, dit malicieusement: « Je vois ce qui la gêne encore, ce sont ses cheveux qui sont trop serrés, il faut vite les lui dénouer. »

Cette parole magique eut plus de succès que les sels anglais; aussitôt madame T... ouvrit langoureusement les yeux et, portant une main à sa tête, elle dit: « Où suis-je? — Chez une amie, ma toute belle; mais vous souffrez, votre voiture vous attend et vous aurez raison de rentrer bien vite. »

Morale de l'histoire: quand on a des évanouissements fictifs, il faut au moins avoir de véritables cheveux. Ce qui serait difficile par le temps qui court.

Louise de Taillac.

L'exposition de peinture, comme cela a lieu tous les ans, a été close, puis rouverte après quelques jours employés à une classification nouvelle des œuvres exposées. Ce temps d'arrêt a forcément interrompu nos excursions à travers le Salon, et nous nous voyons obligé de renvoyer au numéro prochain notre troisième et dernier article. En attendant, l'occasion nous paraît bonne pour déclarer que l'interruption annuelle que nous venons de signaler nous semble regrettable. Ne pourrait-on adopter du premier coup, en ouvrant le Salon moins précipitamment, une classification définitive? Rien n'est malheureux comme ces modifications, venant rendre inutiles les pénibles recherches auxquelles on a dû tout d'abord se livrer pour trouver des toiles dont le livret indique le numéro, mais non la place. Appeler l'attention de qui de droit sur ce point n'est nullement superflu: le public, qui paye son entrée et achète le livret, verrait avec joie qu'on fît quelque chose pour lui rendre le plaisir un peu moins fatiguant, ou la peine un peu plus douce.

Ch. d'Helvey.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92

Bonnets et Lingerie de la Balayeuse. Pl. Vendôme, 4 - Chapeau d'Alexandrine rue d'Antin, 14.

Costumes d'Enfant Spécialité de la Mme A St Augustin, 46 Pl. St Augustin, 45

Entered at Stationer's Hall. LONDON. S.O. Beeton, Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID. El Correo de la Moda. Pl. J. de la Pena

PÊLE-MÊLE

Les lundis de Sa Majesté l'Impératrice-Régente sont les fêtes officielles de la saison. Le troisième, celui du 5 juin, a été tout à la fois des plus brillants et des plus charmants. Il a commencé un peu plus tard et fini, par compensation, un peu plus tard aussi qu'à l'ordinaire.

Sa Majesté l'Impératrice-Régente, en robe de tarlatane blanche, avec perles et diamants, toilette aussi élégante que simple et séyante, était plus belle, dit-on, et plus affable que jamais. Un cordon de vigne-vierge serpentant tout autour du corsage et descendant jusqu'au bas de la jupe était l'originalité et le cachet printanier de cette toilette.

Le cercle formé autour de la Régente a été plus nombreux et plus long que de coutume. Sa Majesté ne s'est point retirée, comme d'habitude, dans ses salons réservés, et est restée tout le temps au milieu du cercle, parlant aux uns, souriant aux autres.

Le cotillon a duré jusqu'à deux heures. Il avait commencé à minuit. Le marquis de Caux et S. A. la princesse Anna Murat le conduisaient.

***

M. Nestor Roqueplan, au lieu d'un feuilleton dramatique, les théâtres ayant chômé durant quelques jours, a fait, dans le *Constitutionnel*, un article tout consacré à la vie parisienne qu'il entend mieux que personne, et spécialement à la tenue des voitures, à la façon de les conduire et de s'y conduire. Il est impossible de savoir mieux que M. Roqueplan le fond et la forme de ces graves questions d'élégance. Aussi empruntons-nous les lignes suivantes à son feuilleton, qui mériterait d'être cité presque tout entier :

« Les femmes doivent occuper la droite dans le fond d'une voiture. C'est aussi cette place qu'il faut offrir à toute personne qu'on veut conduire avec soi. Le propriétaire de la voiture doit se placer invariablement sur le devant et donner le fond.

» Un jour, M. de Morny, encore très-jeune, fut prié par M. S... de monter dans sa voiture. Celui-ci et une autre personne ne se gênèrent pas pour occuper le fond. « Mon cher S..., dit à ce mal-appris M. de Morny, dans quelle voiture sommes-nous donc? Je croyais que celle-ci était à vous? »

» Le choix des voitures, leur arrangement, leur physionomie, la manière de s'en servir, la manière de conduire et de s'y conduire, fournissent, on le voit, bien des observations qui seraient bonnes à répandre, si l'on avait l'honneur d'écrire dans un journal de modes ; et, si l'on voulait approfondir ce sujet, quel intéressant manuel à publier et à déposer chez MM. les tailleurs, chez MM. les carrossiers et MM. les maquignons! Quelle précieuse lecture pour les Sioux, les Patagons et les mauricauds qui viennent faire à Paris une saison de chic! »

***

Nanterre reste fidèle à la charmante tradition qui veut que, chaque année, le dimanche de la Pentecôte, on couronne une rosière. Cette solennité a eu lieu il y a quelques jours avec tout l'éclat accoutumé. Le chapelet de roses a été décerné à une jeune fille de dix-neuf ans, mademoiselle Adélaïde Landois, qui est l'un des cinq enfants d'un cultivateur de la commune. Inutile de dire que cette poétique fête avait attiré à Nanterre une foule considérable de Parisiens, le soleil s'étant gracieusement mis de la partie.

***

Il s'est fait depuis peu de temps, et presque à la sourdine, une petite révolution dans les salons et les cercles. Les cartes dont on se sert pour jouer ont changé de physionomie. Un artiste bien avisé a eu l'idée de remonter à l'origine même du jeu de cartes et de reproduire les types du peintre Gringonneur, lequel composa d'après les peintres italiens les cartes destinées à distraire le roi Charles VI dans sa démence et sa mélancolie.

Lahire, la reine Judith, le roi David, ont, comme on sait, une double origine grecque et italienne. C'est à Venise que les Grecs réfugiés de Constantinople après la conquête de Mahomet II ont d'abord fait connaître les cartes à jouer. Le premier document écrit qui fasse mention de ces cartes comme existant chez nous est un article d'un compte de l'argentier du roi Charles VI et dans lequel on lit : « Donné à Jacquemin Gringonneur, peintre, pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, ornées de plusieurs devises, portées devant le seigneur roi pour son esbattement, 36 sols parisis. » L'Europe tout entière accepta ces symboles curieux et populaires, mais avec le temps les types primitifs disparurent et firent place à ces barbares images que nous avons encore sous les yeux et qui sont bonnes tout au plus pour des Iroquois. Pourquoi, ainsi que le demande M. Edmond Texier, du *Siècle*, ne pas revenir aux cartes historiques de Gringonneur?

La chose est faite, et cette reproduction originale, toute étincelante d'or et de carmin, brille, plaît, et n'est pas indigne de l'attention des artistes. C'est un bijou, ce nouveau jeu de cartes qui est le jeu de cartes ancien. Il a l'intérêt archaïque et l'élégance exquise, et il nous débarrasse enfin de ces choses enluminées si laides, si difformes, et qui depuis si longtemps se prélassent sur le tapis vert. Rachetons au moins le luxe un peu exagéré de nos mœurs par l'élégance et la grâce des arts.

***

La biche se meurt! La biche est morte!

Tel est le cri que jette aux échos la *Gazette des étrangers*. Il s'agit de la jolie petite bête qui jouait le plus gracieusement du monde son rôle dans la féerie de *la Biche au bois*, à la Porte-Saint-Martin!...

Elle est tombée malade, cette charmante artiste: on l'a soignée, on l'a saignée jusqu'à deux fois dans un jour, et, malgré les soins du vétérinaire, elle a, paraît-il, rendu l'âme.

C'est bien dommage! — une si jolie actrice! pas bavarde, pas coquette, pas méchante langue, ne disant jamais de mal de ses camarades! une perle enfin! — On aura bien de la peine à la remplacer!

***

A propos d'animaux, voici une historiette que raconte le *Nain Jaune* et qui vaut la peine d'être reproduite :

Dans plusieurs villages des Pyrénées, des montagnards dressent de petits ours à ces charmants exercices qui font les délices de nos foires de village. Le préfet de Perpignan faisait une tournée départementale et traversait le village de ***, en compagnie de l'officier de gendarmerie. Celui-ci signala à la bienveillance du magistrat une pauvre femme dont le mari, montreur d'ours, avait été mis à mort et à demi dévoré par son élève, dans un de ces instants où le naturel l'emporte sur tous les soins de l'éducation.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Je n'ai plus rien au monde, disait la pauvre femme, pas un abri, ni pour moi ni pour la bête.

— Comment! la bête? dit le préfet; la même qui... a mangé votre mari?

— Hélas! monsieur, répondit la vieille, c'est tout ce qui me reste du pauvre homme!

***

En fait d'historiettes, on peut emprunter à M. Dupin. C'est à lui-même qu'est due la connaissance de celle qu'on va lire. C'était au temps où il était petit clerc d'avoué. La cuisinière de son patron le prit en amitié et lui dit un jour :

— Vous seriez bien gentil, si vous vouliez tenir mon cahier de dépenses.

M. Dupin, qui avait en lui l'étoffe d'un économe autant que celle d'un orateur, accepte, et comme il aime à exercer les fonctions dont il est revêtu, il se mit tout aussitôt à la besogne.

La cuisinière, le voyant avec un crayon et un cahier, commença, pour lui dicter, par faire un petit tour dans sa mémoire.

— Un poulet de 6 francs, marmota-t-elle entre ses dents, mettez 8 francs.

Et elle continua la nomenclature et l'exercice sur ce ton-là.

Le jeune Dupin écrivit consciencieusement tout ce qu'on lui dictait, sans se permettre de changer un mot, de corriger un chiffre; et comme la cuisinière ne savait pas plus lire qu'elle ne savait écrire, elle porta à *la bourgeoise* une note ainsi conçue :

« Un poulet de 6 francs, mettez 8 francs;

» Un filet de bœuf de 5 francs, mettez 6 francs 50 cent., etc. »

La liste était longue. On comprend que la femme de l'avoué s'empressa de mettre le cordon bleu à la porte.

***

On est rarement satisfait de sa position dans notre monde actuel, et le nombre est grand de ceux qui passent leur temps à se plaindre, à gémir sur leur sort. Combien d'entre eux, comme le préfet dont parle M. Étienne Arago, dans l'*Avenir national*, ne doivent leur malheur qu'à eux-mêmes! Écoutez plutôt :

Le malin Picard, le spirituel Andrieux et le bon Colin d'Harleville, ces trois amis comme il n'y en a plus guère de nos jours dans la république des lettres, furent visités un beau matin par un de leurs anciens camarades qui s'était lancé dans la carrière des emplois publics et qui y avait fait son chemin : il était préfet.

Dès que nos trois auteurs dramatiques et le fonctionnaire se furent embrassés, ils s'interrogèrent mutuellement sur leur position. Picard, Colin et Andrieux ayant parlé de leurs travaux incessants, de leurs espérances souvent déçues, enfin de leur profession difficile, mais chère : — « Ah! mes bons amis! » s'exclama le préfet, « que vous êtes heureux, vous autres! les arts, les muses... et puis le repos, la liberté; tandis que moi, les soucis, les chagrins... et la chaîne, toujours la chaîne au cou... voilà ma rude carrière! »

A peine l'homme en place les eut-il quittés, que Colin, le naïf Colin, se recueille un moment, puis il dit à Picard et à Andrieux : — « Ah çà! mais j'avais cru jusqu'ici qu'on pouvait donner sa démission de préfet! »

Robert Hyenne.

THÉATRES

Une première représentation au mois de juin est chose assez fâcheuse, en ce qui concerne les auteurs d'une œuvre dramatique, pour que nous n'hésitions pas à constater tout de suite le succès à la fois sincère et honnête que vient d'obtenir, au théâtre de la Gaîté, un drame en cinq actes, intitulé : *Le Clos-Pommier*. Des auteurs de ce drame, l'un est un de nos collaborateurs les plus aimables et les plus aimés, Charles Deslys, de qui nous publions en ce moment même une touchante et simple histoire; l'autre, M. Amédée Achard, est un écrivain dont le talent distingué n'a plus besoin d'éloges : nos lectrices en jugeront bientôt, grâce à une charmante nouvelle, intitulée : *Frédérique*, que nous nous proposons de placer sous leurs yeux.

Le *Clos-Pommier* a inauguré d'une manière éclatante l'entrée en fonctions de M. Louis Dumaine, devenu directeur de la Gaîté au lieu et place de M. Harmant. Le drame villageois de MM. Achard et Deslys, idylle normande tirée d'un roman qui a marqué sa place au premier rang dans les œuvres d'Amédée Achard, est d'un heureux présage pour l'avenir du théâtre de la Gaîté. Nul doute que, grâce à l'intelligence artistique, à l'entente de la scène, à l'expérience consommée de M. Dumaine, le public n'ait qu'à se féliciter de la rupture qui a mis fin à l'existence de la trop fameuse compagnie nantaise.

Nous ne saurions indiquer ici, en quelques mots, le sujet du drame qui nous occupe; nous laissons à nos lectrices le soin de se prononcer en connaissance de cause. Certaines œuvres perdent tous leurs avantages à être froidement analysées : le *Clos-Pommier* est du nombre. Mieux vaut assister à cette paysannerie, étude psychologique très-forte, chaussée de sabots, parfumée de la senteur des foins nouveaux, encadrée dans un paysage qui se mêle en quelque sorte à l'action et en complète le caractère. Avec une interprétation remarquable, et nous ne devons sous ce rapport que des éloges aux artistes de la Gaîté, le sort du *Clos-Pommier* était marqué d'avance et devait forcément, comme cela a eu lieu, se traduire par une victoire. Félicitons-en à la fois les auteurs, les acteurs et la nouvelle direction.

Un mot encore pour constater un autre succès qui, bien que moins en évidence, n'en a pas moins une importance considérable. Il s'agit encore d'un drame en cinq actes : le *Fils de l'ouvrier*, de M. Charles Mosont, tout récemment représenté au théâtre de Belleville. Retenons bien le nom du jeune écrivain à qui est due cette pièce, pleine de jeunesse et de verdeur, hardie et bien intentionnée : ce nom brillera certainement avant peu d'un éclat inattendu, si les grandes scènes parisiennes veulent bien, comme on doit l'espérer, lui être hospitalières. Il va sans dire que nous le lui souhaitons de tout cœur.

Mentionnons simplement la rentrée au Vaudeville de mademoiselle Léonide Leblanc, dans une pièce intitulée : *les Petites comédies de l'amour*, inspirée (c'est là le fait original), par le roman qu'elle vient de publier, sous le même titre, à la Librairie centrale.

R. H.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

LA MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de la Mon. Ve Robert et Fils r. de Richelieu, 85. Modes de Mmes Morison et de Ricqlès, r. de la Michodière, 6.
Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin, 20. Sous jupe E. Creusy, Baudelier et Roche Srs rue Montmartre, 133.
Foulards du Comptoir des Indes, Boult. de Sébastopol, 133.

Parfums de Legrand fourr. des Cours de France d'Allemagne et d'Italie rue St Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall LONDON, S.O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Peña

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA FILLE DU REBOUTEUR

(SUITE.)

— Si fait ! ne put se défendre d'avouer le bonhomme aux crabes. Oh ! si fait, j'avais même juré...

— Et tu manques à ton serment ! se récria le jaloux. Prends garde, père Leday... m'est avis que ça pourrait te porter malheur.

— Allons donc ! j'en serai quitte pour un petit pèlerinage à Notre-Dame de Grâce, et...

— Ah ! dit quelqu'un, voici qu'on débarque.

Tous les yeux se portèrent aussitôt vers la grève.

Les canots accostaient facilement, car la mer était très-douce. Les pêcheurs s'avancèrent, jambes nues, dans le flot presque muet. Les femmes et les enfants s'élançaient à leur rencontre avec de grands cris joyeux. Il y eut force embrassades, une mêlée vraiment touchante. Puis les deux bandes, cordialement réunies, se mirent en route vers le village. Sous leurs pieds, un beau sable jaune comme de l'or ; derrière eux, une mer calme et verte, d'où s'élevait un harmonieux murmure; sur leurs têtes, un ciel azuré, dans lequel planaient çà et là quelques petits nuages, blancs comme la neige vers l'est, mais déjà, vers l'ouest, rosés par les feux du soleil couchant. Une délicieuse soirée d'avril.

Sur le talus du chemin creux, chacun des compétiteurs à l'aumône de la mer venait de donner un dernier coup de main, celui-ci à son corbillon, celui-là à sa sébile. Puis il s'était fait un grand silence.

Au milieu de ce silence, on entendit tout à coup le galop d'un cheval.

— Qu'est-ce que cela ? fit le bonhomme aux crabes en dressant une oreille inquiète.

— Eh ! répondit quelqu'un, c'est le docteur Cauvain qui nous arrive par la grève... il entre dans le chemin... le voici.

Déjà le père Leday était debout ; déjà, tremblant d'être pris en flagrant délit, il s'élançait à toutes jambes vers la maisonnette.

— Vite ! criait le jaloux, enchanté de l'aventure... alerte ! alerte, mon vieux... qu'il ne te voie pas... sauve-toi vite !

Le père Leday ne demandait pas mieux. En dépit de son âge, en dépit de sa faiblesse, il courait. Mieux encore, afin de couper au plus court, il tenta d'escalader l'escarpement de la falaise.

Par malheur, une touffe d'herbes céda sous ses pieds impatients. Il tomba de quinze pieds de hauteur ; il roula, tout meurtri parmi les pierres du chemin.

Mais comme on venait d'accourir à son aide, comme le cheval n'était plus qu'à deux pas, il eut le suprême élan du désespoir, il voulut se relever.

Avec un cri de douleur, dont tressaillit chacun de ceux qui l'entendirent, il retomba.

Le terrible docteur s'était arrêté, venait de sauter à terre. Il écarta brusquement ceux qui lui masquaient le blessé, il se pencha vers lui.

— Toi !... c'est toi !... dehors !... malgré ma défense... aussi patatras !... c'est bien fait... très-bien fait... j'en suis content... vieille bête !

Puis, tout à coup, sur un tout autre ton :

— Ah ! le pauvre vieux... il a la jambe cassée !

III.

PRÉJUGÉ DE PAYSAN.

Une heure plus tard, l'intérieur de la maisonnette présentait un navrant spectacle.

Sur le seuil de la porte, toute grande ouverte, les derniers rayons du soleil couchant éclairaient les figures curieuses de quelques villageois immobiles, allongeant le cou pour mieux voir, les yeux écarquillés, la bouche béante.

A l'intérieur, tout était déjà sombre, sauf un seul point lumineux : la lueur rougeâtre d'une mince chandelle, tenue par la petite Césarine, pâle comme une morte et le visage tout ruisselant de larmes, au-dessus du grabat sur lequel était étendu le vieillard. D'un regard rempli d'angoisses, il suivait les mouvements du docteur, penché vers sa pauvre vieille jambe, mise à nu, dont il examinait la fracture. Quelques instants encore, et l'arrêt de la science allait être prononcé.

La lumière, qui tremblait aux mains de l'enfant, faisait principalement ressortir, au milieu d'une sorte de clair-obscur, le crâne chauve et luisant du médecin... le visage effaré du patient, sur lequel passaient de temps en temps des crispations douloureuses... les formes indécises de quelques amis, diversement groupés autour du grabat... un vieux crucifix de cuivre accroché à la muraille, et, plus loin, parmi la vaisselle et la dinanderie, quelques fauves reflets qui semblaient autant d'yeux allumés dans les ténèbres.

Un émule de Rembrandt eût aimé ce tableau.

Le silence était profond. Parfois un sanglot s'élevait de la ruelle, où les deux petits garçons se tenaient agenouillés. Leur sœur leur avait dit de prier, ils priaient.

— Allons ! allons ! dit enfin le docteur... ça ne sera rien... Nous raccommoderons ça demain matin.

— C'est donc cassé, bien cassé ?

— Non, mal. La fracture est compliquée. D'ailleurs, à cet âge-là... Tiens ! père Leday, si tu m'en crois, décidément nous te ferons transporter à l'hôpital.

— A l'hôpital !... il faudra donc me la couper, ma jambe ?

— Je ne dis pas ça. Mais enfin... tu connais l'hôpital de Honfleur... on y est très-bien soigné, et gratis. Ne t'inquiète pas des enfants ; j'y pourvoirai. Veux-tu ?»

Le vieillard ne répondit que par un gémissement, et ferma les yeux. A travers ses paupières tannées et ridées deux grosses larmes brillèrent. Les deux petits garçons jetèrent un cri d'effroi. Césarine se prit à trembler au point qu'elle faillit laisser tomber le flambeau.

Une autre main le saisit. La jeune fille se laissa glisser à côté de ses deux petits frères, et, les réunissant tous deux dans un même embrassement, elle se prit à sangloter à son tour avec ce cri de désespoir :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

Dans toute l'assistance, il y avait eu un douloureux murmure.

Le médecin, non moins ému peut-être que les autres, serrait énergiquement la main du vieillard. Il reprit :

— Est-ce convenu ? Voyons... j'enverrai demain les hommes et la civière aussitôt après le service du matin. Ils arriveront vers midi... hein ?

— Oui ! répondit enfin le père Leday, qui désormais ne parla plus. Mais il semblait réfléchir et, pour quiconque le connais-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sait bien, prendre en lui-même comme une mystérieuse résolution.

Le docteur Jean Cauvain s'empressa de poser un premier appareil sur la blessure. Puis, après quelques derniers mots encourageants, quelques dernières promesses généreuses, il se retira.

A peine avait-il disparu qu'aussitôt, du dedans comme du dehors, hommes et femmes, tous les paysans firent un pas vers le grabat, et, sur une même inflexion, comme pour dire la même chose, ouvrirent tous en même temps la bouche.

— Père Leday...

Il les interrompit par un geste énergique, qui bien clairement signifiait :

— Inutile ! nous nous comprenons... c'est aussi mon idée.

Puis, se retournant vers la ruelle :

— Césarine ?

La jeune fille se releva toute droite contre le mur.

— Césarine, va me chercher le rebouteur.

IV.

JACQUES LE REBOUTEUR.

C'est en vain que la loi proscrit l'empirisme, longtemps encore, dans nos campagnes, on y croira, on le préférera même à la science.

Je ne veux pas défendre ici les remèdes de bonne femme ; mais que de maladies plus ou moins imaginaires ! En fait de médecine, bien souvent il n'y a que la foi qui sauve.

En fait de chirurgie, c'est autre chose. On ne saurait méconnaître les services rendus par certains empiriques qui, pour les foulures et les entorses, voire même pour remettre les bras et jambes, ont, sinon des secrets, du moins une incontestable habileté.

Ce sont les derniers sorciers ; ils font encore des miracles. On ne les fouette plus, on ne les brûle plus comme au moyen âge. Mais on les condamne encore à l'amende, à la prison... pour exercice illégal de la médecine.

Rien de plus juste. Cependant le véritable savant recherche la science partout, ne dédaigne aucun moyen de l'acquérir. Au lieu de dénoncer les rebouteurs, au lieu de les poursuivre à outrance, messieurs les médecins — je parle surtout ici des médecins de campagne — agiraient peut-être d'une façon plus sage en les faisant venir, en les interrogeant, en les voyant opérer, en cherchant à s'approprier les très-simples mystères de leur pauvre petit savoir.

J'en connais qui ne se sont pas cru déshonorés en agissant ainsi, et qui s'en trouvent fort bien, par ma foi. Assez spirituels pour ne pas combattre un mot, ils ont mis ce mot dans leur dictionnaire ; ils font du reboutage scientifique, ils sont passés maîtres en cet art.

Un art, oui. Un art qui remonte très-haut, et qui, dans certaines familles, s'est perpétué comme un honorable héritage.

J'en citerai comme exemple la famille Ysabeau, de Saint-Gatien sous Bois, département du Calvados, arrondissement de Pont-l'Évêque, canton de Honfleur.

Depuis deux ou trois siècles au moins les Ysabeau étaient établis à Saint-Gatien, et renommés dans tout le pays, à plus de dix lieues à la ronde, comme des rebouteurs par excellence, comme des guérisseurs sans pareils.

Ils possédaient, prétendait-on, des secrets merveilleux, des paroles magiques, une manipulation phénoménale : dépôt sacré, que le père transmettait religieusement à son fils aîné, de façon qu'il n'y eût jamais plus de deux Ysabeau à la fois qui connussent le grand secret.

Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis je ne sais combien de générations successives — cela se perdait dans la nuit des temps — les Ysabeau, de père en fils, avaient remis tous les membres fracturés, guéri toutes les foulures et entorses des villages et des bourgs avoisinant la forêt de Saint-Gatien. Parfois même on était venu de beaucoup plus loin les trouver. Jadis de fort grands seigneurs n'avaient pas dédaigné de recourir à leurs services. En 1590, lors du siége de Honfleur par Henri IV, le Béarnais s'étant foulé le pied, ce fut un Ysabeau qui eut l'honneur de le guérir entre le lever et le coucher du soleil. Il en est parlé à la page 217 des mémoires d'Ambroise Paré. Cette page, ainsi que diverses attestations seigneuriales, les Ysabeau la conservait pieusement dans leurs archives, et la montraient à quiconque avec un légitime orgueil. C'étaient là leurs titres de noblesse.

Mais ce qui leur avait mérité bien davantage encore l'estime publique, c'était leur désintéressement traditionnel. De tout temps ils avaient soigné les pauvres pour l'amour de Dieu ; quant aux autres, ils n'en exigeaient qu'un salaire modeste. Néanmoins, vu sa clientèle nombreuse et ses mœurs simples, cette famille s'était enrichie. Une belle ferme sur le plateau, quelques herbages disséminés çà et là dans les vallons, deux ou trois hectares de bois, tel était le patrimoine des Ysabeau.

Ce patrimoine, ils le faisaient valoir eux-mêmes, tout en exerçant leur industrie chirurgicale. Ils étaient tout à la fois rebouteurs et cultivateurs. Jusqu'à l'avant-dernière génération inclusivement, jamais personne ne les avait tourmentés relativement à la première de ces deux professions ; bien loin de là. Même après la promulgation du code civil, ils avaient continué de se croire parfaitement le droit de guérir sans brevet, de se dévouer sans diplôme. Il était réservé au dernier des Ysabeau d'apprendre à ses dépens le contraire, et cela par le fait de notre docteur Cauvain.

Nous l'avons dit plus haut, le docteur Jean Cauvain n'était pas un aigle ; de plus, extrêmement jaloux. A son arrivée dans le pays, il y avait quelque vingt ans de cela, l'officier de santé, tout fier de son titre, s'était rencontré sur le même terrain, au chevet du même blessé, avec Jacques le rebouteur, le dernier des Ysabeau. Tous deux, ils avaient alors une quarantaine d'années ; ils étaient également riches et considérés. En outre, Normands tous les deux, c'est-à-dire à cheval sur leur droit, jaloux de le faire prévaloir, entêtés à le maintenir.

Le médecin voulut que le rebouteur lui cédât le pas, s'effaçât devant lui. Jacques Ysabeau, bien que d'une façon fort respectueuse, se garda bien d'obtempérer à cette prétention, qu'il croyait abusive, et continua son petit bonhomme de chemin comme devant. L'irascible et despotique Cauvain s'emporta, voulut commander en maître. Ysabeau se contenta de sourire, et n'en tint aucun compte. C'était un caractère diamétralement opposé à celui de son adversaire. Autant celui-ci se montrait vif et violent, autant l'autre restait calme et doux. La colère du premier devint de l'exaspération ; la résistance du second se complut à rester patiente et courtoise, mais ferme, inébranlable, et commençant à s'animer d'une petite pointe de gouaillerie normande, qui tout doucement devait en arriver à rendre l'autre hydrophobe. Un jour, enfin, Jean menaça de la loi. La loi, Jean ne la connaissait pas et, par conséquent ne la craignait guère. D'autre part, Cauvain en savait les rigueurs et se sentait incapable d'y recourir, même contre l'ennemi qui le bravait en face. Nous avons dit quel excellent homme c'était, au demeurant, que le docteur Cauvain.

Des années s'écoulèrent ainsi, la querelle s'envenimant encore, mais sans qu'il en sortît autre chose qu'une attitude de plus en plus hargneuse, surtout de la part du docteur. On n'imagine pas ce que sont ces rivalités de profession sans cesse en présence. Un terrible orage s'amassait dans le cœur de Jean

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Cauvain, mais jamais peut-être il n'eût éclaté, sans le diable, qui s'en mêla. Voici comment :

Un matelot norwégien s'étant cassé le bras non loin de l'articulation du coude, le pauvre docteur opéra si maladroitement la réduction que ce bras, tout déformé, déviant de la ligne naturelle, semblait devoir rester paralysé pour toute la vie. De plus, il y avait enkylose, inflammation, que sais-je encore? Comprenant sa faute, mais trop orgueilleux pour en convenir, déjà Jean Cauvin, à ses frais bien entendu, parlait d'envoyer le patient à Paris. Quelqu'un eut l'idée de le conduire à la ferme d'Ysabeau, qui recassa le membre en question, et non-seulement le remit à merveille, mais encore garda le matelot chez lui jusqu'à guérison complète. En repassant à Honfleur pour s'y rembarquer, il attesta publiquement, il exalta l'habileté du rebouteur et l'ânerie du médecin.

De là quelques durs quolibets, qui ne manquèrent pas de parvenir à l'oreille de ce dernier. Puis enfin un article de journal, qui, bien que sous des noms déguisés, n'en devenait pas moins une sanglante insulte. Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase, ce fut l'étincelle électrique qui décide la commotion. Ivre de colère, Cauvain courut chez le procureur du roi.

Et cependant ce n'était pas le rebouteur qu'il voulait attaquer, c'était seulement le journal. Mais il tomba sur un jeune magistrat qui, flairant de suite un débat où son éloquence pourrait briller, exigea la mise en cause de Jacques Ysabeau.

Trop heureux de rencontrer un faux-fuyant qui tranquillisait sa conscience, le docteur Cauvain laissa faire.

Oh! ce fut un magnifique procès, dont frémissent encore les échos du tribunal de Pont-l'Évêque. Le demandeur parla trois heures durant, n'attaquant en apparence que le journaliste, mais tout plein de foudres déclamatoires pour le pauvre empirique, dont M. le procureur du roi s'était réservé la poursuite au nom de la morale indignement méconnue, au nom de la société justement offensée. A l'entendre, — et de l'autre côté de la place on l'entendait, — vous eussiez dit qu'il n'y avait plus, pour le moins, qu'à couper la tête de ce scélérat de Jacques Ysabeau.

Il était là, le pauvre homme : il écoutait, bouche béante, l'œil effaré, n'en pouvant revenir encore de se voir arrangé de la sorte. Du reste, cette naïve stupeur datait du premier papier timbré qu'il avait reçu. Sans aucun soupçon de péril, il s'était rendu chez son notaire, le seul homme de loi qu'il connût. Pour toute réponse, le digne tabellion lui avait montré le code. Jacques, comprenant aussitôt, sentit passer en lui le frisson d'un pressentiment fatal. Non pas qu'il eût peur d'un procès, au contraire : il était Normand, Normand de l'arrondissement de Pont-l'Évêque!

Il choisit donc un avocat, un jeune avocat, tout récemment revenu de la capitale et, comme tel, possédant, outre cette chaleur dramatique qui s'acquiert à l'Odéon, la verve railleuse et caricaturiste qui se boit dans l'air du pays latin. C'était son premier début. Il fut d'abord timide ; il se déclara terrifié, médusé par la fulgurante éloquence de son adversaire. Puis, changeant tout à coup d'attitude et de langage, avec un aplomb transcendant, d'une voix éclatante, il entama le panégyrique de son client : « Quel est l'homme qu'on fait asseoir sur ce banc d'infamie? d'où vient-il, messieurs? quels sont ses ancêtres? Toute une race de guérisseurs modestes, mais sublimes, auxquels les siècles passés ont rendu justice. J'en ai les preuves, messieurs; les voici. » Ces preuves, c'étaient les fameuses archives des Ysabeau. Le jeune avocat les fit resplendir aux yeux de l'auditoire émerveillé. Il lut tous les certificats signés de noms illustres, en ayant grand soin de garder pour la bonne bouche Ambroise Paré, Henri IV. Puis, arrivant au dernier des Ysabeau, il en fit le plus habile et le plus renommé de tous, un bienfaiteur de l'humanité, un héros, un demi-dieu, un autre Esculape, un autre Jésus guérissant les paralytiques et ressuscitant les morts. « Je sais bien qu'on m'objectera la loi, messieurs ; la loi!... l'appliqueriez-vous contre le Christ, qui, lui non plus, n'avait pas de diplôme, et s'il était là, devant votre justice, à cette même place, oseriez-vous le condamner pour exercice illégal de la médecine? »

Les juges, qui tout d'abord avaient paru satisfaits, commencèrent à trouver ce genre d'éloquence par trop hyperbolique.

Quant au bonhomme Jacques, son étonnement augmentait encore. Le premier avocat l'avait surchargé d'anathèmes, le second le canonisait tout vivant.

« Jamais, avouait-il par la suite, jamais je ne me serais douté que je fusse un aussi grand homme! »

L'avocat cependant s'était aperçu de sa faute. Il passa vivement à la seconde partie de sa plaidoirie, à l'attaque retournée contre les accusateurs, « ces prétendus officiers de santé qui estropient les gens... ces fameux docteurs qui remettent les bras à l'envers et ne veulent pas qu'un autre les remette à l'endroit. » Oh! oh! le pauvre Cauvain passa un vilain quart d'heure, et se mordit les doigts de sa dénonciation. Le jeune Cicéron calvadosien le railla, le fustiga sans pitié. Je ne vous dirai pas quels furent les honoraires payés par le rebouteur, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'en fait de vengeance, comme en fait de gloire, il en eut pour son argent.

Par malheur, on n'avait pu retrouver le matelot norwégien. Du reste, la loi était là, positive, inexorable. Il y eut condamnation.

Condamnation tout simplement à l'amende, et que les considérants s'efforçaient d'adoucir. Mais enfin, condamnation.

Aussi gardez-vous bien de croire que le rebouteur se reconnut satisfait, se déclara vaincu. C'était un Normand, je ne saurais trop le répéter; il en rappela à Caen, s'y vit condamné derechef, mais trouva moyen de faire casser l'arrêt, etc. L'affaire alla jusqu'au conseil d'État, pour aboutir au même résultat, à cela près cependant que le bonhomme Jacques avait dépensé plus de dix mille francs.

Ce ne fut pas son argent qu'il regretta, ce fut son métier perdu, ce fut surtout le bien qu'on lui défendait de faire. Aussi s'ingéniait-il à éluder la défense, à braconner sur ces mêmes terres où jadis il avait libre droit de chasse et de par sa naissance et de par son talent. Une chose l'avait frappé dans les divers arrêts rendus contre lui; ce qu'ils semblaient surtout lui reprocher, c'était de recevoir un salaire. Jacques Ysabeau proclama hautement qu'il ne voulait plus d'argent, qu'il traiterait tout le monde gratis. Je laisse à penser si sa renommée s'en accrut. Avec sa renommée, sa clientèle. Ce n'était plus seulement comme rebouteur, comme chirurgien qu'on le demandait, c'était encore comme médecin, et de tous les côtés à la fois, voire même dans des cités lointaines. Il semblait se multiplier, la nuit étudiant les livres, le jour sans cesse à cheval, à droite, à gauche, partout, justifiant d'ailleurs son succès par des cures vraiment surprenantes. On eût dit qu'une sorte d'influence providentielle galopait en croupe avec lui. Les paysans le croyaient fermement; ils l'avaient surnommé *le médecin du bon Dieu*.

Hélas! cette vogue elle-même devait concourir à sa perte.

Les médecins de l'arrondissement finirent par s'en émouvoir. Il y eut complot tacite et plainte unanime, force avertissements, auxquels le rebouteur resta sourd, et, conséquemment, nouvelles poursuites, seconde et troisième condamnation. A l'amende toujours, rien qu'à l'amende, mais dont le chiffre allait croissant, en dépit de la mansuétude des magistrats, qui, tout en pourchassant ce digne homme, ne pouvaient se défendre de l'estimer, de l'aimer, voire même de l'épargner autant que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

possible ; somme toute, un procès environ tous les dix-huit mois. Éternel procès que le médecin du bon Dieu perdait toujours, du moins vis-à-vis des hommes, et dont toujours il rappelait avec un acharnement égal à celui de son dévouement.

A ce double jeu, tout autre se serait complétement ruiné. Jacques ne se ruina qu'à demi, grâce à la sobre économie de sa maison, grâce à la fertilité toute providentielle de son patrimoine, grâce surtout à la reconnaissance de ses malades, qui, ne pouvant plus le payer en argent, le payaient en bons offices et travaux agricoles. Du reste, cette lutte devait avoir une fin triomphante. Jacques le savait, il s'en était assuré d'avance. De là sa patience et son courage. Mais ceci demande quelques explications.

Le rebouteur était resté veuf avec deux enfants, un fils et une fille. Dans le principe, il s'était contenté de mettre son fils à l'école, comptant ne l'y laisser que jusqu'à sa première communion. Qu'il sût lire, écrire et les quatre règles, c'était tout ce qu'il fallait pour en faire un paysan lettré, un simple rebouteur comme son père. Mais lorsque la persécution devint une guerre à outrance, Jacques changea de résolution. Appuyant la main sur la tête de l'enfant :

— Toi, lui dit-il, tu seras médecin... ne fût-ce que pour avoir le droit d'être rebouteur !

En conséquence, le gamin fut mis en pension à Lisieux, puis au collége de Caen, puis à Paris, au lycée Charlemagne. Il y compléta des études brillantes, et plus d'une fois son nom parut dans les journaux comme lauréat du concours général. Le brave homme de père ne se sentait plus de joie. « Ils n'auront qu'à bien se tenir ! disait-il en pensant aux médecins de l'arrondissement, mon gars sera docteur tout comme eux, et leur donnera du fil à retordre ! »

Rien ne semblait devoir empêcher que cette espérance ne se réalisât. L'étudiant continuait dignement le lycéen. C'était un garçon passionné pour la science, ardent au travail, d'une intelligence vraiment hors ligne. Il ne tarda pas à se faire admettre comme interne à l'Hôtel-Dieu, sous la direction féconde du plus habile des princes de l'art : j'ai nommé le docteur Trousseau.

Ce savant professeur s'était pris d'une affection toute particulière pour Pierre Ysabeau. C'était son élève favori. « Courage, lui répétait-il souvent, tu seras un grand médecin ! »

Cet horoscope était à la veille de s'accomplir. Le jeune *docteur* allait revenir au pays. Grâce à ce titre, grâce à la popularité de son nom, grâce surtout au grand secret dont son père allait l'enrichir, nul doute qu'il n'éclipsât à l'instant tous les médecins de l'arrondissement, à plus forte raison de simples officiers de santé comme Jean Cauvain. Quelle belle vengeance pour Jacques Ysabeau ! C'était là son ambition, son idéal. Ce serait tout à la fois son bonheur et sa gloire !

Dieu ne le permit pas. Quelques jours avant son départ, à l'amphithéâtre, Pierre Ysabeau se fit une piqûre anatomique, et mourut dans la même journée, au champ d'honneur de la science, le bistouri à la main.

Ce bistouri, Jacques le rapporta de Paris ; il le suspendit à la muraille, au-dessous du portrait de sa défunte femme ; il dit en le regardant :

« Puisque Dieu n'a pas voulu que nous devinssions médecins... soit... nous resterons rebouteurs ! »

Si Jacques disait nous, c'est qu'il pensait à sa fille.

D'après la tradition de la famille Ysabeau, faute d'héritier mâle, le grand secret tombait en quenouille. Dans cette longue dynastie de rebouteurs célèbres, il s'était trouvé plus d'une rebouteuse, qui n'en n'avait pas moins maintenu l'honneur du nom. Ce serait un exemple de plus que « bon sang ne peut mentir. » « Et puis, pensait le père, ils n'oseront peut-être pas attaquer une femme ! »

Au premier abord cependant, Thérèse Ysabeau semblait peu faite pour jouer ce rôle. Voulant que la sœur fût digne du frère Jacques avait fait élever sa fille au couvent de Pont-l'Evêque. Elle venait d'y achever une éducation complète, y compris dessin et musique. C'était une demoiselle, et des plus charmantes. De magnifiques cheveux blonds, abondants comme ceux d'une déesse antique, fins comme la soie, ondés comme l'onde et prenant des reflets d'or au moindre rayon de soleil ; de grands yeux noirs, un peu étonnés, très-timides, mais ravissants et doux comme ceux de la bonté même ; des traits irréguliers peut-être, mais dans l'harmonie de chacun desquels il y avait un charme puissant ; un teint d'une fraîcheur sans pareille, et des dents éblouissantes de blancheur. Avec cela, grande, svelte, élancée, gracieuse dans ses moindres mouvements. Et puis un timbre de voix, un sourire, une chasteté, une simplicité, qui lui conciliaient la sympathie plus encore que l'admiration de tous ceux qui la voyaient pour la première fois. C'était une de ces jeunes filles dont les mauvaises pensées n'approchent pas, et que chacun se sent heureux de saluer au passage comme une vivante bénédiction pour la terre qu'elles foulent aux pieds, comme une pure émanation de la bonté céleste. Elle n'eût pas été déplacée dans un salon, tant sa distinction native était parfaite ; elle semblait à sa place dans l'humble chaumière paternelle, tant sa modestie était réelle, son âme exempte d'ambition, sa piété filiale, ardente et sincère. Pourvu que son père fût consolé, heureux par elle, que lui importait tout le reste !

Comment donc aurait-elle pu se refuser à son désir, alors surtout qu'il venait d'être éprouvé par une aussi grande douleur ? Nous l'avons laissé entrevoir : Jacques avait eu le courage d'aller à Paris pour embrasser au moins le cadavre de son fils. Il en était revenu brisé de corps comme d'esprit, les cheveux tout blancs, le visage vieilli de vingt années. Sans le dévouement de Thérèse, il serait mort. Quelques jours après, lorsqu'il lui dit : « Je n'ai plus que toi, fillette... il faut apprendre à m'aider, à me remplacer plus tard auprès de ceux qui souffrent, auprès surtout de ceux qui sont pauvres ! » elle avait bien vite réprimé le premier mouvement de refus qui s'éveillait en elle, elle s'était contentée de lui répondre avec son docile et courageux sourire : « Comme vous voudrez, mon père. »

Le lendemain, Jacques commença d'enseigner à sa fille les premiers principes de ce qu'il appelait son grand secret. Bientôt il l'emmena avec lui, soit dans la rustique carriole d'osier, soit en croupe sur la Grise, une vieille jument bien connue dans le pays. C'était à qui les fêterait au passage comme à l'arrivée. Sur les chemins et par les sentes de la forêt, les petits oiseaux eux-mêmes et les arbres semblaient leur souhaiter la bienvenue. A travers les haies, dans les herbages, les bonnes grosses vaches normandes les regardaient d'un œil ami, parfois même faisaient entendre un mugissement joyeux. Quelqu'un remarqua que, leurs jours de tournée, il ne faisait jamais ni trop grande pluie ni trop grand soleil. Il y a de ces choses-là dans la nature entière pour ceux dont le cœur est pur et qui s'en vont faire le bien.

Dans la chaumière des blessés, c'était bien autre chose encore. Rien qu'à voir Thérèse, rien qu'à l'entendre, ils se sentaient rassérénés déjà. Elle avait promptement vaincu ses premières répugnances, en sainte fille qu'elle était. Plus promptement encore elle sut acquérir une adresse qui tenait du prodige. « Ses doigts étaient si légers qu'ils ne faisaient jamais mal. » Et puis quelles bonnes paroles ! Dans tout le canton de Honfleur, on ne jura plus bientôt que par la jolie rebouteuse ; sa réputation éclipsa celle de tous les Ysabeau passés. « On était déjà guéri, tel devint le dicton, rien qu'à se sentir toucher par ses blanches mains ! »

Autre miracle ; il y avait maintenant comme une trêve dans la guerre entreprise contre le bonhomme Ysabeau. On avait

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

respecté son malheur, on respectait sa consolatrice. Il est vrai que, de son côté, dans la crainte de compromettre Thérèse, il y mettait plus de prudence. Venait-on le consulter sur un cas qui ne relevait que de la médecine, il répondait : « Je ne suis pas médecin, adressez-vous à ces messieurs de la ville. » Alors même qu'il s'agissait d'une jambe ou d'un bras cassé, voire même d'une entorse ou d'une simple foulure, il s'informait tout d'abord si le malade avait été visité par quelques-uns de *ces messieurs*, et, dans le cas affirmatif, il s'abstenait, disant : Je ne me dois qu'à ceux qui viennent directement à moi... Je ne veux plus aller sur les brisées de personne. »

Avouons-le cependant, à cette règle sage il y avait une exception. Cette exception, c'était le docteur Jean Cauvain, ce Cauvain maudit, la cause indirecte de la mort de Pierre... car enfin, sans les poursuites, jamais Jacques n'aurait songé à faire de son fils un médecin, jamais Pierre ne serait allé à Paris, et, par conséquent, l'enfant serait encore là... le fatal bistouri n'y serait pas !

Quand ces pensées-là traversaient son esprit, il se tournait dans la direction de la demeure de Jean Cauvain, et son poing montait vers l'horizon, tout gros de menace et de colère. D'ailleurs il avait un fils aussi, ce Jean Cauvain... un fils qui se portait à merveille, qui venait d'être reçu docteur, qui allait s'établir dans le pays et réaliser le rêve évanoui du pauvre père Ysabeau ! Aussi comme il le jalousait à son tour, ce mauvais Cauvain ? comme il le haïssait, comme il saisissait avec empressement chaque nouvelle occasion de lui jouer quelque malin tour ! On le savait bien dans le pays, on y avait fait ce nouveau proverbe : Ysabeau et Cauvain, c'est comme qui dirait chien et chat.

Pauvre bonhomme Jacques ! cette taquine animosité du vieillard faillit lui porter encore une fois malheur. Le docteur Cauvain ayant remis une clavicule fortement endommagée, le père Ysabeau fut à son tour appelé, trouva l'opération mal faite, et la reprit d'après son système. Le patient mourut, soit du médecin, soit du rebouteur, soit tout simplement de la blessure. Peut-être même de tous les trois. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ! Quoi qu'il en fût, l'affaire eut un certain retentissement. Le rebouteur se vit mander chez le procureur impérial, qui le tança d'importance. Un jeune magistrat, tout feu tout flamme encore, très-bon en réalité, mais s'efforçant d'autant plus de paraître terrible.

— Je veux bien vous faire grâce encore pour cette fois, déclara-t-il en forme de péroraison, mais à la première incartade, je sévirai inexorablement... Tenez-vous-en pour averti, ce sera la prison.

Il y avait huit jours à peine de cela, lorsque survint l'accident du père Leday.

V.

THÉRÈSE.

Ce même jour, vers les dix heures du soir, il y avait encore de la lumière dans la grand'salle de la ferme à Jacques Ysabeau.

Double lumière, à savoir : une lampe posée sur la table de chêne, une bonne flambée petillant sous la haute cheminée. Bien qu'on fût au milieu d'avril, les soirées étaient encore fraîches.

Entre ces deux clartés, le père et la fille étaient assis.

Celle-ci, sur un bas tabouret, brodant une nappe d'autel qu'elle destinait à l'église du village.

Celui-là, dans le vieux fauteuil patriarcal, un coude sur la table, les deux mains étendues vers un grand bouquin placé en pleine lumière de la lampe.

Cette lampe, coiffée d'un large abat-jour vert, éclairait par en bas le visage du vieillard, tandis que la partie supérieure restait à demi plongée dans l'ombre, sauf quelques reflets argentés parmi son épaisse chevelure entièrement blanche, mais toute crêpelée comme celle d'un enfant.

Au milieu de cette lueur estompée, adoucie, quelque peu verdâtre, qui filtrait à travers l'abat-jour, on distinguait jusque dans les moindres détails, la physionomie studieuse et recueillie du rebouteur. Le front était large, protubérant, jaunissant comme un vieil ivoire. Entre les gros sourcils, ces deux plis profonds que creuse la pensée : tout à l'entour des yeux, qu'on ne pouvait voir, ces rides ravinées que creusent les larmes. La figure était longue et comme parcheminée, le profil plein de caractère, la bouche narquoise, le menton ferme et décelant la ténacité dans le vouloir. C'était une tête robustement originale ; elle tenait tout à la fois du paysan et du savant, naïve par certains aspects, par d'autres songeuse et chercheuse. A le voir ainsi, méditant ce vieux livre à cette clarté douteuse, vous eussiez dit un de ces alchimistes du moyen âge dont les maîtres flamands aimaient à peindre la veille opiniâtre. L'illusion se complétait par sa longue et large veste de velours gros bleu, avec gilet et pantalon pareils, celui-ci relevé dans de hautes guêtres de cuir, celui-là s'entrouvrant comme pour laisser passer un flot de toile bise. Presque un costume Louis XIII. Le livre aussi datait de cette même époque ; c'était un ancien traité d'ostéologie, avec gravures à l'eau forte. Par ses goûts comme par son allure, Jacques le rebouteur était un homme du temps passé, un rude anachorète du XVIe siècle.

Thérèse, pour sa part, idéalisait admirablement ce simple intérieur. Elle aussi semblait appartenir à des temps moins sceptiques et plus austères que les nôtres. Comme elle était assise beaucoup plus bas que son père, la lumière tombait en plein sur elle et l'enveloppait tout entière comme d'une chaste auréole, au milieu de laquelle se détachait délicatement sa charmante tête blonde, puis la gracieuse forme de son svelte corps, habillé d'une robe de lainage grisâtre, aux longs plis droits et modestes, sur laquelle tranchaient seulement une guimpe de toile empesée un tablier de soie noire et le fin tissu qu'elle brodait. Ses mains surtout, ses longues mains effilées, étaient adorables.

Tant que son père lisait, les yeux de la jeune fille restaient attachés sur son ouvrage. S'arrêtait-il pour quelques commentaires à son adresse, elle relevait vers lui son joli visage attentif et grave, que parfois effleurait à peine un respectueux sourire. Lorsque enfin le vieillard se laissait aller à quelque rêverie silencieuse, le front pur de la jeune fille aussi s'inclinait, et l'on n'entendait plus au dehors que le grésillement de la pluie contre les vitres, et la plainte des arbres du verger, que tourmentait le vent ; à l'intérieur, les petits bruits d'une page tournée, de l'aiguille active, ou bien encore le vague ronflement d'un grand chien de berger qui dormait tout contre l'âtre, aux pieds de son maître.

Tout à coup l'animal, bien que sans se réveiller encore, fit entendre un grognement sourd.

— Oh ! oh ! dit le vieillard, qui peut nous venir à pareille heure ?

— Personne peut-être. Brave rêve.

Comme pour donner un démenti à sa jeune maîtresse, Brave se releva tout aussitôt, lâchant un premier aboiement.

— Je calomniais sa vigilance, reconnut la jeune fille, il doit y avoir quelqu'un.

— Quelqu'un peut-être qui passe sur la route, objecta Jacques à son tour.

Mais déjà le chien, comme devenu furieux, s'élançait contre la porte.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jacques alla l'ouvrir, et cria au dehors un vigoureux : Qui va là ?

— Moi, répondit dans l'éloignement une voix enfantine.

— Qui, toi ?

— Césarine... Césarine Leday... mon pauvre grand-père... un grand malheur...

— Alors, arrive donc ! la barre n'est fermée qu'au loquet.

— Mais je ne peux pas le trouver, votre loquet.

— Attends, j'y vais. Ici, Brave ! tout beau !

Quelques instants après, Jacques ramenait la pauvre petite Césarine, toute ruisselante de pluie, bien qu'encore abritée sous son jupon de futaine, en guise de capuchon.

Tout en grelotant, tout en sanglotant, elle voulut s'expliquer, mais en vain.

— Assieds-toi tout d'abord auprès du feu, interrompit Thérèse, et réchauffe-toi... Calme-toi, ma pauvre enfant. Tu nous diras ensuite ce qui t'amène.

Césarine obéit, se laissa dorloter, mais sans même y prendre garde, tout absorbée qu'elle était par le malheur de son grand-père. Elle parvint enfin à se faire comprendre du rebouteur et de sa fille.

— Pauvre vieillard ! s'écria celle-ci, la jambe cassée, à soixante-dix-sept ans ; mon père, il faut y courir !

Jacques d'un premier élan, se dirigea vers la porte. Mais s'arrêtant aussitôt, comme se retenant lui-même :

— Minute ! dit-il, j'ai promis d'être prudent... il y va cette fois de la prison. Césarine, dis-moi, ton grand-père a-t-il été visité par un médecin ?

— Oui, monsieur Ysabeau.

— Alors... c'est bien à regret... impossible.

— Mais, s'écria Césarine déjà tout alarmée, mais c'est le docteur Cauvain, qui veut l'envoyer à l'hôpital, où l'on coupera sa pauvre jambe !

A ce nom détesté de Cauvin, le rebouteur venait de changer de physionomie. Il avait dressé l'oreille ainsi qu'un vieux cheval de guerre au bruit de la trompette. Quelque chose d'ultra-normand brillait dans son regard, éclairait son sourire, sarcastique en ce moment comme celui de Voltaire.

— Une amputation, dit-il, couper une jambe de soixante-dix-sept ans... Mais il faudrait donc une fracture des plus graves, un écrasement complet ? Et c'est le docteur Cauvain... Ah ! ah ! je ne serais pas fâché d'en juger par moi-même.

Césarine s'était redressée devant l'âtre, et joignant ses petites mains bleuies par le froid, d'un regard tout plein de larmes elle suppliait le rebouteur.

— Partons-nous, mon père ? demanda Thérèse, qui déjà repliait son ouvrage.

— Eh ! je ne demanderais pas mieux, répondit-il, mais rentrer directement en lutte avec le docteur Cauvain... rappelle-toi les paroles du procureur impérial... il y va bel et bien de ma liberté.

— Ce pauvre homme doit horriblement souffrir ! murmura Thérèse.

— Oh ! oui, s'écria Césarine en se laissant tomber à genoux, c'est bien vrai ce que vient de dire la bonne demoiselle... ayez pitié de grand-père, monsieur Jacques... il n'espère plus qu'en vous... vous seul pouvez sauver sa pauvre jambe... et sa vie... car il en mourrait, pour sûr, il en mourrait !

— J'irai, répondit enfin le père Ysabeau.

— Demain matin ? demanda Césarine, déjà toute ravivée par l'espérance, et souriant à travers ses larmes.

— Non... à l'instant même, tout de suite.

— Oh ! merci, monsieur le rebouteur ! que vous êtes bon... Je vais courir en avant, pour lui porter bien vite cette bonne nouvelle.

Déjà la fillette s'élançait vers la porte, mais il l'arrêta par le bras, et l'embrassant au front :

— Par le temps qu'il fait, pauvre petite... oh ! que non pas... tu t'en viendras avec nous dans la carriole. Je vais atteler la Grise. Toi, Thérèse, donne quelques vêtements chauds à cette enfant. Nous partons dans un quart d'heure.

La généreuse Thérèse, s'empressa d'obéir, aidée par la servante, qui venait de se réveiller enfin.

Dix minutes plus tard, malgré la pluie et le vent, la carriole se mettait en route.

VI.

CHIEN ET CHAT.

Depuis près de trois heures, le père Leday n'avait pas prononcé une parole.

Il restait immobile sur son grabat, la tête tournée vers la porte, le regard anxieusement fixé vers le seuil.

Lorsque le bruit de la carriole retentit sur la route caillouteuse, il se souleva quelque peu sur le coude ; lorsque enfin le rebouteur parut, accompagné de sa fille, un soupir d'allégement, presque un cri de joie, sortit des lèvres souriantes du vieillard. Il ne souffrait plus, il se croyait déjà sauvé.

— Bonsoir, mon vieil ami, bonsoir ! lui dit Jacques en le calmant du geste, il paraît que nous avons éprouvé une petite avarie ?... voyons d'abord le mal, et s'il plaît à Dieu, tâchons de le réparer.

— Ah ! murmura le blessé, si vous saviez ce dont on me menace !

— Je sais, je sais !.. Césarine m'a tout dit. C'est une courageuse enfant. Allons, fillette, allons, approche la lumière... et toi mon vieux Leday, du sang-froid... un peu de patience !

A son tour, le rebouteur examina longuement la fracture, et se redressant enfin :

— Point ne sera besoin d'une jambe de bois, déclara-t-il, je me charge de raccommoder celle-ci... je réponds de te la rendre aussi solidement alerte que par le passé.

Le père Leday trouva moyen de saisir une des mains du rebouteur, il la couvrit de baisers et de larmes.

— Pas d'enfantillages ! reprit Jacques, et tâche de dormir cette nuit. Demain matin, il te faudra toute ta force.

— Ce ne sera donc que demain ?

— Aussitôt qu'il fera grand jour, et que j'aurai confectionné moi-même, chez François, le menuisier, les éclisses dont nous aurons besoin. Courage donc et bon espoir... à demain !

Cependant il resta quelques minutes encore dans la chaumière, afin de poser un premier appareil sur la blessure.

Puis, après quelques dernières recommandations à Césarine, il se retirait.

Ch. Deslys.

(*La suite au prochain numéro.*)

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous avons analysé, dans nos précédents articles, les modèles caractéristiques de la saison. Il ne se produira pas de formes nouvelles avant l'automne, mais la variété des ornements et les mille fantaisies inventées par nos couturières et modistes en vogue ont assez d'attrait pour alimenter nos causeries jusqu'au mois d'octobre.

Deux fées de la mode, madame Antonie et madame Paul, ont réuni, rue Lafayette, 41, leurs ateliers et salons de chapeaux, coiffures, robes et confections. Nous trouvons ainsi dans le même local des toilettes complètes qui, fort appréciées des voyageuses élégantes, nous permettent, en outre, des descriptions dont le détail a vraiment un charme tout particulier.

Voici des exemples de genres différents :

Toilette de plage.— Robe de tissu bengale, nuance gris perle, avec casaque sans manches ; le tout garni d'un câble ponceau perlé de jais. Le corsage de la robe est montant, les manches justes et à coude. Les entournures des bras, à la casaque, sont bordées du même câble, au-dessous duquel est posé un apprêt de guipure perlée de jais, qui forme jockey. Des médaillons en guipure assortie sont posés sur la jupe. Les coutures de la casaque ont des entre-deux de même style. Chapeau de paille de riz à calotte plate et bords baissés. Sur le devant, une touffe de coquelicots à cœurs noirs. Un large velours noir, brodé et frangé de jais, entoure la calotte et tombe derrière en écharpe.

Toilette de campagne. — Robe et jaquette de linos cristal, nuance blondine. Il y a deux jupes. Celle de dessous est ornée d'un apprêt de taffetas bleu brodé d'acier et découpé à grandes dents; celle de dessus, entourée d'une petite corde bleue est relevée à chaque lé par des pattes de velours bleu qu'attachent des marguerites d'acier. La jaquette est à poches larges et très-ornées, en taffetas bleu et boutons d'acier. Chapeau rond, de forme nouvelle, en paille anglaise ornée de fleurs des champs, velours bleu brodé d'acier et voilette-écharpe.

Costume de baigneuse. — Double jupe : la première de cachemire rouge, garnie d'une large tresse en laine noire ; la seconde d'alpaga blanc, relevée par des tresses assorties et des boucles Louis XV en acier taillé. Casaque à manches, alpaga blanc et boutons d'acier, avec capeline formant collet et capuchon de même étoffe. Au capuchon et aux pointes de la capeline, des glands floche de soie rouge. Coiffure : casquette *Gladiateur*, en paille blanche, avec aigrette de plume noire, velours noir et rouge.

Toilette de visite. — Robe de taffetas mille raies lilas et blanc, décorée d'apprêts de guipure noire. Paletot duchesse en drap de Lyon, avec volant de Chantilly et passementeries à milieu de boutons sur les coutures. Les manches sont ornées de dentelles aux épaules et sur les poignets. Chapeau de paille de riz, garni dessus et dessous de roses frimatées ; calotte de dentelle noire, avec chou de ruban lilas, retenu par un *fer à cheval* à clous d'acier.

Madame Antonie a créé une nouvelle forme de chapeau empire, modifié avec autant de goût que de talent; elle sera reproduite par nos gravures.

Nous mentionnerons encore deux très-jolies toilettes qui nous ont été montrées par madame Paul.

La première est un costume de soirée, en gaze Chambéry blanche, semée de pois satinés ponceau. Des bouillons de tulle posés en festons sont séparés, à chaque ondulation, par des nœuds de satin avec glands de perles blanches. Le corsage, décolleté carrément, est entouré de bouillons de tulle disposés de même et descendant sur les épaules pour former des manches courtes, terminées par des aiguillettes de perles.

La seconde toilette est un costume d'intérieur. Elle a une jupe de taffetas fond maïs à manches noires. La jupe est bordée de festons entourés d'une fine corde perlée. Le corsage est une casaque ajustée, garnie de frange et d'acier. A la ceinture de la casaque se trouvent placés des ornements qui forment basquine derrière et aumonières sur les côtés. Les manches, d'une coupe nouvelle, sont décorées avec une originalité pleine de distinction.

Les pèlerines et les chemisettes de la *Balayeuse*, place Vendôme, 4, permettent aux femmes de varier leurs toilettes. La belle lingerie est la plus agréable ressource des vêtements d'été. Les chemisettes décorées en guipure de Cluny sont d'un porter très-agréable ; on les emploie surtout le matin avec les robes légères de mousselinette, piqué ou percale. La *Balayeuse* a toute une série de jupons blancs garnis avec plissé à gros plis et entre-deux rivière en guipure Cluny.

Dans les mêmes magasins, rendez-vous ordinaire des élégantes et des voyageuses de tous pays, nous avons remarqué de nouveaux modèles de cols à revers, avec manches assorties ; des capelines de dentelle ou tulles doublés et ruchés de taffetas, bleu, rose ou lilas ; des canezous illustrés de dentelle et galons des Indes, ceux-ci destinés aux robes à corsages sans manches ; des pèlerines à capuchon, en mousseline et taffetas ; et une foule de modèles fantaisistes, parfaitement en rapport avec les exigences de la saison.

Parmi les jolies choses que nous avons passées en revue dans les salons de la *Balayeuse*, citons encore deux bonnets tout à fait *jolie femme*. Le premier, à fond résille, est de tulle à pois, orné d'une frange à petites boules de paille et de choux de taffetas vert. Une écharpe en tulle et paille tombe sur le chignon. — Le second bonnet est de mousseline et guipure, avec un pouff de roses voilées posé sur le devant. Le fond, qui doit envelopper complétement les cheveux, est quadrillé de guipure et de petits velours perlés.

La dentelle Monard s'emploie en lingerie avec beaucoup de succès. Cette dentelle ne se fait qu'en noir. Les voilettes que nous avons vues chez M. *Monard*, 42, rue des Jeûneurs, sont solides et très-jolies; on les préfère aux voilettes-loup dont le règne est passé.

On porte, cette année, des châles de dentelle coupés en pointe; nous recommandons ceux des fabriques Monard aux femmes économes qui, tout en suivant la mode, ne veulent pas faire trop de dépense sur un seul objet. Les rotondes et les pélerines-capuchon de la même maison méritent la vogue qui leur est accordée.

Les ornements de perles commencent à lasser ; on remet des fleurs beaucoup plus qu'au commencement de la saison. Ce sont les coiffures de fleurs qu'en envoie dans les villes thermales où l'on danse. Les coiffures de fleurs doivent être légères : le volume des cheveux l'exige impérieusement. Parmi les récentes créations de madame *Léontine Coudré*, maison Tilman, rue de Richelieu, 104, on remarque trois types qui font haute nouveauté. Les voici :

Première coiffure : couronne de marguerites blanches, cou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pées de petits bouquets myosotis. La couronne, montée sur une tige flexible, est peu volumineuse sur la tête, plus épaisse sur les côtés, et se noue tout à fait sous les cheveux par un nœud flottant de taffetas bleu.

Seconde coiffure : de fleurs des champs attachées sur la tête par un fer à cheval. Les fleurs descendent en branches mêlées aux cheveux.

Troisième coiffure : forme *chinoise*, en graines de sureau rouge et jasmin blanc. Elle décrit un petit plateau arrondi, qui se pose en arrière de la tête. Des branches de feuillage et bouclettes de rubans retombent au fond en manière de bavolet.

La charmante collection des robes de foulard du *Comptoir des Indes*, boulevard de Sébastopol, 129, vient de se renouveler par de nombreuses séries de dessins sur fonds clairs, spécialement combinés pour les costumes des mois de juillet et d'août. Les fonds sont blanc, Isabelle, maïs, paille, saumon ou gris. Les dispositions sont espacées en très-petits motifs. Les larges rayures se maintiennent : on en fait surtout des costumes complets, robe et jaquette, qu'on garnit de frange ou large galon.

Les chemisettes de foulard de l'Inde alternent avec celles de lingerie ; elles se nettoient aussi bien et sont d'un effet original ; on y met tout simplement des boutons de nacre ou d'acier. Nous voyons chez plusieurs couturières des vêtements en foulard du Comptoir des Indes, taillés avec confection à capuchon, ornés de dentelle et glands de soie. C'est une nouveauté tout à fait grande dame.

Constatons, en terminant notre mois de juin, que, malgré toutes les réflexions de la critique contre nos modes actuelles, il s'est produit depuis le commencement de la saison une grande quantité de jolies choses et qu'à aucune époque l'industrie parisienne n'a fait preuve d'une intelligence aussi féconde. Les personnes qui tiennent à suivre le courant ont un champ vaste et fertile. Celles qui désirent rester simples, tout en observant les fantaisies créées par le goût, peuvent aussi profiter des charmantes nouveautés dont le charme harmonieux n'est point altéré par l'introduction de certaines mesures d'économie. En résumé, la saison est fructueuse, et chacun a sa part dans le succès général.

La parfumerie, partie essentielle de la toilette, a progressé comme tout le reste. La science aidant, elle réalise chaque jour de nouvelles productions destinées à conserver la beauté. Nous trouvons à la *Reine des abeilles*, maison *Violet*, rue Saint-Denis, 317, des articles dont nos chères voyageuses feront bien d'emporter des spécimens : la crème de Sévigné, indispensable aux coiffures actuelles, parce qu'elle fait bouffer les cheveux, soutient la coiffure en même temps qu'elle la parfume et lui donne de l'éclat ; — la crème de beauté (*fard magique*), un véritable chef-d'œuvre de parfumerie élégante ; — la pâte veloutine de Thridace, spécialement consacrée à la beauté des mains ; — l'eau de beauté, qui donne au teint un éclat et une fraîcheur incomparables ; — la pommade au baume de violettes, pour empêcher la chute des cheveux et les épaissir ; — enfin, l'extrait des parfums de la brise de mai, réunion des plus suaves senteurs du printemps.

Voilà ce que la maison Violet nous donne comme primeurs choisies dans ses plus savantes compositions.

A diverses questions qui nous sont faites sur la conservation de la beauté du teint, nous répondons en répétant des renseignements que nous avons déjà donnés.

S'il s'agit de faire disparaître les taches de rousseur, son, lentilles, hâle, etc., le lait antéphélique de Candès, 26, boulevard Saint-Denis, doit être employé. C'est un moyen infaillible dont les résultats ne peuvent être mis en doute.

Un petit ouvrage accompagne chaque flacon et donne, sur l'application, des renseignements auxquels il est important de se conformer avec exactitude.

S'il s'agit d'ajouter par un peu d'art à l'éclat de la beauté, nous indiquerons des moyens efficaces et surtout exempts de danger. Un peu de magie est ici nécessaire.

On applique sur la figure une teinte légère de blanc Nymphea, un peu de rose d'Armide et quelques touches imperceptibles des crayons Impératrice, et le prodige s'opère sans que personne puisse en soupçonner la cause.

La magicien inventeur de ces produits de beauté est le parfumeur Seguy, 17, rue de la Paix.

Ce qui nous autorise à recommander ces articles spéciaux, c'est que nous avons la conviction que rien de dangereux n'entre dans leur composition, et qu'au lieu d'altérer le tissu dermal, ainsi que cela est arrivé souvent avec les produits du même genre, ils sont les conservateurs de la beauté du teint, à laquelle ils ajoutent la fraîcheur des fleurs de printemps.

Marguerite de Jussey.

LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

La plus grande agitation du mois a été causée par *Gladiateur*. Les bêtes ont du bon quelquefois, puisque voici un cheval qui, à l'instar du chat botté, vient de rapporter, dans un seul jour, gloire, honneur et fortune à son maître. — Gloire, puisque le comte de Lagrange, l'heureux possesseur de l'illustre coursier, a été acclamé par les deux premières nations du monde, la France et l'Angleterre ; — honneur, puisqu'il a reçu le *ruban bleu* du turf, la plus haute distinction sociale chez nos voisins d'outre-Manche, celle que, depuis la rue jusqu'au trône, chacun désire et envie et qui, pour la première fois, a passé la Manche ; — fortune enfin, puisque ces deux courses lui rapportent plus de trois millions, ce qui est un assez joli denier !...

Mais aussi que de peines, que de soucis et que de veilles la première victoire de *Gladiateur*, celle remportée sur les Anglais, a coûtés à son maître ! Ainsi, depuis le moment de son arrivée en Angleterre jusqu'après la course, le pauvre comte de Lagrange a dû coucher et manger avec son jockey et son cheval et, de plus, ne pas les perdre de vue une seule minute, dans la crainte qu'on achetât l'un et qu'on empoisonnât l'autre ; il goûtait tout ce qui était donné à *Gladiateur* et ne commençait à fermer un œil, comme M. Jabot, que quand le jockey dormait du sommeil du juste.

— On ne se donne pas tant de peine pour gagner le paradis, me disait à ce sujet une dame très-dévote.

— C'est vrai, lui répondis-je, et c'est un tort, j'en conviens ; mais aussi le cordon bleu et trois millions forment un assez joli petit paradis pour notre bas monde, avouez-le ?

Elle l'avoua en souriant et pardonna au comte de Lagrange.

La seconde course où *Gladiateur* triompha encore fut celle du bois de Boulogne, et vous avez dû en entendre beaucoup trop parler pour que je me permette de dire le moindre mot sur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche 18.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de grand dîner et toilette du matin. — Toilettes de madame V. Robert fils, 85, rue Richelieu.
Chapeau *empire* de madame Antonie, rue Lafayette, 41.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

elle : c'est donc seulement d'un événement qui lui fut incident que je veux vous entretenir, car c'est une chose qui agite beaucoup de gens en ce moment. — Les intéressés d'abord, les amis de ceux-ci après, puis leurs ennemis et les bavards.

Le dimanche 11, jour de la course en question, ce qu'il y avait de plus difficile à Paris était de se procurer une voiture pour aller au bois de Boulogne ; on les payait double, triple, quadruple même, quand on avait le bonheur d'en attraper une ; mais c'était comme le gros lot que tout le monde souhaite sans pouvoir l'obtenir.

Or, vers une heure, un coupé de remise vide passa sur le boulevard, en face le café du Helder, et vous comprenez que de tous côtés on le hêla pour le retenir. Aussi, ne sachant à qui répondre, il s'arrêta, laissant au plus heureux à s'en emparer.

En effet, les deux portières s'ouvrirent, l'une à droite, l'autre à gauche, et deux personnes se trouvèrent face à face, ce qui eût pu amener une querelle si l'une de ces personnes n'eût pas été une dame, tandis que l'autre était un jeune homme.

— Pardon, monsieur, dit la jeune femme, car la dame était jeune, cette voiture doit être à moi, je suis entrée la première, et il me la faut d'ailleurs.

— Mon Dieu, madame, vous me voyez confus d'oser entrer en lutte avec vous, répondit fort poliment le jeune homme, dont les façons et la tournure étaient des plus distinguées, mais j'ai aussi un grand intérêt à arriver promptement où je vais, et je ne peux pas y arriver sans cette voiture.

— Comme vous, monsieur, je suis pressée d'arriver où je vais, aussi je garde ce qui m'appartient, répliqua d'une façon assez aigre la dame, qui, pour témoigner de sa résolution, s'assit sur la banquette et ferma avec humeur la portière de son côté.

Le jeune homme fit la même manœuvre, à la grande stupeur de la dame, qui prit alors le parti de chercher à attendrir son adversaire.

— Je vous en prie, monsieur, dit-elle d'une voix douce, laissez-moi cette voiture, ma mère et mes sœurs m'attendent dans une tribune aux courses ; elles seraient inquiètes si elles ne me voyaient pas arriver, et, vous le savez, il n'y a pas moyen de trouver dans tout Paris une autre voiture que celle-ci.

— C'est parce que je sais cela, madame, que je vais vous faire une proposition, répondit le jeune homme en souriant : vous êtes attendue aux courses et moi aussi, vous êtes seule et moi aussi ; gardons la voiture à nous deux puisque nous en sommes tous deux possesseurs.

Et comme, le cocher s'étant approché de la portière, il lui avait donné une pièce d'or en lui disant : au bois ! la voiture partit à toute vitesse, avant que la pauvre dame eût le temps de se reconnaître ; mais bientôt elle cria pour faire arrêter, se fâcha, pleura, sans que le cocher l'entendit ou voulût l'entendre.

Enfin elle finit par se calmer, voyant l'air impassible de son compagnon de route qui se contentait de lui dire avec le plus grand sang-froid :

— Figurez-vous, madame, que vous êtes dans un omnibus où nous ne nous trouvons que deux ; la place se paye un peu plus cher, voilà tout !

A la longue, cette observation parut assez juste à la dame, qui en arriva à prendre assez gaiement son parti sur sa singulière aventure, et elle causa avec un esprit et une grâce qui charmèrent son compagnon de route.

Sa conversation dénotait l'usage du monde et la pratique de la meilleure société ; elle paraissait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans ; elle raconta simplement que son mari était parti la veille pour passer deux ou trois jours chez un de ses amis, qu'alors elle n'avait pas la moindre intention d'aller aux courses, mais que le matin même elle avait reçu un billet de sa mère, lui disant qu'on lui avait donné des places pour la plus belle tribune, qu'elle lui en réservait une et l'attendrait avec ses sœurs.

— Elle croit que mon mari est avec moi, voilà pourquoi elle ne m'a pas offert de venir me prendre, ajouta-t-elle ; cependant, comme je sais qu'elle s'inquiète facilement, je n'ai pas voulu manquer à son appel, et voilà pourquoi j'ai pris de vive force cette voiture dont vous avez usurpé la moitié, ajouta-t-elle gaiement.

De son côté, le jeune homme raconta comme quoi des amis l'attendaient pour des paris, pour un dîner entre vainqueurs et vaincus ; mais il eut beau mettre dehors toute l'adresse que lui avait donnée la nature, il ne put arriver à connaître ni le nom de sa compagne de route, ni la position de son mari, ni celle de sa famille, ni rien enfin qui pût l'aider à la retrouver après qu'ils se seraient séparés en descendant de la voiture.

Au moment où l'on était près d'arriver, un embarras de voitures force le coupé de s'arrêter, la dame met la tête à la portière et tout à coup pousse un cri et se rejette vivement dans la voiture. — Mon mari, exclama-t-elle, là ! là !... en montrant du doigt une très-jolie victoria, dans laquelle se trouvait un monsieur jeune encore et une femme très-élégante, très-peinte et portant le cachet des Laïs.

Aux cris de la dame, tout le monde s'était retourné, le monsieur à la victoria ainsi que les autres, et, comme les deux voitures étaient fort rapprochées l'une de l'autre, en se penchant un peu, il put apercevoir la dame du coupé. Alors devenant pâle de fureur, car il venait à son tour de reconnaître sa femme, il sort de sa victoria, s'avance vers le coupé, l'ouvre avec fureur : — Descendez, malheureuse ! s'écrie-t-il, les poings crispés... et vous, monsieur, votre nom, votre adresse... vos témoins ?...

On s'interpose entre eux, on cherche à s'expliquer ; mais faites donc entendre raison à un mari en colère, surtout quand ce mari est dans son tort : car son voyage supposé n'était qu'une ruse conjugale pour avoir toute sa liberté, sachant que sa femme n'avait ni projet, ni désir d'aller aux courses.

Bref, la pauvre femme fut ramenée chez elle à moitié morte ; les deux hommes ne se sont pas encore battus aujourd'hui, mais on dit que ce sera pour demain. L'histoire de la voiture prise à deux est racontée tout simplement, comme je vous l'ai dite, par les uns, fort enjolivée par les autres. On parle de séparation entre les deux époux, enfin on parle de beaucoup de choses ; et ce qu'il y a de plus triste dans tout cela, c'est que la réputation de la malheureuse madame ...., ayant supporté le feu de chacun, est complétement mise en pièces.

Hélas ! à quoi tient l'honneur des femmes en ce monde !...

Au moment même où je termine ces lignes, mes yeux tombent sur la *Patrie*. Cette feuille raconte que dimanche, après les courses, un sportman original a offert deux cents louis à celui qui lui donnerait des crins de *Gladiateur* en assez grand nombre pour s'en faire une bague. « Se non è vero, è ben trovato. » En tous cas, ce sportman doit être un fils d'Albion.

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PÊLE-MÊLE

Deux événements de genre différent, mais importants tous deux, ont marqué la quinzaine dernière.

L'un est le décret de l'Impératrice-Régente, en date du 8 juin, qui accorde à mademoiselle Rosa-Bonheur, peintre de paysage et animaux, la décoration de chevalier de la Légion d'honneur. C'est là un acte de justice, auquel tout le monde artistique a applaudi.

Le second événement, c'est, on le devine bien, la grève de messieurs les cochers. Il fallait cela pour qu'on s'aperçût que, sans voitures, Paris est inhabitable. Heureusement, les cochers ne sont pas tous des Turcs !

* * *

Puisque Paris n'est plus tenable, c'est une raison de plus pour aller demander un refuge à la campagne, aux bains de mer, aux villes d'eaux. Nous parlions dernièrement de ce petit paradis qui s'appelle Ems; voilà le moment d'y aller faire son salut. Méry a trouvé que c'était le seul endroit où l'*Été* pût être de saison, et c'est là qu'il publie, chaque année, cette feuille charmante que la poésie dore comme un rayon de soleil. Le soleil, lui, a autre chose à faire. Il dispense la chaleur à ce climat recherché des malades, il le rend doux et bon à la santé, propice aux voyageurs.

Ems a ce grand avantage, qu'on n'y saurait regretter Paris. De Paris, en effet, il y a là tout ce qu'on aime. Adorable retraite! Le Kurhaus, ses halles fermées, ses immenses promenoirs où la température est toujours égale, les hôtels, les bains, les sources où l'on boit, le pavillon d'inhalation, la belle galerie de fer et ses jolis bazars, enfin les magnifiques salons du Kursaal, tout cela, réuni pour le bien-être et l'agrément des baigneurs et des buveurs d'eau, constitue vraiment une délicieuse résidence, faite exprès pour les dames et les poëtes. Comment cela ne donnerait-il pas envie de déserter la grand'ville et d'aller planter sa tente dans le duché de Nassau, en passant par Cologne!

Au reste, les meilleures nouvelles nous arrivent de cette bienfaisante station où retournent toujours ceux qui l'ont visitée. Aux attraits puissants du pays et des émotions du Kursaal, M. Briguiboul s'efforce de réunir les plus artistiques jouissances: c'est à quoi il réussit admirablement. A Ems, disions-nous tout à l'heure, au milieu de la plus pittoresque nature, on retrouve Paris; oui, le Paris joyeux, spirituel, piquant, qui rit et chante sur les lèvres souriantes des artistes applaudis aux Bouffes: on y retrouve le maëstro Offenbach, le musicien aimé, qui, fidèle à ses bons amis, n'abandonne jamais Ems.

Les promesses, pour la saison qui commence, prédisent de ravissantes soirées après des journées ravissantes. On aura, en fait d'artistes, Gerpré, Marchand, Jean-Paul, Falchieri, Legrand, Gordon; mesdames Cabel, Delmary, Albrecht, Lovato, etc., sans compter les concertistes, choisis toujours parmi les plus célèbres. En fait d'œuvres, une opérette de Méry, musique de Deffès, intitulée : *Valse et Menuet*, à laquelle prédit déjà le succès du *Café du Roi;* Offenbach a promis un opéra-bouffe en deux actes, paroles de MM. Nuitter et Tréfeu. On aura aussi le « *Lion de Saint-Marc* », de MM. Nuiter et Legouix. Tout cela sans préjudice du charmant répertoire habituel.

Qu'en dites-vous, belles lectrices? Est-ce assez tentant?

* * *

Vous ne devineriez jamais, charmantes lectrices, à quels moyens recourent les chanteuses et les chanteurs en renom pour entretenir la fraîcheur de leurs voix dans les grandes représentations! Ces moyens sont aussi variés qu'originaux. Exemple : madame Sontag mangeait des sardines pendant les entr'actes; madame Dorus-Gras, du veau froid; madame Desparre, avant d'entrer en scène, buvait une gorgée d'eau presque bouillante; mademoiselle Cruvelli prenait du bordeaux coupé de champagne, et mademoiselle Nau *s'absinthait* légèrement.

Mademoiselle Adelina Patti, entre deux scènes, n'a pas plutôt regagné la coulisse, que les initiés la voient tremper ses lèvres dans un verre de bière. La bière est le nectar de cette *diva!*

Mario fume partout et malgré tout, avant et après, et l'on a grand'peine à l'empêcher de fumer pendant. On a essayé de lui persuader que trop de cigare était malsain pour un gosier de ténor; son directeur, M. Bagier, essaya un jour — amicalement — de l'empêcher de fumer dans sa loge : que fit Mario? Il alla fumer dans le cabinet du directeur, pendant que celui-ci faisait sentinelle dans la loge de Mario.

La Borghi-Mamo, qui triomphe présentement à Lisbonne, qu chanta si bien la *Favorite* à l'Opéra, et créa si admirablement le *Trouvère* aux Italiens, la Borghi-Mamo faisait de grandes consommations de verres d'eau sucrée, de réglisse et de tabac en poudre. Hélas, oui! on a vu Léonor, la favorite — *la maîtresse du roi!* comme dit Fernand, — s'insinuer délicatement entre les narines une petite pincée de nicotine râpée au moment d'aller chercher le bonheur avec son Fernand susdit dans une autre patrie. Pour y être heureuse, dans cette autre patrie, il ne fallait pas que, dans celle-ci, la Borghi-Mamo eût oublié sa tabatière ou son cornet!

Mademoiselle Saxe, avant de terminer son rôle, consomme un bifsteck; madame Cabel mange des pruneaux; mesdames Ugalde et Trebelli croquent des pommes d'api; M. Michot prend un lait de poule; M. Troy avale du café pendant toute la soirée, et Depassio affectionne tout particulièrement, lorsqu'il doit chanter, un plat de sa façon dans lequel il fait entrer quatre-vingts gousses d'ail!

Arrêtons-nous sur ce plat de haut goût.

* * *

L'œuvre dramatique de M. Émile de Girardin, arrangée ou... dérangée par M. Alexandre Dumas fils, le *Supplice d'une femme* enfin, vient d'être traduite en italien et va être représentée à Naples sur deux scènes à la fois. Au Fondo, la pièce est annoncée comme étant d'Alexandre Dumas fils; au théâtre Fiorentini, on affiche : « œuvre du célèbre polémiste Émile de Girardin. » Il y a lieu de supposer que chacun de ces deux théâtres, — la pièce étant anonyme à Paris, — a choisi le nom d'auteur qui lui paraissait le plus propre à faire de l'argent à Naples.

Nous ne voulons pas entrer ici dans le débat qui s'est élevé, à propos du *Supplice d'une femme* entre M. de Girardin et M. Dumas fils (ce n'est pas à ce dernier que nous donnerions raison); mais il nous paraît intéressant de citer, d'après le *Sport*, quelques indications concernant les *Deux sœurs*, autre ouvrage

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dramatique que prépare M. de Girardin et par lequel il prétend affirmer sa manière d'envisager le théâtre.

Il est très-vrai, dit M. Eugène Chapus, que le Vaudeville doit faire jouer une pièce de M. Émile de Girardin le 15 août prochain, devant une salle non gratuite à moitié, comme cela se pratique ordinairement, mais devant une salle remplie par la gratuité officielle de ce jour de fête populaire.

La pièce de M. de Girardin est en quatre actes. Elle est tirée tout entière d'un passage de la préface qui accompagne le *Supplice d'une femme*. On lit, page 53 de cette préface :

« Il y a le mariage dans la société telle qu'elle devrait être. Ce serait le vrai absolu ; je le laisse à l'écart et je n'en parle pas. Il y a le mariage dans la société telle qu'elle est. Là le vrai relatif peut être fouillé par l'auteur dramatique jusqu'aux plus grandes profondeurs sans aucun péril ; car plus l'on creuse le problème conjugal et plus on arrive à cette conclusion que, hors la fidélité réciproque, il n'y a que complication inextricable des situations et avilissement inévitable des caractères. »

Le sujet de la pièce, c'est donc la fidélité dans le mariage. Ce sujet est traité au point de vue de la plus haute moralité, moralité à laquelle est amené l'auteur, non pas précisément par le sentiment religieux, mais par la déduction logique ou philosophique.

La scène se passe, au premier acte, à Paris ; au deuxième et au troisième, à Vichy ; au quatrième, à Riom.

M. de Girardin, habitué à discuter, convaincu que de la discussion jaillit la lumière, s'est demandé pourquoi l'on ne transporterait pas ce procédé sur la scène. C'est dans cette pensée et pour en faire lui-même l'essai, qu'il avait écrit le *Supplice d'une femme;* c'est encore ce qu'il se propose en écrivant les *Deux sœurs*. Il y pose des points d'interrogation et appelle le public à y répondre. Dans l'intérêt du théâtre et de l'art, qu'on s'obstine à traîner dans le moule étroit du convenu, de la banalité, nous souhaitons vivement que le public réponde par de longs applaudissements. Ce succès aurait son éloquence, même en ce qui concerne le *Supplice d'une femme*.

Robert Hyenne.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1865.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

La revue que nous nous sommes proposé de faire, en compagnie de nos lectrices, a des limites étroites. Ce ne peut être qu'un regard rapidement jeté çà et là, non une étude scrupuleuse et détaillée de tout ce qui a été exposé. Nous nous sommes donné la mission de citer quelques-unes des œuvres qui nous ont le plus particulièrement frappé, et non toutes celles qui mériteraient une bonne note. Un travail rapide, comme est le nôtre, doit faire excuser les oublis aussi bien que la concision forcée des appréciations qu'il nous reste à formuler.

Deux charmantes choses : *la Lecture* et *la Fin de la journée*, se présentent signées de M. Jules Breton. Un intérieur de paysan, une jeune fille assise devant la large cheminée et faisant la lecture à son père, qui l'écoute, le menton appuyé sur ses mains, voilà tout le premier tableau. Des faneuses dans la campagne, au moment où le soleil laisse tomber ses derniers rayons, voilà la seconde toile. On y retrouve tout de suite un artiste épris de la nature dans ses manifestations les plus sereines et les plus douces, vrai sans vulgarité, idéaliste sans prétention. Que n'en peut-on dire autant de tous les peintres !

La Perle noire de M. Hébert est une simple étude de jeune fille. C'est un type d'Italienne gardant, sous la fermeté de ses contours, un arrière-reflet de cette morbidesse qui est le cachet du peintre. *Le Banc de pierre* sort de la façon ordinaire de l'auteur de la *Mal'aria*. Voyez-le, ce grand banc grisâtre et moussu, envahi par les graminées et les lianes ; alentour montent les fûts blancs des jeunes chênes, couverts de cette verdure rouillée qui est la parure de septembre. Est-ce que ce paysage ne vous paraît pas respirer comme un parfum d'idylle?

C'est une idylle aussi, et une idylle complète, que nous donne M. Luminais. *Par-dessus la haie* se montre la tête naïve et honnête d'un jeune paysan, contemplant d'un air rêveur une fille des champs, dont la forme mince et droite se dessine au premier plan. Elle, les yeux modestement baissés sur son ouvrage, elle subit avec réserve cet examen, mais tout bas elle songe. M. Luminais est un réaliste qui cherche le sentiment dans la vérité, et c'est en cela qu'il se sépare, avec beaucoup d'autres, de l'école réaliste puritaine qui n'admet que l'expression rigoureuse de la manière d'être des corps.

A cette école appartient M. Ribot. Les deux toiles qu'il a exposées ont fait sensation, et c'est justice : elles méritent d'être placées au premier rang parmi toutes les œuvres du Salon. Son *Saint Sébastien, martyr*, secouru au moment de mourir par deux moines, dont l'un presse une éponge sur ses plaies, est rendu avec une vérité admirablement repoussante. Les personnages d'*Une répétition* sont des gueux dépenaillés à la façon de Callot, étalant sans honte leurs jambes rougeaudes et leurs pieds infects. Mais avec quelle énergie tout cela est peint !

Voici un joli tableau de M. Chintreuil, *les Vapeurs du soir*. La teinte est mystérieuse, les masses sont baignées de fraîcheur. C'est un des bons paysages de cette année, bien supérieur, à notre avis, aux deux toiles de M. Yongkind, peintes à la manière bleue.

Il y a une chose qui excite toujours notre admiration : c'est la perfection fabuleuse dans le rendu des objets précieux, que possède M. Desgoffes. Cette perfection vient de ce que le peintre est ici doublé d'un savant qui sait par cœur toutes les formules de la coloration. Aussi vous donne-t-il toujours ce qu'il vous promet et reconnaissez-vous à première vue les objets qu'il vous montre : *Statuette de marbre*, etc., *Verre gravé et fruits*.

Deux scènes de M. Fromentin : *Chasse au héron* et *Voleurs de nuit dans le Sahara*, méritent d'être citées. D'un côté, la vie au grand jour, la chasse dans une belle plaine que mouille un étang argenté ; de l'autre, la vie au désert, la ruse nocturne du sauvage maraudeur. C'est cette dernière que nous préférons, parce qu'elle sort un peu des habitudes de M. Fromentin.

Nous ne passerons pas devant le *Faust* de M. de Laere sans nous arrêter. Il y a là des indices d'un talent qui ne demande qu'à grandir. Le peintre nous présente Marguerite au sortir de l'église. Faust est derrière elle, en admiration. Méphistophélès, accroupi sur les degrés, tend la main à cette belle enfant, dont le regard instinctivement se détourne du faux mendiant. Au

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fond, dans l'azur du ciel, se détache la fine silhoutte d'un clocher gothique qui s'élance au-dessus de ces vieilles maisons qu'on ne voit plus qu'en Allemagne. Tout cela est bien étudié et rendu avec fermeté.

Le Méphistophélès de M. de Laëre nous rappelle *Diogene demandant l'aumône à une statue*, de M. Paul Cariage. Nous nous en voudrions de l'oublier. Il y a de l'expression dans cette physionomie du Cynique, et l'on ne peut se tromper sur la secrète pensée du philosophe. Son sourire ironique est plein d'éloquence.

Puisque nous faisons un pas en arrière, donnons un souvenir sympathique à l'œuvre estimable d'un jeune peintre, que la mort vient de surprendre à l'heure où lui venait le succès : *Tamaris*, environs de Toulon, par M. Aiguier.

Mentionnons rapidement *la Famille indigente* et surtout le portrait de madame ***, par M. Bouguereau. — *Un intérieur de cuisine*, de M. Vollon, admirablement réussi. — *Les Deux amies*, de M. Collette, gracieuses têtes de jeunes femmes, pleines d'harmonie et de charme. — *Louis XVI dans son atelier*, de M. Caraud. — L'*Enlevement d'Amymoné* (?), de M. Giacomotti. — La *Mort de la princesse de Lamballe*, de M. Girard. — *Le Départ* et un portrait de femme, de M. Léon Perrault. — *La Confession au couvent*, de M. Appert. — *La Plage de Trouville*, de M. Boudin. *Une musicienne*, de M. Roybet, supérieure à son *Intérieur de cuisine*. — Enfin deux remarquables paysages de M. César de Cock.

M. Gustave Doré mérite autre chose qu'une simple mention. Jusqu'à présent, son crayon triomphant avait toujours fait tort à son pinceau ; aujourd'hui nous le trouvons en progrès. Sa *Gitana*, d'un arrangement pittoresque et simple, d'un coloris bien franc et très-caractéristique, dénote un goût et un sentiment que nous ne soupçonnions pas. Il y a de la puissance dans cette œuvre, et l'on peut désormais attendre de M. G. Doré, des tableaux dignes de la réputation que lui ont acquis ses dessins.

La *Suzanne*, de M. Henner, n'est point une œuvre vulgaire. On y devine une main exercée, une nature ferme, apte à bien comprendre et à bien exécuter. Les jambes et les pieds, un peu lourds, se baignent dans une eau d'une remarquable transparence. De tels tableaux font très-heureusement oublier les productions du genre de l'*Olympia* de M. Manet, de qui le talent s'égare. La toile, au reste, vaut les vers placés en guise d'épigraphe dans le livret. Nous les citons comme curiosité et pour montrer à nos lectrices jusqu'à quel degré d'aberration peut atteindre un esprit intelligent. Ces vers sont signés : Zacharie Astruc.

Quand, lasse de songer, Olympia s'éveille,
Le printemps entre au bras du doux messager noir ;
C'est l'esclave à la nuit amoureuse pareille,
Qui vient fleurir le jour délicieux à voir :
L'auguste jeune fille en qui la flamme veille.

Nous sommes parfaitement certain qu'aucune de nos lectrices ne comprendra un mot de ces cinq alexandrins. Mais qu'elles se rassurent d'ailleurs : elles ne seraient pas plus avancées en voyant la traduction qu'en a faite M. Manet.

Parmi les nombreux dessins exposés, nous avons remarqué de beaux crayons de M. Bida ; deux portraits légers et fins de M. Paul Flandrin, le dernier frère du regrettable maître ; des études de M. Hanoteau, de M. Harpignie ; des dessins de M. Jammot et de bien d'autres que le défaut d'espace ne nous permet pas d'enregistrer.

Le jury a décerné, cette année, une médaille à S. A. I. madame la princesse Mathilde, pour une grande aquarelle, d'après le tableau de M. Vanutelli : *Une intrigue sous le portique du palais Ducal*, et pour une *Tête de jeune fille*. La princesse, qui donne ce bon exemple de la dévotion aux arts dans la condition sociale la plus haute, a dû être heureuse de cet hommage public rendu à son talent. Nous aimons à en constater la légitimité et à rappeler que la princesse Mathilde a produit déjà une grande quantité de travaux où les artistes se plaisent à reconnaître un savoir distingué et une fermeté de touche qu'on trouve rarement chez les femmes.

Dans la section de la sculpture, nous nous bornerons à mentionner, en dehors du charmant *Chanteur florentin*, de M. Paul Dubois, qui a valu à ce jeune homme la grande médaille d'honneur : l'*Aristophane*, de M. Clément Moreau, un heureux début. La *Chloris*, de M. Henri Varnier, qui nous paraît résumer toutes les grandes qualités que l'on se plaît à admirer dans la statuaire antique. — Les *Taureaux*, de M. Bonheur. — Des *Animaux*, de M. Cain. — Une *Amazone*, de M. Mène. — Enfin, une charmante *Bérénice*, de M. Valette, l'auteur de ce fameux *Semeur d'ivraie*, tant remarqué au Salon, il y a quatre ou cinq ans.

Ch. d'Helvey.

LA FILLE DU REBOUTEUR

(suite.)

— Monsieur Jacques, lui cria le bonhomme aux crabes, monsieur Jacques... Oh ! vous êtes pour moi comme qui dirait le bon Dieu redescendu sur la terre...

— Veux-tu bien ne pas dire de ces choses-là, vieux fou ! répliqua-t-il en se retournant sur le seuil, il est là-haut le bon Dieu... et nous avons beau faire, nous autres, rebouteurs ou médecins, c'est lui seul qui guérit et qui sauve.

Et il sortit.

Maître Ysabeau avait des parents à Villerville ; ce fut à qui se disputerait l'honneur de lui offrir l'hospitalité.

Le lendemain matin il était à l'œuvre.

Inutile d'entrer dans le détail de l'opération. Disons seulement qu'elle fut longue, difficile, et qu'elle offrit une fois de plus le gracieux spectacle de la jolie rebouteuse aidant son père. Sans la courageuse adresse de Thérèse, sans ses doigts de fée, l'expérience de Jacques eût peut-être failli à la tâche. Il réussit pleinement au contraire ; comme onze heures sonnaient, il eut le joyeux orgueil de pouvoir dire :

— C'est fait... et, j'en réponds, bien fait !

Un cri de stupeur, un rugissement de colère lui répondit du seuil.

Le docteur Cauvain arrivait, escorté des gens de l'hôpital portant la civière.

D'un seul regard il avait tout vu, tout deviné, tout compris.

Nous renonçons à peindre l'attitude des deux rivaux, le regard qu'ils échangèrent.

On eût dit deux de ces enchanteurs des contes arabes qui vont s'entre-dévorer, se pulvériser, s'anéantir.

Instinctivement, Thérèse était venue se placer à côté de son

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

père, comme pour le couvrir du bouclier de sa jeunesse et de sa gracieuse innocence.

Au milieu du silence, la voix du père Leday s'éleva enfin :

— Bien des pardons, mon bon docteur Cauvain... mais voyez-vous, comme ça j'éviterai l'hôpital, et conserverai ma vieille jambe.

— Soit ! riposta le médecin d'un ton de superbe aigreur ; je souhaite que vous n'ayez point à vous en repentir. Mais pour obtenir le secours que j'amenais, j'ai dû adresser une demande en forme à l'administration ; je dois lui faire mon rapport... et tant pis s'il en résulte un nouvel affront pour quelqu'un... ce rapport, je le ferai !

Puis, après un dernier regard foudroyant à l'adresse du rebouteur, il enfonça son chapeau jusque sur ses oreilles, et fit une sortie de mélodrame.

Parmi les assistants, tout d'abord consternés et muets, il y eut une sorte de huée, que Jacques s'empressa de comprimer du regard.

— Saperlotte ! s'écria le père Leday, dites donc, monsieur Ysabeau... dites donc, est-ce qu'il pourrait vous arriver quelque désagrément à cause de moi ?

— Non, rien, riposta le rebouteur ; une menace en l'air... pas autre chose. L'essentiel, papa Leday, c'est que vous puissiez retourner à votre petite *pèque*... et, Dieu aidant, vers la fin d'août, les crabes n'auront qu'à bien se tenir ! Au revoir.

— Soyez béni ! murmura le vieillard en attirant à lui Césarine et ses deux jeunes frères, soyez béni, Jacques Ysabeau... c'est grâce à vous que je pourrai ramasser encore quelque menue monnaie pour mes petits enfants !

Le rebouteur sortit avec sa fille.

Dans la carriole, elle lui dit :

— Vous allez subir un nouveau procès, mon père... et cette fois, on vous en a prévenu, ce sera la prison.

— Bah, bah ! qui sait fillette ? répliqua-t-il en cherchant à paraître plus rassuré qu'il ne l'était au fin fond du cœur.

Il y eut un silence.

— C'est moi, reprit Thérèse, c'est moi, pauvre père, qui t'y ai poussé... tu ne voulais pas.

— Erreur, répliqua-t-il, garde-toi bien de t'accuser, fillette ! Ce pauvre vieux était en péril... il souffrait, il m'appelait... Je ne pouvais rester sourd à sa voix. Advienne que pourra ! Je suis content d'avoir fait mon devoir.

Et, pour dissimuler son émotion, il fouetta la Grise.

VII.

CONDAMNATION.

Ce que le bonhomme Jacques redoutait surtout, c'était d'inquiéter Thérèse.

En conséquence il alla trouver l'huissier audiencier de Pont-l'Évêque et le pria, si assignation il y avait, de ne la remettre qu'à lui-même.

Quelques jours plus tard, comme il était en train d'abattre un vieux pommier tout à l'autre bout du clos, il s'entendit appeler à voix basse de l'autre côté de la haie qui longeait le chemin.

C'était l'huissier. Sa tête aux aguets surmontait la verdure printanière, à travers laquelle il passa lestement un papier timbré.

Puis il disparut aussitôt ; Thérèse apparaissait sous les pommiers.

Elle avança lentement vers son père, qui venait de se remettre en besogne comme si de rien n'était. Elle lui demanda :

— Qui donc était là ?

— Personne, mon enfant... personne.

— Il me semble avoir entendu quelqu'un qui vous parlait ?

— Ah ! oui... je ne me souvenais plus... c'était le voisin Gervais... qui m'offrait du plan de salade à repiquer dans notre jardin.

Thérèse passa sans insister davantage, mais l'air rien moins que convaincu. Elle aussi, elle s'efforçait de dissimuler ses alarmes.

Le rebouteur était assigné à huitaine. Il s'arrangea de telle sorte que le procès ne fit aucun bruit ; il s'en alla à Pont-l'Évêque sous prétexte d'y vendre une couple de moutons : c'était jour de marché.

Grande affluence au tribunal. Durant les débats, force marques de sympathie pour le rebouteur. Il n'en fut pas moins condamné... à trois mois de prison !

Ce qui l'affligea le plus, ce ne fut pas la rigueur de cet arrêt ; ce fut le chagrin qu'allait en éprouver sa fille.

Comment lui apprendre la fatale nouvelle ?... Non, non... plus tard... il valait mieux qu'elle ne la connût qu'au dernier moment. Ce serait toujours assez tôt ! d'ailleurs tout espoir n'était peut-être pas encore perdu. Mais comment dissimuler la vérité jusque-là ? c'était bien difficile !

Tout en discutant ainsi avec lui-même, le père Ysabeau s'était attardé par le plus long chemin. Lorsqu'il aperçut, dans l'éloignement, la porte de sa ferme, il rétrograda tout à coup, se rappelant je ne sais plus quelle visite à faire dans le voisinage.

Mais il fallut bien y revenir enfin, à ce seuil revu d'ordinaire avec tant de joie, tant redouté ce jour-là.

La nuit était venue depuis longtemps déjà. Quand le rebouteur rentrait aussi tard, sa fille allait à sa rencontre sur la route, ou du moins l'attendait aux alentours de la maison. Personne sur le chemin, personne non plus dans l'avenue ; la maison restait silencieuse ; elle semblait avoir un aspect de tristesse, qui serra le cœur du père Ysabeau. Serait-il donc arrivé quelque malheur, quelque accident à Thérèse ? Dans cette crainte, Jacques prit à deux mains son courage et pressa le pas. Quant à soupçonner sa fille au fait déjà de la vérité, il n'y songeait même pas.

Hélas ! il ignorait avec quelle promptitude électrique se propagent les mauvaises nouvelles. Ayant ouvert la porte sans bruit, il aperçut Thérèse accoudée sur la table, la tête enfouie dans ses deux mains, l'esprit tellement absorbé qu'elle ne l'avait pas entendu venir, qu'elle ne l'entendit pas approcher. Il lui toucha l'épaule ; elle se redressa tout à coup, tellement effarée, tellement pâle, qu'aussitôt il s'écria :

— Ma fille... Ah ! ma pauvre enfant, tu sais tout ?

— Oui, père. Une séparation de trois mois !... la prison pour vous...

Et, se laissant tomber sur le sein paternel, elle fondit en pleurs.

— Thérèse ! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras, ma bien-aimée Thérèse, calme-toi... ne te désole pas... il me reste un dernier espoir... J'en ai rappelé à Caen.

— Vrai ? dit-elle en s'efforçant de sourire à travers ses larmes. Ah ! tant mieux... peut-être là-bas seront-ils moins sévères ?

— Dieu le veuille ! et d'ailleurs, fillette, ce sera toujours du temps de gagné. Courage donc ! il ne faut pas s'attrister d'avance. Qu'est-ce, après tout, qu'un peu de prison ! on y est très-bien, parole !... et je ne m'en inquiéterais guère, si ce n'était le petit chagrin de te laisser seule. Mais bah ! tu viendras aussi à Pont-l'Évêque, chez la cousine Cotentin... j'arrangerai ça... tu pourras me voir tous les jours... nous ne serons pas séparés... et le soir, eh bien... tu iras un peu dans le monde montrer comme tu es belle, faire de la musique et même, si l'occasion s'en présente, danser un brin... Ah ! ne dis pas non, je le veux.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

C'est très-gai, Pont-l'Évêque... bien plus gai qu'ici... moi, je saurai que tu t'amuses, et je serai content. Tiens! décidément, je ne me plaindrai pas s'il en est ainsi. Ça ne me déshonorera pas dans l'opinion des honnêtes gens, au contraire. Je gagerais que les amis me porteront en triomphe quand j'en sortirai... si toutefois j'y entre, ce qui n'est pas encore prouvé. Allons! allons! tout est pour le mieux... ne pleure pas, fillette... et soupons joyeusement, comme si de rien n'était. Moi, d'abord, j'ai une faim de loup!

En dépit de cette assurance, le bonhomme ne mangea guère, et le repas fut des moins animés. C'était en vain qu'ils cherchaient à se tromper l'un l'autre; tous les deux ils avaient la mort dans l'âme.

Le lendemain cependant on se remit quelque peu. Il faisait un de ces beaux soleils qui dissipent les idées noires. Et puis l'avocat se trouva passer par la ferme, il affirma que la condamnation serait, sinon rétractée, du moins fort adoucie. Ces gascons d'avocats normands vous promettent toujours gain de cause.

Celle de Jacques était perdue d'avance; le jugement fut confirmé.

L'obstiné défenseur voulait qu'on se pourvût en cassation. C'était aussi le sentiment de Thérèse. Jacques s'y opposa. Il savait par expérience ce que coûtent les procès; il ne voulut pas appauvrir sa fille.

Ce second coup, du reste, fut moins rude que le premier. On s'y était préparé de longue main, on s'y attendait. Le père s'était promis d'alléger le chagrin de sa fille, la fille de ne pas aggraver celui de son père.

Au retour du tribunal. Jacques avait marché droit à Thérèse, et prenant son air le plus dégagé:

— Bonne nouvelle, fillette! ils m'ont accordé six semaines de sursis, jusqu'après la rentrée des foins.

— Mais vous êtes donc recondamné, père?

— Oh! oui. Tu sais bien qu'il ne pouvait pas en être autrement. Nous en avions pris notre parti tous les deux... n'est-ce pas, Thérèse? Et puis ce n'est qu'après les foins... peut-être même obtiendrai-je jusqu'après la moisson!

Cette dernière faveur lui fut effectivement octroyée. Mais comme ce temps-là passa vite! L'un comme l'autre, afin de mieux cacher leur peine, ils redoublaient d'activité. Jamais un mot de la séparation prochaine. En secret seulement, on comptait les heures. Sitôt que Jacques avait le dos tourné, Thérèse se prenait à réfléchir combien il serait malheureux là-bas. Sitôt que Thérèse ne le voyait pas, Jacques laissait parler tout haut son chagrin: « Pauvre enfant! comme elle va souffrir de mon absence! »

Parfois cependant des pensées plus égoïstes tourmentaient aussi son cœur: il avait grand effroi de la prison; né dans cette riante campagne, sur la lisière de la forêt, sans cesse en mouvement, sans cesse au grand air, il était de ceux auxquels il faut avant tout la liberté. Quand par aventure ses affaires le contraignaient de passer tout un jour à la ville, il y étouffait. C'était un enfant de la nature, une sorte de sauvage avide de longues courses et de vastes horizons. Et voilà qu'à soixante ans on allait le priver de son indépendance, de sa franche allure, de ses travaux, de ses malades, de son champ, de sa maison, de sa fille! voilà qu'on allait le renfermer entre quatre murailles, sans qu'il pût sentir sur son front le frais de la mer ou des grands bois, presque sans air, sans soleil! Oh! quand Jacques Ysabeau se représentait cette horrible perspective, et quand sa fille n'était pas là, il se prenait à pleurer comme un enfant.

La nuit qui précéda le départ, ne pouvant dormir, — hélas! il y avait longtemps déjà qu'il ne dormait plus! — le pauvre vieillard se releva sans bruit, alla de même écouter à la porte de Thérèse, et, se figurant qu'elle sommeillait, il descendit dans le verger.

C'était par une belle et douce nuit d'été, toute resplendissante d'étoiles. La nuit éclairait obliquement la verte cour, sur le moelleux tapis de laquelle s'allongeaient les ombres joufflues des vieux pommiers; on entendait dans le lointain le murmure de la forêt, celui de l'Océan; une fraîche brise agitait faiblement le feuillage; des lucioles brillaient dans l'herbe. Ici, la vache accroupie dans un espace lumineux; là, dans l'ombre, la Grise se promenant escortée de son poulain; plus loin, quelques poules perchées sur la herse, et la grande charrette ses bras en l'air. De toutes parts, au milieu de la nuit, presque aussi éclairée que le jour, au milieu du profond silence, mille bruits insaisissables pour tout autre, et qui parlaient puissamment à l'oreille de Jacques; mille silhouettes familières à ses yeux... la haie vive avec ses folles pousses... la porte claire-voie, dont les moindres détails se découpaient en noir sur la poudre argentée du chemin... la grange... le hangar... le pressoir... la maison... la niche de Brave... et jusqu'au pauvre chien lui-même, qui, pressentant sans doute l'exil prochain du maître, le suivait pas à pas dans sa revue nocturne, sans un cri, sans une plainte, mais exact à lécher sa main chaque fois qu'il la laissait retomber en marchant.

A tous ces muets témoins de sa douleur, à tous ces chers compagnons de sa vie, Jacques disait tour à tour un touchant adieu. Il alla caresser la vache, embrasser la Grise, et, tombant assis sur une souche revêtue d'herbe, il s'abandonna songeusement aux caresses de Brave, dont la langue amie essuyait ses larmes. Puis, reprenant sa ronde silencieuse à travers les pommiers, il s'arrêta devant le plus ancien de tous, et lui dit:

— Nous ne nous sommes jamais quittés! nous avons presque le même âge... car le jour où tu fus planté par mon père j'étais encore si petit, que ma mère m'enleva dans ses bras pour me mettre à califourchon sur ta greffe. Où sont-ils maintenant mon père et ma mère? Sous son feuillage, je revoyais chaque soir passer leurs ombres bien-aimées... dans ton murmure, je croyais encore entendre leurs voix. Qui sait si je te reverrai maintenant! Adieu, mon vieil ami, adieu pour jamais!

Et, serrant dans ses bras le pommier sexagénaire, il l'embrassait en pleurant.

Thérèse ne dormait pas. Elle avait entendu son père sortir et, le front collé contre la vitre de sa fenêtre, elle le suivait d'un regard ému. Se laissant enfin glisser sur les genoux, elle murmura tout bas cette prière fervente:

— O mon Dieu! soutenez-le dans son affliction... faites qu'il n'en meure pas, mon pauvre père!

Le lendemain matin, au moment du départ, tous deux ils se souriaient.

On monta dans la carriole. La Grise se prit à reculer, comme ne voulant pas prendre le chemin de la prison. Il fallut enchaîner Brave, qui s'obstinait à suivre son maître avec des hurlements désespérées. Oh! c'est à tort que nous refusons une âme aux animaux. Tous les deux, la jument comme le chien, ils comprenaient bien que Jacques n'allait pas revenir!

La matinée était splendide, les alentours plus riants que jamais. Il y a de ces coquetteries-là dans la nature. Jamais elle ne se fait plus belle, plus regrettable que lorsqu'elle sent qu'on la quitte à regret!

Durant la route, c'était à qui se ferait un devoir de parler, celui-ci sous prétexte de quelque recommandation omise, celle-là pour quelques renseignements oubliés. Vainement ils évitaient de parler du but du voyage, il y fallait toujours revenir. On se taisait alors, tant les poitrines devenaient oppressées, et durant quelques minutes on n'entendait plus sur le chemin que le trot rechignant de la Grise.

Aux approches de la ville, Thérèse s'écria tout à coup:

— Mais quels sont donc ces enfants et ce grand vieillard que j'aperçois là-bas vers l'entrée du faubourg?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Dieu me pardonne ! fit Jacques, on dirait le père Leday ?

Quelques minutes plus tard, le doute n'était plus permis. C'était bien le vieux pêcheur, escorté de sa petite famille.

— Où diable allez-vous donc ainsi, Père aux crabes?

— A la porte de la prison... et j'y compte rester durant tout le jour afin de dire à tout un chacun : Celui-là qu'on vient d'y renfermer comme un malfaiteur, c'est celui qui m'a guéri, qui m'a sauvé. Les autres voulaient me couper la jambe. Cette jambe, la voici, alerte et vaillante ; c'est grâce à lui que j'ai pu venir jusqu'ici, grâce à lui que je marche, que je travaille, et que mes petits-enfants ont du pain !

— Père Leday, balbutia le rebouteur tout ému, je ne vous ai pas demandé cela... je ne veux pas...

— Possible... mais je me le suis commandé moi-même. Quand vous êtes venu me secourir, malgré le péril que vous connaissiez bien, vous avez fait votre devoir... je fais aujourd'hui le mien. Au lieu d'un affront, je veux que pour vous ce soit un honneur !

Et, relevant le long bâton sur lequel il s'appuyait, le vieux soldat porta les armes au condamné.

Jacques lui serra la main et repartit, mais en se renfonçant sous la capote afin d'essuyer une larme.

Après une courte visite à la tante Cotentin, chez laquelle il voulut lui-même installer Thérèse, il se dirigea vers la prison.

Le père Leday était là, devant la porte, à son poste. Il racontait à tout venant son histoire. Césarine et ses deux petits frères, la répétant avec un enthousiasme enfantin, provoquaient tour à tour l'attendrissement de l'auditoire, qui se renouvelait sans cesse.

A l'apparition du rebouteur et de sa fille, il y eut une première acclamation dans la foule, une seconde lorsque la porte de la prison se referma sur eux, une troisième, plus sympathique encore, lorsqu'on en vit ressortir Thérèse seule, très-pâle, et son mouchoir sur les yeux.

— Allons ! dit le père Leday, allons, les enfants, nous n'aurons pas perdu notre journée. Mais, pauvre demoiselle, comme elle a l'air malheureux !

Et, suivi de l'assistance tout entière, il lui fit escorte jusqu'à la maison de la tante Cotentin.

VIII.

SOUS LES VERROUS.

Je crois superflu de vous dire que la pauvre Thérèse passa une nuit sans sommeil, et que dès la première heure du lendemain elle courut rendre visite à son père.

Jacques avait l'air si souriant, si philosophe, que la jeune fille en fut tout d'abord la dupe.

— Quand je te disais qu'on était très-bien ici ! s'écria-t-il en l'embrassant, je m'y suis déjà tout aguerri, fillette... et mes livres aidant, les trois mois ne me sembleront pas longs, parole d'honneur !

Il en fut de même durant toute la première semaine. Mais Thérèse ne tarda pas à remarquer chez son père certaine contrainte, certaine pâleur de mauvais augure. Sa tête était brûlante et sa main glacée. Son regard, jadis si brillant, semblait comme s'éteindre, sa respiration était courte, haletante ; on eût dit que l'air lui manquait.

Néanmoins il n'en persistait que davantage encore à se prétendre bien portant et satisfait. A l'arrivée comme au départ de Thérèse, il fredonnait d'ordinaire une vieille ronde normande. « Patience ! lui disait-il, patience, fillette... l'honneur est sauf, et nous retournerons bientôt à la maison. »

Si Thérèse s'en fût rapportée à ces apparences, elle eût fini par en prendre son parti. Mais, en dépit du témoignage de ses yeux, il y avait dans son cœur une vague inquiétude. Un soir, elle interrogea le concierge de la prison ; il lui répondit d'une façon satisfaisante, mais avec un certain embarras. Comme elle s'en allait, toute pensive, le brigadier de gendarmerie l'aborda. C'était un vieil ami de son père. Excellent homme du reste, et qui, sous une affectation de rudesse, s'efforçait vainement de dissimuler sa grande bonté, devenue proverbiale dans tout le canton... ce dont il enrageait, le digne brigadier. Ces types-là sont beaucoup plus fréquents qu'on ne pense dans la gendarmerie départementale.

— Mademoiselle Thérèse, dit-il, votre père est un délinquant de la pire espèce, et qui mérite d'autant plus sa punition que, par son entêtement récidiviste, il nous fait beaucoup de peine, à nous autres qui l'aimons tous, et qui sommes forcés de sévir contre lui. La consigne avant tout. Mais à vous qui n'êtes point fautive, elle ne me prohibe point de dire la vérité.

— La vérité ! qu'y a-t-il donc, ô mon Dieu ?

— Ce vieux scélérat de Jacques a corrompu le guichetier à force d'or : il lui a donné cinq francs pour vous entretenir dans l'erreur. A moi-même, il m'a fait jurer le silence. J'ai feint d'obtempérer. Mais tant pis ! je lui en veux, je me venge.

— Parlez, brigadier... je vous en conjure, parlez !

— Pour lors donc, il est malheureux comme tout là dedans. Il ne dort pas, il ne mange pas, il dépérit... ni plus ni moins qu'un vieux merle, acoquiné au libre espace, et qu'on mettrait en cage vers la fin de ses jours. Bref, il est capable d'en tomber malade, et très-gravement... je vous en avertis... garde à vous !

— Mais que faire, brigadier... que faire !

— Eh, parbleur ! solliciter sa grâce, ou tout au moins une commutation de peine. Allez trouver le procureur impérial. C'est un magistrat sévère, mais au demeurant bon enfant.

Thérèse ne se le fit pas répéter deux fois. Dix minutes plus tard, elle se présentait au parquet.

Là encore elle rencontra de généreuses sympathies. On regrettait la condamnation du vieux rebouteur, on ne demandait qu'à pouvoir amnistier le prisonnier.

— Qu'il s'engage à respecter la loi désormais, à ne plus exercer la médecine... et je me fais fort d'obtenir son élargissement immédiat. Mais, sans cela, impossible !

Thérèse revint en toute hâte à la prison ; son père ne l'attendait pas. Elle le trouva sur un banc du préau, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains, dans l'attitude d'un morne abattement.

Il n'entendit pas même la jeune fille s'approcher de lui, s'arrêter devant lui. Elle dut le toucher à l'épaule. Lentement il releva la tête. Dans ses yeux il y avait des larmes.

Des larmes qu'il se hâta d'essuyer, auxquelles il voulut donner le démenti d'un sourire.

— Mon père, s'écria Thérèse, ne cherchez plus à me tromper... réjouissez-vous, je vous apporte la liberté.

Le vieillard ne put retenir un cri de joie.

— Seulement, reprit-elle, on y met une condition.

— Quelle condition ?

Avec toute sorte de ménagements, Thérèse s'expliqua.

— Jamais ! répondit énergiquement le rebouteur, jamais ! Je veux maintenir mon droit. C'est un héritage, et qui m'oblige. Tout ce que je puis promettre, c'est de ne plus aller au-devant des occasions. Mais refuser mes soins lorsqu'on y viendra faire appel, lorsqu'on me suppliera de les donner... et gratuitement, qu'on n'y compte pas. Je me dois à ceux qui sont pauvres et qui souffrent !

Thérèse eut beau prier, raisonner, pleurer toutes les larmes de ses beaux yeux, il s'obstina dans son refus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La pauvre enfant, toute désolée, s'en retourna vers le procureur impérial, et lui raconta l'issue de sa tentative avec une touchante franchise.

— C'est très-fâcheux, ma pauvre enfant, répondit-il, mais que voulez-vous que j'y fasse! la justice ne peut pas céder. Voyons cependant, voyons! cela regarde surtout les médecins. Allez trouver celui de la prison... qu'il m'adresse un rapport sur l'état de santé de votre père. Que tous les autres signent une demande en sa faveur... et nous verrons, nous verrons!

C'était une fille active et courageuse que Thérèse. Sans désemparer, elle commença cette nouvelle série de démarches.

— Quant au rapport, répondit le médecin de la prison, j'y consens d'autant plus que ce sera l'exacte vérité; mais quant à la pétition, c'est presque une affaire personnelle au docteur Cauvain. L'avocat de votre père lui a prodigué la raillerie et l'insulte. Mais ce n'est point un méchant homme, je vous l'assure. Voyez-le... S'il signe le premier, je vous réponds la signature de tous les autres.

Rien qu'au seul nom du terrible docteur Cauvain, le cœur de Thérèse avait bondi d'effroi. Mais il s'agissait du salut de son père, elle résolut de tenter bravement l'aventure.

IX.

NOTRE-DAME DE GRACE.

La première chose à obtenir, c'était l'autorisation de quitter momentanément Pont-l'Évêque, mais sans que le bonhomme Ysabeau soupçonnât le véritable motif de ce petit voyage. Il eût mieux aimé subir une captivité perpétuelle que de demander grâce au docteur Cauvain.

Fort heureusement une lettre arriva tout à point de la ferme, pour réclamer la présence de Thérèse. Un dégât quelconque à réparer, le brassage des pommes, pour lequel il fallait les ordres du maître, et d'autres détails encore que je ne vous dirai pas au juste. Bref, Thérèse n'eut pas besoin de mentir, ni même de parler; il lui suffit de montrer la lettre.

— Va, mon enfant, répondit le vieillard, l'air de chez nous te fera du bien.

— Mais vous quitter ainsi, père... Songez donc qu'il va me falloir au moins trois jours.

— Tant mieux! prends-en même quatre ou cinq, si besoin est. Je te trouve un peu pâlotte, tu retrouveras tes couleurs là-bas.

Pauvre homme! il était satisfait de ce départ, qui serait du moins une sorte de trêve à la pénible contrainte qu'il s'imposait.

Quant à Thérèse, si elle pensait à prolonger ainsi son absence, c'est qu'il lui faudrait au moins ce temps-là pour s'assurer certaine protection dans laquelle elle mettait sa principale espérance.

— Adieu donc, père... à bientôt... n'avez-vous rien à faire dire là-bas?

— Si fait. Bien des choses à nos gens, à la Grise, à Brave, à la maison, aux pommiers, à tout le monde. Embrasse-moi, fillette, et bon voyage!

Il avait hâte de la voir partir, car tous ces souvenirs venaient de raviver ses regrets, car il avait peine à retenir le sanglot qui lui montait à la gorge.

Impatiente de travailler à l'œuvre de délivrance, Thérèse précipita son départ. La carriole l'attendait, amenée par un vieux domestique, depuis plus de trente ans au service de la famille, et qui, prévenu la veille au soir, s'était empressé d'accourir avec la Grise.

A la vue de Thérèse, le digne serviteur eut un cri de joie; la vieille jument hennit de plaisir, mais cependant avec une légère nuance de tristesse.

— Tu ne reverras pas encore aujourd'hui ton maître, lui répondit la jeune fille, mais nous allons faire en sorte qu'il puisse revenir aussi bientôt. Alerte donc, la Grise, alerte!

On eût dit que la pauvre bête avait compris; elle partit au grand trot.

— Vraiment! s'était écrié le conducteur, vraiment, notre demoiselle... est-ce que vous espérez pouvoir sortir votre digne père de là dedans?...

— Oui, mon bon Joseph. Sans cela, malgré ta lettre, je ne m'en retournerais pas seule à la ferme.

— M'est avis pourtant qu'on sera bien joyeux de vous y revoir. Les gens, les voisins, les bestiaux... jusqu'à la vieille maison elle-même, qui tressaillira d'aise quand vous allez y rentrer. Hue donc, la Grise!... et par le plus court!

Thérèse arrêta le mouvement du vieillard, qui voulait prendre un chemin de traverse.

— Suis la grande route, mon bon Joseph... Je veux tout d'abord que tu me conduises à la chapelle de Grâce.

— Pour faire votre prière à la sainte Vierge, très-bien... et qu'elle vous protége dans ce que vous allez entreprendre, notre demoiselle.

— Merci, Joseph. Ensuite j'irai rendre visite à l'aumônier; son assistance aussi peut m'être utile.

— En ce cas, comptez-y... car elle ne vous faillira pas. Un si digne homme, et qui vous aime tant... comme de juste!

Effectivement, c'était là cette recommandation sur laquelle comptait Thérèse.

En moins d'une heure on arriva sur le plateau de Notre-Dame de Grâce.

Tout le monde connaît ce splendide paysage, au moelleux tapis de verdure, aux grands arbres séculaires, à la merveilleuse terrasse qui domine, d'une part l'embouchure de la Seine, de l'autre l'Océan.

Vers la droite, sous un dôme de feuillage, l'humble et pittoresque chapelle, objet du culte pieux des matelots, qui viennent en pèlerinage y remercier la divine patronne par laquelle ils ont été secourus durant la tempête. *Ave maris Stella.*

Après une fervente prière, Thérèse se dirigea vers le presbytère attenant à la chapelle.

C'est là, sur l'emplacement même de l'ancien ermitage, que réside l'aumônier, l'ermite moderne.

Un simple pasteur, un vieux et bon prêtre qui vit seul, comme ses devanciers, à l'ombre des chênes qui le gardent, au bruit lointain de la mer qui sans cesse le fait songer à ceux qui sont en péril.

Ainsi que nous venons de le dire, il connaissait, il aimait Thérèse; elle en reçut donc un excellent accueil; elle s'empressa de lui dire et ses larmes et son espoir.

— Ma chère enfant, répondit-il, je suis à vous de tout cœur.. et, si nous ne trouvons pas mieux, moi-même je vous conduirai chez le docteur Cauvain. Malheureusement c'est un esprit fort... et j'ai grand peur que mon patronage ne soit pas des plus efficaces.

— Et moi qui y comptais tant!

— Attendez donc... il a une sœur, bonne et pieuse dame, qui vient tous les dimanches à la messe ici. C'est demain dimanche. Je vous présenterai à elle, Thérèse, et je ne doute point qu'elle ne se fasse honneur de vous servir d'introductrice. A demain donc, mon enfant... Par la même occasion, vous me rendrez le service de toucher l'orgue, ainsi que vous le faites d'ordinaire aux grandes fêtes... et Notre-Dame vous en saura bon gré. A demain!

Elle s'éloigna, l'âme reconfortée, toute pleine d'espérance.

En arrivant au seuil du presbytère, son regard rencontra la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

grande croix qui domine la terrasse. En cet instant, les derniers rayons du soleil l'entouraient d'une ardente auréole.

Considérant ce signe comme d'un heureux présage, Thérèse alla s'agenouiller au pied du calvaire.

Autour d'elle ce calme profond, cet harmonieux silence des beaux soirs d'automne. Le soleil disparaissait à l'horizon tout en feu d'un ciel d'azur où commençaient à s'allumer les premières étoiles, il y avait sur la mer des reflets merveilleux, un splendide mirage ; parmi les grandes ombres des vieux chênes, de lumineuses traînées de pourpre et d'or ; vers le calvaire surtout, comme un féerique nuage rose au milieu duquel se détachait la gracieuse sveltesse de Thérèse.

Les mains jointes, les lèvres entr'ouvertes, comme en extase, elle leva ses grands yeux noirs vers les bras de la croix. Jamais elle n'avait été plus charmante.

Tout à coup, en se redressant, elle aperçut un jeune homme inconnu, qui la contemplait avec un étonnement involontaire, avec une admiration naïve.

Toute confuse, elle s'empressa de rejoindre le vieux Joseph.

Une demi-heure plus tard, la carriole s'arrêtait devant la ferme paternelle.

Son cœur se serra sous l'étreinte d'une joie douloureuse. Elle rentrait dans le cher enclos, mais, hélas ! elle y rentrait seule.

Dès ses premiers pas sous les pommiers, Brave vint se jeter sur elle en la couvrant de folles caresses.

Ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à calmer le fidèle animal. Puis elle alla dire bonjour à la vache, au poulain, aux poules déjà sur le perchoir, aux fleurs du jardin, au banc de pierre du seuil hospitalier, à l'intérieur de la maison, aux moindres objets qu'elle renfermait. Il lui semblait qu'il y avait un siècle qu'elle avait quitté tout cela !

Enfin elle monta dans sa chambre, afin de se préparer au repos. Mais tout d'abord elle sortit de l'armoire, elle disposa sur deux chaises la toilette qu'elle devait mettre pour la visite du lendemain.

La visite au docteur Cauvain !

Nous l'y précéderons, afin de dire dans quelle disposition d'esprit elle allait trouver celui duquel dépendait la liberté, la vie de son père.

X.

PASCAL CAUVAIN.

Tout lui réussissait à ce docteur Cauvain. Il était riche, bien portant, alerte, d'humeur joviale. Enfin il avait son fils, lui ! son fils qui venait précisément de revenir de Paris avec le titre de docteur.

Il se nommait Pascal. C'était vraiment un jeune homme accompli. Éducation solide, esprit laborieux, âme honnête et tendre ; beaucoup de sagacité ; du dévouement et de la modestie, qualité plus rare encore. Il avait traversé le pays latin sans y déflorer sa jeunesse. Toutes les illusions de la vingt-cinquième année s'épanouissaient dans son cœur, où le seul amour de la science régnait en maître presque absolu. Ce n'était point un héros de roman. Au premier abord, on le trouvait même un peu laid. Mais, en l'examinant avec plus d'attention, en le connaissant mieux, on se sentait devenir de plus en plus sympathique à sa physionomie pensive, à son franc sourire, à son regard loyal. Ajoutez à cela qu'il était grand, robuste, élancé, d'une nature primesautière et courageuse. Du reste, l'entretien suivant le fera mieux connaître qu'un long portrait. Les portraits, à la plume comme au pinceau, sont toujours quelque peu flatteurs.

C'était le soir. Pascal venait de rentrer ; suivant l'ancienne mode provinciale, il soupait avec son père.

— Eh bien, demanda celui-ci, eh bien, mon garçon, es-tu content de ta promenade d'aujourd'hui ?

— Ravi, enchanté, mon père ! Je ne saurais dire avec quel bonheur, avec quelle ivresse j'ai retrouvé nos riants paysages normands, les vertes cours plantées de pommiers, les chemins creux, les haies fleuries, les grands arbres. Tout cela, jusqu'à l'air natal qui ravivait mon visage, tout semblait me dire : « Te voilà de retour au pays... Sois le bienvenu... ne songe plus à nous quitter... c'est ici que tu dois être heureux ! »

— Très-bien, très-bien, Pascal ! Ces dispositions-là dépassent toutes mes espérances. Ainsi donc, tu ne désires pas retourner à Paris ?

— Moi... pas du tout... jamais.

— On t'y promettait cependant un avenir des plus tentateurs... la célébrité... la fortune ?

— Est-ce que nous ne sommes pas assez riches ! est-ce que je ne pourrai pas étudier ici tout à mon aise, dans ce délicieux cabinet de travail que vous avez fait arranger tout exprès pour moi, en vue de la mer ! Non, non, mon père. Vous seconder dès demain, vous remplacer le plus tard possible, voilà toute mon ambition. Je ne connais pas d'existence plus saine et mieux à mon goût que celle d'un médecin de campagne.

— De campagne ! dis donc, dis donc... Honfleur est une ville.

— Soit... mais la moitié de la clientèle est aux champs, dans les fermes, dans les villages... et, pourvu qu'on ait un bon bidet pour vous y transporter au petit trot, presque chaque jour on fait sa tournée médicale, et chaque soir on rentre gaiement au logis, car on peut se dire : « J'ai fait un peu de bien ! »

— Embrasse-moi, Pascal ! s'écria le père attendri jusqu'aux larmes.

Puis, après un silence durant lequel les mâchoires ne restèrent point oisives :

— Par où es-tu revenu ce soir, mon garçon ?

— Par la côte de Grâce, répondit le jeune homme, qui tout aussitôt devint pensif et comme souriant à quelque intime souvenir.

— Tu dois y avoir eu, monsieur le poëte, un magnifique coucher de soleil ?

— Oui, père.

— J'étais à ma fenêtre, moi. La mer resplendissait, et là-bas, à l'horizon, sur la pourpre du ciel, on voyait se détacher en noir tous les vaisseaux de la rade, toute la silhouette du Havre, avec ses mâts, ses phares, ses fumées. C'était superbe !

Ch. Deslys.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les Parisiennes qui ont quitté Paris ne sont pas, pour celà, plus indifférentes sur le chapitre des modes. Il semble, au contraire, que leur curiosité soit excitée par leur éloignement de la grande ville.

Les journaux sont attendus avec impatience, on brûle d'apprendre des nouvelles de ce qui se fait dans nos ateliers.

En fait de nouveautés saillantes, nous citerons les écharpes *genre oriental*, dont on se sert pour compléter les toilettes légères de mousseline, tulle ou gaze Chambéry. Ces écharpes sont ordinairement en étoffe rayée, enrichie de broderies en soie de couleurs vives et terminée par une haute frange floche et des glands assortis. Quelques couturières font l'écharpe du même tissu que la robe et la brodent de galons et médaillons de couleur cachemire.

Des confections de formes diverses ont pris naissance depuis un mois. Il a fallu créer de nouveaux modèles au moment des départs. On voit tour à tour des casaques, des paletots, des jaquettes, des talmas, des marinières, des pèlerines à capuchon, des burnous; car, ainsi que nous l'avons dit déjà, tout se porte, il n'y a point de modèles exclusifs, la plus grande liberté règne dans les modes, surtout en fait de toilettes de campagne. On adopte généralement les robes relevées par des agrafes en velours ou ruban avec boucle.

C'est, à vrai dire, une des plus jolies combinaisons pour isoler la robe du sol et laisser voir la jupe de dessous. D'ailleurs, ces agrafes sont un charmant ornement pour la robe et lui donnent un cachet tout particulier.

Il parait certain que nous allons avoir le chapeau *empire*, mais modifié et ne ressemblant plus du tout aux premiers modèles imités des gravures de 1812, dont l'excentricité prêtait à rire et a été repoussée à l'unanimité. La forme *empire* dont nous parlons a une calotte suivant la passe, elle se termine par une manière de bavolet d'une coupe très-gracieuse. Ce nouveau patron a de l'avenir, il saura plaire à toutes les femmes et il nous promet de notables changements dans la coupe des chapeaux.

Une de nos plus gracieuses modistes, madame *Morison*, rue de la Michodière, 6, a droit aux éloges les plus sérieux pour la création de divers modèles de chapeaux dont l'initiative dénote un talent distingué. C'est chez madame Morison que nous avons vu le chapeau *empire* dont nous venons de parler. Nous devions déjà à cette gracieuse modiste la forme *Médicis*, un des succès de la saison, et pour chapeaux de campagne, les formes *Béarnais* et *Bergère*, deux modèles dont le succès est très-grand.

Occupons-nous à décrire quelques-uns de ces types :

Chapeau *empire* modifié; passe de tulle blanc bouillonné, séparé par des lames de paille de riz. Calotte en paille de riz, entourée d'une couronne de feuilles de lierre, laquelle tourne derrière la calotte. Sur le côté, une écharpe de tulle illusion. A l'intérieur, du tulle bouillonné, du lierre et une rose, brides de taffetas blanc.

Un chapeau *Médicis* (forme déposée); passe à tuyaux, ornements en feuilles de liserons, de velours vert nuancé; guirlande en sequins d'or, tournant autour du chapeau; sur la passe, dessus et dessous, bouquets de roses. Voilette *Vestale*, brides de taffetas blanc.

Autre chapeau *Médicis*. Passe de tulle rose et fond *empire*, garni d'une touffe de marabouts bleus, retenue par un colibri qui s'enveloppe d'une écharpe de tulle retombant sur le côté gauche. Autour du chapeau, une chaînette de sequins d'or et de muguets perlés de cristal.

Autre chapeau, forme *stella*, composé de tulle blanc, constellé de paillettes d'or. Au fond, deux pavots bleus à cœur noir, sur monture souple, retenus par une tête d'hirondelle. Voilette *Vestale* semée d'or. A l'intérieur, pavots bleus et bandeau en séquins d'or.

Autre chapeau, forme *Impératrice*, composé de paille fantaisie, avec guirlande de lierre et rose rouge. Intérieur tout en tulle bouillonné.

Voyons maintenant les chapeaux ronds :

Le premier est de forme *Duchesse*, à calotte saillante et petit bord égal. Il est orné d'une écharpe de gaze, *Dona Maria*, qui tourne autour de la passe, attachée par un bouquet de pavots. Le nœud est sur le côté et l'écharpe retombe.

Ce même modèle se répète avec gaze de nuances variées: bleu, maïs, paille, blanc, saumon, rose, lilas, etc., et fleurs en harmonie.

Autre chapeau rond, forme nommée *Élisabeth*, en paille à bord gaufré. Un biais de velours noir cannelé à l'intérieur, sous le gauffrage. Ornement de crêpe maïs, tournant à la passe et tombant en écharpe. Pouff de pavots ponceau.

Madame Morison emploie beaucoup de lierre dans la décoration de ses chapeaux et de ses coiffures. Ce feuillage, préparé avec art par nos meilleurs fleuristes, est en grande vogue en ce moment.

C'est une bonne fortune d'avoir pu arriver à temps dans les magasins de *Saint-Augustin* (rue Neuve Saint-Augustin, 45) pour admirer les commandes de costumes d'enfants destinés à madame la comtesse R...

Saint-Augustin nous avait déjà fourni tant de jolis modèles à décrire et à dessiner, que nous ne devions pas espérer une aussi complète série de créations nouvelles. Nous nous empressons de la faire connaître à nos lectrices. Les deux jeunes filles de madame R... ont de huit à dix ans; elles emportent, comme on va le voir, les plus gracieux spécimens de l'industrie parisienne.

Voici premièrement une toilette de promenade : première jupe de mousseline de laine bleue, bordée dans le bas par des festons lisérés de taffetas blanc. Le liséré est suivi d'une soutache de soie blanche. L'intérieur de chaque feston est brodé d'une palmette de soie blanche perlée d'acier. Seconde jupe plus courte de 20 centimètres. Celle-ci est d'alpaga blanc, ondulé en larges festons.

Le bord est garni d'une petite ruche de taffetas blanc et d'une soutache. L'intérieur de ce grand feston est brodé de guirlande en étoiles de cordonnet blanc et acier. Une frange boulle en soie blanche dépasse la ruche et termine la jupe. La jupe d'alpaga blanc s'arrête à la ceinture, celle-ci est de ruban bleu frangé, à broderie du même style que celles des jupes. — Le corsage se compose d'une chemisette de mousseline de laine bleue, plissée à gros plis, sur laquelle se répètent, contrariés sur les plis et entre les plis, des ornements brodés soie blanche et acier.

Deux autres toilettes pareilles sont de mousseline blanche très-diaphane sur des jupes de taffetas blancs, entourées dans le bas de taffetas ruches gaufrées. Un large ruban bleu est

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

posé tout autour des jupes de mousseline. Sur ce ruban bleu, il y a, de distance en distance, des médaillons brodés et enrichis de dentelle. Dans les espaces où le ruban bleu se trouve à découvert, on a brodé des roses en soie verte et rose qui donnent à ces ravissantes toilettes un aspect pompadour de la plus éclatante fraîcheur.

Les ceintures et les corsages sont en rapport, ils échappent à la description par le fini merveilleux de leur travail. — D'autres robes de mousseline, avec sous-jupe de taffetas blanc, sont ornementées de guipure Cluny posée sur taffetas rose.

Les pardessus sont aussi charmants que les robes. Il y en a deux en popeline brillantée gris argent, de forme jaquette, ornés de passementerie en riches médaillons gris, et acier avec aiguillettes. Les passementeries sont posées en épaulettes, aux poches et sur les devants.

Deux manteaux-rotondes sont de cachemire blanc moucheté ponceau; entourés d'une frange admirable, composée de glands d'argent et brins de grenadine à pointes d'argent. Deux manteaux pareils sont de cachemire blanc moucheté de noir et garnis d'un effilé Thibet blanc; en tête de l'effilé il y a un beau galon noir à cloux de jais.

Les chemisettes de lingeries coupées de dentelle et point à la main sont d'un travail rare. Les costumes de voyage et de campagne, d'une originalité de haute distinction, font le plus grand honneur à l'habileté de la directrice des ateliers de *Saint-Augustin*.

Parmi les coiffures choisies par madame R... nous avons remarqué le *tricorne* en paille garni de plumes et bordé de velours, et des toques Irlandaises qui font haute nouveauté.

On fait, en lainage brillanté, des tissus nouveaux dont l'emploi offre un grand avantage pour les toilettes du matin; le foulard compose aussi des costumes plus élégants et plus solides. Nos couturières puisent dans les collections du *Comptoir des Indes* mille moyens de varier les costumes.

Les accessoires de la toilette sont d'une grande importance et ce n'est pas futilité que d'y porter une grande attention. Le jupon à ressorts s'est transformé déjà plusieurs fois, sans jamais rien perdre de sa valeur. Les ressorts sont maintenant disposés du milieu au bord du jupon; ceux du haut ne font plus saillie, mais la diminution sur la partie élevée du jupon a été complétement répartie sur les cercles du pourtour. Ceux-ci sont plus envahissants que jamais. Les femmes ont depuis longtemps accordé la préférence au jupon *invisible* de la maison *Creusy*, rue Montmartre, 133. Une forme excellente, des ressorts souples et solides à la fois, donnent à ce jupon un mérite incontestable. Le devant mobile se replie, ce qui est très-commode en voyage.

Les sous-jupes de plage, éditées par la maison *Creusy*, sont en tissu à rayure bazin noir et blanc, décorées de motifs en cachemire de couleur avec accessoires de frange, boutons et dentelles.

Des sur-jupes d'alpaga ou linos blanc, garnies de dentelle ou taffetas, servent à compléter les toilettes habillées. Les garnitures montent de manière à combler le vide occasionné sur les côtés par l'attache des tirettes à boutons et agrafes. Nous avons remarqué que la décoration des jupes de dessous est le véritable luxe des costumes du matin, car le jupon de la robe, destiné à être relevé en baldaquin, n'a généralement qu'un câble pour bordure. Ceci s'applique, bien entendu, aux vêtements sans cérémonie.

Les femmes demandent à la parfumerie moderne le moyen de s'embellir et de rester jeunes le plus longtemps possible. On ajoute à l'éclat du teint, par l'emploi de quelques cosmétiques habilement préparés : le blanc Nymphéa, le rose d'Armide et les crayons Impératrice, de la maison *Séguy*, 17, rue de la Paix, ont su entrer discrètement dans le boudoir des femmes intelligentes. On a longtemps repoussé les fards, parce que l'expérience avait démontré qu'ils étaient nuisibles et que leur emploi journalier détériorait le tissu dermal par la présence des agents corrosifs employés dans leur composition. Ces craintes n'existent plus avec les produits de la maison *Séguy*, dont l'innocuité est parfaitement établie. Le blanc Nymphea et le rose d'Armide sont d'un effet excellent, aussi bien sous le jour brillant du soleil qu'à la clarté des bougies.

Pour conserver le teint pur et faire disparaître les taches de rousseur, son, lentilles, hâle, masque de grossesse, etc., le lait antéphélique de la maison *Candès*, 26, boulevard Saint-Denis, peut être employé avec toute sécurité. Ce produit infaillible est garanti par dix-sept ans de succès. Un petit ouvrage accompagne chaque flacon et donne, sur l'application, des renseignements auxquels il est nécessaire de se conformer avec la plus scrupuleuse exactitude. On doit réclamer cette brochure-prospectus lorsqu'on achète le lait antéphélique dans ses dépôts en France ou à l'étranger.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

Quand je serais le seul, cela m'est égal, j'en prends fièrement et bravement mon parti, mais je ne vous parlerai pas de *Gladiateur* et de ses triomphes tant à Epsom qu'à Boulogne. Il y a deux choses contre lesquelles les lecteurs et les lectrices de ce journal sont habitués à me voir protester, à mon point de vue personnel : ce sont les théâtres de société et les courses de chevaux, élevés à l'importance qu'on tend à leur donner. Je ne saurais pas plus me réjouir de voir les courses de chevaux absorber l'attention publique et devenir la première des affaires dans un pays comme la France, que de voir des jeunes femmes et des jeunes filles bien élevées jouer les pièces du *Palais-Royal* dans les salons. Je ne proscris pas les courses de chevaux et les spectacles, comme Platon proscrivait les poëtes de sa république, mais je le répète, chacune de ces choses a sa place faite et marquée, et il faut l'y laisser. Je sais bien que je ne plais pas à tous mes lecteurs et à toutes mes lectrices, en parlant de la sorte; mais nous sommes aujourd'hui de si vieux amis, eux et moi, qu'ils doivent bien me passer la fantaisie de ma franchise. A l'occasion, ils n'y perdront pas.

Que j'aime bien mieux avoir à dire mon mot de la haute distinction qui vient d'être accordée à Rosa Bonheur! D'abord, parce que rien ne me plaît plus que de voir récompenser les gens qui le méritent et qui gagnent ces récompenses à la sueur de leur front; ensuite parce que la croix de la Légion d'honneur accordée à Rosa Bonheur est une innovation dont la pensée remonte tout droit à l'Impératrice. Quand la Régence confiée à ces mains délicates et habiles, ce que les journaux autorisés à le dire ont vanté à qui mieux mieux, quand la régence de l'Impératrice, dis-je, n'eût eu que ce beau résultat, j'y applaudirais de tout mon cœur et je trouverais que cette Régente d'un mois a été une grande Régente.

Or, je me suis toujours insurgé *in petto* contre l'exclusion

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche N° 19.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de chambre de la maison veuve Robert et fils, rue de Richelieu, 85. — Coiffure *empire*.

(Voyez la description, page 2 de la couverture).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dont les femmes de talent ont été les victimes jusqu'à présent, dans la distribution des distinctions honorifiques. La croix de la Légion d'honneur n'est-elle pas aussi bien placée sur la poitrine de mademoiselle Rosa Bonheur, ne le serait-elle pas tout aussi bien sur celle de madame George Sand, ne l'eût-elle pas été aussi bien sur celle de madame Delphine de Girardin, qu'à la boutonnière de tel ou tel. (Ici l'on me permettra de ne nommer personne.) Et puis, il y a là un grand pas de fait. Un journal qui, comme nous, approuve grandement cette distinction, ajoutait : « C'est, au double point de vue des prérogatives de l'art et de l'émancipation du sexe féminin, une véritable conquête. Ceci pourra porter les dames à parler rubans à un point de vue moins frivole. » C'est là exactement ce que nous voulions dire ; c'est là, en effet, le grand côté de cette question qui eût été toute simple, s'il se fût agi d'un homme de lettres ou d'un artiste barbu, mais qui prend d'énormes proportions quand il s'agit d'une femme.

Je n'ai pas la prétention de croire, comme mon confrère que je viens de citer, que les dames seront portées à « parler rubans à un point de vue moins frivole » ; je ne m'imagine pas que les dames cesseront de s'occuper de ce qui leur sied bien, c'est-à-dire de la toilette ; mais je crois, en effet, et j'espère même que ce petit bout de ruban rouge, pour lequel un homme risque sa vie sur un champ de bataille ou s'immole au travail, aura assez de prestige aux yeux des femmes, toujours fières de le voir à la boutonnière de leurs fils, de leurs frères ou de leurs maris, pour qu'elles s'attachent à le gagner, elles aussi ; et elles comprendront que ce n'est pas en jouant les pièces du *Palais-Royal* dans un salon, en mettant toute leur vanité à assister aux courses de chevaux, toute leur gloire en ne manquant pas à une première représentation, et tout leur succès dans des toilettes excentriques, qu'elles obtiendront le ruban rouge. Quand elles l'auront en perspective, en se tenant dans le milieu délicat que Dieu leur a assigné, elles mettront une émulation plus grande à acquérir les talents qui appellent les récompenses publiques. La femme de qui, pour nous, l'intelligence est ouverte incontestablement à tout, aussi bien que celle des hommes, la femme, dis-je, a été en quelque sorte relevée par cette décoration accordée à Rosa Bonheur. C'est plus qu'une œuvre de justice que l'Impératrice a faite là, car c'est une œuvre éminemment intelligente ; espérons qu'elle portera ses fruits.

Vous saviez que la princesse de Danemark, la sœur de la princesse de Galles, était fiancée au grand-duc héritier de Russie, celui qui est mort à Nice. Je vous ai raconté la visite au lit de mort de son fiancé de cette jeune princesse, « ma chère petite âme », comme l'appela le prince à qui les paroles montaient déjà à peine jusqu'aux lèvres. Le bruit a couru que la princesse Dagmar, cette fiancée-veuve, ne perdrait pas le trône auquel elle était destinée et qu'un mariage l'unirait au grand duc héritier actuel. Je ne sais ce qu'il y a de bien exact dans cette nouvelle ; mais ce qu'il y a de plus certain, et de bien certain même, c'est que la haute société russe, qui a été très-touchée de la visite de la jeune princesse au lit de mort de son fiancé, l'a adoptée comme la famille impériale l'avait déjà adoptée. L'Empereur lui a envoyé récemment la décoration de Sainte-Anne avec une dotation de 40 000 roubles. Les dames de Saint-Pétersbourg viennent de lui offrir une croix grecque en lapis-lazuli, enchâssée d'or et garnie d'une double rangée de grosses perles et d'énormes diamants. Voilà qui est bien parler et bien agir !

La poésie qu'on ne peut se défendre de reconnaître dans les relations toutes spirituelles entre ces deux royaux fiancés a quelque chose de légendaire, et qui me rappelle une tradition populaire fort accréditée à Genève et qu'un accident récent vient de confirmer. Il existe donc à Genève une tradition qui raconte que tous les ans le lac choisit et prend sa fiancée parmi les plus charmantes personnes qu'il reçoit sur ses flots. C'est ainsi qu'il y a quelques semaines cinq jeunes gens, profitant d'une belle matinée et de la tranquillité du lac, s'étaient lancés dans une embarcation pour faire une promenade.

La frêle embarcation était à peine arrivée entre le pont du Mont-Blanc et le pont des Bergers, lorsqu'on la vit se remplir d'eau et sombrer. Des cinq voyageurs, trois reparurent à la surface de l'eau et s'y soutinrent assez longtemps pour pouvoir être recueillis par des bateliers accourus à leur secours. Une heure s'écoula avant qu'on eût retrouvé les deux autres. Le lac jaloux les avait retenus. C'étaient deux jeunes fiancés du canton de Saint-Gall, parés de leurs habits de fête et qu'on retira étroitement enlacés dans les bras l'un de l'autre.

Les sceptiques et les esprits forts chercheront à donner une explication toute matérielle peut-être à ce fait, moi je préfère croire que c'est le lac qui a pris, en effet, sa fiancée. C'était son droit légendaire, respectons-le. Et voilà une matière à philosopher, s'il y avait lieu, et si j'avais de la place !

Voici une aventure qui a beaucoup fait causer dans un certain monde tout récemment. Cette aventure, que j'emprunte à un journal renommé pour la véracité de ses récits, rappelle celle arrivée à un romancier de la Restauration. Un mauvais poëte (il y en a quelques-uns), mais homme fort distingué et de plus excellent mari, ce qui arrive quelquefois, et que l'on désigne sous la simple initiale V..., avait la manie de publier ses vers, à ses frais cela va sans dire. Son premier volume passa inaperçu ; pas un journal n'en parla, ce qui arrive assez souvent aux journaux ; il ne s'en vendit pas un seul exemplaire, et le pauvre poëte tomba malade « d'un amour-propre rentré ».

Cependant, un changement qu'il attribua à un heureux revirement dans le goût public s'opéra bientôt. Plusieurs journaux citèrent les poésies de M. V..., de petites feuilles en firent même un éloge des plus retentissants, et les éditions s'épuisèrent avec une rapidité merveilleuse. Le poëte recouvra la santé ; il devint gros, gras et joyeux.

M. V... adorait sa femme, qui lui rendait au centuple son affection. Il y a quelque temps, elle tomba malade, et une méningite transcurrente l'enleva presque subitement. La douleur du mari ne saurait s'imaginer. Il lui fallut cependant y faire trêve pour s'occuper des affaires d'intérêt auxquelles donnait lieu le décès. Quelle ne fut pas sa surprise, en visitant les papiers de sa femme, d'apprendre qu'elle avait loué secrètement un logement dans une maison de la rue Saint-Honoré !

Ne pouvant croire qu'elle eût manqué à ses devoirs, il fut néanmoins agité de la plus vive inquiétude. Il se rendit au local indiqué, mais son étonnement fut d'une autre nature quand il y trouva des volumes entassés jusqu'au plafond. C'étaient toutes les éditions de ses œuvres que madame V... avait fait racheter aux libraires par des agents discrets, en faisant croire au mari que leur disparition était due à l'empressement du public. C'était également à elle qu'il fallait attribuer l'insertion des articles laudatifs.

M. V... n'a pu soutenir le double coup porté à son amour conjugal et à son amour-propre, et l'on a constaté son suicide par asphyxie carbonique.

Le suicide est sans doute de trop ; j'eusse mieux aimé une bonne maladie. La différence qu'il y a entre le poëte en question et le romancier de la Restauration dont je parlais tout à l'heure, c'est que celui-ci s'enrichit avec ses romans, que les filets de Saint-Cloud repêchaient sans les garder ; mais il s'aperçut, un beau jour, que sa femme s'était ruinée de toute la fortune qu'il avait gagnée. Il s'en consola et ne fit plus de romans. Il y a donc des leçons qui profitent en ce monde !

X. Eyma.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PÊLE-MÊLE

Le 15 août approche et, avec lui, les croix des artistes et des hommes de lettres. Inutile de dire que tous les ans, à pareille époque, les heureux qui espèrent être décorés attendent ce jour avec la même impatience que les directeurs de théâtre attendent la pluie.

Si tous ceux qui espèrent voir briller sur leur poitrine « le signe de l'honneur », comme on chante dans les couplets chauvins, ne sont pas déçus dans leur espoir, la liste sera longue.

Parmi les appelés, ce qui ne veut pas dire qu'ils seront élus, on cite : George Sand, Mermet, Édouard Plouvier, Ponson du Terrail ; M. Montigny, directeur du Gymnase, et le directeur de l'Opéra, M. Émile Perrin, qui serait fait officier de la Légion d'honneur.

***

Le *Figaro* ne peut se décider à en finir avec les cochers. Il y revient, « malgré lui », dit-il, pour raconter deux histoires. Il ajoute qu'elles sont vraies, et trouve là son excuse.

Les héros sont deux automédons appartenant au plus grand monde et qui, pour deux motifs diamétralement opposés, ont tenté d'imiter l'exemple pernicieux de leurs frères à vingt-huit sous la course.

L'un de ces gentlemen de l'écurie n'est pas précisément doué d'un esprit subtil et éveillé. L'autre matin, en tournant sa casquette entre ses doigts, comme un subordonné qui va commettre une action grave, Jean va trouver M. le comte, son maître, et d'un ton niaisement résolu, il lui demande, à brûle saute-en-barque, une augmentation de 200 fr. par an. M. le comte refusa nettement.

— M. le comte est libre, répondit l'insurgé, mais qu'il ne soit pas surpris, alors, si je n'ai pas l'honneur de le conduire au Bois aujourd'hui. — J'ai réfléchi et je me mets en grève.

— Et avec qui ? demanda le gentilhomme.

— Avec qui ? Mais avec moi tout seul ; je n'ai besoin d'être aidé par personne.

— Savez-vous lire, monsieur Jean ?

— Monsieur le comte le sait bien, puisque c'est lui qui me l'a fait apprendre !

— Approche donc, imbécile, ouvre ce livre et lis tout haut là, au mot GRÈVE.

Jean prit le livre, il l'ouvrit, puis il lut : « GRÈVE. Nom donné aux pièces d'armures en fer qui entourent la jambe des guerriers armés de pied en cap ».

— Est-ce que tu veux devenir guerrier ?

— Moi ? pas du tout ! puisque M. le comte, dans le temps, m'a acheté un homme pour me libérer du service !

— Dans le temps, en effet ; mais aujourd'hui, si tu te mets en grève, tu peux acheter ton armure : tu n'auras pas un sou de moi.

Depuis huit jours, Jean, le cocher, est plongé dans ses méditations et ne comprend pas bien encore pourquoi ses confrères de la Compagnie impériale sont descendus de leur siége pour prendre du service militaire.

***

L'autre cocher s'appelle M. Baptiste. C'est un cocher honnête et convaincu. Il tient depuis trente ans son fouet comme une main de Justice ; et quand il conduit au lac la vieille marquise, sa maîtresse, il se tient droit et digne sur son siége comme un roi sur ses ais dorés ou comme un magistrat présidant des assises.

Or la marquise, comme tous les vrais nobles, aime ses gens autrement qu'en paroles. La semaine dernière, elle fit monter M. Baptiste dans ses appartements.

— Vous êtes, lui dit-elle, un loyal serviteur ; à partir d'aujourd'hui je vous augmente de cent francs. Mon intendant est prévenu.

— Je supplie madame la marquise de m'excuser si je vais à l'encontre de la décision qu'elle a prise, mais il m'est moralement impossible d'accepter.

— Je ne vous entends pas ; vous refusez l'augmentation que je vous offre de moi-même et sans que vous l'ayez demandée ? Vous accepterez, je le veux. Vous entendez bien, je le veux.

— J'aurai donc le regret d'annoncer à madame la marquise que, sur-le-champ, je me mets en grève.

— Comment ! en grève ?

— Pour demeurer fidèle à mes principes.

Lorsque la plèbe des phaétons se révolte pour obtenir au bout de la journée une augmentation de salaire, un cocher de bonne maison se doit à lui-même et aux armes de sa voiture de ne rien consentir qui puisse, même de loin, paraître se rapprocher des faits et gestes de la vile multitude.

Il y a encore de ces vieux Calebs plus royalistes que le roi.

***

Les journaux ont publié une lettre de Méry, dans laquelle le spirituel écrivain se disculpe de l'accusation d'avoir emprunté à l'*Africaine* la scène du mancenillier. Méry a écrit les *Damnés de l'Inde* en 1853. Il lui fallait un suicide nouveau pour un désespoir d'amour. Tous les genres étaient épuisés : le poison, la rivière, l'asphyxie, le charbon, le poignard, le pistolet et l'étranglement. Il eut l'idée de faire mourir son héros sous un mancenillier. C'était plus original. Seulement, il se trouve que le mancenillier ne croît pas dans l'Inde, mais aux Antilles ; que ce n'est pas un arbre immense, mais une sorte de pommier ; que son feuillage n'est pas vénéneux et qu'on y dort fort bien à l'ombre.

Cela nous rappelle une définition qui devait entrer dans le *Dictionnaire de l'Académie*. On vint prier Buffon de la vérifier : « *Écrevisse*, petit poisson rouge qui marche à reculons. » Le célèbre naturaliste fit observer que l'écrevisse n'est pas un poisson, qu'elle n'est pas rouge et qu'elle ne marche pas à reculons. A cela près, ajouta-t-il, votre définition est parfaite.

En confessant son erreur, Méry s'autorise de deux vers d'Horace qui donnent aux peintres et aux poëtes la liberté de suivre en toute chose leur caprice. Cette justification était inutile : l'aimable poëte est absous depuis longtemps.

***

Parmi les maladies qui atteignent l'espèce humaine, il en est une dont le caractère et les effets avaient depuis longtemps frappé l'attention des savants, sans qu'on fût encore parvenu à trouver un moyen certain de combattre ce fléau. Nous parlons de la rage. Or, voici que le journal *la Ferme* nous indique un remède nouveau qui, s'il est vraiment infaillible, comme il y a lieu de le croire, fera du médecin qui l'a trouvé un des bien-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

faiteurs de l'humanité. Les détails donnés à ce sujet par la *Ferme* ont un tel intérêt, que nous croyons devoir les faire connaître à nos lectrices.

M. le docteur Buisson, appelé à donner des soins à une hydrophobe qui touchait à la crise finale de la maladie, la saigna et s'essuya les mains avec un mouchoir imprégné de la salive de la mourante. Au doigt indicateur de la main gauche, il avait une petite plaie où la chair était à nu; il reconnut aussitôt son imprudence; mais, confiant dans le procédé qu'il venait de découvrir récemment, il se contenta de se laver avec de l'eau.

« Croyant, dit M. Buisson, que la maladie ne se déclarerait qu'au quarantième jour, et ayant beaucoup de malades à visiter, je remettais de jour en jour à prendre mon remède, c'est-à-dire des bains de vapeur. Le neuvième jour, étant dans mon cabinet, je sentis tout à coup une chaleur à la gorge et une plus grande encore dans les yeux : mon corps me paraissait si léger que je croyais qu'en sautant j'aurais pu m'élancer à une hauteur prodigieuse, ou qu'en m'élançant d'une croisée j'aurais pu me soutenir en l'air; mes cheveux étaient si sensibles qu'il me semblait que, sans les voir, j'aurais pu les compter; la salive me venait continuellement à la bouche; l'impression de l'air me faisait un mal affreux, et j'évitais de regarder les corps brillants; j'avais une envie continuelle de courir et de mordre non les hommes, mais les animaux et tout ce qui m'entourait. Je buvais avec peine, et j'ai remarqué que la vue de l'eau me fatiguait plus que la douleur de gorge; je crois qu'en fermant les yeux, un hydrophobe peut toujours boire. Les accès me venaient de cinq minutes en cinq minutes, et je sentais alors la douleur partir du doigt indicateur et se prolonger le long des nerfs jusqu'à l'épaule. Pensant que mon moyen n'était que préservatif et non curatif, je pris un bain de vapeur, non dans l'intention de me guérir, mais pour m'étouffer. Lorsque le bain fut à une chaleur de 52 degrés centigrades, tous les symptômes disparurent comme par enchantement; depuis je n'ai rien ressenti.

» J'ai donné des soins à plus de quatre-vingts personnes mordues par des animaux enragés: toutes ont été préservées par ce moyen. Quand une personne a été mordue par un chien enragé, il faut lui faire prendre sept bains de vapeur, un par jour, dit à la russe, de 57 à 63 degrés. C'est là le remède préventif. Quand la maladie est déclarée, il ne faut qu'un bain de vapeur monté rapidement à 37 degrés centigrades, puis lentement à 63 degrés; le malade doit se tenir bien enfermé dans sa chambre jusqu'à ce qu'il soit complétement guéri. »

M. le docteur Buisson cite encore plusieurs faits curieux. Un Américain avait été mordu par un serpent à sonnettes, environ à huit lieues de sa demeure. Voulant mourir au sein de sa famille, il court chez lui, se couche, sue beaucoup et la plaie se guérit comme une plaie simple. On guérit la tarentule par la danse : la sueur dissipe le virus. — Si l'on vaccine un enfant et qu'on lui fasse prendre un bain de vapeur, le vaccin ne prend pas.

* * *

Au milieu de ses grands succès, succès auxquels nous assistons de loin, très-platoniquement, mademoiselle Thérésa a traversé une soirée orageuse dans un café-concert des Champs-Élysées. Sifflée par les uns, applaudie par les autres, mais bien plus malmenée que défendue, elle a pu apprécier la vérité de ces paroles que M. Caraffa fait chanter à Masaniello :

« Le peuple, dans son inconstance,
Blâme, approuve sans examen;
Celui que la veille il encense
Est immolé le lendemain. »

La rime n'est pas riche, mais le bon sens y supplée.

Robert Hyenne.

THÉATRES

Les représentations de l'*Africaine* n'empêchent pas la direction de l'Opéra de songer à l'avenir. Elle prépare une reprise prochaine des *Huguenots*. Une cantatrice allemande, mademoiselle Lichtmay, débuterait dans le rôle de Valentine. M. Villaret, qui a reçu des conseils de Meyerbeer, chanterait celui de Raoul. M. Morère devait s'en charger, mais il quitte l'Opéra.

Les répétitions de *Fior d'Aliza*, de M. Victor Massé, ont commencé à l'Opéra-Comique. Madame Vandenheuvel-Duprez a été spécialement engagée pour cet ouvrage.

La reprise des *Mousquetaires de la Reine* a eu lieu avec Achard dans le rôle d'Ollivier.

Au Théâtre-Lyrique, les dernières représentations de la *Flûte enchantée* alternent avec les premières soirées de *Lisbeth* et du *Roi Candaule*. La prochaine saison s'ouvrira avec les mêmes ouvrages, sans préjudice de *la Fiancée d'Abydos*, de M. Barthe, du *Nahel*, de M. Litolff, d'*Ivan le Terrible*, de M. G. Bizet, d'un opéra de M. Jules Beer, et de la traduction de la *Martha*, de M. de Flotow.

Une troupe espagnole a débuté aux Variétés. Ses deux principaux sujets sont connus à Paris; c'est la senora Petra Camara et le senor Guerrero. On se rappelle avoir vu cette danseuse au Gymnase. Il y a longtemps de cela. Elle était belle et svelte. Aujourd'hui elle n'est que belle; mais la grâce et la vivacité de ses mouvements font oublier son embonpoint. Les ouvrages représentés par les artistes espagnols sont : *Dans les Cornes du Taureau*, opérette de M. Frontaura, musique de Gaztambide; le *Bandit*, opérette de Barbieri, et la *Fête des Gitanos*, ballet de Guerrero, mis en musique par M. Oudrid. La musique de M. Gaztambide est légèrement écrite et fort gracieuse. Elle vaut certes ce que nous produisons en ce genre. On a remarqué dans le *Bandit*, une chanson italienne très-bien dite par un jeune ténor, M. Prats, et un duo qui a été bissé.

Au Gymnase, à l'étude, pour être joués très-prochainement, un acte de M. Fournier, et une comédie en vers, de M. de Wailly, *la Curiosité*. On prépare, au même théâtre, une pièce en trois actes, de M. Delaporte, intitulée : *les Filles mal gardées*.

Nous leur souhaitons le succès des *Vieux Garçons*, un succès centenaire, que M. Victorien Sardou a célébré en un déjeuner offert chez Brébant aux artistes et à l'administration du Gymnase.

Au mois de septembre prochain, M. Duprez, le grand chanteur, fera représenter un opéra de sa composition, au Grand Théâtre-Parisien. Cet opéra a pour titre : *Samson*. M. Duprez choisira lui-même ses interprètes, qui seront spécialement engagés pour cette circonstance.

R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA FILLE DU REBOUTEUR

(SUITE ET FIN.)

— Effectivement, mon père. Le plateau de la chapelle avait surtout des rayonnements, une harmonieuse majesté dont mon cœur ressent encore le charme délicieux, l'émotion profonde. C'est au point qu'il m'a semblé que je redevenais enfant... que ma pauvre mère était encore là... comme autrefois, devant le calvaire... et je me suis mis à répéter tout haut la prière enseignée par elle.

— Tout haut... il n'y avait donc là personne?

— Personne... hormis une jeune fille à genoux au pied de la croix.

— Une jeune fille... Ah! ah! mon gaillard.

Pascal rougit légèrement, et s'empressa de répliquer :

— Gardez-vous bien, mon père, de mal interpréter mes paroles. De telles pensées étaient à cent lieues de mon esprit.

— Elle était donc laide, cette jeune fille?

— Non... oh! non.

— La connais-tu?

— Nullement. Je ne supposais même pas qu'il existât sur la terre une créature aussi belle, aussi pure; aussi ravissante! En la contemplant, je me suis surpris à penser aux anges!

— Quand je te disais que tu es un peu poëte, c'est-à-dire un peu fou.

— Au contraire. Mes pensées étaient en ce moment des plus raisonnables; je songeais que, pour compléter notre bonheur, il nous faudrait là, entre nous deux, une semblable compagne... que vous appelleriez votre fille... et que moi j'appellerais ma sœur.

— Ta femme, bien plutôt... et je ne demanderai pas mieux, quand nous trouverons une bonne dot. Mais cette recherche-là n'est guère de ma compétence. Pour te marier convenablement, je compte sur la tante Brigitte.

— A propos! s'empressa de dire Pascal, heureux peut-être de cette occasion de changer l'entretien, à propos de ma tante Brigitte, je lui ai promis mon bras pour la conduire demain à la messe à la chapelle de Grâce, c'est grande fête.

— Diable! je comptais sur toi pour m'accompagner à Pont-Audemer, où nous déjeunons avec quelques amis. Mais ma chère belle-sœur avant tout... Une tante à succession... pas de négligence!

Et le souper continua.

XI.

UN PROTECTEUR INESPÉRÉ.

Le lendemain, de grand matin, le docteur montait à cheval.

— Tiens! dit Pascal, je ne vous connaissais pas cette monture-là?

— Une jolie bête, n'est-ce pas? Je l'ai achetée la semaine dernière... et pour toi, mon garçon; qu'en dis-tu?

— Un peu fringante peut-être...

— Mais franche d'allure, et qui doit courir comme un arabe. Je me fais un plaisir de l'essayer aujourd'hui.

Le domestique intervint.

— Monsieur a peut-être tort, dit-il, ce cheval est capricieux en diable, et, si j'en crois ma vieille expérience, il doit devenir difficile à mater en de certains moments. Je ne prétends pas qu'il y ait danger, mais cependant...

— Bah! bah! j'ai servi dans les dragons de l'Impératrice... et je ne crains rien. A ce soir, Pascal... à ce soir!

Le docteur Cauvain partit au grand trot.

Quelques heures plus tard, son fils montait la côte de Grâce en compagnie de la tante Brigitte... vieille demoiselle un peu roide, un peu provinciale peut-être, mais bonne au demeurant comme du bon pain.

En passant devant le calvaire, le jeune homme ne put se défendre d'y jeter un regard en souvenir de la belle inconnue de la veille au soir.

C'est surtout dans ces humbles chapelles, objet du pèlerinage des paysans et des pêcheurs, que le service divin a quelque chose d'imposant et qui, par sa touchante simplicité, remue délicieusement les âmes pieuses.

Pour Pascal, il y avait en outre les souvenirs de l'enfance, le souvenir surtout de sa mère.

Grande et sincère était donc son émotion, lorsque tout à coup, sous cette rustique voûte, s'éleva la voix de l'orgue.

L'orgue touché par des mains habiles, et, qui plus est, avec un charme si vraiment religieux, avec une harmonie si vraiment chrétienne, que le jeune médecin, étonné, sentit descendre en son âme une béatitude jusqu'alors inconnue, une sorte de ravissement céleste.

A chaque instant il retournait la tête pour tâcher de découvrir l'artiste invisible.

— Mais qu'as-tu donc? finit par lui demander la tante Brigitte à voix basse.

— Je ne savais pas, balbutia-t-il en indiquant l'orgue du regard, je ne savais pas qu'il y eût chez nous un artiste d'autant de talent. C'est admirable!

— Patience! après la messe, nous avons rendez-vous chez l'aumônier... patience!

Effectivement, une heure plus tard, et sans que la tante Brigitte eût voulu s'expliquer davantage, ils entraient au presbytère.

— Monsieur l'aumônier, dit la vieille demoiselle, voici mon neveu Pascal qui vient vous complimenter à propos de votre organiste.

— A merveille! j'allais précisément vous le présenter.

Le digne pasteur ouvrit l'autre porte du parloir. Une jeune fille parut sur le seuil.

C'était l'inconnue du calvaire... C'était Thérèse Ysabeau.

Chaque jour de grande fête elle touchait l'orgue de la chapelle de Grâce. Ce jour-là, sous l'impression des sentiments qui l'agitaient, elle venait de se surpasser elle-même. C'était la fervente prière de sa piété filiale, c'était son âme tout entière qui, par la voix de l'instrument mélodieux, s'était élevée vers le ciel.

On a déjà compris l'émotion de Pascal Cauvain.

Que fut-ce donc lorsque, sur l'invitation du pasteur, Thérèse eut raconté la touchante histoire de son père!

Elle termina, plus belle encore sous ses pleurs, par supplier la tante Brigitte de vouloir bien lui servir d'introductrice auprès du docteur Cauvain.

Pascal s'empressa de répondre :

— C'est moi-même qui vous présenterai à mon père, mademoiselle... et, je vous le garantis d'avance, il consentira.

— Allons-y tous... et dès à présent, proposa l'aumônier.

— Mon père ne sera de retour que tantôt. D'ailleurs il me faut le temps de le préparer. Ce soir seulement... venez ce soir.

— Et c'est moi qui vous présenterai, déclara la tante Bri-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gitte, venez me prendre en passant, ma chère belle... voici mon adresse.

— Inutile, dit le vieux prêtre, je conduirai Thérèse chez vous, madame.

— Oh! vous êtes bons!... tous bons! s'écria la fille du rebouteur, vous allez sauver mon père!... mon pauvre père! mais je ne sais pas, je ne sais pas comment vous témoigner ma reconnaissance... Oh! merci, merci!

Et, saisissant la main de la tante Brigitte, elle la couvrit de baisers.

XII.

CATASTROPHE.

Thérèse n'eut garde de manquer au rendez-vous.

Vers les six heures du soir, guidée par le moderne ermite, elle descendait la rampe escarpée de la côte de Grâce.

La tante Brigitte attendait, déjà sous les armes.

On se dirigea sans désemparer vers la maison du docteur Cauvain.

Chose étrange! cette demeure, d'ordinaire si riante, avait je ne sais quel aspect sinistre et de mauvais augure. Il en sortait un bruit confus, mêlé de voix fiévreuses et de douloureux gémissements. Quelques groupes stationnaient devant la grille toute grande ouverte; quelques amis dans les allées du jardin, sur le sable desquelles se remarquait l'empreinte de piétinements nombreux. Il y avait une civière sur le perron. Les domestiques couraient çà et là, portant divers objets de literie, mais dans un grand trouble et comme ayant à peu près perdu la tête.

Nos trois visiteurs, tout d'abord étonnés, craignant que leur démarche n'arrivât mal à propos, s'étaient prudemment retirés à l'écart sous un berceau de clématite et de chèvrefeuille.

Tout à coup Pascal Cauvain parut sur le perron, très-agité, très-pâle et, du geste, congédiant les amis qui semblaient avoir attendu des nouvelles.

En leur répondant à voix basse, il les reconduisit jusqu'à la grille. Après lui avoir serré la main d'un air de commisération plus ou moins cordiale, tour à tour ils se retirèrent.

Déjà le jeune médecin s'en retournait vers la maison.

La tante Brigitte se montra à l'entrée du berceau.

— Pascal... mon enfant... qu'y a-t-il donc?

— Ma tante... monsieur l'abbé... mademoiselle Thérèse... Ah! je me souviens... mais qui aurait pu prévoir... mon père... mon pauvre père... un grand malheur!

Il se cacha le visage dans les mains; les sanglots avaient étouffé sa voix.

— Parle! reprit la tante Brigitte après un silence, explique-toi, mon ami... ce malheur, quel est-il?

— Mon père était parti ce matin pour Pont-Audemer... et, malgré notre avis, sur un nouveau cheval, un cheval dangereux. Tout à l'heure, en redescendant la côte, ce cheval s'est emporté...

— Une chute terrible!

— Ton père est blessé?

— Oui.

— Dangereusement?

— Il s'est cassé la jambe.

— Oh! mon Dieu! ce pauvre docteur... mais je veux le voir.

— Dans un instant, ma tante. La douleur, la fatigue... il vient de s'assoupir... et moi-même, vous l'avouerai-je? j'ai besoin d'un peu de répit pour me remettre.

Thérèse s'avança.

— Monsieur Pascal, demanda-t-elle timidement, cette fracture est donc bien dangereuse...

— Hélas! oui, mademoiselle!... je crains beaucoup... Quant à mon père, son idée fixe est qu'il faudra lui couper la jambe!... Et il veut que ce soit moi, moi-même qui pratique cette opération!... Ah! rien que d'y songer, je me sens mourir!

— Monsieur Pascal, reprit la jeune fille avec plus d'assurance, je vous demande pardon de me prononcer ainsi... mais dans la famille Ysabeau c'est un principe traditionnel que jamais, hormis dans les cas de blessures par les armes à feu, jamais une amputation n'est nécessaire.

Étonné, Pascal regarda Thérèse.

— On s'y connaît, dans la famille Ysabeau, déclara la tante Brigitte.

Le vieux prêtre ajouta :

— On a l'expérience qui provient de la tradition, et ce je ne sais quoi d'inexplicable que Dieu parfois donne à ses élus!

Enhardie par cette double approbation, Thérèse insista :

— Pourriez-vous m'expliquer, monsieur Pascal, la nature particulière de cette fracture?

Ce n'était plus une jeune fille qui parlait, c'était un médecin.

Pascal répondit :

— Je n'aurai pas besoin de recourir à des termes scientifiques, mademoiselle. Un mot de mon père suffira : « c'est, vient-il de nous dire, c'est une fracture exactement semblable à celle du père Leday. »

— Eh bien! dit-elle, cette fracture, mon père et moi nous l'avons réduite... et, grâce à Dieu, le père Leday marche tout comme auparavant.

Le vieux prêtre avait levé les yeux au ciel. Dans son regard, on pouvait lire cette pensée :

— Mon Dieu! vous permettez ces rapprochements, afin d'abaisser l'orgueil devant la simplicité de la foi!

Thérèse reprit :

— Ne pourrais-je juger par moi-même, et me rendre un compte exact...

— Non! se récria tout d'abord le jeune homme, oh non! c'est impossible...

La tante Brigitte et l'abbé l'interrompirent en même temps.

— Il le faut! dirent-ils tous les deux.

— Mais songez donc...

— C'est peut-être un secours inespéré que le Ciel vous envoie... ne le refusez pas!

— Soit! répondit enfin Pascal, que le regard surtout de Thérèse avait convaincu, j'accepte... mais vous connaissez mon père... il faut agir prudemment. Entrez au salon, je vais lui faire prendre une potion soporifique... et lorsqu'il sera plongé dans un profond sommeil, je viendrai vous chercher.

Cet arrangement adopté, le fils s'empressa de retourner auprès de son père.

Après quelques tours dans le jardin, Thérèse, la tante Brigitte et l'abbé montèrent au salon.

Les deux vieillards s'installèrent dans l'embrasure d'une fenêtre, causant à voix basse.

Quant à la jeune fille, assise à l'écart, les mains jointes sur ses genoux, le regard levé vers le ciel, elle priait.

Au bout d'une heure environ, Pascal parut sur le seuil.

— Suivez-moi sans bruit? dit-il.

Le docteur Cauvain avait été déposé dans son cabinet de travail, au milieu même de la pièce, sur un large divan transformé en couchette.

Il dormait profondément.

La lampe que tenait Pascal éclairait seule la vaste pièce, sévèrement meublée de vieux chêne. Çà et là des armes anciennes, des faïences rouennaises, de rares émaux, toutes sortes de curiosités archéologiques. Le docteur était un des plus renommés antiquaires de la Normandie.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

D'avance, la jambe cassée avait été mise à découvert. Pascal en approcha la lumière, l'abritant de son corps du côté de la tête du blessé, qui se trouvait rester ainsi dans l'ombre.

La fille du rebouteur vint s'agenouiller près du divan. Elle examina longuement la fracture ; elle y promena ses blanches mains intelligentes ; puis, se redressant tout à coup, avec la joie contenue d'une pleine conviction, elle dit :

— Si vous daignez me venir en aide, monsieur Pascal, il en sera du docteur Cauvain comme du père Leday... j'en réponds !

— Mais il se réveillerait !

— Assurément.

— Alors, jamais il ne consentira... jamais !

Il y eut un silence.

— L'abbé l'y déciderait peut-être? proposa la tante Brigitte.

Le vieux prêtre secoua la tête d'un air incrédule. On se le rappelle, il ne croyait guère à son influence sur le docteur Cauvain.

Tout à coup Pascal se frappa le front, comme illuminé d'une inspiration soudaine.

— J'essayerai, moi ! dit-il, j'essayerai... sinon de le convaincre par mes prières, au moins de l'abuser par la ruse. Revenez demain matin, Thérèse... et d'avance soyez bénie... à demain !

XIII.

L'IDÉE DE PASCAL.

Vers le matin, comme les premiers rayons du soleil se glissaient jusqu'au chevet du blessé, il se réveilla.

Pascal était assis auprès du lit.

— Ah ! te voilà, mon garçon... Eh bien, tout est-il prêt?

— Oui, mon père... mais j'ai l'espérance de pouvoir vous épargner l'extrême ressource de l'amputation.

— Ce qui signifie que tu te crois plus fort que moi?... Au fait, je ne suis qu'un simple officier de santé... toi, un docteur !

— Ce n'est pas seulement l'opinion de votre fils, mon père... c'est celle aussi d'un de mes anciens camarades, établi maintenant à Lisieux, où il a su déjà conquérir un grand renom, surtout comme chirurgien... Vous savez, mon ami Bertot. Je l'avais fait mander hier soir par dépêche télégraphique.

— Tu n'as donc guère confiance en ton talent que, dans une circonstance pareille, tu recoures à celui des autres?

— Pour vous sauver, mon père, je sacrifierais de grand cœur mon orgueil. Oui, je ferai appel à tous les médecins de la terre... et voire même, si j'en augurais meilleure réussite, aux empiriques réputés comme habiles... aux simples rebouteurs...

— Comme le père Ysabeau, n'est-ce pas?... Oh ! quant à ça, non ! cent fois non ! j'aimerais mieux qu'on me coupât les quatre membres que de lui donner la joie de ce triomphe !

Pascal jugea superflu d'insister davantage dans cette voie périlleuse. Il s'empressa de répondre :

— Il ne s'agit pas du rebouteur de Saint-Gatien, mon père, mais du docteur Bertot. Cette nuit, pendant votre sommeil, nous avons examiné la fracture.

— Il est donc ici ?

— Oui, mon père.

— Qu'il vienne alors !

— Il a senti le besoin de quelques instants de repos... il dort.

En cela seulement Pascal mentait. Il avait bien fait prévenir le docteur Bertot, mais il l'attendait encore.

— Laissons-le donc dormir, reprit Jean Cauvain, mais dès son réveil l'opération commencera. J'ai hâte d'en finir. Un mot encore ! Je consens à ce qu'il t'assiste, mais je veux... entends-tu bien, je veux que ce soit toi-même...

— D'accord, mon père. C'est un droit que je réclame, et que je suis fier de remplir. Cependant...

— Cependant ?

— Vous l'avouerai-je ? j'aurai peur de vous, de votre regard... Aussi j'espère bien que vous me l'épargnerez.

— Comment cela ? Que veux-tu dire ?

— Dans les hôpitaux... presque toujours... et cela vaut beaucoup mieux... on endort avant d'opérer...

— M'endormir !

— Le chloroforme...

— Allons donc ! Est-ce que tu me prends pour une poule mouillée !... est-ce qu'on songeait au chloroforme dans nos grandes campagnes du premier empire ! On en coupait cependant par centaines, des jambes et des bras... mais à des gaillards bien éveillés, souriant au mal, et qui fumaient tranquillement leur pipe... ou bien, au dernier moment, criaient : « Vive l'Empereur ! » Jean Cauvain fera comme eux, mille tonnerres ! car c'est un vieux de la vieille aussi... ce n'est point un lâche !

Le pauvre Pascal frissonna de la tête aux pieds ; il avait crainte maintenant de ne pas réussir.

Néanmoins, rassemblant tout son courage, il reprit :

— Moquez-vous de moi, si bon vous semble, mon père... mais je n'ai pas l'âme trempée d'une façon aussi héroïque... et, je vous le répète, si je sens vos yeux fixés sur moi, ma main tremblera.

— Aurais-tu donc la prétention de me les crever, mes yeux !

— Non, mon père, mais...

— Mais...

— Un bandeau...

— Un bandeau !

— Je vous en supplie !... je vous en conjure, les mains jointes, à genoux... au nom de mon courage qui faiblirait peut-être... au nom de votre propre salut... au nom de ma mère !

Jean Cauvain fut ému.

— Ta mère ! dit-il, tu lui ressembles... et je crois la voir me parlant par ta voix... allons... impossible de refuser... va pour le bandeau... mais c'est une drôle d'idée tout de même... j'aurai l'air de poser pour l'Amour, à qui l'on raccommoderait une patte cassée.

— Oh ! merci mon père ! merci ! s'écria Pascal en embrassant le vieillard avec une joyeuse impétuosité.

Il avait réussi.

En ce moment, un léger bruit s'éleva du côté du salon.

— Je vais réveiller Bertot, dit-il vivement ; à tout à l'heure, mon père... à bientôt !

Et il se hâta de sortir.

C'était effectivement le docteur lexovien qui arrivait.

En quelques minutes, Pascal lui raconta tout.

Une nature intelligente et toute moderne que ce docteur Bertot, sans puérile vanité, ardent à s'approprier toute idée nouvelle et grand dénicheur de science, partout où il la trouvait, fût-ce dans le passé, fût-ce dans l'avenir.

Tout d'abord cependant, il avait souri de la ruse de Pascal. Mais, d'une part, la réputation du père Ysabeau lui était connue et depuis longtemps il désirait approfondir le prétendu secret du rebouteur. De l'autre, Thérèse arriva. La vue, les paroles de la jeune fille, achevèrent promptement de lui gagner le cœur.

— Allons ! dit-il, allons, Pascal... il est temps de prendre

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

notre leçon de reboutage... et ce sera non moins consciencusement de ma part que de la tienne.

Après quelques dernières instructions préalables, les deux jeunes médecins pénètrèrent dans le cabinet de travail, où Thérèse se trouvait prête à les suivre au premier signal.

Comme la veille, la tante Brigitte et l'aumônier de la côte de Grâce l'accompagnait.

Rien de plus cordial que l'accueil du docteur Jean Cauvain. il plaisanta tout le premier de la singulière imagination de son fils et se laissa docilement attacher le bandeau.

Aussitôt Pascal alla sans bruit ouvrir la porte.

Thérèse entra, munie de tous les objets conformes à la formule paternelle.

Elle se mit immédiatement à l'œuvre, secondée par les deux jeunes docteurs, qui, l'un comme l'autre, admiraient son expérience, sa dextérité, sa promptitude vraiment merveilleuses.

Un moment arriva cependant où la douleur fit faire un brusque mouvement au blessé.

Le bandeau tomba de ses yeux.

Un cri de stupeur et d'anxiété s'échappa de toutes les lèvres.

Du premier regard, il avait reconnu la fille du rebouteur.

Mais déjà le docteur Bertot s'était élancé vers lui, s'écriant :

— Ne bougez pas ! laissez faire... c'est moi-même qui vous le demande... au nom de la science qui va s'enrichir d'une des traditions du passé !

De son côté le vieux prêtre disait :

— Au nom de Dieu... qui parfois choisit un ange terrestre pour accomplir un miracle !

— Au nom de ma mère ! répéta Pascal éperdu.

Quant aux deux femmes, agenouillées l'une comme l'autre, elles joignaient leurs mains suppliantes.

— Soit ! répondit enfin le patient, soit... que j'en sois victime... mais que je serve du moins à les confondre !

Et l'opération continua.

XIV.

CONCLUSION.

A quelques mois de là, par une douce matinée de mars, une calèche s'arrêtait devant la ferme du père Ysabeau.

Pascal en descendit le premier, tout ému, tout joyeux.

Puis la tante Brigitte.

Puis le docteur Cauvain, auquel son fils s'empressa de présenter une canne, sur laquelle il daigna s'appuyer à peine.

On pénétra dans l'enclos.

Césarine Leday, qui venait d'apporter à la ferme des crabes pêchés par son grand-père, accourut sous les pommiers.

— Où est le maître ? demanda Jean Cauvain.

— Dans le jardin, avec la demoiselle..... faut-il les prévenir ?

— Inutile... j'aime autant que ça leur soit une surprise.

Grande fut effectivement la stupéfaction de Jacques à l'apparition de son ancien ennemi qui s'avançait, ingambe et souriant, à sa rencontre.

Il en laissa tomber la greffe qu'attendait un églantier, dont Thérèse retenait la cime entr'ouverte.

— Le docteur Cauvain !... ici... chez moi ?

— Eh ! n'est-il pas juste que je vienne remercier mon ange sauveur... ma jolie rebouteuse ?

— Merci également à vous, docteur Cauvain... car c'est grâce à votre signature que j'ai pu sortir de cette prison maudite, où peut-être je serais mort.

— Bravo ! voilà d'excellentes dispositions... qui m'enhardissent davantage encore à vous faire ma demande.

— Quelle demande ?

— Eh ! parbleu !... la main de votre fille... pour mon fils ici présent, le docteur Pascal Cauvain !

Le père Ysabeau, moins étonné peut-être qu'on ne s'y serait attendu, se retourna vers sa fille.

— Ah ça... décidément, tu l'aimes donc ?

Depuis quelques instants déjà Thérèse baissait les yeux. A cette brusque question, elle vint cacher son front rougissant dans le sein paternel.

— Eh bien ? demanda le père Jean, eh bien, que répondez-vous ?

Pour toute réponse, le père Jacques attira du geste Pascal, et plaça sa main dans celle de Thérèse.

— Vivat ! s'écria le docteur Cauvain tout en brandissant d'un air victorieux sa canne inutile, vivat !... et nous, mon ancien ennemi, mon vieux confrère... est-ce que nous ne nous donnerons pas aussi la main ?

. . . . . .

. . . . . .

Il va sans dire que le mariage eut lieu à la chapelle de Grâce.

Ce fut par une riante matinée de mai. Tous les personnages de cette histoire, tous nos amis étaient là : la tante Brigitte et la tante Cotentin, le docteur Bertot, le bon brigadier, le vieux Joseph, le père Leday, Césarine et ses deux petits frères, voire même tous les médecins de l'arrondissement, qui, par leur présence, semblaient vouloir cimenter la paix entre la pratique et la théorie, entre la chirurgie et le reboutage.

Puisse-t-il en être de même en maint autre lieu, comme en mainte autre chose !

Ce qu'il faut désirer, ce qu'il faut vouloir aujourd'hui, c'est l'alliance du passé avec l'avenir.

. . . . . .

. . . . . .

Quelques années se sont écoulées depuis cet heureux dénoûment. Pascal Cauvain est devenu le médecin le plus renommé de tout le Calvados. Deux beaux enfants sourient sur les genoux de Thérèse. Tous les vieux parents existent encore, heureux et gaillards, y compris même le père Leday, qui, tous les jours que Dieu fait, s'en va gaiement à sa petite *pêque* aux crabes.

Si par hasard vous allez passer la saison des bains à Villerville, vous pourrez le voir, à chaque retour de la marée, son grand bonnet de laine sur l'oreille, sa manne sur le dos, son long crochet à la main, remonter en sifflottant la rampe caillouteuse sur le rebord de laquelle viennent s'asseoir les convalescents et les pauvres. Ils ont leur part quotidienne dans la *pêque* du père Leday. Malgré ses quatre-vingts ans passés, il ne reçoit pas, il donne encore l'aumône de la mer.

Charles Deslys.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EN PUISSANCE DE FEMME

(NOUVELLE.)

I.

Nous appellerons notre héros, si vous le voulez bien, monsieur Pichard, car, comme il est encore bien vivant, peut-être nous reprocherait-il, à nous, son ami, d'avoir donné les honneurs de la publicité à sa lamentable histoire, avec les noms et prénoms qui figurent sur ses extraits de naissance et de baptême.

Toutefois, un prénom n'étant pas qualificatif, nous allons nous servir de celui d'Eustache, qui est véritablement le prénom du personnage dont nous essayons de donner une idée au lecteur.

Agé de cinquante-cinq ans environ, M. Eustache est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne; sans être gras, on ne peut dire qu'il soit maigre; sans être pâle, on ne peut dire qu'il est coloré; enfin, bien que sa démarche ne soit pas lente, on s'accorde à trouver qu'elle n'est pas précipitée. C'est en un mot, un juste milieu physique. Il n'a pas le profil grec, mais il est loin d'avoir celui d'un kalmouck; ses lèvres n'ont point l'expression de la finesse, mais elles n'accusent point non plus celle de la sottise, et si son regard ne révèle pas un monde de pensées, du moins indique-t-il un terme moyen d'idées.

Et si, du physique, nous passons au moral, nous retrouverons ce même point central entre les deux extrêmes. M. Eustache n'est point querelleur, mais gardez-vous de trop lui échauffer la bile; il n'est point prodigue, mais il n'est jamais descendu jusqu'à l'avarice; il n'est certes point impatient, toutefois, poussé à bout, peut-être finira-t-il pas s'emporter! Chez lui, disons-le, en terminant cette exquisse, tout se pondère!

Dans le commerce de dentelles depuis sa jeunesse, M. Eustache s'était marié à l'âge de trente-huit ans révolus; il avait épousé la fille de l'un de ses commettants, mademoiselle Claire N..., jeune personne sans doute, mais qui cependant n'avait pas moins de vingt-cinq printemps lorsqu'elle fut conduite à la mairie et à l'autel.

Blonde, petite, grasse, avec ses yeux d'un bleu très-pâle et ses fortes lèvres très-vermillonnées, mademoiselle Claire, désormais madame Eustache, se montra, dès le début de son mariage, aussi intempestivement emportée que son mari se montrait de plus en plus comme un modèle de modération. Le diable aurait peut-être fini par pénétrer dans le ménage si l'intérêt commercial, ce puissant mobile, n'était venu mettre une salutaire sourdine aux bruyants grelots de la nouvelle épouse.

Simple rentière, madame Eustache eût délicieusement tapagé nuit et jour, mais élevée à la position de commerçante, elle comprit bien vite que de l'honorabilité domestique pouvait dépendre l'honorabilité commerciale, et que, mariée sous le régime de la communauté, il ne fallait pas compromettre cette réputation *de premier crédit* dont M. Eustache, son mari, jouissait sur la place. Quoique grondeuse endiablée, elle aimait d'un amour positif le bien-être, les belles toilettes, les bijoux à la mode, et il lui plaisait fort de se dire *à part*, qu'elle était digne du meilleur monde.

Faisant donc violence à son caractère, elle se contint, en grondant bas, il est vrai, en grommelant, en marmottant, parfois même en menaçant, mais elle se contint sans éclater du jour de son mariage au jour où il fut convenu que, fortune étant faite, et le temps de se reposer étant venu, l'on allait se retirer des affaires.

M. Eustache possédait, par voie de récente acquisition, rue Leregrattier, dans l'île Saint-Louis, une maison lui rapportant une rente bien assurée de douze mille francs; ce fut donc pour ce paisible séjour qu'il abandonna la rue de Cléry, où, pendant vingt-sept années, il avait eu le siége de ses opérations.

Dans ce choix d'une maison dans la rue Leregrattier, l'ex-marchand de dentelles avait songé que sa belle-mère habitant l'île de la Cité, madame Eustache aurait sous la main, pour ainsi dire, et un bon voisinage et une distraction à volonté.

Voici donc nos deux époux installés dans l'île Saint-Louis: rien ne leur manque; vingt mille livres de rente sont leur partage. M. Eustache se porte on ne peut mieux. M. Eustache a de la santé à en revendre. Que leur manque-t-il donc? Renouvelant la touchante et réciproque affection de Philémon et de Baucis, ne peuvent-ils de leur île faire leur paradis?

Hélas! ci-dessus nous venons de le dire: dix-sept ans durant, madame Eustache, pour des considérations commerciales, avait cru devoir se contenir; mais loin de la rue de Cléry, et entourée d'un monde qui n'était pas le sien, madame Eustache ne se contint plus.

Figurez-vous la corde d'un arc démesurément tendue et qui revient à son point de départ: quelle rapidité! Figurez-vous une vapeur comprimée et qui éclate: quelle force! Figurez-vous la dame de notre héros parlant bas pendant dix-sept ans et parlant haut un jour: quel débordement!

Débordement tel, que l'infortuné Pichard crut en perdre la tête.

Pour ne pas la perdre, il prit son chapeau, saisit sa canne, s'élança vers sa porte et s'enfuit à toutes jambes, pour ne s'arrêter que sur les bords mêmes de la Seine.

Là, ahuri, haletant, il respira... et comme sa pensée était bouleversée, il crut devoir la ramener au calme par la contemplation de tout ce qu'il y a au monde de plus paisible. En conséquence, ses regards se fixèrent pendant longtemps avec une expression d'envie, sur un pêcheur à la ligne!

— C'est là un homme heureux! dit-il en poussant un profond soupir.

— Monsieur Pichard, j'ai l'honneur de vous saluer, fit en ce moment une voix tout à côté de notre contemplateur.

Celui-ci se retourna avec un geste d'étonnement, mais à la vue du nouveau venu, il s'efforça de sourire, et, lui tendant la main:

— Ah ça, s'écria-t-il à quel propos?...

— Ne continuez pas, interrompit le survenant, je vous devine: à quel propos, alliez-vous me dire, suis-je ici sur la berge? Je vous réponds: attendu que je viens de vous y voir. Oui, du haut du pont Louis-Philippe. Me comprenez-vous?

— C'est compréhensible.

— Ah! je vous y surprends, cher monsieur. Nous avons des loisirs, à cette heure, il s'agit de se donner un passe-temps. Tenez, avouez-le, c'est une leçon que vous preniez?

— Peut-être.

— Répondez plutôt affirmativement, et le jour où vous irez acheter votre attirail, n'en rougissez pas. Ce sont des gens à estimer que les pêcheurs à la ligne: immobiles, leur instrument à la main, ils n'ont rien de commun avec les gens de désordre; et je leur suis, en ma qualité de membre du barreau on ne saurait plus sympathiquè.

— Raillez! raillez! monsieur Alfred Neuville, à votre aise, et comme ma leçon est prise, trouvez bon, je vous prie, que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nous allions respirer l'air en plus haut lieu : sur les trottoirs.

Nos deux personnages remontèrent l'escalier qui, de la berge conduit au quai de la Grève, et bientôt, bras dessus, bras dessous, ils cheminèrent en causant dans la direction de l'Hôtel-de-Ville.

Nous allons profiter de cette causerie pour nous hâter de réparer une omission.

Du mariage de M. Eustache et de mademoiselle Claire était née une fille à laquelle sa marraine avait donné le nom de Marie, et que la tendresse maternelle transforma en celui de Mariette. A l'époque de notre récit, Mariette devenue une jeune personne de dix-sept ans, ne devait pas tarder à quitter la pension, pour ne pas tarder ensuite à être mariée.

Or, le futur époux de la pensionnaire n'était autre que M. Neuville, jeune avocat plein d'avenir, et ayant trois ans encore avant de toucher à la majesté de la trentaine. D'une figure agréable, d'une tournure distinguée, invariablement vêtu de noir, la cravate blanche en permanence, le pince-nez toujours en activité, la parole facile, le mot d'esprit à sa disposition, il était, aux yeux de M. et Mme Pichard, l'idéal d'un gendre dans l'espèce, et, en général, le *nec plus ultra* de la distinction.

De plus, riche de quelques mille livres de rente, et ayant un oncle occupant un rang élevé dans la magistrature, ils voyaient déjà en perspective M. Neuville occuper le siége d'un conseiller à la cour, et, à cette vision, il y avait dans le cœur des époux comme une irradiation de légitime amour-propre.

M. Prud'homme s'était jadis écrié, dans un sublime mouvement : — J'aurai un gendre décoré !

Les époux Pichard grillaient à leur tour de pouvoir dire : Nous avons un gendre *homme de robe*.

Quant à mademoiselle Mariette, piquante brune, ayant le type de son père, mais le type délicieusement féminisé, elle avait deviné, et avec une satisfaction des plus vives, les projets de ses parents, et, en fille bien apprise, elle se promettait bien de s'y soumettre avec la plus édifiante soumission. Aux vêtements noirs de M. Neuville, à sa cravate blanche, à son pince-nez, elle ne trouvait rien à redire, et elle trouvait, au contraire, qu'il n'était pas dû à la première venue d'être la femme d'un avocat !

Tout semblait donc aller pour le mieux, mais... mais au moment où nous reprenons notre récit, il était entré dans l'esprit de M. Eustache une de ces fortes résolutions qui peuvent amener un bouleversement dans les mariages combinés avec le plus de prudence et le plus de sagesse.

M. Neuville, tenant toujours à son bras son futur beau-père, venait d'arriver sur la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsque, interrompant une conversation insignifiante :

— Ah ça, Monsieur Eustache, s'écria-t-il, qu'avez-vous donc aujourd'hui ? Votre physionomie n'est pas ordinaire ?

— Je suis en effet, cher ami, dans un état d'esprit fort extraordinaire.

— Vous m'attristez ! et y aurait-il indiscrétion à vous demander...

— Nullement ! nullement ! c'est à vous-même que je tiens à faire ma confession, mais en ce moment je n'ai pas le calme voulu pour vous exposer en règle l'état de mon esprit.

M. Neuville regarda son futur beau-père avec quelque inquiétude.

— Oui, cher ami, reprit ce dernier, remettons à demain, si vous le voulez bien, la suite d'un entretien dont la conclusion sera très-sérieuse. A quelle heure fixons-nous le rendez-vous ?

— Voulez-vous accepter mon déjeuner.

— De grand cœur, d'autant plus qu'il importe que ma femme ne puisse nous entendre.

— A demain donc !

Et sur ce, nos deux interlocuteurs se séparèrent après une poignée de main, et en se redisant :

— A demain ! à demain !

II.

Après avoir quitté M. Neuville, l'ex-marchand de dentelles s'absorba dans une méditation soutenue, *in pensiere profondo*, comme disent les Italiens, et afin que cette méditation ne fût point troublée, il se dirigea de nouveau vers la berge du pont Louis-Philippe, et s'assit avec recueillement à quelques pas du pêcheur à la ligne.

Là, il fit le bilan exact de sa situation conjugale, et, de conséquence en conséquence, il arriva à formuler mentalement une conclusion religieuse.

— Non, se dit-il, cela ne peut durer ainsi, madame Eustache me harcèle, elle m'irrite, elle m'agace, elle me crispe, que dis-je ? elle me paroxysme ! le mot peut n'être pas français, tant pis !

Et continuant de se donner audience, il se dit encore :

— Et penser que ce martyre doit durer jusqu'à mon dernier jour !

Ici on eût dit que M. Eustache venait de recevoir le dernier coup de massue donné à sa destinée. Il se croisa les bras et sa tête s'inclina sur sa poitrine. Plus d'un quart d'heure il conserva cette posture désolée !

Tout à coup, relevant la tête, il porta son regard vers le ciel. On eût dit, à voir sa physionomie transfigurée, qu'il venait d'être frappé d'une soudaine révélation ; sur sa bouche courut un sourire ineffable, son front sembla rayonner, et un soupir presque voluptueux s'échappa de son sein ; le nautonnier battu par la tempête venait enfin d'apercevoir un port !

— Non, non, se répéta-t-il plusieurs fois, je ne serai pas à jamais l'objet infortuné de ses attaques ; mon âme vient de s'entr'ouvrir, et la plus douce des espérances vient d'y entrer ! Où diable avais-je la tête de n'avoir pas songé jusqu'à ce jour que nous étions immortels ! Quoi ! ne saurai-je souffrir avec résignation cette vie terrestre qui passe comme un songe, en vue de mériter cette vie céleste qui ne finit jamais ?... Oh ! quel délirant bonheur que de penser qu'un jour, en plein paradis, sans avoir employé les voies judiciaires ici-bas, je serais bel et bien, et pour l'éternité, à jamais séparé de ma femme ! Suivant l'un et l'autre en ce monde des voies directement opposées, elle ne saurait logiquement venir me trouver dans le séjour où j'irai ! c'est clair !

Louis Berger.

(*La fin au prochain numéro.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

La grande variété des costumes d'été donne un aspect féerique aux réunions élégantes des villes thermales et des bords de la mer. Des robes charmantes, relevées sur des jupons admirablement décorés, des chapeaux ronds à voilette flottante, des confections aux formes capricieuses, des chaussures d'un style tout à fait nouveau, contribuent, — chaque chose en son genre, — à donner à la toilette des femmes une originalité qui, bien comprise, dépasse tout ce que nous avons vu jusqu'ici en fantaisie de haute élégance.

Nous nous plaisons à constater les succès de la maison *Gagelin-Opigès* : ses créations font loi dans ce tournois ouvert à la mode.

Les derniers envois faits par les magasins de la rue Richelieu, 83, à Vichy, à Ems, à Bade, méritent d'être cités comme types des modèles de la saison.

Voici deux toilettes de plage. La première est composée de deux jupes : celle de dessous en alpaga blanc, décoré de papillons de dentelle avec clous d'acier. La seconde jupe, de lainage rayé ponceau et noir, entourée d'un câble de soie noire et relevée par des agrafes de velours attachées par des papillons d'acier. Le paletot, en étoffe assortie, est fait à capuchon avec ornements de velours noir et acier. — Le second costume est de bengaline blanche, robe et casaque pareilles, le tout orné d'une passementerie à jour, soie bleue et aiguillettes d'argent.

Des robes de visites et de soirées sont combinées avec des effets nouveaux dont voici un aperçu :

Toilette de ville. — Robe de gaze Chambéry rayée blanc et lilas. Jupe garnie de biais de taffetas lilas, surmontés d'un gauffré de tulle blanc. Corsage décolleté carrément et garni de même; manches coulissées et large ceinture à bouts frangés. Pardessus de taffetas noir, entouré de dentelle Chantilly et de riches passementeries à perles de jais. — Autre toilette. Robe de moire d'été vert émeraude, forme *empire*, ornée de guipure Cluny posée à dents; à chaque pointe, des choux de velours vert avec cœur en perles blanches.

Toilette de soirée. — Robe de mousseline unie avec grand ourlet; une application de guipure blanche sur taffetas rose. Pardessous de taffetas rose. Le corsage de mousseline est bouillonné sur taffetas; les manches courtes sont du même style. Le tout est décoré de guipure sur transparent rose.

Les ravissantes compositions de la maison *Alexandrine* accompagnent merveilleusement les toilettes de *Gagelin* et celles de toutes nos célèbres couturières. Le chapeau *étoile de mer* est un succès d'actualité. Madame Alexandrine le prépare en paille de riz avec ruban sablé et liséré d'or. L'étoile de mer est placée sur le milieu du front. — Le chapeau *hirondelle*, en tulle ou paille de riz, est une des plus jolies coiffures de nos belles voyageuses. Nos précédentes descriptions en ont expliqué l'ornementation. Le bavolet uni se montre dans les derniers modèles de la maison Alexandrine ; il se complète par une écharpe flottante d'une rare distinction.

Voici trois chapeaux que l'éminente modiste nous a permis de décrire parmi ses charmants modèles : — Un chapeau dont la passe et le bavolet uni sont en paille à écailles. La calotte est de tulle noir semé de sable d'or et bouillonné dans le sens de la longueur. Autour de cette calotte règne une guirlande de lierre brillant et de graines de sureau rouge. En arrière, une voilette écharpe de tulle noir sablé et frangé d'or. — Un second chapeau est de crêpe rose froncé. La passe est recouverte de grappes de feuillage et de boutons de roses mousses. Sur le côté, un voile carré de crêpe rose, attaché par une agrafe de perles blanches. A l'intérieur, des roses et du tulle blanc. — Le troisième chapeau est de paille fantaisie, mêlée à du tulle pailleté d'or. Deux roses entr'ouvertes sont penchées sur le côté gauche de la passe. Un apprêt artistique de velours noir et taffetas forme le bavolet et les brides. L'intérieur, composé des mêmes éléments, est d'une admirable fraîcheur.

En chapeaux de campagne, les salons d'Alexandrine nous offrent tous les types adoptés par la fashion. — La toque de paille ornée de velours et d'oiseaux des îles. — Le chapeau « Marguerite de France », avec guirlande de fleurs et écharpe. Le chapeau « Henriot », avec touffe de plumes et velours. — Enfin, quelques nouveaux modèles capricieusement composés de tous les éléments adoptés au début de la saison.

Le voile carré, de tulle ou gaze *Dona Maria*, est décidément en haute faveur. Nous constatons qu'il donne un charme vaporeux et très-seyant aux coiffures d'été.

Aux toilettes du soir on ajoute des coiffures d'un genre charmant; elles sont légères, montées sur tiges flexibles, et le coiffeur parvient sans peine à les marier aux cheveux sans surcharger la tête.

Madame *Perrot-Petit*, rue Neuve Saint-Augustin, 20, compose des touffes *empire* en lierre et chardon de velours noir à brindilles d'or; des *cache-peignes* de roses Trianon avec chaînettes de sequins d'or; des guirlandes de feuilles de chêne vert-velours, mêlées à des graines de sorbier. Ces genres, perfectionnés par l'habile fleuriste, ne peuvent manquer de plaire. La beauté des fleurs qui les composent, la grâce de l'ensemble et leur excellente combinaison au point de vue de la manière dont on arrange les cheveux, sont des motifs suffisants pour expliquer leur succès.

Les chignons tombants sur le cou sont remplacés par des coiffures *à l'antique*, toujours en arrière, mais suivant la tête sans toucher la nuque, ce qui est beaucoup plus gracieux. On fait sur le devant du front un diadème de cheveux ou, à défaut, un bandeau de velours; on l'accompagne de petites boucles mêlées à de fines grappes de fleurs ou feuillage, qui vont rejoindre le cache-peigne. Voilà la dernière mode, celle que madame Perrot-Petit a su rendre excessivement attrayante par le mélange de ses feuillages fleuris, si harmonieusement entrelacés.

Avec les chignons s'en vont les résilles, ou du moins celles que nous avons vues l'année dernière. Les genres nouveaux ne manquent pas. La résille cache-peigne, créée par la maison de la *Ville de Lyon*, rue de la Chaussée-d'Antin, 6, est une très-jolie nouveauté. Mentionnons, en visitant les magasins de MM. Ransons et Yves, la série des voiles de gaze et tulle dont aucune voyageuse ne saurait se passer, ainsi que les ceintures paysannes de passementerie perlée avec aumônière sur le côté.

Les brides de velours attachées au moyen d'agrafes, les ceintures de rubans et une foule de nouveaux ornements en brandebourgs et galons surgissent depuis un mois à la *Ville de Lyon*, car toute la passementerie fabriquée au printemps a été épuisée en peu de temps : jamais on n'en a tant employé que cette année. Nous avons remarqué aussi des rubans pour garniture

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pe chapeau, dont la *Ville de Lyon* a la spécialité. Ils sont fond blanc avec semis de fleurs, hirondelles, libellules, têtes d'oiseau, etc. D'autres rubans sont entourés de fines vignettes d'or et d'une petite frange mousse. Tout cela est admirable de fabrication; ce sont des produits extrà qui donnent beaucoup de valeur à la toilette.

La parfumerie, qui a le double but de conserver la beauté et de réjouir l'odorat par le parfum des fleurs, ne peut être choisie que dans une maison de premier ordre. Nous avons la parfumerie Oriza, à base de fleur de riz, ainsi que son nom l'indique. Elle appartient aux fabriques de la maison L. Legrand, rue Saint-Honoré, 207. Le célèbre chimiste Fargeon, créateur de cette maison, lui a légué la recette de la crême Oriza, de Ninon de Lenclos. Le succès de la crême Oriza a imposé à la maison L. Legrand l'obligation de réunir toute une série de produits Oriza préparés à l'aide des mêmes éléments. On peut donc, aujourd'hui, compléter ses provisions avec le savon d'Oriza, l'*Oriza-powders*, poudre de riz de la Caroline; l'*Oriza-fluid*, pommade nutritive pour la chevelure; l'Oriza aciduliné, nouveau vinaigre de toilette, et l'Oriza-Lys, extrait de parfum d'une haute distinction.

Nous conseillons d'employer aussi, parmi les articles de la même maison, la pâte royale de noisettes, spécialement destinée à la beauté des mains; l'élixir et la poudre dentifrices L. Legrand, pour les soins de la bouche et la conservation des dents; et l'eau des Alpes, pour la toilette et pour les bains. Comme extraits de parfums pour le mouchoir, nous citerons encore le pois de senteur, les peaux d'Espagne, le foin fraîchement coupé, et le lys de la vallée. Toutes ces odeurs, extrêmement fines, parfument sans fatiguer les nerfs et sont dignes de concourir à la toilette des gens distingués.

Nous ne terminerons pas sans ajouter quelques mots au sujet des corsets. La brassière *Gabrielle*, de la maison Simon, 183, rue saint-Honoré, est tout à fait en rapport avec la forme actuelle des robes; on la choisit pour costume de ville ou de soirée. Le corset *Victoria*, qui amincit la taille, est très-commode avec les costumes à vestes ou petites confections de matinée : c'est un des meilleurs modèles de la maison Simon. Enfin, le corset de flanelle hygiénique, tissu des Gobelins, ne doit pas être oublié; car, si la température change subitement, il suffit à lui seul pour préserver des refroidissements : ceci est une question d'hygiène sur laquelle il est inutile d'insister. Toutes les fois que la mode des coupes de corsage se modifie, la maison Simon prépare un corset d'un nouveau modèle : cette mesure intelligente prouve mieux que toute autre chose le zèle et l'intelligence de cette maison, en même temps qu'elle explique la préférence que nous lui avons accordée.

On se plaint, dans quelques journaux consacrés aux revues des sociétés élégantes, que les femmes mettent sur leur figure des fards dont l'effet est très-désagréable au grand jour. Nous enregistrons avec peine ce reproche, car nous avons mis tout notre zèle à éviter les inconvénients qui le motivent. La maison Séguy, 17, rue de la Paix, dont nous ne parlons pas aujourd'hui pour la première fois, nous a fait connaître des produits d'une véritable supériorité. Le blanc Nymphea, le rose d'Armide et les crayons *Impératrice*, édités nouvellement par cette maison, servent à donner au visage la blancheur, la fraîcheur et l'éclat. La clarté du soleil n'altère en rien leur finesse, et les corps gras mêlés à ces compositions les rendent également précieuses pour la conservation du tissu dermal. Dans ces objets, tout de luxe et de fine coquetterie, on doit choisir les meilleurs, les plus renommés, ou s'en abstenir tout à fait.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

Les élégantes nous font leurs adieux et se décident enfin à partir pour la campagne. Malgré la chaleur prématurée, il n'y a pas longtemps que les soirées dansantes sont terminées. Il est de bon ton maintenant de revenir très-tard de la campagne et d'y retourner très-tard aussi. Nos châtelaines modernes aiment beaucoup le printemps parisien; c'est le temps des promenades. Paris est triomphant : tous les squares sont fleuris et feuillés, les Tuileries forment un berceau de verdure, le bois de Boulogne est splendide, et, le soir, en voiture découverte, on va respirer l'air pur et les douces émanations de ses naissants ombrages. Le chalet des îles s'allume et les gondoles, éclairées par des lanternes vénitiennes, commencent à sillonner le lac. Et puis la crainte de la solitude les épouvante un peu, ces gentilles châtelaines. La campagne a certes beaucoup d'attraits; mais le voisinage en a bien plus encore, et la pensée d'arriver les premières sans se sentir entourées de tout leur monde ami, fait qu'elles remettent leur départ de jour en jour et ne se décident à quitter Paris que lorsqu'elles sont sûres de le retrouver.

Mais si le Paris élégant s'en va, si les équipages abandonnent le bois, il ne faut pas croire que la grande ville soit déserte. Les étrangers, cette manne qui tombe sur Paris pendant la belle saison, commencent à envahir les hôtels, les magasins et les théâtres.

On rencontre une curieuse collection d'excentriques parmi ces nouveaux visiteurs : des Allemandes rêveuses, drapées dans un châle de nuance voyante, resplendissantes de fraîcheur et d'embonpoint, suspendues au bras d'un Werther platonique; des Américaines que la guerre exile en Europe, et qui, au moyen de la *flirtation*, espèrent trouver des épouseurs.

Quant au sexe fort, mais laid, il offre les échantillons les plus bizarres : des Prussiens roides et empesés comme un faux-col de zinc, des Brésiliens au teint coloré et couverts de bijoux éclatants, des Turcs indolents qui n'ont pas l'air de regretter du tout leurs harems, etc., etc...

Tout ce monde va, vient, circule, demande son chemin, se trompe à chaque coin de rue et erre comme une âme en peine dans ce dédale parisien.

J'allais oublier de vous parler de ces tribus d'Anglais qui ne font que traverser Paris pour se rendre aux bains de mer ou aux eaux. Je ne m'explique pas pourquoi les Anglaises, qui sacrifient tout au comfort, voyagent avec une quantité aussi innombrable de colis; ce n'est guère justifié par leur élégance, car elles n'emportent jamais de toilettes; leurs robes sont toujours couleur poussière ou fumée de locomotive, et leurs chapeaux de voyage sont devenus si petits, si petits, qu'ils ne doivent guère prendre de place; leur forme adoptée pour cette saison est un diminutif du sombrero espagnol. Elles ont grand soin de l'ornementer simplement d'un grand voile de gaze qui a la mission de les préserver du soleil. Que renferment donc leurs immenses caisses?... C'est tout un problème!...

Les concerts des Champs-Élysées attirent toujours un monde

Planche n°20.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Toilette de ville de la maison Saint-Augustin, rue Neuve-Saint-Augustin, 45.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fou; c'est le seul endroit où les familles puissent aller le soir entendre de la bonne musique, sans craindre l'envahissement ordinaire de la mauvaise compagnie. Avant l'organisation de ces concerts, les femmes honnêtes qui ne peuvent quitter Paris qu'aux vacances ne savaient où passer leurs soirées d'été ni où conduire leurs filles. Grâce à ces précautions, ces concerts sont très-bien suivis et offrent un aspect distingué et de bon ton. Et puis, c'est le seul endroit où les femmes puissent faire un peu de toilette! Puissant attrait!... On y retrouve toutes ses relations, on s'y donne rendez-vous pour le lendemain et l'on respire un peu d'air frais dans ce jardin illuminé, tout en écoutant un excellent orchestre.

Les toilettes que j'ai le plus spécialement remarquées sont en mousseline blanche ou en gaze de Chambéry. Le blanc est très à la mode cette année, et les sorties de bal ou les burnous algériens font très-bon effet.

On nous demande pourquoi, cet hiver, au bal, les toilettes des femmes étaient aussi excentriques? La faute en est à l'envahissement du *couturier*, car maintenant les hommes commencent à choisir cette carrière: n'allez pas rire! on y fait fortune.

Qu'est-ce qu'un « couturier »? C'est un monsieur ou plutôt une divinité qu'on va consulter dans son temple et qui vend les oracles au poids de l'or. C'est à lui qu'on doit la suppression de la toilette, qui est morte en donnant le jour au costume; car, véritablement, les femmes portent maintenant des habillements étranges d'où la robe de nos mères a complétement disparu; d'abord, pour les robes de bal, ne parlons plus du corsage: il n'y en a plus, ou si peu que ce n'est pas la peine d'en médire; reste la jupe, qui est recouverte de pans d'habit, ce qui produit sur une crinoline le gracieux effet d'ailes de hannetons; ajoutez à cela tous les ornements les plus bizarres, depuis les oiseaux de paradis jusqu'aux coquillages, et vous comprendrez que le mot costume est parfaitement justifié.

Enfin, pour dire un mot de la coiffure, tout est changé depuis l'année dernière: la coiffure tombante dans le cou est tout à fait délaissée; maintenant les femmes ont sur la tête une sorte d'échafaudage qui a pour but de rappeler le premier empire et pour résultat d'en enlaidir la plupart, mais il n'y a rien à dire à cela! c'est la mode!...

On ne fera pas de nouveautés en fait de toilettes de bal avant l'hiver prochain.

Pour les fêtes d'été, on ne porte que des robes de mousseline brodée, de gaze de Chambéry, et de tarlatanes nuancées.

Dans les cheveux, on se contente de se poser sur le côté, en pouff, une simple fleur; les coiffures sont tellement compliquées, on a tant de cheveux, mais tant de cheveux, qu'il serait vraiment dommage de vouloir les cacher.

Pour donner une idée du positivisme de notre siècle, je vous dirai que la grande mode des bijoux fantaisistes représente des choses inouïes; on monte en épingles des cravates, des cure-dents, des têtes de clous, des allumettes chimiques, des timbres-poste, des journaux sous bande et des écriteaux de rues. Tous ces trompe-l'œil sont faits en émail et ornent la cravate de nos incroyables. Pour peu que cette mode s'étende aux bijoux féminins, et cela est possible puisque j'ai vu des étriers en forme de boucles d'oreilles et des têtes d'animaux comme boutons de manchettes, nous verrons bientôt des broches représentant un calendrier ou une boussole, des boucles d'oreilles figurant des cadrans d'omnibus ou de télégraphe, des colliers non moins excentriques, et nos merveilleuses adopteront, comme pendants d'oreilles, de petites fioles renfermant une goutte du sang de leurs victimes.

Louise de Taillac.

CHRONIQUE DES EAUX

EMS.

Nous voici au moment où les heureux de ce monde sont convenus de trouver les grandes villes inhabitables. Chacun émigre de son côté, les uns dans leurs châteaux à la campagne, les autres, et c'est le plus grand nombre, s'acheminent vers les séjours demi-agrestes, demi-mondains, des eaux thermales que la nature fait si libéralement jaillir du sol de l'Allemagne.

Ems est depuis longtemps déjà un des établissements le plus en vogue des bords du Rhin. La promenade qui relie notre ville à Coblentz, la jolie vallée qu'elle parcourt, le petit fleuve qu'elle côtoie, enfin la double rangée de collines si vertes et si riantes au milieu desquelles elle circule, tout concourt pour faire de ce bain le plus délicieux séjour. L'air qu'on y respire est pur et balsamique: la température en est douce, et sauf un peu de fraîcheur inséparable du voisinage des forêts et de la profondeur des vallées, elle offre peu de variations.

L'affluence des baigneurs est immense cette saison: jamais, à aucune époque, on n'avait vu dès les premiers jours de juin une société aussi brillante, aussi choisie.

Il est vraiment curieux de parcourir dès le matin, de grand matin même, les allées qui longent la Lahn et qui conduisent aux sources; on se croirait transporté sur une des belles promenades de nos premières capitales. C'est un va et vient de jeunes et élégantes femmes, un murmure de conversations qui se croisent, des rencontres fortuites entre gens venus des grandes villes; on s'était vu à Pétersbourg, à Vienne, à Paris, on se retrouve aux eaux, on est venu leur demander la réparation d'une santé débilitée par les plaisirs de l'hiver.

Après les eaux viennent les excursions: c'est à Nassau que vont les cavalcades; c'est le chemin de fer qui vous transporte en quelques minutes sur le Rhin à Stolzenfels, Lahneck, les deux châteaux les plus curieux de cette contrée, si riche en belles ruines.

Le soir on se réunit dans les salons étincelants du Kursaal, où l'on respire un parfum de bonne compagnie qu'on trouve rarement ailleurs au même degré.

Disons-le encore, le duché de Nassau est bien le pays béni du ciel, l'*angelus ridet* décrit par Horace. Ce petit coin de terre possède, réuni, tout ce qu'un souverain peut envier, tout ce que peut rêver un touriste: les paysages du Rhin et les forêts du Taunus; le cru de Johannisberg et la source Selters; Wiesbaden et Ems, deux paradis terrestres auxquels rien ne manque, pas même le fruit défendu. La fée du Rhin s'est montrée libérale envers ses filles chéries et les a dotées de tous les avantages qui les font rechercher des étrangers; au point que beaucoup d'entre eux, séduits par la beauté du pays, ont désormais deux patries: celle d'hiver et celle d'été.

Ems a exercé de toute antiquité cette fascination: du temps des Romains, la vingt-deuxième légion s'y trouvait si bien casernée qu'elle demeura plusieurs siècles dans cette agréable garnison et que ses soldats étaient presque devenus Germains.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lamoureux Imp. r. Lacépède, 38, Paris.

Ad. Goubaud Edr. à Paris

785 bis

LE MONITEUR DE LA MODE.

Paris, Rue de Richelieu, 92

Nouv.tés en Lingerie de la Balayeuse, Pl. Vendôme, 4 – Costumes d'Enfant A. St. Augustin, r. Nve. St. Augustin, 45.
Chapeau de Mme. Morison r. de la Michodière, 6 – Fleurs de Mme. E. Coudré, Mon. Tilman r. Richelieu, 104.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les hydrologues sont d'ingénieux étymologistes : ils ont fait venir *Ems* du grec *ambasis*, qui veut dire réservoir d'eaux. Peu importe d'où son nom vienne, Ems est bien nommée. Elle a fait ses preuves et n'a plus besoin de fournir des quartiers de noblesse. C'est une grande dame qui reçoit dans ses salons d'été la meilleure compagnie. Nous aurions mauvaise grâce à faire de l'érudition là où la mode et la fantaisie règnent d'une façon souveraine. Il faut avoir vécu dans ce petit coin de terre, au milieu des enchantements du paysage, au bruit des concerts, bercé et charmé par les mille distractions de la vie qu'on y mène, pour comprendre, non-seulement qu'on peut exister hors des capitales, mais encore qu'on y existe mieux. Ajoutons, pour être juste, que Loreley, la magicienne du Rhin, convoque ici chaque été les riches et les célèbres de ce monde. Si elle réserve pour quelques initiés les sons mystérieux de sa harpe, elle convoque tous les grands talents européens pour charmer les étrangers qu'elle aime.

(*L'Été.*) D'ARZBACH.

PÊLE-MÊLE

Triste quinzaine pour les chroniqueurs !... Pas une nouvelle ; tout le monde est à la campagne. Aussi ne songe-t-on qu'à se réjouir de l'arrivée d'Abd-el-Kader, qui a voulu profiter sans doute de l'absence des Parisiens pour visiter Paris. Il semble que l'émir soit une providence vers qui se tournent tous les regards, comme pour lui demander de rendre à la bonne ville un peu d'animation. Que n'a-t-il quelque influence sur le soleil, si rigoureux en ce moment, qu'on se croirait en pleine Afrique !...

***

Madame Olympe Audouard vient de passer un an sur le Nil. Elle connaissait déjà le Rhône, la Seine, la Tamise, le Tibre, le Pô, le Volga, la Vistule et le Jourdain. La Méditerranée, l'Archipel et la mer Noire n'ont pas plus de secrets pour elle que le canal Saint-Martin n'en a pour M. Dupeuty père. Inutile de parler des lacs ; elle les passe à la nage, comme une jolie femme passe un ruisseau.

Il y a quelque cinq ou six ans, dit le *Nain Jaune*, madame Olympe était la femme d'un notaire de Marseille. Tous deux avaient la passion des voyages ; c'est pourquoi ils partaient un jour, elle pour Paris, lui pour Alger.

Au bout de vingt-quatre heures, la petite Provençale était une Parisienne finie. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elle fondait un journal, *le Papillon*, un titre qui a des ailes. La directrice en a aussi. C'est un ange ; mais un ange à la façon de celui du fils de Tobie, qui aimait à changer de place. Où madame Audouard n'est pas allée, on peut être certain qu'elle ira. Jérusalem est jusqu'à présent son pays de prédilection.

— Comme je m'y amusais ! disait-elle un jour. Figurez-vous que je demeurais dans la maison du consulat de... Le consul, qui est garçon, m'avait cédé son appartement, et il était allé demeurer chez le gouverneur. Mais le chancelier est marié ; sa femme est charmante. Nous passions notre journée à jouer aux cartes. Le matin, j'allumais une cigarette et j'allais me promener à cheval. Une fois, j'ai poussé jusqu'au Jourdain... Voilà une bonne petite vie !...

Tous les ans, la voyageuse vient passer un mois à Paris ; elle prend langue, publie un livre et repart en chercher un nouveau. Le livre de cette année s'appelle *les Mystères de l'Égypte dévoilés*. A la première page, vous trouverez le portrait de l'auteur en femme du Caire : large pantalon de soie brochée, ceinture d'odalisque, cheveux blonds tombant sur les épaules en longues tresses. Tout l'Orient...

A la dernière page, le prochain volume est annoncé : GUERRE AUX HOMMES ! *quelques jolis types d'hommes.*

Il y a lieu de penser que ce n'est pas à Jérusalem que madame Audouard ira chercher ce volume-là...

***

Nous citions dernièrement quelques exhibitions curieuses, dont l'honneur revenait tout entier à l'Angleterre. C'est d'Angleterre encore que nous vient aujourd'hui, nous ne dirons pas la lumière, mais une exhibition plus originale à elle seule que toutes ses aînées, et qui joint à ce mérite celui d'avoir été littéralement improvisée.

« Un grand nombre de dames avaient reçu, dit l'*International*, une invitation spéciale pour assister, avec leurs petites filles, à une fête que l'on préparait à Londres pour le mardi 27 juin en leur honneur. Dès trois heures de l'après-midi, les ladies les plus élégantes, descendant de leurs équipages et tenant par la main leurs charmantes filles, les unes et les autres en toilettes printanières, étaient groupées près de la rotonde où la musique du 1er régiment de la garde s'était déjà installée. Jusqu'à cinq heures du soir, tout le monde arrivait.

» Enfin, l'heure solennelle retentit ; un monsieur que personne ne connaît parut sur l'estrade, et d'une voix émue prononça un petit discours dans lequel il annonçait la grande nouvelle. Il s'agissait de décerner des prix aux plus belles de ces jeunes filles.

» L'orchestre joua un grand morceau qui ne fut guère écouté, et le même monsieur, toujours aussi grave et aussi solennel, proclama les prix.

» Premier prix. — Bracelet orné de diamants et d'opales, valeur de 185 liv. sterl.

» *Marie C...*, née en juin 1857, *exhibée* (le mot y est) par lady C.... de... Manorhands. C'est une blonde enfant de huit ans, d'une taille élevée, au visage radieux, au front d'albâtre, aux joues de roses, aux yeux d'azur voilés sous des cils soyeux. Ah ! que ces yeux feront de victimes lorsque plus tard... ; mais il ne faut pas anticiper sur les événements.

» 2e prix. — Châle de dentelle blanche, valeur de 100 liv.

» *Lady Harriet D...*, née en août 1856, *exhibée* par la marquise de D... La jeune lady a neuf ans ; elle est aussi blonde, mais elle est plus mignonne que sa rivale ; elle aura tout le temps de grandir en beauté, en sagesse et en grâce.

» 3e prix. — Porte-bouquet en or, valeur 63 liv.

» *Laura M...*, née en 1857, *exhibée* par madame M..., de Windsor.

» La demoiselle est une vive et agaçante brunette, aux cheveux tressés en couronne, la plus belle parure d'une femme. »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

***

La satire, en honneur chez les poëtes de l'ancienne Rome et cultivée aussi, à diverses époques, par quelques-uns de nos poëtes illustres, n'a pas perdu ses droits par le temps qui court. En veut-on la preuve ?

Alexandre Dumas fils dînait à Marseille, chez le docteur Gistal, une des célébrités du pays.

— Mon cher ami, lui dit l'amphytrion, en passant au salon pour prendre le café, on dit que vous improvisez comme un ange ; honorez donc, s'il vous plaît, mon album d'un quatrain de votre façon.

— Volontiers, répond le poëte.

Et, tirant un crayon, il écrit sous les yeux de son hôte, qui le suit du regard :

Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...

— Flatteur ! dit le docteur en l'interrompant.

Mais Dumas fils ajoute :

Et l'on a fait deux cimetières.

***

Puisque nous voilà lancé dans le domaine de l'anecdote, ne nous arrêtons pas en si beau chemin. Le *Monde judiciaire* raconte une récente histoire qui peut, dans une certaine mesure, servir de pendant à la précédente.

Un banquet réunissait le maire et les membres du Conseil municipal d'une ville champenoise.

Un des convives, ancien avoué, s'était, durant le festin, si courtoisement attentionné à la conversation de ses voisins, qu'il avait, sans s'en apercevoir, mangé comme deux et bu comme trois. Au moment des toasts solennels, l'ex-officier ministériel se leva tout empourpré et débuta ainsi péniblement :

« Messieurs... et... très-honorables... collègues... je porte un toast... à notre excellent... maire... et à sa bonne... »

A ces mots, fou rire dans l'auditoire. Le maire pâlit, l'orateur apoplectique s'affaisse lourdement sur sa chaise ; sa tête retombe ahurie en dessinant un triple menton.

Cependant, il se ranime et fait signe qu'il veut continuer. Deux domestiques, le soulevant par les épaules, le hissent sur ses pieds, et, reprenant sa phrase interrompue, il lance avec une gravité désespérée ces mots suprêmes :

« Et intelligente administration ! »

Nouveau rire, à ces mots, mais qui fut franchement partagé, cette fois, par le maire lui-même, un instant inquiet pour sa dignité compromise.

***

Le commerçant qui avait écrit sur sa porte : « *Enfin, nous avons fait faillite* », pensait, sans doute, avoir atteint les dernières limites de la réclame effrontée. Il n'en est rien, et le voici bien distancé. On lit dans un prospectus qui arrive, il est vrai, de l'étranger : « Nous défions toute concurrence, aucun commerçant ne pourra livrer au même prix que nous, car les marchandises qu'une heureuse occasion nous permet d'offrir au public sont des *marchandises volées !* » Après cela, ce nous semble, il faut tirer l'échelle.

On pourrait, cependant, encore surenchérir ; exemple : M. X..., avantageusement connu sur la place, ayant eu la chance d'assassiner quelques riches voyageurs, met en vente leurs dépouilles à un prix excessivement réduit. — Cela viendra, sans doute, car c'est surtout en fait de réclame que le progrès est illimité.

R. H.

ÉCLAIRCIES

A M. VICTOR HUGO.

Ainsi qu'un voyageur fait halte en son chemin,
L'homme parfois s'arrête au milieu de la vie,
Et, prêt à s'élancer sur les pas du destin,
Jette un dernier regard, une parole amie
Au temps heureux fuyant dans le lointain.

Jours charmants d'autrefois,
Quand on évoque votre image
L'aube renait à notre voix,
Et le ciel semble sans nuage
Comme autrefois !...

Autrefois !...
C'est l'heure douce et confiante,
C'est le soleil dans les grands bois.
Tout nous sourit, tout nous enchante,
Et l'on vous bénit, on vous chante,
Jours d'autrefois !...

Mais quel songe ici-bas dure plus d'un instant !...
En vain l'homme voudrait se souvenir encore ;
Il faut que ce martyr sans cesse aille en avant,
Et marche, au crépuscule aussi bien qu'à l'aurore,
Vers l'avenir, vaste inconnu mouvant.

Aux champs de l'avenir,
Trompés par de lointains mirages,
Les plus vaillants s'en vont périr...
Pourtant on brave tes orages,
Sombre avenir !...

Avenir,
N'es-tu pas aussi l'espérance,
Le baume qui peut tout guérir ?...
Moins rude est par toi la souffrance :
On sent poindre la délivrance,
Dans l'avenir !...

Robert HYENN

Lamoureux Imp. r. Lacépède. 38. Paris

Ad. Goubaud Edit.r Paris

285

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de la M.me Gagelin, r. de Richelieu, 83 _ Modes de M.me Morison, r. de la Michaudière 6.

Coiffures de H.y de Bisterweld, F.g S.t Honoré, 5 _ Plumes et Fleurs de Perrot-Petit et C.ie r. N.ve S.t Augustin, 20.

Dentelles de G. Violard, r. de Choiseul, 3 _ Foulards du Comptoir des Indes Boul.d Sebastopol, 129.

Parfums de Legrand f.r des Cours de France d'Allemagne et d'Italie, r. S.t Honoré 207

Entered at Stationer's Hall. LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248 Strand, W.C. MADRID El Correo de la Moda, P. J. de la Peña

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

EN PUISSANCE DE FEMME

(NOUVELLE. — SUITE ET FIN.)

Et, se remettant debout avec enthousiasme, il se frotta bruyamment les mains, et reprit la route de son logis en se disant :

— Il s'agit de mériter le ciel, tâchons de nous bien conduire !

De la berge du quai à la rue Leregrattier, cette louable résolution était devenue une volonté, et à la vue de la porte de sa maison, cette volonté devint un entêtement.

Ce fut dans cette disposition qu'en entrant chez lui, M. Eustache fit à madame Eustache le plus amical des saluts.

III.

Assise auprès d'un métier à tapisserie, la rentière de l'île Saint-Louis fit mine de ne pas s'apercevoir de la bénignité du salut qui venait de lui être adressé.

Donnant à son aiguille une activité sans motif, elle ne releva même pas la tête, mais son regard, glissant sous ses paupières abaissées, ne toisa pas moins des pieds à la tête le cher époux auquel elle avait juré obéissance et soumission.

M. Eustache ouvrit son bureau et se mit en devoir de mettre la plume à la main.

— A qui allez-vous écrire ? fit madame Eustache d'un ton sec.

— A mon fumiste, pour le locataire du troisième.

— Vous ne faites jamais rien que d'inutile, laissez-donc s'enfumer des gens qui sont en retard d'un terme ! Que ne songez-vous plutôt à faire assigner Charron pour le reliquat de son compte ?

— Il a payé.

— Il a payé ! et comment ne le sais-je pas ?

— Tu dormais encore lorsqu'il s'est présenté ici ce matin.

— Je comprends. Nous ne nous sommes revus que lorsque vous avez fermé la porte de façon à faire trembler toutes les vitres du voisinage. Il est heureux que vous soyez propriétaire, car à coup sûr déjà vous auriez reçu votre congé.

— J'ai eu tort, répondit M. Eustache d'une voix douce, de fermer ma porte avec cette violence.

— Aviez-vous bu ?

— Non, c'eût été aggraver ma faute.

— Alors, votre colère est sans excuse ?

— Je l'avoue, chère amie.

— Vous convenez donc que vous êtes un emporté ?

— Et j'en fais amende honorable.

— Un entêté ?

— L'homme est loin d'être parfait.

— Un pilier d'estaminet ?

— J'ai pu aller quelquefois au café de la *Garde nationale*, avec quelques vieux camarades de mon ancienne compagnie, mais j'eusse pu m'en dispenser. Je n'y retournerai plus. Comme le dit une chanson de mon jeune temps : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

— Et quant au jeu, vous en corrigerez-vous ?

— Je n'ai jamais joué qu'au domino, et j'y ai renoncé : mes meilleurs amis me reprochent d'avoir toujours le double blanc !

— On a raison de le dire, répartit madame Eustache aigrement, exaspérée de ce calme de son mari, quand le diable se fait vieux, il se fait ermite. Pensez-vous m'en faire accroire avec vos airs doucereux ? Vous n'êtes qu'un tyran !

— Je fais de mon mieux pour me corriger.

— Un hypocrite !

— Je tâcherai de devenir sincère !

Madame Eustache n'y tint plus : par un mouvement convulsif, elle renversa son métier à tapisserie.

— Vous êtes un tigre, exclama-t-elle.

— Plaise au ciel que je devienne un agneau, répliqua modestement M. Eustache en relevant le métier.

Brisée, tremblante, se sentant vaincue, l'irascible femme devint d'une pâleur subite et elle darda un regard aigu sur sa malheureuse victime.

Sans se déconcerter, M. Eustache alla voir une étagère chargée de livres et il en revint avec un volume qu'il ouvrit pieusement. Ce volume n'était autre qu'un Évangile.

Il le feuilleta pour y découvrir le *Sermon sur la montagne*, et ayant trouvé ce sermon, il s'accouda sur une table dans une attitude extatique.

— Que lisez-vous là ? s'écria l'épouse d'une voix stridente.

— Les plus divins enseignements, chère Claire, écoutez plutôt : Pardonnez à ceux qui vous offensent, priez pour ceux qui vous persécutent, bénissez ceux qui...

— Oh ! c'est trop fort, s'écria madame Eustache perdant décidément la tête de fureur, il se permet d'être religieux maintenant ! Quelle fatuité ! c'est à s'en cacher la tête ! Homme cruel, sans pitié, sans cœur, sans âme ! votre vue me fait mal ! Vous ne voulez pas vous ôter de ma vue ! C'est bien ! mais il m'est impossible de supporter la vôtre !

Et s'élançant dans sa chambre à coucher, elle disparut en s'écriant :

— Oh ! quel monstre !

— M. Eustache referma tranquillement son Évangile, et il se dit avec le calme du juste :

— De plus en plus, je me sens pénétré de cette charmante idée que, dans la vie immortelle, nous devons décidément être séparés.

IV.

Le lendemain, à l'heure convenue, M. Neuville et son futur beau-père se trouvaient assis en tête à tête, et, ayant déjeuné, ils dégustaient un café qu'ils venaient de déclarer délicieux.

— Voici le moment, dit l'amphitryon, de discourir un peu sur ce qui vous préoccupe. Voyons, cher monsieur Eustache, me jugez-vous toujours digne d'être votre confident ?

— Plus que jamais, cher ami ; mais, avant d'entrer en matière, permettez-moi d'abord de mettre en ordre mes idées.

— Prenez votre temps.

Après s'être recueilli quelques minutes et avoir humé longuement une prise de tabac, M. Eustache s'exprima en ces termes :

— A propos de la vente d'un bout de terrain nous venant de mon père, mon notaire réussit à faire comprendre à madame Eustache que mon nom devait contresigner le sien, attendu qu'elle était en *puissance de mari*, et il nous dit la chose en latin : *sub jure mariti*, est-ce ainsi qu'il faut prononcer ?

— Oui.

— Je ne sais que trois mots de latin ; je ne serais pas fâché

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de leur donner un pendant. Comment diriez-vous : *en puissance de femme?*

— *Sub jure mulieris.*

— Très-bien. *Sub jure mulieris*, j'en prends bonne note pour ne tomber jamais en cette puissance.

Le jeune avocat regarda son convive avec une expression d'étonnement.

— Votre regard semble m'interroger, reprit ce dernier, je m'explique :

Depuis que j'ai quitté les affaires, madame Eustache devient de jour en jour d'une humeur de plus en plus difficile à décrire. Aussi longtemps qu'elle a été préoccupée et occupée d'intérêts commerciaux, son caractère, qui n'est pas précisément divin, était néanmoins supportable, par la louable volonté qu'elle avait de le tempérer à l'occasion. Une bonne rentrée de fonds faisait souvent une heureuse diversion à une violente sortie de paroles ; et j'avais toujours, du reste, en portefeuille, à cette époque, une commande de dentelles pour détourner de moi un orage conjugal. Le dirai-je même, le recouvrement d'une créance me valut un jour un compliment et le chiffre de mon dernier inventaire me valut un sourire.

— Et vous vous plaignez?

— Attendez, nous ne sommes pas au bout. Mais depuis que ma retraite des affaires lui a fait des loisirs, madame Eustache a rompu ses digues. N'étant plus contenue par des considérations commerciales, elle déborde ! Repliant sur elle-même cette activité qu'elle devait autrefois éparpiller sur de nombreux objets, elle ne se contient plus. La moindre objection la fait bondir comme une balle élastique. Une objection capitale la ferait sauter comme une mine ! Je suis toujours dans les transes de savoir si je ne vais pas dire un mot n'ayant pas le don de lui plaire, et je me sens toujours agité dans cette atmosphère où ne soufflent jamais les brises, mais où grondent et éclatent des ouragans.

Enfin, le contre-coup des impressions éprouvées par ma femme se fait sentir en moi de telle sorte que je me demande parfois si je suis devenu sensitive. Un semblable état ne peut durer. Tel est mon désir, telle est ma volonté, tel est mon ultimatum. Qu'en dites-vous?

— En ceci, répartit M. Neuville, je soumets entièrement mon jugement au vôtre.

— C'est répondre en homme prudent, reprit M. Eustache. Je me redonne donc la parole, et je dis : n'arrêtez pas un torrent, il deviendra rivière, ne comprimez pas la vapeur, elle deviendra fumée, et donnez le grand air à un acide, il se volatilisera. Voyez-vous d'ici ma conséquence?

— A peu près.

— C'est comme si je venais de vous dire que je me décide à la résignation, mais, pour me maintenir dans cette décision, il faut que vous me veniez en aide !

— Vous n'avez qu'à parler.

— Oh ! ne vous effrayez pas. J'ai même lieu de penser que nous allons conclure avec une touchante unanimité. Ainsi que vous le savez, c'est le mois prochain que Mariette quitte sa pension. Or, tenant à ce que ma fille, ma chère fille ne puisse jamais être témoin d'une de ces scènes dont je viens de vous faire confidence, voulez-vous me rendre le service, cher Neuville, de rapprocher le moment du mariage qui est convenu entre nous.

— Que me dites-vous là, s'écria le futur époux. Vous avez donc envie que je vous embrasse.

— Oui, arrangeons les choses pour que, quelques jours après sa sortie du pensionnat, Mariette ait pour domicile un domicile marital.

— Voulez-vous que dès demain nos deux noms brillent à la mairie?

— Pourquoi pas? Parbleu ! nous allons causer de cela en prenant le grand air sur les quais.

— *Alea jacta est !* fit le jeune avocat avec un joyeux geste.

— Vous dites?

— *Alea jacta est !* ou bien, si vous le préférez : le sort en est jeté !

— C'est juste. Je croyais ne savoir qu'un mot de latin, j'avais oublié celui-là. M. de Lamartine l'a dit en 1848. La France était alors, comme j'ai été bien des fois depuis, en pleine révolution !

Après ces mots, nos deux personnages se levèrent de table, et ils ne tardèrent pas à prendre, sur le trottoir du quai, le pas de la promenade, le seul pas qui convînt à l'importance de la question devenue entre eux à l'ordre du jour.

La causerie durait depuis deux heures environ, lorsque, tout à coup, se frappant le front :

— Ah ! mon Dieu ! s'écria M. Eustache.

— Qu'est-ce donc?

— Je vais être dans de beaux draps.

— Que vous arrive-t-il?

— Il est bientôt quatre heures, et j'avais rendez-vous chez moi, avec un ancien client, à trois heures et demie ! Que va crier ma femme?

— Vous avancez, répliqua M. Neuville en consultant sa montre. Courez ! vous n'aurez pas fait attendre votre client plus de quarante minutes.

Renouvelant les gestes et les mots de la veille, M. Eustache et son futur gendre se quittèrent en répétant :

— A demain ! à demain !

Mais ils ajoutèrent :

— Et à la mairie !

M. Eustache prit d'abord le pas accéléré, puis un *trot* qui, de l'ordinaire, passa petit à petit à l'extraordinaire, et enfin, aux approches de sa maison, il usa décidément de la course.

Ce fut en tremblant qu'il ouvrit sa porte.

Madame Eustache était seule. Elle leva sur son mari un regard souriant.

— Tu es en retard, dit-elle d'une voix douce. Le client que tu attendais sort d'ici. Mais il n'y a pas grand mal, il reviendra demain.

A cette réception inaccoutumée, M. Eustache ouvrit de grands yeux.

Elle lui tendit la main en ajoutant : — Eh bien ! cher ami, m'en veux-tu encore de la scène que j'ai eu le tort de te faire ce matin? Ah ! c'est mal à moi, je l'avoue, et, revenue à des sentiments qui feront désormais l'honneur de ma vie, je serai, comme tel est mon devoir, la plus soumise des épouses !

Alors, de l'étonnement, M. Eustache passa à la stupeur.

— Vous dites? balbutia-t-il, n'en croyant pas encore ses oreilles.

— La plus soumise des épouses !

— Juste ciel ! juste ciel ! pensa M. Eustache avec épouvante, elle vient d'être atteinte d'une attaque..... de conversion foudroyante !

V.

Et jetant sur sa femme un regard de stupéfaction, il vit celle-ci lui adresser un second regard, lequel, en vérité, rayonnait d'une angélique tendresse.

Alors, il se passa en M. Eustache quelque chose d'extraordinaire ; il éprouva une de ces impressions inexprimables, ainsi que doivent en produire les actes de *surnaturalisme*, et il eut presque peur !

Dégageant donc sa main gauche, détenue par une douce étreinte de la main droite de madame Eustache, il s'efforça de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

sourire, il s'inclina même en signe d'adhésion, mais néanmoins tout en se dirigeant vers la porte.

Une fois dans son antichambre, le fluide conjugal perdit soudain de son effet. Tel que le passereau qui n'est plus sous la puissance du regard fascinateur, il reprit... non ses ailes, mais sa canne et son chapeau, et il s'en fut à pleins poumons ressaisir au grand air le cours de ses idées.

— Ouf! ouf! s'écria-t-il lorsqu'il eut traversé la Seine, recueillons-nous. Que signifie tout ceci? Suis-je le jouet d'un songe? la victime d'une vision? Mes idées s'y perdent, ma judiciaire est à la débandade. Cet état intellectuel ne peut durer!

Et comme en ce moment M. Eustache se trouvait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il entra au café de la *Garde nationale*.

— Parbleu! se dit-il, il faut que je fasse des miennes! L'absinthe, dit-on, donne des idées aux poëtes. Or, attendu que ces messieurs en ont à revendre, il faut espérer que l'absinthe ne fera pas moins son effet sur un simple marchand de dentelles.

Sur cette conclusion, il s'installa à un guéridon, en s'écriant d'une voix de Stentor :

— Un verre d'absinthe!

Ce brave M. Eustache ne prenant jamais de cette liqueur, ne pouvait se douter de l'effet que ce premier verre allait produire en lui.

A peine l'avait-il absorbé que déjà une certaine surexcitation se manifestait dans sa pensée. L'idée que d'abord il avait eue à l'état de boutade, celle de se séparer de son épouse, non-seulement en cette vie, mais encore dans la vie éternelle, cette idée, d'indécise qu'elle était, ne tarda pas à devenir une énergique résolution.

— Ah! ah! dit-il, la voici qu'elle vient d'inventer les airs mielleux comme autant d'arguments pour mieux me retenir, et, conséquemment, pour mieux me martyriser; à d'autres! ma décision est immuable, et comme je m'en réjouis, arrosons-la!

Et, frappant avec force sur le guéridon, il demanda un second verre d'absinthe.

Ce second verre bu, tout flottait, miroitait, tremblottait à ses yeux, et tout bourdonnait, bruissait ou tintait à ses oreilles. D'une surexcitation à l'état d'une puissance carrée, il venait de passer à une surexcitation à l'état de puissance cube!

Il avait jusque-là pensé bas; il se mit à penser haut; de mentales qu'elles étaient, ses réflexions devinrent orales, et du méditatif silencieux, il passa au soliloque accentué.

Ce ne fut pas sans un profond étonnement que son voisin de table lui entendit débiter des phrases à peu près telles que celles-ci :

— Oui-dà! il faut compter avec l'immortalité! Ah! elle pousse la méchanceté jusqu'à vouloir mériter le ciel, à seule fin de venir m'y retrouver! Je saurai déjouer ce perfide projet. A partir du moment où je parle, je reviens sur mes pas, je tourne décidément le dos au paradis, et puisque madame mon épouse se réjouit déjà d'y aller, qu'elle y aille! elle ne m'y rencontrera pas. Je serai en enfer, où plaise à Dieu, je me trouverai fort bien, du moment qu'elle n'y sera pas!

M. Eustache se tut, et ses paroles, pendant quelques instants, furent remplacées par une mimique saccadée, puis, par une complète immobilité qui ne dura pas moins de dix minutes.

Tout à coup, comme un homme qui éclate, après une longue préméditation :

— Garçon, s'écria-t-il, un troisième verre d'absinthe.

Du premier au second verre, la pensée de M. Eustache avait balloté d'une conclusion à l'autre; de sérieux considérants étaient venus se dresser devant lui sous la forme de son gendre et de sa fille, et les sentiments de la famille et ceux du citoyen luttaient comme une digue contre le déchaînement de ses griefs conjugaux, mais du second à la fin du troisième, la digue fut rompue : la décision extrême fut prise; se faisant Cour de cassation, il prononça, et sans appel, que sa femme s'ingéniant à aller au céleste séjour, il sera lui, décidément, dans la sombre demeure!

Et, comme voulant la fin, il fallait user de moyens, il mit ses lunettes afin de mieux voir les jolies femmes qui pourraient passer.

Attéré cependant de ce qui se réveillait en lui, et comme un désespéré qui retourne le poignard dans la plaie pour mieux mourir, il quitta le café pour aller dîner en garçon à la *Maison Dorée*, et donner ensuite à l'Opéra une fête à ses regards déjà émancipés!

Il était une heure du matin lorsque M. Eustache se retrouva à la pointe de l'île Saint-Louis.

Au détour de sa rue, il gesticulait de telle sorte qu'il fit tomber le chapeau d'un sergent de ville passant à son côté.

— Faites donc attention, lui dit avec politesse l'agent en ramassant son couvre-chef.

— Qui?... quoi? qu'est-ce à dire? Croiriez-vous m'intimider par hasard?

L'agent vit un homme qui n'était pas précisément dans son état normal, et, les mains au dos, il continua avec calme son chemin.

De son côté, M. Eustache continua le sien, ne se sentant plus de joie; sa vive apostrophe à l'*autorité* venait de le grandir à ses yeux.

— Tout va bien! tout va bien! s'écria-t-il, trois verres d'absinthe, un dîner de garçon, un ballet à l'Opéra, et une insulte à la police, c'est plus qu'il n'en faut pour ne pas aller au ciel!

Quelques instants après, il rentrait dans son appartement.

N'en pouvant plus de fatigue, il se jeta dans un fauteuil de l'antichambre.

Il était déjà dans une demi-somnolence, lorsque, lui prenant la main :

— Mon ami, lui dit madame Eustache d'un ton caressant, comme tu rentres tard!

— Allez au paradis! répondit M. Eustache d'une voix embarrassée, et en tombant profondément endormi.

L'épouse vit dans ce souhait marital un gage de réconciliation, et elle se retira l'esprit agité des plus louables émotions.....

VI.

M. Eustache fit un singulier rêve : un rêve qui fut comme le reflet de sa journée, et dans lequel il entrevit, pour ainsi dire, la forme visible de ses idées.

L'absinthe, la Maison-Dorée, l'Opéra et le sergent de ville lui apparurent tour à tour, et, mystère incompréhensible des songes, du premier verre de la liqueur verte à la rencontre de l'agent de police, une forme à la fois vague, gracieuse et mélancolique, s'interposait incessamment entre ses regards et l'objet de ses convoitises.

Après un copieux festin accompli en compagnie de gens peu avouables, il se vit (toujours en rêvant) entraîné dans une partie de jeu.

La forme vague se dessina plus nettement alors aux yeux de sa pensée, et il lui sembla que cette forme était celle d'une jeune fille.

Au jeu, il s'aperçut qu'on le volait et il jeta ses cartes à la face du voleur; rendez-vous fut pris pour aller, dès l'aube, sur le terrain.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le mélancolique fantôme se rapprocha... et des gouttes de sueur perlèrent sur le front de M. Eustache, en croyant reconnaître des traits qu'il chérissait.

De l'idée du duel à celle de la mort, et de celle de la mort à celle de l'enfer, la pente fut rapide... Il frissonna en apercevant une immensité sombre, morne, immobile, et dans laquelle il devina le *néant*... Ses cheveux se dressèrent sur sa tête!

Mais, tout à coup, du sein de l'implacable immensité, se détache un point lumineux qui, se rapprochant rapide comme une flèche, se montra soudain sous les traits cette fois accusés d'une charmante mortelle.

— Mariette! Mariette! s'écria M. Eustache, en se réveillant en sursaut et pâle d'émotion.

— Quoi donc? mon père! fit une douce voix à son côté.

Il se frotta les yeux, se tâta pour s'assurer de son identité, et s'écria en suffoquant :

— Ma fille!

Et il fondit en larmes.

Puis attirant Mariette sur ses genoux, il lui dit en souriant :

— Tu es mon bon ange, et les anges vont au ciel! Oh! crois-le bien, ton père t'aime trop pour jamais vouloir se séparer de toi... Ici-bas et là-haut, je m'arrangerai de telle sorte que nous nous retrouverons toujours!

Le lendemain de ce rêve, les noms de Mariette et ceux du jeune avocat furent affichés à la mairie du deuxième arrondissement.

— Vous le voyez donc bien, dit M. Neuville à son beau-père, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, vous en revenez à madame Eustache.

— Erreur! erreur! s'écria ce dernier, qui tenait à se montrer ferme dans ses opinions, du moment que ma femme s'est transformée en ange, ce n'est donc plus ma femme, et je n'ai conséquemment plus à m'obstiner dans des décisions qui n'ont plus leur raison d'être. Est-ce clair?

— Très-clair, monsieur Eustache.

— Ah çà, comment diable a-t-il pu s'opérer une aussi rapide transformation?

— Ma belle-mère m'a fait à cet égard le plus charmant aveu, répartit M. Neuville; il lui a suffi, pour revenir aux plus tendres sentiments, de songer à l'avenir de...

— Je devine, interrompit M. Eustache, vous parlez de Mariette?

— Vous y êtes!

— Ah! qu'il me tarde, reprit M. Neuville, en regardant son futur beau-père, avec un petit air ironique, qu'il me tarde d'être *sub jure*...

— Oh! je vous comprends! quand on a l'honneur d'avoir pour gendre un avocat, il est séant de savoir son latin! En puissance de femme, voulez-vous dire?

— Justement.

— Et moi j'y suis en plein! s'écrie M. Eustache, en tendant la main à sa femme et en embrassant avec effusion sa jeune fille. Tenons-nous-en à cette conclusion : bon gré, mal gré, chacun est ici-bas...

— Achevez.

— *En puissance de femme!...* Louis Berger.

LA MAISON DU PÈRE VALOUS

(SIMPLE RÉCIT).

C'est une histoire naïve, touchante et toute simple, comme les histoires vraies. Elle renferme les éléments d'un volume, et nous allons la dire en une page.

Il y a une dizaine d'années, dans le quartier de la Guillotière, à Lyon, habitait un brave ouvrier, un homme de cœur, nommé Valous, qui vivait pauvrement de son travail. Auprès de lui, comme une douce lueur de soleil, rayonnait une jeune enfant intelligente, et déjà bonne et laborieuse comme son père. Car bien qu'elle n'eût pas encore l'âge de la peine et du travail, elle passait cependant ses journées dans une manufacture du faubourg. Elle y faisait des mitaines, et ses petites mains avaient bien froid. La pauvre enfant gagnait peu; neuf heures de labeur assidu lui rapportaient à peine 30 ou 40 centimes; mais néanmoins elle se trouvait heureuse, car elle savait qu'au retour, chaque soir, elle était accueillie à bras et cœur ouverts dans le modeste intérieur qu'elle charmait par sa présence et son gai babillage.

Les vieillards qui, malgré l'âge, se bercent encore de rêves, se plaisent toujours avec les enfants qui, insouciants de la réalité précaire, fixent sans cesse leurs beaux yeux bleus sur le riant mirage du printemps de la vie. — Le bon père Valous avait un rêve en tête; il en causait volontiers avec sa petite compagne; mais il se fût bien gardé d'en faire part à ses amis et voisins, qui, certainement, en auraient ri et l'auraient traité de fou.

Eh mon Dieu! le rêve du bonhomme, c'est un peu celui de tous les fatigués de la vie commune, de tous les deshérités et abandonnés de ce monde! Le père Valous qui, dans son bon temps, n'avait jamais guère gagné plus de 3 ou 4 francs par jour, s'était, depuis sa jeunesse, grisé l'esprit d'une pensée ambitieuse. Il voulait devenir propriétaire... non point d'un grand domaine... mais d'un jardin et d'une maison avec des persiennes vertes. En un mot, il avait besoin de se sentir vivre chez lui et finalement d'y mourir.

— Oui, ma pauvre enfant, répétait-il souvent, le véritable bonheur pour l'ouvrier honnête et laborieux, sa récompense, c'est de pouvoir, sur la fin de ses jours, se reposer, l'hiver, dans une maisonnette à lui; l'été, dans son jardin, au milieu de ses fleurs et de ses arbres à fruits. Il est si bon de marcher sur un sol qu'on sait être sien et qui ne doit rien qu'à l'État. On le cultive avec tant de plaisir, sans se lasser jamais! Il en sort, sous les coups de la bèche, des senteurs qui enivrent, et chaque matin, on vient voir, impatient, si la semence a germé, si le bouton a fleuri... Et ce sont les joies, vois-tu, ma fille, les plus saines de la vie. Mais je suis un vieux fou de penser à cela, et ce que j'en dis, c'est tout uniment pour causer.

Or, chaque fois que le père Valous parlait ainsi, l'enfant demeurait rêveuse et pensive — si rêveuse et si pensive qu'un soir, avant de s'endormir, une idée traversa sa petite tête. Et le lendemain elle se dit :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— J'achèterai une maison à papa.

Mais comme elle ne fit part de son idée à personne, pas même à son père, nous sommes bien forcé de respecter son secret.

Seulement depuis ce jour, plus que jamais, elle invitait le vieillard à causer du jardin et de la maisonnette aux persiennes vertes. Elle se plaisait à glisser avec lui sur la pente si douce du rêve, et le pauvre homme paraissait si heureux qu'on eût dit qu'il les possédait déjà, cette maisonnette et ce jardin.

Six mois s'écoulèrent.

— Eh bien, père, dit un soir la jeune fille, il faut l'acheter cette maison.

— Mais, ma fille, c'est que ça coûte bien cher, la terre, la pierre et le travail des maçons.

— Et avec de l'argent?

— Oh, avec de l'argent tout est facile.

— Eh bien, père, achète le terrain, fais bâtir la maison, voilà de l'argent.

Et, ce disant, la naïve enfant jeta sur les genoux du pauvre homme un petit sac tout plein et qui rendait un son métallique.

— Qu'est-ce que c'est que ça, ma fille? demanda le bonhomme étonné.

— De l'argent... mes économies.

— Tes économies!... Et à combien se montent-elles?

— Oh, tu compteras... moi, je n'y ai pas pensé.

— Mais sur quoi as-tu pu économiser tout cela, ma fille?

— Sur le pont Saint-Vincent.

— Comment le pont Saint-Vincent? Je ne te comprends pas.

— Tu sais bien, père, que chaque jour tu me remets 10 centimes pour passer le pont... un sou pour le matin, un sou pour le soir. Eh bien, depuis six mois je fais un grand détour et vais prendre le pont de pierre où ça ne coûte rien... C'est bien plus long, c'est vrai, mais je cours si vite qu'on ne s'en est jamais plaint à la fabrique... D'ailleurs ça réchauffe, l'hiver.

— Et l'été?

— Oh, l'été, c'est si bon!... Comme le propriétaire du pont doit gagner de l'argent, eh! papa!... Si nous avions un pont... mais, ça doit coûter bien cher... plus cher qu'une maison... Enfin, tu comprends, dans six mois, il y a bien des jours, aussi mon petit sac est-il presque plein... Je te le donne... tiens, achète la maison.

— Pauvre petite, tu es un ange!... dit le père les larmes aux yeux et en couvrant de baisers la naïve enfant.

— Alors, tu es bien content, père?

— Si je suis content?... Oh oui, je suis bien content, car tu me donnes là plus que tu ne crois, tu me donnes tout ton petit cœur d'or, un trésor qui n'a pas de prix!...

— Et quand achèteras-tu?

— Demain.

Et la jeune fille tout heureuse s'en alla dormir en rêvant de la maison aux persiennes vertes et du petit jardin couvert de fleurs sur lesquelles voltigeaient de jolis papillons bleus.

Le soir, au retour de la fabrique, elle trouva sur son petit lit une magnifique poupée, et à sa vue elle poussa un cri de joie.

— C'est un cadeau que je te fais à mon tour, dit le père.

— Et la maison?

— Elle est achetée.

— Les persiennes sont vertes?

— Vertes... comme l'espérance.

— Y a-t-il bien des fleurs dans le jardin?

— Toutes celles que l'imagination peut y faire éclore. Il me restait de l'argent sur le prix d'achat, c'est ce qui m'a permis de te choisir cette poupée... Te plaît-elle?

— Oh, elle est magnifique!...

Et cette nuit-là encore la naïve enfant dormit heureuse à côté de sa poupée.

Le lendemain, c'était un dimanche, elle racontait à ses petites voisines comme quoi en ne passant plus sur le pont Saint-Vincent, elle avait économisé beaucoup d'argent que son père avait employé à l'achat d'une maison et de cette belle poupée. Mais les petites voisines se mirent à rire, et les mamans lui expliquèrent qu'avant d'avoir de quoi acheter la moindre bicoque il lui faudrait économiser le passage du pont au moins pendant cent ans.

Elle rentra toute pleurante et demanda au père Valous si c'était bien vrai ce que venaient de lui dire les vilaines voisines.

— Hélas! ma pauvre enfant, oui, c'est vrai!... Pour avoir une maison il faut au moins 4 ou 5000 francs, c'est-à-dire plus de deux cents fois ce que tu m'a remis. Mais les poupées ne coûtent pas si cher; j'ai donc pensé à toi d'abord, nous verrns après pour moi.

Cette déception laissa la jeune fille rêveuse, et son petit cerveau se livra à un grand travail de réflexion.

— Je n'irai plus à la fabrique, se dit-elle, et je veux trouve un métier où l'on gagne plus de 40 centimes par jour. Il doit y en avoir.

Un jour de grande fête, le père Valous amena sa fille à la *comédie*. Ce genre de spectacle l'étonna beaucoup. Elle accablait son père de questions.

— Est-ce qu'on les paie ceux qui s'habillent si bien et qui disent de si belles choses?

— Mais certainement, ma fille.

— Cher?

— Cela dépend... 100 francs, 200 francs par mois.

— C'est beaucoup.

— Mais j'ai entendu dire que lorsqu'ils ont du talent, à Paris, ils étaient payés bien plus cher.

— Ah!...

— Oui; on m'a assuré qu'il y en a qui gagnent 20 ou 30 000 francs.

— Oh! mon Dieu! mais cela doit faire bien de l'argent!...

— Dam, oui, mademoiselle Rachel, une tragédienne qui est venue jouer l'an dernier ici.

— Oui; on en a parlé à la fabrique.

— Eh bien! j'ai lu sur le journal qu'on lui donnait 1000 fr. tous les soirs.

— 1000 francs, père!... Mais elle doit être bien riche alors!...

Et dans sa petite tête, elle se dit :

— Je serai actrice et papa aura sa maison.

. . . . . .

Monsieur Richard Witton est maire de la Guillotière. Il est non-seulement l'administrateur, mais aussi le bienfaiteur de cette localité ouvrière. Animé d'une ambition généreuse, il travaille sans cesse à l'amélioration morale et matérielle de la classe laborieuse. Près de l'avenue du château il a mis à sa disposition de vastes terrains qu'il cède par parcelles aux conditions les plus faciles. Le moindre capital sous sa haute et sage protection s'augmente dans les mains de l'ouvrier, qui, après quelques années devient propriétaire d'une maison qui l'abrite et d'un champ qui le fait vivre. Aussi le nom de Richard Witton est-il vénéré à la Guillotière. Cet homme de bien est le soutien du pauvre, l'ami et le conseiller du travailleur. C'est le véritable citoyen dans la généreuse et féconde acception du mot.

Il y a cinq ou six ans, il reçut la visite d'une jeune dame mise avec distinction et qui venait vers lui pour traiter de l'acquisition d'un terrain sur lequel elle avait l'intention de faire bâtir une maison... avec des persiennes vertes.

On se rendit chez le notaire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Le nom de l'acquéreur ? demanda Richard Witton.

— François Valous, répondit la jeune dame. . . . . .

. . . . . .

Mais la réalisation de son rêve ne fut point la suprême et dernière joie du père Valous. Un jour on le fit venir à Paris et on le conduisit dans une belle église tendue de velours, garnie de tapis, étincelante de lumières : il y avait foule. Des hommes d'élite, des supériorités artistiques et littéraires étaient là. Le violon d'Hermann électrisait les âmes, l'orgue résonnait sous la voûte, des voix magnifiques se faisaient entendre. Mais le père Valous ne remarquait rien de tout cela ; il était si ravi qu'il en avait des larmes plein les yeux.

C'était sa fille qui se mariait. . . . . .

. . . . . .

Il y a deux mois, un soir, une dépêche de Lyon arrivait à Paris; mais la destinataire ne se trouvant pas chez elle, on la porta au Théâtre-Français. La personne à qui elle était adressée la lut et tomba évanouie. Un véritable évanouissement comme il s'en faufile quelquefois au théâtre.

Cette dépêche, cependant, ne contenait qu'une phrase; mais une de ces phrases terribles qui brisent le cœur et renversent le corps.

« Le père Valous se meurt ! »

On lisait sur l'enveloppe : « A Madame Victoria Lafontaine, sociétaire de la Comédie Française. »

Hélas ! le père Valous est mort. Les persiennes vertes sont baissées et la maison de l'avenue du Château est en vente.

Si j'étais riche j'acheterais ce jardin et cette maison verte ; il me semble que ce séjour me porterait bonheur et que j'y vivrais et mourrais heureux.

Angelo de Sorr.

LE SECRET DE LA LONGÉVITÉ D'APRÈS UN MÉDECIN CENTENAIRE.

J'étais atteint d'une maladie dont il était impossible de prévoir le terme si je ne changeais pas de climat ; il fallait pour que ma santé se rétablit que je vécusse dans une atmosphère plus chaude que celle de la France. Cédant aux instances réitérées d'une de mes sœurs qui habitait Saint-Jean-de-Porto-Rico, je me décidai à l'aller rejoindre.

Je me trouvais depuis près d'un mois dans cette Antille espagnole, et ma sœur, ne voyant aucune amélioration se produire dans l'état de ma santé, me dit :

— Nous avons ici un personnage bien digne de fixer ton attention ; c'est un médecin âgé de cent deux ans, l'Esculape justement vénéré des habitants de cette île par ses sentiments d'humanité ainsi que par ses cures remarquables. Va le consulter sur ta maladie, il peut en résulter pour toi un grand bien. Quoique Espagnol, le docteur parle facilement français, et la justesse de son esprit, jointe à l'intérêt qu'inspire sa conversation, te fera éprouver le désir de l'entendre une autre fois.

Ces paroles ayant soudainement réveillé en moi l'espoir de guérir, je me rendis chez le docteur dès le jour même. Après un quart d'heure de marche sur les galets brûlants des rues de la ville, je frappai à la porte de son habitation. Un noir m'ouvrit ; comprenant que je voulais parler à son maître, il me quitta et revint m'introduire.

A mon approche, un petit vieillard, habillé de toile blanche, selon l'usage du pays, se leva de son siége de bambous et me salua amicalement. Jamais physionomie plus sympathique et plus vénérable à la fois ne s'était offerte à mes yeux. C'était une tête digne de servir de modèle à un peintre qui aurait voulu représenter dans son type le plus touchant un apôtre de l'humanité.

Le centenaire n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'il me prit affectueusement la main, et me fit asseoir près de lui.

— Vous arrivez d'Europe, me dit-il, et de son point le plus intéressant à mon avis. Votre visite me fait éprouver un plaisir que vous n'allez sans doute pas partager, car je me sens disposé à vous accabler de questions ; et vous les pardonnerez, n'est-il pas vrai ? à un vieillard qui a le faible d'être un peu curieux.

— Ma complaisance à vous satisfaire ne sera pas entièrement désintéressée, lui répondis-je, car j'espère en échange retirer de grands fruits de votre longue expérience et de votre profond savoir.

J'entrai immédiatement en matière. Paris, si plein d'attraction et d'éblouissantes promesses, cet eldorado trompeur, m'entraîna dans un assez long récit, qui me parut intéresser vivement cet habitant des régions lointaines, que son grand âge condamnait à ne plus voyager.

Une fois la curiosité du vieillard satisfaite, j'abordai l'objet de ma visite.

— Par quel art, lui dis-je, par quel secret avez-vous pu, mon père, atteindre, sous un ciel de feu, une longévité à laquelle votre belle santé promet encore de longs jours ?

Le docteur se leva, et me prenant le bras :

— Venez, me dit-il, car je ne reste jamais longtemps à la même place, et je vis sous le ciel autant que mes occupations me le permettent. Allons nous asseoir dans mon jardin, il est devenu mon lieu de prédilection dans ma vieillesse. C'est parmi mes fleurs que j'aime à méditer sur les moyens qui peuvent soulager ceux qui souffrent ; là, vous me trouverez disposé à vous communiquer les quelques lumières que j'ai puisées dans une longue existence.

Nous traversâmes une vaste pièce, ouverte de toutes parts à une brise salutaire : c'était l'asile scientique du docteur ; là, il avait accumulé les fruits de ses observations et de ses études. Dans ce local perdu sur une côte lointaine, peut-être y avait-il les meilleurs documents du monde entier sur l'art de traiter les maladies humaines.

Nous descendîmes ensuite les quelques marches qui nous séparaient du jardin. Un bosquet répandait d'exquises senteurs. L'oranger, le citronnier, allaient enlacer leurs rameaux chargés de fleurs et de fruits à des goyaviers, des bananiers, dont les régimes substantiels étaient suspendus à la portée de la main. Ce massif de végétation offrait un abri délicieux contre les ardeurs solaires, qui allaient se briser sur sa voûte, et sous laquelle régnait la tiédeur de nos douces journées d'Europe. C'est là que nous nous assimes.

Brasseur Wirtgen.

(*La fin au prochain numéro.*)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Nous continuons à passer en revue les costumes de ville ; on ne nous montre encore aucune toilette de bal.

Les robes d'étoffes riches peuvent, à la rigueur, se passer d'ornements ; cependant les avis des couturières diffèrent sur ce sujet. Les unes veulent des tissus de prix et pas de garnitures ; les autres, au contraire, assurent que plus l'étoffe a de valeur, plus la robe doit être enrichie au moyen des combinaisons de dentelle et de passementeries perlées.

Consultons aujourd'hui les récentes créations de madame *Pieffort*, rue Grange-Batelière, 1. En femme de goût, elle essaye un peu tous les genres ; comme elle réussit à contenter ses nombreuses clientes, il en faut conclure qu'elle a raison. Voici un aperçu de ses dernières toilettes :

Une robe de gros grain gris clair est ornée dans le bas par une bande de velours peluche de nuance marron ; cette bande, unie du côté qui borde la jupe, est entourée d'une corde de même teinte ; à sa partie supérieure, elle se découpe à dents avec entourage d'une ganse perlée de jais. Pour corsage, une casaque ajustée, décorée de même dans son pourtour, aux épaules et au bas des manches. A la taille, une ceinture marron, garnie de passementerie et jais ; boucle de jais taillée.

Une robe de *lindsay* (étoffe anglaise), nuance marron jaspé de blanc, a une première jupe entourée d'un plissé de taffetas noir avec chef de perles ; une seconde jupe, découpée en festons, est retenue sur les côtés par les pans d'une ceinture de taffetas, aux deux bouts de laquelle pendent des glands de perles. Le corsage, montant, a une *bernoise* de taffetas avec épaules, le tout avec ornements assortis. Les manches, de taffetas jusqu'à mi-bras, sont très-justes et boutonnées tout le long.

Une très-jolie toilette de théâtre est en gros grain vert de lumière. La jupe, traînante, est ornée de velours vert assorti.

Pour corsage, une casaque ajustée ouverte sur les côtés et ornée aux épaules, manches et pourtour, par des ajustements *Louis XIII*, en rubans de velours vert. De gros boutons de nacre ronds et bombés ferment la casaque sur le devant.

Madame Pieffort a aussi composé deux jolies toilettes de soirées que voici :

Robe de poult de soie rose, ornée de galon de guipure et perles blanches. Le corsage, drapé de soie rose, est recouvert d'un apprêt de guipure du même genre, qui revient sur les épaules en manchettes espagnoles, et s'attache à la ceinture au moyen d'un camée d'où s'échappent des écharpes de guipure frangées de perles.

L'autre toilette est en tulle bouillonné avec sous-jupe de taffetas blanc. La sous-jupe, entourée d'une ruche gaufrée, est apparente sur une hauteur de 10 centimètres ; au-dessus, la jupe de tulle se festonne en plis suivis de colliers de perle et rattachés aux raccords par des choux de satin rose. Cette décoration de chaînes de perles blanches et touffes de satin rose se répète aux draperies du corsage et aux épaules.

Quand la saison des bals sera inaugurée, madame Pieffort nous donnera de charmantes nouveautés, pour lesquelles elle fait en ce moment des préparatifs d'un heureux présage.

Tout est dit quant à la forme des chapeaux ; il ne se produira pas de changements notables durant cette saison. Heureusement, madame *Morison*, rue de la Michodière, 6, dont les innovations artistiques sont connues de nos lectrices, sait varier son répertoire de manière à attirer quand même l'attention des élégantes. Ses chapeaux, quelquefois d'un genre très-simple et quelquefois ornés avec tout le luxe de la plus aimable fantaisie, méritent d'être cités comme les véritables types des caprices du jour. On peut affirmer qu'une modiste à court d'invention doit se trouver bien embarrassée devant la forme actuelle des chapeaux ; cette forme est si exiguë, qu'elle se recouvre avec un ruban..., et, malgré cela, jamais les chapeaux n'ont porté autant d'ornements divers. Par quel miracle arrive-t-on à la solution de ce problème : faire tenir plus de choses sur un petit chapeau que sur un grand ? Demandez à madame Morison. Quant à nous, nous constatons le fait sans nous charger de l'expliquer.

Les formes Paméla, Médicis, Dona Maria, Impératrice, que nous avons esquissées le mois dernier, se combinent depuis quelques jours de cent manières différentes sous les doigts de l'habile modiste. D'autres modèles de velours plein, ornementés de camées et peigne Joséphine, sont venus prendre place parmi ces compositions de haute élégance.

Les chapeaux *toque*, ainsi que les chapeaux ronds à petits bords, se maintiennent comme coiffures d'enfants ; nous les avons vus accompagner les nouveaux costumes créés par la maison de *Saint-Augustin*.

Des toilettes de flanelle cachemire blanche, ornementées par des bandes à festons de velours de nuance vive, font aussi leur apparition dans cet établissement. Les petites filles sont très-bien en paletot ajusté avec ceinture. On fait pour elles, dans leur magasin favori, une foule de jolies confections en casaques, burnous, vestes-basquines, etc. La guipure Cluny, si prodiguée depuis quelques mois, convient on ne peut mieux à la décoration des costumes enfantins, et la maison de Saint-Augustin en use avec cette entente parfaite que nous avons souvent occasion de signaler. A bientôt les mignonnes toilettes de soirées, qui nous seront montrées vers l'époque des fêtes de Noël.

Les tissus en lainage imitation d'astrakan et les velours peluche sont adoptés pour manteaux d'enfants. Au reste, depuis quelque temps, toutes les modes nouvelles sont répétées dans la mise des bambins. C'est à ce point que nous nous demandons si ce sont les petits qui imitent les grands, ou si, au contraire, les couturières vont avec la lorgnette grossissante copier les modèles créés par Saint-Augustin ?... Nous penchons du côté de cette dernière supposition.

Disons bien vite aux femmes économes qu'elles peuvent trouver, dans les nouveautés de la saison, des motifs séduisants de costumes à bon marché. On n'a jamais tant porté de lainage. Les *lindsay*, les *scheepskine*, les mohairs mouchetés, et toutes les étoffes pelucheuses, ne sont pas d'un prix élevé et font des toilettes que l'on voit porter dans les plus hautes régions. Nous souhaitions depuis longtemps cette innovation, qui établit une ligne bien accentuée entre la robe du matin et celle de visite ou de grande toilette. Nous avons donc à remercier les fabricants de lainage, qui ont su faire de la haute fantaisie dans un genre délaissé parce qu'il avait le tort de rester stationnaire.

Le jupon, auquel on ne reprochera pas un excès de monotonie, vient de se lancer dans un nouveau style de décoration. On voit chez MM. *Bandelier et Roche*, maison Creusy, rue Montmartre, 133, des sur-jupes garnies de revers mousquetaires posés, en cachemire de couleur, sur une bande blanche ou

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gris clair ajoutées en bas du jupon. Des boutons en forme de pastilles, des cordes de perles, la guipure, et toutes les passementeries de circonstance, viennent se mêler à ces motifs qui ont du cachet et de l'originalité.

De très-beaux jupons de *yak* blanc, ornés de petites tresses perlées à jour, sont préparés, dans la maison que nous venons de citer, pour les toilettes de soirées.

Les réunions de salons nécessitent quelques raffineries coquettes. On peut demander à la parfumerie moderne ses trésors de création récente. L'essentiel, si l'on emploie du blanc et du rouge (ce qui arrive ordinairement), est de le poser adroitement, afin que personne ne soit autorisé à dénoncer le fait.

Si l'on a le tact de choisir des spécialités signalées par la mode, aucun soin n'est d'urgence. Le blanc Nymphea et le rose d'Armide de la maison Séguy, 17, rue de la Paix, s'incorporent avec le tissu dermal et défient l'œil le plus exercé (celui de la malignité, bien entendu). On peut, d'autre part, préférer ces produits à toute espèce d'autres, sur la seule affirmation de leur inventeur, qui certifie qu'ils n'exercent sur la peau aucune influence corrosive, puisqu'ils ont la vertu de lui conserver le velouté et la souplesse.

Les crayons Impératrice de la même fabrique ajoutent à l'éclat de la beauté par des touches fines, adroitement ménagées.

Aujourd'hui que la toilette est devenue un art, on nous pardonnera d'insister sur ces procédés ; les femmes ne dédaignent pas les secrets de beauté. Celles qui font fi de nos recettes ne sont pas sincères, ou bien elles sont très-jeunes et très-jolies, — ce qui, par malheur, ne durera pas toujours.

Tout le monde se sert maintenant du lait antéphélique, et cependant aucun produit n'a été plus vivement discuté aux premiers jours de ses succès. Il y a de cela dix-sept ans. Que de choses, depuis, ont passé de mode ! Si vous voulez en jugez, ouvrez notre *Moniteur de la Mode* de 1849 et regardez les gravures. Elles ne ressemblent guère à celles de cette année, et pourtant on les trouvait charmantes alors... On avait raison : elles l'étaient en effet.

Eh bien, le lait antéphélique, chargé de conserver au teint sa blancheur nacrée et de le dépouiller de toute tache envahissante, n'a pas, comme les vêtements proscrits par la mode, perdu son crédit. On a reconnu, après de patientes expériences, que ce cosmétique épure le teint, qu'il lui conserve une surface limpide et le dégage de toutes les atteintes atmosphériques. Aussi s'en fait-il une consommation incroyable, qui s'est encore augmentée cette année. Cette augmentation s'explique par la chaleur persistante des mois de l'été ; jamais le lait antéphélique n'avait paru si nécessaire. Il aurait certainement fallu l'inventer, s'il n'avait existé depuis dix-sept ans.

Il n'en est pas moins vrai que, parmi les branches de l'industrie qui ont fait de rapides progrès depuis quelques années, la parfumerie peut revendiquer une place au premier rang, et ses succès ne sont ni les moins nombreux ni les moins estimables.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

Ils s'en vont vite, les uns après les autres, ceux qui ont vécu leur jeunesse avec nous, ceux qui ont charmé et amusé le public, et s'y étaient fait de ces sympathies inconnues et de ces amitiés qui fleurissaient en secret ! Du nombre de ceux-là, il faut compter cet esprit charmant et aimable qu'on nommait Dumanoir et que nous avons enterré, ces jours derniers, dans la pleine force de son âge et dans la jeunesse encore de son talent.

S'il y a eu de plus grands génies littéraires et même des talents plus complets et plus substantiels que lui, dont je me sois quelquefois borné à vous signaler la mort, ne vous étonnez pas si j'insiste un peu plus que de coutume, aujourd'hui, sur la disparition de Dumanoir. C'est qu'il représentait deux types rares dans notre littérature, la dramatique surtout, et qui, j'en ai bien peur, s'éteignent avec lui.

Dumanoir, né gentilhomme, l'était dans ses manières comme bien peu. Il avait la distinction la plus exquise, la politesse de tradition qu'on ne sait plus guère où trouver, une bienveillance irréprochable pour tout le monde. Il avait traversé la société parfois si mélangée des lettres et du théâtre, sans jamais, même dans sa toute jeunesse, dévier d'une semelle de cette loi du bon goût et du bon ton qui étaient de principe chez lui. Nul n'avait le droit de dire qu'il fût ni fier, ni hautain, et, cependant, il n'était familier avec personne. Il avait trouvé le moyen d'imposer le respect en même temps que des sympathies très-vives autour de lui ; l'aspect même de sa personne commandait ces sentiments.

Comme auteur dramatique, son répertoire, qui est considérable, atteste sa fécondité, sa verve, sa gaieté de bonne compagnie. Il a touché à tous les genres — le drame, la comédie, le vaudeville pur sang, le vaudeville bouffon, — avec un égal succès. Par son travail, il s'était acquis une très-belle fortune. Ce qui le distinguait de la foule des faiseurs de pièces, c'était son éducation première ; et dans toutes ses productions, même les plus hâtives en apparence, il mettait toujours un grain littéraire. Même en écrivant les *Pommes de terres malades*, qui sont restées le type de la revue de fin d'année, il n'oubliait point qu'il était l'auteur des *Premières armes de Richelieu*, du *Marquis de Létorières*, de *Etre aimé ou mourir*, du *Code des femmes*, du *Camp des bourgeoises*, des *Toilettes tapageuses*, etc., etc.

Une foule considérable accompagnait Dumanoir à sa dernière demeure : gens de lettres, auteurs dramatiques, directeurs de théâtres, artistes ; parmi ceux-ci, on remarquait en tête mademoiselle Déjazet, la jeunesse en cheveux blancs, et qui doit ses plus beaux succès à Dumanoir. J'ai remarqué avec satisfaction que la foule, qui montre toujours une grande curiosité aux convois des dignitaires et des puissants de ce monde, apporte, dans son empressement à regarder passer le convoi des hommes qui se sont illustrés par l'intelligence, un sentiment de respect et de sympathique regret non déguisé. La foule a l'instinct de ce qu'elle perd ; elle sait qu'un dignitaire se remplace par une signature du souverain, mais qu'un artiste, un écrivain, un orateur de talent se fait attendre, — et quelquefois longtemps.

Je vous le disais bien, dans ma dernière causerie, que le nuage qui avait passé sur Paris n'y laisserait pas de trop profondes traces. A l'heure qu'il est, les organisateurs de fêtes et de plaisirs sont à leur poste ; les bals de l'Opéra sont déjà sur l'affiche ; les théâtres ont endossé leurs habits neufs, c'est-à-dire mis au vent leurs pièces nouvelles. *L'homme qui manque le coche*, aux Variétés, ne manque pas sa recette ; quant à la *Famille Benoîton*, c'est une Californie non pas de gloire, mais d'argent pour M. Sardou, et pour le Vaudeville. Le 20 novembre, je rencontrai sur la place de la Bourse un de mes amis qui sortait tout penaud du bureau de location. Il voulait une loge, on

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche 35.

LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE

Coiffures de M. Henry de Bysterveld, 5, faubourg Saint-Honoré.

Voyez la description, page 2 de la couverture.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lui offrit de l'inscrire pour le 17 décembre ! A l'heure qu'il est, on prend des loges au Vaudeville pour le premier de l'an. La *Famille Benoîton* passe à l'état de dragées.

La pièce a été jouée à Compiègne, devant la Cour; on ne dit pas si elle y a eu du succès, ce qui me fait supposer que non, et j'en serais bien aise, non pas pour M. Sardou, à qui je ne veux que du bien, mais pour la pièce, que je trouve, je le dis avec ma franchise ordinaire, détestable, bien qu'au fond il y ait une intention de satire assez verte et très-méritée par toute une classe de la société. Si la satire de M. Sardou devait guérir ceux qui vont au théâtre du Vaudeville, j'en serais ravi et je féliciterai deux fois l'heureux auteur; mais remarquez qu'il n'en est rien. Je ne crois pas à l'efficacité des leçons jouées au théâtre, au contraire ; et la preuve, c'est que des personnes qui ne savaient pas le premier mot de la langue que parlent mesdemoiselles Benoîton, la jabotent aujourd'hui avec une aisance remarquable. Ce n'est pas, j'aime à penser, ce que voulait M. Sardou, et c'est à quoi il arrive. Plus d'une jeune femme, s'il en est que l'on conduit au Vaudeville, imitera les costumes de mesdemoiselles Benoîton, — j'entends parmi celles qui ont des dispositions à l'excentricité.

Ce qui ne manquera d'ajouter au succès de la *Famille Benoîton*, c'est que M. Sardou, en se rendant à Compiègne pour assister à la représentation de son œuvre, a été invité à la table de LL. Majestés, où ne sont invités, dit l'*Evènement*, que les auteurs décorés ; les autres, c'est-à-dire ceux qui ne sont point décorés, ne sont toujours, d'après le même journal, admis qu'à la table des officiers de service. J'aime à croire que, sous ce rapport, l'*Évènement* est mal informé, et que l'Empereur ne saurait faire cette distinction entre, par exemple, un auteur de génie qui ne serait point décoré, et un auteur d'un mérite moindre et qui aurait le ruban rouge à la boutonnière. J'avoue que, si honoré que je fusse, à tout prendre, de dîner en compagnie des officiers de la maison de l'Empereur, par conséquent en très-excellente compagnie, je me dispenserais d'aller à Compiègne, moi qui ne suis point décoré, sachant que M. tel ou tel a reçu un honneur insigne, que l'on me considérerait comme ne méritant point. Voilà pourquoi je répète qu'en ce point l'*Événement*, qui publie des détails intéressants sur l'intérieur de la Cour, doit se tromper.

Dans le monde officiel, le séjour à Compiègne est la grande préoccupation du moment, et je comprends que, pour ceux qui ont l'honneur d'être admis dans ces grandes réunions, ce soit un souci d'y être ou de n'y être point. Mieux partagés seront encore les élus de la série qui assisteront à la réception, dans l'impériale demeure, du roi et de la reine de Portugal, attendus au moment où paraîtront ces lignes. Le séjour de LL. Majestés à Compiègne sera l'occasion de fêtes splendides comme l'Empereur sait en offrir aux hôtes à qui il donne l'hospitalité au nom de la France. Spectacles, bals, concerts se succéderont, sans compter les grandes choses, et l'on viendra nous dire que les occasions manquent pour exciter les gens riches aux dépenses !

Voici le moment où certains livres, que j'appellerai volontiers les livres-dragées, vont faire leur apparition aux vitrines de quelques libraires qui en ont la spécialité. Entre ces livres, il faut encore savoir distinguer : les uns sont faits uniquement pour les yeux, et on les feuillette comme on croque des pralines ; le lendemain il n'en est plus question ; quelques autres ont des assises solides et prennent racines dans les bibliothèques. Ils vont pousser, ceux-là ; mais j'en tiens deux dans ma main que je ne puis négliger de vous signaler tout de suite ; ils sont dus l'un et l'autre à un écrivain qui a pris une grande place dans l'attention publique par des livres de science conçus de façon à rendre l'étude de celle-ci facile, agréable, et à la populariser ; j'ai nommé M. Arthur Mangin. L'un de ces deux ouvrages est intitulé *le Désert et le Monde sauvage* ; il est édité par la maison Mame et fils, de Tours : c'est dire assez dans quelles conditions de luxe typographique et quelles splendides illustrations accompagnent le texte intéressant, ingénieux, mis à la portée de toutes les intelligences, et que goûtent à la fois et les personnes sérieuses et celles qui veulent s'instruire en se récréant d'une manière utile. Ce très-curieux ouvrage, que je ne saurais trop vivement recommander à l'attention de mes lectrices, est divisé en cinq livres : le premier est intitulé *les Landes, les Dunes, les Steppes* ; le deuxième, *les Déserts de sable* ; le troisième, *les Prairies, savanes, pampas, llanos* ; le quatrième, *les Forêts* ; le cinquième *les Déserts polaires, les Montagnes*. — Vous assistez, en lisant ces pages charmantes, écrites d'un style attrayant, aux drames les plus terribles de la nature, comme à ses mystères les plus curieux. Les beaux dessins de ce volume sont de MM. Yan'Dargent, Foulquier, Freeman. C'est assez dire.

Le second ouvrage de M. Arthur Mangin, qu'un long succès, qui se renouvelle chaque année, recommande à l'attention publique, est intitulé *les Savants illustres de la France*. C'est une galerie dont chaque sujet a son intérêt tout spécial. Cet ouvrage d'une haute utilité, en même temps que d'un enseignement sérieux, ouvre avec la biographie d'Ambroise Paré et ferme sur celle du vénérable M. Biot, notre contemporain. On voit par là combien de siècles, tous glorieux pour la science de notre pays, l'auteur a parcourus avec une sûreté d'appréciations qui ont valu à ce livre, populaire désormais, le succès qu'il a constamment rencontré. Je ne dois pas manquer de dire que, tous les ans, une nouvelle édition des *Savants illustres de la France* est jugée nécessaire, et chaque année M. Arthur Mangin, avec la patience d'un homme de goût et d'étude, y ajoute quelques pages qui le complètent. Il ne faut pas dédaigner les seize magnifiques portraits qui accompagnent l'édition actuelle, et qui sont tous gravés sur des portraits de l'époque.

X. Eyma.

On a beaucoup parlé, il y a quelque temps, des coupeurs de tresses de la Moravie ; ces industriels ont trouvé en France des imitateurs, dans la personne des raseurs de têtes féminines de la Picardie. La mode des faux cheveux et la rareté de la marchandise exercent, en effet, l'imagination de certains fournisseurs de cette matière première, à ce point que, ne trouvant plus sans doute de têtes à raser au fond de la Dalécarlie, de la Suède et de la Norwége, il en est qui n'hésitent pas à se déplacer, afin d'opérer dans des contrées encore inexplorées et par conséquent fécondes. Tels sont ceux qui exploitent en ce moment les campagnes de la Picardie.

Voici comment les marchés et la tonte se pratiquent : un ou plusieurs marchands de tableaux parcourent les hameaux et les villages. L'enluminure de ces tableaux, fabriqués pour la plupart à Épinal, tente les filles d'Ève, qui, pour en posséder un, n'hésitent pas à se laisser couper sur le sommet de la tête une poignée de leurs cheveux les plus longs. Ce fait s'est produit naguère encore dans une commune du canton d'Hillencourt, où l'on rencontre plusieurs femmes tonsurées.

***

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PÊLE-MÊLE

La première représentation des *Commentaires de César*, de M. de Massa, a eu lieu à Compiègne le dimanche 26 novembre, et a obtenu, devant les hôtes de la deuxième série et quelques personnes spécialement invitées pour cette soirée, un succès complet. Les acteurs chargés des rôles de cette revue étaient : Mme la marquise de Galiffet, Mme la princesse de Metternich, Mme la comtesse de Pourtalès, Mme Bartholony, Mme la baronne de Poilly; — S. A. I. le prince impérial; M. le baron Lambert, M. le comte de Solms, M. le comte Davilliers, M. le marquis de Caux, M. le comte Aguado, M. A. Blount, M. le marquis de Las Marismas, M. le général Mellinet, M. le marquis de Galiffet, M. le prince de Reuss, M. le vicomte de Fitz-James, M. Louis Conneau. — M. le prince de Metternich tenait le piano, et M. Viollet-le-Duc soufflait.

***

L'arrivée des frères Davenport à Paris aura eu au moins ce bon résultat, qu'elle aura provoqué la plus terrible guerre qui ait jamais été entreprise contre les médiums et les spirites. Ils avaient pu lutter contre les observations sérieuses des journaux indignés de leur charlatanisme superstitieux, mais, ainsi que le fait remarquer le *Nord*, ils tombent sous la risée universelle du public instruit, par le théâtre, des moyens employés pour le séduire et le tromper.

Les parodistes, aujourd'hui, vont plus loin que les frères Davenport. Dans les *Médiums de Gonesse*, que donne le théâtre du Palais-Royal, les comédiens du lieu ajoutent bien d'autres scènes à celles que de braves gens avaient la bonté d'accepter naguère comme surnaturelles. Ce ne sont plus seulement des cloches qui sonnent, des grosses caisses qui retentissent, des bras de toutes couleurs qui s'agitent, on y livre une bataille. Le canon, la fusillade, se font entendre ; on exécute des marches militaires. Au haut de l'armoire mystérieuse apparaissent des têtes de grenadiers et de voltigeurs, des lanciers courant à la charge. Il y a même un combat du drapeau !...

Au cirque Napoléon, c'est encore plus fort. Deux clowns sont enfermés dans l'armoire parfaitement isolée au milieu du manége. Ils en sortent ; mais, à peine sont-ils dehors, que le tapage recommence. On ouvre l'armoire, et l'on trouve un troisième clown tapant à tour de bras sur les caisses, les cloches, le tam-tam. Par où est-il entré ? D'où est-il venu ? C'est ce que l'on n'a pu savoir, ce que l'on cherche à deviner. Le directeur du cirque, M. Dejean, garde son secret, mais il avoue que le diable ou les esprits ne sont pour rien dans l'aventure.

Cette leçon donnée tous les soirs, au milieu des éclats de rire, à des milliers de spectateurs, vaut mieux que les sermons et les articles. On voit, on ne peut douter. Quel charlatan osera aujourd'hui soutenir qu'un esprit invisible préside à ses prétendus mystères ? La police correctionnelle fait justice des sorciers de bas étage qui effrayent les dupes pour les voler; le théâtre se charge d'une mission tout aussi utile, celle de démontrer le néant des pratiques de gens qui font métier d'exploiter la bêtise et la crédulité humaines. Il ne nous semble plus possible maintenant que l'on tente de remettre en circulation les déplorables superstitions qui ont été, à la honte de notre époque, si longtemps à la mode même dans un monde dont le devoir était de les repousser.

***

Pour égayer un peu nos soirées d'hiver, voici que les artistes se mettent en frais. L'an dernier, c'étaient de curieuses légendes que nous donnait M. de Boret, une *Histoire de monsieur de Marlborough*, entre autres, traduite de la façon la plus comique, la plus spirituelle, dans une suite d'eaux-fortes traitées avec autant de verve que de vigueur. Cette année, M. de Boret a entrepris l'*Histoire de Cendrillon* (1), mais une histoire à sa manière. La parodie a revêtu les formes les plus divertissantes sous la pointe du graveur.

Tantôt la scène se passe à Elbeuf, tantôt à Alger. Là est l'intérieur de la maison du marchand de draps, la cuisine où Cendrillon passe ses jours ; ici, l'apparition de Robert-Houdin, puis les métamorphoses merveilleuses opérées par le magicien ; enfin, ce sont les splendeurs burlesques du bal d'Alger, les noces de Cendrillon, les fêtes de son mariage. Tout cela est rendu avec une verve remarquable, un talent d'exécution tout particulier. Ainsi présentée, l'*Histoire de Cendrillon* a certainement droit à l'une des premières places sur les tables de tous les salons.

***

M. Aurélien Scholl s'est livré, dans le *Nain jaune*, à d'intéressants calculs sur le prix de revient des roulades de nos principaux artistes lyriques. Depuis onze mois, M. Gueymard a coûté par représentation, à l'administration de l'Opéra, mille quarante-sept francs; madame Gueymard, treize cent cinquante francs ; Faure, seize cents francs. Niemann, engagé spécialement pour le *Tannhauser*, à raison de quarante-six mille francs par an, et n'ayant chanté que trois fois, a coûté quinze mille trois cent trente-trois francs et treize centimes par soirée.

Aux chiffres écrasants cités par M. Scholl, il n'est pas inutile d'en opposer de plus modestes. Quand Dorus ou Altès, ces deux virtuoses, jouent un de ces beaux solos qui sont la joie des dilettanti, ils gagnent vingt francs. Ils doivent en jouer dix par mois.

A propos de musique, on dit que madame de Metternich, par un sentiment de patriotisme fort louable sans doute, a demandé et obtenu qu'une musique autrichienne vienne se faire entendre à Paris, ainsi que l'a récemment fait la musique du 34e régiment d'infanterie prussienne. Dans les arts, les lauriers ne sont jamais coupés, et les clarinettes autrichiennes, même après M. de Parlow, pourront faire encore chez nous une jolie récolte.

***

On raconte sur le général Gueswiller, qui vient de mourir, une anecdote assez plaisante :

Au moment de sa nomination au grade de maréchal de camp, le général fut envoyé dans une ville où il ne connaissait personne. Cependant, en sa qualité de commandant de la subdivision militaire, il fut invité partout. La première invitation qu'il reçut était pour un bal chez le receveur général. Grand logis, grande foule, grand luxe, mais pas une figure amie. Le général s'ennuyait comme un ceinturon dans un étui à chapeau. Appuyé contre la porte d'entrée, il lia conversation avec un monsieur très-bien mis et de bonne tournure.

— Monsieur, fit le général, jolie soirée ! — Oui, mon général, répondit poliment le monsieur interpellé. — Savez-vous, répondit le général après une pause, qu'il fait joliment chaud ? — Oui, mon général, répliqua encore l'homme poli.

(1) Cadart et Luquet, éditeurs, 74, rue de Richelieu.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La conversation ne prenait pas; le général tenta un grand coup.

— Jouez-vous à l'écarté, vous, monsieur? — Quelquefois, mon général. — Venez donc, alors.

Arrivés à une table de jeu dans un petit salon désert, le général reprit :

— Nous jouons cent sous, hein? — Dame, général, c'est un peu cher! — Allons! allons! trois parties seulement.

Les trois parties finies, le général, qui a perdu, paye ses quinze francs.

— Voyons, ma revanche! — Impossible, général! — Comment, vous reculez? — Que voulez-vous, mon général, il faut que j'aille faire circuler mes glaces.

Lorsque le général racontait cette histoire, il ne manquait pas d'ajouter : — Ce pékin-là, il n'était qu'un domestique, mais il était tourné comme un notaire!

***

Un petit roman tout simple, mais charmant, est ainsi raconté par l'*Europe*, de Francfort :

Au printemps dernier, dans un petit village de Lorraine, une légère voiture de campagne s'arrêta devant la boutique d'un maréchal pour faire ferrer un des pieds du cheval qui la conduisait; dans cette voiture était un jeune homme, et à la fenêtre ouverte, placée au-dessus de la boutique, se tenait assise pour travailler une jeune fille d'une éclatante beauté. Naturellement le jeune homme regarda la jeune fille, et quand l'opération faite à son cheval fut terminée, il s'en alla tout songeur. Il revint le lendemain, sous un autre prétexte, le surlendemain encore; puis, le quatrième jour, il parla ainsi au maréchal ferrant :

— Vous êtes israélite, et la belle enfant qui se montre au-dessus de votre boutique est votre fille. Je vous la demande en mariage. Je suis Anglais, israélite et riche; je voyage depuis deux ans dans l'intention de chercher ma plus belle coreligionnaire pour l'épouser. Or, la plus belle que j'aie rencontrée est votre fille. Voulez-vous me la donner?

Le bonhomme resta tout abasourdi à cette demande, mais comme il est prudent, il répondit à l'Anglais qu'il voulait, avant de rien conclure, des preuves sur sa fortune et sa position sociale. L'Anglais trouva cette demande juste, donna au maréchal ferrant divers papiers, les adresses de personnes honorables de Londres auxquelles on pouvait s'en référer pour avoir des renseignements sur son compte, puis attendit patiemment le résultat des démarches. Le père conduisit sa fille dans sa famille, où elle devait être très-bien gardée, laissa son fils à la boutique pour le remplacer, et enfin partit lui-même pour Londres, sachant qu'on n'est jamais aussi bien renseigné par d'autres que par soi-même. Tout cela lui prit grand temps; mais il revint au pays fort enchanté, car tout ce que lui avait dit l'Anglais était l'exacte vérité. Il permit donc au jeune gentleman de faire la cour à sa fille, et, ces jours derniers, le mariage a été conclu. L'assistance était nombreuse et tout le monde faisait des vœux pour le bonheur des jeunes époux.

***

Voici une excentricité qui dépasse toutes celles dont nous ayons jamais entendu parler; il est vrai qu'elle nous arrive d'Amérique.

Un riche Américain et une charmante Américaine ont tenu à se marier en ballon. A leur intention, le professeur Lowe enfla son gigantesque appareil aérien, *the United States*, dans Central Park. Une foule énorme assistait à ces préparatifs.

Le ballon et la nacelle étaient ornés de fleurs en papier, de tentures et de drapeaux; à trois heures, les fiancés apparurent. « Hourra! hourra! » cria-t-on de tous côtés. L'Américain et sa future prennent place dans la nacelle. « Et le ministre? » beugla la foule; « on ne peut pas se marier sans ministre! » Et l'on menaçait de faire un mauvais parti à des gens si peu religieux. Un des garçons d'honneur éprouve alors le besoin de faire un speech dans lequel il annonce que son ami vient de se marier à l'*hôtel* (sans calembour), le ministre ayant refusé positivement d'affronter des périls éthérés.

Les mariés sont donc partis pour la région céleste, en quête de la lune de miel et du paradis conjugal.

***

Le mode actuel de réclame, en Angleterre, ayant pour objet d'informer le public, par des écriteaux pendus devant la porte des théâtres, de l'état de la salle pendant le cours de la représentation, — tels que : « Le parterre est plein, » suivi bientôt de : « Il ne reste plus que des places debout dans les loges », quand bien des fois la salle est vide, — ce mode de réclame vient d'être employé à Birmingham par un directeur, mais d'une façon tout à fait opposée.

A l'ouverture des portes, on lut : « Absolument vide »; un peu plus tard : « Deux spectateurs au parterre »; puis, sur une plus grande affiche : « A peine de quoi former un auditoire »; à neuf heures : « Il y a moyen de s'étendre commodément à toutes les places »; et enfin, à la clôture, sur une affiche plus grande que les autres : « Pas une âme pour la représentation de demain ».

Il paraît que le succès qu'a obtenu cette parodie a beaucoup refroidi la verve des directeurs accoutumés à montrer des affiches annonçant des salles combles.

***

Encore une anecdote pour finir.

Un enfant d'une intelligence d'élite suivait, l'année dernière, la classe de sixième dans un des lycées de Paris. Le père de ce jeune homme venant à mourir et sa famille ne disposant pas de ressources suffisantes pour pouvoir lui faire continuer ses études, on sollicita une bourse dans un collége de province. Mais on ne put l'obtenir. Le petit lycéen se souvint alors qu'il avait été camarade de classe du fils de M. Duruy, ministre de l'instruction publique; il écrivit donc à son condisciple pour lui faire part de sa situation et du mauvais résultat de ses démarches.

Il y a cinq jours, le fils de S. E. le ministre de l'instruction publique a répondu à son camarade la lettre suivante :

« J'ai parlé à papa de ton affaire, c'est convenu. Tu feras encore tes études avec nous.

» Arrive bientôt, cher ami, pour que nous puissions nous battre de nouveau avec Maillard!

» A toi plus que jamais, » DURUY fils. »

Si M. Duruy fils ne devient pas un jour ministre de l'instruction publique, comme son père, ce ne sera pas faute, nous devons le reconnaître, d'avoir bien employé le temps de ses études, voire de ses récréations.

Robert HYENNE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lamoureux Imp. r. Lacépède 38 Paris — Ad. Goubaud Edit. à Paris — 799

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Pieffort, r. Grange Batelière, 1 — Modes de Mme Antonie, r. Lafayette, 41.
Fleurs de Mme E. Coudré, Mon Tilman, r. de Richelieu, 104 — Lingeries de Mme Noël, sœurs à la Cne Royale, rue du Bac, 51.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon, r. de la Chée d'Antin, 6.

Corsets de la Mon Simon, à la Couronne Imple r. St Honoré, 183 — Parfums de Violet fr de S. M. l'Impératrice, r. St Denis, 317.

Entered at Stationer's Hall — LONDON S. O. Beeton Publisher of the Englishwan's Domestic Magazine 248, Strand W. C. — MADRID El Correo de la Moda P. S. de la Pena

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE VIOLON DE FAIENCE

(NOUVELLE. — SUITE.)

Après avoir pris congé du président Boscus, Dalègre s'étonna lui-même de la portée de ses paroles, qui trahissaient évidemment de secrètes préoccupations auxquelles il n'avait pas pris garde jusqu'alors. Peu à peu, la passion de la faïence s'était ancrée en lui, et les paroles des deux bourgeois qui l'avaient averti du peu d'amour qu'il portait à sa province n'étaient autres que ses propres idées.

A cette heure, Dalègre devenait un collectionneur fanatique; il entendait sans cesse une voix qui lui commandait de sacrifier Gardilanne. Le Parisien apparaissait dans une sorte de miroir magique qui grossissait énormément les mauvais instincts des gens de la capitale. D'un autre côté, Dalègre sentait des bouffées d'amour-propre l'envelopper s'il faisait tourner ses connaissances au profit d'un cabinet, la gloire de Nevers, qui attireraient les touristes et certainement lui vaudrait d'être mentionné dans l'annuaire du département.

Les hommes ont à leur service mille raisons captieuses pour colorer leurs mauvaises passions, retirer leur parole donnée, rompre une liaison et sacrifier leurs meilleurs amis.

Trois mois s'écoulèrent, pendant lesquels Gardilanne, étonné de ne plus rien recevoir de Dalègre, écrivit lettres sur lettres, cherchant à réveiller le zèle de son ami et lui demandant si le Nivernais était tout à fait épuisé. Cette dernière raison frappa particulièrement Dalègre, embarrassé de répondre, et le poussa à une de ces ruses si communes entre collectionneurs.

Non-seulement la faïence n'était pas épuisée; au contraire, elle semblait sortir de dessous terre. L'éveil étant donné sur tous les points par Dalègre, il n'était pas de jour où un paysan ne lui apportât quelque merveille, qu'il payait généreusement avec l'arrière-idée de tous les collectionneurs qu'il plaçait ainsi son argent à de gros intérêts. Dans le nombre se trouvaient des faïences sans importance, des poteries populaires à vil prix, Dalègre les tria, en fit deux lots et expédia le moins mauvais des deux à Gardilanne, qui répondit par une lettre d'affectueux gémissements. Il avait ouvert la caisse avec une impatience fébrile, et, tout en remerciant son ami d'avoir pensé à lui, il ne pouvait s'empêcher de lui témoigner combien sa désillusion avait été grande. Enfin, il espérait encore que le hasard ferait découvrir dans l'avenir quelque objet curieux, et il priait Dalègre de ne pas l'oublier au cas échéant.

— M. du Sommerard me signale, ajoutait-il, l'existence d'un violon de faïence, qu'un vieillard a vu jadis dans le Nivernais. Ce serait une pièce unique en céramique. Auriez-vous entendu parler de cette singularité? Inquiétez-vous-en, je vous en prie, par amour de l'art. J'avoue que cette révélation d'un violon de faïence m'a empêché de dormir; j'entendais Paganini jouer du violon de faïence et en tirer des sons aussi clairs que l'émail lui-même. Parlez partout, cher ami, du violon de faïence; voyez les gens âgés du pays; réveillez leur mémoire. Si ce violon de faïence existe, vous devez le trouver; vous le trouverez.

— Je te jouerai un air de violon de faïence, s'écria Dalègre qui devenait plus perfide qu'Iago. Ah! tu crois, cher ami, que je vais dépenser mon temps à te chercher une merveille!

Et il répondit aussitôt une lettre hypocrite dans laquelle il déplorait lui-même le peu de valeur des faïences de la dernière expédition; mais, par cet envoi, il voulait seulement faire preuve de bonne volonté. Quant au violon de faïence, Dalègre n'en avait jamais entendu parler; seulement il existait chez un amateur des assiettes de la fin du XVIIe siècle, où, sous des *brunettes* à Philis, était gravé une sorte de plain-chant.

Dalègre parlait savamment de ces assiettes, car il en avait acquis récemment deux, dont l'une était consacrée à une chanson à boire et l'autre à une pastorale avec musique de Mondoville. Et tout en les regardant il riait sournoisement du bon tour qu'il venait de jouer à Gardilanne; l'élève était d'autant plus fier qu'il avait trompé le maître. Ainsi, il arrive souvent que des apôtres orgueilleux se révoltent contre le dieu dont ils semaient jadis la parole.

Dalègre ne pouvait s'empêcher de se frotter les mains en se promenant dans son cabinet de faïences qui s'enrichissait tous les jours de pièces rares et curieuses, et il se regardait comme un être naïf d'en avoir tant expédié à Paris; mais toute connaissance a son début pénible, et la science se paye par de nombreux sacrifices. C'était poussé par Gardilanne qu'il avait fait son éducation, et Dalègre n'eût pas compris le charme des faïences s'il ne les eût pourchassées, marchandées et maniées. Cependant il s'inquiétait maintenant du violon de faïence dont Gardilanne lui avait communiqué l'idée fixe, et il se passait rarement un jour sans qu'il demandât aux gens de Nevers et des environs s'ils avaient jamais eu connaissance d'un si merveilleux instrument. Quelques-uns regardaient Dalègre comme un plaisant, d'autres ne lui répondaient pas : il y en avait qui le plaignaient de se repaître de telles chimères; mais comme il se jetait dans la manie de la collection, avec une ardeur d'homme de trente-cinq ans qui se cramponne à une réalité, après avoir usé de plaisirs factices, Dalègre, sans se soucier des déconvenues, poursuivait ses perquisitions, continuait ses demandes invariables, et ne s'inquiétait guère de l'opinion qu'on professait sur son compte. Il finit par rencontrer un des plus anciens *patouilloux* du pays, c'est-à-dire un homme qui avait longtemps exercé la profession d'ouvrier faïencier, et qui lui dit :

— Quoique je n'aie point connaissance de ce violon de faïence, il ne serait pas impossible qu'il eût existé. Ce doit être une de ces pièces de maîtrise que les ouvriers habiles fabriquaient pour prouver leur savoir; mais vous aurez de la peine à le trouver, monsieur, car c'est une pièce unique.

Dalègre fut satisfait de ce simple renseignement; enfin, il avait trouvé un homme qui ne mettait pas absolument en doute l'existence du violon de faïence; et, pour s'en décharger l'esprit, il fit connaître à Gardilanne le résultat de ses recherches en lui envoyant un second tas de poteries affreuses et médiocres, qui ne consistaient qu'en pièces fêlées, raccommodées, des tessons, pour tout dire, certain que cette vile *terraille* ferait que désormais son ami ne le poursuivrait plus de ses indiscrètes demandes.

Quoiqu'il ne fût pas méchant, Dalègre riait dans sa barbe de la déconvenue de Gardilanne en ouvrant la caisse; mais la manie de la collection rend égoïste et impitoyable, et l'heureux naturel de Dalègre se teintait peu à peu de ces vices. Huit jours après, Dalègre en avait du regret, car il ne recevait pas de réponse de Gardilanne, si assujetti aux lois de la plus simple politesse. Gardilanne avait-il compris la ruse d'un rival? N'en était-il pas blessé?

Ces mauvais tessons, cousus les uns aux autres par de grossières rattaches de fil de fer, n'avaient-ils pas fait perdre à Dalègre une de ces anciennes affections que, malgré tout, il en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

coûte de briser? Dalègre était préoccupé de la conduite à tenir vis-à-vis de Gardilanne, qui toujours ne répondait pas; et quoi qu'il fît pour oublier cette rupture, un remords pesait sur sa conscience. Il n'en continuait pas moins ses recherches et courait la campagne des environs, méritant désormais le surnom de Dalègre-aux-Faïences, que les gens de Nevers lui avaient appliqué plus encore pour le distinguer des autres Dalègre du pays que pour le dénigrer. Un soir qu'il revenait d'une de ses chasses à la faïence, le carnier chargé de poteries, la domestique lui dit :

— Ah! monsieur, j'oubliais de vous remettre une lettre arrivée ce matin.

— Bon! tout à l'heure, répondit Dalègre occupé alors à ranger sur des étagères les objets qu'il rapportait, et dont il voulait se donner immédiatement le spectacle pendant son souper.

— Très-bien! s'écria-t-il après avoir accroché ses vases à la muraille, très-bien!

Et il se reculait pour jouir de l'effet décoratif produit par les faïences.

— Marguerite, comment trouves-tu ces admirables pièces? dit-il à sa vieille servante.

— Monsieur sait bien que je m'y connais pas.

— Tu es jalouse, Marguerite, tu voudrais avoir de pareilles assiettes dans ta cuisine.

La vieille haussait les épaules en souriant.

— Peut-on dépenser son argent à de pareilles bêtises!

— Sotte!

— Monsieur sait que je n'ai pas d'éducation.

Dalègre se promenait de long en large dans la chambre pendant que la domestique disposait le souper sur la table.

— Appeler des bêtises un art princier!

— J'ai déjà dit à monsieur que les gens de chez nous aiment mieux la porcelaine.

— Tes paysans sont des brutes; mais ils ne m'en font pas moins payer leurs faïences très-cher.

Pendant que Dalègre mangeait avec un vif appétit aiguisé autant par les courses dans la campagne que par la joie de ses trouvailles :

— Et la lettre, monsieur?

— Je l'oubliais, répond Dalègre; donne-la-moi. Enfin, s'écria-t-il, Gardilanne veut bien me répondre... Il me fait des reproches, j'en suis certain.

Et Dalègre tournait la lettre dans ses mains sans l'ouvrir, regardant l'écriture de l'adresse comme si les caractères devaient lui révéler les phrases intérieures.

— Voilà, dit-il, une lettre qui va gâter mon souper. Certainement, Gardilanne m'accable de son mépris.

— Eh bien, monsieur, vous ne lisez pas la lettre de M. Gardilanne? dit la vieille servante, qui se mêlait aux affaires de son maître pour l'avoir servi depuis son enfance.

— Tout à l'heure, Marguerite; j'ai peur...

— Est-ce qu'il serait arrivé malheur à ce bon M. Gardilanne?

Tout en dévorant une tranche de pâté de lièvre :

— Pourquoi ne sais-tu pas lire, Marguerite?

— C'est de la faute de mes parents, monsieur; j'en ai honte tous les jours.

— Tu aurais lu d'abord la lettre.

— Moi! s'écrie Marguerite touchée de cette preuve de confiance.

— Et s'il y avait quelque parole qui dût me peiner, tu me l'aurais annoncée avec de certaines précautions.

— Monsieur est impatientant; à votre place, je n'en ferais ni une ni deux, je briserais le cachet et je voudrais savoir tout de suite s'il y a du bon ou du mauvais. Tenez, monsieur, lisez vite, dit Marguerite, qui, outre-passant ses pouvoirs, avait déchiré l'enveloppe et présentait la lettre à son maître.

La fourchette d'une main, la lettre de l'autre, Dalègre engouffrait un énorme morceau de pâté, pendant que ses yeux indécis suivaient les caractères de l'écriture.

— Ah! s'écrie tout à coup Dalègre, poussant un grand cri et laissant tomber sa fourchette.

— Qu'y a-t-il, monsieur?

Dalègre se lève de table.

— Marguerite, je suis perdu!

Il court au dressoir, enlève les assiettes précipitamment.

— Marguerite, vite, cache ces assiettes.

Il arrache avec précipitation les clous qui servaient à accrocher les faïences.

— Que faire? s'écrie-t-il, que faire?

Il prend un flambeau et grimpe l'escalier en disant :

— La chambre bleue en est pleine.

La vieille servante le suit tout ébahie.

— Pleine de quoi, monsieur?

Tous deux arrivent à la chambre bleue, et Dalègre avec un profond soupir :

— Jamais je ne pourrai faire disparaître ces traces. Marguerite, quelle heure est-il?

— Dix heures viennent de sonner au coucou de la cuisine, monsieur.

— C'est possible, il n'y faut pas songer, s'écrie Dalègre hors de lui, courant de la chambre bleue au salon, du salon à son cabinet, jetant partout des regards effarés.

— Mais, monsieur?... demandait la vieille sans pouvoir obtenir d'explications.

Tout à coup Dalègre s'arrête.

— Marguerite, Gardilanne vient à Nevers.

— Et voilà ce qui met monsieur à l'envers? Ce n'est qu'un lit à faire; je vais m'y mettre tout de suite... Ah! que je suis contente de voir l'ami de monsieur!

— Je suis perdu, Marguerite!

— On dirait quasi que monsieur a commis un crime?

— Pourquoi ne m'as-tu pas remis la lettre ce matin? s'écrie Dalègre.

— Monsieur était parti à la chasse aux tessons.

— Ah! ces faïences! ces faïences! s'écrie Dalègre... Il ne faut pas que Gardilanne les soupçonne ici; jamais il ne me pardonnerait.

— Pourquoi monsieur veut-il les cacher à son ami? demande Marguerite.

— Je n'ai pas d'explication à te donner, reprend Dalègre inquiet. Avant une demi-heure, Gardilanne sera ici... Il faut que tout soit déménagé.

— Tous les pots? Il y a de quoi remplir deux grandes charrettes.

— Qu'il n'en reste pas trace quand Gardilanne arrivera.

— Mais, monsieur, la diligence sera sur la place dans vingt minutes.

— Dépêche-toi.

— Seigneur! si je sais par où commencer! soupire Marguerite.

— Déménage la chambre bleue, où couchera Gardilanne; vite, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Et où logera-t-on ces faïences?

— Où tu voudras.

— Tenez, monsieur, il y a longtemps que j'ai dit que vos faïences me feront perdre la tête.

— Te tairas-tu, bavarde?

Cependant Dalègre reprenait son sang-froid, mettait en ordre la chambre bleue, et, pour ne pas perdre une seconde, ordon-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nait à sa servante de déposer les faïences dans le salon, où, sous aucun prétexte, Gardilanne ne devait entrer le soir de son arrivée, non plus que dans les autres pièces contenant des objets de curiosité accrochés aux murs. La nuit, pendant que Gardilanne, fatigué de la route, prendrait du repos, Dalègre aiderait Marguerite à ranger toutes ces faïences dans le pressoir du rez-de-chaussée, et il faisait jurer à sa servante, sous peine d'être chassée immédiatement, de ne pas révéler ces mystères à Gardilanne.

— Ah! monsieur, j'en ferai une maladie, bien sûr, s'écriait la vieille servante, qui réellement, depuis l'invasion de la céramique, crevait sous la besogne.

A l'heure précise, la sonnette se fit entendre, et Gardilanne, en costume de voyage, entra et sauta au cou de Dalègre, qui se laissa embrasser en détournant la tête, ayant la pudeur de ne pas rendre un baiser de Judas.

— Tu es étonné de me voir, n'est-ce pas, cher ami?

— J'ai reçu ta lettre seulement tout à l'heure. As-tu besoin de souper?

— Je mangerai volontiers un morceau.

Pendant le souper, Gardilanne disait :

— J'ai obtenu enfin l'assurance d'un congé de trois mois chaque année, grâce à ma collection, que mon ministre est venu visiter... Et, avec mon congé, il m'a donné une mission de visiter les différents pays qui ont été le siége d'industries artistiques. Je débute par Nevers, voulant te remercier d'abord, mon cher ami, des richesses que tu as ajoutées à ma collection.

— Oh! le dernier envoi était mesquin, dit en balbutiant Dalègre, qui voulait se justifier.

— Très-important.

— Je craignais de te fatiguer de ces drogues.

— Enchanté, au contraire, et c'est ce qui m'a poussé à venir, tu m'as envoyé un bijou sans le savoir.

— Ah! dit Dalègre inquiet.

— Un fragment merveilleux daté de Nevers et signé d'un Italien, le chef sans doute des ouvriers attirés ici par le duc de Nevers.

— Bah! reprenait Dalègre soucieux.

— La date prouve que Nevers a envoyé ses artistes à Rouen... C'est une admirable découverte. Donne-moi ta main que je la serre encore.

Dalègre osait à peine confier sa main moite.

— Ce fragment, dont tu ne pouvais deviner l'importance, a fait sensation à Paris parmi les amateurs... C'est évidemment la plus belle pièce de ma collection de faïences... Le reste de l'envoi était médiocre; mais un tel morceau te classe réellement parmi les gens de tact.

— Au diable le tact! pensait Dalègre.

— Mais je ne suis pas un ingrat, et quand tu viendras à Paris, tu verras, au-dessous de ce ravissant spécimen, une petite carte sur laquelle est écrit : Donné pas mon excellent ami Dalègre, de Nevers.

— Comme j'ai prudemment agi, se disait Dalègre, de mettre mes faïences à l'abri des regards de cet accapareur!

Le souper terminé :

— Demain, dit Gadilanne, nous ferons une battue dans la ville.

Dalègre frissonna.

— Il n'y a rien à trouver à Nevers.

— Pas de marchand?

— A l'exception de Bara, le chapelier, qui joint à son commerce toutes sortes de *panas*, nous n'avons pas de commerce régulier de curiosités.

— Et les amateurs?

— Non plus.

— Comment! pas un amateur? C'est incroyable. Et le Musée?

— Peuh! un petit Musée.

— On m'avait dit à Paris qu'il était curieux.

— Vous êtes des enthousiastes, à Paris; mais tu dois être fatigué.

— Je causerais faïence tout la nuit.

— Allons, sois sage, il faut te reposer... Je vais te conduire à ta chambre.

— Ah! cher ami, on voit bien que tu n'as pas le feu sacré.

— De la faïence, non, non, non, dit Dalègre en se levant pour donner à son ami le signal de la retraite.

A peine Gardilanne était-il couché que Dalègre, marchant sur la pointe des pieds, faisait signe à sa servante de le suivre dans le salon, où étaient empilées les faïences enlevées précipitamment de la salle à manger. Chacun, un grand panier à la main, le remplissait avec précaution des principales pièces qu'il s'agissait de déposer dans le pressoir, à l'abri de l'œil de lynx de Gardilanne.

— Il faut qu'il ne se doute de rien, s'écriait Dalègre à voix basse.

Et, avec mille précautions, tous deux descendaient et remontaient l'escalier, comme des voleurs s'introduisant dans une maison pendant la nuit. Dalègre ne se sentait pas la conscience pure, et il craignait que la Providence ne le châtiât en le faisant rouler du haut de l'escalier, avec les grands plats à dessins italiens qu'il avait eu tant de peine déjà à sauver de la casse en voyage; mais il ne pouvait étouffer ce cliquetis particulier de la faïence qui devait réveiller Gardilanne mieux qu'un coup de tonnerre, car les collectionneurs ont, comme les avares, le sommeil léger. Et Dalègre collait son oreille à la porte de la chambre bleue, écoutant si son ami dormait, honteux du spectacle qu'il donnait à la vieille Marguerite, qui jusque-là avait regardé son maître comme le plus loyal des hommes. Ce déménagement improvisé dura jusqu'à trois heures du matin; après quoi Dalègre, la tête en feu, alla se jeter sur son lit, brisé par d'ardentes émotions qu'il ne soupçonnait pas encore. L'amour de la propriété s'était éveillé en lui, depuis l'annonce de l'arrivée de Gardilanne, avec une force qui tenait de l'obsession.

Le provincial se sentait blessé dans son amour-propre et mordu par la jalousie : jaloux des céramiques de Gardilanne, honteux de lui avoir envoyé, au milieu de terrailles sans valeur, le précieux échantillon dont son ami faisait tant de cas, et que lui, Dalègre, n'avait pas compris. Des questions sans nombre se pressaient dans son esprit. Que venait faire Gardilanne à Nevers? Et dans quelle situation critique il mettrait Dalègre! Chaque pas que ferait Gardilanne dans la ville pouvait lui apprendre la vérité, à savoir : que Dalègre avait une importante collection. Il fallait donc suivre Gardilanne pas à pas, ne point le quitter plus que son ombre, détourner mille révélations indiscrètes pour lui cacher le mystère. Et plus Dalègre pensait à ces ruses subtiles, plus il craignait que sa passion de faïences ne fût dévoilée, et que, Gardilanne demandant à les voir, il ne lui fût pas possible de lui refuser quelques pièces curieuses.

Quel châtiment! Cette nuit vieillit d'un an le Nivernais, tant les soucis et les inquiétudes s'accrochèrent à lui. Si Dalègre avait goûté quelque satisfaction au sein de sa collection, il connaissait maintenant le triste envers de ses joies solitaires, et quand le lendemain il alla frapper à la porte de Gardilanne de grand matin, craignant que son ami ne fût déjà sorti dans la ville, ce fut avec un visage composé que Dalègre entra chez lui, se demandant si de subtils soupçons n'emplissaient pas la chambre jaune.

— Tu peux entrer, lui cria Gardilanne, qui, enveloppé dans

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sa robe de chambre, prenait l'air à la fenêtre et regardait les vieilles maisons de la ville.

— Comment ! déjà levé !

— Je sens la faïence, dit Gardilanne d'un ton qui fit blêmir Dalègre : il eut l'idée de se jeter aux pieds de son ami et de lui avouer sa mystérieuse collection ; mais c'était un propos en l'air.

— Je regardais ce vieux quartier, continua Gardilanne, ces anciens hôtels, ces maisons à pignons, et j'envie le Diable boiteux qui soulevait les toits et pouvait voir ce que recèlent les greniers. Que de peintures, de tapisseries, de meubles anciens, de gaies faïences sont entassés, dont on ignore la valeur, et qui feraient ma joie !

— Ne t'illusionne pas, cher ami, dit Dalègre : les marchands de Paris ont passé par Nevers et ont tout butiné.

— Bah ! bah ! l'amour du gain conduit seul les chineurs, qui sont des gens fûtés ; mais le véritable collectionneur est aussi fin qu'eux, parce que, son but étant plus noble, la Providence le récompense de ne pas faire servir ses facultés à de vils commerces. Là où le roi des chineurs a passé, je réponds que je trouverai encore à glaner, non pas seulement quelque objet sans importance, mais une merveilleuse pièce.

Dalègre secouait la tête d'un air de doute.

— Heureux homme ! tu ne t'occupes pas de curiosités, dit Gardilanne. Sais-tu ce que c'est que l'idée de faïence en tête ? Te couches-tu les yeux égayés par les rayonnements d'une faïence invisible ? As-tu jamais fatigué ceux qui t'entourent, les inconnus que tu rencontres, en leur parlant faïences ?

Gardilanne s'animait, et la figure de Dalègre reprenait un aspect plus tranquille. Les paroles de son ami venaient de lui fournir une sorte d'alibi.

— On m'appelle dans la ville, dit-il, Dalègre-aux-Faïences, et c'est toi qui m'as valu ce sobriquet... J'ai tellement obéi à ton programme que chacun me croit moi-même un collectionneur.

— Vraiment ?

— Je demandais, aux gens de la ville comme aux paysans, tant de renseignements, qu'on s'est imaginé que les pièces que j'achetais pour toi étaient enfouies dans ma maison, et que, dans un coin, étaient entassées toutes sortes de céramiques hors de prix.

— Mon pauvre Dalègre, que de mal je t'ai donné !

— Ne me remercie pas... J'ai fouillé partout, dans la ville et les faubourgs, les villages et les hameaux : il n'y a plus rien.

— Rien, véritablement ?

— Rien, rien, rien.

— C'est fâcheux, dit Gardilanne d'un ton de voix indifférent. Ainsi, il ne pas songer à se procurer le plus petit spécimen !

— Quelque pièce médiocre, peut-être. Si tu le désires, je te mènerai dans les villages des alentours ; nous ferons une battue.

Dalègre se dit qu'il conduirait Gardilanne dans les endroits qu'il avait récemment mis à sec, afin que cette déconvenue fatiguât son ami.

— Quel jour se tient le marché à Nevers ? demanda Gardilanne.

— Le mercredi et le samedi.

— Bon ! j'ai mon plan. Tu es chasseur, et tu as déjà pris des alouettes au miroir ?

— Quelquefois, dit Dalègre.

— Eh bien, en route j'ai imaginé un miroir pour prendre les faïences.

— Un miroir !

— Il ne s'agit que de se procurer quelques plats, quelques assiettes d'ancien nevers : je les étale en plein marché sur une table ; et à côté le crieur public, tous les quarts d'heure, fait un roulement de tambour, amasse les paysans et annonce qu'ils peuvent apporter au prochain marché toutes les anciennes faïences, qu'on leur changera pour de bon argent.

— Oh ! s'écrie Dalègre épouvanté.

— Tu ne sembles pas approuver mon projet ?

— C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Non, rien de plus sérieux.

— Mon cher Gardilanne, abandonne ce projet, je t'en prie.

— Pourquoi ?

— Tu me perdrais de réputation à jamais dans Nevers.

— Quelle folle crainte !

— On voit que tu vis libre et indépendant dans Paris, agissant à ta guise, sans que ton voisin s'inquiète de tes actions ; en province, cher Gardilanne, une pareille excentricité d'un homme qui est mon ami retomberait sur ma tête... Toi parti, peu t'importe : mais les mauvais plaisants me feraient longuement payer cette folie... J'aurai un an de sarcasmes à supporter ; dis-moi que tu ne le feras pas, par amitié pour moi.

Gardilanne renonça à son projet, qui n'était d'ailleurs qu'une boutade, et demanda à aller au Musée.

— Plus tard, dit Dalègre ; il est neuf heures seulement. Le Musée n'ouvre qu'à midi.

— Comment ! un habitant de la ville aussi connu que toi ne peut se faire donner les clefs ?

— Oh ! non pas, et même, j'y pense, nous ne pourrons y pénétrer avant jeudi prochain.

— Trois jours à attendre ! s'écrie Gardilanne ; les étrangers n'ont-ils pas l'autorisation d'entrer ?

— Je ne le crois pas.

— Peut-être serai-je reparti dans trois jours, dit Gardilanne.

— Ah ! s'écria Dalègre, qui parla trop vite et ne prit pas garde de masquer sa joie.

Les collectionneurs sont de fins observateurs. Cet *ah !* échappé à Dalègre contenait une sorte de ravissement qui fit jeter à Gardilanne un regard de côté sur la figure de son hôte ; à partir de ce moment, le Parisien, voulant connaître les secrètes intentions du provincial, joua une comédie serrée.

— Certainement, je ne resterai pas à Nevers, dit-il, si je ne trouve rien.

— J'aurais pourtant voulu te garder quelque temps, dit Dalègre, mais chasse toute espérance relative à la faïence... Tu peux rester avec moi, tu sais quel plaisir j'ai à te recevoir ; si le séjour de la ville ne te plaît pas, nous irons à quelques lieues d'ici, dans une propriété tenue par un de mes fermiers, où tu serais en excellent air, toi qui as passé toute ta vie enfermé dans un bureau.

— Je me trouve à merveille ici, dit Gardilanne, qui craignait d'être transporté à la campagne dans un pays où il ne pourrait continuer ses recherches.

Son séjour étant désormais fixé à la ville, ce fut dès lors entre les deux collectionneurs un combat sourd, dans lequel furent déployées de nombreuses ruses. Gardilanne cherchait à échapper à son ami, qui s'était, pour ainsi dire, vissé à lui. Ils en pâtissaient tous deux, et une certaine contrainte en résultait, malgré les soins et l'hospitalité cordiale dont Dalègre était obligé de faire parade ; mais, dès le second jour, un petit incident commença à ouvrir les yeux de Gardilanne, Ayant demandé de la moutarde à déjeuner, la vieille servante courut à la cuisine et en revint avec un moutardier décoré des dessins les plus riches de Nevers. Gardilanne poussa un cri d'admiration, Dalègre en poussa un de colère, et Marguerite effrayée des conséquences de sa maladresse, poussa également un cri d'effroi.

Les trois acteurs de cette scène bourgeoise, honteux de s'être laissé emporter par l'expression de leurs sentiments in-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

times, restèrent interdits; mais Gardilanne, seul sincère, avait le dessus.

— Voilà, dit-il, un moutardier si élégant que je n'en ai jamais vu de pareil.

— Oh! oh! fit Dalègre.

— Charmant, fin, et d'une conservation!

— Il n'est pas mal, reprit Dalègre.

— Tu disais qu'on ne trouvait rien dans les maisons; mais quand je n'emporterais de Nevers qu'un tel moutardier, je ne regarderais pas mon voyage comme perdu.

Et Gardilanne maniait l'objet, le retournait en faisant briller au jour le principal décor, et Dalègre frissonnait que son ami ne mît le moutardier dans sa poche, malgré la moutarde.

— C'est une petite pièce de service à laquelle j'ai la faiblesse de tenir, dit-il, car elle me vient de mon grand-père.

— Ah! dit froidement Gardilanne en reposant le moutardier sur la table.

— Et vraiment, ajouta Dalègre en s'adressant à sa servante, cette femme ne sait ce qu'elle fait d'employer à un usage journalier un meuble si fragile. Allons, reportez à la cuisine le moutardier, vieille folle. Lavez-le avec soin et rangez-le dans l'armoire de mon cabinet, qu'il ne se casse pas. Je vous chasse s'il lui arrive le moindre accident.

— Comme tu traites durement cette pauvre Marguerite! dit Gardilanne, qui s'étonnait qu'un simple moutardier pût apporter autant d'irritation chez son ami, d'humeur paisible habituellement.

Mais Dalègre en revint à l'attachement qu'il avait pour un objet qu'il tenait de ses grands parents, et Gardilanne, qui connaissait ce genre de raisonnement employé par les paysans quand ils traitent d'un marché, se dit :

— Il a feint cette colère pour ne pas me donner le moutardier.

Une journée se passa à courir les différents fripiers de la ville, qui en effet n'avaient que de misérables meubles, des dessus de portes peints par un vitrier du dix-huitième siècle, et des objets de la même valeur. Dalègre menait son ami dans des endroits infertiles où il avait passé lui-même, et qu'il savait ne pas contenter l'ardente envie d'acheter du Parisien. Il lui fit dépenser ainsi trois jours inutilement dans la ville, les faubourgs et la banlieue, sans lui montrer autre chose que la vaisselle populaire de Nevers, qui ne valait pas raisonnablement plus de quatre sous l'assiette. Gardilanne, désespéré, maudissait intérieurement son voyage; mais un fait nouveau augmenta ses soupçons. Ayant demandé à Dalègre de quoi écrire une lettre, celui-ci le conduisit dans son cabinet, qu'il croyait avoir débarrassé de toute céramique accusatrice; mais il ne s'était pas rappelé que sur sa table, sous un large garde-main en papier gris, était resté un petit pupitre de faïence qui fit jeter à Gardilanne un cri d'enthousiasme.

C'était le plus coquet pupitre qui se pût voir, d'un émail blanc laiteux plus pur qu'une pâte tendre de Sèvres. Et sur cette douce blancheur couraient de folles arabesques capricieuses et contournées, au milieu desquelles s'agitaient des fantoches à la manière de Callot, mais plus élégants; de galants bossus contaient leurs peines à de belles dames dont la svelte longueur faisait penser aux figures de la Renaissance. Tout le pupitre était couvert de caprices jaunes et verts qui s'accrochaient à d'élégants lambrequins se détachant sur l'admirable émail laiteux du fond. Le peintre avait semé à profusion toutes ces figures sorties de son imagination sur le couvercle du pupitre, sous le couvercle, sur les côtés, dans le fond du pupitre.

— C'est une pièce vraiment royale! s'écria Gardilanne, qui eût été homme à vivre enfermé dans le pupitre, s'il l'eût eu en sa possession.

— Il me vient également...

— De ta grand'mère, reprit Gardilanne non sans ironie; mais comment un tel pupitre se trouve-t-il à Nevers! C'est une des plus belles pièces de la fabrique de Moustiers.

— Sans doute, dit Dalègre, les faïenciers nivernais avaient des échantillons des produits des fabriques rivales; j'ai bien trouvé ici des soupières de Niederwiller.

— Où sont-elles?

Dalègre rougit et fut embarrassé; il avait parlé trop vite.

— Je... les ai... données à un amateur.

— Il y a donc des amateurs, à Nevers?

— Ils sont morts, hélas! ajouta Dalègre qui entassait mensonges sur mensonges.

— Je ne m'étonne plus, dit Gardilanne, que tu sois devenu si savant; tu parles des faïences en vrai connaisseur, et je ne croyais pas avoir à m'honorer un jour d'un tel élève.

Dalègre balbutia en invoquant son ignorance.

— Non pas, tu t'y connais autant que moi, et un homme qui possède un pareil pupitre de Moustiers est un amateur des plus délicats... Maintenant, parlons franchement; ce pupitre est adorable, je te le dis sans ambages... Veux-tu me le céder pour cinq cents francs? tu me feras plaisir et je te devrai encore des remercîments.

— C'est un souvenir de famille, cher ami, et il m'en coûterait trop de m'en séparer.

— N'en parlons plus, dit Gardilanne.

— Je te l'aurais donné volontiers s'il ne me rappelait pas ma pauvre grand'mère.

— Bien, bien, dit Gardilanne d'une voix légèrement altérée.

— Cinq cents francs sont un bon prix, reprit Dalègre; mais l'argent ne me tente pas et je voudrais réellement pouvoir t'offrir ce pupitre.

— Je comprends tes motifs, cela suffit, dit Gardilanne d'un ton bref qui laissait percer quelque dépit.

— Nous autres provinciaux, nous ne vivons que par le souvenir de la famille, s'écria Dalègre en poussant un soupir qu'il chercha à teinter d'émotion.

Il résulta de cette conversation quelque froideur entre les deux amis, qui, si l'éducation ne les avait pas policés, se fussent montré les dents comme deux chiens se disputant un os; mais, pour être sourde et contenue, une sorte de haine n'en couvait pas moins entre les collectionneurs rivaux, qui déjà, par divers indices, avaient pressenti que l'amitié et le bric-à-brac ne pouvaient vivre en parfaite union. Cependant Dalègre, en sa qualité de maître de maison, essaya de faire oublier à son hôte cette petite déconvenue en lui offrant, au déjeuner, un certain vin de Bourgogne qui avait au moins vingt ans de bouteille; mais les collectionneurs se soucient bien des plaisirs de la table! Gardilanne eût jeûné deux jours pour arriver à la possession de l'élégant pupitre de Moustiers aux dessins si délicats.

— Je partirai demain matin, dit-il à Dalègre.

— Sitôt?

— Que ferais-je plus longtemps dans ce pays? ajouta Gardilanne avec une certaine amertume.

Le déjeuner se ressentit de ce mot, Dalègre ayant certains remords, mais ne pouvant se résoudre, malgré tout, à céder son fameux pupitre de faïence. Le café pris, Gardilanne manifesta le désir de faire encore un tour dans la ville, à l'aventure : il désirait même que Dalègre ne le suivît pas; mais celui-ci se garda bien de lui obéir, s'étant promis de ne pas quitter le Parisien d'un pas; or, quoique Gardilanne parût contrarié de cette ténacité à l'accompagner, Dalègre tint bon.

Habituellement les deux amis sortaient en se donnant le bras : ce jour-là, Gardilanne, pour mieux montrer qu'il entendait recouvrer son indépendance, affecta de s'éloigner de quelques pas de Dalègre, et comme il avait de longues jambes maigres,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sèches et nerveuses, il s'élança dans la ville avec une ardeur désagréable pour le Nivernais, qui était de complexion replète, plus favorisé du côté du développement du buste que des ambes. Les rues hautes, Gardilanne les montait comme un soldat escaladant une barricade; les basses, il les descendait comme un cheval emporté; il traversait les grandes places pleines de soleil sans sourciller. Dalègre soufflait, et de grosses gouttes de sueur tombaient de son front; malgré cette course ardente, Gardilanne n'en scrutait pas moins l'intérieur des maisons et flairait chaque vieille bâtisse avec des mouvements de narines qui faisaient frémir son ami.

Ils arrivèrent ainsi aux quais, près du grand pont, à l'endroit qu'ont choisi les faïenciers populaires de Nevers pour peindre la Nièvre et ses mariniers, et le grand soleil ardent si cher aux vignerons. Les quais sont habités par les gens du peuple, les ouvriers et les bateliers. A cet endroit, Gardilanne ralentit sa marche pour donner un vif coup d'œil à chaque maisonnette ouverte, sur le mur desquelles étaient généralement accrochées quelques faïences vulgaires, comme des assiettes avec de grands coqs, des saladiers représentant le pont de Nevers, et des plats à barbe où se lisaient quelques maximes grotesques. Ce n'était pas là ce que cherchait Gardilanne, et cependant chacune de ces faïences lui faisait bondir le cœur.

— Tu vois! lui disait Dalègre, ce ne sont là que des bricoles.

Mais Gardilanne continuait sa course et ne lui répondait pas.

A l'extrémité du quai s'ouvre un grand hangar plein de débris de toutes sortes d'objets de démolitions : vieilles portes, vieilles fenêtres, vieux meubles, chiffons entassés destinés aux fabricants de papiers. A la porte étaient étalés des volumes dépareillés, comme il s'en voit chez tous les revendeurs de France. Au fond se dressait une immense armoire de paysan, dont un battant ouvert laisser entrevoir des entassements des choses les plus diverses. Gardilanne s'arrêta tout à coup.

— Voilà un fameux bahut, dit-il à l'homme qui, penché sur un établi devant sa maison, rabotait une planche.

Dalègre regarda avec curiosité le meuble et fut surpris de l'exclamation de son ami.

— Un peu grand peut-être, dit Gardilanne au brocanteur, sans quoi je l'emporterais à Paris.

— Ah! monsieur est de Paris? s'écria le fripier.

— Voulez-vous me permettre de mesurer la hauteur de ce bahut, afin que je voie s'il peut entrer dans mon appartement? Etes-vous raisonnable? nous nous arrangerons peut-être.

— Ah! monsieur, un meuble pareil vaut cinquante francs comme un liard : tout chêne éprouvé, avec des ferrures comme on n'en fait plus aujourd'hui.

— Je le prendrai volontiers à quarante francs.

— Es-tu ou? dit à voix basse Dalègre à Gardilanne; je t'en aurai de meilleurs à vingt francs tant que tu en voudras.

— Ah! les Parisiens s'y connaissent, s'écria le brocanteur; ce sont des malins, ils vous achètent cinquante francs ce qui vaut mille écus. Monsieur, regardez seulement les moulures de la plinthe.

— Ne vous dérangez pas, dit Gardilanne, je vois à merveille; mais je ne donnerai pas de ce meuble plus de quarante francs.

— Il m'en coûte quarante et un, monsieur, sans les frais de transport, et, vraiment, j'y perdrais... Monsieur est assez juste pour savoir qu'il faut que chacun vive...

— A vingt-cinq francs le meuble serait déjà trop payé, dit Dalègre.

— Oh! monsieur, peut-on dire!... s'écria le marchand indigné qu'un de ses compatriotes l'empêchât d'*enfoncer* un Parisien.

— Quarante francs et le port, disait Gardilanne, me feront un meuble de soixante francs.

Et il sortait peu à peu de la boutique.

— Allons, monsieur, dit le marchand, nous partagerons le différend par le milieu, vous me donnerez quarante-cinq francs.

— Je réfléchirai, dit Gardilanne, et je viendrai vous voir.

— Veux-tu donc, lui dit en chemin Dalègre, payer ce meuble grossier moitié plus cher qu'il ne vaut?

— Bah! répondait Gardilanne, j'ai besoin d'une armoire, et celle-ci me sera fort utile.

— Si tu restais à Nevers deux jours de plus, je me charge de t'en trouver à la campagne de plus curieuses et à meilleur marché.

Tout en discutant à propos de l'armoire, ils étaient arrivés à la porte de Dalègre, lorsque Gardilanne, prenant tout à coup ses jambes à son cou, se sauve, criant à son ami :

— Décidément, je vais chercher l'armoire.

Et il disparut, laissant Dalègre stupéfait de cette folle détermination.

— Comme Gardilanne n'a rien trouvé à emporter de Nevers, pensa-t-il, sa manie d'acheter fait qu'il va s'embarrasser de cette lourde armoire.

CHAMPFLEURY.

(*La suite au prochain numéro.*)

ALBUM HISTORIQUE CONTENANT PLUS DE CENT VINGT COSTUMES DE TRAVESTISSEMENTS DE TOUTES LES ÉPOQUES.

Au moment où les bals d'hiver vont commencer, nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs un album d'une utilité indispensable, surtout aux personnes qui s'occupent de travestissements.

Cet album renferme plus de cent vingt costumes variés, fantastiques, historiques, pittoresques et artistiques, parmi lesquels on n'aura, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

En dehors du côté utile de cet ouvrage, nous devons ajouter que la partie artistique ne laisse rien à désirer. Il se compose de onze magnifiques planches gravées sur acier, coloriées avec luxe : chacune d'elles représente une multitude de danseurs travestis, revêtus des costumes les plus à la mode et les mieux choisis.

Ce riche ouvrage, tiré avec soin sur beau papier, et dont chaque détail est rendu avec un art parfait, prendra sa place comme objet d'art et de fantaisie, dans tous les salons aristocratiques.

8 francs, pris au Bureau du journal *le Progrès ;* 9 francs, expédié *franco* par la poste.

Pour recevoir *franco* cet Album, il suffit d'envoyer un bon sur la poste, de 9 francs, à l'ordre de M. Henri Picart, 19, rue des Petites-Écuries, à Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les toilettes parées qui nous ont été montrées chez *Gagelin-Opigez* sont parties pour Compiègne. A Paris, il n'y a pas encore de réunions élégantes. On nous annonce pour la fin de décembre quelques belles soirées; quant au mois de janvier, il sera sans doute fort brillant, si nous en jugeons par les préparatifs et les commandes qui occupent nos maisons en vogue.

L'or et l'argent sont décidément adoptés comme ornements, principalement sur les chapeaux. Notre grande modiste *Alexandrine*, 14, rue d'Antin, met, du reste, à profit tous les motifs de décoration qui peuvent donner du relief à ses *modes artistiques*. Le velours ponceau liséré par des tresses d'or devient, sous ses doigts habiles, un admirable ornement pour des capotes de satin blanc ou de velours royal. Les fleurs captives, retenues par des chaînes et des camées, sont gracieusement posées sur la passe de ses tout petits chapeaux. Au nombre des modèles que nous avons admirés dans ses salons nous citerons :

Un chapeau de velours Régina. La passe a un apprêt de guipure Cluny dentellée, qui retombe en barbe sur les brides assorties au velours. Une torsade à graines d'or suit le tour de la passe et le bavolet; celui-ci, découpé à dents, est ornementé de Cluny et de pendillons en or. Une touffe de marabouts blancs est posée sur le côté gauche. A l'intérieur, un bandeau semé d'étoiles d'or.

Un chapeau de velours peluche rose est accidenté par des bouillons de tulle picoté d'argent. Une vaporeuse voilette du même tulle recouvre le fond et s'étend en arrière en forme de catalane frangée de mousse et brins d'argent. Une légère guirlande de pampre vert à graines d'argent glisse du milieu de la passe sur le côté. L'intérieur a des roses voilées de tulle illustré d'argent. Brides roses à filets assortis.

Un chapeau de velours blanc est artistement décoré de velours ponceau et d'or.

Une capote de tulle neige, ornementée de satin bleu brodé d'argent, nous a paru une merveille de fraîcheur.

A mesure que les chapeaux ont diminué d'importance par le petit volume de leur forme, les coiffures ont gagné : elles ne pouvaient, en vérité, tenir moins de place que les chapeaux. Les coiffures *empire*, en velours et camées, créées par la maison Alexandrine, sont d'un beau style; elles donnent de la noblesse à la figure et font valoir les cheveux.

Les coiffures *toutes de fleurs* que nous voyons chez madame *Perrot-Petit*, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, se composent en branches souples et très-légères. Quelquefois elles se terminent par des grappes qui font cache-peigne et viennent se mêler aux boucles frisées qui, dans les toilettes de bal, sont destinées à remplacer le chignon épais.

Sur quelques jolies toilettes de satin blanc ou rose, on pose une jupe de tulle bouillonné, relevée en festons sur chaque largeur. Une chaîne de perles mêlée de feuillage sert d'agrafe et soutient un bouquet entre chaque ondulation. Toutes les chaînes viennent aboutir à la ceinture, qui est composée de perles et de fleurs. Ces créations, d'un genre très-distingué, sont l'ouvrage de madame Perrot-Petit, que nous aurons souvent occasion de nommer pendant la saison des bals.

Chez *Gagelin-Opigez*, ainsi que nous le disions au début de cet article, on a été fort occupé par les toilettes de Compiègne. Quelques mariages du grand monde ont fourni l'occasion d'exécuter des toilettes extrêmement riches et compliquées d'ornements. Comme la maison Gagelin a des costumes qui sont sa propriété exclusive, il convient d'en citer les noms afin de leur donner le relief qui leur est dû.

La robe *Tallien* se fait en très-belle étoffe de soie; elle est ornée de riche passementerie coupée d'or, avec motifs devant la jupe, aux épaulettes et au bas des manches. Elle est coupée très en biais. C'est une toilette de caractère.

La robe *Aïka* est décorée à l'orientale, avec des mélanges de perles et soie de différentes couleurs.

La robe *Pompadour* se fait à jupe ouverte sur un riche jupon de satin brodé en tablier. On peut la combiner de mille manières différentes, car la maison Gagelin l'a répétée, avec les modifications les plus variées, pour une foule de ses clientes.

Des robes de crêpe ou de satin recouvertes de tuniques en dentelle, genre toujours admis parce qu'il permet toutes les recherches de la décoration, ont inauguré la saison avec un très-grand succès.

La mode veut absolument de la dentelle : comme on porte principalement des soieries unies, il était, en effet, nécessaire d'avoir recours à cet ornement, le plus riche de tous.

Nous sommes obligée d'avouer que les dentelles employées ne sont pas du genre bon marché et nous ne pouvons indiquer que la maison *Violard*, rue de Choiseul, pour les apprêts d'actualité.

Les bonnes faiseuses, et la maison Gagelin surtout, tirent un très-grand parti des carrés de guipure ou dentelle, que l'on pose en damiers avec des broderies et des transparents de rubans. Des casaques demi-ajustées de guipure, doublées de soie, sont en grande faveur pour les costumes du soir, théâtre ou soirée.

Les franges des sorties de bal sont devenues de plus en plus luxueuses. On voit à la *Ville de Lyon*, chez MM. Ransons et Yves, 6, rue de la Chaussée-d'Antin, des franges composées de brins en chenille, avec olive à chaque bout; des brindilles d'or ou d'argent s'y trouvent mêlées, et la tête de la frange forme un filet soutenu par un chef de perles sur lequel retombent des chaînettes en colliers.

Qu'on se figure ces compositions avec du ponceau, du noir, de l'or et de l'argent, et l'on aura une idée de l'éclat qu'elles peuvent ajouter à des manteaux de cachemire blanc, doublés de satin piqué, sur lesquels figurent aussi de riches cordelières, des macarons et des boutons... qui à eux seuls méritent un paragraphe spécial.

Le bouton *camée* édité à la *Ville de Lyon* a été employé un peu partout. Les robes, les chapeaux, la lingerie, les confections surtout en ont fait une grande consommation. Des boutons de velours recouverts d'un travail de passementerie perlée sont recherchés pour les manteaux de ville. Un genre artistique, qui se produit en relief d'or, d'acier, d'aluminium ou de nacre sur fond noir, vient encore varier les collections déjà si nombreuses des magasins de la *Ville de Lyon*.

Nous remarquons que la forme de ces boutons diffère, de la manière la plus complète, de celles des années précédentes. Les ovales, les carrés sont abandonnés et le bouton rond bombé est en faveur. Si nous insistons sur ces détails, puérils en apparence, c'est que nous sommes convaincue que l'ornementation est la chose principale en ce moment; nous prions nos lectrices de ne pas l'oublier.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le corset de forme *Gabrielle*, confectionné par la maison *Simon*, 183, rue Saint-Honoré, ainsi que nous l'avons dit déjà, a été préparé *spécialement* pour les robes *Princesse*. Sa coupe particulière amincit la taille et fait la « conduite » aux pointes biaisées qui sont toute la grâce de ce patron en vogue.

Le corset de flanelle hygiénique nous est demandé de Nice, et nous répondons à la gracieuse abonnée dont la lettre nous est arrivée la semaine dernière « que le corset de flanelle ne se fait que dans la maison Simon, qui est brevetée pour cette importante création. Il faut lui envoyer les mesures et s'adresser directement à elle. »

Que signifie le mot Oriza? A cette question, qui nous est faite très-souvent, nous pensons avoir répondu en mainte circonstance. Oriza signifie riz. Cela vient-il du grec ou du latin? La chronique des modes n'est pas tenue de l'indiquer, ni la chroniqueuse de le savoir; mais ce qu'elle est à même d'affirmer d'une manière certaine, c'est que les produits Oriza, qui forment toute une série de produits de haute élégance, appartenant à la maison *L. Legrand*, 207, rue Saint-Honoré, sont tous à base de fleurs de riz, ce qui leur donne les propriétés adoucissantes qui leur ont valu un si prodigieux succès. Ceux qui s'emploient pour les soins journaliers de la toilette des femmes élégantes sont ainsi désignés : crème Oriza de Ninon de Lenclos, pour blanchir le teint; savon Oriza; pommade Oriza-fluid, pour les cheveux; Oriza-powders, poudre de riz surfine; et Oriza-Lis, parfum des plus suaves pour le mouchoir.

Les coiffures en cheveux, très-compliquées depuis quelque temps, n'ont pas d'interprète plus habile que M. Henri de *Bysterveld*, 5, rue du faubourg Saint-Honoré. Nous venons de feuilleter l'Album de coiffures publié par cet habile professeur. Nos lectrices ont déjà eu l'occasion d'en remarquer plusieurs modèles reproduits sur nos gravures. La saison des bals nous permettra de leur en offrir encore. M. de Bysterveld exécute avec un égal succès les coiffures de caractère et les coiffures de fantaisie. Nous en trouvons la preuve dans les modèles qui sont sous nos yeux. En coiffures types : le Louis XV, style Empire, la Dubarry, la Marie-Antoinette, etc. Comme modèles de fantaisie : le Zéphir, l'Orientale, la Rose de mai, le Printemps, l'Hirondelle.

Comme tous les gens de goût, M. de Bysterveld se préoccupe des accessoires : il sait ajouter au charme d'une belle chevelure par des fleurs habilement posées; les bandeaux de velours, les aigrettes et les camées lui servent à terminer l'édifice élevé par sa main légère. Enfin et surtout, il sait coiffer « à l'air de la figure », et c'est pour cela que nous le recommandons à toutes nos belles lectrices.

Avec les gracieuses parures de bal que nous venons d'indiquer, on peut encore rehausser la beauté par quelques coquettes supercheries. Le blanc Nymphæa et le rose d'Armide redonnent au teint l'éclatante fraîcheur nécessaire à la lumière; les crayons Impératrice, dont on doit se servir très-délicatement, entourent le regard de touches veloutées. Toutes les femmes, d'ailleurs, savent merveilleusement appliquer ces produits quand elles sont devant leur miroir.

C'est à la maison *Seguy*, 17, rue de la Paix, que nous devons les spécialités de parfumeries que nous venons de nommer. Ce renseignement vient à propos, au moment d'allumer les lustres et de faire résonner l'archet qui donnera dans tous les salons le signal des fêtes. Nous profiterons, nous aussi, de la saison des bals, qui est, pour la chronique des modes, le temps de la plus belle récolte.

Marguerite DE JUSSEY.

REVUE CRITIQUE DE LA MODE

C'est à Compiègne que s'est trouvée réunie toute l'élégance parisienne. Cette bonne et vieille ville, si calme d'ordinaire, prend, à l'époque des réceptions officielles, un aspect animé et brillant qui semble bien l'étonner.

Les voitures et les omnibus de la Cour ébranlent le pavé des rues pour se rendre à la gare, à l'arrivée des trains, et ramener au château les illustres invités. Les fourgons de bagages ne sont pas, eux non plus, dépourvus d'un certain intérêt. Il faut voir la quantité innombrable de caisses gigantesques renfermant les toilettes destinées aux dames de la Cour pour être très-persuadé que le luxe est loin d'avoir dit son dernier mot. On a fait, au contraire, cette année, assaut de merveilles.

Pour les invitées du château l'étiquette exige deux toilettes : une le matin en étoffe fantaisie, que l'on porte écourtée et relevée sur un jupon des plus coquets. Les bottes et le chapeau de campagne sont généralement adoptés pour les promenades en forêt. Cette tenue négligée avec laquelle on déjeûne est gardée jusqu'au dîner.

Au dîner, il faut être en toilette de bal, et c'est alors que fleurs et diamants ruissellent à l'envi dans les cheveux des élégantes, et que la mode donne un libre essort à toutes les fantaisies inénarrables de son caprice.

Un fantaisiste lance, au sujet de la mode actuelle, la boutade suivante :

« C'est le genre ancien qui triomphe. On portera des robes illustrées de camées, de chouettes et de hiéroglyphes. La coupe en sera moins ample que par le passé et la taille très-courte.

» Pour les bijoux, on fouille dans les musées et dans les souvenirs historiques les plus reculés. On cherche et l'on invente tout ce qu'il y a de plus Campana, de plus égyptien, de plus carthaginois. Les camées et les miniatures en émail, à sujet ancien, feront toujours florès; mais ce qui sera très-bien porté, ce sont les bijoux en or percés à jour.

» Dans les coiffures, beaucoup de bandelettes, de clochettes, de girouettes, de giroflées et d'or. Le chignon frisé, les boucles soyeuses s'en échappant et flottant capricieusement sur le cou.

» Les chapeaux ornés de marabouts, de plumes et de brindilles, s'attachant avec un camée ou une épingle en filigrane d'or, enrichie de pierreries.

» Pour les messieurs, il s'agit d'adopter les bottes au-dessus du pantalon, et la croix de la Légion d'honneur, de Saint-Maurice ou de n'importe quel autre saint, aux boutons de manchettes. Cette dernière paraît être une invention destinée à un très-grand succès dans le monde des cocodès et des gandins. »

La mode des têtes de chevaux faisait fureur cet été : on en mettait partout, sur les rubans, les boutons de robes, les broches et boucles d'oreilles, etc., etc. L'une des demoiselles Benoiton représentant, au Vaudeville, le superlatif du genre excentrique, porte en relief sur une de ses robes plusieurs têtes de pur-sang. Vous pouvez parfaitement vous en représenter l'effet...

Maintenant, ce ne sont plus les chevaux qui règnent : par ce

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Planche 36.

LE MONITEUR DE LA MODE
JOURNAL DU GRAND MONDE

Confections nouvelles de la maison Ve Robert fils, 85, rue Richelieu.

(Voyez la description, page 2 de la couverture.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

temps de Saint-Hubert, il fallait bien imaginer quelque chose rempli de cachet et d'imprévu, et comme on ne pouvait si promptement abandonner les têtes d'animaux (une mode si heureusement choisie), on a adopté celle du cerf dix-cors.

On voit sur les boulevards des cravates d'hommes, des gilets, oui, des gilets, des boutons de manchettes, des épingles de cravates, émaillés de têtes de cerfs. C'est le dernier genre !...

En fait de boucles de ceintures pour femmes on vient de trouver une bien jolie chose. C'est une longue plaque découpée à jour en ferblanterie quelconque, argentée ou dorée et ressemblant, mais tout à fait, aux garde-feu modernes qui sont en faveur depuis déjà nombre d'années. Vraiment les femmes ne savent plus qu'imaginer. Après avoir rêvé et porté le ceinturon d'officier et la haute boucle des crispins, il leur faut maintenant à la ceinture ce qui ornait tant bien que mal leurs cheminées. Nous sommes, en ce moment, sur la pente glissante de l'extravagance et je me demande jusqu'où nous irons.

Les chapeaux Empire ne régneront pas longtemps, disent les grandes faiseuses ; les formes Marie-Stuart et Paméla doivent revenir à la mode !

On commence seulement à revenir à Paris et c'est l'époque de l'année où les femmes sont *forcées* de s'occuper de leurs chiffons. Ces pauvres petites n'ont jamais *rien à se mettre* lorsqu'elles arrivent de la campagne et il faut bien être au courant de la mode. Aussi les imprudentes, à peine débarquées, vont-elles faire une visite à nos principaux grands magasins ; et elles ne se méfient pas des *occasions*, les malheureuses ! Les *occasions*, mais c'est la ruine des ménages !

Très-sagement elles sortent de chez elles avec la résolution d'acheter une simple robe de laine dont véritablement elles ont grand besoin. Elles rentrent pour dîner, sans avoir trouvé la robe en question ; mais en revanche, c'est une pièce de Valenciennes qu'on leur apporte d'un des magasins ; elle leur est parfaitement inutile, mais cette dentelle est à un prix si avantageux, qu'il eût été par trop dommage de n'en pas profiter ; puis c'est une robe de soie noire à 6 francs le mètre au lieu de 10 ; deux paires de rideaux en tulle brodé ayant subi une baisse considérable ; c'est encore une large ceinture en ruban qui coûte 12 francs au lieu de 20, etc. ; enfin toute une kyrielle d'objets auxquels on ne songeait pas, mais qui sont de véritables occasions que l'on ne retrouvera jamais. Avec ce petit système, on veut dépenser 50 francs et c'est 500 francs qu'ont coûté toutes ces inutilités ; c'est vrai, mais quelle économie !...

Croyez-moi, mesdames, méfiez-vous de ces belles occasions !

Vous ne vous seriez peut-être jamais doutées que la simple inspection d'un appartement à louer pût amener un drame intime. Voilà cependant ce qui vient de se passer tout récemment.

Une jeune femme, unie depuis quelques années à un mari qu'elle adore, cherchait un appartement à louer. Passant dans la rue de la Chaussée-d'Antin, elle aperçoit un écriteau à une maison de convenable apparence. Le prix étant celui qu'elle destinait à son loyer, elle demande à visiter l'appartement. Cet appartement était occupé par une dame espagnole en voyage depuis quelques jours, heureusement pour la visiteuse, qui pouvait ainsi passer une plus scrupuleuse inspection.

L'antichambre lui convient, la salle à manger est très-confortable, les deux salons sont de bonne dimension ; il ne reste plus à visiter que la principale chambre à coucher. On entre dans une pièce ravissamment meublée et remplie d'étagères envahies d'une foule de riens charmants.

La garniture de cheminée en rocaille Louis XV attire l'attention de la jeune femme qui, un peu curieuse (toutes les femmes le sont, dit-on), se complaît dans cet examen. Une miniature de femme frappe ses regards. C'est une belle brune aux yeux noirs, au teint mat et aux regards de feu, un vrai type d'Andalouse.

Mais cette miniature a un pendant. Voyons-le donc ! se dit la pauvre imprudente. Tout à coup ses yeux se voilent, elle pâlit et chancelle ; ce portrait est l'image fidèle... de son infidèle époux.

La pauvre petite femme rentre chez elle folle de douleur, et, depuis quinze jours, elle est sous l'influence d'une congestion cérébrale qui a mis sa vie en danger. Le mari, honteux et repentant, n'a pas quitté le chevet de sa chère malade à laquelle il a prodigué les plus tendres soins. Car, s'il l'a trompée, il n'a pas cessé un instant de l'aimer. Voilà bien la morale de certains hommes !...

En attendant, si l'infortunée commence à retrouver la raison, comment retrouvera-t-elle son cœur ?... Elle pardonnera peut-être, mais quant à oublier, jamais !...

Louise DE TAILLAC.

PÊLE-MÊLE

En attendant que la cour nous revienne de Compiègne, et avec elle les grandes et les petites réceptions, les soirées, les bals, les fêtes de tout genre, la mode, cette année encore, est aux *conférences*, ce qui montre que le peuple parisien n'est pas aussi frivole qu'on veut bien le dire. Pendant qu'Alexandre Dumas, le plus intrépide causeur des temps modernes, nous abandonne et se livre, à Vienne, à des causeries « scientifiques, » quelques publicistes et quelques érudits se sont réunis, pour faire périodiquement, dans la salle Valentino, des causeries littéraires.

C'est Méry qui a débuté, et un tel début ne pouvait qu'être éclatant, car nul ne sait causer comme Méry. Il raconte, et l'on croirait entendre une page oubliée des *Mille et une nuits*. Il parle voyage, et l'on se trouve transporté dans des pays inconnus, aux mœurs étranges et à la végétation luxuriante, et ce qu'il y a de plus charmant, c'est que ces lieux qu'il décrit si bien, il ne les a jamais visités. Qui sait ! c'est peut-être à cause de cela qu'il est un peintre si fidèle ?

Il a fait, dans ce genre, de véritables tours de force. Ainsi, deux ans avant la fameuse guerre des Indes, il publia un roman : la *Guerre de Nizam*, où il décrivait l'insurrection qui devait éclater deux ans plus tard. Il semble que les Hindous se soient soulevés uniquement pour lui donner raison et faire de ce roman une page d'histoire. Quoi qu'il en soit, les événements suivirent la marche qu'il avait indiquée ; et nous ne voudrions pas jurer que l'idylle charmante qu'il avait mêlée à toutes ces horreurs ne se soit pas réellement passée au milieu des jungles. Rien de tel que ces poëtes pour avoir le don de seconde vue.

Il nous est arrivé d'entendre Méry causer des heures entières, sans qu'il en résultât pour nous le plus léger ennui. Il sait vous intéresser avec un rien, avec un souvenir de jeunesse, une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Legastelois à Paris

J.J. Goubaud Ed. à Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Parures et Bonnets de la Balayeuse *Place Vendôme, 4. Costumes d'Enfant* A St Augustin *M^{on} S. Augustin, 45.*

Entered at Stationer's Hall. LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine 248. Strand W.C. MADRID El Correo de la Moda P. J. de la Pena

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

aventure de voyage, un paradoxe qu'il met en équilibre sur une pointe d'aiguille. Il vous fait croire des choses énormes. Avec lui, une excursion dans la lune vous semblerait des plus possibles, et vous retiendriez votre place pour le prochain ballon.

***

Alexandre Dumas, ainsi que nous le disions plus haut, a donné trois conférences à Vienne. La première, paraît-il, fut froide, la seconde sans succès, et voici comment il débuta la troisième fois :

« Étant jeune, j'ai eu un duel. Mon pouls, à l'ordinaire, bat soixante-six pulsations. Un médecin qui m'accompagnait sur le terrain me prit le poignet et remarqua que je n'avais que soixante-sept pulsations, une, une seule de plus que dans l'état normal. Avant de me présenter devant vous, j'ai tendu mon pouls à un médecin. Il a compté soixante-dix-sept pulsations. Le public me fait plus peur que la mort. »

Cette boutade fut applaudie. Il n'y a, vraiment, qu'Alexandre Dumas pour avoir de ces bonnes fortunes !

***

En même temps que les conférences, les bals de l'Opéra viennent de s'ouvrir. Ce qui leur donne, cette année-ci, un attrait tout particulier, c'est qu'ils sont, croit-on, sur le point de disparaître. Le bruit court qu'on ne les autorisera pas dans la nouvelle salle de l'Opéra, qu'on achève en ce moment.

Si cette nouvelle est vraie, nous le regrettons; car, quoique puissent en dire les censeurs moroses, ce n'est pas un mal que la folie vienne de temps en temps agiter ses grelots. Puis, c'était une des curiosités de la vie parisienne, c'était une vieille institution qui avait ses lettres de noblesse; or, toutes les fois que quelque chose du passé s'écroule, c'est une parcelle de la gaieté française qui s'en va. Nous avons trop de spéculateurs et de jeunes vieillards; nous n'avons peut-être pas assez de fous et d'écervelés vraiment jeunes : donc plus d'équilibre.

Eh ! le grand mal, de danser par moments et de rire. Le dix-huitième siècle a dansé; le Directoire a dansé; la Restauration a dansé. Pourquoi l'Empire ne danserait-il pas? Viendra ensuite le carême, et l'on fera pénitence.

Quoi qu'il en soit, l'excellent Strauss veut que cette dernière saison soit brillante, et il annonce des valses et des polkas à réveiller les morts dans leur tombe et à leur faire exécuter des sabbats fantastiques. Gageons qu'en dépit des prévisions sinistres, il sera encore l'année prochaine devant son pupitre et l'archet à la main. La valse et Strauss sont immortels.

***

Les longues soirées d'hiver approchent; c'est le moment de parler d'un nouveau jeu de salon qui a fait fureur à la Cour pendant les fêtes de Compiègne.

On commence par assigner une condition à chacun des joueurs, puis on forme un tribunal composé d'un juge, d'un greffier et du ministère public. Dès que l'audience est ouverte, le ministère public se lève et prononce un réquisitoire dans lequel il incrimine tour à tour les joueurs. Dès qu'un nom est prononcé, le greffier l'enregistre avec un numéro d'ordre. Celui qui est désigné lève la main et dit : « Je proteste ! » En même temps, toutes les autres personnes le regardent et lui font un pied de nez; si quelqu'un oublie de répondre, il doit un gage; s'il ne répond pas : « Je proteste ! » c'est encore un gage, et ceux qui ne lui feraient pas un pied de nez devraient aussi un gage.

La durée du réquisitoire est limitée d'avance. Quand le ministère public a cessé de parler, les inculpés sont tenus de présenter leur défense; celui qui veut se soustraire à l'improvisation donne un gage. Celui qui répond doit avoir soin, dans sa plaidoirie, de rejeter l'accusation sur quelque autre joueur, afin de tenir la galerie en éveil, chaque joueur étant obligé de répéter le cérémonial du pied de nez. On ne doit pas parler plus d'un certain temps, sous peine d'amende infligée par le président qui résume les débats.

On prétend que ce jeu est très-amusant, surtout joué par des « personnages », ou bien encore par de véritables juges et de véritables avocats. Le pied de nez, qui est obligatoire, déride, dit-on, les fronts les plus sérieux, et nous le croyons volontiers. Vous verrez que le succès de ce divertissement se généralisera et que ce sera en France à qui fera le dernier pied de nez.

***

La mort de M. Dupin laisse, on le sait, un fauteuil vacant à l'Académie. Le grand steeple-chase des aspirants va commencer. C'est peut-être ici le cas de rappeler la jolie petite boutade d'Andrieux, intitulée :

LA VISITE ACADÉMIQUE.

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie :
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis,
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie.
Il monte, il frappe à petits coups.
— Hé, monsieur ! que demandez-vous ?
Lui dit une bonne servante,
Qui tout en larmes se présente.
— Pourrai-je bien avoir l'honneur
De dire deux mots à Monsieur ?
— Las ! quand il vient de rendre l'âme ?
— Il est mort ? — Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de Madame ;
Il ne souffre plus, Dieu merci !
— Ah ! bon Dieu ! je suis tout saisi !
Ce cher !... Ma douleur est si forte !
Le candidat parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit : Je vois
Que l'affaire change de face ;
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place.

***

Nous trouvons dans le *Phare de la Manche* des chiffres assez curieux ayant trait à la statistique des femmes en France.

Dans notre pays le beau sexe domine : nous avons 18 741 037 femmes pour 18 645 276 hommes : en ce moment on compte 6 106 321 filles, pour 5 009 120 garçons. Il y a 8 579 016 célibataires, et sur ce chiffre on compte 4 479 850 femmes.

Les hommes mariés sont au nombre de 7 308 766 ; les femmes mariées nous donnent le chiffre de 7 951 941. D'où vient cette disproportion? dans l'absence du chef de famille. Seulement elle prouve, hélas ! l'inconstance et la légèreté de l'homme et fait l'éloge des vertus de la femme qui reste gardienne du foyer domestique pendant que son époux court le monde.

Nous avons 931 024 veufs et 1 790 126 veuves. Ces derniers chiffres seraient peu faits pour donner au monde une idée de la félicité conjugale dans notre doux pays de France : car ils

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tendraient à prouver que le mariage est, chez nous, une épreuve que peu d'hommes peuvent soutenir; tandis que la femme y résiste énergiquement, puisque nous avons en ce moment 81 veufs de vingt ans pour 820 veuves du même âge.

Les plus grands exemples de longévité nous sont fournis par la femme, comme aussi c'est la femme qui est le moins sujette aux infirmités : 17 371 Français ont perdu la vue et 13 409 Françaises seulement ont été victimes de cet accident; 2 372 hommes ont perdu la tête, et c'est par là que les hommes se rattrapent, car ce malheur est arrivé à 22 217 femmes; mais il y a, en revanche, 23 407 crétins ou idiots parmi les hommes, et le beau sexe n'en compte que 18 118.

***

Une grève d'un nouveau genre vient de se déclarer à New-York. Les dames du ballet des différents théâtres de cette ville, suivant l'exemple donné quelques jours auparavant par les violons, trombones et autres instruments composant les orchestres desdits théâtres, viennent de déclarer qu'elles ne pourraient plus livrer leurs ronds de jambes pour six dollars par semaine. Elles ont tenu des meetings, prononcé des speechs et pris des résolutions ainsi conçues :

Attendu que tous les membres des différentes branches d'industrie ont demandé et obtenu une augmentation de salaire;

Attendu que les hauts prix de tous les objets de consommation mettent une jeune fille dans l'impossibilité de subvenir à ses besoins, même en y apportant la plus stricte économie;

Attendu que, par suite de la récente retraite des musiciens, les directeurs gagnent au moins cent dollars par semaine;

Il a été résolu qu'une demande signée « du Président » et « du Secrétaire » du meeting serait présentée aux directeurs pour obtenir une augmentation d'appointements d'au moins cinquante pour cent, ce qui porterait lesdits appointements à neuf dollars (45 fr.) par semaine dans les théâtres de Broadway, à sept dollars et cinquante cents (37 fr. 50 c.) dans les théâtres de Bowery street.

***

Voici quelques pensées qui nous ont paru bonnes à recueillir, et qui se recommandent à la fois par leur finesse et leur originalité :

Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres.

Il semblerait qu'on garde quelque chose du bonheur qu'on donne.

Nous nous honorons de l'estime des grands, mais celle des petits nous honore.

La vie est le meilleur remède contre l'étonnement.

Le bien qu'on pense des uns est basé parfois sur le mal qu'ils disent des autres.

La conscience parle, mais l'intérêt crie.

Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

Dans la hiérarchie sociale, la flatterie monte comme la vapeur de l'encens, la franchise descend comme une brutale avalanche.

On reconnaît volontiers les petits services : ils ne valent pas la peine qu'on soit ingrat.

Bien des orgueilleux n'aiment l'ombre que parce qu'ils s'estiment des flambeaux.

La conscience parle moins qu'on n'en parle.

L'amour-propre est le seul flatteur de la pauvreté.

L'égoïste s'attendrit à l'aspect d'un naufrage en songeant qu'il aurait pu être sur le navire.

A une bonne affaire conseillée, on préfère souvent une sottise de son cru.

Les sots silencieux sont des armoires vides fermées à clef.

On se trouve plus spirituel en songeant à ce qu'on aurait pu dire qu'en se souvenant de ce qu'on a dit.

***

Nous avons assisté, ces jours derniers, au théâtre Robert-Houdin, à la répétition générale de deux nouveaux frères Davenport; ressuscitons encore une fois ce nom, de triste mémoire, pour faire connaître la spécialité des deux nouveaux artistes engagés par M. Clevermann. Mais ceux-ci s'intitulent franchement prestidigitateurs et non spirites; ils font tous les tours que faisaient les mystificateurs de la salle Herz, avec autant d'adresse et plus de rapidité; ils se font attacher par des spectateurs et ils se détachent avec une facilité incomparable. La séance dans les ténèbres est très-curieuse : les deux frères Stacey sont attachés; on éteint le gaz, et, au milieu de la nuit profonde, on voit voltiger les guitares, et des mains se promènent sur la personne des assistants. La séance est fort attrayante, et les habiles artistes auront d'autant plus de succès que les esprits n'y sont pour rien.

***

L'annonce suivante se remarque à la quatrième page du *Constitutionnel*, sous la rubrique : *Avis divers, cessions de fonds.*

« FRÈRES DAVENPORT »

« Leur adresse est : Petit Château. Genevilliers. »

***

La coutume de donner des étrennes le 1er janvier et de faire ainsi des heureux au début de l'année va bientôt éveiller des préoccupations nombreuses. A celles de nos lectrices qui seraient embarrassées par le choix d'un cadeau à faire, nous signalerons une nouveauté dont la connaissance, en leur épargnant d'ennuyeuses recherches et de longues hésitations, leur sera certainement utile et agréable. Cela s'appelle simplement la « Mosaïque des salons » et a figuré à l'exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie.

Il ne s'agit point, comme on pourrait le croire, d'une invention nouvelle, mais d'un moyen nouveau, qui permet de faire de charmantes mosaïques à l'aide de petits morceaux de bois de couleur. Le procédé est simple, peu coûteux, et les résultats en sont ravissants. La maison Sajou, à qui est due cette nouveauté, a réuni dans de petits nécessaires tous les objets (outils, ingrédients, modèles) indispensables à la confection d'un certain nombre de mosaïques, et, en s'adressant à elle, nos lectrices pourront se procurer un nouveau travail, qui ne manquera pas d'ajouter au plaisir que procurent les heures consacrées aux travaux d'agrément.

***

Les théâtres profitent de l'hiver pour renaître à la vie. Nous voici revenus aux beaux jours des premières représentations. Dans notre prochain numéro, nous commencerons à dresser le bilan de la saison qui débute, en inscrivant à l'actif du Théâtre-Français : *Henriette Maréchal;* à l'Opéra-Comique : *le Voyage en Chine;* au Châtelet : *la Lanterne magique;* et, peut-être, aux Bouffes : *les Bergers.* Nous souhaiterons en même temps la bienvenue à une petite scène charmante, qui s'intitule gentiment : les « Fantaisies Parisiennes ».

R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Ve Robert Fils, r. de Richelieu 85 – Modes de Mme Morison rue de la Michodière, 6.

Plumes et Fleurs de Perrot Petit et Cie r. Nve St Augustin 20 – Foulards du Comptoir des Indes Boul.r de Sébastopol, 129.

Sous jupe acier E. Creusy, Baudellier et Roche, Sr r. Montmartre, 133.

Parfums de Legrand four.r des Cours de France d'Allemagne et d'Italie r. St Honoré, 207.

Entered at Stationer's LONDON, S. O. Beeton Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 248, Strand, W. C. MADRID, El Correo de la Moda P. J. de la Peña

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE VIOLON DE FAIENCE

(NOUVELLE. — FIN.)

Qui eût vu le collectionneur parisien traverser Nevers d'un trait, comme une jument emportée, eût été effrayé de cette ardeur inconnue aux provinciaux paisibles. Cette grande redingote voltigeant au vent, ces longues jambes fendues comme un compas, ces cheveux gris flottant sous les ailes d'un large chapeau ne semblaient pas d'accord avec une course si échevelée ; mais Gardilanne se souciait peu de ce qu'on pensait de sa vive démarche. En moins de dix minutes il arrive au quai chez l'étalagiste.

— Je pars ce soir, dit-il, et je crois que je prendrai l'armoire ; mais voyons si l'intérieur est bon.

— Solide comme une porte de prison, monsieur.

— Eh bien ! débarrassez l'armoire de ces fouillis.

C'étaient, dans le bas, des ferrailles, des instruments de cuisine, et, sur les rayons supérieurs, des livres, des chiffons et mille autres objets sans valeur. Dans le coin du dernier rayon, brillait un morceau de faïence contourné bizarrement, qui était sans doute un tesson sans importance. Le fripier, tout en déballant son armoire, disait :

— Monsieur n'est pas musicien, par hasard?

— Pourquoi ?

— Ah ! c'est qu'il y a dans l'armoire un joujou, une bêtise, un violon de faïence.

Gardilanne crut que son cœur allait éclater, mais sa figure ne sourcilla point.

— Un violon d'enfant, sans doute ? dit-il en affectant de ricaner bêtement.

— Que non ! je ne laisserais pas les mioches toucher à un violon si fragile, qui vaut encore une pièce de six francs.

Le marchand tendit le violon à Gardilanne, qui le toucha sans le toucher, le regarda sans le regarder, détourna la tête, fit un *peuh!* de dédain et alla avec peine ouvrir de nouveau les battants de l'armoire, comme pour s'assurer de leur solidité ; mais c'étaient trop d'émotions !

Une étrange sensation avait passé dans le dos de Gardilanne, et, au coup qu'il ressentit à son cerveau, il jugea prudent de s'asseoir. Six francs le merveilleux violon de faïence, qui valait au moins six mille francs ! Ce sont là de ces coups imprévus, qui abrégent la vie des collectionneurs. Un frisson plein de jouissances parcourut toute la moelle épinière : l'amour à peine peut faire éprouver de telles extases.

— Voyons, dit Gardilanne, je prends l'armoire à cinquante francs, à condition que vous me donniez ce joujou de faïence par-dessus le marché. J'ai un petit neveu dans la ville, à qui je serai bien aise de faire ce cadeau.

— Va pour cinquante francs, dit le marchand ; mais vous avez là une fameuse armoire, monsieur.

Tout en tremblant, car son système nerveux était exalté outre mesure, Gardilanne compta les cinquante francs d'une main fébrile et emporta le violon sous son bras.

— Monsieur ! lui cria le fripier, ne voulez-vous pas l'envelopper d'un peu de papier?

— Oui, dit Gardilanne, qui fit lui-même cette opération, craignant que le marchand ne reprît le violon.

— Vous ne me dites pas où il faut envoyer l'armoire?

— Au fond de la Nièvre ! cria Gardilanne d'une voix sarcastique, qui fit penser au fripier qu'il avait affaire à un fou, tant la démarche, la physionomie, les gestes saccadés et les yeux égarés de son acheteur lui semblaient singuliers !

— J'en parlerai à M. Dalègre, se dit-il ; il reçoit chez lui des gens singuliers !

En retournant chez son hôte, Gardilanne se demanda quelle conduite il devait tenir à son égard. Fallait-il lui montrer le précieux violon et se venger de la mauvaise grâce avec laquelle il avait refusé de lui céder le pupitre de faïence? Mais Gardilanne n'était pas méchant et ne souhaitait de chagrin à personne. Trop heureux de sa trouvaille, son cœur s'ouvrait large comme si une jeune fille lui eût avoué son amour, et il attendit que sa rencontre avec Dalègre amenât une tournure quelconque à donner à cet incident. Justement Dalègre était à une fenêtre donnant sur la rue par où arrivait Gardilanne, qui, du plus loin possible, lui cria :

— Y a-t-il un emballeur dans les environs?

— Est-ce qu'il voudrait faire emballer l'armoire ? se demanda Dalègre, intrigué d'ailleurs du petit paquet enveloppé que son ami portait sous le bras.

— Ah ! cher Dalègre ! s'écria Gardilanne d'une voix pleine d'émotion.

— Que se passe-t-il ?

— Laisse-moi t'embrasser !

Plein d'émotion, Gardilanne se laissa tomber dans les bras de Dalègre, inquiet de cette émotion.

— Encore ! s'écria Gardilanne en approchant de nouveau ses joues des joues de son ami.

— Explique-moi au moins...

Gardilanne développait fébrilement les journaux qui cachaient son trésor.

— J'ai trouvé le violon !

— Quel violon?

— Tiens, vois !

Alors apparut un merveilleux instrument à rendre jaloux Stradivarius lui-même. D'une courbe ondulée, il eût fait l'admiration de Hogarth, qui a vu dans la ligne *serpentine* la caractéristique de la beauté. L'émail était d'une pureté incomparable, et le bleu profond des dessins faisait penser aux ciels d'Espagne. Jamais l'art du faïencier ne fut porté plus loin. Pas une fissure, par un craquelé, même dans l'enroulement délicat du manche. Les yeux de Gardilanne lançaient des éclairs.

Dalègre était devenu vert ; mais quand Gardilanne retourna le violon pour montrer la table de dessous, un voile passa sur les yeux de Dalègre, qui crut qu'il ne pourrait supporter la vue des peintures traitées en camaïeu. Des anges dans les nuages jouaient de la viole, s'appuyant sur une banderole sur laquelle se lisait : *Musica et gloria in aer;* et au-dessous, des personnages habillés à la Louis XIV, dans le goût des figures de Bernard Picart, entouraient une jolie femme au clavecin.

— Est-il assez splendide, ce violon ! s'écria Gardilanne, qui aurait voulu posséder autant d'yeux qu'Argus lui-même pour contempler son acquisition.

Dalègre ne put maîtriser son émotion : une sueur froide perlait sur son front ; il voulait parler et les paroles qui s'arrêtaient dans la gorge lui faisaient autant de mal qu'une croûte de pain dans le gosier ; Gardilanne lui eût donné sur le crâne un coup avec le violon de faïence qu'il eût préféré ce choc à la blessure morale qui le paralysait tout entier, son cerveau comme ses jambes. Anéanti, il se laissa tomber sur une chaise.

— Quelle entrée après-demain dans Paris ! disait Gardilanne, plus fier en ce moment qu'un général reçu après une importante victoire par un peuple qui le couvre de fleurs.

— Où... as-tu... trouvé... ce violon? demanda Dalègre quand il fut revenu à la raison froide.

— Chez le brocanteur du quai où j'ai acheté l'armoire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Impossible ! s'écria Dalègre, dont les membres tremblaient.

— Comment ! tu n'as pas vu le violon ? Il m'éborgnait les yeux dans la boutique,

— Pendant que j'y étais avec toi ?

— Oui, cher Dalègre. Ah ! mon ami, tu n'as pas encore l'œil américain !

— L'œil américain ? demanda Dalègre.

— Ça ne veut rien dire, mais les amateurs se comprennent... Comment ! quand j'ai marchandé cette abominable armoire, que je l'ai louée publiquement à la barbe du marchand, tu n'as pas compris qu'il y avait caché dans le bocage un merveilleux oiseau que je tâchais de séduire par de douces paroles... Je t'ai pourtant donné quelques leçons à Paris ; mais en province on se rouille... Dis-moi donc où se trouve le meilleur emballeur de la ville.

— Pour le violon ?

— Oui ; je veux m'entendre avec lui tout de suite pour envelopper le violon dans de la ouate d'abord, du crin ensuite, et du son pour remplir la caisse.

— Es-tu si pressé ?

— Sans doute ; je veux partir demain.

Autant Dalègre avait été ravi, la veille, de l'annonce du départ de Gardilanne, autant aujourd'hui il en souffrait. Ce violon déniché sous ses yeux lui crevait le cœur ; mais ce qui devait séparer à jamais les deux collectionneurs amena au contraire une concorde apparente. Quoique ulcéré profondément, Dalègre était redevenu tout miel pour son hôte ; à table, il le choya comme un oncle millionnaire et parut très-contrarié du court séjour de Gardilanne à Nevers. Il n'avait rien vu, il ne s'était même pas reposé ; la découverte inattendue du violon prouvait l'existence de beaucoup de faïences enfouies qu'il s'agissait seulement de chercher. Pourquoi Gardilanne ne retarderait-il pas son départ ? était-il si pressé ? Mais Gardilanne fut inflexible et ne mordit pas à ces amabilités tardives. Si la diligence eût pu le prendre le soir même, il serait parti, ne rêvant plus que d'accrocher à l'endroit le plus apparent de son musée cette pièce inappréciable tirée des entrailles de la province.

II

Un mois après le départ de Gardilanne, Dalègre n'était plus reconnaissable. Le gai Nivernais, aux joues roses et pleines, avait fait place à un être soucieux, s'amaigrissant de jour en jour, dont la figure prenait la triste livrée de l'envie. Dalègre était jaloux, et cette passion le minait. Il mangeait, dormait à peine, et toujours des songes le poursuivaient, ayant trait au violon de faïence. On eût dit qu'un démon vengeur envoyait chaque nuit des cauchemars d'autant plus diaboliques, qu'ils commençaient par les plus douces illusions. A peine Dalègre fermait-il les yeux, qu'il entendait une musique séraphique : des anges chantaient et accompagnaient sainte Cécile, qui tirait du violon de faïence des vibrations plus douces que celles du cristal. Le cœur ému, Dalègre se laissait aller à un doux épanouissement, lorsque tout à coup les nuages bleus s'évanouissaient pour faire place à des flammes empestées, et un horrible gnome accroupi sur la poitrine du dormeur, tirant de ce même violon des mélodies épileptiques, brisait les nerfs du malheureux en même temps qu'il l'étouffait. Dalègre se réveillait effrayé, et, pour ne pas voir se renouveler cet effrayant spectacle, se levait, ouvrait la fenêtre et n'osait rentrer dans son lit que quand il croyait les visions diaboliques envolées.

Le jour, si les cauchemars disparaissaient, l'idée fixe du violon ne s'en représentait pas moins.

— Il aurait été si bien accroché à ce placard, se disait Dalègre en regardant une boiserie vide. Ou bien il pensait que sa réputation eût été consacrée à jamais, s'il avait pu entrer en possession de cette ravissante céramique. Un jour, nettoyant des assiettes empilées, il tomba justement sur les *brunettes* de Mondoville, qui l'avaient tant réjoui autrefois, et qui maintenant le faisaient presque pleurer. L'une de ces chansons à boire, avec son plain-chant solennel, n'était-elle pas jadis en harmonie avec son gai caractère, celle qui débutait ainsi :

Povr passer dovcement ma vie
Avec mon petit revenu,
Ami, je fonde vne abbaye,
Et je la consacre à Bacchvs !

Maintenant Dalègre en souffrait ; combien il eût été doux de déchiffrer avec le violon de faïence cette gaie partition gravée sous l'émail d'une assiette !

Dans Nevers on s'inquiéta de l'abattement subit d'un homme qui avait tenu si longtemps la ville en fête, et les mères de jeunes filles à marier s'étonnaient surtout de la solitude du célibataire, que chaque famille eût ambitionné d'avoir pour gendre. Mais combien Dalègre était loin du mariage ! il n'y avait jamais songé sérieusement, et sa collection fut une sorte d'union comme en contractent trop souvent les gens qui, ayant côtoyé les rives du mariage, en ont reconnu les récifs et les brisants, et n'osent plus tard se hasarder dans cette sorte de port à l'abri du vent des passions. Dalègre avait épousé la faïence ; il crut trouver la tranquillité dans cette union. On a vu quels orages l'y guettaient.

Il y avait eu pourtant entre lui et une charmante cousine une sorte de promesse tacite de finir leurs jours ensemble, et c'eût été un mariage de convenance autant que d'amitié. Dalègre voyait de temps en temps sa cousine chez sa mère, qui ne le pressait pas, la demoiselle ayant douze ans de moins que lui, et la mère jugeant avec son bon sens provincial que l'homme devait user toutes ses folles passions avant d'entrer en ménage ; mais depuis sa manie de collectionneur, Dalègre faisait de moins fréquentes visites à ses parentes. Il oublia même de s'y présenter pendant trois mois, craignit des reproches et finit par ne plus oser aller voir sa tante. Cela se passait déjà avant l'arrivée de Gardilanne à Nevers. Quand l'incident du violon de faïence amena chez Dalègre cette jalousie morbide qui le minait, un jour qu'il avait recouvré une apparence de calme et que la raison prit momentanément le dessus, il se souvint que dans la ville il avait deux parentes envers qui il s'était montré impoli, et il s'y présenta, espérant trouver quelque soulagement dans un intérieur tranquille où toutes passions violentes étaient rigoureusement consignées. Les dames reçurent Dalègre à merveille : mais elles témoignèrent une si vive inquiétude du changement qui s'était opéré dans la physionomie de leur cousin, si joyeux jadis, que Dalègre eut peur lui-même de sa situation, en sonda le creux avec terreur et jugea prudent d'y apporter un remède immédiat.

Deux jours après il était en route pour Paris, où sa première visite fut pour Gardilanne, qu'il voulut surprendre à l'heure de ses contemplations, entre six et sept heures du soir, au moment où le collectionneur, ayant achevé son modeste repas, se grisait de pénétrantes et violentes liqueurs qu'il buvait par les yeux, assis dans son fauteuil à oreillettes, regardant avec béatitude ses objets d'art autour de lui rangés. Dalègre savait qu'en entrant il recevrait un coup de poignard au cœur à la vue du violon de faïence ; mais il s'était préparé à cette cruelle blessure pendant le voyage, et, pour s'en garantir, il portait une sorte de cotte de mailles, qui était une volonté ardente d'avoir une dernière explication avec son ami. Il venait à Paris se faire voir à Gardilanne comme un malade vient consulter un célèbre praticien, lui montrer le ravage qui s'était opéré en lui et lui dire :

— Je ne peux plus vivre sans le violon de faïence ; si je ne l'ai pas, j'en mourrai.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ces sortes de déterminations sont de celles qui engourdissent les chagrins des natures timides et solitaires : sans cesse elles bâtissent de pareils échafaudages qui semblent simples en théorie, mais tout croule à la pratique. Dalègre s'était, tout le long de la route, gargarisé l'esprit de la supplique à adresser à Gardilanne, et sa démarche lui paraissait la chose la plus naturelle, Quand il se trouva en face de son ami, il ne sut que dire : sa langue devint paralysée, et il comprit qu'une telle demande était impossible, surtout de la part de l'homme qui avait refusé si nettement de céder le pupitre de faïence au collectionneur.

— Tu arrives bien, lui dit Gardilanne, le violon est monté; dans trois jours tu assisteras à un des spectacles les plus curieux, un repas que donne le club de faïence, et dans lequel un musicien de l'Opéra doit jouer un air sur mon violon.

Dalègre baissait la tête sans répondre.

— Demain je te présenterai au club de faïence... Tu ne parais pas enchanté; mais, cher ami, tout le monde n'y entre pas... Il faut, pour être admis dans le club, justifier d'une collection curieuse et de connaissances approfondies en céramique. Ne savais-tu pas que c'était la grande question à l'ordre du jour? On ne vit plus à Paris que pour la faïence, et toutes les parties de l'Europe nous arrivent des étrangers de distinction qui sollicitent la faveur d'être reçus. Nous avons chaque premier vendredi du mois un repas de corps, servi dans les plus belles faïences qui se puissent voir, et un prix est décerné dans le courant de la soirée à l'amateur qui produit une pièce inconnue. Ainsi, pour t'en donner une idée, le dernier mois, nous avons eu tout un service de légumes, de fleurs et de fruits en faïence. C'est un médecin du boulevard Beaumarchais qui a passé sa vie à recueillir ces beaux produits, asperges, poires, noix, pêches, etc., et l'illusion est poussée si loin que nous nous sommes aperçus seulement au moment de les manger que ces fruits étaient en faïence. Mais voilà un homme payé de ses travaux et de ses recherches; nous avons donné, comme tu penses, une médaille à ce médecin.

— Voilà un praticien que je ferais bien de consulter, se dit Dalègre atteint de la maladie de faïence.

— Tu as l'air tout triste? demanda Gardilanne.

— Je ne suis pas bien portant depuis longtemps... depuis ton départ, dit Dalègre, qui commençait à poser ses pions.

Mais Gardilanne ne paraissait pas disposé à accepter cette partie.

— Faut venir au club, dit-il, tu y verras de magnifiques échantillons de Moustiers. Moustiers est à l'ordre du jour, on ne parle plus que des faïences de Moustiers, chacun se ruine pour avoir du Moustiers et veut voir du Moustiers partout. Il est vrai, ajouta-t-il, que Moustiers mérite bien cette réhabilitation, quand on pense qu'il n'y a pas deux ans, tous les produits de Moustiers étaient mis sur le compte de la fabrique de Saint-Cloud.

Dalègre ne songeait guère à Moustiers et suivait à peine les dissertations de Gardilanne, qui se lançait dans les plus profondes théories sans se douter que son ami ne l'écoutait pas.

— Si tu as quelques jours à passer, je te présenterai, dit-il, à un amateur qui a la plus singulière collection de faïences qui se puisse imaginer. Il ne recherche que les faïences de la Révolution, de 1789 à 1793; ce sont des assiettes de la Fédération, des brocs en mémoire des prêtres constitutionnels, des saucières chantant la vertu de M. Necker, des soupières représentant la prise de la Bastille, et il a une maison remplie, du haut en bas, de céramiques séditieuses, couvertes de cris incendiaires, de chansons brutales, de caricatures contre la noblesse et le clergé qui ont conduit le roi à une petite pièce isolée, tendue de noir, où se voit au milieu, tu ne le devinerais pas, mon ami, une petite guillotine en faïence fonctionnant... C'est hideux, et je me demande comment on peut collectionner de viles poteries qui rappellent à la mémoire une époque ensanglantée... Mais je dois dire que cet amateur est mal vu de nous tous, car sa collection fait penser au massacre et au pillage des objets d'art de toute sorte. Nous avons pour secrétaire du club une personne mieux posée, qui ne recherche que les fleurs de lis de faïence, appliquées à n'importe quel usage, aux assiettes, aux cadrans d'horloge, aux fontaines et même aux bassinoires. Voilà une collection intéressante et qui marquera dans l'avenir... Si tu le préfères, je te conduirai rue de Vendôme, chez un comédien qui s'est voué aux coqs au fond des assiettes... Il en possède dix-sept mille. Ce n'est pas une idée politique qui le guide, mais la singulière variété de poses, de plumages, de coloration, et on dit que ces dix-sept mille coqs de faïence lui coûtent déjà une somme considérable.

Tous ces détails, qui autrefois eussent peut-être intéressé Dalègre, ne le détournèrent pas de son idée fixe; et ni le club de faïence, ni le Moustiers, ni la guillotine, ni les fleurs de lis, ni les coqs, ne pouvaient l'empêcher de penser au violon de faïence. Gardilanne le mena chez un sculpteur atteint de l'épidémie générale, qui avait une merveilleuse table couverte d'oiseaux mêlés aux enroulements capricieux de la fameuse corne d'abondance de Rouen; et cet objet unique que l'Angleterre enviait à la France ne put distraire Dalègre. Les frères Crauk, banquiers très-riches, se faisaient un plaisir de montrer aux amateurs un dé à coudre dit de Henri II, qui avait coûté six cent vingt-sept mille francs cinquante centimes, à la vente de feu Rattier; cette pièce, qui mettait en danger les jours des frères Crauk, car ils avaient des envieux, laissa Dalègre froid. Toujours le son cristallin du violon de faïence résonnait dans ses oreilles! Gardilanne crut que les splendeurs de la faïence n'intéressaient pas son ami, et il le présenta à un vieillard dont la spécialité était de ne réunir que des faïences *pârlantes*, c'est-à-dire des tasses, des assiettes, des plats à barbe, au fond desquels se trouvaient quelque écriture, quelque proverbe, quelque gausserie de paysan. Dalègre resta froid.

— Veux-tu voir le carrosse en faïence qui a appartenu à madame Dubarry? demanda Gardilanne; mais Dalègre ne trouva pas un compliment pour ces plaques couvertes de dessins galants qui sortaient de la fabrique du marquis de Custine. Il vit ainsi, sans les regarder, toutes les céramiques des bords du Rhin, d'un *pinkulur* carminé à donner de la joie à un hypochondriaque; mais ni Haguenau, ni Strasbourg, ni Niederwiller, ni Lunéville ne purent changer le cours de ses idées empoisonnées par le violon de faïence. Gardilanne obtint pour lui la permission de pénétrer dans une ménagerie de faïence, appartenant à un collectionneur de l'île Saint-Louis, qui n'aimait pas les visiteurs. La cour, le jardin étaient remplis d'animaux de faïence de grandeur naturelle, lions, chiens, chimères, oiseaux qui semblaient vouloir, par leurs regards furieux, dévorer ceux qui se présentaient. Dalègre entra dans cette ménagerie comme Orphée aux enfers, tenant le violon (hélas! absent) de Gardilanne sous le bras et défiant la colère de ces monstres de faïence. Aux environs du Luxembourg, habitait un spécialiste qui ne recherchait que les chaises percées de faïence. Il en possédait seulement trente-sept, mais c'étaient des morceaux de rois. En les voyant, on ne rêvait qu'à passer sa vie sur ces vases sortis des fabriques de Rouen à l'époque où l'art rouennais polychrome était un rayonnement pour la vue. Dalègre préférait encore le violon aux chaises percées.

Il assista à de violentes discussions entre les amateurs de faïence et les amateurs de porcelaines. Partout il n'entendit qu'un cri de dédain contre la chine, le japon, le saxe : même la pâte si tendre de Sèvres ne pouvait obtenir grâce devant les collectionneurs de faïence; mais ces discussions intestines ne faisaient pas oublier à Dalègre le but de son voyage. Tous les jours il se disait qu'il avouerait à Gardilanne la cause de sa tristesse, quoiqu'il sentît que jamais son ami ne se dessaisirait

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en sa faveur du fameux violon qui faisait l'envie de tout Paris, car il n'y avait pas un collectionneur qui, aussitôt l'arrivée de Gardilanne, ne lui demandât des nouvelles de son violon.

Dalègre partit de Paris sans avoir révélé le secret qui lentement le conduisait au tombeau ; mais une idée nouvelle s'empara de lui, qui était d'avouer de loin à Gardilanne la cause de son mal, et d'y mettre une telle sincérité qu'à moins d'avoir un cœur de roche, son ami devait en être touché. En effet, la lettre de Dalègre, qui fut lue en plein club de faïence, car elle constatait trop la valeur du violon pour que Gardilanne en fît un mystère, était réellement navrante.

Le Nivernais y dépeignait la secousse qu'il avait reçue lors de la découverte du violon par son rival, l'importance qu'il attachait à sa possession et les tourments affreux qui lui avaient enlevé la joie, l'appétit, le sommeil, l'amour de la vie. Le club plaignit modérément Dalègre. Chacun des membres était atteint de maladies semblables à différents degrés, et la nature a voulu qu'un malade ne s'intéressât pas à l'être souffrant des mêmes maux ; mais ce n'en était pas moins un beau *cas*, et si le club avait eu un Bulletin, nul doute que Dalègre n'y eût été imprimé vif. La gloire de Gardilanne en fut rehaussée d'autant, comme celle d'une jolie femme pour l'amour de qui plusieurs adorateurs se font sauter la cervelle.

— Que répondrez-vous à ce provincial ? demandèrent à Gardilanne les collectionneurs qui méprisaient Dalègre dont l'enthousiasme avait été médiocre à la vue des merveilles parisiennes.

Gardilanne haussa les épaules, montrant par là combien la demande de son ami était insensée et tout à fait insolite ; cependant, comme le collectionneur avait conservé un bon souvenir de Nevers, et qu'en somme c'était grâce à l'hospitalité de Dalègre qu'il avait flairé le violon, il lui répondit qu'il s'engageait à lui laisser l'instrument à sa mort, que sa lettre l'avait fait penser à la nécessité d'un testament, et que Dalègre était mentionné comme devant hériter du violon.

Quelle joie, quels transports de la part du Nivernais ! Il y avait si longtemps que son cœur ne s'était ouvert à l'épanouissement ! Il se voit déjà en possession du violon et voudrait l'annoncer à chacun. Il court chez sa cousine, la surprend par ce regain de bonne humeur étouffé depuis plus d'un an sous les brumes grises de la mélancolie.

Dalègre est redevenu l'ancien Dalègre d'autrefois, vif, alerte, gai, souriant, l'esprit tourné aux choses plaisantes. Il parle, il cause, il conte, il rit, et chacun de ses propres rires réconforte son esprit privé depuis longtemps de joyeuses pensées. Dalègre se croyait vieux avant l'âge : les parfums d'une seconde jeunesse enfouie montent à son cerveau et le grisent comme s'il avait bu du champagne.

Tous les matins, son premier regard était pour sa collection. Il la dédaigne depuis qu'il a entrevu les merveilles des cabinets parisiens ; il descend à son jardin qu'il n'entretenait plus et qui serait devenu inaccessible si sa vieille servante ne veillait à la taille des arbres, et Dalègre s'étonne de la tendre couleur des roses, de leur doux parfum.

Il se regarde par hasard, et, tout honteux de ses habits, que depuis longtemps il ne changeait plus, Dalègre court à son armoire, en tire un élégant gilet, un pantalon printanier, un habit de fantaisie, et y plante une rose à la boutonnière. C'est ainsi qu'il traverse la ville de Nevers ; et cette révolution subite est produite par un violon de faïence.

— J'aurai le violon ! s'écrie Dalègre qui prend pour confidente sa vieille domestique, heureuse de cette transformation, car elle ne supportait qu'avec résignation les acrimonies de son maître depuis la fatale manie de la collection. Hélas ! cet enthousiasme ne pouvait durer. Au bout d'une huitaine, la griserie avait quitté Dalègre qui, maintenant, ne rêvait plus qu'à la succession de Gardilanne, à sa mort par conséquent. Gardilanne était de complexion sèche ; sa passion l'entraînait à l'exercice, la meilleure des hygiènes. Ce n'était pas un collectionneur à s'engourdir dans un vieux fauteuil et à s'atrophier les membres dans une contemplation à la turque. Gardilanne avait des jambes de cerf, fines et maigres. Qui pouvait pronostiquer la fin du collectionneur, dans toute la force de l'âge, et qui savait se sevrer des jouissances dévorantes de la vie parisienne ?

La vie de province s'écoule doucement. Mais combien elle peut devenir pesante quand un homme passionné vit attaché à l'idée d'une succession lointaine ? Gardilanne, eût-il agi méchamment, n'aurait pu inventer de plus cruel supplice pour châtier un rival ? Le violon s'était changé en un boulet attaché à la jambe de Dalègre. Dans le premier moment de son ravissement, il avait renversé l'ordre de sa collection et gardé une place pour y placer le violon. Cette place vide, il fut obligé de la combler, tant elle lui serrait le cœur quand ses regards s'y arrêtaient.

Jadis Dalègre recueillait l'encens des visiteurs à la vue de sa collection, qui lui pesait désormais, car combien n'était-elle pas inférieure aux trésors accumulés des divers spécialistes dont il avait pu manier les céramiques ! Il cherchait bien encore quelques pièces rares, et parfois il en trouvait ; mais la province la plus riche peut-elle rivaliser avec les arrivages de l'hôtel des commissaires-priseurs qui, pendant huit mois de l'année, font sortir des points les plus éloignés de l'Europe des milliards de curiosités à nulle autre pareilles ?

Pour ne pas perdre le courant, Dalègre allait quelquefois dîner à l'hôtel des Voyageurs, certain d'y rencontrer quelque marchand *chineur*, de ceux qui vont en province, s'introduisent résolûment dans les maisons, souvent mis à la porte par les bourgeoises défiantes, mais rentrant par la fenêtre, et fouillant alors la maison de la cave au grenier pour y trouver d'anciens objets curieux abandonnés. Quand il rencontrait un de ces marchands, Dalègre échappait à l'ennui, car cet homme apportait de la poussière de Paris à ses manches.

Dalègre l'invitait à venir visiter sa collection, causait céramique, s'entretenait la main, pour ainsi dire, en mettant adroitement sur le tapis son cher violon de faïence, d'autant plus populaire en Europe qu'un jour Dalègre reçut de Gardilanne un Mémoire imprimé à l'occasion du précieux instrument. Un Hollandais, membre de la société *Amicitia*, d'Amsterdam, était venu pour se rendre compte de la céramique française, et comme il avait l'esprit national très-développé, il eut l'audace d'attribuer, dans un journal, l'origine du violon aux fabriques de Delft. Le club des faïences fut vivement ému de cette affirmation, basée seulement sur deux petits crochets croisés, qu'on entrevoyait par l'ouverture des *ff*, que le Hollandais assurait être la marque du célèbre potier Bisbroock.

Le club souscrivit immédiatement pour l'impression d'un mémoire qui devait rabattre l'orgueil du Hollandais, et les adversaires qui, chaque jour, se disputaient avec passion pour Rouen, pour Niederwiller, pour Nevers, pour Marseille, pour les Ilettes et pour Sincey, oublièrent leurs rancunes et se réunirent contre le Hollandais, car il s'agissait avant tout de défendre la France céramique contre une nation rivale qui, pour s'être inspirée de la Chine et du Japon, voulait imposer sa supériorité à toute l'Europe. La ruine de Delft fut décrétée, et une plume habile se chargea de tailler de rudes croupières à l'orgueilleuse Hollande. Un dessin exact du violon de faïence était joint à cette brochure avec les différentes coupes et élévations sur une échelle de dix centimètres par mètre, afin que les curieux de l'étranger pussent examiner si ces dessins élégants et ces personnages finement dessinés avaient quelque ombre de parenté avec les motifs habituels des peintres de Delft. Le mémoire contenait, outre ces questions de forme et de coloris, une con-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sultation d'un savant céramiste de la manufacture de Sèvres qui avait étudié à la loupe le caractère de la pâte, intérieurement, l'endroit où cette pâte ne se trouvait pas recouverte d'émail. L'auteur du mémoire n'hésitait pas à placer le berceau du violon à Nevers; mais c'était surtout dans la partie polémique qu'il triomphait; et les *plaques* hollandaises fournissaient matière à ses railleries, ces plaques en faïence si nombreuses et si vulgaires que les Hollandais, n'en sachant que faire, avaient imaginé d'en mettre jusque dans les étables pour distraire les animaux, croyant meubler leur cerveau d'images plaisantes, et égayer par des scènes de la vie domestique les gros yeux des bœufs accroupis sur la litière.

Dalègre fut ravi et contristé en lisant ce mémoire qui allait vivement populariser le violon de faïence en soulevant l'Europe entière par des polémiques acharnées. Un objet si merveilleux entrerait-il jamais dans son cabinet, et Gardilanne n'oublierait-il pas ses promesses? Avait-il réellement testé en faveur de Dalègre, et un jour ne pouvait-il déchirer son testament pour le remplacer par un autre d'une teneur tout à fait contraire à ses premières intentions? La vie du Nivernais se teintait plus que jamais de gris, et les sons de ce violon qu'il entendait constamment si doux et si cristallins, loin d'opérer le charme attribué à la musique, amenaient sur son visage mille rides creuses où se logeaient la perplexité, l'inquiétude, la jalousie, et jusqu'à la haine.

Dalègre se surprenait à souhaiter la mort de Gardilanne, à en rire aux éclats, car mentalement il examinait son âme pleine d'épanouissements, quand l'idée de la mort de son ami se présentait. Les collectionneurs n'ont pas d'entrailles! Mais ces affreux sentiments étaient punis aussitôt par les propres souffrances que se créait Dalègre.

Un an après la publication du mémoire contre Delft, Dalègre reçut en lisant son journal un coup aussi violent qu'un bœuf dans l'abattoir du boucher. Ce n'étaient que deux lignes dans les Faits divers, mais deux lignes dont chaque lettre était un poison violent. Gardilanne offrait sa collection au Musée du Sommerard; le gouvernement acceptait ce don, ouvrait une salle particulière qui porterait le nom de: Collection-Gardilanne, et, en récompense de ce sacrifice, le collectionneur était nommé conservateur de ses propres richesses. Un vaisseau se serait rompu dans la poitrine de Dalègre, qu'il n'eût pas plus souffert. Tout de suite lui vint à l'esprit l'idée du violon, la pièce la plus importante du cabinet de Gardilanne. Était-il probable qu'il l'en distrairait pour en faire cadeau à un simple collectionneur de province? Il semblait délicat d'en écrire à Gardilanne et de lui rappeler sa promesse; cependant ne fallait-il pas s'en assurer avant l'installation de la collection au Musée de Cluny? Dalègre trouva un biais; ce fut d'envoyer à son ami quelques chaudes paroles d'assentiment pour son généreux dévouement à l'art et sa libéralité si inattendue. Dalègre offrait même de grossir le don de Gardilanne par quelques pièces rares qu'il avait découvertes récemment, disait-il. La vérité est que Dalègre eût donné volontiers à cette heure toutes ses faïences en échange du violon qui lui échappait. Ainsi que tous les collectionneurs, il s'était rassasié la vue de ses faïences pour les avoir trop regardées, trop maniées; elles lui étaient devenues absolument indifférentes. Contre toute attente, Gardilanne ne répondit pas aux offres amicales de Dalègre, dont les soucis augmentèrent d'autant. Pas un remercîment pour son désintéressement calculé, mais dont la trame ne pouvait apparaître aux yeux du célèbre collectionneur! C'était la plus grande malhonnêteté qu'un homme pût subir.

Dalègre en souffrit considérablement, car il se disait que ne pas répondre à sa lettre était une rupture de la part de Gardilanne, qui, ne se souciant pas d'accomplir ses promesses, indiquait ouvertement par ce procédé un changement dans ses anciens projets. Dalègre eut un moment l'idée de partir pour Paris, de reprocher à son ami la perte des illusions qui l'avaient soutenu depuis quelques années, de chercher à l'apitoyer, et de lui faire toucher du doigt les plaies saignantes causées par le violon de faïence; mais, jugeant des autres collectionneurs par lui-même, Dalègre leur trouva le cœur sec, dur, recouvert d'un émail plus froid que celui de la faïence, sur lequel devaient glisser les reproches, les récriminations, les plaintes et les attendrissements.

Les hommes froids ont des douleurs froides plus ravageantes que les chagrins extérieurs. Tout se passe à l'intérieur. Le chagrin agit comme un mineur, travaillant sourdement, sans jamais s'arrêter; et, pour ne pas se plaindre de son mal, l'homme n'entend pas moins les coups redoublés du mineur. Enfermé dans une petite ville sans horizons, n'y pouvant trouver l'isolement, souffrant de questions indiscrètes, Dalègre devint un véritable martyr de la faïence. Il souhaitait la mort, et passait des nuits sans sommeil à la prier de le délivrer de ses maux.

La mort ne vint pas dans la maison du Nivernais. Comme elle n'entendait parler que de faïence, peut-être se trompa-t-elle de porte; car elle saisit brusquement Gardilanne et l'enleva avant qu'il eût installé sa collection au Musée de Cluny. On trouva un matin le célèbre amateur, froid et inanimé dans son fauteuil, entouré des riches objets au milieu desquels il s'était éteint subitement. Dalègre partit immédiatement pour Paris, afin d'assister à l'enterrement de son ami, qui, ne laissant pas d'autre héritier que l'État, avait cependant mentionné Dalègre comme possesseur du violon de faïence.

Dalègre poussa un cri de joie et sentit couler, à l'enterrement de Gardilanne, une larme qu'il aurait fallu sans doute étudier pour connaître de quels sentiments divers elle était composée; mais ce sont des substances particulières que la chimie actuelle est incapable d'analyser.

III

Non-seulement le violon était une pièce unique, mais il possédait une qualité des plus rares en céramique, une virginité dans tout son ensemble du côté de la couleur comme du côté de la forme. Pas de coup de feu, pas de fissure, pas de couleur se jetant hors du chemin qui lui avait été tracé. C'était une pièce *intacte*, d'une valeur inappréciable. A part les cordes, le chevalet et les vis pour monter les cordes, tout le reste du violon était en faïence. Dalègre se rappela la prudence qu'avait apportée jadis Gardilanne à son emballement, et l'instrument, mollement étendu dans sa boîte, fit le trajet de Paris à Nevers sur les genoux de son heureux propriétaire.

Les compatriotes de Dalègre reconnurent à sa mine ouverte et à ses yeux brillants que décidément les soucis s'étaient envolés à jamais pour faire place à des extases rayonnantes. La mort de Gardilanne assurait dix années de plus à Dalègre. Ce n'était plus le même homme; son voyage l'avait rajeuni et son air cordial faisait plaisir à voir. A peine descendu de diligence, après avoir jeté un coup d'œil de mère sur l'enfant de faïence, chaudement blotti dans son lit de coton, il courut la ville pour annoncer cette bonne nouvelle et inviter tous ceux qu'il rencontrait à venir le lendemain voir le violon ravi aux cupidités de la capitale, et installé à jamais dans le lieu où il avait pris naissance. Justement c'était le jour où s'imprimait la petite *Feuille d'Avis de Danel*, un journal grand comme la main, que le propriétaire était embarrassé de remplir. Dalègre alla trouver l'imprimeur Danel et lui raconta les diverses pérégrinations du violon de faïence, dont les journaux de la capitale déploraient la perte. Danel écouta gravement le récit pour s'en bien pénétrer, promit un article sur le violon, alla au café faire ses interminables parties de piquet habituelles, et se plaignit du métier de journaliste dont l'imagination est sans cesse en éveil.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Dalègre rentra chez lui vers les quatre heures, afin d'avoir le temps d'accrocher triomphalement son violon et d'en jouir pendant le dîner. Ceux qui n'ont pas étudié un collectionneur à ses heures de symétrie ne peuvent savoir ce qui se passe dans l'esprit de ces hommes. Rien, dans un cabinet de curiosités, n'étant sacrifié au hasard, ce sont de profondes méditations qui ont déterminé si une pipe chinoise doit être accrochée au-dessus d'un crapaud desséché du Malabar.

Dalègre était méticuleux en pareille matière; il fallait surtout prendre garde d'étouffer le violon par un entassement de céramiques inutiles. Comme le violon avait un décor monochrome, il était important d'éloigner de lui les faïences à peintures éclatantes. Tout dans l'appartement devait être sacrifié au violon, et même Dalègre pensait avec raison qu'il serait prudent de changer la tapisserie de la chambre pour faire ressortir le violon de faïence par une tenture d'un ton neutre, comme aussi la merveille devait se trouver accrochée assez haut pour que les profanes ne pussent y porter la main, et assez bas afin que, monté sur un escabeau, le propriétaire pût la faire admirer sur toutes ses faces.

A six heures, la vieille Marguerite était déjà venue deux fois annoncer le dîner et n'osait plus reparaître, car un geste bref de Dalègre l'avait éloignée comme s'il avait été dérangé au moment de changer la face de l'Europe; il ne changeait que ses faïences de place. Mais les cheveux en arrière, l'œil allumé, la rougeur du teint, témoignaient quelle importance Dalègre apportait à son classement. Il venait de disposer en triangle, au-dessous de l'espace vide réservé au violon, les trois curieuses assiettes à musique, et ne pouvait s'empêcher d'admirer son invention pour avoir rapproché de l'instrument les canons à trois voix du sieur de Mondoville, se demandant si les dames qui visiteraient son cabinet ne seraient pas choquées des paroles un peu salées de la brunette qui commence vivement :

Croyez-vous qu'Amour m'attrappe?...

Mais les collectionneurs ne jouissent-ils pas de licences à nul autre permises? L'air de cette *brunette* était réellement si gai, que Dalègre, qui avait quelque teinture de musique, n'y put tenir, et se mit en devoir de monter immédiatement le violon dont il n'avait jamais entendu les sons qu'en rêve.

Le jour commençait à baisser. Dalègre appela sa servante, qui accourut, croyant qu'il fallait servir le dîner; mais il n'était guère question de repas. Dalègre voulait seulement se régaler de musique, et un peu de lumière pour l'instant était sa seule préoccupation. Tout en grommelant contre la faïence, Marguerite apporta une lampe et sortit en annonçant que le dîner ne serait pas mangeable. Dalègre avait autre chose à penser. Il lui fallait monter le violon dont, par précaution, il avait desserré les clefs pour ne pas tendre inutilement les cordes pendant le voyage, et il se mit en mesure de l'accorder comme un instrument ordinaire. Les cordes à peu près tendues, Dalègre prend un archet (non pas en faïence, mais un vrai archet) et veut tirer des accords; mais les sons sourds et étouffés démontrent que le chevalet est mal ajusté. Dalègre le pose sur la table de dessus comme sur la table de sapin d'un véritable violon, et cette opération l'oblige à tendre de nouveau les cordes.

Tout à coup un horrible craquement se fait entendre, la table de faïence crie, éclate en morceaux, tombe, se brise, et Dalègre, les cheveux hérissés par la frayeur, reste avec le manche de l'instrument dans la main. Une seconde il devint muet. La fureur s'empare de lui; il pousse un cri terrible, jette avec rage par terre ce tronçon, et, devenant fou furieux, se rue contre toutes les faïences accrochées aux murs. La vieille servante accourt en entendant ce bruit, trouve son maître hors de lui, les yeux injectés de sang, les mouvements convulsifs, frappant de tous côtés à coups redoublés et amenant à chaque coup un nouveau désastre. Elle veut s'emparer de lui. Dalègre ne la reconnaît plus, se colète avec elle, rencontre un bahut chargé de poteries rares, accule sa servante contre ce meuble, qui tombe avec un épouvantable bruit de vieux bois brisé, mélangé aux plaintes des faïences fracassées.

Le cabinet donnait sur la rue; la vieille servante crie au secours. Les voisins accourent en foule, achèvent d'écraser sous leurs pieds les morceaux épars de cette collection si précieuse; et quand, après de nombreux efforts, on parvient à s'emparer de Dalègre, il ne reste plus traces de ce qui fit sa joie et son chagrin pendant cinq ans. On pense quelle rumeur cet événement occasionna dans la ville : l'alarme est donnée, les pompiers eux-mêmes accourent, et il s'en fallut peu que le tocsin ne sonnât; mais les traces de ce désastre ont été consignées dans la petite *Feuille d'Avis de Danel*, où les historiens de la céramique pourront l'aller consulter (année 1860, 15 mars, n° 29, première page, seconde colonne). Daniel s'était mis réellement en frais d'imagination pour suppléer aux connaissances céramiques dont il n'avait aucune teinture. Dalègre y était traité « d'un de nos plus estimables concitoyens, » attaqué subitement d'une fièvre chaude qui avait donné des inquiétudes d'abord, mais « qu'un de nos plus habiles praticiens de la cité » répondait de dissiper.

Quoique Dalègre eût renoncé, depuis près de cinq ans, au monde et aux plaisirs de la société, la ville le plaignit vivement, à l'exception toutefois du spirituel avocat Balandrau, qui, ne sachant résister au plaisir de faire une plaisanterie, lança le soir au café un mot sur l'accident.

— Dalègre, dit-il, est tombé en *défaïence*.

Ces gens d'esprit n'ont aucune pitié! Mais la tante de Dalègre et sa cousine furent les premières à s'installer auprès de son lit pendant le grand mois que durèrent les troubles du cerveau qu'on craignait de voir persister.

Au bout d'un mois, Dalègre, pâle, amaigri, se réveilla comme d'un rêve affreux qui avait duré trop longtemps et pendant lequel étaient venus se représenter en une suite de tableaux bizarres les pensées et les faits qui l'avaient tenu cinq ans sous leur empire.

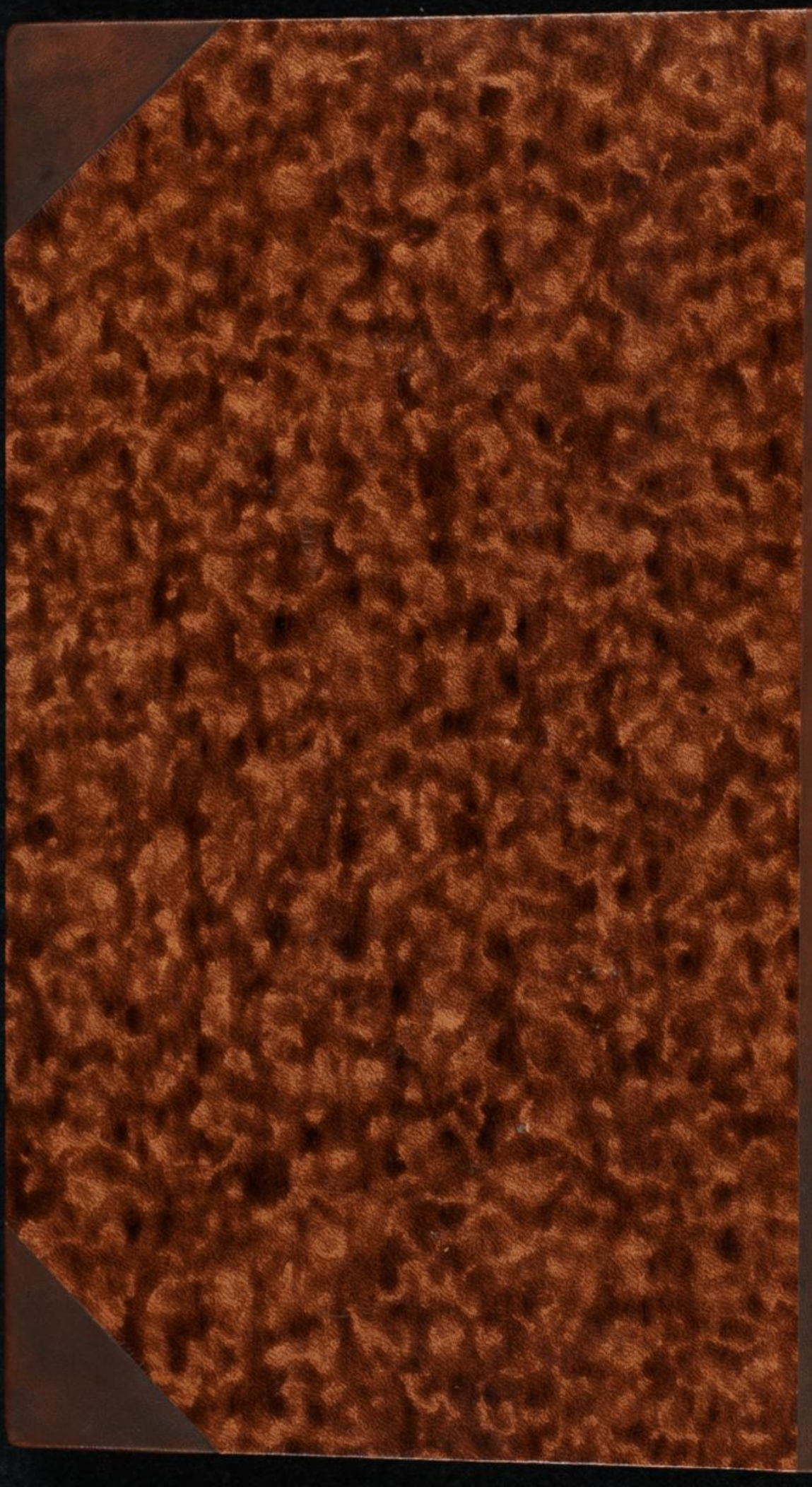
La faïence lui apparaissait sous la forme d'une sorte de mandragore affreuse, planant au-dessus de la France, ayant ses pattes appuyées à la fois sur Rouen, Strasbourg, Moustiers et Nevers, malheureuses villes qu'elle tenait sous sa domination. Les habitants de ces villes étaient eux-mêmes des êtres en faïence, brillants et polis, mais qui, pour ne pas gâter leur émail, étaient obligés de n'avoir aucun rapport entre eux. C'étaient des êtres froids, condamnés à l'égoïsme, ne parlant pas, vivant dans une absolue immobilité et craignant la mandragore. Par des difficultés qui se présentent journellement entre les empires les plus liés en apparence, les diverses villes se battaient entre elles, et une rivale jalouse, Delft, en profitait pour imposer ses lois. Mille tableaux singuliers se déroulaient ainsi dans l'esprit de Dalègre, jusqu'au jour où succèdent à ces cauchemars des soins de toute espèce, un renouvellement de santé, un rappel à la vie, l'assistance de deux femmes pleines de dévouement, dont la plus jeune ne cache pas le vif intérêt qu'elle porte à son cher malade.

Trois mois après, Dalègre, complétement rétabli, épousait sa cousine et devenait le modèle des époux. Les enfants ne manquèrent pas à cette union, et Dalègre, attendri en regardant l'*émail* des yeux de ses jolis enfants, la transparence de leur teint, le gai *pinkulur* de leurs joues, disait à sa femme chérie quelles illusions de bonheur cherchent au milieu de niaiseries du passé les collectionneurs qui se privent des tendresses domestiques et sentent tous les jours leur âme se racornir, leurs meilleurs sentiments s'ossifier.

CHAMPFLEURY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf